ANALECTA

BOLLANDIANA

ANALECTA
BOLLANDIANA

TOMUS XXXIX

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS
ET ROBERTUS LECHAT

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
Société des Bollandistes
22, Boulevard Saint-Michel

PARIS
Librairie Auguste Picard
82, rue Bonaparte

1921

ANALECTA
BOLLANDIANA

TOMUS XXXIX — FASC. I et II

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS
ET ROBERTUS LECHAT

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
Société des Bollandistes
22, Boulevard Saint-Michel

PARIS
Librairie Auguste Picard
82, rue Bonaparte

1921

Ce numéro a paru le 6 avril.

REVUE TRIMESTRIELLE



Le R. P. François Van Ortroy

Notre regretté confrère, le P. Fr. Van Ortroy, décédé le 20 septembre 1917, était par l'âge et les années de service, le doyen de la Société des Bollandistes. Il y resta attaché pendant toute la seconde moitié de sa carrière. Au dehors et à l'étranger, il en fut longtemps le représentant le plus répandu, et nombre de gens ne l'auront connue que par lui.

Ses débuts avaient été pareils à ceux de presque tous les jeunes religieux de son Ordre. Né à Alost, le 3 juillet 1854, il fit ses études au collège Sainte-Barbe, à Gand. Par l'effet d'une humeur aventureuse qu'il ne domina jamais complètement, il rêva un moment de devenir marin. Mais sa véritable vocation prit le dessus, non sans avoir eu à surmonter, disait-il, de fortes préventions. Le 4 octobre 1871, il entrait, à Tronchiennes, au noviciat de la Compagnie de Jésus.

Régulièrement, il devait y passer quatre ans, dont les deux derniers employés à revoir son cours d'humanités. Il faut croire que, dès lors, ses talents avaient attiré l'attention, car en septembre 1875, au lieu de suivre à Louvain sa classe qui passait en philosophie, il fut retenu à Tronchiennes pour compléter à loisir sa formation classique, tout en donnant quelques leçons à ses anciens condisciples, et devenir, l'année suivante, professeur en titre.

On ne se figure pas bien le P. Van Ortroy, à 22 ans dans la gravité légèrement compassée de cet emploi, qui supposait des goûts plutôt rassis et sédentaires. Peut-être les supérieurs avaient-ils compté qu'il prendrait le pli de sa fonction. Le temps dut manquer, ou autre chose. Au bout d'un an, le jeune professeur devenait étudiant en philosophie. Sorti de Louvain, il s'en alla enseigner la rhétorique à Verviers, pendant l'année scolaire 1879-1880. De là, il passa à Liége, au collège Saint-Servais, où il occupa brillamment la chaire de seconde latine

en 1880-1881, puis, durant deux ans, celle de rhétorique. Il ne la quitta que pour aller commencer son cours de théologie à Louvain en octobre 1883. Ordonné prêtre le 8 septembre 1886, il partit quelques jours après pour le collège des Pères de la Province allemande, à Ditton-Hall, en Angleterre. Il y acheva le cycle de ses études supérieures, et, à son retour, il fut, le 5 juillet 1887, attaché à la corporation des Bollandistes, où il prit rang effectif, le 25 janvier suivant.

Cette destination, sans être surprenante, sortait un peu des prévisions. Jusqu'à cette époque, le P. Van Ortroy n'avait montré pour les travaux d'érudition ni préférence ni inclination marquée. Durant ses années d'enseignement, il s'était imposé de puiser aux meilleures sources la matière de ses leçons. Ses cahiers de notes témoignent de lectures variées et suivies, où se reconnaît le goût d'un humaniste de l'ancienne école plutôt que la rigueur technique d'un philologue. Si le point de vue littéraire y prédomine, il n'exclut cependant pas le souci du détail exact et de l'information précise. En dehors de ses classes, le jeune régent doit avoir beaucoup et bien travaillé, en s'aidant des conseils de ses anciens, et, plus souvent encore, à sa manière entreprenante, en ne comptant que sur lui-même. Pendant ses études théologiques, il avait pénétré en amateur ou en curieux dans plusieurs domaines limitrophes des sciences sacrées. Mais, au total, ses préoccupations s'étaient tournées surtout vers un but pratique. On ne peut guère compter pour recherche d'érudition un article qu'il avait publié, en 1878, dans la *Revue Catholique* de Louvain sur l'origine et les développements de la langue française. Cet essai, qui n'était pas précisément timide, mais qui aurait eu quelque sujet de l'être, révélait pourtant chez son auteur un fonds d'aptitudes solides à la philologie et à l'histoire.

Or, à ce moment même, la Société des Bollandistes demandait avec instance un secours devenu indispensable. Les PP. De Smedt et De Backer restaient seuls à la tâche, avec le P. Houze, qui allait bientôt leur manquer. Les *Analecta Bollandiana,* fondés depuis six ans, faisaient déjà sentir les assujétissements qui, à la longue, deviennent inséparables d'une publication périodique. Outre le tome II des *Acta Sanctorum* de novembre, les catalogues des manuscrits hagiographiques

latins de Bruxelles et de Paris étaient en cours d'exécution. Il fallait des forces jeunes pour suffire à cette tâche déjà lourde et qui ne devait pas tarder à s'appesantir encore. Le P. Van Ortroy parut tout désigné pour devenir, Dieu aidant, le collaborateur réclamé par la situation. Énergique, infatigable, franc du collier, il pouvait donner son plein effort à longueur de journées, sans se départir un seul instant de sa jovialité impétueuse. Aucune influence paralysante n'avait prise sur sa robuste nature, et les difficultés dont il se rendait compte ne l'inquiétaient guère plus que celles qu'il n'apercevait pas. Son talent aussi était organisé à souhait pour les besognes solides : une mémoire sûre, une imagination aux lueurs inégales mais vives et colorées, un flair instinctif, beaucoup de bon sens et une habileté peu commune à tirer parti de ce qu'il savait. Quand une question l'intéressait, son esprit curieux et fureteur n'en démordait plus, se piquait au jeu et poussait son étude avec une sorte de ruse patiente que la recherche amusait. Sa pensée, rapide et spontanée dans les choses pratiques, était, dans l'ordre intellectuel, moins intuitive que réfléchie et n'avait pas à se défendre contre des inspirations trop soudaines ou trop personnelles. Sous une indépendance de jugement, dont les audaces étaient volontiers irrévérencieuses, il cachait une circonspection alerte et déliée, qui ne se faisait jamais répéter la même leçon et savait toujours où prendre son point d'appui, lorsque le terrain n'était pas sûr. Une fois d'aplomb, sa critique allait de l'avant et fonçait avec un entrain guilleret, qui ne gardait plus trace de tâtonnement ou de perplexité.

De cet entrain, le P. Van Ortroy en eut toujours à revendre. Il possédait à un degré unique l'art de communiquer son élan ; et s'il lui arrivait parfois de s'attarder, suivant son expression favorite, aux alentours d'une question, il était sans égal pour aiguillonner la lenteur d'autrui, bousculer les hésitants et réveiller les endormis par le tintamarre de sa turbulente application. Ses élèves, autrefois, en avaient su quelque chose ; le *Museum bollandianum* l'apprit à son tour. Avec son dédale de salles boiteuses et de réduits encombrés, son aménagement disparate et son mobilier patriarcal, la vénérable bibliothèque d'alors avait l'air d'une antique maison de famille, où les occupations de chaque jour et de chaque saison étaient réglées par des rites, qui perpétuaient les habitudes, les prin-

cipes et les tics des ancêtres. Le P. Van Ortroy en eut bien vite rajeuni les traditions, et tout ce milieu intime et vieillot s'emplit grâce à lui de la plus réjouissante animation. Vers la même époque, d'autres nouveaux travailleurs étaient venus se joindre à l'ancien groupe. Il y eut alors dans l'œuvre comme un joyeux retour de la sève, une belle période de labeur intense et confiant, dont le souvenir est resté cher aux survivants de cette époque privilégiée. Dans cette floraison d'initiatives, de grands projets ou de rêves audacieux, on ne peut dire que la fertilité inventive du P. Van Ortroy se soit concentrée de préférence sur des plans et des problèmes relevant de l'érudition pure. Mais il a contribué pour plus que sa part à créer la bonne et stimulante atmosphère où toutes les énergies purent s'employer d'un libre effort et à plein rendement.

Le premier travail considérable du P. Van Ortroy fut une édition critique de la Vie du bienheureux John Fisher, évêque de Rochester, dans le texte anglais original accompagné d'une ancienne traduction latine. Elle parut dans les *Analecta Bollandiana*, au tome X (1891), p. 121-365, et au tome XI (1893), p. 97-287. Il rédigea aussi, pour le tome II des *Acta Sanctorum* de novembre, une brève notice sur la bienheureuse Hélène de Padoue, au 4 de ce mois. Mais la tâche capitale qu'il avait assumée était le grand commentaire sur saint Charles Borromée, dont la place était marquée à ce même jour. Pour ne pas retarder trop longtemps l'apparition du volume déjà sous presse, il fut décidé que celui-ci serait publié en deux parties, dont la première vit le jour en 1894. La seconde, réservée à saint Charles, serait étudiée et terminée à loisir, avec le soin que réclamaient l'ampleur et l'importance d'un tel sujet.

Le P. Van Ortroy eut donc liberté de se mettre en route pour explorer plus à fond les bibliothèques et les archives d'Autriche et d'Italie. Il partit à l'automne de 1893. Jusqu'à la fin de 1901, sa résidence ordinaire fut fixée à Milan, puis à Rome, d'où il rayonnait en tous sens à travers la Péninsule. Chaque année, à l'époque où les bibliothèques italiennes ferment leurs portes, il revenait passer au pays quelques mois, toujours trop courts pour les occupations variées qui l'attendaient à l'atelier bollandien et souvent aussi au dehors. Puis, à l'arrière-saison, il se hâtait d'aller poursuivre ses

recherches, dont le terme semblait s'éloigner à mesure. La durée prévue de son absence était déjà dépassée depuis longtemps, et il continuait de plus belle à recueillir des matériaux pour ce commentaire à venir, dont les proportions commençaient à donner des inquiétudes.

Le fait est qu'il y avait plus d'un obstacle sur la route. A l'occasion de sa notice sur la bienheureuse Hélène de Padoue, le P. Van Ortroy avait rencontré l'histoire de saint François d'Assise son patron, auquel il portait une prédilection bien justifiée. En passant aux lieux mêmes où s'était déroulée cette épopée charmante, il voulut la mieux connaître, et, de proche en proche, il se vit entraîné beaucoup plus loin qu'il ne se l'était promis. Saint François l'avait conquis, l'aménité franciscaine fit le reste. Le P. Van Ortroy ne parlait jamais sans une reconnaissance émue de l'accueil fraternel qu'il recevait partout dans la famille du patriarche d'Assise. Ainsi gagné, séduit, charmé par le sujet, par le pays, par ses guides, par ses hôtes et par la fantaisie poétique qui chantait en lui-même, il se trouva, sans y avoir pris garde, entraîné dans une direction nouvelle. De ses pèlerinages aux sanctuaires de l'Ombrie, autant que de ses fouilles dans les archives, sortirent une série de dissertations critiques et de monographies, qui se succédèrent, à partir de 1899, dans les *Analecta Bollandiana* et dans d'autres revues spéciales. Ces essais furent remarqués. D'excellents juges approuvaient chaleureusement, tandis qu'ailleurs on dressait l'oreille. Deux de ses articles notamment mirent en rumeur le monde des spécialistes ; le premier sur le *Traité des miracles de S. François d'Assise par le Bx Thomas de Celano* (1899), le second sur *La légende de S. François d'Assise, dite « Legenda Trium Sociorum »* (1900). Il y soutenait, à l'encontre de l'opinion régnante, que Thomas de Celano est le meilleur et le plus sûr des biographes de saint François et que son témoignage doit l'emporter sur celui de la célèbre « légende des Trois Compagnons ». Cette thèse était en opposition directe avec les vues de M. Paul Sabatier, qui ne la laissa point passer sans une contradiction, très courtoise mais très vive. A plusieurs reprises, le brillant promoteur des études franciscaines revint à la charge en des termes de plus en plus pressants, dans le but de provoquer

un débat en règle sur le fond de la question. Le P. Van Ortroy ne se faisait jamais prier pour rendre raison à un adversaire présent. Il défendait ses idées contre tout venant, avec une bravoure matoise, certain de donner toujours plus de coups qu'il n'en recevrait. Mais, devant son écritoire, son ardeur belliqueuse se refroidissait rapidement, et il se disait des choses justes et sages sur la stérilité ordinaire de ces plaidoyers *pro domo*, dont le public s'amuse quelquefois, mais auxquels il accorde rarement plus d'une demi-attention. Les taquineries les mieux trouvées ne réussirent pas à l'attirer sur la pente d'une controverse qui risquait de s'accrocher à des contestations personnelles. Il se contenta de maintenir ses positions en écartant d'un geste impassible les pointes de son agile antagoniste.

Cette polémique unilatérale devait avoir son épilogue posthume. Le fascicule XXIII des *Opuscules de critique historique* de M P. Sabatier, intitulé : *Conclusion au tome II, qui peut servir de préface au tome III,* n'est autre chose qu'une récapitulation humoristique de ses démêlés, fort amicaux du reste, avec le P. Van Ortroy. Achevé d'imprimer le 15 juillet 1914, il ne fut en réalité publié que le 15 mars 1919. Comme on peut le deviner au simple énoncé du titre, cette histoire est écrite dans un ton plaisant, qui fit hésiter l'auteur à la déposer sur la tombe de son contradicteur. Vivant, le P. Van Ortroy n'eût éprouvé aucun embarras à se voir offrir cette gerbe d'anecdotes piquantes, où il eût bien trouvé à casser quelques épines. Nous ajouterons que, dédiée à sa mémoire, elle peut passer, suivant le vœu de M. Sabatier lui-même, pour « un signe de l'importance toute particulière », qui s'attachait aux vues de notre confrère, et un signe caractéristique de l'amitié qu'il avait su inspirer.

En même temps qu'il suivait sa libre veine, sans assez regarder en arrière, des occupations d'un autre genre venaient lui prendre une partie notable de son activité. Après son retour définitif d'Italie, le P. Van Ortroy fut chargé de la gestion matérielle de l'œuvre bollandienne. Il ne s'y épargna pas. Les *Analecta*, en particulier, durent à ses persévérants efforts une plus large diffusion. Ce fut aussi pendant son administration que la bibliothèque dut être transportée, de ses locaux surannés de

la rue des Ursulines, au nouveau collège Saint-Michel, à Etterbeek Cette difficile opération, dont les suites se prolongèrent durant des années, entraîna une infinité de combinaisons et d'arrangements, dont les moins favorables au loisir studieux retombaient sur le gérant. Son habileté industrieuse et fertile en ressources ne se déplaisait pas à ces soins pratiques et, parmi ses allées et venues, il lui arrivait bien quelquefois de ne pas remarquer la fuite des heures.

Pourtant, tous ces contretemps réunis n'auraient pas suffi à ralentir puis à paralyser finalement l'essor de son vigoureux talent. La diversion principale vint d'une cause plus profonde, où les circonstances fortuites n'entraient pour rien. Même s'il avait entendu s'enfermer dans la solitude avec ses livres, le P. Van Ortroy n'eût pas été maître de se tenir à cette résolution. Au fond, il était avant tout homme d'action et de société. Il l'était par une nécessité impérieuse, résultant de ses aptitudes, de son tempérament, de toute sa personne. On ne s'expliquera jamais la déviation de sa carrière, à moins de l'avoir vu lui-même, en pleine activité, dans son élément congénial.

Pour l'extérieur, il ne répondait en rien au type classique de l'érudit. Sa grosse tête ronde, posée à même les épaules sur un buste étroit et court, formait avec sa petite taille corpulente, un ensemble étroit et rentassé qui semblait incapable de remuer autrement que tout d'une pièce. Une incroyable vivacité d'expression, qui contrastait avec cette apparence un peu massive, animait toutes les lignes de sa figure étalée en larges plis. Au centre de ces ondulations mouvantes, deux yeux luisants d'une franchise malicieuse roulaient et pétillaient derrière leurs lunettes. Sur le tout, l'épanouissement d'une cordialité, toute ronde aussi, sans trace de pose ou de façon.

A qui le voyait de près pour la première fois, il causait d'abord une impression de surprise. Mais c'était bien autre chose dès qu'il ouvrait la bouche. Dans l'intimité, aux heures d'abandon, la conversation du P. Van Ortroy était un divertissement sans pareil. L'esprit, chez lui, jaillissait de source avec une abondance exubérante. Du sujet le plus banal, il tirait un thème à répétition, qu'il prolongeait en se jouant, puis variait tout à coup par une rentrée inattendue. Gare à

l'imprudent qui essayait de l'arrêter dans une boutade ou de contester ses paradoxes ! Il était, du tac au tac, cinglé d'une riposte ahurissante. S'il s'obstinait, la discussion tournait vite à un dialogue homérique. Le P. Van Ortroy voyait aussitôt jour à une digression habile, décourageait son adversaire par quelque affirmation énorme et mettait si bien les rieurs de son côté que la dialectique d'école et les conventions académiques y perdaient tous leurs droits.

A prodiguer ainsi les éclats de sa verve alerte et drue, il aurait fort bien pu se faire fuir comme tant d'autres brillants causeurs. Mais ses plus formidables coups de langue étaient amortis par une foncière et surabondante bienveillance, qui sauvait tout, même aux yeux des étrangers et des connaissances de passade, auxquels il ne se montrait qu'à ses moments de détente et sous son aspect, pour ainsi dire, profane. Mordant quelquefois, prompt à saisir le ridicule et le persiflant à merveille, jamais il ne laissait paraître une ombre d'animosité ou d'amertume. Mérite non moins rare chez un esprit aussi caustique : il entendait lui-même raillerie. Assurément son indulgence n'était pas universelle. Tous les travers et tous les défauts ne trouvaient pas grâce devant sa rude probité. Sur certaines choses essentielles, il était positivement intraitable. Mais à ceux qu'il avait reconnus dignes de son estime, il passait tout, principalement les torts qui n'atteignaient que lui-même. Aucune blessure d'amour-propre n'aurait jamais pu s'envenimer dans sa saine et plantureuse bonhomie.

Il faut bien avouer cependant que, de loin en loin, son humeur plaisante ne fut pas avertie à temps par certains airs pincés ou formalisés, et que parfois tel personnage grave ou se croyant tel eut peine à lui pardonner d'avoir été mis en posture comique. Mais à très peu d'exceptions près, ceux qui l'avaient une fois rencontré cherchaient à le revoir, quelques-uns par curiosité, la plupart pour un meilleur motif. Car, sous l'excentricité de ses propos, il était impossible de ne pas apercevoir le fond solide et excellent de son caractère. Aussitôt qu'une question importante était en jeu, un autre homme paraissait tout à coup dans cet original : un homme bon, judicieux, pondéré, d'une sagesse à la fois énergique et compatissante, à qui l'on pouvait sans crainte porter les plus douloureuses confidences, toujours prêt à donner une direction

nette et à prendre l'entière responsabilité de ses conseils. En ces moments, sa physionomie, sans rien perdre de sa brusquerie prime-sautière, prenait une expression de gravité attentive et s'éclairait d'un reflet profond, venu de la conscience et du cœur. Ce spectacle-là ne se donnait pas en public, mais combien de personnes de toute condition l'ont eu au parloir du collège, dans sa chambre encombrée de livres, au chevet des malades, où on l'appelait souvent, dans les familles, où il était la ressource des cas extrêmes, dans les instituts religieux, dont il fut si souvent le conseil et la providence ! A sa porte et à celle de la maison, c'était un défilé incessant de visiteurs, qui avaient à parler au P. Van Ortroy, presque toujours pour une affaire urgente. Plus nombreux encore étaient ceux qui le consultaient par écrit. Du pays et de l'étranger, il était journellement assailli de lettres, les unes touchantes de misère et d'ignorance, les autres timbrées des plus hauts blasons de l'armorial, avec toute la variété intermédiaire. Il fallait répondre à tout cela. Quand les intérêts en jeu demandaient une intervention active, le P. Van Ortroy disait oui ou non, suivant les cas. Mais s'il avait promis, il tenait parole, se mettait en campagne et n'abandonnait plus sa poursuite. Ses amis influents ou fortunés, de qui dépendait l'affaire de son protégé, le voyaient arriver, armé, comme le solliciteur de l'Évangile, d'une résolution opiniâtre. S'ils ne se rendaient pas au premier choc, il revenait, insistait, commentait leur refus sur un ton si plaisant, qu'ils devaient finir par lui céder pour sauver leur prestige. Grâce aux relations qu'il s'était créées, grâce surtout aux services qu'il avait rendus, son pouvoir s'étendait loin. On le savait, et ses obligés en publiant leur reconnaissance ne s'apercevaient pas toujours qu'ils donnaient à d'autres une adresse dont on ne manquerait pas de profiter à l'occasion.

Le moyen d'endiguer cette affluence ? Et comment rester sourd à des appels, dignes souvent de toute sympathie, surtout quand il ne savait pas à qui les renvoyer ? Il l'essaya quelquefois et ne put jamais se résoudre à employer les grands moyens. Du reste, les démarches auxquelles il se dévouait furent souvent récompensées par un résultat supérieur aux intérêts immédiats qui en étaient l'occasion. Des hommes éloignés de la foi et de la pratique religieuse étaient conquis

par sa franchise et sa largeur d'esprit. Le P. Van Ortroy avait, pour dissiper leurs préventions, une dextérité merveilleuse. En cela non plus, on ne lui résistait guère ; et plus d'un incroyant, qui s'était laissé approcher par lui, mourut chrétien entre ses bras

Possédant un tel degré de fermeté liante et d'entregent, conscient de l'autorité et de l'ascendant qu'il exerçait, il devait se sentir attiré vers les fonctions actives du ministère apostolique. Pendant plusieurs années consécutives, il prêcha tour à tour les retraites sacerdotales dans tous les diocèses de Belgique. Jusqu'à la fin de sa vie, il donna, avec un succès remarqué, les Exercices spirituels, dans d'importantes communautés ou congrégations religieuses. On se doute bien que sa parole n'avait pas exactement les formes traditionelles de la haute éloquence sacrée ; mais dans la conférence familière elle était inimitable : vive, directe, émaillée d'exemples topiques ou de mots à l'emporte-pièce, et surtout pénétrée de conviction et de sagesse expérimentée. Si elle dérogeait un peu à certain idéal de suavité onctueuse, du moins elle n'endormait jamais, ni au propre ni au figuré, et il en restait des traces durables dans la mémoire des auditeurs.

Comme directeur d'âmes, il avait des qualités éminentes. Ses méthodes n'étaient pas bien compliquées. Il n'en avait qu'une, la même pour lui et pour les autres, faite à son usage et à son image, toute simple et ronde, solidement ancrée dans les principes, et empreinte d'un bon sens large et net, qui procédait volontiers par estimations globales, fuyait les minuties et ne pouvait souffrir la moindre apparence de simagrée ou de sensiblerie.

Les tergiversations non plus. Avec lui au moins, on savait vite à quoi s'en tenir. Sur les natures timorées ou scrupuleuses, ses décisions rapides, assénées en aphorismes pittoresques et toujours accompagnées d'une impulsion encourageante avaient un empire quasi magnétique. Dans sa direction, comme en général dans ses conseils, en toute matière, le secret de sa force était sa parfaite intrépidité de caractère et de raison. A la différence de ces timides réputés prudents, qui hésitent, se réservent ou se récusent, parce que, au fond, ils ont toujours besoin de s'abriter derrière quelqu'un, il osait juger par lui-même, ne s'assurait pas d'échappatoire et poussait droit au but avec une belle fougue de sincérité, dont tous ses amis

ont reçu les bourrades. La crainte de déplaire glissait sur lui comme le qu'en dira-t-on. Aucune majesté de ce monde n'aurait intimidé sa franchise, qui parlait clair, appelait les choses par leur nom et ne ménageait à personne les vérités de gros calibre. On lui passait toutes ces audaces, et, du reste, on s'en trouvait mieux que des approbations hyperboliques qui lui échappaient par intervalles ; car, chose étrange, c'est par excès d'indulgence et de confiance expansive qu'il s'est trompé quelquefois. Bien rarement, tous comptes faits. Le plus souvent, dans les questions pratiques, sa perspicacité rapide frappait juste, et il avait, en un coup d'œil, pris la mesure d'un homme ou vu le nœud d'une situation.

Quoi d'étonnant que, dans ce tourbillon où son zèle et son besoin d'action s'accordaient à l'entraîner, son œuvre d'hagiographe ait été à la longue compromise et en partie submergée ? Lorsqu'il s'en rendit compte il était probablement déjà trop tard. Aux approches des échéances qu'il s'était fixées, il essayait de reprendre la rédaction de son grand ouvrage sur saint Charles. Mais, à chaque nouvelle tentative, il dut s'avouer qu'il n'avait plus présente à l'esprit toute la masse des matériaux accumulés au cours de tant d'années. Il lui eût fallu commencer par se remettre en mémoire tout le détail de ce vaste ensemble. Cet effort, toujours remis à un temps de loisir qui n'arrivait jamais, devint de plus en plus difficile et finalement impossible. L'âge climatérique était passé sans retour. Le P. Van Ortroy continua une collaboration active aux *Analecta*. Dans le *Bulletin des publications hagiographiques*, il donnait de nombreux comptes rendus, où sa manière propre se reconnaît à une légère nuance de badinage pomponné. On a de lui, au tome III des *Acta Sanctorum* de novembre (1910) quelques bons commentaires sur le B[x] Diego de Porres et le B[x] Antoine Baldinucci. Il s'était même mis à préparer les Actes qui lui reviendraient au tome IV. Mais saint Charles fut définitivement laissé à l'abandon.

La guerre vint, avec son cortège d'angoisses et de désolations. Pour le P. Van Ortroy plus vite et plus sûrement que pour d'autres, elle posa un dilemme, où son choix ne pouvait être douteux. Il faudrait plaindre les sages, s'il en fut, qui réussirent à vivre en sécurité pendant ces jours affreux, où

l'obéissance aux lois du pays et, souvent aussi, des actes d'élémentaire charité envers les personnes étaient qualifiés crime et punis avec une sévérité implacable. Le P. Van Ortroy commit résolument ce crime, sous toutes les formes compatibles avec sa profession. Parmi les hommes de cœur qui se dévouaient aux œuvres de résistance et de préservation nationales, ses fidèles amis étaient légion. Habitués à prendre son avis, en toute matière importante, comment ne l'auraient-ils pas consulté sur les obligations que leur imposaient les malheurs de la patrie ? Rien que pour leur avoir fait, dans la droiture de son âme, la claire et simple réponse du devoir chrétien, le P. Van Ortroy se trouva complice et chef de conspirateurs. Il en prit son parti allègrement, avec la logique d'une conscience fière, qui ne se payait pas de mots ni de formules creuses. Alors que sous ses yeux, avec son approbation, tant de braves gens exposaient pour le réconfort et le salut d'autrui leur liberté ou leur vie, rien ne lui eût fait dévorer la honte de n'être pas l'un des premiers au péril. La vérité complète est que le danger même ajoutait pour lui un certain piquant à la noble satisfaction de servir le droit et la justice. On ne s'ennuyait pas dans les conseils qu'il présidait, et on y perdait peu de temps à se lamenter. Les services qu'il rendit lui valurent de la part du Gouvernement anglais la Croix de guerre britannique, qui lui fut décernée à titre posthume. Nous croyons savoir que d'autres Gouvernements suivront cet exemple.

Peu s'en fallut cependant qu'il ne reçût vivant une autre récompense. Plus d'une fois, la police de l'occupant le frôla dans l'ombre. Il fut contraint de se tenir quelque temps caché. Un jour même, il eut à comparaître devant la justice militaire à propos d'une bagatelle. La peccadille dont il était soupçonné pouvait conduire à d'autres découvertes. Il s'en tira à force d'esprit et de sang-froid, et sortit du tribunal, absous, impénitent et déjà relaps.

Ce fut l'une de ces alertes qui donna occasion de constater qu'un mal sourd devait le miner depuis longtemps. On reconnut une lésion du cœur, qui ne tarda pas à empirer rapidement. Jusqu'alors, il avait porté avec une allègre vaillance les privations imposées par la guerre et les émotions de tout genre, auxquelles s'ajoutait pour lui le fardeau affligeant de toutes les détresses et chagrins privés dont il était le confident.

Mais on eût dit qu'à la longue le ressort physique et moral avait fléchi. En apparence, son courage et son entrain continuaient de résister. Au vrai, sous son air de passer à travers tout, avec un optimisme inchavirable, il s'épuisait à cacher les élancements d'une sensibilité aiguë, maladive, que les moindres sujets d'inquiétude ébranlaient douloureusement. Dieu sait s'ils nous furent épargnés en ces jours de malheur !

Aux premiers mois de cette funeste année 1917, ce qui restait de sa florissante santé s'effondra tout à coup. Un amaigrissement rapide amena des troubles organiques, accompagnés de douleurs très vives. On jugea qu'une opération était devenue nécessaire. Elle devait avoir lieu dans une clinique desservie par la congrégation française du Sauveur, où le P. Van Ortroy était connu de longue date. Le malade s'occupa lui-même de tous les préparatifs nécessités par son absence, prit congé de ses amis, et partit pour le redoutable rendez-vous sans beaucoup plus de cérémonies que s'il fût allé à la promenade. A son arrivée, il se trouva si mal que l'on songea à lui administrer sur l'heure les derniers sacrements. La crise put être conjurée ; mais il ne s'agissait plus d'intervention chirurgicale. On essaya d'un traitement palliatif, qui parut donner de bons effets. Grâce aux soins expérimentés, qui lui furent prodigués avec un dévouement sans bornes, le P. Van Ortroy reprit même la force d'essayer quelque leger travail. Il recueillait encore des notes pour des articles destinés à la revue ; ou bien il s'évertuait à rendre service autour de lui, exerçant son ministère sacerdotal auprès de la communauté ou des autres malades, qu'il édifiait par sa piété solide et divertissait, comme toujours, par les saillies de son humeur plaisante.

Avec ses amis, sa conversation, restée vive et enjouée, était plus souvent traversée de réflexions graves, où s'entendait l'accent profond du religieux qui sent les approches de l'autre vie. En réalité, malgré l'espoir moitié feint moitié sincère qu'il affichait par moments, il ne cherchait pas sérieusement à se tromper sur le répit qui lui était accordé. Il avait fait ses adieux à la vie, et l'appel d'en-haut devait le trouver prêt.

L'été s'écoula sans douleurs trop vives, dans cet équilibre précaire. Vers la mi-septembre, on vint un jour, assez tard

dans la soirée, avertir le P. Van Ortroy qu'une association ouvrière catholique, à laquelle il portait un très vif intérêt, allait être expulsée de ses locaux, par réquisition de l'autorité militaire allemande. Cette nouvelle le bouleversa. Il passa toute la nuit en proie à l'agitation, essayant de ressaisir ses idées qui s'égaraient dans les visions de la fièvre. Le lendemain une méningite se déclarait et atteignait bientôt un degré de violence extrême. Il eut encore quelques instants d'accalmie, pendant lesquels il reçut l'Extrême-Onction, dans les sentiments d'une foi et d'une sérénité profondes. Puis il perdit connaissance, et, après une lente agonie de plusieurs jours, il s'endormit doucement dans le Seigneur, le 20 septembre, à deux heures de l'après-midi.

Il n'y a pas d'exagération à dire qu'en temps ordinaire les funérailles du P. Van Ortroy eussent été une démonstration imposante, où l'élite de tous les grands corps de l'État se serait confondue avec la foule des petits et des humbles qu'il avait toujours si généreusement secourus. Pour des nécessités d'ordre infime, résultant aussi des rigueurs de l'occupation militaire, les obsèques durent être célébrées à une heure insolite, dans un humble appareil qui passait toutes les bornes de la simplicité religieuse. Les plus proches parents du défunt n'étaient pas même avertis de sa mort, la censure postale ayant intercepté la nouvelle. Seul, un tout petit groupe de ses plus fidèles amis, pour la plupart ses anciens élèves de Liége, l'accompagnèrent à sa dernière demeure, avec quelques membres de sa famille et de la communauté du Collège Saint-Michel.

Peu à peu cependant, l'annonce de son décès, se répandit dans le pays. Au service commémoratif qui fut célébré plus tard, la pieuse affluence qui remplissait l'église semblait comme une délégation de celle qu'on y aurait vue en des jours moins troublés. On sentait partout des vides dans ces rangs pressés. Des compagnons, des amis et des parents les plus chers au P. Van Ortroy, un grand nombre étaient bien loin : il y en avait à l'armée, en exil, dans les prisons ; d'autres étaient retenus dans la partie inaccessible du pays. Et le souvenir de tous ces absents planait, avec celui du défunt, sur cette assistance, où une vraie douleur priait avec de vraies larmes.

Ainsi nous fut enlevé cet homme excellent, auquel il n'a

manqué, semble-t-il, que d'avoir su se décider à temps entre tous les appels de ses aptitudes trop variées. La Société des Bollandistes peut avouer quelque regret de ne s'être pas réservé plus jalousement l'activité d'un collaborateur en qui elle avait placé tant d'espérances. Elle ne saurait oublier que, par lui, elle a participé aux mérites d'une charité sans bornes, dont Dieu seul a compté les bonnes actions. Elle se rappellera avec reconnaissance tant de précieuses sympathies qu'il lui a conquises, et surtout les services qu'il a rendus au labeur commun, par trente ans de loyale et cordiale confraternité. Le P. Van Ortroy était vraiment de ces natures heureuses, qui ont le don d'ensoleiller autour d'elles le front des hommes et l'aspect des choses. Depuis que sa figure originale a disparu, un rayon s'est éteint dans la bibliothèque bollandienne ; les échos qu'il savait éveiller ont des silences, et tout un long passé, rempli de bons souvenirs, s'en est allé avec lui.

Martyr et Confesseur

Le mot μάρτυς, personne ne l'ignore, signifie témoin. Dans le langage chrétien il a servi à désigner des témoins d'une catégorie spéciale, et a fini par devenir le titre distinctif de ceux qui ont versé leur sang pour le Christ.

A ceux qui souffrent pour leur croyance sans perdre la vie on donne le nom de ὁμολογητής, confesseur. La mort seule donne droit, rigoureusement, à celui de martyr. Quel lien existe-t-il entre cette condition essentielle et la signification primitive du mot μάρτυς ?

On s'est souvent posé la question, et diverses solutions ont été imaginées, les unes se tenant presque exclusivement sur le terrain de la spéculation, les autres entièrement bâties sur les textes. Parmi les travaux inspirés par la méthode philologique, le plus considérable est celui de M. Kattenbusch. Ce savant a eu le mérite de recueillir les témoignages qui lui ont paru les plus importants sur la matière, et d'indiquer les principales manières de les concilier. Aucune d'elles, il l'a reconnu, n'a paru absolument satisfaisante, et le résultat de ses recherches est assez peu encourageant : « Dans une certaine mesure, dit-il en concluant, le titre de martyr comme tel reste une énigme. »

A l'occasion d'une étude sur les Actes des martyrs, M. Holl a rouvert la discussion. Reprenant, après l'avoir amendée, une des idées émises par M. Kattenbusch, il proposa une explication qu'il s'attendait à voir rallier tous les suffrages. Elle rencontra d'assez vives résistances, et il s'engagea, entre M. Holl et ses contradicteurs, M.M. Corssen, Reitzenstein, Schlatter et Krüger, un débat animé qui faillit dégénérer en mêlée [1]. Nous n'étonnerons personne en disant, qu'au cours de

[1] F. Kattenbusch, *Der Märtyrertitel* dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. IV (1903), p. 111-27; J. Geffcken, *Die christlichen Martyrien*, dans *Hermes*, t. XLV (1910), p. 481-501 ; K. Holl, *Die Vorstellung vom Märtyrer und die Märtyrerakte in ihrer geschichtlichen Entwicklung* dans *Neue Jahrbücher*

la controverse, on a souvent répété les mêmes choses, que bien des arguments sans portée ont inutilement compliqué la discusion, qu'une exégèse subtile à l'excès n'a guère contribué à l'éclairer. Et puis, il n'est que trop vrai que ceux qui ont dit leur avis sur la matière n'ont pas tous au même degré le don de la clarté. Pour les suivre partout où ils vous mènent, il faudrait être bien sûr de ne pas s'être mépris sur leur pensée. Nous ne l'essayerons donc pas, et sans nous arrêter aux questions accessoires et aux opinions trop peu mûries, nous indiquerons les solutions qui méritent d'être prises en considération. Mais pour le faire utilement, il faut rappeler, en les classant, les principaux textes qui permettent de suivre l'évolution du mot μάρτυς.

1. L'emploi des mots.

Μάρτυς, μαρτύριον, μαρτυρία, μαρτυρεῖν, sont d'un usage fréquent dans le Nouveau Testament. On relève ces mots dans des contextes où se marquent les nuances diverses dont ils sont susceptibles. Quand le grand-prêtre, déchirant ses vêtements, s'écrie : τί ἔτι χρείαν ἔχομεν μαρτύρων [1], lorsque dans le procès de S. Étienne nous voyons apparaître des μάρτυρες ψευδεῖς [2], il s'agit du témoin au sens juridique du mot. Ailleurs, μάρτυς est celui qui est en mesure de donner une attestation, et c'est bien en ce sens que l'apôtre en appelle au témoignage de Dieu : μάρτυς γάρ μού ἐστιν ὁ Θεός [3].

für das Klassiche Altertum, t. XXXIII (1914), p. 521-556 ; HOLL, *Der ursprüngliche Sinn des namens Märtyrer*, dans *Neue Jahrbücher*, t. XXXV (1916), p. 253-59 ; HOLL, Ψευδόμαρτυς, dans *Hermes*, t. LII (1917), p. 301-307 ; P. CORSSEN, *Begriff und Wesen des Märtyrers in der alten Kirche*, dans *Neue Jahrbücher*, t. XXXIV (1915), p. 481-501 ; A. SCHLATTER, *Der Märtyrer in den Anfängen der christlichen Kirche*. dans *Beiträge zur Förderung der christlichen Theologie*, t. XIX, H. 3. (Gütersloh, 1915); CORSSEN, Μάρτυς und ψευδόμαρτυς dans *Neue Jahrbücher*, t. XXXVII (1916), p. 424-26 ; R. REITZENSTEIN, *Historia Lausiaca und Historia Monachorum*, (Göttingen 1916), p. 85-89 ; REITZENSTEIN, *Bemerkungen zur Martyrienliteratur*, dans *Nachrichten der K. Gesellschaft zu Göttingen*, 1916, p. 417-67 ; REITZENSTEIN, *Der Titel Märtyrer*, dans *Hermes*, t. LII (1917), p. 442-52 ; H. STRATHMANN, *Der Märtyrer*, dans *Theologisches Literaturblatt*, t. XXXVII (1916), pp. 337-43, 553-58 ; G. KRÜGER, *Zur Frage nach der Entstehung des Märtyrertitels*, dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. XVII (1916), p. 264-69.

[1] *Marc*, 14, 63. [2] *Act.*, 6, 13.

[3] *Rom.* 1, 9. Cf. *II Cor.* 1, 23 ; *Philipp.* 1, 8.

L'application qui doit avant tout attirer notre attention est celle qui est faite aux apôtres, qualifiés, dans de nombreux textes, de μάρτυρες, comme témoins de la mission et de la résurrection du Christ.

Ainsi qu'il est écrit, leur dit le Sauveur ressuscité, il fallait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât des morts le troisième jour, que le repentir et la rémission des péchés soient prêchés en son nom à toutes les nations, à commencer par Jérusalem : ὑμεῖς μάρτυρες τούτων [1].

Vous recevrez le Saint-Esprit : καὶ ἔσεσθέ μου μάρτυρες [2].

Les apôtres ont bien compris que le Maître ne constate pas simplement qu'ils ont vu et entendu, et qu'ils sont en état de rendre témoignage. Il leur en impose la mission, et ils se regardent comme investis d'un mandat. Lors de l'élection de Mathias, on voit qu'il ne leur suffit pas d'avoir dans leur entourage des hommes qui les ont suivis tout le temps que Jésus a vécu avec eux, et sont, par conséquent, capables d'attester la vérité. Il faut qu'un de ces hommes soit admis au rang des douze et accrédité pour rendre témoignage : μάρτυρα τῆς ἀναστάσεως αὐτοῦ σὺν ἡμῖν γενέσθαι ἕνα τούτων [3]. Pierre, en toute circonstance, proclame que les apôtres sont les témoins de la résurrection : « Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité : οὗ πάντες ἡμεῖς ἐσμεν μάρτυρες [4]. Et ce sont des témoins expressément désignés : « Nous sommes témoins (μάρτυρες) de tout ce qu'il a fait dans les campagnes de la Judée et à Jérusalem. Ensuite, ils l'ont fait mourir en l'attachant au bois. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et lui a donné de se faire voir, non à tout le peuple, mais aux témoins choisis d'avance par Dieu : μάρτυσιν τοῖς προκεχειροτονημένοις ὑπὸ τοῦ Θεοῦ [5]. » De même le Christ, apparaissant à S. Paul : « Je t'ai apparu, afin de te constituer ministre et témoin (προχειρίσασθαί σε ὑπηρέτην καὶ μάρτυρα) des choses que tu as vues et de celles pour lesquelles je t'apparaîtrai encore [6]. »

Et S. Paul lui même : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, vaine aussi est votre foi. Il se trouve même que nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu (ψευδομάρτυρες τοῦ Θεοῦ), puisque nous avons témoigné contre lui qu'il a ressuscité le Christ (ὅτι ἐμαρτυρήσαμεν κατὰ

[1] *Luc*, 24, 48. [2] *Act.* 1, 8. [3] *Act.* 1, 22.
[4] *Act.* 2, 32 ; cf. 3, 15 ; 5, 32. [5] *Act.* 10, 39, 41.
[6] *Act.* 26, 16 ; cf. 22, 15.

τοῦ Θεοῦ) alors qu'il ne l'aurait pas ressuscité, s'il est vrai que les morts ne ressuscitent pas [1]. »

Les apôtres, propagateurs de l'évangile, sont donc les témoins autorisés, on pourrait dire officiels, du grand fait que le Christ a donné comme preuve de sa mission : la résurrection. Par elle-même, cette qualité de témoin n'implique aucune des conditions qui plus tard seront le signe distinctif du martyr : ni les souffrances, ni la mort. Dans d'autres textes il est question du témoignage rendu en temps de persécution, devant les juges, malgré les mauvais traitements qui en sont la sanction, en même temps qu'ils serviront à en faire ressortir la force : « On vous traduira devant les tribunaux et les synagogues et vous serez battus ; vous comparaîtrez devant les gouverneurs et les rois à cause de moi, pour rendre témoignage devant eux : εἰς μαρτύριον αὐτοῖς [2]. » Nous sommes ici transportés dans le cadre des actes des martyrs.

D'autres textes nous y conduisent plus directement. C'est ainsi qu'on est tenté de traduire — et on ne s'en est point fait faute — le mot μάρτυς par martyr dans cette phrase de S. Paul : ὅτε ἐξεχύννετο τὸ αἷμα Στεφάνου τοῦ μάρτυρός σου [3]. De même dans ce verset de l'Apocalypse : Ἀντίπας, ὁ μάρτυς μου, ὁ πιστός μου, ὃς ἀπεκτάνθη παρ' ὑμῖν [4]. Mais, s'il s'agit ici de saints personnages qui paient de leur sang le témoignage qu'ils rendent à la vérité, il ne paraît pas que le nom de μάρτυς leur soit imposé pour ce motif ; ils sont tués parce que μάρτυρες. Il en est de même des deux témoins anonymes : τοῖς δυσὶν μάρτυσίν μου [5]. C'est lorsqu' ils ont achevé de rendre témoignage : ὅταν τελέσωσιν τὴν μαρτυρίαν αὐτῶν, que la bête qui monte de l'abîme les tuera [6]. Il n'est donc pas certain que, dans la description de la grande prostituée [7], ivre du sang des saints, καὶ ἐκ τοῦ αἵματος τῶν μαρτύρων Ἰησοῦ, où il s'agit évidemment des martyrs, le mot μάρτυς ait déjà par lui-même ce sens précis, et ne soit pas simplement l'équivalent de « témoin ».

Les qualificatifs donnés à Antipas sont, également dans l'Apocalypse, appliqués au Christ ; ἀπὸ Ἰησοῦ Χριστοῦ, ὁ μάρτυς ὁ πιστός, ὁ πρωτότοκος τῶν νεκρῶν καὶ ὁ ἄρχων τῶν βασιλέων τῆς γῆς [8].... Τάδε λέγει ὁ ἀμήν, ὁ μάρτυς ὁ πιστὸς καὶ

[1] *I Cor.* 15, 14-15.
[2] *Marc.* 13, 9. Cf. *Luc.* 21, 12 : ἀποβήσεται ὑμῖν εἰς μαρτύριον.
[3] *Acta* 22, 20. [4] *Apoc.* 2, 13. [5] *Apoc.* 11, 3.
[6] *Apoc.* 11, 7. [7] *Apoc.* 17, 6. [8] *Apoc.* 1, 5.

ἀληθινός, ἡ ἀρχὴ τῆς κτίσεως τοῦ Θεοῦ [1]. Le contexte ne suggère aucun rapport entre la qualité de témoin fidèle et la mort ou les souffrances. Il en est autrement dans cette phrase de la première épitre à Timothée : « Je te recommande, devant Dieu qui donne la vie à toutes choses, καὶ Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ μαρτυρήσαντος ἐπὶ Ποντίου Πειλάτου τὴν καλὴν ὁμολογίαν [2]... » Le mot μαρτυρεῖν est visiblement synonyme de ὁμολογεῖν, mais avec une nuance spéciale que lui donne le complément ἐπὶ Ποντίου Πειλάτου. La mention de la passion et de la mort du Christ appelle nécessairement l'image du témoin sanglant.

Le Nouveau Testament ne nous fournit donc aucun exemple certain du mot μάρτυς ou de ses dérivés employés dans le sens restreint et précis de martyr qu'il a fini par prendre dans le langage chrétien. Interrogeons les écrivains ecclésiastiques.

Nous rencontrons tout d'abord le célèbre texte de S. Clément à propos de S. Pierre : Πέτρον, ὃς διὰ ζῆλον ἄδικον οὐχ ἕνα οὐδὲ δύο ἀλλὰ πλείονας ὑπήνεγκεν πόνους, καὶ οὕτω μαρτυρήσας ἐπορεύθη εἰς τὸν ὀφειλόμενον τόπον τῆς δόξης [3]. Après avoir rappelé ensuite les souffrances et la prédication de S. Paul, il termine : καὶ μαρτυρήσας ἐπὶ τῶν ἡγουμένων, οὕτως ἀπηλλάγη τοῦ κόσμου καὶ εἰς τὸν ἅγιον τόπον ἐπορεύθη, ὑπομονῆς γενόμενος μέγιστος ὑπογραμμός [4]. C'est certainement se montrer difficile à l'excès de prétendre que l'usage du mot μαρτυρεῖν n'est pas absolument décisif ici. Le contexte précédent, où Clément annonce des « athlètes » qui ont combattu jusqu'à la mort, ἕως θανάτου ἤθλησαν, et la gradation de la phrase indiquent à n'en pas douter que μαρτυρεῖν doit être rendu ici par « souffrir le martyre. »

Le Pasteur d'Hermas, qui se sert de l'expression παθεῖν ὑπὲρ τοῦ ὀνόματος [5], n'emploie ni μάρτυς, ni μαρτυρία, ni μαρτυρεῖν. De même Ignace, pourtant si rempli de l'idée du martyre et l'on a fait remarquer à juste titre que cette lacune de son vocabulaire est un argument de plus en faveur de l'antiquité et partant de l'authenticité des lettres [6].

C'est dans la lettre de l'Église de Smyrne sur la mort de

[1] *Apoc.* 3, 15. Aussi 22, 20 : λέγει ὁ μαρτυρῶν ταῦτα · ναὶ ἔρχομαι ταχύ.
[2] *I Tim.* 6, 13. [3] *Cor.* 5, 4. [4] *Cor.* 5, 7.
[5] *Sim.* IX, 28, 2. [6] KRÜGER, l. c., p. 267.

Polycarpe que, sans contestation possible, μάρτυς et ses dérivés apparaissent pour la première fois exclusivement réservés aux martyrs.

I. 1 : Ἐγράψαμεν ὑμῖν, ἀδελφοί, τὰ κατὰ τοὺς μαρτυρήσαντας καὶ τὸν μακάριον Πολύκαρπον, ὅστις, ὥσπερ ἐπισφραγίσας διὰ τῆς μαρτυρίας αὐτοῦ, κατέπαυσε τὸν διωγμόν.

XIV, 2 : εὐλογιῶ σε, ὅτι κατηξίωσάς με... τοῦ λαβεῖν μέρος ἐν ἀριθμῷ τῶν μαρτύρων ἐν τῷ ποτηρίῳ τοῦ Χριστοῦ σου.

XV, 2 : κύκλῳ περιετείχισεν τὸ σῶμα τοῦ μάρτυρος.

XVI, 2 : ὁ θαυμασιώτατος μάρτυς Πολύκαρπος,

XVII, 1 : ὁ ἀντικείμενος τῷ γένει τῶν δικαίων, ἰδὼν τό τε μέγεθος αὐτοῦ τῆς μαρτυρίας.,.

XVII, 3 : τοῦτον μὲν γὰρ υἱὸν ὄντα τοῦ Θεοῦ προσκυνοῦμεν, τοὺς δὲ μάρτυρας, ὡς μαθητὰς καὶ μιμητὰς τοῦ κυρίου ἀγαπῶμεν.

XVIII, 2 : ἐν ἀγαλλιάσει καὶ χαρᾷ παρέξει ὁ κύριος ἐπιτελεῖν τὴν τοῦ μαρτυρίου αὐτοῦ ἡμέραν γενέθλιον.

XIX, 1 : Πολύκαρπος... ἐν Σμύρνῃ μαρτυρήσας... μάρτυς ἔξοχος, οὗ τὸ μαρτύριον πάντες ἐπιθυμοῦμεν μιμεῖσθαι κατὰ τὸ εὐαγγέλιον Χριστοῦ γενόμενον.

On reconnaît immédiatement que dans ce récit μάρτυς est un titre désignant ceux qui ont péri pour la foi ; que μαρτυρία c'est la mort endurée pour cette grande cause ; que les martyrs forment une catégorie à part (ἀριθμός) dont l'Église s'enorgueillit.

Le langage de l'Église de Smyrne ne lui est point particulier. Peu après nous entendons Méliton de Sardes employer μαρτυρεῖν dans le sens de « subir le martyre » : ἐπὶ Σερουιλλίου Παύλου ἀνθυπάτου τῆς Ἀσίας, ᾧ Σάγαρις καιρῷ ἐμαρτύρησεν [1]. De même Denys de Corinthe, parlant de Pierre et de Paul : εἰς τὴν Ἰταλίαν ὁμόσε διδάξαντες ἐμαρτύρησαν κατὰ τὸν αὐτὸν καιρόν [2].

Chez Hégésippe, μαρτυρεῖν a ordinairement le sens de mourir pour le nom du Christ. Ainsi, lorsqu'il raconte la mort de Jacques le Juste : Καὶ λαβών τις ἀπ' αὐτῶν, εἷς τῶν γναφέων, τὸ ξύλον, ἐν ᾧ ἀποπιέζει τὰ ἱμάτια, ἤνεγκεν κατὰ τῆς κεφαλῆς τοῦ δικαίου, καὶ οὕτως ἐμαρτύρησεν [3]. Il parle de même de Simon fils de Cléophas [4]. Ailleurs, dans un sens plus large,

[1] Dans Eusèbe, H. E., IV, 26, 3.
[2] Dans Eusèbe, H. E., II, 25, 8.
[3] Dans Eusèbe, H. E., II, 23, 18 ; cf. IV, 22, 4.
[4] Dans Eusèbe, H. E., III, 32, 3.

le titre de martyr est donné à des chrétiens qui ont confessé la foi, sans qu'on leur ait demandé le sacrifice de leur vie. Ainsi, les descendants de Judas, frères du Seigneur : ἔρχονται οὖν καὶ προηγοῦνται πάσης ἐκκλησίας ὡς μάρτυρες καὶ ἀπὸ γένους τοῦ Κυρίου [1]. Ces membres de la famille du Christ, que Domitien jugea inoffensifs et renvoya sans les inquiéter davantage, vécurent jusqu'à l'époque de Trajan.

Cet exemple du nom de μάρτυς, donné à des chrétiens qui confessent leur foi sans devoir sacrifier leur vie, n'est pas isolé. Dans sa réfutation de l'hérésie Cataphrygienne, Apollonius dénonce Thémison et Alexandre qui s'arrogent le titre de martyr : Θεμίσων, ὁ τὴν ἀξιόπιστον πλεονεξίαν ἠμφιεσμένος, ὁ μὴ βαστάσας τῆς ὁμολογίας τὸ σημεῖον, ἀλλὰ πλήθει χρημάτων ἀποθέμενος τὰ δεσμά... ὡς μάρτυς καυχώμενος, ἐτόλμησεν. . [2] ἡ προφῆτις ἡμῖν εἰπάτω κατὰ Ἀλέξανδρον, τὸν λέγοντα ἑαυτὸν μάρτυρα [3].

Ceux qui parmi les hérétiques se disent martyrs, se font donner de l'argent [4]. Un autre exemple de cette extension de sens se rencontre dans la lettre de Sérapion d'Antioche, dont voici une des signatures : Αὐρήλιος Κυρίνιος μάρτυς ἐρρῶσθαι ὑμᾶς εὔχομαι [5].

C'est dans la lettre des Églises de Vienne et de Lyon que l'opposition entre les titres de martyr et de confesseur est pour la première fois expressément marquée. Bien que les héros célébrés dans ce document « fussent dans une telle gloire, et qu'ils eussent rendu témoignage non pas une ou deux fois, mais souvent, οὐχ ἅπαξ οὐδὲ δὶς ἀλλὰ πολλάκις μαρτυρήσαντες, après avoir été ramenés auprès des bêtes, couverts de brûlures, de meurtrissures et de plaies, cependant ils ne se proclamaient pas martyrs, οὔτ' αὐτοὶ μάρτυρας ἑαυτοὺς ἀνεκήρυττον, ni ne permettaient que nous leur donnions ce nom ; mais si quelqu'un parmi nous dans une lettre ou dans la conversation les appelait ainsi, ils le reprenaient amèrement. Ils donnaient en effet volontiers le titre de martyr, τὴν τῆς μαρτυρίας προσηγορίαν, au Christ, le témoin fidèle et véritable : πιστῷ καὶ ἀληθινῷ μάρτυρι, premier-né des morts,

[1] Dans Eusèbe, H. E., III, 32, 6; cf. III, 20, 6.
[2] Dans Eusèbe, H. E., V, 18, 5.
[3] Dans Eusèbe, H. E., V, 18, 6.
[4] Dans Eusèbe, H. E., V, 18, 7.
[5] Dans Eusèbe, H. E., V. 19, 3.

auteur de la vie de Dieu; et ils rappelaient la mémoire des martyrs qui avaient déjà quitté ce monde : τῶν ἐξεληλυθότων ἤδη μαρτύρων, et disaient : Ceux là sont martyrs : ἐκεῖνοι ἤδη μάρτυρες, que le Christ a daigné recevoir dans la confession : ἐν τῇ ὁμολογίᾳ, après avoir imprimé en eux, par le trépas, le sceau du martyre : ἐπισφραγισάμενος αὐτῶν διὰ τῆς ἐξόδου τὴν μαρτυρίαν. Pour nous, nous sommes simplement de modestes confesseurs : ὁμόλογοι μέτριοι καὶ ταπεινοί [1]. »

Il est difficile de dire plus clairement que ceux-là seuls ont un droit strict au titre de martyr qui ont succombé aux souffrances endurées pour la foi ; tant qu'ils sont en ce monde, ils ne peuvent prétendre qu'au titre de confesseur. On remarquera la citation de l'Apocalypse, qu'il ne faut point, semble-t-il, mettre dans la bouche de ces généreux chrétiens, et qui se présente comme une glose de l'auteur de la lettre. Celui-ci d'ailleurs n'emploie pas le mot μάρτυς avec la rigueur qu'exigent les martyrs eux-mêmes. Ainsi, il dit en parlant d'Attale : γνησίως ἐν τῇ χριστιανῇ συντάξει γεγυμνασμένος ἦν καὶ ἀεὶ μάρτυς ἐγεγόνει παρ' ἡμῶν ἀληθείας [2], et nous l'avons entendu qualifier de « martyres » les multiples confessions de nos héros : πολλάκις μαρτυρήσαντες. D'ailleurs il ressort de l'ensemble que les charitables chrétiens qui parvenaient à communiquer avec les prisonniers savaient fort bien que le titre de martyr ne s'acquiert définitivement que par le coup de la mort. Mais ne doutant point de leur constance, ils leur donnaient anticipativement le nom glorieux que ces saints ne manqueraient pas de conquérir. Eux, par humilité, refusent, et demandent instamment qu'on prie pour leur persévérance finale : ἵνα ἐκτενεῖς εὐχαὶ γίνωνται πρὸς τὸ τελειωθῆναι αὐτούς [3].

Dans S. Irénée, μαρτυρεῖν c'est souffrir le martyre : Πολύκαρπος... ἐπιφανέστατα μαρτυρήσας — Τελεσφόρος, ὃς καὶ ἐνδόξως ἐμαρτύρησεν [4].

[1] Dans EUSÈBE, H. E., V, 2, 2-3. La leçon ὁμόλογοι paraît primitive ; un groupe de manuscrits porte ὁμολογουμένως. Le mot ὁμόλογος est fréquent dans les papyrus, et se traduit par *dediticius*. Voir U. WILCKEN, *Griechische Ostraca*, t. I (Leipzig, 1899), p. 254 ; ROSTOWZEW, *Studien zur Geschichte des römischen Kolonates* (Leipzig, 1910), p. 222-23. On se demandera peut-être si, au lieu de faire allusion à la confession de la foi, les mots ὁμόλογοι μέτριοι καὶ ταπεινοὶ ne doivent pas plutôt se rendre par *servi tenues et humiles*. Nous ne le pensons pas. Ὁμόλογος n'a pas le sens d'esclave dans le langage courant, et dans cette acception, il paraît propre à l'Égypte.

[2] Dans EUSÈBE, H. E., V, 1, 43.

[3] H. E., V, 2, 3.

[4] Dans EUSÈBE H. E., IV, 14, 4 ; V, 6, 4.

Il y a dans Clément d'Alexandrie un chapitre intéressant, tout entier consacré au martyre, où il énonce plus d'une idée qui éclaire le concept et annonce des développements qui s'affirmeront plus tard. Il ne s'occupe pas du « confesseur, » mais du sage, ou du chrétien qui livre son corps : τῷ τὸ σωμάτιον αἰτοῦντι φέρων προσδίδωσι, καὶ τὰ πάθη, προαποδυόμενος τοῦ σαρκίου ταῦτα [1]. Et voici comment celui-ci rend témoignage à lui-même, à son persécuteur, au Seigneur : οὗτος ὡς ἀληθῶς μαρτυρεῖ αὑτῷ μὲν τὸ εἶναι πιστῷ γνησίῳ πρὸς τὸν Θεόν, τῷ πειράζοντι δὲ μάτην ἐζηλωκέναι τὸν δι' ἀγάπης πιστόν, τῷ δ'αὖ Κυρίῳ τὴν ἔνθεον πρὸς τὴν διδασκαλίαν πειθώ, ἧς οὐκ ἀποστήσεται θανάτου φόβῳ. Son acte est une confirmation de la vérité de la prédication chrétienne : ναὶ μὴν καὶ τοῦ κηρύγματος τὴν ἀλήθειαν συμβεβαιοῖ ἔργῳ, δυνατὸν εἶναι δεικνὺς τὸν πρὸς ὃν σπεύδει Θεόν [2]. Dieu connaît avant sa naissance le martyr prédestiné : τῷ κυρίῳ καὶ πρὸ τῆς γενέσεως τὴν προαίρεσιν τοῦ μαρτυρήσοντος εἰδότι [3]. Clément explique pourquoi le mot de τελείωσις est l'équivalent de martyre : αὐτίκα τελείωσιν τὸ μαρτύριον καλοῦμεν οὐχ ὅτι τέλος τοῦ βίου ὁ ἄνθρωπος ἔλαβεν ὡς οἱ λοιποί, ἀλλ' ὅτι τέλειον ἔργον ἀγάπης ἐνεδείξατο [4].

Un des premiers il conclut à l'existence d'une sorte de martyre spirituel, qui consiste dans une vie pure et l'observation des commandements : εἰ τοίνυν ἡ πρὸς Θεὸν ὁμολογία μαρτυρία ἐστί, πᾶσα ἡ καθαρῶς πολιτευσαμένη ψυχὴ μετ' ἐπιγνώσεως τοῦ Θεοῦ, ἡ ταῖς ἐντολαῖς ὑπακηκουῖα, μάρτυς ἐστὶ καὶ βίῳ καὶ λόγῳ, ὅπως ποτὲ τοῦ σώματος ἀπαλλάττεται, οἷον αἷμα τὴν πίστιν ἀνὰ τὸν βίον ἅπαντα, πρὸς δὲ καὶ τὴν ἔξοδον προχέουσα [5]. L'effusion du sang est ici purement métaphorique. L'analogie montre assez qu'au sens propre elle est regardée comme inhérente au concept de martyre. Mais la mort ne suffit pas, et Clément blâme ceux qui se livrent ; le titre de martyr leur est refusé : Ψέγομεν δὲ καὶ ἡμεῖς τοὺς ἐπιπηδήσαντας τῷ θανάτῳ· εἰσὶ γάρ τινες οὐχ ἡμέτεροι, μόνου τοῦ ὀνόματος κοινωνοί, οἳ δὴ αὑτοὺς παραδιδόναι σπεύδουσι τῇ πρὸς τὸν δημιουργὸν ἀπεχθείᾳ, οἱ ἄθλιοι θανατῶντες. Τούτους ἐξάγειν ἑαυτοὺς ἀμαρτύρως λέγομεν, κἂν δημοσίᾳ κολάζωνται [6]. Et il compare cette vaine démonstration à celles des gymnosophistes indiens qui se précipitent dans les flammes.

[1] *Strom.* IV, 13, 1.
[2] *Strom.* IV, 13, 2.
[3] *Strom.* IV, 14, 1.
[4] *Strom.* IV, 14. 3.
[5] *Strom.* IV, 15, 3.
[6] *Strom.* IV, 17, 1.

Dans son Commentaire sur Daniel, Hippolyte oppose très nettement les martyrs aux confesseurs. Les premiers sont ceux qui subissent le sort de Paul et d'Étienne. Il interroge : πῶς σὺ σήμερον ἤμελλες μαρτυρεῖν εἰ μὴ ἐκεῖνοι πρῶτοι μαρτυρήσαντες ἐμακαρίσθησαν [1]; Il envisage deux alternatives. On peut mourir glorieusement ou survivre : μαρτυρήσαντα ἐν δόξῃ ἐξελθεῖν ἐκ τοῦ κόσμου τούτου ἢ ῥυσθέντα καὶ ἐνθάδε ἀπομείναντα ἁμαρτάνειν. Ceux qui échappent à la mort sont des confesseurs : πολλοὺς γὰρ ἴσμεν ὁμολογήσαντας πρὸ βήματος καὶ δι' ἀφορμῆς τινος κατὰ Θεοῦ πρόνοιαν ἀπολυθέντας [2]. Ailleurs il donne à Natalios, qui devint plus tard évêque d'une secte hérétique, le titre de confesseur : Νατάλιος ἦν τις ὁμολογητής [3]. Dans sa Réfutation de toutes les hérésies, connue sous le nom de Philosophoumena, il emploie le nom de μάρτυς et l'applique à ceux qui furent envoyés aux mines de Sardaigne, quoi qu'il sache bien qu'ils en revinrent. Voici en effet ce qu'il dit de Calliste : οὗτος ἐμαρτύρησεν ἐπὶ Φουσκιανοῦ ἐπάρχου ὄντος Ῥώμης · ὁ δὲ τρόπος τῆς μαρτυρίας τοιόσδε ἦν [4]. Calliste fut condamné par Fuscianus au fouet, puis déporté en Sardaigne. L'auteur continue : μετὰ χρόνων δὲ ἑτέρων ἐκεῖ ὄντων μαρτύρων, θελήσασα ἡ Μαρκία ἔργον τι ἀγαθὸν ἐργάσασθαι... ἐπηρώτα, τίνες εἶεν ἐν Σαρδονίᾳ μάρτυρες. Marcia obtient de Commode des lettres de libération. Muni de ces pièces, le prêtre Hyacinthe se rend en Sardaigne et : ἀπέλυσε τοὺς μάρτυρας πλὴν τοῦ Καλλίστου [5].

On dirait que l'auteur met quelque obstination à éviter le vocable qui dès lors était réservé spécialement à ceux qui souffrent pour la foi sans être appelés au suprême sacrifice, celui de confesseur. Toutefois, son langage ne laisse point percer cette intention, et on peut hésiter à en conclure que le mot μάρτυς était dès lors étendu à ceux qui subissaient la peine, cruelle entre toutes, du travail des mines.

Tertullien connaît parfaitement la distinction entre les martyrs et les confesseurs : *Omnes ita observant a catechumenis usque ad confessores et martyres vel negatores* [6], et le titre de martyr s'acquiert par la mort pour le Christ : *Proprie enim martyribus nihil iam reputari potest, quibus in lavacro ipsa vita deponitur* [7]. S'il adresse à des confesseurs un livre intitulé : *Ad martyras*,

[1] *In Dan.* II, 36. 6. [2] *In Dan.* II, 37, 1, 2.
[3] Dans Eusèbe, H. E., V, 28, 8.
[4] *Elenchos*, IX, 11, 4. [5] *Elenchos*, IX, 12, 9-12.
[6] *De Corona*, 2. [7] *Scorp.*, 6.

il a soin de dire qu'ils ne sont encore martyrs qu'en espérance, et trouve cette ingénieuse expression empruntée aux usages romains : *benedicti martyres designati* [1]. C'est évidemment avec cette restriction qu'il lui arriva plus d'une fois d'appeler *martyres* des hommes encore en vie : *Quid ergo, si episcopus, si diaconus, si vidua, si virgo, si doctor, si etiam martyr lapsus a regula fuerit, ideo haereses veritatem videbuntur obtinere* [2] ? Ailleurs : *quam pacem quidem in ecclesia non habentes a martyribus in carcere exorare consueverunt* [3]. Ou encore : *At tu iam et in martyras tuos effundis hanc potestatem* [4]. Il s'agit du pouvoir de remettre les péchés. Plus loin, il exige un nouveau martyre pour les fautes commises après le martyre : *iam aliud martyrium necessarium est delictis post martyrium novis* [5]. L'honneur d'avoir souffert pour la foi, et qui assurait certains privilèges, comme à ce confesseur qui fut préféré à Valentin pour l'épiscopat, est appelé *martyrii praerogativa* [6]. Et ce n'est pas Tertullien seul qui donne au vocable cette extension. Des aventuriers comme Praxéas en abusaient outre mesure : *insuper de iactatione martyrii inflatus ob solum et simplex et breve carceris taedium* [7]. Quant à Tertullien, il n'hésite pas, lorsque son argumentation l'exige, à insister sur la rigueur des termes. C'est ainsi qu'il pose la question : « Peut-on se dire martyr, tant qu'on est de ce monde : *quis martyr saeculi incola ?* » Et il faut qu'il voie le bourreau brandir son glaive pour admettre que l'on soit *in ipsa securitate et possessione martyrii* [8].

Un peu partout d'ailleurs, on parlait de martyrs dans le sens large, et Origène faisait remarquer que le mot μάρτυς peut, à juste titre, s'appliquer à tous ceux qui, d'une façon quelconque, rendaient témoignage à la vérité : πᾶς ὁ μαρτυρῶν τῇ ἀληθείᾳ, εἴτε λόγοις εἴτε ἔργοις εἴτε ὁπωσποτὲ ταύτῃ παριστάμενος μάρτυς εὐλόγως ἂν χρηματίζοι. Mais il ajoute aussitôt que, dans le langage reçu, le martyr proprement dit, est celui qui verse son sang pour la foi : κυρίως μόνους μάρτυρας ὠνόμασαν τοὺς τῇ ἐκχύσει τοῦ ἑαυτῶν αἵματος μαρτυρήσαντας τῷ τῆς θεοσεβείας μυστηρίῳ [9]. Il n'observe pas toujours pour cela l'absolue propriété des termes, et c'est lui qui adresse à des vivants le Εἰς μάρτυρας προτρεπτικὸς λόγος.

[1] *Ad mart.*, I. [2] *De praescript. haeret.*, 3. [3] *Ad mart.*, I.
[4] *De pudicitia*, XXII, I. [5] *De pudicitia*, XXII, 2.
[6] *Adv. Valentin.* IV. [7] *Adv. Praxeam*, I.
[8] *De pudicitia*, XXII, 3. [9] *In Iohannem*, II, 210.

On a prétendu que Cyprien a complètement « nivelé » la distinction entre les confesseurs et les martyrs du sang[1]. Il a suffi de grouper les textes pour faire justice de cette appréciation superficielle[2]. Le langage de Cyprien et de ses correspondants rappelle beaucoup celui de Tertullien. Comme lui ils distinguent nettement entre les confesseurs et les martyrs : le prêtre Moyse a passé par le premier degré pour arriver au second : *Presbytero Moyse tunc adhuc confessore, nunc iam martyre*[3]. C'est l'effusion du sang qui fait le martyr : *Si martyres non propter aliud martyres fiunt nisi ut non sacrificantes teneant ecclesiae usque ad effusionem sanguinis sui pacem*[4]. Il ne place pas au même rang le confesseur Numidicus et ceux qui forment le *gloriosum martyrum numerum*, préparé à la mort par ses exhortations[5]. Mappalicus est appelé *beatissimus martyr*[6] ; l'Église est illustrée par le *gloriosus martyrum sanguis*[7]. Il veut que l'on rende à ceux qui meurent en prison, bien qu'ils n'aient point subi la torture, les mêmes honneurs qu'aux martyrs : *neque enim virtus eorum aut honor minor est, quominus ipsi quoque inter beatos martyras adgregentur*[8]. Ce n'est point là une nouveauté. Dans la Passion de Perpétue et Félicité, Quintus, mort en prison, est qualifié de martyr : *qui et ipse martyr in carcere exierat*[9], et plus tard, deux compagnons des saints Montanus et Lucius, nommés Primolus et Donatus, qui meurent également dans les fers, courent *ad martyrii coronam immaculato itinere*[10].

D'autre part, Cyprien donne habituellement le nom de confesseurs à ceux qui languissent dans les cachots : *Moyses et Maximus presbyteri et Nicostratus et Rufinus diaconi et ceteri cum eis confessores in custodia constituti*[11]. Il envoie des lettres *Sergio et Rogatiano et ceteris confessoribus*[12] ; *Rogatiano presbytero et ceteris confessoribus fratribus*[13] ; il en reçoit une écrite par Lucien au nom des *universi confessores*[14]. Il recommande la prudence et la discrétion aux pieux fidèles, qui *cupidi sunt ad conveniendum et visitandum confessores bonos quos inlustravit iam*

[1] LUCIUS, *Die Anfänge des Heiligenkults*, p. 62.
[2] P. DE LABRIOLLE, *Martyr et Confesseur* dans *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétienne*, t. I (1901), p. 50-54.
[3] *Epist.* LV, 5. [4] *Epist.* XXXVI (presbyt. et diac. Rom.) 2.
[5] *Epist.* XL, 1. [6] *Epist.* X, 4. [7] *Epist.* X, 5.
[8] *Epist.* XII, 1. [9] *Passio Perpetuae*, XI, 9.
[10] *Passio Montani et Lucii*, 2.
[11] *Epist.* XXXII, 1. Cf. *Epist.* XXXI ; XXVII, 4 ; XXVIII ; XXXVII.
[12] *Epist.* VI. [13] *Epist.* XIII. [14] *Epist.* XXIII.

gloriosis initiis divina dignatio, non moins qu'aux prêtres, *qui illic apud confessores offerunt* [1]. Il admet deux degrés dans la confession : *illa publica*, qui consiste à confesser sa foi devant le juge ; *haec privata confessio est :* s'avouer chrétien en se soustrayant par la fuite à l'obligation de sacrifier [2]. Mais quelques lignes plus bas. il maintient nettement la différence de rang entre le martyr et le confesseur : *has martyrum caelestes coronas, has confessorum glorias spiritales* [3].

Pourtant, il n'est pas toujours fidèle à cette rigueur de la terminologie. Dans des phrases comme celles-ci : *nec quid ad nos martyres scripserint cogitantes* [4] *; qui libellum a martyribus acceperunt* [5] *; si aliud quidem evangelium, aliud vero martyres dicunt posuisse decretum, conlidentes contra evangelium martyres utrobique periclitabuntur* [6]; le vocable *martyr*, appliqué à des confesseurs, n'est plus pris dans son acception spéciale, mais dans le sens plus large de « candidat au martyre ». Cyprien n'entend point « niveler » les conditions, mais il s'exprime comme Tertullien, moins l'allusion aux consuls désignés. Comme on l'a fort bien dit [7], il arrive à Cyprien de brouiller les dénominations de martyr et de confesseur, « là où il veut faire court, ou faire plaisir ». Il se préoccupe, en effet, de consoler ceux qui voient leur échapper la couronne qu'ils croyaient déjà tenir : *Quod si ante diem certaminis vestri de indulgentia Domini pax supervenerit, vobis tamen manet voluntas integra et conscientia gloriosa. Nec contristetur aliquis ex vobis quasi illis minor qui ante vos tormenta perpessi, victo et calcato saeculo, ad Dominum glorioso itinere venerunt* [8]. Il a même l'air de dire qu'on peut être martyr sans partager en rien le sort de ces héros. *Nec solos animadversos et interfectos divinae pollicitationis manent praemia, sed etiam si passio fidelibus desit, fides tamen integra atque invicta perstiterit et contemptis ac relictis suis omnibus Christum se sequi christianus ostenderit, ipse quoque a Christo inter martyras honoratur, pollicente ipso et dicente : nemo est qui relinquat domum* cet [9]. On voit qu'il ne va pas jusqu'à se croire autorisé à leur appliquer le vocable ; il laisse ce soin au Christ.

[1] *Epist.* V, 2. [2] *De lapsis*, 3. [3] *De lapsis*, 4.
[4] *Epist.* XVII, 2, [5] *Epist.* XIX, 2.
[6] *Epist.* XXXVI (presb. et diac. Rom.), 2. Dans la suscription de *Epist.* X, nous lisons *Cyprianus martyribus et confessoribus.* La tradition de ce texte est trop incertaine pour en tirer des conclusions. Voir Hartel, p. 490.
[7] P. de Labriolle, t. c., p. 54.
[8] *Epist.* X, 5. [9] *Ad Fortunatum*, 12.

On a dit que l'Église accordait par anticipation le titre de martyr à ceux qui étaient condamnés aux mines, sans doute à cause de l'horreur du supplice [1].

Alors que le texte d'Hippolyte aurait pu être rappelé, on ne cite à l'appui qu'un mot d'une lettre de Cyprien [2], ou plutôt la suscription : *Cyprianus Nemesiano... et ceteris fratribus in metallo constitutis martyribus.* Ce n'est point pour suivre l'usage ecclésiastique, c'est pour encourager les espérances de ces glorieux confesseurs que Cyprien leur donne d'avance le titre si envié auquel ils auront bientôt un strict droit : *expectatis cotidie laeti profectionis vestrae salutarem diem et iam iamque de saeculo recessuri ad martyrum munera et domicilia divina properatis* [3].

Le biographe de Cyprien écrit cette phrase significative : *Quis denique tot confessores frontium notatarum secunda inscriptione signatos et ad exemplum martyrii superstites reservatos incentivo tubae caelestis animaret* [4] ? La confession de la foi ne suffit donc pas à faire le martyr. Tant que le confesseur est en vie, on peut dire qu'il est réservé à ce degré supérieur.

L'inconnu qui a annoté à Carthage les *Sententiae episcoporum LXXXVI,* jointes aux œuvres de Cyprien, distribue très exactement les titres de gloire qui reviennent à chacun des évêques présents au concile : *Martyr, confessor, confessor et martyr,* ou *confessor et postea martyr* [5].

Denys d'Alexandrie emploie les mots μάρτυς et ὁμολογητής dans l'acception la plus stricte. Il caractérise en ces termes le dévouement du diacre Eusèbe : Εὐσέβιος, ὃν ἐξ ἀρχῆς ὁ Θεὸς ἐνεδυνάμωσε καὶ παρεσκεύασε τὰς ὑπηρεσίας τῶν ἐν ταῖς φυλακαῖς γενομένων ὁμολογητῶν ἐναγωνίως ἀποπληροῦν καὶ τὰς τῶν σωμάτων περιστολὰς τῶν τελείων καὶ μακαρίων μαρτύρων οὐκ ἀκινδύνως ἐκτελεῖν [6].

On aura remarqué l'épithète de τέλειοι appliquée aux martyrs. Denys emploie ailleurs encore la même expression [7], et elle

[1] Leclercq, *Les Martyrs* t. II. p. xlvii. Cf. P. de Labriolle, *Tertullien de Poenitentia, de Pudicitia,* p. lxv.
[2] *Epist.* LXXVI (et non LXXVII).
[3] *Epist.* LXXVI, 7.
[4] *Vita Cypriani,* 7, 11.
[5] G. Mercati, *D'alcuni novi sussidi per la critica del testo di S. Cipriano,* dans *Studi e documenti,* t. XIX (1898), p. 345-49.
[6] Dans Eusèbe, H. E., VII, 11, 24.
[7] Dans Eusèbe, H. E., VII, 22, 4.

ne lui est point particulière. Les martyrs de Lyon appellent S. Étienne ὁ τέλειος μάρτυς [1], et les mots τελειοῦν, τελείωσις sont souvent, et de bonne heure, mis en rapport avec le martyre [2]. Le rédacteur de la lettre des Églises de Vienne et de Lyon, et Eusèbe, qui la résume, en font usage : ἵνα ἐκτενεῖς εὐχαὶ γίνωνται πρὸς τὸ τελειωθῆναι αὐτούς [3]... ἐκθέμενοι τῶν παρ' αὐτοῖς τελειωθέντων μαρτύρων... τῶν ἀποτμήσει κεφαλῆς τετελειωμένων [4]. On a entendu Clément d'Alexandrie déclarer l'équivalence de τελείωσις avec μαρτύριον. Dans Eusèbe on la constate fréquemment.

Ainsi, à propos du martyr Apollonius, de Léonide, le père d'Origène, de Potamienne, de Faustus [5]. Le mot se rencontre dans la source antimontaniste d'Eusèbe : μὴ κοινωνήσαντες αὐτοῖς τελειοῦνται [6]. Dans la lettre de Philéas de Thmouis : μετ' οὐ πολλὰς ἡμέρας ταῖς ἀλγηδόσι ἐτελειοῦτο [7]. L'expression devient classique, comme équivalent de subir le martyre.

Il est à peu près superflu de chercher d'autres exemples pour démontrer que la distinction entre μάρτυς et ὁμολογητής continue à s'accentuer [8]. Dans Eusèbe, nous voyons Seleucus, τῶν ἀπὸ στρατείας τις ὁμολογητής, devenir ensuite martyr [9]. S. Optat rappelle la tempête de la persécution *quae alios fecit martyres, alios confessores* [10], et ailleurs, il pose cette question : *quomodo dicitis martyres, qui non fuerunt confessores* [11] ? S. Jérôme : *Aegyptios confessores, voluntate iam martyres* [12]. Mieux vaut nous arrêter un moment à des exemples où la précision de ce langage si clair semble méconnue. Ils sont principalement fournis par les inscriptions.

On ne cite guère d'autre cas du qualificatif de confesseur donné à des martyrs que l'inscription Damasienne de la crypte pontificale dans le cimetière de Calliste. Parmi les corps saints

[1] Dans Eusèbe, H. E., V, 2, 5.
[2] Feltoe, *The Letters and other Remains of Dionysius of Alexandria*, p. 68.
[3] Dans Eusèbe, H. E., V, 2, 3.
[4] Eusèbe H. E., V, 3, 4 ; V, 4, 3.
[5] Eusèbe H. E., V, 21, 4 ; VI, 2, 12, 15 ; V, 5, 1 ; VII, 12 26.
[6] Dans Eusèbe, H. E., V, 16. 22.
[7] Dans Eusèbe, H. E., VIII, 10, 9.
[8] Cf. P. de Labriolle, article cité, p. 54.
[9] *De Mart. Palaest.*, XI, 20.
[10] *Liber* I, c. 13.
[11] *Liber* III, 8.
[12] *Epist.* III, 2.

réunis dans cette région, elle cite ceux du groupe connu sous le nom de martyrs grecs :

Hic confessores sancti quos Graecia misit [1].

De Rossi a fait justement observer que *confessor* n'est point ici un titre caractéristique, et paraît simplement amené par les nécessités du mètre [2]. Rangeons donc cet écart parmi les licences poétiques, et n'en tenons aucun compte pour interpréter des textes comme l'épitaphe d'*Euticius confessor* [3], et celle d'*Aurelius Diogenes* [4]. Dans la première, De Rossi n'hésite pas à reconnaître le nom d'un de ces glorieux survivants des persécutions, qui, après avoir été torturés et enfermés dans les prisons ou envoyés aux mines, furent rendus à la liberté au moment de la paix [5]. Sur le sarcophage de Diogène et de sa femme Valeria Felicissima ne se lisait pas seulement l'épitaphe préparée de leur vivant, par les époux, mais une autre inscription qui peut lui servir de glose : *et a Domino coronati sunt baeati confessores comites martyrorum*. Diogène est un confesseur dans les sens rigoureux du mot.

Une autre catégorie d'inscriptions attribue le titre de martyr à des personnages qui n'ont point versé leur sang. Il n'y a pas longtemps on a découvert l'épitaphe du pape Pontien : ΠΟΝΤΙΑΝΟC · ΕΠΙCΚΟΠΟC · ΜΑΡΤΥΡ. Pontien fut exilé en Sardaigne sous Maximin, en 235. Séparé de son église, il abdiqua et mourut l'année suivante. Son successeur Antéros mourut avant lui, le 3 janvier 236, et fut remplacé par Fabien. Celui-ci ramena de son lieu d'exil le corps de Pontien, qui fut déposé dans la crypte papale. Sur le marbre fut gravée cette simple épitaphe : ΠΟΝΤΙΑΝΟC · ΕΠΙCΚΟΠΟC. Le titre de martyr, en monogramme, fut ajouté plus tard, lorsque la plaque se trouvait déjà en place. On constate que l'épitaphe du pape Fabien fut complétée de la même manière, à la même époque, peut-être par la même main, et il est à croire que ces additions furent le résultat d'une revision du férial romain, sous Libère, sous Damase ou sous Sixte III [6].

1 Ihm, *Damasi epigrammata*, 12.
2 *Bullettino*, 1874, p. 108.
3 De Rossi, *Bullettino*, t. c., p. 101, tav. VI; *C. I. L.* XI. 3516.
4 *C.I.L.* V, 6186.
5 *Bullettino*, t. c. p. 109.
6 O. Marucchi, *La iscrizione sepolcrale del papa Ponziano*, dans *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, t. XV (1909), p. 35-50.

Une inscription placée par Damase sur le tombeau du pape Eusèbe, mort lui aussi en exil, *Litore Trinacrio mundum vitamque reliquit* [1], et ramené de Sicile à Rome, porte cette formule dédicatoire :

DAMASVS EPISCOPVS FECIT
EVSEBIO EPISCOPO ET MARTYRI

On pourrait demander si Pontien a été qualifié de martyr parce qu'il fut condamné aux mines. Comme l'indique l'inscription d'Eusèbe, rédigée probablement à l'époque même où fut ratifié le titre donné à Pontien, c'est la mort sur la terre d'exil qui lui a valu d'être assimilé aux martyrs. Cette assimilation n'était que logique, du moment qu'on l'acceptait pour les confesseurs morts en prison.

Nous la trouvons appliquée à un autre Eusèbe, l'évêque de Verceil, qui est devenu comme le type du *martyr sine sanguine* et dont l'épitaphe métrique de vingt-cinq vers suit les lettres de l'acrostiche :

EVSEBIVS EPISCOPVS ET MARTVR [2]

S. Félix de Nole aussi est classé parmi les martyrs, quoiqu'il n'ait point succombé à une mort violente.

Coelestem nactus sine sanguine martyr honorem,
nam confessor obit, poenas non sponte lucratus,
acceptante Deo fidam pro sanguine mentem [3].

A cette époque *confessor* garde encore son sens primitif et S. Augustin [4], ainsi qu' Uranius [5] donnent ce nom à Félix. Celui-ci semble avoir le même droit au titre de martyr que Pontien et les deux Eusèbes.

Cependant on ne suit pas, en cette matière, une règle universelle. Denys de Milan, lui aussi exilé, et dont les reliques sont revenues de la terre étrangère, est nommé dans l'inscription d'Aurélius (an. 474) *pontifex sanctus confessorque Dionysius* [6].

Mais déjà le titre de confesseur commence à paraître dans d'autres contextes et à prendre de nouvelles acceptions. Une inscription trouvée à Dinek (Nova Isaura), et que la paléo-

[1] IHM, *Damasi epigrammata*, 18.
[2] *C. I. L.* V. 6723. Cf. BRUZZA, *Iscrizioni antiche Vercellesi*, p. 292-301.
[3] PAULIN DE NOLE, *Natalic.* III, 5.
[4] *De cura gerenda pro mortuis*, *XVI*, 19, *P. L.*, t. XL, p. 606.
[5] *Epistula*, II, *P. L.* t. LIII, p. 860.
[6] *C. I. L.* V, 6183 a.

graphie ne permet pas de faire remonter plus haut que le V[e] siècle, est formulée comme suit :

Δόμνος ὁμολογητὴς ἐκόσμησεν Σερείλιον τὸν ἀδελφόν [1].

Cette épitaphe date d'une époque qui exclut l'hypothèse d'un survivant des persécutions. Il n'est donc pas impossible que nous rencontrions ici, et aussi dans l'inscription de Mérida, *Eolalii clerici confessoris* [2], un représentant du dernier degré de la hiérarchie cléricale, qui figure dans les oraisons solennelles du vendredi-saint entre les portiers et les vierges, dont il est parlé dans les canons du premier concile de Tolède, et qui ne serait autre que le *psalmista* [3]. Ce sens très spécial ne révèle pas de lien sensible avec le confesseur de la foi, et jusqu'à preuve du contraire, nous regarderons comme fortuite l'identité des noms.

Au contraire, la signification que le mot de confesseur finit par prendre, l'ère des persécutions passée, n'est qu'une extension assez naturelle du vocable primitif. *Confessor* — il n'en est pas de même de son équivalent grec ὁμολογητής — sera désormais réservé aux saints qui ne sont pas martyrs. Ceux qui, comme Clément d'Alexandrie, ont esquissé le concept du martyre sans effusion de sang [4], ou de la confession par une vie exemplaire, comme Cyprien : *qui pacifica et bona et iusta secundum praeceptum Christi loquitur, Christum cotidie confitetur* [5], ont préparé les voies à cette nouvelle manière d'envisager les choses. Sidoine Apollinaire donne à S. Martin, comme nous le faisons encore, le titre de pontife et de confesseur : *basilicam sancti pontificis confessorisque Martini* [6], et Grégoire de Tours dans ses livres *In gloria martyrum*, *In gloria confessorum* a mis en évidence les deux grandes catégories dans lesquelles désormais tous les saints seront rangés.

Le grec connaît le mot ὁμολογήτρια, désignant une femme qui a souffert pour la foi [7]. En latin, dans la langue courante, *confessor* ne s'emploie qu'au masculin. En Espagne, il est parfois donné à des saintes, notamment à sainte Léocadie.

[1] W. M. Ramsay, dans *Journal of Hellenic Studies*, t. XXV (1905), p. 172.
[2] Hübner, *Inscriptionum Hispaniae christianarum Supplementum*, 336.
[3] Du Cange, *Glossarium*, i. v. Confessor.
[4] Plus haut, p. 28.
[5] *Epist.* XIII, 5. Je ne ferai aucun usage du texte du pseudo-Ambroise, *Prec.* II, 19, *P. L.*, t. XVII, p. 762, qui est de basse époque.
[6] *Epist.* IV, 18.
[7] Epiphane, *Haeres.* 68, 5, *P. G.*, t. XLII, p. 192.

Ce n'est pas seulement dans un calendrier mozarabe de l'année 1072 que nous lisons, au 9 décembre : *sancte Leocadie virginis et confessoris Christi.* Les conciles de Tolède de 633 et de 636, l'office antique et plusieurs manuscrits liturgiques mozarabes parlent de même [1]. Les calendriers de 1067 et celui de 1072, au 24 juillet, annoncent *sancte Seguline confessoris Christi* [2], et c'est dans un manuscrit mozarabe que se lit la vie de cette sainte avec le titre : *Vita vel transitus sanctae Segulinae confessoris Christi* [3]. On a pensé que sainte Léocadie est appelée « confesseur » parce qu'elle mourut dans la prison. La même raison ne vaut pas pour sainte Sigolène. Dans une messe de sainte Eulalie de Barcelone, le titre de martyre lui est donné dès les premières lignes. Plus loin on lit cette phrase : *Tu enim eam ultra aetatem facis esse victricem, quam nullis precedentibus meritis iam olim feceras tui nominis confessorem* [4]. La distinction classique est rigourement observée.

2. Le sens du mot ΜΑΡΤΥϹ.

De la suite des textes qui viennent d'être rappelés, il ressort que, dans le langage chrétien, en tenant compte des inévitables hésitations du début, le mot μάρτυς a passé par les étapes suivantes.

Il désigne d'abord les témoins attitrés de la vie et de la résurrection du Christ : les apôtres. Le Seigneur lui-même est appelé le témoin fidèle. Lorsque les apôtres et les contemporains du Sauveur ont disparu, le titre passe à ceux qui attestent la vérité du christianisme en donnant, dans des circonstances périlleuses, des preuves d'un attachement inébranlable à leur croyance. En un temps où ce témoignage entraîne fréquemment la mort, l'appellation finit par être réservée à ceux qui scellent de leur sang la confession de la foi. Pour désigner celui dont la confession n'a pas la mort pour conséquence, c'est ὁμολογητής, ὁμολογεῖν qui prend la place de μάρτυς, μαρτυρεῖν. Telle est l'acception propre des mots. On ne s'en écarte guère qu' accidentellement, et sans que l'usage courant soit pour cela modifié.

[1] Férotin, *Le liber ordinum*, p. 490-91.
[2] *Le liber ordinum*, p. 473.
[3] *Catal. codd. hag. lat. Paris.*, t. III, p. 488.
[4] Férotin, *Le liber mozarabicus sacramentorum*, p. 136.

L'évolution paraît toute simple, et le point de départ bien fixé. Il est naturel que, du moment qu'il existe des degrés dans le mérite. on les marque par des titres distinctifs, et dans l'occurrence, le choix de ces titres n'offre rien de bien surprenant.

A la réflexion, il se pose des questions comme celles-ci : avant d'entrer dans le vocabulaire chrétien, μαρτυρεῖν, ὁμολογεῖν appartiennent à la langue du droit, et évoquent l'idée de procédure. L'accusé nie ou avoue. Un autre homme témoigne en sa faveur ou contre lui. Dans les procès pour cause de religion, toute l'attention se concentre sur un seul personnage. Il entre aussitôt en aveux : ὁμολογεῖ. On le menace : il persiste ; on le tue : μαρτυρεῖ, il est martyr. Pourtant il n'est sorti de sa bouche aucune parole qui complète celles qui lui avaient valu le titre de confesseur ou leur donne une portée nouvelle. Le nom d'ὁμολογητής convient bien à celui qui reconnait ce qu'on lui impute. Mais μάρτυς, témoin, alors qu'il est de l'essence du témoin d'attester ce qu'il a vu ou entendu et non pas simplement ce qu'il croit ou ce qu'il professe ?

La terminologie adoptée ne s'explique donc pas aussi simplement qu'il paraît à première vue, et l'on peut chercher à préciser les faits ou les idées qui l'ont imposée. C'est dans cet esprit que les dernières controverses sur le mot μάρτυς ont été conduites. Parmi les solutions proposées, nous indiquerons celles-là seulement qui ont recueilli des adhésions notables.

Quelques-uns se sont laissé séduire par la nouveauté et l'apparente simplicité de l'opinion de M. Geffcken, qui découvre au concept de martyr une origine philosophique [1]. C'est chez Épictète qu'il le rencontre pour la première fois. Les mots μάρτυς, μαρτυρεῖν reviennent souvent dans les *Entretiens*, et M. Geffcken ne veut pas que l'on cherche ailleurs « den Ursprung des Begriffes, das Urbild von des Märtyrers Wesen [2] ». N'était la faveur que rencontre dans le camp des philologues tout ce qui a l'air de rattacher à l'hellénisme une conception chrétienne quelconque, nous ne croirions pas devoir nous arrêter à ce paradoxe, qui, fût-il solidement appuyé, ne ferait que reculer la difficulté. Il suffira pour en faire justice, de relire dans

[1] *Die christlichen Martyrien*, dans *Hermes*, t. XLV (1910), p. 481-505. Voir aussi REITZENSTEIN, *Historia monachorum und Historia Lausiaca* (Göttingen, 1916), p. 85-88.

[2] *Hermes*, t. c., p. 496.

leur contexte, les phrases du philosophe qui semblent se prêter à cette étrange explication.

Épictète s'adresse au sage, qui est également prêt à accepter les honneurs et à embrasser la pauvreté : « Dans quel rôle te présentes-tu donc maintenant ? — Comme un témoin appelé par Dieu même : ὡς μάρτυς ὑπὸ τοῦ Θεοῦ κεκλημένος. Viens, m'a-t-il dit, et dépose en ma faveur ; car tu es digne que je te présente en témoignage : ἔρχου σὺ καὶ μαρτύρησόν μοι· σὺ γὰρ ἄξιος εἶ προαχθῆναι μάρτυς ὑπ' ἐμοῦ. — Mais toi, quel témoignage rends-tu à Dieu ? τίνα μαρτυρίαν δίδως τῷ Θεῷ ; Maître, dis-tu, je suis dans une position critique ; je suis dans le malheur. Personne ne s'intéresse à moi ; personne ne me donne rien, tout le monde me blâme, m'injurie. — Est-ce ainsi que tu dois déposer ? ταῦτα μέλλεις μαρτυρεῖν ; Dois-tu déshonorer celui qui t'a appelé, parce qu'il t'a assez estimé pour cela et qu'il t'a cru digne d'être ainsi présenté comme témoin, καὶ ἄξιον ἡγήσατο προσαγαγεῖν εἰς μαρτυρίαν τηλικαύτην [1].

Voici les paroles qu'il met dans la bouche de son sage. « Ce dont les autres dissertent pompeusement dans les écoles, et ce qu'ils regardent comme des paradoxes, moi je l'accomplis aujourd'hui. Ce sont mes vertus qu'ils analysent sur leur bancs ; c'est moi qu'ils discutent ; c'est moi dont ils font l'éloge. Jupiter a voulu que je tirasse de moi-même la preuve que toutes ces vertus sont possibles. Il a voulu, pour ce qui le regarde, voir par moi s'il pouvait avoir un soldat tel qu'il le faut, un citoyen tel qu'il le faut ; et pour les autres hommes, il a voulu me présenter à eux comme un témoin, qui leur dit, à propos des choses qui ne dépendent pas de leur libre arbitre (καὶ τοῖς ἄλλοις ἀνθρώποις προάγειν με μάρτυρα τῶν ἀπροαιρέτων) : Voyez, c'est en vain que vous vous effrayez, et c'est sans raison que vous désirez ce que vous désirez. Ne cherchez pas le bien au dehors ; cherchez-le en vous mêmes ; autrement vous ne le trouverez pas. C'est pour cela qu'aujourd'hui il me conduit ici, que demain il m'envoie là, qu'il me montre aux autres hommes, pauvre, sans pouvoir et malade ; qu'il m'envoye à Gyaros [2] ; qu'il me conduit en prison. Il ne me hait pas, loin de nous cette pensée — car qui peut haïr le meilleur de ses serviteurs ? Il ne me néglige pas lui qui ne néglige pas le plus humble des êtres. Il m'exerce ; il se

[1] *Dissert.* I, 29, 44-49. Nous donnons, en la retouchant parfois, la traduction de V. Courdaveaux.

[2] Allusion à l'exil de Musonius.

sert de moi comme d'une preuve vivante pour les autres hommes : ἀλλὰ γυμνάζων καὶ μάρτυρι πρὸς τοὺς ἄλλους χρώμενος [1]. »

Ailleurs, il s'agit du cynique. « Ce n'est pas assez qu'il prouve aux hommes ordinaires, en leur découvrant son âme, que l'on peut être en belle et bonne situation sans tout ce qu'ils admirent. Il faut encore qu'il leur montre par son corps qu'une vie simple et au grand air ne nuit pas à la santé. Il faut qu'il puisse leur dire : Vois comme nous rendons témoignage, moi et mon corps : ἰδοὺ καὶ τούτου μάρτυς εἰμὶ ἐγὼ καὶ τὸ σῶμα τὸ ἐμόν [2]. » Cet homme, Jupiter l'a jugé « digne d'être son ministre, en lui défendant de jamais laisser voir à la foule quoi que ce soit, qui puisse affaiblir le témoignage qu'il rend en faveur de la vertu contre les choses extérieures : ἵνα μηδαμοῦ μηδὲν παραγυμνώσῃ πρὸς τοὺς πολλούς, δι' οὗ τὴν μαρτυρίαν τὴν αὑτοῦ, ἣν τῇ ἀρετῇ μαρτυρεῖ καὶ τῶν ἐκτὸς καταμαρτυρεῖ, αὐτὸς ἄκυρον ποιήσῃ [3]. »

Et le moraliste insiste sur la nécessité de préférer les actes aux paroles. Les beaux discours, il faut les laisser aux petits hommes, ἀνθρωπαρίοις. « Ce ne sont pas les beaux raisonnements qui nous manquent aujourd'hui. Les livres des stoïciens en sont pleins. Qu'est-ce donc qui nous manque ? L'homme qui les pratique, et qui confirme ses paroles par ses actes : ὁ χρησόμενος, ὁ ἔργῳ μαρτυρήσων τοῖς λόγοις [4]. »

En dehors du mot μάρτυς, on chercherait en vain dans ces textes un trait qui rappelle le martyr chrétien. Le philosophe stoïcien ou le cynique ne sont nulle part invités à attester la vérité d'un fait dont ils ont connaissance, ni mis en demeure de choisir entre une doctrine et la vie. Mais en pratiquant la vertu, en conformant ses actes à ses paroles, en se soumettant au dessein de Dieu, fût-ce au prix de son bien-être et de sa liberté, il devient celui que Dieu peut proposer comme modèle aux autres hommes, et le mot qui semble le mieux répondre au concept d'Épictète serait celui d'*exemple*.

D'ailleurs, le philosophe ne l'emploie jamais comme un titre ; c'est un simple qualificatif, qu'il ne prononce même pas dans les circonstances où il s'appliquerait le plus naturellement dans le sens qu'on veut lui donner. Parmi les hommes qu'Épictète propose à l'admiration de ses disciples se trouvent Socrate, Priscus Helvidius, Agrippinus, Musonius, que l'on aime à mettre

[1] *Dissert.* III, 24, 111-113. [2] *Dissert.* III, 22, 87-88.
[3] *Dissert.* IV, 8, 32. [4] *Dissert.* I, 29, 56.

en parallèle avec nos martyrs. Or, à propos d'aucun d'eux, le mot μάρτυς n'est prononcé.

Cette circonstance aurait dû, semble-t-il, prévenir certaines exagérations et empêcher de dire que, non seulement le martyr stoïcien est le précurseur du martyr chrétien, mais que les Actes des martyrs sont modelés sur les récits consacrés aux héros du paganisme [1]. Et cette conclusion est inspirée par la lecture du passage d'Épictète sur Priscus Helpidius : « Vespasien lui avait envoyé dire de ne pas aller au sénat. Il est en ton pouvoir, lui répondit-il, de ne pas me laisser être du sénat ; mais tant que j'en serai, il faut que j'y aille. — Eh bien, vas-y, lui dit l'empereur, mais tais-toi. — Ne m'interroge pas, et je me tairai. — Mais il faut que je t'interroge. — Et moi, il faut que je dise ce qui me semble juste. — Si tu le dis, je te ferai mourir. — Quand t'ai-je dit que j'étais immortel ? Tu rempliras ton rôle, et je remplirai le mien. Ton rôle est de faire mourir ; le mien est de mourir sans trembler. Ton rôle est d'exiler, le mien est de partir sans chagrin [2]. »

On peut évidemment mettre en regard l'attitude des chrétiens devant le juge et celle d'un sénateur indépendant et courageux en présence de l'empereur. Mais ce devrait être surtout pour souligner un contraste. Est-ce donc sur ce ton que, dans les Actes historiques, les martyrs le prennent avec l'autorité ? La liberté du langage poussée jusqu'à l'insolence, une certaine ostentation mêlée de dédain est aussi éloignée que possible de l'esprit qui les animait, et M. Geffcken n'a pu être amené à établir son parallèle qu'en songeant exclusivement à des Passions artificielles où la rhétorique s'est substituée à l'histoire. Qu'il s'agisse donc de l'emploi du mot μάρτυς, ou des philosophes dont il vante l'héroïsme, Épictète ne nous apprend rien sur la conception du martyre dans l'antiquité chrétienne.

La plupart des critiques qui ont cherché ailleurs des lumières sur ce problème sont partis de l'idée que le martyr seul

[1] « Ist aber nun der μάρτυς des *Zeus* oder des stoischen Gottes der Vorläufer des christlichen Blutzeugen, so ist auch die Darstellung des ganzen Vorganges, wie sie die Heiden in ihrer Literatur versucht haben, nicht nur die Vorläuferin der christlichen Schilderung, sondern auch mutatis mutandis deren Muster ». GEFFCKEN, t. c., p 497.

[2] *Dissert.* I, 2, 19-21.

ayant droit au titre de μάρτυς, étant donc le témoin par excellence, il devait connaître des choses que d'autres ne sont pas en état d'attester. Quel est l'objet de cette connaissance?

Il a paru naturel de chercher une réponse à cette question dans un texte de l'Évangile qui vise directement la situation des martyrs : καὶ ἐπὶ ἡγεμόνας δὲ καὶ βασιλεῖς ἀχθήσεσθε ἕνεκεν ἐμοῦ εἰς μαρτυρίαν αὐτοῖς καὶ τοῖς ἔθνεσιν. Ὅταν δὲ παραδῶσιν ὑμᾶς, μὴ μεριμνήσητε πῶς ἢ τί λαλήσητε... οὐ γὰρ ὑμεῖς ἐστε οἱ λαλοῦντες, ἀλλὰ τὸ πνεῦμα τοῦ πατρὸς ὑμῶν τὸ λαλοῦν ἐν ὑμῖν [1]. Donc au tribunal, devant les juges, c'est l'Esprit-Saint qui parle, plutôt que le martyr, et on peut bien appeler celui-ci un témoin, puisque les paroles qui sortent de sa bouche établissent la vérité de sa croyance.

Il saute aux yeux que cette considération n'explique pas le moins du monde comment le titre de μάρτυς est donné en propre à celui qui verse son sang, alors qu'après avoir parlé comme lui, sous l'action de l'Esprit-Saint, le confesseur ne peut y prétendre. L'on pourrait faire remarquer ici que l'inspiration qui lui est promise, place le chrétien appelé à rendre compte de sa foi, dans l'état prophétique. On ne voit pas, pourtant, que jamais martyrs ou confesseurs aient été, à n'importe quel moment, qualifiés de prophètes. La promesse du Sauveur n'a donc en aucune façon influé sur le langage, ni laissé de trace dans la nomenclature [2].

L'histoire du premier martyr a suggéré une autre solution. Étienne fut favorisé d'une vision, qui mit le comble à la fureur des Juifs : ἰδοὺ θεωρῶ τοὺς οὐρανοὺς διηνοιγμένους καὶ τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου ἐκ δεξιῶν ἑστῶτα τοῦ Θεοῦ [3]. C'est pour cela, dit-on, que S. Paul lui donne le titre de μάρτυς Ἰησοῦ [4]. D'autre part, c'était la croyance de l'Église primitive que les martyrs partageaient la prérogative des patriarches et des apôtres d'être admis sans délai en la présence de Dieu et de contempler la gloire céleste. Ce serait en leur qualité de témoins des mystères divins que le nom de μάρτυς leur serait échu.

Mais il a été reconnu aussitôt que cette raison est insuffisante. Μάρτυς n'est pas le témoin qui voit et entend, tout en gardant pour lui-même ce qu'il a appris. Il fait connaître l'objet

[1] *Matth.* 10, 18-20. Cf. *Marc.* 13, 11.
[2] KATTENBUSCH, l. c., p. 120-122.
[3] *Act.* 7, 56. [4] *Act.* 22, 20.

de la révélation, il rend témoignage. Les martyrs ne communiquent pas ce qu'ils voient dans la gloire [1], et si Étienne a pu, avant de mourir, soulever un coin du voile, c'est là un fait isolé et nullement typique ; l'ensemble des Actes des martyrs en confirme le caractère exceptionnel. D'ailleurs, la vision d'Étienne est si peu décisive, qu'elle n'est pas même présentée comme le terme de son martyre. Elle en est plutôt la cause ; son ravissement, qui a lieu à l'issue de son grand discours, décide les Juifs à le lapider. Il n'est pas question d'une seconde vision au moment où il va mourir [2].

M. Holl a donné à la solution précédente une forme un peu plus rigoureuse. Il appuie sur ce fait que, dans les communautés primitives, μάρτυς est un titre d'honneur réservé aux apôtres, et attache une importance toute spéciale au texte de S. Paul : εὑρισκόμεθα ψευδομάρτυρες τοῦ Θεοῦ, ὅτι ἐμαρτυρήσαμεν κατὰ τοῦ Θεοῦ ὅτι ἤγειρεν τὸν Χριστόν, ὃν οὐκ ἤγειρεν [3]. Ils s'appellent μάρτυρες τοῦ Θεοῦ, parce qu'ils ont vu le ressuscité, et qu'ils peuvent en rendre témoignage. Or, ajoute-t-il, déjà dans les Actes et dans l'Apocalypse le mot μάρτυς est appliqué aux martyrs. Une conclusion s'impose. Si, à un moment où l'acception primitive du mot était encore courante, le mot μάρτυς est passé des apôtres aux martyrs, dont il est devenu le titre distinctif, c'est que les martyrs, de même que les apôtres étaient regardés comme les témoins de la résurrection du Christ. On était donc persuadé, dans la communauté chrétienne, qu'au moment décisif, une grâce spéciale était assurée au martyr : celle de voir de ses yeux le Seigneur et le monde surnaturel. C'est ainsi qu'à la mort d'Étienne les cieux s'étaient ouverts, qu'il avait vu la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu. C'était là le privilège exclusif de ceux qui étaient appelés à donner leur vie pour le Christ. De là la distinction entre martyrs et confesseurs.

Nous n'entrerons pas ici dans la discussion assez épineuse qu'a soulevée le mot ψευδόμαρτυς, parce qu'elle complique inutilement le débat, mais nous faisons nos réserves expresses sur les principes que M. Holl a pris pour base de son argumentation. Deux remarques suffiront à en faire apprécier la solidité. D'abord le rôle décisif attribué aux visions et autres interven-

[1] Kattenbusch, t. c., p. 115-12.
[2] Corssen, t. c., p. 483.
[3] *I Cor.* 15, 15.

tions surnaturelles dans la formation du concept de martyr ne répond pas à la réalité. Rien n'indique que l'antiquité chrétienne ait seulement tenu compte de cet élément pour reconnaître ou refuser le titre de martyr. Les Actes historiques qui nous sont parvenus ne confirment nullement les vues de M. Holl. Les Actes de Polycarpe moins que tous les autres. La seule révélation dont Polycarpe soit favorisé, c'est un songe, qui lui apprend simplement qu'il mourra par le feu. Ce n'est point là une de ces vérités d'ordre surnaturel dont la communication l'élèverait au rang des apôtres. Remarquez que cette vision a lieu huit jours avant son arrestation, et que rien de semblable ne se reproduit à partir de ce moment, pas même sur le bûcher, où Polycarpe prononce une assez longue prière, sans que nous le voyions même entrer en extase. Dans la lettre des Églises de Vienne et de Lyon on cherche en vain l'épisode décisif; de même dans les Passions des martyrs Scillitains, de S. Justin et de plusieurs autres. A qui l'idée est-elle jamais venue de contester le titre de martyr à Papylus et à Agathonicé, parce que seul dans leur groupe Carpus prononce des paroles où l'on pourrait à la rigueur trouver l'écho d'une communication céleste ? La Passion de Perpétue et de Félicité et les deux Passions Africaines qui s'en inspirent renferment le récit de quelques visions. Mais ces faveurs ne sont pas le partage de tous, et il est bien clair que, si elles étaient absentes du récit, la scène de l'amphithéâtre ne changerait nullement de caractère. Proportion gardée, la remarque que nous avons faite sur la solution précédente s'applique également ici. En admettant, avec M. Holl, que les martyrs sont favorisés de révélations au moment suprême, il faudrait au moins leur laisser le temps d'en donner connaissance aux survivants. Sans cela, que devient leur qualité de témoin, jugée essentielle ?

La conception tout artificielle de M. Holl se complique encore d'une idée secondaire, à savoir que, chez les juifs, le prophète doit nécessairement mourir [1], et que le prophète est regardé comme μάρτυς τοῦ Θεοῦ, à preuve, le texte de l'Apocalypse 11, 3. Mais du moment qu'il est établi que l'état prophétique n'est pas requis pour être martyr, il devient superflu de s'occuper de ce point de vue, qui n'est qu'une hypothèse ingénieuse. Et, pour le dire en passant, nous ne recon-

[1] Cf. *Matth.* 21, 35 ; 23, 30 ; *Martyrium Isaiae*, BHG. 958.

naissons nullement l'influence des idées juives, par l'intermédiaire du livre II des Macchabées et de certaines légendes des prophètes, sur les Actes historiques des martyrs. Tout au plus en retrouve-t-on la trace dans la littérature de décadence qui a prétendu les remplacer.

Un des textes les plus importants à étudier dans la matière qui nous occupe, c'est le passage de la lettre des Églises de Vienne et de Lyon où l'on voit les glorieux confesseurs, devenus par leurs souffrances les émules et les imitateurs du Christ, refuser le titre de martyr. Ils le réservaient au Christ lui-même, τῷ πιστῷ καὶ ἀληθινῷ μάρτυρι, et à ceux que le Christ avait daigné recevoir dans la confession, après avoir imprimé en eux, par la mort, le sceau du martyre [1].

Le document lyonnais n'est pas le plus ancien où le martyr apparaît comme l'imitateur du Christ. Répondant aux juifs, qui affectent de craindre que les chrétiens n'abandonnent le Crucifié pour rendre les honneurs divins à Polycarpe, l'Église de Smyrne proteste qu'elle adore le Sauveur comme le Fils de Dieu, qu'elle aime les martyrs comme ses disciples et ses imitateurs : τοὺς δὲ μάρτυρας ὡς μαθητὰς καὶ μιμητὰς τοῦ κυρίου ἀγαπῶμεν [2]. Et l'on sait que le rédacteur du récit était assez familiarisé avec cette pensée pour relever, quand l'occasion s'en présente, les traits de ressemblance de Polycarpe avec le Sauveur souffrant [3].

Près d'un demi-siècle auparavant, nous entendons S. Ignace exprimer en toute circonstance son désir du martyre, en disant son ardeur à devenir l'imitateur et le disciple du Christ dans sa passion : ἐπιτρέψατέ μοι μιμητὴν εἶναι πάθους τοῦ Θεοῦ μου [4]. La captivité n'est qu'un commencement dans cette voie de l'imitation : νῦν γὰρ ἀρχὴν ἔχω τοῦ μαθητεύεσθαι [5], νῦν ἄρχομαι μαθητὴς εἶναι [6]. Οὐ καθότι δέδεμαι.. ἤδη τετελείωμαι ἢ μαθητής εἰμι [7]. La mort seule peut faire de lui le disciple parfait : τότε ἔσομαι μαθητὴς ἀληθὴς Ἰησοῦ Χριστοῦ, ὅτε οὐδὲ τὸ σῶμά μου ὁ κόσμος ὄψεται [8]. Il compte sur les prières des Éphésiens pour arriver au terme de ses vœux : ἐπιτυχεῖν ἐν Ῥώμῃ θηριο-

[1] Plus haut, p. 27.
[2] *Passio Polycarpi*, XVII, 2, 3.
[3] Voir H. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs* (Bruxelles, 1920), p. 17.
[4] *Rom.* 6, 3. [5] *Eph.* 3, 1. [6] *Rom.* 5, 3.
[7] *Trall.* 5, 2. [8] *Rom.* 4, 2.

μαχῆσαι, ἵνα διὰ τοῦ μαρτυρίου δυνηθῶ μαθητὴς εἶναι τοῦ ὑπὲρ ἡμῶν ἑαυτὸν ἀνενεγκόντος Θεῷ προσφορὰν καὶ θυσίαν [1].

Cette insistance à rappeler que le vrai modèle du martyr est le Christ, impose un rapprochement, que l'auteur de la Passion des martyrs de Lyon n'a pas manqué de faire, c'est celui du texte de l'Apocalypse où Jésus est appelé ὁ πιστὸς καὶ ἀληθινὸς μάρτυς, celui aussi de l'épitre à Timothée : Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ μαρτυρήσαντος ἐπὶ Ποντίου Πειλάτου τὴν καλὴν ὁμολογίαν [2]. N'est-on pas autorisé à inférer de cet ensemble que, dans la pensée primitive, le Christ était considéré comme le martyr par excellence, et que, par conséquent, c'est l'imitation parfaite du Christ qui faisait le martyr ?

On s'est trouvé arrêté devant cette conclusion par la difficulté ordinaire. Où retrouver dans cette conception, l'élément primordial, le témoignage ?

Il ne se présente à l'esprit qu'un seul moyen de l'introduire, c'est de dire qu'imiter le Christ n'est autre chose que le rendre en quelque manière sensible, ou plutôt le représenter. Μάρτυς serait de la sorte l'équivalent d'image. Le martyr reproduirait en lui-même ce dont il est appelé à rendre témoignage.

L'auteur de cette solution ayant lui-même constaté l'impossibilité d'établir l'équation μάρτυς = εἰκών, il nous sera bien permis d'hésiter comme lui à compliquer la question par de pareilles subtilités [3]. Mais il y a d'autres objections à faire.

Il est bien vrai que les martyrs de Lyon « aimaient à donner le titre de martyr au Christ », et que peut-être le texte de l'Apocalypse, rappelé par le rédacteur, les y invitait. Cela suffit-il pour dire que de leur temps tout le monde faisait de même et qu'en cela on se conformait à l'usage primitif de réserver ce titre glorieux au Sauveur ? L'expression dont se sert l'hagiographe est loin de l'insinuer, et là se trouve la difficulté principale qui nous empêcherait d'admettre une explication assurément séduisante en elle-même et appuyée sur un ensemble imposant de textes.

Car ce n'est pas l'impossibilité de la concilier avec le concept de témoignage, que l'on s'obstine à regarder comme inséparable du mot μάρτυς, qui pourrait nous arrêter. Toutes les recherches de ces derniers temps nous semblent viciées par cette

[1] *Eph.* 1, 2. [2] *I. Tim.*, 6, 13.
[3] Kattenbusch, l. c., p. 125-26.

supposition que μάρτυς, aboutissant à signifier l'homme qui donne sa vie pour la foi chrétienne, n'a pas cessé, au cours de son évolution, d'avoir le sens générique de témoin. On semble admettre implicitement que la vie des mots est réglée par la logique, et qu'on arrive, par déduction, à suivre le cours des diverses acceptions d'un terme en se guidant sur l'étymologie. C'est se faire étrangement illusion. Dans la série des transformations que peut subir le sens d'un mot. les nuances se superposent rapidement et effacent, souvent sans en laisser de trace, l'idée primitive que le vocable exprimait, et lorsque le sens se fixe, l'étymologie disparaît. S'il fallait tenir compte de la dérivation, on aurait quelque peine à expliquer comment le mot « soldat » est arrivé à désigner celui qui exerce le noble métier des armes. Dira-t-on qu'il implique toujours la signification de mercenaire, que le mot « solde » évoque nécessairement ? Alors, pourquoi les mots μάρτυς, μαρτυρεῖν, doivent-ils, dans le langage spécial de l'Église chrétienne, continuer à éveiller les idées qu'ils exprimaient dans la langue du droit ? Nous constatons qu'au début, comme on pouvait s'y attendre, le vocabulaire chrétien s'est approprié le terme de μάρτυς en le modifiant par une simple nuance, qui d'abord n'a pas entièrement fait oublier le sens originel. Mais qui nous dit qu'à la seconde étape on y pensait encore ? Et à la troisième ?

Nous entendons dire qu'il est inadmissible qu'un mot s'emploie dans un sens entièrement nouveau, tout en continuant à être en usage avec son acception première. Voilà pourtant un cas extrêmement fréquent. Nombre de mots ont dans le langage courant des sens très divers que l'on distingue par les circonstances. Un financier et un chirurgien parleront d'opérations. Le même mot, selon la bouche qui le prononce, ne fait-il pas naître des concepts absolument différents ? Quand on prend la plume, on ne songe guère à n'importe quel oiseau. On met ses papiers en règle sans se soucier de la plante dont le souvenir pourrait être suggéré par l'étymologie.

Les dernières recherches, dont le titre de martyr a fait l'objet, voudraient saisir le moment où μάρτυς est parvenu à sa dernière étape et montrer le lien qui unit le concept primitif de témoin à celui de l'homme qui meurt pour le Christ. Autant vaudrait essayer de fixer le sillage du navire dans les eaux. Oserait-on soutenir, qu'au moment de prendre sa place définitive dans le vocabulaire chrétien, μάρτυς ne fût pas déjà dépouillé de son sens premier et réduit à l'état de terme déco-

loré ? Cela n'est pas simplement possible mais vraisemblable, car telle est la loi ordinaire du développement linguistique. N'espérons donc pas qu'un document aussi instable et aussi capricieux que le langage nous apprenne si le martyr est censé être un témoin, et de quelle manière il justifie ce titre. C'est l'histoire qui doit nous renseigner sur ce point et non pas l'étymologie.

H. D.

Les traductions orientales du mot Martyr

Note complémentaire a l'article précédent

Les équivalents du mot « martyr » dans les idiomes nationaux de l'Orient chrétien peuvent donner lieu à des observations intéressantes. Mais il ne faut attendre de cette recherche aucune lumière sur la nuance fondamentale du terme μάρτυς dans son acception spécialisée. Plusieurs des langues dites « orientales » n'ont adopté ce mot qu'à une époque assez tardive, et par l'intermédiaire d'autres langues qui l'avaient elles-mêmes emprunté. Même les plus anciennes ne sont ici d'aucun secours à l'étymologie, non seulement parce que leur témoignage est déjà trop éloigné des origines, mais encore et avant tout parce que leur témoignage est infirmé par des motifs qui touchent de près aux lois essentielles de la migration des mots. Tout en évitant d'entrer trop avant dans le côté purement linguistique de la question, il faut bien essayer de caractériser en quelques traits sommaires le phénomène de sémantique par lequel un mot passe d'une langue dans une autre [1].

Sauf le cas spécial des pays bilingues, l'acclimatation d'un terme étranger débute, en général, par une initiative isolée, qui peut du reste se produire, à peu près au même moment, en plusieurs endroits. On dira peut-être que les acquisitions du vocabulaire n'ont jamais d'autre commencement. Et en effet, tout terme qui entre en circulation a été employé une première fois par quelqu'un. Qu'il ait été composé pour répondre à un besoin nouveau ou forgé par un caprice d'invention verbale, il a d'abord été un néologisme, c'est-à-dire un essai individuel, où le rapport de l'idée à l'expression est

[1] Les considérations qui vont suivre sont empruntées à un essai plus général sur les lois de la traduction, qui verra le jour quand il sera redevenu possible d'imprimer un livre à des conditions raisonnables.

le plus souvent occasionnel et arbitraire. Mais tous les essais de ce genre ne sont pas viables. L'usage rejette les uns, accepte les autres ; et, en les acceptant, il établit, entre le mot et la notion exprimée, cette liaison directe, immédiate et invariable, qui est essentielle au langage et qui ne tient pas à la seule volonté du premier inventeur d'un néologisme heureux. Dans cette mesure, il est vrai de dire que la création d'un terme nouveau est l'œuvre de la collectivité linguistique qui a concouru à user l'image d'où il est tiré et à mécaniser l'effort d'interprétation qu'il demandait à l'origine.

Il n'en va pas de même avec les mots pris dans une langue étrangère. Un mot étranger se fait recevoir ou s'impose sur la foi d'un ou de plusieurs interprètes, attestant qu'il a cours dans un autre pays. En pratique, cette règle compo te une variété infinie d'applications. Mais quelles que soient les circonstances concrètes qui facilitent l'introduction d'un terme exotique, il n'y a pour ainsi dire jamais qu'une continuité factice entre l'usage qui l'accepte et celui qui l'a créé. Nous répétons qu'il ne s'agit pas ici des pays bilingues, où la distinction des deux parlers coexistants est elle-même en partie artificielle. Ce cas excepté, on ne peut dire d'une manière absolue qu'un mot transplanté dans une langue étrangère, y prenne racine par la vitalité acquise dans son terroir originel : ceux qui commencent dès lors à l'employer se règlent sur sa valeur conventionnelle certifiée par le traducteur, et non sur un sentiment plus ou moins distinct et conscient de son étymologie, de sa composition, de ses relations analogiques ou de sa convenance avec la chose signifiée.

Évidemment il se rencontrera des esprits réfléchis, qui essaieront de se renseigner sur l'origine du nouveau venu. Le polyglotte qui se risque le premier à introduire un mot exotique se trouve même assez naturellement amené à l'analyser pour lui chercher un équivalent. Mais rien ne sera changé s'il n'y songe pas ou si sa recherche demeure sans résultat. Le mot, transcrit ou matériellement imité, pénètre dans un domaine nouveau, avec sa signification spécialisée, qui se précise encore en s'isolant, et qu'il évoque par une association purement mnémonique. Tout cela se passe plus rapidement et surtout plus simplement que ne l'imagine à distance un philologue peu attentif à la psychologie du langage. Le commun des hommes, qui ne fait guère d'étymologie en parlant sa

langue natale [1], en fait moins encore, si possible, quand il emploie un vocabulaire étranger. Tous ceux que ces observations intéressent ont pu s'y livrer à souhait pendant ces dernières années, alors que, dans l'atmosphère surchauffée de la guerre, la végétation linguistique semblait avoir repris, elle aussi, son exubérance primitive [2].

[1] Et quand il arrive qu'il en fasse, son instinct est capable de toutes les aberrations. Exemple notre mot français *écuyer*, formé de *scutarius*, « porte-écu » ou « porte-bouclier », et que l'usage traite aujourd'hui comme un dérivé d'*equus*, « cheval ». Il est vrai qu'à négliger l'étymologie, on commet des bévues pires encore. Sans sortir de notre sujet, que d'emplois du mot martyr jurent avec son sens premier : enfants martyrs, cathédrales martyres, villes martyres, animaux martyrs !....

[2] Je m'excuse d'emprunter ici un exemple à la technologie de l'art militaire. Il tient à la nomenclature hagiographique au moins par les principes qu'il éclaire, ce semble, d'une façon absolument topique. Au cours de l'été 1917, la nouvelle se répandit que l'armée britannique venait de mettre en œuvre un engin de guerre appelé *tank*, dont les effets étaient d'une puissance inattendue. *Tank* veut dire « réservoir », et plusieurs langues européennes, dont le néerlandais et l'allemand, l'avaient emprunté à l'anglais avec cette signification. Le terme était donc pis qu'inexpliqué, puisque son acception nouvelle ne s'accordait nullement avec son sens fondamental. Quelques sceptiques, qui ne croyaient pas à la nouvelle invention, la démentirent, nom et chose, de par l'étymologie. Mais la masse du public n'y regarda pas de si près, et, en quelques jours, on pourrait dire en quelques heures, *tank* était entré dans le langage courant des cinq parties du monde. Des millions de gens l'ont depuis lors employé sans même songer à établir un lien entre l'idée de réservoir et l'engin qu'on leur avait décrit. Je crois me rappeler qu'en 1919 l'un des inventeurs de ces redoutables machines donna la clef de cette énigme lexicographique. Pour tenir secrète la destination de ces « chars d'assaut », on aurait fait ou laissé croire qu'ils étaient destinés à servir de citernes mobiles à l'armée de Palestine. Leur nom, qui serait donc aussi une ruse de guerre, avait passé de l'argot des arsenaux à celui des camps d'instruction, pour rebondir de là, d'un seul élan, dans la langue littéraire universelle. Si cette histoire n'est pas vraie, elle montre, en sus de tout le reste, qu'en 1919, ce mot vieux de deux ans, était déjà si dégagé de ses origines, qu'on en pouvait donner gravement des explications fausses. Et pour que rien ne manque à la moralité de l'exemple, on raconte que ce nom de *tank* avait le don d'impatienter un brillant général français, qui fut l'un des créateurs de l'arme nouvelle : preuve que la vie des mots n'obéit pas mieux à l'autorité qu'à la raison. En tout cas, il reste démontré qu'un terme usuel peut, en un temps très court, prendre dans le monde entier une signification entièrement neuve, sans rapport connu avec son sens premier. Il suffit que l'on sache nettement à quel objet il se rapporte. L'étymologie est encore plus étrangère à la propagation d'un mot comme « martyr », dont l'élément originel est une notion de l'ordre moral, susceptible d'interprétations variables.

Le sens étymologique est donc un facteur à peu près nul dans la propagation d'un terme étranger, — comme, en général, des termes insolites ou inusités. Il cesse complètement d'être la règle de leur emploi, dès le moment où le mot est devenu un simple signe « mémoratif » ; ce qu'il est dès le premier jour pour le vulgaire, pour les esprits superficiels, pour la masse ignorante, qui se doute à peine qu'il est nouveau, pour les enfants et les illettrés, qui ne s'en douteront jamais.

L'interprète qui, le premier, introduit dans sa langue natale un terme exotique, n'a pas plus qu'un autre besoin d'en connaître l'étymologie pour le comprendre. Quand il essaie de le traduire, il est difficile qu'il n'en remarque pas certaines autres significations latérales ou sous-jacentes. Mais rien ne le force à remonter jusqu'au sens propre, fondamental et primitif. Ceci demande encore une brève explication.

Pour rendre un mot dont il ne trouve pas l'équivalent dans sa langue, le traducteur ne dispose pas de moyens d'expression en nombre illimité. Il peut ou bien copier le mot tel quel, soit par translittération soit en transcription phonétique ; ou bien, quand la langue s'y prête, former un mot composé qui essaie d'être une définition en raccourci ; ou bien refrapper un ancien mot en créant une métaphore nouvelle ; enfin, si rien de tout cela ne lui réussit, il peut contrefaire le mot étranger, en le traduisant par équivoque, et en donnant à son équivalent impropre, par un effet de polysémie artificielle, la signification spécialisée du terme exotique correspondant.

C'est à cette dernière ressource qu'ont recouru, pour la plupart, les traducteurs orientaux du mot martyr. Se souvenant que μάρτυς signifie « témoin », ils ont pris dans leur langue le mot de même sens, en lui prêtant, à l'imitation du grec, le sens chrétien de « martyr ». Cela n'implique à aucun degré 1° qu'ils aient su ou même entrevu pourquoi la notion de « martyr » est déduite de la notion de témoin ; et beaucoup moins encore, 2° qu'ils aient voulu faire revivre ce sens premier, auquel ils n'ont probablement jamais songé.

Pour qu'on soit autorisé à leur attribuer cette intention, il faut qu'ils la déclarent formellement ou qu'elle ressorte du contexte, par un effet de style ou autrement. On l'a trop souvent oublié. Nous pourrions citer telles traductions modernes de textes syriaques, où le mot « martyr », est traduit par « témoin » (*Zeuge, witness*, etc...). Cet excès d'exactitude est, en bonne sémantique, un contresens. Depuis le premier instant

où le mot est entré dans la plus ancienne des langues orientales, « martyr » y a signifié un homme qui est mort pour la foi. Rien de plus. Tout le reste n'est que réminiscence pédantesque et dénature la pensée de l'auteur.

Après ces préliminaires trop longs, et, nous le craignons pourtant, trop simplifiés, venons en aux faits linguistiques que nous avons à signaler.

1. Le copte s'en est tenu au moyen le plus simple : il a transcrit une forme du mot μάρτυς, sans égard à son sens premier. S'il avait voulu mettre en évidence la notion de « témoin », il aurait dit en dialecte boḥaïrique ⲙⲉⲑⲣⲉ (pl. ⲙⲉⲑⲣⲉⲩ), saïdique ⲙⲛⲧⲣⲉ ou ⲙⲉⲧⲣⲉ. Jamais la signification de « martyr » ne s'est attachée à ces mots, du moins à poste fixe. « Martyr » se dit en copte ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ, et « subir le martyre », boḥ. : ⲉⲣⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ, saïd. : ⲣ̄ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ. Le parler populaire d'Égypte a donc résolu la question de la même façon que le latin et probablement pour un motif identique. Mêlé au grec sur le même territoire, il lui a emprunté, dans un commerce direct et journalier, les termes qu'il trouvait à sa convenance ou qui répondaient à ses besoins nouveaux.

2. En syriaque, il faudrait probablement distinguer plusieurs périodes, si la rareté des textes très anciens portant une date certaine ne condamnait toutes les recherches à se perdre dans le désert. La division par époques se superposerait à un groupement régional, car on entrevoit qu'à l'origine l'usage était loin d'être uniforme et qu'il n'a pas évolué dans tous les pays avec une égale rapidité.

Une attention spéciale est due au célèbre martyrologe édessénien du Musée Britannique [1], à la fois parce qu'il remonte tout au moins à l'année 411-412, et parce que sa nature même exclut une innovation dans les termes. S'il est un document primitif où les martyrs soient qualifiés de leur titre officiel et consacré par la tradition, c'est assurément celui-là. Or des personnages partout reconnus et vénérés comme martyrs y sont invariablement appelés du nom de ܡܘܕܝܢܐ, *mawdjānā*,

[1] *Act. SS.*, Nov. t. II, 1. p. [LIII]-[LXIII], d'après le ms. British Museum Add. 12150. (Sur ce dernier voir le catalogue de WRIGHT, p. 631-33).

traduction littérale de ὁμολογητής. Outre ܡܘܕܝܢܐ, on trouve la forme féminine ܡܘܕܝܢܝܬܐ, et ܪܫ ܡܘܕܝܢ̈ܐ *reš mawdjānē* qui paraît bien traduire ἀρχιμάρτυς [1]. La nomenclature est la même dans le catalogue des martyrs d'Orient, c'est-à-dire de Perse, qui forme une sorte d'appendice au martyrologe d'Édesse [2].

Ce catalogue, où saint Milès et ses compagnons, morts en 341, sont qualifiés de martyrs anciens, ܡܘܕܝܢ̈ܐ ܩܕܡܝ̈ܐ, par rapport à d'autres victimes de la persécution de Sapor [3], ne saurait être antérieur de beaucoup à l'année 412. Mais le martyrologe proprement dit peut avoir été copié, ou remanié ou compilé d'après un exemplaire plus ancien. Quoi qu'il en soit de son âge exact, les formules liturgiques qu'il emploie ne datent ni du jour ni de la veille.

Le même manuscrit du Musée Britannique, qui nous a conservé ce précieux document, contient une traduction syriaque du *De Martyribus Palaestinae* d'Eusèbe de Césarée [4] et un panégyrique des martyrs, attribué aussi à Eusèbe [5]. Dans l'un comme dans l'autre, l'emploi des termes est conforme à celui du martyrologe :

ܡܘܕܝܢܐ = μάρτυς, ܡܘܕܝܢܘܬܐ = μαρτύριον ; ܐܘܕܝ = ἐμαρτύρησεν, etc. Dès les premières lignes, on remarque une alliance de mots, qui est significative comme tautologie : ܒܣܗܕܘܬܐ ܕܡܘܕܝܢܘܬܐ : τῷ μαρτυρίῳ τῆς ὁμολογίας. Le synonyme représenté ici par un de ses dérivés se rattache lui-même au verbe ܣܗܕ : rendre témoignage, attester. C'est le terme qui se serait imposé, en quelque sorte, mécaniquement, si le mot μάρτυς avait été traduit [6] par étymologie. Et de fait, il ne tarda guère à s'implanter partout, réléguant ܡܘܕܝܢܐ au rang de terme littéraire ou archaïque. Il faut noter ici que dans le remaniement syriaque du *De martyribus Pa-*

[1] *Act. SS.*, t. c. p. [LXIII]-[LXV].

[2] On pourrait aussi se demander si ܡܘܕܝܢܐ ܩܕܡܝܐ, au singulier, ne signifie pas πρωτομάρτυς.

[3] Dans le corps du martyrologe, cette mention n'a évidemment pas le même sens. Cf. L. DUCHESNE, ibid., p. [LXVII].

[4] Ed. W. CURETON, *History of the Martyrs in Palestine, by Eusebius, Bishop of Caesarea* (Londres, 1861).

[5] *BHO*. 700.

[6] « Traduit », ou retraduit. On a peut-être un peu trop perdu de vue que le grec du Nouveau Testament, auquel remonte finalement le sens spécial du mot μάρτυς, est tout imprégné d'araméismes.

laestinae [1], postérieur de beaucoup à la version édessénienne, les variantes portent en partie sur l'emploi de ces deux mots et de leurs congénères.

Environ un demi-siècle avant l'année 412, fut rédigée à Édesse la Passion des saints Guria, Šamona et Ḥabib [2]. Les saints y portent le titre de ܡܘܕܝ̈ܢܐ « confesseurs » qu'ils ont gardé dans la tradition, et ajoutons-le, dans les traductions modernes. Le *martyrium* que leur éleva, en 346-347, l'évêque Abraham [3] fut appelé l'église ou la maison des « Confesseurs », et ce vocable lui resta dans les siècles suivants [4].

On voudrait remonter sinon plus haut, du moins jusqu'à une source mieux localisée, et savoir quel usage suivait l'illustre diacre d'Édesse saint Éphrem. Mais ici le terrain se dérobe sous les pas ; il nous manque, et, selon toute apparence, il nous manquera longtemps une édition critique du plus grand des écrivains syriaques. Dans les œuvres actuellement mises sous son nom, l'emploi des termes varie d'une pièce à l'autre : on y voit, ici ܡܘܕܝ̈ܢܐ, là ܣܗܕܐ, exactement dans le même sens. Et il faudrait encore se demander si Éphrem s'est conformé à l'usage local d'Édesse ou s'il a gardé celui de Nisibe sa ville natale. Quant aux rubriques introduites par le respectable éditeur de saint Éphrem : *Hymni de martyribus, hymni de confessoribus* [5], elles établissent, sur une pure différence verbale, une distinction artificielle, qui n'a pas la plus lointaine apparence d'un fondement dans les idées ni dans les choses. Malgré l'insuffisance des preuves écrites, il paraît difficile de contester qu'à Édesse, durant la période primitive, ܡܘܕܝ̈ܢܐ = ὁμολογητής, n'ait été le titre officiel et traditionnel des martyrs.

Un peu avant saint Éphrem, Aphraates, en Perse, emploie concurremment ܡܘܕܝ̈ܢܐ et ܣܗܕܐ sans différence appréciable dans la signification. Il les réunit dans des répétitions pléonastiques ou des périphrases, sur lesquelles il y aurait,

[1] Steph. Evod. ASSEMANI, *Acta martyrum occidentalium* (Romae, 1748), p. 169-209.

[2] *BHO*. 363 ; cf. F. C. BURKITT. *Euphemia and the Goth, with the Acts of Martyrdom of the Confessors of Edessa* (Londres, 1913).

[3] *Chronicon Edessenum* ed. I. GUIDI, dans *Corpus Script. Christ. Orient.* Script. Syri. t. IV, *Chronica minora* (Paris, 1903), p. 4.

[4] Cf. *The Chronicle of Josuah the Stylite*, ed. W. WRIGHT (Cambridge, 1882), §§ LX, LXII, pp. 60, 63.

[5] Th. J. LAMY, *Sancti Ephraem Syri hymni et sermones*, t. III (Mechliniae, 1889), pp. XXXVIII-XXXIX, 641-42.

comme toujours, moyen d'épiloguer, mais où l'on n'aperçoit pas trace d'une spécification dans la propriété des termes. Sa XXI[e] « démonstration » (*De Persecutione*) contient une énumération de personnages de l'ancien et du nouveau Testament qui ont souffert pour Dieu [1]. Nulle part le titre de ܡܘܕܝܢܐ n'est réservé à ceux qui n'ont pas péri de mort violente. Les persécutés (ܪ̈ܕܝܦܐ) ont confessé Dieu (ܐܘܕܝܘ) et par là ils sont devenus confesseurs et martyrs parfaits ou véritables (ܡܘܕܝܢܐ ܘܣܗܕܐ ܓܡܝܪ̈ܐ). Le martyre (ܣܗܕܘܬܐ) par excellence est celui de Jésus-Christ, qui par ses tourments et sa confession (ܡܘܕܝܢܘܬܐ) s'est élevé au dessus de tous les autres (persécutés) passés et futurs [2]. Nous livrons en passant ce dernier exemple à ceux qui croiraient encore que le sens initial du mot μάρτυς a persisté longtemps dans la mémoire des générations chrétiennes.

Dans les Actes des martyrs de Perse, si la rédaction qui nous est parvenue, n'a pas été rajeunie, le mot ܣܗܕܐ et ses dérivés sont d'un emploi prédominant, dès le commencement du V[e] siècle. Ils n'excluent cependant pas ܡܘܕܝܢܐ, qui continuera de se rencontrer comme synonyme littéraire à toutes les époques de la langue. Il serait sans utilité aucune de rassembler ici des exemples qui se trouvent partout.

3. L'arabe a traduit « martyr » par شهيد *šahīd*, plur. شهداء *šuhadā'*. Ce mot signifie proprement : témoin véridique [3], et n'était peut-être pas dès l'origine nettement différencié de شاهد, *šāhid* (pl. شهود, *šuhud*, et شُهَّد, *šuhhad*), qui signifie « spectateur présent », « assistant », « témoin », au sens ordinaire et commun.

Quoique rien ne permette de l'affirmer avec certitude, il est infiniment probable que شهيد est traduit non sur μάρτυς, mais sur le syriaque ܣܗܕܐ dont il est proche parent par le sens

[1] Ed. I. Parisot, dans R. Graffin, *Patrologia syriaca*, t. I (Paris, 1894), p. 932-89.
[2] Parisot, t. c., p. 985-89.
[3] Voir, puisque le sujet y invite, les étymologies que les auteurs musulmans ont imaginées de ce mot. W. Lane, *An Arabic Dictionary*, t. I, 4 (Londres), 872, i. v.

et par toutes ses affinités linguistiques. Nul doute qu'après s'être fixé dans la langue vulgaire des chrétiens de Palestine, de Syro-Phénicie et de Mésopotamie, il n'ait réagi sur le syriaque, descendu au rang de langue savante, autrement dit morte, pour établir la prédominance finale de ܣܗܕܐ sur ܡܘܕܝܢܐ.

Ce dernier mot a pour équivalent arabe متعرّف *mutaʿarrif*, qui, dans le vocabulaire spécial de l'hagiologie, ne semble avoir connu qu'une existence factice.

L'emploi des termes devait être déjà complètement mécanisé par la routine, quand l'arabe se répandit dans la vallée du Nil. On ne voit nulle part que les Coptes arabisés aient cherché par leurs propres moyens un équivalent soit à μάρτυς soit à ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ. Ils ne connaissent que شهيد et ne lui ont pas créé de doublet [1].

4. De l'arabe égyptien est née la traduction éthiopienne, ou plutôt ghéez : ስምዕ ፡ *sĕmĕʿ* et plus souvent ሰማዕት ፡ *samāʿt* (ou ሰምዓት ፡ *samʿāt*) qui, tous deux, sont proprement des formes plurielles avec sens singulier et collectif, masculin et féminin (pluriel : ሰማዕታት ፡ *samāʿtāt*). Toutes ces formes sont déduites d'un verbe qui signifie écouter, et, pour ceux qui croient que le sens étymologique persiste dans un mot usuel, ሰማዕት ፡ serait le témoin qui répète ce qu'il a entendu ; mais cette nuance spéciale était déjà oblitérée depuis longtemps quand le mot servit à traduire شهيد.

Du verbe አምነ ፡ *amĕna*, « être vrai », « proclamer vrai », « reconnaître », etc., l'éthiopien a formé une série de dérivés : አማኒ ፡ *amāni*, ተአማኒ ፡ *taamāni*, etc., qui, dans les traductions d'ouvrages empruntés au grec, correspondent à ὁμολογητής. Ils n'ont rien de commun avec l'idée de tourments subis pour la foi.

Ceci dit, nous rappellerons que la nomenclature éthiopien-

[1] Nous écartons de parti pris les termes poétiques ou emphatiques créés pour les besoins du style pompeux. Ces pseudo-synonymes, où la métaphore est toujours demeurée visible, appartiennent au langage figuré, comme dans les Passions grecques ἀθλητής (ἄθλησις), ou bien, *heroes*, *pugiles*, etc. dans les hymnes, de Santeuil.

ne réunit toutes les conditions qui rendent superflu de la mentionner autrement que pour mémoire.

5. Les Arméniens semblent avoir d'abord, comme les Coptes, pris le moyen le plus simple. Ils ont emprunté aux Grecs le mot **մարտիրոս**, *martiros*, **մարտիրոսութիւն**, *martirosuthiun*, « martyre » et autres, que l'on trouve dans Élisée, dans Lazare de Pharpi, dans Agathange, dans les prétendues homélies de saint Grégoire l'Illuminateur, dans le *Šarakan* ou hymnaire arménien et ailleurs. Les exemples qu'il serait aisé de multiplier ne doivent pas faire illusion : **մարտիրոս** et son groupe, passés du vocabulaire liturgique dans la langue littéraire, ont été de bonne heure éliminés de l'usage courant. Il en est resté un débris, à l'état erratique. dans le mot **մատուռն**, *matuṛn*, « chapelle », corruption de μαρτύριον. Ce terme usuel est proprement la seule preuve que **մարտիրոս** ait jamais été compris de la masse du peuple.

Quoi qu'il en soit du mot lui-même, il n'est pas contestable que le sens originel du grec μάρτυς y était complètement oblitéré. Selon toute vraisemblance, la plupart des Arméniens qui ont songé à s'expliquer la formation du terme *martiros* ont dû l'associer à une « racine » de leur parler national : **մարտ**, *mart*, « combat », d'où **մարտել**, *martel*, « combattre ». Par une rencontre de sons assez remarquable, le texte de I *Tim.* 6, 12 : ἀγωνίζου τὸν καλὸν ἀγῶνα τῆς πίστεως, se dit en arménien : **մարտիր զբարւոք մարտն հաւատոց**, *martir zbarwoq martn hawatotz*. Comme on pouvait s'y attendre, on le trouve appliqué à des martyrs [1], dans les textes hagiographiques. Et sans appuyer plus que de raison sur cet indice d'ordre littéraire, on conviendra que le rapprochement *mart : martiros* s'offre trop naturellement à l'étymologie populaire pour avoir pu passer inaperçu.

Le mot du terroir arménien qui signifie « martyr » est **վկայ**, *vkay*, répondant au zend *vīkaya* [2], « témoin ». Il peut

[1] **Սոփերք հայկականք** [= *Bibliotheca armenia*], t. IX (Venetiis, 1853), p. 16, Passion de sainte Šušanik. Nous ferons expressément remarquer que l'auteur ne paraît pas avoir voulu jouer sur le mot **մարտիրոս**. Mais la chose à retenir est que les mots **մարտ** et **մարտել** expriment ici une notion étroitement connexe à celle de « martyr ».

[2] H. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, t. I (Leipzig, 1907), p. 248.

avoir reçu son sens chrétien à l'imitation soit du grec soit du syriaque. Sur ce dernier plus probablement, les Arméniens ont formé *խոստովանող*, *khostovanol* (écrit aussi *խոստովա-նաւղ* ou *խոստովանօղ*, *khostovanaul*), « confesseur », qui par son étymologie et sa formation semble créé exprès pour tenir tous les emplois de ܡܘܕܝܢܐ.

Ici encore, faute de textes datés avec certitude, il est à peu près impossible de dire si, à l'origine, l'usage correct mettait une différence entre *վկայ* et *խոստովանող*. Au milieu du Ve siècle, Élisée emploie ce dernier mot dans une gradation descendante : *Մարտիրոսք և խոստովանողք և կապեալք* martyrs *(martirosq)*, confesseurs et prisonniers. Il donne le titre de « confesseurs » (*խոստովանողք*) à deux chrétiens, Abraham et Khoren, qui furent épargnés lors du massacre des martyrs « Léontiens » [2]. Il le répète notamment dans une phrase où il dépeint leur regret de n'avoir point partagé jusqu'au bout le sort de leurs compagnons [3]. Pourtant il n'est pas sûr que l'excellent écrivain ait visé à marquer ce contraste par la seule opposition des mots, pris dans leur sens usuel et ordinaire. Quand il veut insister sur le mérite propre de ceux qui ont sacrifié leur vie, il écrit : « les saints qui sont morts », ou « les saints qui ont été tués » ; de même que, pour définir le prestige du confesseur (*խոստովանող*) qui a versé son sang pour la foi, il l'appelle, dans le même contexte, « un martyr » *(martiros)* vivant, *Մարտիրոս կեն-դանի* [4]. On dira peut-être que l'auteur a visé ici à un effet de style, par l'impropriété voulue de l'expression. Il est permis d'en douter. Si la nuance de signification qui sépare en latin *confessor* de *martyr* était fixée dès lors dans le vocabulaire arménien, «martyr vivant» sonnerait ici comme « un confesseur mis à mort ».

Koriun, vers la même époque, rapporte que le prêtre Jean, desservant de la chapelle funéraire de saint Mesrop, reçut le nom de confesseur, *զխոստովանողական անուն ժա-*

[1] Պատմութիւն Վարդանանց [=*Historia Vardani et sociorum*] ed. Kh. JOHANNISEANTZ (Moscou, 1892), p. 169.

[2] Ibid., p. 164.

[3] Ibid., p. 168.

[4] Ibid., p 169.

տանջելոց, à raison de la dure captivité qu'il avait subie à Ctésiphon. Il s'agit bien clairement ici d'un « confesseur » ayant survécu à la persécution. Toutefois, comme le fait s'est passé en Perse, *խոստովանողական* semble bien n'être, dans le contexte, qu'une traduction de ܡܘܕܝܢܐ, sans nuance de signification indépendante.

Le dernier rédacteur de l'« Agathange », aux environs du VIIIe siècle, appelle saint Grégoire l'Illuminateur, tantôt « confesseur », *խոստովանող*, tantôt martyr, *վկայ*, ou les deux à la fois : *վկայ հաւատարիմ գտանեալ զխոստովանողական անուն ժառանգեաց*, *vere martyr inventus nomen confessoris obtinuit*. Par les tourments qu'il a subis, il a été martyrisé [2] (*վկայեալ*, μαρτυρήσας) et ses prières sont celles d'un martyr [3]. Grégoire porte de son vivant le titre de martyr, et il est reçu à Césarée avec les honneurs dûs aux martyrs [4]. Évidemment, il s'est produit ici une assimilation analogue à celle qui a créé en Occident des *martyres sine sanguinis effusione*. Mais toute la question est de savoir si cette extension abusive, qui réside dans les idées plus que dans les mots, n'a pas commencé précisément, faute d'un terme spécial, qui aurait servi à désigner dans l'usage universel, le martyr moins la mort.

Par ces indications forcément rapides et incomplètes, on voit que les différentes traductions du mot martyr en arménien ont une histoire assez obscure. Introduites, selon toute apparence, sur des régions différentes du territoire, elles auront partagé les vicissitudes de la lutte entre l'influence hellénique et l'influence syriaque. La victoire est finalement restée au terme imité du grec, mais après quelles péripéties ? Nous préférons avouer sans détour qu'avec les instruments lexicographiques dont il faut encore se contenter aujourd'hui, cette question dépasse de beaucoup le cadre de cet aperçu.

[1] *Պատմութիւն վարուց և մահուան սրբոյն Մեսրոպայ վարդապետի* [= *Historia vitae et mortis sancti Mesrop doctoris*, Venetiis, 1894], p. 46-47. Le « petit Koriun » (ibid.) parle de deux « confesseurs », les prêtres Joseph et Jean.

[2] *Ագաթանգեղայ պատմութիւն Հայոց* [= *Agathangeli historia Armeniae*, ed. G. Ter Mekrttšean et St. Kanajeantz, dans *Պատմագիրք Հայոց* [= *Armeniae libri historici*], t. I, 2 (Tiflis, 1909), §§ 728, 80. pp. 379, 417, etc.

[3] § 798, p. 416. Les saintes Rhipsimiennes aussi (§ 158, p. 88) sont, mais peut-être par prolepse, appelées martyres avant le dernier acte de leur passion.

[4] Ibid., § 804, p. 419-20.

Chez les traducteurs de l'époque postérieure, le mot de confesseur, *խոստովանող*, a servi d'équivalent régulier à ὁμολογητής dans la plupart de ses acceptions. Saint Chariton, saint Maxime le Confesseur et d'autres ont gardé en Arménie leur épithète caractéristique. Parmi les saints nationaux, le généralissime Sembat le Bagratide, mort dans les prisons de Samarra en 859, et fêté comme martyr, *վկայ*, au 2 ou au 3 mars, est connu dans l'usage ordinaire sous le nom de Sembat le Confesseur, *խոստովանող*[1]. Il semble qu'on ait cherché, à le distinguer du roi Sembat le martyr, décapité à Erendšak, en 914 [2], et dont la fête se célébra d'abord le 8 mai [3], et plus tard le 16 avril [4]. Cette raison et toutes les nuances de signification qui s'y ajoutaient dans la pensée du vulgaire n'empêchent pas que le titre de confesseur soit ici donné à un personnage que les textes liturgiques qualifient de martyr, au sens propre du mot [5].

6. A la nomenclature arménienne fixée dans sa forme définitive se rattache celle de l'église géorgienne. Martyr se dit en géorgien მოწამე, *modsame*, traduction par étymologie du mot *վկայ* (« témoin »); martyre : წამება, *dsameba*, etc. La langue n'a jamais varié sur ce point, malgré l'existence de termes comme მარტჳლი (მარტვილი) *martwili*, ou მარტჳრი (მარტვირი) *martwiri*, « martyr » [6], ou comme le terme, nettement

[1] Synaxaire de « Tèr Israël » au 2 mars; Grégoire Dserents au 3 du même mois; cf. Čamič, *Պատմութիւն Հայոց* [= *Histoire d'Arménie*], t. II (Venise, 1786), p. 452-53.

[2] Čamič, t. c., p. p. 756-57.

[3] Tèr Israël.

[4] Dserents.

[5] Le surnom traditionnel du roi Sembat (le martyr) est *նահատակ*, *nahatak*, proprement : « héros », « paladin », πρόμαχος, *antesignanus*, etc. Le sens primitif de cette métaphore ne s'est jamais complétement effacé. Elle rentre dans la catégorie des épithètes banales, qui ne cessent pas pour si peu de ressortir au style figuré. Cf. supr. p. 58, note.

[6] Les deux termes sont parfois réunis par simple redondance phraséologique dans des locutions s'appliquant à un seul et même personnage, par exemple : წმიდაჲ მოწამეჲ და მარტჳლჲ სანატრელჲ ქრისტჱსი.. *Sancta martyr* (modsameo) *et martyr* (martwilo) *beata Christi*. G. Sabinin, საქართველოს სამოთხე [= *Paradisus Hiberiae*, Petropoli, 1882] p. 191 (Passion de sainte Sušanik).

livresque celui-ci, მარტჳრიკა (მარტვირიკა), ***martwirica***, « Actes des martyrs ». Toutefois le nom de მარტჳლ (მარტვილ), ou მარტჳრ (მარტვირ) dònné à l'église de Dšqondid [1], semblerait indiquer que le mot n'était pas exclusivement une forme savante ou pédante, s'il était certain que ce nom dérive comme on l'a cru, de μαρτύριον [2]. L'église de Martwil est dédiée à l'Assomption de la Vierge. On a conjecturé qu'elle aurait d'abord été consacrée sous le vocable des Quarante martyrs de Sébaste, en mémoire ou à l'occasion d'une prétendue invention de leurs reliques [3]. Mais le fait de cette invention est assez incertain. D'autre part, un savant Géorgien, M. M. G. Džanašwili, qui n'en est pas, il faut le dire, à sa première assertion paradoxale, a soutenu que ce nom de მარტვილი signifie « isolé », ou « dégagé », « découvert », de მარტო, « unique », « solitaire », etc. [4]. Tout près de l'emplacement de Dšqondid, les cartes indiquaient au siècle dernier le village de *Martwilia*. Or მარტჳლია, en géorgien signifie Pentecôte (la « retraite des Apôtres »). Ceci montrerait, d'abord, que le peuple s'est mépris sur le sens du mot *martwil*, qu'il avait cessé de comprendre ; ensuite, qu'il est dangereux de faire de l'étymologie par homophonie.

On rencontre le nom de « confesseur » აღმსაარებელი, *aghmsaarebeli*, comme titre distinctif de saint Maxime [5]. Dans la Vie du saint traduite du grec, le terme est développé en : « confesseur de la vraie foi [6] » comme s'il n'était pas clair par lui-même. Il ne paraît pas être jamais entré dans la noménclature usuelle.

[1] *Description géographique de la Géorgie par le tsarévitch* WAKHOUCHT, ed. M. BROSSET, (Saint-Pétersbourg, 1842), p. 394.

[2] Brosset, l. c., p. 394, note 2.

[3] N. MARR Крещеніе армянъ, грузинъ, абхазовъ и аланов святымъ Григоріемъ *[= Baptême des Arméniens, des Géorgiens..., par S. Grégoire]* dans Записки Восточнаго Отдѣленія Императорскаго Русскаго Археологическаго Общества, t. XVI (1905), p. 172-74. M. Marr regarde aussi comme possible que le premier titulaire de l'église ait été S. Jean-Baptiste.

[4] M. G. DŽANAŠVILI. Царевичъ Вахушти. Географія Грузіи [= *Tsarevitch VAKHUŠT. Géographie de la Géorgie*], (Tiflis, 1904), p. 223-24, note 593.

[5] BROSSET, t. c. p. 350.

[6] C. KEKELIDZE, Свѣдѣнія грузинскихъ источниковъ о Максимѣ Исповѣдникѣ [= *Les données des sources géorgiennes sur le bienh. Maxime le Confesseur*], dans Труды Кіевской дух. Академіи, 1912, p. 451.

7. En terminant cette revue des anciens équivalents du mot μάρτυς, notons que les Slaves ont déduit leur traduction d'un radical qui n'a plus aucun rapport avec le sens originel ou initial de témoin. Dans tous les idiomes qui prolongent l'ancien slavon ecclésiastique, martyr se dit : моученикъ (мученикъ), *mąčenik*, *mučenik*, « celui qui a été tourmenté », de моука (мука) *mąka*, *muka*, « torture », « douleur », « tourment ». Cette traduction est d'autant plus digne de remarque, que la tradition slavonne s'est greffée directement sur la tradition byzantine.

Le mot équivalent à confesseur, исповѣдникъ, *ispovědnik*, ne donne lieu à aucune observation spéciale. P. P.

Un miracle des SS. Serge et Théodore et la Vie de S. Basile, dans Fauste de Byzance.

Au chapitre 10 de son IVe livre [1], Fauste de Byzance relate un miracle des SS. Serge et Théodore, qui aurait déterminé la mort tragique de l'empereur Valens. Cette légende, qui jusqu'ici semble avoir passé inaperçue, se rattache à une série d'anecdotes ou de récits empruntés à une histoire de S. Basile, entremêlée elle-même, d'une manière assez fantaisiste, à celle de S. Nersès, patriarche d'Arménie. Il serait intéressant de retrouver l'origine première de cet épisode, dont la couleur grecque saute aux yeux. Mais avant de l'essayer, il faut rappeler brièvement les autres passages où se reconnaissent des éléments empruntés à la même source. Les voici dans l'ordre où ils se présentent. Nous noterons, chemin faisant, les traits caractéristiques qui peuvent donner une indication utile sur le document qu'il s'agit de rechercher.

Ch. 4. S. Nersès, avec une escorte de princes arméniens, se rend à Césarée de Cappadoce pour y recevoir la consécration épiscopale [2]. Il y est accueilli par l'archevêque Eusèbe, que le narrateur appelle « le saint, l'illustre, le bienheureux, l'éminent, le prodigieux catholicos des catholicos [3] », comme s'il le prenait pour son célèbre homonyme de Césarée de Palestine.

[1] *Փաւստոսի Բուզանդացւոյ պատմութիւն Հայոց* = *Fausti Byzantini historia Armeniae* (Venetiis, 1832), p. 100-103.

[2] Ce récit de l'ordination de S. Nersès, est reproduit, d'après Fauste évidemment, mais avec quelques variantes, dans la Vie de S. Nersès le Parthe. *Պատմութիւն սրբոյն Ներսիսի Պարթեւի Հայոց հայրապետի*, dans *Սոփերք հայկականք* [= *Bibliotheca armenia*], t. VI (Venetiis, 1853), ch. III, p. 18-31.

[3] Fauste, t. c., p. 71-72.

Le jour du sacre, au moment où les évêques invités à la cérémonie pénètrent dans l'église, une colombe blanche descend du ciel et se pose sur l'autel. L'archevêque Eusèbe fait son entrée avec son clergé, « parmi lequel se trouvait un saint archiprêtre nommé Basile [1] ». La colombe va se poser sur la tête de ce dernier, et y reste pendant plusieurs heures. Mais au moment où le prélat consécrateur va imposer les mains à l'élu, la colombe passe de la tête de S. Basile sur celle de S. Nersès, qui est alors salué par une acclamation générale : « Tu es devenu agréable à Dieu et l'Esprit de Dieu est descendu sur toi ». Après l'ordination, le nouvel évêque, assis sur le trône pontifical, reçoit les hommages de l'assistance ; « et plusieurs lui disaient *ènkomia* (Էնկամիա), ce qui signifie : L'Esprit-Saint est descendu sur lui [2]. »

M. Marquart a cru reconnaître que cette anecdote est brodée sur un épisode se rattachant à l'ordination sacerdotale de S. Basile [3]. C'est peut-être délimiter d'une ligne un peu trop nette le dessin primitif et la surcharge. Que Fauste ait, en cet endroit, remanié une Vie de Basile, rien n'est plus clair. Le reste est moins évident et le motif original est encore à trouver. Ce que nous lui connaissons de plus ressemblant est un trait du pseudo-Amphiloque : à l'instant où S. Basile va recevoir le baptême dans le Jourdain, une colombe, sortie tout à coup de la lueur d'un éclair, descend sur le fleuve, en agite l'eau de ses ailes et remonte aussitôt vers le ciel [4].

Après son ordination, Nersès retourne en Arménie. Il se livre à des travaux et à des bonnes œuvres, dont le tableau, par plus d'un détail concret, fait songer à certaines créations originales de S. Basile. Ainsi le catholicos institue au centre de chaque canton des « maisons pour pauvres » (**աղքա-տանոցս**) [5], qui ressemblent fort aux πτωχεῖα régionaux, fondés

[1] Ibid.

[2] T. c., p. 73. Notons en passant que cette glose ne semble avoir aucunement embarrassé ceux qui croient que Fauste a écrit son histoire en grec (voir ci-après, p. 70, note 3). Dans la *Vie de S. Nersès*, tout ce passage a été supprimé.

[3] *Untersuchungen zur Geschichte von Eran*. 5. *Zur Kritik des Faustos von Byzanz*, dans *Philologus*, t. LV (1896), p. 225.

[4] F. COMBEFIS, *SS. patrum Amphilochii Iconiensis, Methodii Patarensis et Andreae Cretensis opera omnia* (Parisiis, 1644), p. 172-73.

[5] T. c., p. 77. Comparer la Vie de S. Nersès, ch. VI (*Bibliotheca armenia*, t. c., p. 41-42) : fondation d'une grande léproserie centrale dans le canton d'Andzevatziq.

par le saint évêque de Césarée [1] ; et la charité avec laquelle il soignait les infirmes et les malades dans son palais épiscopal, est dépeinte en des couleurs où l'on peut voir une réminiscence du célèbre hôpital de la « Basiliade » [2].

Ch. 5. S. Nersès est envoyé en ambassade auprès de Valens par le roi d'Arménie. Le fils unique de l'empereur étant tombé gravement malade, le catholicos est invité à se rendre auprès de lui pour obtenir de Dieu sa guérison. Il en profite pour faire devant Valens une longue profession de foi antiarienne ; puis il lui donne quinze jours pour y réfléchir. Si, passé ce délai, l'empereur ne se résout pas à embrasser la foi orthodoxe, l'enfant mourra. Valens écoute ces objurgations avec une rage muette, « les jambes croisées, le coude appuyé sur le genou, et la main au menton [3] » ; devant lui des sténographes (*սեմիարք նոտարացի* [4]), recueillent par écrit les paroles de Nersès. Quand celui-ci a terminé sa harangue, Valens laisse éclater sa fureur. Il fait enchaîner le catholicos et le garde en prison en attendant que le sort de son fils se décide dans un sens ou dans l'autre. Au bout de quinze jours, l'enfant succombe. Nersès, ramené devant l'empereur, lui reproche d'avoir voulu ce qui est arrivé, en ajoutant que s'il se convertit, Jésus-Christ a la puissance de lui rendre son fils. A ces mots l'empereur outré de colère parle de le faire périr dans les supplices ; mais, un peu radouci par ses conseillers, il lui laisse la vie et se contente de l'envoyer en exil, sans daigner reconnaître qu'il viole en lui le caractère sacré d'un ambassadeur.

Cette fois, Fauste, ou l'auteur qu'il répète, ne s'est pas borné à greffer un développement parasite sur un épisode de la Vie

[1] BASILII *Ep.* CXLII, CXLIII, *P. G.*, t. XXXII, p. 592-93.

[2] GREGORIUS NAZIANZENUS, *Oratio XLIII*, 63. *P. G.* XXXVI, p. 577-80 ; cf. SOZOMENUS, *Historia ecclesiastica*, VI, 34, 9, ed. R. HUSSEY (Oxonii, 1860), p. 654.

[3] FAUSTE, t. c., p. 87.

[4] Sur cette expression, voir GELZER, *Die Anfänge der armenischen Kirche*, dans *Berichte über die Verhandlungen der kg. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig*, t. XLVII, 1895, p. 111, note : *սեմիար* est le grec vulgaire σημειάριος (pour σημειογράφος), qui peut être supposé d'après l'analogie de δευτεράριος, ἀρχάριος προσμονάριος, etc. ; *նոտարացի* est une glose, empruntée à un glossaire gréco-arménien, qui a d'abord été écrite au dessus de la ligne puis introduite dans le texte. Preuve : un glossaire gréco-latin, qui porte : σημειογράφος, *notarius*. Toute cette explication est cherchée au bout du monde. Il est évident que *սեմիար* représente un terme de chancellerie byzantine qui devait être d'usage courant dans l'Arménie grecque ; *նոտարացի* est une simple épithète explicative.

de S. Basile ; il a démarqué sans façon l'épisode tout entier. Il est inutile de rapporter ici, dans sa forme originale, cette anecdote que tout le monde connaît par S. Grégoire de Nazianze [1] et les historiens qui le répètent. Nous noterons seulement qu'on la trouve aussi chez le pseudo-Amphiloque.

Ch. 7. Après ces longs développements et un autre chapitre consacré à décrire l'exil de S. Nersès, Fauste retourne à l'histoire de la colombe descendue sur la tête de Basile pendant le sacre du catholicos des Arméniens. Ce miracle aurait eu pour effet de provoquer un violent accès de jalousie de la part de l'évêque Eusèbe, — auquel on ne donne plus les épithètes hyperboliques du ch. 4. Importuné de la célébrité que ce prodige lui vaut dans toute la Cappadoce, le pieux archiprêtre, pour ne pas porter ombrage à son évêque, prend le parti de se retirer dans la solitude [2].

De toute l'histoire, il y a ceci de vrai que Basile, en froid avec Eusèbe, reprit pour un temps la vie érémitique [3]. Tout le reste est de pure invention ; mais, soit dit en passant, on voit ici, avec une certitude absolue, que l'apparition de la colombe est proprement un épisode d'une Vie de S. Basile.

Ch. 8. Valens va engager une persécution générale contre les orthodoxes. Il permet aux semi-ariens de défier Eusèbe de Césarée à une dispute solennelle. Eusèbe, qui est maintenant un homme « sans moyens oratoires [4] », se décide à rappeler Basile. Il lui écrit en termes suppliants pour lui représenter le besoin pressant qu'il a de lui. Le clergé de Césarée en fait autant de son côté. Tandis que les porteurs de ces lettres se hâtent sur les routes, Basile est averti par un songe : il voit des sangliers ravager la vigne du Seigneur et s'entend appeler à grands cris par les vignerons désespérés. Il court se mettre à la disposition d'Eusèbe. Pendant la discussion que celui-ci doit soutenir contre deux prétendus évêques — littéralement : non-évêques, չեպիսկոպոսք [5] — ariens, Basile lui sert de second ou plutôt de souffleur. Posté derrière Eusèbe, il lui passe les textes de la Bible qu'il écrit à mesure. Les deux ariens, déconcertés, rompent la conférence, et Valens

[1] *Orat. XLIII*, 54 ; *P. G.*, t. c., p. 564-65.
[2] T. c., p. 184-85.
[3] Gregorius Naz., *Orat.* XLIII, 29-30, *P. G.*, t. c., p. 536-37.
[4] Fauste, t. c., p. 94.
[5] Ibid., p. 98. Cf. H. Delehaye, Μιερεύς, dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1919, p. 128-34.

attribue l'honneur de leur défaite à Basile qu'il appelle un écrivain à gages, *վարձկանագրիչ* [1].

Ici encore, le fond historique se réduit à peu de chose. Basile fut tiré de sa retraite, en 365, par l'intervention de S. Grégoire de Nazianze [2]. Les circonstances de son retour sont assez bien connues ; elles n'ont rien de commun avec la prétendue discussion théologique à laquelle l'évêque de Césarée aurait été provoqué.

Fauste ajoute qu'Eusèbe fut jeté en prison et y mourut : assertion fausse, qui s'explique peut-être par une confusion avec une autre victime de la persécution de Valens, Eusèbe de Samosate. Basile arrêté en même temps que son évêque, dût être relâché devant l'attitude menaçante du peuple de Césarée. Ceci pourrait être une réminiscence altérée d'un incident raconté par Grégoire de Nazianze [3]. Une noble veuve, poursuivie par un assesseur du préfet du Pont, cherche un refuge auprès de Basile. Le préfet, prenant fait et cause pour son subordonné, attrait l'évêque devant son tribunal. Mais à cette nouvelle une émeute se déchaîne dans la ville, et Basile, délivré et ramené en triomphe par la foule, doit veiller lui-même à la sécurité de l'arrogant magistrat.

Ch. 9. Basile est élu évêque. Le jour de son sacre on voit de nouveau une colombe descendre du ciel et se poser sur lui, « comme jadis, lorsque Nersès fut fait archevêque [4] ».

Valens décrète que les chrétiens ne pourront plus posséder ni or ni argent. Quand les exacteurs impériaux arrivent à Césarée, Basile engage les fidèles à lui remettre leurs objets précieux et se porte garant qu'ils seront rendus. Tous les trésors qu'on lui confie sont déposés dans l'église, dont les portes sont ensuite fermées et scellées, par devant témoins. Là-dessus, Valens fait de nouveau arrêter l'archevêque de Césarée ainsi que les évêques de toutes les autres villes. Le peuple chrétien se met en prière pour leur délivrance.

Ch. 10. Ici s'intercale un épisode, qui fait partie de la même anecdote : la mort de Valens. C'est le Miracle qui est l'objet de cet article et auquel nous reviendrons dans un instant.

Valens disparu, les prisons s'ouvrent, les exilés rentrent chez

[1] Ibid.

[2] Gregorius Naz., *Orat.* XLIII, 30-31, *P. G.*, t. c., p. 537-40; *epist.* 19, *P. G.*, t. XXXVII, p. 53.

[3] *Orat.* XLIII, 56-57; *P. G.*, t. XXXVI, p. 568-69.

[4] Fauste, t. c., p. 99.

eux, les confiscations sont abrogées. Mais les fidèles de Césarée refusent de reprendre leurs dépôts. Les choses précieuses qui avaient été consignées entre les mains de Basile sont données au trésor de l'église ; l'archevêque les emploie à faire construire des fonts baptismaux, « et jusqu'à ce jour cette cuve d'argent se voit dans le baptistère [1] ». On notera en passant cette observation de chronique locale.

Le pseudo-Amphiloque raconte une histoire, non pas absolument semblable, mais brodée sur un thème identique [2]. Seulement, elle se passe sous Julien l'Apostat, et la mort du tyran est amenée par un autre miracle assez différent de celui qu'on va lire.

Le lecteur sait maintenant à quel ensemble le récit de Fauste peut avoir appartenu primitivement. Il est temps de laisser la parole à notre historien [3].

Capitulum X. Quomodo Valens imperator sophistam arcessiverit ad confutandam veritatem ; qui sophistes quali portento martyres in interiore memoria congregatos viderit ; quomodo Valens imperator signis divinitus editis interfectus sit, et pax ecclesiae Dei evenerit.

Mandavit porro rex Valens ut inquisitione facta repperiretur homo peritus qui orationes conscribere [4] *posset ad confutandam fidem christianorum. Rettulerunt ei esse in urbe quadam sophistam aliquem peritum. Itaque imperator illuc magistrianos* [5] *misit, qui magnis itineribus contendentes ad eum sine mora hominem adducerent. Quem assumptum confestim abduxerunt. Confecto duorum dierum itinere* [6],

[1] Ibid., p. 103.
[2] COMBEFIS, l. c., p. 180-85.
[3] Nous rappelons que le texte arménien de Fauste n'est qu'une traduction. Il est assez généralement admis que l'auteur aurait rédigé son livre en grec. Plus d'une objection sérieuse se dresse contre cette hypothèse. La question ne peut être examinée ici dans toute son ampleur. En attendant qu'elle ait reçu une solution définitive les syriacismes que nous relevons en note ne sont que des éléments d'interprétation en partie nécessaires à l'intelligence du texte. (Cf. *Revue des études arméniennes*, t. I (1920), p. 15, note; *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 313, note 2.)

[4] *դնել գրով բանս* = ܠܡܟܬܒ ܡܐܡܪ̈ܐ.

[5] *մագեստրիանոսս* (plus loin : *մագիստրիանոսք*). Μαγιστριανός, *magistrianus, agens in rebus officialis magistri officiorum* (DUCANGE, *Glossarium mediae et infimae graecitatis*, i. v). Le mot a été emprunté en syriaque, ܡܓܝܣܛܪܝܢܐ, avec le sens spécial de « courrier », « estafette », « cavalier d'escorte » (cf. PAYNE SMITH, i. v).

[6] Littéralement : *postquam duorum dierum iter confecit* (au singulier).

accidit ut ad aliam urbem quandam advenirent, extra quam memoria erat sanctae domnae[1] *Theclae : quo cum advenissent, descendit sophistes et extra urbem in memoria illa pernoctare voluit, dum magistriani in ipsam urbem devertunt. Porro sophistes cenatus*[2] *lectulum stravit, et memoriae ianuas clausit. Iamiam in lectulo considens in latus se protendere parabat, cum tamen minime dormitaret, en subito apertis oculis vidit memoriae ianuas reserari ingentemque adesse martyrum coetum, qui summo splendore circumdati conspiciebantur. Quibus obviam processit sancta domna Thecla splendidissimo apparatu, a quo veluti fulgentes radii lucis emicabant*[3]*. Postquam illi se mutuo salutarunt, dixit iis domna Thecla : « Optati adeste, amici carissimi atque de Christo bene meriti. » Salute igitur in vicem sibi data, sedilia sibi quisque posuerunt atque ordine consederunt. Deinde sancti sermonem exorsi dixerunt : « Sancti Domini qui nondum e terra recesserunt, hactenus in magna sunt angustia. Ex iis quidem alii sunt in carcere*[4]*, alii in custodia*[5]*, alii in exsilio*[6]*; alii aliis sunt vexationibus obnoxii : calumniis, exactionibus, cruciatibus tormentorum. Nos autem convenire maturavimus, ne socordia neglegeremus ultores fieri Domini fidelium. Dum enim prae ceteris tot agricolae Domini (in vinculis) distinentur,*

[1] *տիկնոջն* = ܡܪܬܝ.

[2] Littéralement : *postquam comedit panem*, *իբրեւ կերաւ հաց* = ܟܕ ܕܐܟܠ ܠܚܡܐ.

[3] Littéralement : *quia fulgentes radii quasi ex luce ex eo emicabant* : *զի նշոյլք որպէս ի լուսոյ հատանէին ի նմանէն* : ܕܙܠܝܩܐ ܐܝܟ ܕܡܢ ܢܘܗܪܐ ܕܡܢܗ ܢܦܩܝܢ ܗܘܘ.

[4] Littéralement : *sunt qui in carcere sint*, *են որք ի կապանս են* : ܐܝܬ ܕܒܒܝܬ ܐܣܝܪܐ ܗܘܘ.

[5] *ի փիւղակէս* : ἐν φυλακῇ. Le traducteur arménien a transcrit le mot comme s'il ne le comprenait pas ; ce qui serait à peu près inadmissible s'il traduisait du grec. En syriaque, φυλακή a été emprunté sous la forme ܦܐܠܩܘܣ. Cette terminaison à faux air de pluriel est à rapprocher du pluriel *փիւղակէս*.

[6] *յաքսորս* : ἐν ἐξορίᾳ ; même remarque que pour *փիւղակէս*, avec cette différence que *աքսորք*, « exil », est régulièrement employé en arménien. On notera 1° la voyelle initiale *a* ; 2° le pluriel *աքսորք*, sans singulier. Ces deux indices donnent à penser que ἐξορία a passé en arménien par le syriaque ܐܟܣܘܪܝܐ. Se rappeler que la désinence *-aïjā* était autrefois en syriaque celle du pluriel emphatique.

arva multa inculta cessant atque multae vineae silvescunt : nostrum est Valentem istum agricolas illos coercere coercentem, ut ad suum quisque laborem agricola festinet. Strenuus item Christi agricola Basilius a suo labore interclusus remansit. Surgamus igitur et duos e nobis mittamus qui malefactorem istum Valentem e vivis sublatum eant. » Et horum quidem alteri nomen erat Sergius, alteri Theodorus. Hos igitur ambos miserunt, horam constituerunt et dixerunt : « Hora illa adeste vos, et nos (aderimus). » Et consurgentes alius alio digressi sunt. Tunc sophistes qui in memoria aderat, cum haec omnia audiisset, et visum illud apertis oculis conspexisset, admiratione defixus ad primam lucem insomnis pernoctavit. Ubi illuxit, adfuerunt magistriani, qui sophistae dixerunt : « Surge ; iter arripiamus. » Ille se aegrotum dictitans loco dimoveri non potuit. Cum autem eum urgere coepissent, en ille animo linquitur, suspiria ducit, anhelitus ingeminat ; neque ad vesperum usque responsi quidquam edere potuit. Ubi crepusculum incessit, magistriani eum in memoria reliquerunt atque in urbem ad suam mansionem reverterunt. Sophistes, clausis memoriae ianuis, iam in loco suo [1] stratus iacebat, cum subito ei visae sunt memoriae fores iterum aperiri, frequentem coetum adesse iisdemque martyribus compleri memoriam. Qui magno cum gaudio alii aliis obviam euntes se mutuo salutabant. Deinde sedem sibi quisque in orbem disposuerunt ad sedendum. Deinde sancti Sergius et Theodorus ab opere ad quod missi erant una ambo reduces in coetum sanctorum ingressi sunt. Quos conspicatus universus martyrum coetus (dixit) : « Numquid opus ad quod egressi estis perfecistis ? » Illi responderunt dicentes : « Nempe [2], cum a vobis discessimus, Valentem veritatis hostem interfecimus, et extemplo istuc ad vos revertimus. » Et consurgens universus coetus Domino nostro Iesu Christo gratias egit. Et ad sua quisque discesserunt. Sophistam vero ingens pavor tenuit usque ad primam lucem.

Ubi illuxit, advenerunt magistriani qui sophistae dixerunt : « Surge, ad imperatorem pergamus. » Qui respondit iis dicens : « Mortuus est imperator ; ad quem iam nos ibimus ? » Cum autem magna inter eos de hoc dicto contentio orta esset, ille rem sponsione confirmavit in tertium diem : « Nisi, inquit, mercatus expilabuntur et civitates diripientur [3], ego, si imperator superstes erit, capite plectar,

[1] յիւրում տեղւոջն = ܒܕܘܟܬܗ.

[2] էր իսկ = ܗܘܐ ܠܡ.

[3] եթէ ոչ հարցին աւար վաճառք և քաղաքք] յափշտակեսցին, ևս... — Ces mots sont dans le contexte un pur non-sens, dont, seul, un texte parallèle donnerait la clef. Faute de mieux et sauf meilleur avis, voici les

quod haec loqui ausus sum. » Itaque trium dierum indutias e concesserunt magistriani, et post tres dies fama comprobatum est imperatorem obiisse.

Tel est le récit de Fauste. Chacun aura déjà retrouvé dans ses souvenirs une autre anecdote qui en est la réplique ou plutôt le doublet. Parlant des prodiges qui auraient accompagné la mort de Julien l'Apostat, Sozomène raconte, entre autres faits extraordinaires, celui-ci [1].

Tandis que Julien guerroyait en Perse, un de ses familiers, en route pour le rejoindre, se vit forcé un soir d'aller prendre gîte dans une église de campagne. Là, entre la veille et le rêve, il eut une vision : une nombreuse assemblée d'apôtres et de prophètes s'était réunie dans le lieu saint, pour aviser aux moyens de combattre la tyrannie de l'empereur païen. Après une longue délibération, on en était encore à se lamenter, quand deux membres du conseil quittant leur place, engagèrent les autres à se rassurer et disparurent précipitamment, avec une expression de mauvais augure pour le persécuteur. Ému de cette scène étrange, le voyageur en perdit l'envie de continuer sa route, et, en proie à la plus vive anxiété, il attendit le cours des événements. La nuit suivante, dans la même église, au moment où il se couchait (καθεύδων), l'auguste assemblée revint prendre séance. Tout à coup les deux personnages qui s'en étaient séparés la veille reparurent comme au retour d'une expédition, et annoncèrent qu'ils avaient tué l'empereur Julien.

On le voit, c'est, au détail près, la même histoire que nous avons lue chez Fauste. Où Sozomène l'a-t-il recueillie ? dans les livres ou dans la tradition populaire ? La formule par laquelle il l'introduit semble calculée à dessein pour éviter la

points relativement fermes sur lesquels on peut tenter d'asseoir une interprétation. 1) La proposition introduite par եթէ ոչ exprimait une hypothèse revenant à dire : si cela n'est pas vrai. 2) Il est assez probable qu'elle rappelait la double vision du sophiste, et quasi certain qu'elle parlait de la convention qui venait d'être proposée. 3) Le mot վաճառք, « marché », signifie aussi, « contrat », « engagement », etc. Ici il est difficile de ne pas le rapporter à l'espèce de pari que le sophiste veut engager. Ceci posé, soit la phrase syriaque : ܐܢ ܠܐ ܫܪܝܪ ܗܘ ܩܝܡܐ ܘܚܙܘܐ ܗܢܘܢ ܕܝܠܝ ܐܬܕܓܠܬ... *Si non vera comprobabitur haec mea sponsio, et visis illis delusus fui...* Le traducteur arménien l'aurait lue : ܐܢ ܠܐ ܢܫܪܪ ܩܝܡܐ ܘܚܙܘܢܐ ܗܢܘܢ ܕܝܠܝ ܐܬܕܓܠܬ....

[1] *Historia ecclesiastica,* VI, 2 ; HUSSEY, t. c., p. 531-32.

question. Θεία ὄψις, dit-il, ἥν τινα τῶν ἐπιτηδείων αὐτῷ ἰδεῖν ἐπυθόμην. Le vague de cette référence et l'imprécision du résumé autoriseraient même à supposer que l'historien, ordinairement si soucieux du document, écrit ici d'après des souvenirs dont il n'a pas songé ou pas réussi à retrouver la source.

Si frappante que soit la ressemblance des deux récits elle n'est pas absolue. Chez Sozomène, le tyran mis à mort n'est pas Julien mais Valens. Le tribunal où se règle son sort est composé seulement de prophètes et d'apôtres. Il siège dans une église quelconque, située ἔν τινι χωρίῳ, où l'on ne voit pas ce qui l'a spécialement attiré, puisque le titulaire du lieu est complètement laissé dans l'ombre et n'est pas appelé au conseil. Le nom de S. Basile n'est pas prononcé, non plus que celui des deux personnages qui reçoivent ou se donnent la mission de supprimer l'empereur. Les autres variantes peuvent être négligées ; elles sont de celles qui se produisent, pour ainsi dire mécaniquement, dans toute narration que l'on écourte.

En presque tous les points où l'abrégé de Sozomène s'écarte du récit développé de Fauste, il est aisé de retrouver le fond sous-jacent de la légende. On a déjà vu qu'il y manque un personnage, qui peut fort bien être S[te] Thècle, puisque la vierge ἰσαπόστολος avait sa place marquée parmi les apôtres Disparus également les noms des deux saints qui se chargent de punir l'Apostat. On ne supposera pas que Sozomène ait biffé ces deux mots par souci de brièveté ; mais il est encore moins croyable que le rédacteur primitif les ait laissés en blanc. Les héros de ces histoires ne sont jamais anonymes, et s'ils le sont devenus ici, ce ne peut être que par un accident de la transmission.

Nicéphore Calliste, qui rapporte la même légende[1], prétend savoir que ces deux vengeurs de l'Église étaient S. Artémius et S. Mercure ; et comme ils n'ont ni l'un ni l'autre rang de prophète ou d'apôtre, il a élargi, pour leur faire place, la composition du conseil, en y ajoutant un groupe de martyrs. Mais ce n'est là qu'une licence de plagiaire. Tout ce que Nicéphore connaît de l'anecdote, il l'a copié dans

[1] *Historia ecclesiastica*, X, 35 ; *P. G.*, CXLVI, p. 552. Sur les récits légendaires de la mort de Julien, voir principalement R. Nostitz-Rieneck, *Vom Tode des Kaisers Julian*, dans *XVI. Jahresbericht des Privatgymnasiums an der Stella Matutina zu Feldkirch*, 1906-1907, p. 1-33 ; H. Delehaye, *Les Saints Militaires* (Paris, 1909), p. 96-100.

Sozomène, et il ne paraît pas qu'il se soit mis en frais de recherches érudites pour retrouver ou deviner les noms de ces deux personnages sans individualité définie. Une autre légende, que nous retrouverons tout à l'heure, attribuait à S. Mercure l'honneur d'avoir tué l'empereur apostat. Nicéphore, qui la connaissait probablement, aura maintenu le saint dans son rôle traditionnel. Et quant à son compagnon, qui pouvait-il être sinon S. Artémius, le martyr le plus populaire de la persécution de Julien ? Au fond, il est d'importance assez secondaire de savoir d'où vient la leçon additionnelle : Ἀρτέμιον δὲ καὶ Μερκούριον λόγος ἔχει τούτους εἶναι. Il suffit de constater qu'elle n'est pas empruntée à un texte ancien du Miracle et que, partant, elle ne nous aide en aucune façon à déterminer les deux noms qui ont dû se trouver dans l'original de la rédaction abrégée par Sozomène.

Reste finalement un point sur lequel l'historien grec est en désaccord positif avec Fauste. Le persécuteur dont la terre est purgée par miracle est chez le premier, Julien, chez le second, Valens. Et cette différence en commande une autre : dans une action qui est censée arrivée en 363, il est impossible que S. Basile, prêtre de la veille, fasse le même personnage que quinze ans plus tard, à la fin de son glorieux épiscopat. Impossible, on entend bien qu'un hagiographe n'aurait pas reculé devant cette impossibilité. Mais Sozomène, l'historien exact et averti, était incapable de lui emprunter pareil anachronisme. En fait, a-t-il été dans le cas d'exercer sa critique ? Il n'y aurait qu'un seul moyen de le savoir : ce serait de retrouver la source de laquelle il dépend. Quoi qu'il en soit, chacun peut constater que la mention de S. Basile est absente du résumé de Sozomène et que rien ne l'y remplace. Par l'effet de cette dernière lacune, l'épisode n'a plus l'ombre d'une attache ni avec aucune région ni avec aucun personnage déterminé.

En regard de cet abrégé fruste et décoloré, plaçons la narration de Fauste. Tout n'y est pas précis et cohérent, il s'en faut. Nombre de traits significatifs en ont probablement disparu, mais ce qui en reste permet de déterminer à fort peu près la provenance immédiate de l'anecdote.

Il est tout d'abord évident que Fauste a trouvé ce Miracle dans une histoire ou dans une suite de récits concernant S. Basile. Les chapitres où il s'étend sur les vertus et les mérites du grand archevêque de Césarée sortent du plan de son ouvrage. Ils interrompent, non sans l'éclipser un peu, le

tableau épique de l'apostolat de S. Nersès. Visiblement, le narrateur s'est laissé entraîner par l'intérêt d'une digression qui s'offrait à lui toute faite. Il n'y a pas apparence qu'il l'ait amplifiée, au moyen de pièces rapportées. En tout cas, le Miracle des SS. Serge et Théodore n'est pas une allonge : il a été rédigé d'une seule venue, avec le contexte environnant. Joint à l'anecdote où il est encadré, et dont il est proprement une péripétie, il forme un pendant on ne peut mieux symétrique à un épisode de la Vie de S. Basile par le pseudo-Amphiloque. Fauste dépend donc ici d'un texte grec, que ce dernier aussi a librement utilisé.

Ce texte, on ne voit pas qu'il l'ait altéré. Tout les éléments de sa narration y sont primitifs, en ce sens du moins qu'ils appartiennent à la rédaction même dont l'historien arménien s'est inspiré. Valens n'y a pas été substitué à Julien. Ce n'est pas que Fauste fût incapable de commettre l'anachronisme qui a peut-être fait reculer Sozomène ; mais il ne connaît pas Julien et ne le nomme jamais. S'il l'avait rencontré dans ses documents, on ne voit vraiment pas pourquoi il ne l'y aurait pas laissé. Quant à l'anecdote elle-même, dans les termes où elle est racontée, Julien y ferait un personnage impossible. A la distance de moins d'un demi-siècle, on n'avait pas si complètement oublié quel homme était l'Apostat et dans quel pays il avait trouvé la mort. Si c'est pour lui qu'a été créé le rôle de Valens dans l'historiette racontée par Fauste, il faudrait dire que toute la mise en scène a été inventée aussi mal que possible. Au fond de son bivouac de Perse, sous la menace imminente d'un désastre militaire, le persécuteur philosophe s'occupe de controverse religieuse. Lui qui se croyait le premier polémiste de son temps, il appelle à son secours un professionnel de l'écritoire. — Notez qu'ici encore, Sozomène reste dans le vague et parle seulement d'un familier de l'empereur, en route pour rejoindre son poste. — Pour comble d'invraisemblance, Julien ne sait pas même désigner l'auxiliaire dont il a besoin, et le phénix qu'on lui découvre habite quelque part dans la vallée du Tigre, puisqu'il atteint en deux étapes une localité où la nouvelle de la mort de Julien lui arrive en trois jours.

Tous ces non-sens ne sont pas plus énormes que ceux qui s'étalent dans la donnée même de l'épisode. Mais ils ont le tort d'être cherchés comme à plaisir, par une sorte d'ineptie gratuite, que le moindre effort d'imagination eût évitée, et ils auraient sans doute choqué prodigieusement beaucoup de

lecteurs assez insensibles au côté le plus contestable de cette thaumaturgie.

Rien de pareil chez Fauste. La narration est bien agencée pour les personnages qu'elle fait mouvoir, et pour le cadre où elle se déroule. Son inventeur a tenu compte de la géographie et de l'histoire. L'église où il a placé le lieu de la scène était sans doute désignée dans le texte primitif. On peut songer à l'un des sanctuaires célèbres de Sainte-Thècle : Séleucie, Dalisandos, Iconium, ou bien encore à l'église indéterminée de Nicomédie où se célébrait la fête annuelle de la protomartyre [1]. Valens étant tombé sur le champ de bataille, près d'Andrinople, Nicomédie se trouve à peu près exactement à la distance qu'un courrier parti du camp impérial aurait atteint en trois jours. Il serait assez oiseux de chercher dans un rayon de deux journées de marche autour de cette ville la localité où résidait le sophiste, si l'auteur a songé à la désigner par son nom. Peu importe d'ailleurs. Le récit ne sort pas des horizons où devait se mouvoir l'imagination d'un Grec d'Asie-Mineure.

On ne s'étonnera pas de trouver S[te] Thècle associée à un miracle se rapportant à la personne de S. Basile. La protomartyre de Séleucie était en grand honneur dans la famille de l'archevêque de Césarée. Macrine, sœur de Basile, fut avant sa naissance, annoncée en songe par une apparition de S[te] Thècle, dont elle portait secrètement le nom [2].

Le sophiste aussi est une figure bien assortie au décor environnant. Dans le recueil des Miracles de S[te] Thècle par Basile de Séleucie, les sophistes forment une classe privilégiée ; et l'auteur, se rangeant lui-même parmi ces hommes subtils et diserts, observe que la vierge éloquente avait une prédilection pour le beau langage : οὕτω δὲ φιλόλογός ἐστιν ἡ μάρτυς [3].

S. Théodore est le célèbre martyr et thaumaturge d'Euchaïta dans le Pont. Quant à S. Serge, il est permis de se demander s'il n'a pas pris, par un simple quiproquo, la place d'un autre personnage que nous retrouverons plus loin. Mais à supposer que son nom réponde à la leçon authentique du texte original,

[1] Cf. H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*, (Bruxelles, 1912), p. 192-93.
[2] Id., *op. cit.*, p. 166, not. 3.
[3] *Miracula sanctae protomartyris Theclae*, § 27, *P. G*, p. 612.

il n'y a rien d'anormal à le rencontrer ici. Dès la seconde moitié du IVe siècle, le culte du martyr de Rosapha s'était répandu dans tout l'Orient [1]. Sa célébrité et la renommée de ses miracles étaient dans tout le plein de leur premier essor, et quand on lui bâtissait au loin des églises, il est bien naturel de le voir associé aux thaumaturges locaux, dans les pays qui venaient de l'accueillir.

Au total, toutes les caractéristiques du récit emprunté par Fauste s'accordent sur la même note d'origine. L'auteur est un Hellène d'Asie-Mineure, et par le zèle qu'il montre pour la gloire de S. Basile, il laisse assez paraître qu'il est de la Cappadoce ou du Pont. Toutes ses perspectives historiques partent de Césarée ou elles y conduisent. Aucun diocésain de Basile n'aurait mieux pris l'habitude d'apercevoir toujours la personne de son évêque au centre de tous les événements.

Ainsi donc, le Miracle des SS. Serge et Théodore doit avoir passé d'une Vie grecque de S. Basile dans le texte de Fauste, sans autre altération que quelques changements ou omissions de détail. Mais est-on certain que, dans cette Vie, il se présentait à l'état natif ? En d'autres termes, l'hagiographe que Fauste a mis au pillage n'aurait-il pas lui-même adapté à la mort de Valens une légende inspirée par la fin tragique de Julien, et dont la forme primitive reparaîtrait chez Sozomène ? Cette hypothèse aussi doit être examinée, si l'on veut être complet ; mais elle ne s'appuie sur aucun indice positif, et l'abrégé de Sozomène est loin de la rendre probable. Au contraire une des raisons qui expliqueraient pourquoi cet abrégé est si incolore, c'est qu'il a fallu y supprimer des circonstances et des détails précis, qui devenaient inadmissibles du moment que la victime du prodige était non plus Valens mais Julien. Bref rien n'oblige ni même ne permet de renverser le classement qui paraît d'abord s'imposer par présomption. La rédaction de Fauste, qui est la première en date, est aussi la plus voisine de la source primitive. Elle représente un texte antérieur à toutes les autres recensions connues.

C'est à la même conclusion que l'on est ramené quand on essaie de déterminer l'origine des récits apparentés, où le personnage de Julien n'a pas été introduit par substitution.

Le plus ancien exemplaire de cette classe dont la date soit

[1] DELEHAYE, *Origines du culte des martyrs*, p. 242-44.

comprise entre des limites à peu près définies a été englobé dans une prétendue histoire syriaque des empereurs romains, communément appelée : « le roman de Julien l'Apostat [1] ». Comme elle n'est le plus souvent citée que d'après l'analyse un peu rapide de M. Nöldeke, il ne sera pas inutile d'en traduire ici les passages essentiels.

Jovien (le futur empereur), envoyé par Julien en avant-garde sur le Tigre, que l'armée romaine doit franchir, vient d'arriver à Nisibe, quand un ordre de l'empereur le rappelle à Édesse. Soupçonnant un mauvais dessein de son maître contre la chrétienne cité, il va prendre conseil de l'évêque Vologèse et de son clergé, avec lesquels il passe en prière une partie de la nuit. Rentré à son logis, il est réconforté par un songe prophétique [2].

Deus autem cum egregii viri laborem doloremque videret ex eius angustiis eum educere constituit, et quo tempore visum propheticum nullum erat [3], *immisso eum torpore consopivit, et inter somnum quo oppressus erat somnii obiectu recreavit. Nempe in aenigmate visus est ei unus e beatis illis quadraginta qui in glacie Maximini tyranni aetate martyrium fecerunt : qui sanctus nomen habebat Mercurium et ante etiam quam ad martyrium pervenit virtutis erat studiosissimus et idololatrarum sectae infensissimus, adversus quos ira et indignatione percitus erat.* (ܐܬܚܙܝ، ܠܗ ܓܒܪ ܐܝܟ ܕܒܦܠܐܬܐ ܚܕ ܡܢ ܗܠܝܢ ܐܪ̈ܒܥܝܢ ܛܘܒܢܐ ܕܐܣܗܕܘ ܒܓܠܝܕܐ ܒܝܘܡ̈ܘܗܝ ܕܡܟܣܡܝܢܘܣ ܛܠܘܡܐ ܕܫܡܗ ܡܪܩܘܪܝ : ܘܗܘ ܗܢܐ ܡܕܝܢܐ ܐܦ ܡܢ ܩܕܡ ܕܢܐܬܐ ܠܣܗܕܘܬܐ ܚܦܝܛܐ ܗܘܐ ܕܡܝܬܪ̈ܘܬܐ ܘܠܩܒܠ ܚܢܦܐ ܗܘܐ ܠܟܢܫܐ ܕܫ̈ܐܕܐ ܘܡܠܐ ܗܘܐ ܥܠܝܗܘܢ ܚܡܬܐ ܘܪܘܓܙܐ). *Hunc igitur sanctum Iovi[ni]anus somnians in aenigmate sibi videre visus est (perinde ac si) habitu suo militari ad eum accederet manu tenens arcum et tres sagittas, atque festivo vultu ei arridens eum quasi inscius interrogaret : « Unde tibi, frater, haec tristitia in pectore et dolor in mente ? Dolentem enim te video et graviter maerentem. » Respondens autem Iovi[ni]anus inter som-*

[1] G. HOFFMANN, *Iulianos der Abtrünnige. Syrische Erzählungen* (Kiel, 1887) ; cf. Th. NÖLDEKE, *Ueber den syrischen Roman von Kaiser Julian*, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXVIII (1874), p. 263-92.

[2] HOFFMANN, l. c., p. 142-44.

[3] Cf. 1 *Sam.* 3, 1.

nium dixit ei : « Neque vero me, frater, non lugere et dolere deceret populi nostri contumeliam et opprobrium iniuriamque quibus gravamur : ecclesias nobis ereptas, aras earum eversas, sacerdotes exagitatos delapsamque coronam gloriae nostrae. De his omnibus, quae nobis acciderunt, tu (*me*) *interrogas quasi harum nescius. Tutene solus in dicione Romanorum obsurduisti, ut haec non persentisceres ? » Visus est ei dicere beatus Mercurius* (ܡܪܩܘܪ) *: « Decorum profecto et iustitiae congruum est lugere te propter ecclesiam tuam, matrem tuam germanam, et inde fidei tuae amplior laus accedit. Nunc vero a te disturba luctum tuum et maestitiam tuam depelle. Tua enim et Iuliani Sabae oratio ad Deum iam pervenit ; (ipse)* me [1] *misit qui tibi aperirem et explicarem quid revera futurum sit. Ab hoce die dierum hebdomades duodecim* [2] *super opprobrium populi nostri effluent, ut probentur (viri) perfecti, et compleantur tyranni iniquitates, et maxime ut ultio sumatur a turba filiorum Assur, qui victoriam suam a sideribus caeli exspectant* [3]*. Et post illas duodecim hebdomades dierum, ecclesiae salus orietur illorum opera quibus datum est a Domino. Propemodum quippe istius impii tempus exactum est, completa est eius mensura et exundavit modius iniquitatum eius. Duodecim illas hebdomades apostatam decrevit Excelsus victurum in hoc mundo. Itaque post hebdomades istas, una ex tribus hisce sagittis quas manu gero foedum hunc porcum mactare iussus sum, qui caeno idololatriae suae religionis nostrae sanctitatem inquinare cogitavit. Reliquis autem duabus sagittis quas manu gero, poenas repetam a duobus impiis proceribus,* Bagris [4] *et Eugenio : quippe qui eum maxime impulerint ad evertendas ecclesias insectandosque christianos. Deletis porro iniquis pax in ecclesia obtinebit, neque per multum tempus erit qui adversus eam perturbationem concitet. Tu vero, Iovi[ni]ane, quod in oratione tua Dominum de tuo exitu flagitasti, suo tempore tibi dabitur, prout Dominus voluerit ; et cum tempus tuum completum erit, aderitque modus dierum tuorum, in quieto lectulo erit exitus tuus et patribus tuis placide consociaberis. Neque Edessae quidquam imminere timueris : nempe civitatis illius fides ante Deum ascendit et victoriam tulit atque reportavit : impium enim propriis eius (artibus) veritas prohibuit ne bellum moveret contra civitatem divinitus benedictam. Nempe sinistra illa factio, cui tyrannus secundas aures praebet, eius harioli, magi, venefici, uno quasi ore, semper ei vaticinati*

[1] Texte : *Nos.*

[2] Cf. *Dan.* 9, 24, seq.

[3] ܕܣܡܘܗ̇ ܠܙܟܘܬܗܘܢ ܒܬܪ ܢܘܗܪ̈ܝܗ̇ ܕܐܣܦܝܪܐ litt. : *qui victoriam suam posuerunt post lumina sphaerae.*

[4] ܒܓܪܝܣ, probablement pour : *Evagrius*.

sunt bellum non movendum esse contra civitatem cui caelitus victoria data esset, ne eius causa ipse cum ministris suis ludibrio haberetur. (Eum igitur) per asseclas erroris eius illusit veritas et maligna eius consilia a civitate avertit. Ut autem dicta quibus te in somnio affatus sum tibi fidem faciant, primo diluculo litteras ab impio isto accipies, quibus sententia in Edessam edicta rescinditur. Iamvero haec a me praemonitus, pacem, frater, habeto. »

A quelques semaines de là, Julien, qui a franchi le Tigre et pénétré en vainqueur dans les villes royales de Perse, est envahi au sein de son triomphe par de sinistres pressentiments. Un jour qu'il était en proie à d'interminables perplexités, il finit par s'endormir, et, dans son sommeil, il est harcelé par des songes plus terribles encore que les pensées qui troublaient ses veilles [1] :

Visus est ei globus terribilis hominum fortium, numero quadraginta, qui gravi frementes ira eum occidere parabant. Unus autem ex illis indignatione in eum ferventior arcum intendit ut eum feriret. Quem arcens unus e sanctis eius sodalibus : « Noli, frater, inquit, porci huius foedi iugulationem hoc honestiorem facere quod eum dormientem ferias, ne eius et militibus et hostibus persuadeas eum mortis naturalis, quae omnibus constituta est, participem fuisse hunc fatuum, ritu communi hominum. Contra vigilans intereat necesse est vir protervus, ut eius caede pudore afficiatur eius idololatria et eo mactato perterreantur qui eius infidelitatem imitati sunt.

De son côté, Jovien, qui prie et jeûne pour obtenir le salut de l'armée romaine, est favorisé d'une seconde vision. De nouveau, il voit en songe « le bienheureux Mercure, qui lui était apparu en la ville de Nisibe » (ܐܬܚܙܝ، ܠܗ ܒܚܠܡܐ ܠܛܘܒܢܐ ܡܪܩܘܪܝ ܗܘ ܕܐܬܚܙܝ ܠܗ، ܒܢܨܝܒܝܢ ܡܕܝܢܬܐ ܕܐܠܗܝ ܡܚܡ). Le saint lui demande pourquoi il se lamente sur un détestable apostat qui ne mérite aucune pitié. Et comme Jovien représente qu'il ne songe pas à l'empereur païen mais à tant de soldats qui, par la faute d'un chef impie, vont périr sur la terre étrangère, S. Mercure (ܡܪܝܐ ܡܪܩܘܪܝ) lui répond un peu sèchement que c'est là une disposition qu'il faut abandonner à la providence de Dieu. Sur quoi, après de nouvelles prédictions introduisant une péripétie sans rapport direct avec notre sujet, il quitte Jovien pour tout de bon. Nous faisons comme lui.

[1] HOFFMANN, t. c., p. 176-78.

Suivant les déductions très plausibles de M. Nöldeke, le « roman de Julien » a été composé à Édesse, entre les années 502 et 532. Par les courts extraits qu'on vient de lire, on aura déjà remarqué que son auteur était animé d'une fierté nationale au degré aigu. Laissé à son inspiration, il aurait certainement découvert un thaumaturge de Mésopotamie pour opérer un miracle en pays araméen. Pourquoi est-il allé chercher à Sébaste un martyr complètement étranger à la Perse et à Julien ? Sans doute parce qu'il avait à tenir compte d'une autre légende qui se trouvait en possession d'état. C'est certainement par un motif analogue qu'il faut expliquer son allusion énigmatique à Julien Sabas. Suivant une croyance rapportée par Théodoret, le pieux solitaire de Cyrrhestique avait, pendant son séjour au mont Sinaï, appris par révélation la mort de l'Apostat [1]. En rattachant son récit à la légende popularisée par Théodoret, notre conteur voulait apparemment se mettre en règle avec la tradition et se placer sous le couvert de son autorité.

S'il est donc à peu près évident que le « romancier » d'Édesse n'était pas libre de faire exécuter Julien par un vengeur à son choix, on voit moins clairement où il a pris S. Mercure. Néanmoins les documents offrent quelques points de repère assez précis.

Michel le Syrien semble avoir utilisé une source apparentée à celle que nous cherchons. Sur les circonstances mystérieuses dans lesquelles périt l'empereur, il répète, à quelques détails près, la version arrangée ou reproduite par Philostorge, Socrate, Théodoret, Malalas et autres. Puis il poursuit [2] :

Quod attinet ad eum qui iaculum illud emiserit, alii dixerunt manu angeli (missum illud fuisse), alii ab uno e Quadraginta martyribus (ܘܐܚܪ̈ܢܐ ܕܚܕ ܡܢ ܐܪܒܥܝܢ ܣܗܕ̈ܐ), *alii ab aliquo ex Arabibus qui cum eo erant, alii a Persa quodam, cui nares praeciderat : qui cum dolo in vastam solitudinem abduxit,* (*ubi*) *populus fame interiit.* Callistus [3] (ܩܠܝܣܛܠܘܣ), *unus ex eius familiaribus, qui et historiam eius conscripsit, ait eum a daemone prostratum occidisse die sabbati. Vixit annos triginta unum, ex quibus quinque annos Caesar fuit, neque regnavit amplius quam*

[1] *Historia religiosa*, *P. G.*, t. LXXII, p. 1316-17.

[2] J. B. CHABOT, *Chronique de Michel le Syrien* (Paris, 1900), p. 145-46 ; trad., t. I, p. 281-82.

[3] Texte : *Qalistlos*.

annos duos menses septem. Memoria eius sit maledicta. Amen. Iuliani mors patefacta fuit seni Iuliano (ܠܣܒܐ ܝܘܠܝܢܐ), *cum esset in monte Sinaï, magno Basilio Cappadoci, Didymo, aliis sanctis.*

Il est superflu d'éplucher tous les termes de ce témoignage. Cela serait long et n'apprendrait rien. On voit assez clairement qu'il ne dérive pas du roman de Julien, — que Michel ne paraît pas avoir lu au moins en cet endroit, — ni d'aucune autre source où saint Mercure est désigné par son nom, puisque, à part le roman de Julien, l'on n'en connaît pas une qui le range parmi les Quarante Martyrs. Il reste donc à supposer que l'information du chroniqueur d'Antioche provient d'un texte reflétant la tradition à son premier degré de développement, et l'on peut admettre de plus que dans ce même texte étaient nommés S. Basile et peut-être S. Julien Sabas.

Cette information, prise en elle-même, est, il faut en convenir, bien incertaine. Mais en voici une autre qui confirme la précédente et permet de remonter, presque sans échelon intermédiaire, tout près de la source primitive.

Le manuscrit du Musée Britannique, Add. 12174, daté de l'année 1197, contient une Vie syriaque de S. Eusèbe de Samosate » [1], qui a été publiée par feu le P. Bedjan [2]. Cette pièce est un mélange de divagations légendaires et d'éléments historiques qui doivent dériver d'une Vie grecque de S. Eusèbe, probablement ancienne, car le pieux évêque de Samosate n'est pas de ceux qui ont longtemps occupé l'attention de la postérité. Or, dans un passage où la fiction se confond avec l'histoire, le biographe ayant nommé incidemment Julien l'Apostat (ܦܪܒܛܝܣ, παραβάτης), le désigne en ces termes [3] : *Is est qui (Christi) Anastasin violavit, idemque in Persiden descendit, ubi vindicta caelesti e vivis sublatus est, quae iuste in eum decreta est a Deo, quando adversus eum missus est domnus Qurios martyr inclutus, unus e Quadraginta martyribus* (ܡܪܝ ܩܘܪܝܘܣ ܣܗܕܐ ܢܨܝܚܐ ܚܕ ܡܢ ܐܪܒܥܝܢ ܣܗܿܕܐ), *qui eum sagitta confodit coram universo eius exercitu.*

[1] Wright, *Catalogue of the Syriac Manuscripts in the British Museum.* (London, 1872), pp. 1123, 1127. — Dans la table (p. 1237) le même manuscrit est daté de 1196.

[2] *Acta Martyrum et sanctorum*, t. VI (Parisiis, 1896), p. 335-77. Cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 340.

[3] Bedjan, t. c., p. 360.

Deux remarques d'abord au sujet de ce nom de *Qurios*. ܩܘܪܝܘܣ, au prix d'une très légère irrégularité d'écriture, devient ܣܪܝܘܣ, qu'un copiste ou un traducteur peut avoir, sciemment ou non, complété en ܣܪܓܝܘܣ, *Sergius*. Il n'est donc pas interdit de se demander si le S. Serge de Fauste de Byzance ne serait pas lui aussi un remplaçant de S. *Qurios*[1]. Cette possibilité mérite considération. Nous la mentionnons sans y insister autrement.

L'autre question exige un examen plus attentif. S. *Qurios* de la Vie d'Eusèbe est bien identiquement le même personnage que S. *Marqur* du roman de Julien. Comme les deux textes veulent expressément désigner l'un des Quarante martyrs de Sébaste, le nom primitif est celui qui s'accorde avec cette qualité. Or il n'y a pas de S. Mercure dans ce groupe célèbre, mais bien un S. *Kyrion*, Κυρίων, qui est nommé dans la Passion des Quarante Martyrs et dans leur Testament[2].

Qurios, variante syriaque de Κυρίων s'est donc changé en *Marqur*, mais comment ? Si l'on se rappelle que les deux textes à propos desquels se pose le problème sont syriaques l'un et l'autre on sera tenté d'admettre que le titre honorifique *mār*, ܡܪܝ, *(domnus)*, en adhérant au nom *Qurios*, aura donné *Marqurios*, ou, par apocope de la désinence grecque, *Marqur*. L'explication paraît toute simple ; elle a le tort de l'être trop ; en réalité elle ne tient debout qu'au moyen de plusieurs hypothèses subsidiaires.

Tout d'abord, il faut renoncer à la trop commode formule : erreur de copiste. La substitution de noms est ici d'origine nettement populaire. Un simple *lapsus calami* ne suffit pas pour souder à demeure deux mots que l'usage courant persiste à séparer.

De plus, cette confusion ne peut avoir commencé chez les Syriens. Et si par un hasard extrêmement peu vraisemblable, le terme cérémoniel *mār* et le nom propre *Qurios* s'étaient agglutinés en quelque endroit dans le parler dialectal, ils se seraient dissociés automatiquement dans la langue littéraire. La méprise *Marqūr* = *mār Qurios* se comprendrait de la part d'un étranger, mettons un Grec ou un Arménien[3] — transcri-

[1] Voir ci-dessus, p. 77.

[2] O. von Gebhardt, *Ausgewählte Märtyreracten* (Berlin, 1902), pp. 171-170.

[3] C'est ainsi par exemple, que *Mār Augin*, ܡܪܝ ܐܘܓܝܢ, est devenu *Marugè*, Մարուգէ, chez les Arméniens (cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII p, 343 et suiv.).

vant ou traduisant un nom populaire syriaque. Il est difficile de la prêter à un Syrien écrivant sa langue maternelle. On voit moins encore ce que le nom grec Κυρίων devient dans cette hypothèse. Comprendrait-on qu'un martyr Cappadocien eût été débaptisé dans son pays, parce que son nom aurait été estropié en syriaque ? C'est donc la relation inverse qui s'impose pour ces deux raisons concordantes. L'auteur du roman de Julien n'a pu écrire le nom de *Marqur* que d'après un original autre que syriaque, c'est-à-dire grec. Le passage de Κυρίων à Μερκούριος s'est faite en langue grecque, et parmi une population grecque ou hellénisée.

Ce milieu, il faut le chercher dans la grande métropole cappadocienne : toute autre supposition est inadmissible. C'est à Césarée que devait exister le tombeau de S. Kyrion (Κυρίων). C'est à Césarée qu'apparaît plus tard la basilique de S. Mercure. C'est là que son culte prit naissance, et de là que sa gloire rayonna sur tout l'Orient. C'est donc là qu'a dû se former le nom d'emprunt sous lequel il fut connu, invoqué et célébré. Ou bien veut-on qu'un surnom exotique, sans racine dans la tradition locale, soit venu du dehors évincer le vocable officiel d'un thaumaturge indigène, dans son propre sanctuaire, auprès de son tombeau et au foyer même de sa renommée ?

Tout cela nous conduit à supposer qu'à l'origine, S. Kyrion fut surtout honoré par des pèlerins venus de Syrie, ou peut-être par une colonie syrienne établie à Césarée. A force d'entendre ces étrangers parler de *mār Qurios*, les Grecs du pays auraient fini par les imiter. Plus tard le nom de Μερκούριος, sous son déguisement pseudo-hellénique, serait rentré en Syrie, par la voie littéraire, sans être reconnu. C'est à peu près de la sorte que les deux éléments du nom arabe *Abū Qīr*, ابو قير , « père Cyr », se sont amalgamés dans le toponyme d'*Abūqīr*, Aboukir, sous l'influence du grec 'Αββακῦρος [1].

Toute cette construction étymologique n'a pas le mérite d'être simple, et d'aucuns préfèreront dire que le changement de *Mār Qurios* en Μερκούριος demeure inexpliqué.

En attendant que cette petite énigme soit résolue, le témoignage de la Vie d'Eusèbe autorise plusieurs conclusions

[1] Cf. H. DELEHAYE, *Origines du culte des martyrs*, p. 258-59.

en partie certaines en partie probables. Il prouve d'abord, et ceci à l'évidence, qu'au début du VIe siècle, la légende recueillie dans le roman de Julien, avait déjà traversé une évolution plus ou moins longue et qu'il en existait au moins une rédaction grecque. Cette légende, éclose auprès du tombeau d'un martyr de Sébaste, n'a pu être composée bien loin de Césarée, car le texte où on l'aperçoit sous sa forme originale et primitive, est la Vie d'un ami et d'un partisan fidèle de S. Basile, dont l'histoire se confondait en maint endroit avec celle du grand archevêque.

Presque au même temps où le romancier d'Édesse le met en scène, S. Mercure apparaît pour la première fois sous son nom gréco latin dans l'itinéraire du diacre Théodose [1], mais ici nettement distingué du groupe des Quarante martyrs : *Cesarea Cappadociae, ibi est... et sanctus Mercurius martyr. In ipsa provincia est civitas Sebastea, ubi sunt numero XL martyres, quae est in provincia Cappadociae.*

A partir de cette date, plus personne ne se souvient que S. Mercure, l'exécuteur de la vengeance divine contre Julien, avait d'abord été rangé dans l'illustre phalange de Sébaste. Il est honoré à part dans sa basilique. Son culte et sa légende se développent et se propagent sans garder trace de leur première origine. Le martyr de Césarée aurait donc subi une transmutation de personnalité analogue à celle de S. Procope [2].

On a relevé comme un fait assurément très digne de remarque, que la Passion grecque de S. Mercure, dans aucune de ses rédactions, ne mentionne le miracle de la mort de Julien [3]. D'autre part tous les textes historiques, ou à figure historique, où l'honneur d'avoir exterminé la tyrannie de l'Apostat est attribué à S. Mercure, mêlent à cet événement le nom et la personne de S. Basile. Malalas, la Chronique Pascale, Jean de Nikiou, S. Jean Damascène [4], se copiant ou se complétant les uns les autres, s'accordent pour raconter que Basile eut connaissance du prodige par une vision prophétique, et que l'ordre de tuer Julien, fut donné à S. Mercure en sa présence. Jean Damascène ajoute pour son compte que le miracle

[1] P. Geyer, *Itinera Hierosolymitana saeculi* IIII - VIII, dans *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, t. XXXVIIII (Vindobonae, 1898), p. 144.
[2] Delehaye, *Saints militaires*, p. 77-89.
[3] Id., p. 96.
[4] Voir les textes groupés à ce point de vue dans Delehaye, t. c., p. 98-99.

eut lieu à la prière de l'archevêque de Césarée. Dans la Vie de Basile par le pseudo-Amphiloque, il va de soi que le rôle du saint est développé avec encore plus de complaisance. Toutes ces versions, comme la Vie d' Eusèbe de Samosate, et, avec moins de netteté, le roman de Julien, pointent uniformément la direction de la basilique de Saint-Mercure à Césarée.

Pour conclure : dans la même région et peut-être au même endroit où écrivait l'hagiographe copié par Fauste de Byzance, dut être rédigée une autre Vie grecque de S. Basile, qui paraît avoir joui d'une plus large diffusion. Outre plusieurs autres différences qui existaient entre ces deux Vies sur un fond de ressemblance, le même thème légendaire était appliqué dans l'une à la mort de Valens, dans l'autre à la mort de Julien. Il est impossible, nous l'avons vu, que cette seconde variété ait servi de modèle à la première : donc elle en est elle-même une contrefaçon. Partant, le texte grec que Fauste a mis à contribution, est à la fois une des sources de la Vie de Basile actuellement connue, et le prototype de tous les récits merveilleux qui ont pullulé sur le cadavre de Julien l'Apostat [1]. Et comme parmi ces derniers c'est le pseudo-Amphiloque qui rappelle de plus près l'original de Fauste, il devrait jusqu'à nouvel ordre être considéré comme le premier chaînon de la tradition altérée.

La date possible de ces transformations ne flotte pas dans un espace indéfini. Au début du VI[e] siècle, lorsque fut composé le roman de Julien, S. Mercure était déjà en possession de la gloire d'avoir tué le dernier empereur païen. Il est même probable que la tradition était fixée depuis le milieu du V[e] siècle. Ce sera par confusion avec la légende de S. Mercure que Sozomène, ou le vague témoin qu'il répète, a substitué Julien à Valens dans l'anecdote dont il a seul, en langue grecque [2], conservé la forme primitive à l'état de doublet oblitéré et démarqué.

[1] On pourrait se demander pourquoi le plagiaire qui a transposé le Miracle de la mort de Valens, n'y a pas donné le premier rôle à un martyr de la persécution de Julien, par exemple à S. Eupsychius, dont le corps reposait à Césarée (cf. Delehaye, *Origines du culte des martyrs*, p. 205). Peut-être aura-t-il jugé qu'un saint militaire convenait seul pour la mission de faire justice par les armes. La question tomberait d'elle-même, si comme nous l'avons conjecturé (ci-dessus, p. 84), S. Kyrion-Qurios était nommé au lieu de S. Serge dans le récit grec primitif.

[2] Nicéphore Calliste, étant un simple écho de Sozomène, n'entre pas en ligne de compte.

Quant à l'original du Miracle de la mort de Valens, on ne sera guère tenté d'en reculer la date au delà d'une certaine limite. La part largement faite aux enjolivements que Fauste peut avoir ajoutés de son cru, la source grecque où il a puisé est déjà fort mélangée. S. Basile s'est éteint le 1 janvier 379, et pendant l'espace d'au moins une génération sa mémoire vénérée a dû être suffisamment défendue contre le zèle indiscret des hagiographes. Les plus anciens récits légendaires sur le saint archevêque auront vu le jour dans le premier quart du Ve siècle, plus près de la fin que du commencement, et Fauste lui-même pourrait se trouver rajeuni de quelques années[1].

P. P.

[1] Le pseudo-Amphiloque et S. Jean Damascène se réfèrent tous deux à une Vie de S. Basile écrite par Helladius son disciple et successeur sur le siège de Césarée. Cette Vie a disparu, et Tillemont s'est demandé si elle ne serait pas identique à l'ouvrage du pseudo-Amphiloque lui-même (cf. DELEHAYE, *Saints militaires*, p. 99, note 2). Cette hypothèse sans aucun fondement pourrait être aujourd'hui remplacée par une autre : l'écrit de Helladius ne serait-il pas celui qui se retrouve dans Fauste de Byzance ?

VITA
SANCTI HILARII AUCIACENSIS
CONFESSORIS IN CENOMANNORUM FINIBUS

« *Necesse omnino est ingenue fateamur, turbata et implexa esse quae de sancto Hilario Aviciacensi contorta magis quam explicata sunt.* » *Haec verba I. B. Sollerii* [1] *nemo sane infitiabitur qui cum probatis historiae rebus ac documentis contulerit Acta S. Hilarii,* filioli, *ut contendunt,* S. Hilarii Pictavensis, *quae infra daturi sumus. Nec est cur multum miremur, inspecta tum adulterina huius Vitae compage, tum eius origine quae et ipsa fraudis suspicione non caret. Ceterum, quis negaverit etiam sinceris medii aevi historiis quae de priscis Cenomannensis ecclesiae confessoribus rettulerunt, multa admixta esse callide ac versute ficta, adeo ut non nisi cautissime legi possint* [2] *? Haec proinde meminisse oportebit qui Vitam illam evolvet S. Hilarii Auciacensis, quam in Bodleiana Bibliotheca Oxoniensi nuperrime detectam, iam in nostris* Analectis *edendam censuimus. Licet, res narratas quod spectat, vix alicuius sit momenti, prelo tamen non indigna erat, utpote quae Actis e quibus non nisi pauca excerpta in commentarium suum inseruit Sollerius, paulo sit antiquior. Praeterea, cum iam pridem deperierit exemplar istius Vitae II seu retractatae, quae sola praesto erat Sollerio, codex Oxoniensis* [3] *unicum quod supersit de S. Hilario documentum continere videtur. In ipsa S. Hilarii historia excutienda parum profecit Sollerius, ut qui spurios eius fontes non agnovisset. Etsi enim, ut erat*

[1] In commentario suo praevio, *Acta SS.*, Iulii t. I, p. 41, n. 10. *S. Hilarius Aviciacensis*, rectius *Auciacensis*, gallice redditur *S. Hilaire d'Oizé*.

[2] Cf. ex. gr. commentar. praev. Alberti Poncelet in *Vitam S. Romani confessoris*, nepotis, « ut fertur », sancti Iuliani Cenomannensis episcopi. (*Acta SS.*, Nov. t. III, p. 359 seqq.). Cuius Vitae auctori in compilandi ratione simillimum se praebuit scriptor anonymus Vitae S. Hilarii Auciacensis, ita ut de uno eodemque biographo cogitaveris.

[3] Cod. Bodl. Douce 226, saec. XII, de quo infra, p. 101.

vir prudens, facile perspexerat « Acta ipsa oratorie potius amplificata quam vera factorum narratione fulta esse », eadem nihilominus « quousque licet, non repudiare » se professus est. Quam ob rem, cum, favente fortuna, nova monumenta iam ex oblivione emerserint, totam quaestionem instaurasse iuvabit.

§ I.

De S. Hilarii memoria et cultu.

Plures in Gallia sanctos Hilarios coli nemo est qui ignoret. Praeter Auciacensem nostrum, commemorasse sufficiat Arelatensem [1], *Carcassonensem* [2], *Divionensem* [3], *Tolosanum* [4], *Gabalitanum* [5], *Pictavensem* [6]. *Horum omnium rebus gestis fama cultuque longe celeberrimus exstitit Hilarius ille, Pictavorum urbis episcopus et catholicae fidei strenuus defensor († 366), quem omnes effusissime laudaverunt quotquot medio recentiorique aevo sanctorum Vitas collegere, ita ut, cum in Gallia tum in universo christiano orbe, multarum ecclesiarum patronus fuerit constitutus. Inde et in Cenomannensi dioecesi, a Pictavensi haud multum distante, plura loca huiusce sancti nomine et patrocinio gloriari quis mirabitur* [7] *? Iam, ineunte saeculo septimo, Bertichramnus, Cenomannicae civitatis praesul, in Testamento suo (27 martii 616) praecepit, ut omnibus basilicis* quae circa civitatem *(suam)* esse noscuntur *et inter eas* basilicae sancti Hilarii, *archidiaconus daret* solidos V [8]. *Antiquum vero oratorium in suburbio exstructum non alii nisi Hilario Pictavensi fuisse dicatum, efficaci argumento demonstravit Sollerius* [9]. *Porro, quotiescumque sanctus Hilarius inducitur, nullo adiecto gentis aut civitatis nomine, neque ipsa oratio alium Hilarium aperte significat, semper magnus Pictavorum episcopus intellegendus est.*

Neque aliter interpretabimur quod aiunt discipuli Aldrici in huius Gestis, *praesulem videlicet illum circa annum 835* in dex-

[1] *BHL.* 3882.
[2] *BHL.* 3883.
[3] *BHL.* 3884.
[4] *Acta SS.*, Maii t. V, p. 11.
[5] *BHL.* 3910-3912.
[6] *BHL.* 3885-3909.
[7] Exempli gratia : Saint-Hilaire d'Ardenay, d'Asnières, de Préville, de Saosnes, de Villaines-la-Gonais, Saint-Hilaire-le-Lierru cet.
[8] *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium*, ed. G. Busson et A. Ledru, Le Mans, 1901 (= *Société des Archives historiques du Maine, II*), p. 137.
[9] *Acta SS.*, Iulii t. I, p. 41, n. 9.

tera et in orientali parte *(episcopalis ecclesiae)* altare in deambulatoriis positum sacravisse in honore sancti Martini et sancti Hilarii ac sancti Germani sanctique Vedasti, sive sancti Domnoli atque sancti Karilephi et sancti Rigomeri confessorum Christi, et pignora praedictorum sanctorum in eo propriis manibus decenter et ecclesiastico more collocasse [1]. *Cuiusnam, quaeso, Hilarii nomen ac sacra pignora hoc loco designantur, nisi eius qui Cenomannis antiquitus in suburbana basilica fidelium veneratione honorabatur? Porro, ipsa nominum quasi hierarchica dispositio ita rem se habere manifeste testatur.*

Neque per sequentes aetates mentionem Hilarii qui non sit Pictavensis reperies ante Hildebertum, Cenomannensis urbis episcopum (1096-1125), de quo legitur: Fecit etiam ex proprio suo duas capsas auro et argento pulcherrime circumtectas, in quibus sanctorum Turibii atque Victoris, necnon et sancti Innocentis et aliorum ecclesie nostre episcoporum reliquias et sancte Tenestine et Ade et sancti Hylarii presbyteri sollerter consignavit [2].

Hoc igitur tempore primum sancti cuiusdam Hilarii occurrit nomen, qui, utpote presbyter, a Pictavorum episcopo prorsus est distinguendus. Attamen nondum eius mentionem continet Missale sub idem fere tempus ad usum Cenomannensis ecclesiae exaratum, quod diligenter olim descripsit rerum huius dioecesis sagacissimus indagator v. d. Ambrosius Ledru [3]. Unius enim S. Hilarii festum, scilicet Pictavensis, in kalendario huiusce Missalis idibus Ianuarii recensetur.

Tandem, saeculo decimo tertio, in publicis Ecclesiae tabulis consignatam reperimus novi S. Hilarii memoriam. In Martyrologio enim ms. 244 Bibl. Cenom. [4], non omisso festo S. Hilarii Pictavensis, kalendis iulii ascriptum est: Cenomanis, sancti Hylarii confessoris; *dein, XI kl. octobris:* Translatio corporis sancti Hylarii confessoris eximii, que acta est ab Aldrico Cenomanensi

[1] *Gesta domni Aldrici Cenomannicae urbis episcopi a discipulis suis*, ed. R. Charles et L. Froger, Mamers, 1889, p. 15. De dubia sinceritate huius compilationis et de translationis anno disputaverunt A. Ledru (in *La Province du Maine*, t. XIX) et G. Busson (ibid.). Cf. et J. Havet, *Œuvres*, t. I. *Questions mérovingiennes*, p. 271 seqq.; P. Fournier in *Bulletin Critique*, t. X (1904), p. 381. [2] *Actus pontificum*, p. 419.

[3] A. Ledru, *Un missel manceau du XIIe siècle*, in *La Province du Maine*, t. IX (1901), p. 58-73.

[4] Descripsit C. Couderc, *Catalogue général des bibliothèques publiques de France*, t. XX, p. 173.

episcopo [1]. *Nec ullius S. Hilarii presbyteri mentio occurrit in ceteris martyrologiis et kalendariis manuscriptis tum illius tum posterioris aevi, quae non pauca praeter memoratum codicem 244 Cenomannis in Bibliotheca publica asservantur* [2]. *Immo, unde Hilarium aliquem Aldricus Cenomannos transtulerit, frustra inquiras in farragine illa quae* Gesta domni Aldrici *inscripta est. Aetate ergo posteriores auctores adeamus.*

« Illud certum est, — ita anno 1719 Sollerius, — in civitate Cenomanensium metropoli... praedictum sanctum ... duplici festivitate honorari, et hoc die (1a iulii) et mense ianuario, oratorio, in quo primum a sancto Aldrico saeculo IX episcopo corpus depositum fuerat, in templo parochiale sub ipsa sancti Hilarii Aviciacensis appellatione subinde commutato, ut ferunt lectiones typis editae [3]. *» Quibus verbis docemur recentiori aevo Hilarium nostrum « Aviciacensem » appellatum fuisse, templum quodam parochiale ab eo nomen accepisse, geminum festum inibi fuisse institutum, lectiones denique liturgicas de eo exstitisse.*

Ad primum quod attinet, designatio illa « Aviciacensis » ortum duxit a vico quodam agri Cenomannensis, nomine Auciacus seu Aviciacus, vulgo Oysey sive Oisé, hodie vero Oizé [4], *quem iam memorant chartae saeculi VIII* (Gesta Aldrici, *p. 184 :* Auciacum vicum publicum), *et IX* (*ibid., p. 52*: Auciacum quoque; *p. 71 :* in condita Auciacinse). *Prioratus ibi saeculo, ut videtur, duodecimo primum ineunte erectus erat, qui mox Viceliacensi abbatiae donatus in eius dicione diu permansit* [5]. *De ecclesia parochiali et de altero die festo, quem, praeter natalicium, mense Ianuario agebant Cenomannenses, commodius infra tractabimus. Nunc dicendum est de lectionibus istis quas in* Actis SS. *prelo mandari curavit Sollerius.*

Acta longiora « ex nescio qua populari traditione magis verbose quam vere » [6] *de sancti origine, aetate et gestis memorabant. Quae,*

[1] Qui ultimus laterculus, ut patebit, desumptus est ex ipso titulo Vitae quam vulgaturi sumus. Haec codice saeculi XII continetur.

[2] Puta, ut ceteros omittam, codices 67, 188, 352, 437; quos, me rogante, perhumaniter, ut assolet, inspexit v. d. A. Ledru.

[3] *Acta SS.*, t. c., p. 39, n. 2.

[4] Oizé, canton de Pontvallain, arr. de La Flèche, départ. Sarthe, 22 km. S. S. O. du Mans. Cf. A. Longnon, *Atlas historique de la France*, 1907, texte, p. 166. Vide etiam A. Ledru, *Répertoire des monuments et objets anciens de la Sarthe et de la Mayenne (= Archives historiques du Maine, XI)*, p. 216.

[5] Cf. A. Longnon, *Pouillés de la province de Tours (= Recueil des Historiens de la France, Pouillés, III)*, p. 101; *Pouillé général de l'Evesché du Mans*, 1625, p. 48; Ledru, *Répertoire...*, pp. 217 et 369.

[6] *Acta SS.*, t. c., p. 39, n. 3.

mense Aprili anni 1685, ad Papebrochium miserat Claudius Castellanus[1], *Parisiensis canonicus, qui haec addidit : « En tibi, Pater admodum reverende, legendas*[2] *sancti Hilarii Aviciacensis, quas modo accepi a D. le Voïer, canonico S. Iuliani Cenomanensis, correctas ex authentico, litteris gothicis in membrana exarato, quod servatur in scriniis sacrarii S. Hilarii urbis Cenomanensis. » Quas cum inspexisset, fatebatur Sollerius eas quo saepius evolveret, eo minus sibi placere, utpote imperite et licenter confictas. Quapropter, « ne amicos frustra fatigaret », non nisi pauca ex iis exscripsit brevioresque lectiones quas inde R. D. Portier*[3], *principalis collegii Cenomannensis et S. Hilarii pastor, composuerat, in* Acta SS. *inserere maluit.*

In his sancti nostri historia huiuscemodi contexta erat. Hilarius ab incluto Pictavorum episcopo, civi et propinquo suo, nomen duxit, a quo e sacro fonte susceptus fuit. Ut adolevit, ad sacerdotium, eo magistro, pedetentim provectus et in eius clerum ascitus, mirum quantum verbo, opere, immo et prodigiis in propaganda stabiliendaque fide eum adiuvit. Cum autem sanctus Pictavensis antistes, Arianorum factione praevalente, a sede sua in Phrygiam pulsus esset, Hilarius, ne otio tabesceret, relicta patria, peregrinando in Cenomannensem agrum pervenit; ubi mox tanta sanctitate totque miraculis inclaruit ut, flagitante Victurio, tunc temporis Cenomannicae urbis praesule, eum pagum in apostolicam sibi vineam eligeret. Postmodum vero, cum patrinum suum, qui ex Asia interea redierat, vita functum esse audiisset, illius sepulchri venerandi studio incensus, Pictavium, venia ab episcopo suo accepta, profectus est. At in vico Auciaco inopinata febri correptus, kalendis iulii circa annum 380[4] *in Domino obdormivit sepultusque est. Multos*

[1] Inde in Martyrologio suo, kalendis iulii, ita posuit : « Au Maine, S. Hilaire d'Oisé, confesseur, dont le corps est honoré au Mans en une Eglise paroissiale de son nom. » *Martyrologe universel*, Paris, 1709, p. 324. Ad marginem vero, coniectura nescio qua motus, quam tamen Sollerius sibi perplacere confitebatur, notam temporis ascripsit : « vers 535 ». Haud supervacaneum videbitur hic annotasse eadem die apud Cenomannos sanctum Carileffum honorari, saeculo VI Anisolensis monasterii abbatem. De eo CHASTELAIN, l. c. : « vers 540 ».

[2] « Legendas » acta illa appellat Castellanus, utpote quae in amplas novem lectiones, ut ipse Sollerius in commentario suo monet, erant distrita. De his S. Hilarii actis, quae hodie delitescunt, vide fusius infra, ubi de Vita eiusque fontibus verba facimus.

[3] Cf. S. DE LA BOUILLERIE, *Jean Portier, auteur latin*, in *Revue historique et archéologique du Maine*, t. XX (1886), p. 313.

[4] Haec nimis scrupulosa emortualis anni significatio quam inscita sit, iam advertit prudens lector. Ad rem Sollerius : « Anne, obsecro, tredecim annis opus fuit, ut sanctus noster de patrini obitu certior fieret ? »

autem post annos episcopus Aldricus sacras eius reliquias, frequentissima pompa comitante, primo in Cenomannensem ecclesiam primariam, dein in aedes Hilario dicatas transtulit.

Haec historia, quam vetus membrana servaverat, Cenomannensium pietatem diu aluit et domestica illa celebritate fidem sibi fecit apud viros eruditos Le Corvaisier[1], *Bondonnet*[2], *Piolin*[3], *Guillois*[4] *cet., qui omnes, suo quisque more, sancti nostri vitae mirabiles casus, ne fabulis quidem exclusis, candide exceperunt et scriptis suis amplificaverunt*[5].

Iam si monumenta liturgica recentioris aevi inspexeris, nullam in breviariis annorum 1494, 1507, 1645, nullam in missali anni 1655 S. Hilarii Auciacensis mentionem reperies. Anno tandem 1663, in breviario ad usum ecclesiae Cenomannensis occurrit sancti nostri memoria (1^a iulii)[6]. *Quam anno 1748, non multis annis interiectis postquam Le Corvaisier Historiam suam Episcopatus Cenomannorum in lucem edidit, ill. D_{us} de Froullay in diem 23 septembris transtulit. Lectio VII_a huius diei, ex dicta historia deprompta, simul de S. Hilario « solitario » et de S. Paterno episcopo verba facit*[7]. *Breviarium vero anni 1823 festum S. Hilarii die 25 septembris sub ritu simplici celebrandum indicavit.*

Huius tamen legendae auctoritas, postquam antiquitates ecclesiasticae pressius examinari coeptae sunt, nostra aetate valde labefactata est. Profecto non sine causa accidit ut S. Hilarius Auciacensis, qui et in ipsis « Officiis propriis insignis ecclesiae Cenomanensis » anni 1854[8], *prorsus omissus fuerat, a docto viro A. Ledru iam apertius nominaretur « le très problématique Hilaire d'Oizé »*[9].

[1] Antoine LE CORVAISIER DE COURTEILLES, *Histoire des evesques du Mans.* Paris, Sébastien Cramoisy, 1648, p. 295.

[2] Jean BONDONNET, *Les vies des evesques du Mans,* Paris, 1651, pp. 136-37 et 369.

[3] Dom Paul PIOLIN, *Histoire de l'Église du Mans,* t. I, p. 72 seq., t. II, p. 258.

[4] GUILLOIS, *Vies des saints du Maine,* t. III, p. 95.

[5] Cf. et J. BOUCHET, *Les Annales d'Aquitaine,* Poitiers, 1557, f. 12v : « Et entre autres furent ses disciples... S. Hilaire son fileul... », et f. 46 ; item Dom F. CHAMARD, *Origines de l'Église de Poitiers,* Poitiers, 1874, p. 419.

[6] Cf. et Sollerii annot. c, *Acta SS.*, t. c., p. 42.

[7] Nihil iam de prima reliquiarum translatione, scilicet in ecclesiam principalem, haec lectio meminit.

[8] *Officia propria insignis ecclesiae Cenomanensis SS. DD. Pii IX iudicio correctioni et sanctioni a RR. PP. Ioanne Baptista Bouvier episcopo Cenomanensi proposita.* Cenomani, 1854.

[9] *Actus pontificum,* p. 330, annot. 1 ; A. LEDRU, *Répertoire,* p. 216 : « Au dire des hagiographes manceaux, un saint Hilaire, neveu de saint Hilaire,

Iure an iniuria haec dicta sint, satis apparebit ex iis quae de Vita antiquiore, quam edituri sumus, infra disputabuntur. Porro, quo argumento fretus, dum tot tantasque circa Hilarii vitae curriculum affert ambigendi rationes, ipsum tamen reapse vixisse crederet, non reticuit Sollerius noster. Documenta enim « certiora quam Acta ipsa » apud Le Corvaisier repperisse sibi visus erat; qui auctor « narrat sacras sancti exuvias Hugonottorum iconoclastarum lipsanomachorumque infestas manus effugisse, quod lignea dumtaxat capsa reconditae, ab sceleratis hominibus sub reformationis larva, auro atque argento inhiantibus, neglectae fuerint. Huius rei testimonium omni exceptione maius adducit; ipsam videlicet praefatae capsae, ita postulantibus parochianis [1] apertionem recognitionemque factam mense martio anni MDCXL per illustrissimum Eymericum Marcum de la Ferté, tunc Cenomanensium episcopum, quando nempe reliquiae omnes integrae et intactae repertae dicuntur: testantibus nonnullis suavem odorem spirasse, quo adstantes mirum in modum recreati fuerint [2].»

Verum, quales quantique pretii hae sacrae exuviae fuerint, hodie iam non est indagare. Anno enim 1793 turbulentis in rebus templum Hilario dicatum prorsus dirutum est et reliquiae eius dispersae. Auciacenses autem, — ut adhuc testatur Ordo divini officii Cenomannensis dioecesis, — diem 1am iulii festum habent S. Hilarii, ecclesiae suae patroni [3].

His de S. Hilarii cultu praemissis, de eius Vita iam fusius disseramus, prout litteris mandata, tum mutila ex codice Cenomannensi supra allato, tum demum integra in apographo Oxoniensi ad nos pervenit.

évêque de Poitiers, serait mort au IVe siècle et aurait été enterré à Oizé, d'où son nom de saint Hilaire d'Oizé. L'existence de ce personnage et son *curriculum vitae* ne sont appuyés que sur des documents d'une très basse époque... »

[1] Ecclesiae scil. S. Hilarii.

[2] *Acta SS.*, t. c., p. 39, n. 2. Iisdem relatis, PIOLIN, t. IV, p. 184, addit: « En 1793, l'église a été renversée et les reliques dispersées. » Eadem occasione, ut conicere licet, periit apographum, de quo supra, p. 93 et, fusius, infra, pp. 96, 97.

[3] In *Ordine* tamen anni 1919 omissa fuerunt ea quae de patronorum festis antea consignata erant, neque ulla proinde S. Hilarii Auciacensis mentio iam occurrit.

§ 2.

De S. Hilarii Vita eiusque fontibus.

Hactenus nullam S. Hilarii mentionem repperimus quae non sequiore aetate ficta esset. Neque certioris antiquitatis vestigium latere sperandum est in Vita illa quam ad Papebrochium nostrum a Castellano summissam diximus. Quis enim crediderit tum Sollerium tum ipsum Castellanum[1]*, homines tam acuti ingenii, eam neglecturos fuisse nisi plane futtilem eam agnovissent ? Ex ista quidem hodie non supersunt nisi membra intercisa, in quibus libelli aspectus vix ac ne vix quidem agnosci potest. Verum, in excerptis a Sollerio ex illa editis nihil prorsus invenitur quod non iisdem verbis, alio licet ordine, legatur in haec nostra Vita inedita ; cui haud dubie illa est aetate posterior.*

De istis cum iam nobis agendum sit, in primis iuvabit hoc loco conspectum dedisse quo inter se, rerum ordinem quod spectat, conferri possint. Quod ope annotationum quas in suo commentario abunde praestitit Sollerius, factu haud difficile est. Varias lectiones quae, admodum paucae, in Sollerii excerptis occurrunt, simul indicamus.

VITA II (*Exc.* Acta SS., *Iul. t. I, p. 41*)	*VITA I* (Bodl. Douce, cod. 226)
Lect. I. *De rebus narratis vid. comment. Sollerii n. 5. Excerpta ad verbum cum Vita I conveniunt ; omittuntur tantum novem voces :* quaedam ... habentur. *Ita nempe requirebat nova rerum dispositio.*	*c.* 5. Fuit itaque ... commemorantur ; quaedam in praescriptis vetustis membranulis huiusmodi sensu scripta habentur.
Lect. II. *Vid. ibid., n. 4. Var. lect. :* ... Erat enim ... in maginariis quoque atque deviantibus valde honerosus. *Cetera conveniunt.*	*c.* 5. Igitur ... comitantibus. *c.* 6. Erat enim ... in magnariis quoque deviantibus valde onerosus .

[1] « Ces leçons ne sont que du verbiage. » In epist. cit., *Acta SS.*, l. l., p. 40.

Lect. III-VI. *Vid. Sollerii annotat.* c *et* d. *Altera translationis relatio, qua concluditur c. 15 Vitae I, omissa est in Vita II. Locus ei in Vita retractata iam nullus erat.*	*c. 7-15.*
Lect. VII-IX. *(Translatio).* Tempore siquidem illo ... *Vid. Sollerii annotat.* f.	*c. 1-3 (Translatio).*
Desinit : Vitam autem.... quae etiam in quibusdam vetustis membranulis difficulter legere prae nimia abolutione invenimus scire volentibus scripto praesenti manifestare studuimus.	*c. 4 :* Vitam autem.... quae etiam in quibusdam vetustis membranulis difficile legere prae nimia abolitione valentibus invenimus, scire volentibus scripto sequenti manifestare studuimus.

Ut ex hac tabella cernitur, Vita II rerum narratarum ordinem alium exhibet ac Vita I, eumque usui communi magis consonum. Translationem enim, quam haec prout rem maioris momenti primo loco posuerat, rebus a S. Hilario gestis illa posposuit. Ex qua immutatione manifeste apparet scriptorem non tam translationis historiam ornare quam Cenomannensium pios erga S. Hilarium animos novis stimulis incendere voluisse. Accedit quod Vita II in temporibus indicandis a Vita I non semel discrepat. In Vita enim I dies S. Hilarii emortualis VII idus maii, in altera vero kalendas iulii [1] *fuisse legitur ; translationem illa XI kal. octob., haec IX kal. octob.* [2] *factam esse refert. Iamvero a Vita II tum recentior S. Hilarii cultus, dies festos quod spectat, tum eius apud posteros memoria pendet ; idcirco Vitam rescriptam fuisse iudicaveris ut novae temporum notae commodius inducerentur. Quod iis diebus evenisse vix non certum est, quibus templum suburbanum S. Hilarii Auciacencis nomen eiusque sacras exuvias accepisse tradunt. Hanc autem posteriorem translationem prorsus ignoravit Vita primigenia* [3].

[1] Supra iam monuimus eodem die Cenomannenses S. Carileffum colere.

[2] Hoc ex errore amanuensis accidisse facile concesserim. — Eo ipso die ab Usuardo S. Paternus annuntiatur ; qui († post 556) Pictavus legitur fuisse civis, et inter alia, in pago Cenomannico monasteria fundasse. Vitam eius, a Venantio Fortunato conscriptam, expilavit S. Hilarii nostri biographus. Cf. infra p. 99.

[3] Re quidem vera ex Sollerii annotationibus certo colligi non potest Vitam II posteriorem S. Hilarii translationem, scilicet in templum suburbanum,

His de vita retractata strictim disputatis, si iam de antiquioris Vitae fontibus inquirimus, brevi constat ea quae de S. Hilario incondita quadam cum facundia narravit hagiographus, maxima ex parte aliunde ab eo fuisse arcessita. Neque verba tantum sed, quo melius inopiae suae consuleret, res ipsas ita impudenter mutuatus est, ut de Vita Hilarii, varia scriptoris furta si secreveris, vix aliquid iam supersit praeter paucas sententias omni auctoritate destitutas. Sed antequam hominem in manifesto scelere deprehensum ostendo [1], *summatim exponam qua arte opus suum consarcinaverit.*

Semel saepius eum Gesta Aldrici *legisse certum est, indeque prima exordia Translationis, quam anno 841 ab Aldrico institutam esse contendit, deprompsisse. Non uno in loco illius compilationis actum est tum* de eieccione Aldrici et de invasione atque vastatione Cenomannicae matris ecclesiae una cum rerum, *tum de ipsius iusta restitutione, quando videlicet,* decedente domno Hludowico Francorum imperatore secundo... surrexit quaedam tyrannica pravitas... in pago Cenomannico, *et* vertente tempore... facto maximo praelio in pago Altisidiorense inter Karolum et Hlotarium, a Domino et Salvatore nostro data est iam dicto Karolo victoria. *Quo principe* domum in pace partibus Cenomannis remeante ... *reddita sunt* a praescripto Karolo legibus praefato Aldrico episcopo *omnia quae propter debitam fidem quam* inconvulse Karolo seniori suo exhibuerat, non legibus sed tyrannice *fuerant* alienata. Volens autem — *ita, postquam priora eodem fere stilo narravit, iam pergit hagiographus noster* — memoratus pontifex de praefixis casibus aliquid, Domino annuente, restaurare, venit quadam die una cum clero ac populo suo ad quendam vicum nomine Autciacum in quo seniorem ecclesiam magna ex parte prostratam repperiens, in qua et corpus sancti Hilarii confessoris praecipui nimis officiis divinis et luminaribus et reliquis sacris cultibus destitutum invenit. *Quam ob causam ne* in tanto neglectu ... remaneret, sollempniter et canonice memorati sancti Hilarii corpus ad Cenomannicam urbem *ab Aldrico translatum est. Quo in itinere innumerabilia facta sunt miracula; horum, ut ita dicam, formulam, saepius iusto recitatam, ex alia farragine, cui nomen* Actus pontificum Cenomannensium, *exscripsit auctor anonymus.*

rettulisse. Verum, eam ab ipso Aldrico factam esse in ultima sua lectione asseruit R. D. Portier, qui, testante Sollerio, maiorem legendam manuscriptam contraxit.

[1] Ne commentarius hice latius excresceret, locos a falsario surreptos ad ipsam Vitae editionem in imis pagellis indicavimus.

Porro, ad hanc translationem narrandam, egregium exemplar ei praesto erat in Translatione S. Liborii Patherbrunnas, *eodem fuco verborum composita, quae et ipsa saepenumero cum* Gestis Aldrici *et* Actibus pontificum *convenire dilucide olim demonstravit Albertus Poncelet b.m.*[1] *Hanc etiam prae oculis habuisse scriptorem nostrum multi loci testantur.*

Translationis historia — si tamen ea historia est — tali arte contexta, cum iam unde Vitam S. Hilarii conscriberet sollicitus esset hagiographus, documentorum penuriam iisdem fere verbis questus est ac biographi tum S. Carileffi tum S. Romani, confessorum Cenomannensium, Acta videlicet antiqua propter negligentiam custodum et desolationem immo destitutionem memorati loci perdita *minime se repperisse; quae tamen a cultoribus eiusdem loci* ac senioribus atque veracibus hominibus ac Dei servis scrutando repperi*(t)*, quae etiam in quibusdam vetustis membranulis difficile legere inveni*(t)*, scire volentibus manifestare *se* studui*sse*. *Iamvero ineptus falsarius non vici Auciaci incolas, quamvis antiquos et veraces, adiit. Quid certi, quaeso, post centenos annos ab obitu S. Hilarii de rebus ab ipso gestis eum docuissent? Nonnulla igitur pro suo lubitu confinxit, cetera vero omnia, mutatis tantum nominibus, sibi assumpsit. Quaecumque in* Vita Hilarii, *c. 5, de eius adoptione et educatione leguntur, ex* Actibus pontificum, *supra citatis, excripta sunt; e* Vita S. Fursaei *ea quae c. 6, de variis Hilarii dotibus et, c. 14, de eius beata morte narrantur. Nec his furtis scriptor contentus fuit. Breve prooemium* Translationi *praefixum si quis attente legit, manum profecto minus rudem in eo deprehendit: Venantii Fortunati stilo scriptum id fuisse credideris. Iamvero huius auctoris opera hagiographus noster, dum S. Hilarii historiam contexit, impudenter expilasse convincitur. De Hilarii enim peregrinatione, de piis eius moribus mirabilibusque gestis, quorum gratia eum Cenomanni in pago suo retinuisse feruntur, (c. 10, 11, 13), nihil ferme est quod de S. Paterno Abricensi episcopo a Fortunato scriptum non fuerit. Porro ea, quae de destructo fano, c. 11, biographus narrat, licet e Fortunato fere ad verbum hauserit, prius tamen a Gregorio Turonensi magni S. Hilarii Pictavensis gloriam extollente eum didicisse crediderim. Cuius rei indicium inter alia hoc habeo, eum, ut mox patebit, non uno in loco eiusdem Gregorii verba consilio suo accommodasse.* Signa vero atque virtutes quae eo tempore quo cum

[1] *Relation originale du prêtre Idon sur la Translation de S. Liboire à Paderborn* in *Anal. Boll.*, t. XXII (1903), p. 146-72.

sancto Hilario memorato pontifice morabatur *eius filiolus*, in Vita sancti Hilarii supra scripti pontificis et in libello qui de eius virtutibus conscriptus est *commemorata esse biographus asseverat (c. 5). Ad haec iam Sollerius: « Utinam, aiebat, talia monumenta in medium proferri possent! » Frustra et nos his quaerendis operam consumpsisse fatemur.*

§ 3.

De Vitae argumento et fide historica.

Profecto, ex iis quae de spuriis huiusce Vitae fontibus modo disputata sunt, nondum plane liquet S. Hilarium Auciacensem numquam vixisse. Quod enim falsa aut inepta de aliquo homine scripta sunt, non idcirco ipse homo ille ficticius est. Huic tamen exceptioni nullus iam locus est, cum, vel omni deficiente rei indicio quod fidem pariat, manifeste constat sancti nomen eiusque cultum non ante fuisse propagata, quam falsarius quidam in ementita historiuncula narravit sacras eius reliquias ex humili Auciaco vico in urbem Cenomannicam fuisse illatas. Quae translatio num re vera facta sit, haud ita inconsulte addubitaveris. Verum, quo tempore quibusque de causis[1] *ista fuerint excogitata, frustra nos hactenus quaesivisse fatemur. Et nisi certa documenta reperiantur haud scio an nemo umquam his quaestionibus prudenter responsurus sit. Utcumque se res habent, hoc iam luce clarius est non Aldrici temporibus Vitam fuisse compilatam; immo eam vix ante saeculum duodecimum Cenomannis a clerico anonymo quodam*[2] *scriptam potius cogitaverim. Praeterea difficultates non leves cum ex Vita prima tum ex Vita retractata exsurgunt. Quidquid enim biographus contendit (c. 5), nihil prorsus, ut supra monuimus, de S. Hilario nostro legitur in libellis quae de cognomine eius Pictavensi conscripta ad nos pervenerunt. Silent etiam de eo quotquot Cenomannensis ecclesiae confessorum laudes dixerunt. Unum si exceperis, qui a Vita commenticia pendere videtur, silent omnes Cenomannorum libri liturgici antiquiores. Neque potuit Hilarius, qui saeculo quarto vixisse nec alio, ut e Vita colligitur, anno atque eius patrinus obiisse fertur,* sancti Victurii episcopi prece *compelli (c. 13), quem saecu-*

[1] Ut in re perobscura, coniecturas gratuitas omittere maluimus.
[2] In eadem fortasse officina iste opus suum conflavit ac scriptor *Vitae S. Romani confessoris* (*BHL.* 7308 d), qui fabulas suas sub ementito Gregorii Turonensis nomine proferre non dubitavit.

lo tandem quinto Cenomannensem ecclesiam rexisse constat[1]. *De gemina translatione, densis tenebris obsita, deque variis temporum notis, quas alii alias comminiscuntur, supra satis iam diximus. Porro, notatu haud indignum est, mense ianuario Hilarium nostrum, teste Sollerio, altera festivitate honoratum fuisse, ipsa, ut quidam monuere, die 13^a qua in universa Ecclesia S. Hilarii Pictavensis natale agitur.*

Quae cum ita sint, non absurde quis coniecerit Hilarium nostrum initio tam arte Hilario Pictavensi fuisse coniunctum ut reapse ab eo distingui nequeat; per multa saecula apud Cenomannos in suburbana illa basilica, iam Bertichramni temporibus ei sacrata, solum Pictavorum antistitem fuisse cultum; novamque tunc demum « Auciacensis » appellationem usurpatam fuisse, cum nescio qua arte vel casu novi cuiusdam Hilarii Vita ad fidem incertis reliquiis conciliandam pro lubitu conficta fuit.

Unum denique tandem extra controversiam positum est, Acta illa inter documenta historica nequaquam posse computari.

Vitam sancti Hilarii confessoris solus nobis servavit codex bibliothecae Bodleianae Oxoniensis, Douce 226, membraneus, paginarum 28, 0^m, 155 × 0, 12, lineis plenis, saeculo XII exaratus. Vita codicem complet (p. 1-27). In capite pag. 1 inscripsit manus recentior : Philippus Lepinus Deshayes[2].

Sermo quo auctor usus est, quam prolixus sit, quam rusticus et fastidiosus, e locis supra allatis iam liquido ostensum est. Superflua et exundanti quadam verborum multitudine sententiam non tam auget quam diluit, praesertim in primis Vitae capitulis. Reliquae orationis discolor varietas latinitatem prodit permultorum auctorum quos temere expilavit biographus. Anacoluthis licenter utitur, ut in hoc loco (c. 11) : Cumque haec nuntiata fuissent sancto Hilario, veniens ipse quadam die ad iam praedictum fanum, dum populus illud frequentaretur et venerabiliter adoraret, contigit illic sanctum Hilarium advenisse.

Neque in apographo desunt menda foediora, puta : aliae maximae utilitatis *(c. 5),* et a Deo timentibus sacerdotibus... sepultus est *(c. 15),* fructuum genera servantur illaesae *(c. 15); horum tamen multa librarii inscitiae tribuenda videntur ; qui nonnullis in locis voces quasdam suo arbitratu adiunxit, ita ut sententiae decur-*

[1] Cf. L. Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 312 sqq. ; et A. Ledru, *Les premiers temps de l'Église du Mans*, 1913, p. 253 sqq. Piolin, op. c., t. I, p. 75, quo aptius res cum opinione sua convenirent, ut erat vir ingenii fertilis, pro Victurio Liborium scribere maluit.

[2] Cf. *Catalogue of the Douce Library*, Oxford, 1840, Manuscripts, p. 37.

sum omnino turbarent. Vide c. 3 : Appropinquantes enim . . . sacerdotes ... tam matris eiusdem urbis ecclesiae quam et monasteriorum omnium quae in circuitu eius sunt, reboantes s i g n a o m n i u m e c c l e s i a et cantantes canticum... *Et c. 12 :* Haec deprecata est ad eum manu a n n u e n t i u m deduci... Cumque adducta esset ante eum, annuebat manu ut sancto viro suam infirmitatem indicaret.

In verborum formis apographum permixte ae, e *et* ę *pro* e, oe, ae *exhibet, ita ut iuxta* hęc, ecclesię, canonicae *(adv.) etiam* ępiscopus, ęcclesię, parręchię *reperiantur. Nos, ut in documento vix ullius momenti, his verbis communem potius restituimus scribendi modum. Capitula quae in codice nulla indicata sunt, appositis numeris ipsi distinximus.* Mauritius Coens S. I.

Incipit vita vel translatio sancti Hilarii confessoris eximii, filioli videlicet sancti Hilarii Pictavensis episcopi, quae clarescentibus signis sollempniter et canonice acta est ab Aldrico Cenomannicae urbis episcopo, ortante clero et populo, XI kl. octobris.

1. Magnas sanctorum praecelsasque virtutes humilis attenuat potius quam explicat sermo. Nihil tamen amittunt ex proprio qui per se eminere noscuntur (1).

Tempore siquidem illo, postquam piissimus Francorum imperator Ludovicus migravit de saeculo, disceptantibus filiis suis
p. 2 de eius imperio, non | modica persecutio crevit in ecclesia. Inter ceteras quoque persecutiones quae tunc agebantur, tirannica potestas crevit in pago Cenomannico, cuius auctor quidam tyrannus nomine Airicus (2) erat. Qua crassante, et episcopus eiusdem parroechiae, Aldricus (3) nomine, a propria sede ab

(1) His valde similia legerat scriptor in *Passione SS. martyrum Dionysii, Rustici et Eleutherii,* Fortunato perperam attributa (*BHL.* 2171), c. I : « Gloriosae martyrum passiones..., quia cum magnarum rerum consideratur adsumptio, non inmerito praesumpti operis retegitur magnitudo, eo quod tantum s e r m o t e n u i s e x p l i c a r e non valet quantum de se dici veritas passionis inponit. » Cf. et *Vita S. Paterni,* auctore Fortunato (*BHL.* 6477), c. II : « quoniam extrinsecus advena teste non indiget, qui domesticae gloriae documentis excellit. »

(2) De isto Airico (seu Erico) vid. Nithardi *Historiae* (ed. Pertz), lib. II, cap. 3 et 5.

(3) Cf. *Gesta Aldrici* (ed. Charles et Froger), p. 163-65 : « Decedente domno Hludowico Francorum imperatore secundo, filio videlicet Karoli magni impe-

ipsa tirannica potestate propter fidem quam seniori suo Carolo, gloriosi regis filio videlicet praedicti Ludovici imperatoris, inviolabiliter exhibebat, eiectus est, quia praefata tirannica potestas iam dicto Carolo nitebatur resistere. Qua de causa etiam multi sacerdotes a propriis ecclesiis et a suis titulis sunt inrationabiliter expulsi. Idcirco | doctrina deficiebat, quae valde tunc in supra dicta parroechia pollebat. Ecclesiae negligebantur, religio deficiebat, Dei servi atque cultores sanctae Dei ecclesiae nimis conculcabantur et cetera mala, quae propter prolixitatem numerare distulimus, crudeliter augmentabantur. Ducente autem Domino ac iuvante iam dicto Karolo et in quodam praelio (1) fratrem suum Lotharium superante, iam dicta tirannica potestate minuente, supradictoque tiranno decedente, Dominoque auxiliante, iam dictus pontifex licet oppido rebus atque cunctis bonis expoliata sua in sede restitutus < est >; | similiter nonnulli suorum sacerdotum talibus ecclesiis et titulis, quamvis nimis vastatis, sunt reformati.

p. 3

Cf. *Gesta Aldrici.*

p. 4

ratoris, anno incarnationis dominicae DCCCXL, indictione III, anno siquidem imperii sui XXVII, surrexit quaedam tyrannica pravitas, inter cetera mala, inter Ligerim et Sequanam, et maxime in pago Cenomannico, in quo Aldricus tunc octavum annum in episcopatus dignitate fulgebat. Et licet praedictus imperator inter tres filios suos regna sua divideret... Prefatum autem pontificem memorato Karolo filio suo minori per manus commendavit. Cui iam dictus pontifex Aldricus fidem debitam servans, ab infidelibus sanctae Dei aecclesiae et suis, a praefata tyrannica potestate, in supradicto anno, a praescripto episcopio et a sua sede eiectus est; et propterea multa quae in ecclesiasticis et in aliis rebus pro amore Dei ceperat, inperfecta remanserunt. Nam poene praedictum episcopium tunc vastatum est et quasi ad nihilum redactum ... Sed haec ei reliqua bona innumerabilia a praedictis tyrannis ... funditus vastata et diruta sunt. Propter has vero insidias et alias multas, haec et alia bona innumerabilia quae facere voluit et coepit... prohibitus atque eiectus dimisit. Prescripti ergo tyranni de genere Herivei et Vuidonis superiorum tyrannorum remanserunt. » — *Ibid.*, p. 158-60 : « Defuncto praescripto domno Hludowico piissimo augusto, anno incarnationis dominicae DCCCXL magna seditio orta est in imperio suo. Inter cetera autem mala, surrexit quaedam tyrannica potestas in pago Cenomannico, quae resistere nitebatur Carolo filio eius... et suos fideles valde infestabat. Prefate ergo tyrannicae potestati ... et Aldricus Cenomannicae aecclesiae episcopus .... fideliter Karolo seniori suo adherebat et licet memorata tyrannica potestas... inconvulse fidelis et pro viribus illi adiutor extitit et propter illum omnia sua dimisit... Vertente autem tempore, et facto maximo praelio in pago Altisidiorense inter Karolum et Hlotharium, in quo a Domino Deo et Salvatore nostro data est iam dicto Karolo victoria.... redditur... a praescripto Karolo legibus praefato Aldrico episcopo... » *cet.*

(1) Apud Fontanetum, 25 iunii 841.

2. Volens autem memoratus pontifex de praefixis casibus aliquid, Domino annuente, restaurare, venit quadam die una cum clero ac populo suo ad quendam vicum nomine Autciacum, in quo seniorem ecclesiam magna ex parte prostratam repperiens, in qua et corpus sancti Hilarii confessoris praecipui nimis officiis divinis et luminaribus et reliquis sacris cultibus destitutum invenit (1). Quam ob causam consultu sacerdotum anno incarnationis dominicae D CCC° XL° I°, indictione
p. 5 IIII^ta^, anno | vero II° regni praescripti Karoli gloriosi regis et anno ordinationis iam dicti Aldrici episcopi VIIII°, die videlicet XI kalendarum octobrium, memorato praetextu de praefato vico una cum psallentium choro et luminaribus et ornamentis ecclesiasticis plurimis ac populis multis cum himnis et canticis spiritualibus psallentes a supra scripto episcopo et clero suo tam monachis quam et reliquis Dei servis translatum est sollempniter et canonice memorati sancti Hilarii corpus ad Cenomannicam urbem, ut ibi [1] luminaribus et officiis ac reliquis cultibus divinis devotius veneraretur et coleretur atque
p. 6 honoraretur et non in tanto | neglectu et in tanta destitutione ac negligentia remaneret sed magis, ut dictum est, in supra dicta urbe multis Dei servis existentibus veneraretur atque Deus in famulo suo magnificaretur et glorificaretur.

3. Quo facto, usque ad iam dictam Cenomannicam urbem iter arripientibus atque per viam pergentibus et Domino voce et corde psallentibus, multa signa in praedicti sancti Hilarii
Cf. *Actus pontificum.* nomine in ipso itinere, Domino annuente, claruerunt. Cum scilicet infirmis sanitas reddita, caecis visus restituitur [2], claudis gressus tributus et amentibus sanus est spiritus redditus
p. 7 multisque debilibus pristina et desiderabilis est recuperata |

[1] *Cod.* ubi. [2] *corrigendum* restitutus.

(1) Cf. *Gesta Aldrici*, p. 124 : « Prescriptus quippe Aldricus iam dictae urbis episcopus venerabilis invenit quaedam corpora sanctorum VI, quae in desertis aecclesiis valde divinis officiis et luminaribus atque reliquis divinis cultibus negligebantur ; quae una cum consilio consacerdotum suorum in gremio suae sedis aecclesiae .... decenter et rationabiliter collocavit, id est... » — Nulla nimirum inter nomina sanctorum quae subsequuntur, S. Hilarii confessoris fit mentio. Immo — quod notatu dignum est — ipsa *Translatio beati Iuliani episcopi*, quae, licet a scriptore recentiori compilata, inter *Actus pontificum* locum obtinuit, quaeque multa cum cura de sanctis corporibus ab Aldrico inventis rettulit, Hilarium quemdam anno 841 Cenomannos translatum fuisse prorsus ignoravit.

salus (1). Reliquis quoque diversarum infirmitatum et febrium fatigatione laborantibus optabilis est restaurata salubritas. Appropinquantes enim ad saepe dictam urbem atque ad sinodochium quod Pontileuva (2) vocatur, venerunt obviantes ei sacerdotes ac Dei servi revestiti cum crucibus et luminaribus ac reliquis ornamentis ecclesiasticis tam matris eiusdem urbis ecclesiae quam et monasteriorum omnium quae in circuitu eius sunt, reboantes signa [omnium ecclesia] et cantantes cantica divina vocibus excelsis et cordibus perfectis laudantes Dominum, qui eos de tanti adventu | patroni consolari dignatus est (3). Nec silentio praeteriri arbitror virtutem quam Dominus ad consolationem eorum in conspectu omnium manifestare oculis cunctorum dignatus est. Erat namque quaedam femina eiusdem loci, nomine Doda (4), a die nativitatis suae caeca, cui Dominus meritis praedicti sancti Hilarii in conspectu, ut diximus, om-

Cf. *Translatio S. Liborii*, auct. Idone.

p. 8

(1) Cf. *Actus* (ed. Busson et Ledru), p. 35 : « innumerabiles (S. Iulianus) fecit virtutes : caecos innumerabiles illuminando, claudos restaurando, daemonia eiciendo, leprosos curando, infirmos sanando, mutos loquendo, et alia innumerabilia signa quae prolixa sunt scribere. » *Ibid.*, p. 45-46 : « innumerabilia eius (S. Liborii) dignis meritis claruerunt signa: cecis videlicet innumerabilibus illuminando, claudos restituendo, demonia eiciendo, leprosos curando, infirmos sanando, surdis auditum prebendo, et aliis multis atque innumerabilibus sanitatem largiendo. » Eadem fere, p. 49, de S. Victurio. Cf. et *Vita Liborii antiqua* (*BHL.* 4911), in *Actis SS.*, Iul. t. V, p. 407. Vid. etiam infra, *Vita Hilarii*, c. 13, 15.

(2) Pontlieue, sur l'Huisne. Vide *Actus*, pp. 101, 143.

(3) Cf. *Translatio corporis S. Liborii* (*BHL.* 4911 b, ed. Alb. Poncelet, in *Anal. Boll.*, t. XXII, p. 156-72), c. 3 : « Dum enim iam dictus pontifex et praedicti sacerdotes in supradictam ecclesiam ad praefatum opus revestiti cum psalmis et hymnis et canticis spiritualibus, cum crucibus et evangeliis sive luminaribus atque aliis ecclesiasticis ornamentis convenerunt. . . » *Ibid.*, c. 5 : « cum hymnis et crucibus, multisque cum luminaribus et ceteris ornamentis ecclesiasticis, cum letaniis et canticis divinis excelsa voce decantantes ».

(4) Cf. *Miracula S. Hilarii Pictaviensis*, auctore Fortunato (*BHL.* 3897, vid. *Anal. Boll.* VIII, p. 186, in append. cod. 204 Bibl. civ. Carnot.) : « Quibus intermixta venit quaedem mulier Goda, caeca... » — *Doda, Goda.* An auctoris memoria, an scribae manus in *G* maiuscula exscribenda fefellit ? Non semel illae voces confuse usurpatae sunt. Videsis M. Schönfeld, *Wörterbuch der Altgermanischen Personen- und Völkernamen*, Heidelberg, 1911, pp. 72 et 111. — Cf. et *Vita sanctae Radegundis*, auctore Fortunato (*BHL.* 7048), c. XXXII : « Goda puella... » Porro, dum caecae mulieris ex Fortunato recordatur, ipsum miraculum e *Translatione Liborii* assumpsit scriptor noster. Cf. c. 4 : « Erat autem quaedam femina a multis diebus, mensis et annis caeca, quae nihil videre valebat ; ibique in nomine sancti Liborii, dum haec agebantur, coram omnibus, favente Domino, illuminata est et pristinum meruit visum recipere. »

nium eum commitantium atque circumstantium ita reddidit visum quasi nunquam caeca fuisset. De quo miraculo omnes gaudio repleti, Dominum, ut decebat, totis nisibus glorificabant atque magnificabant.

4. Vitam autem saepedicti sancti Hilarii minime repperimus, p. 9 | quia propter negligentiam custodum et desolationem immo destitutionem memorati loci est perdita. Sed, quae de ipso a cultoribus eiusdem loci et senioribus atque veracibus hominibus ac Dei servis scrutando repperimus, quae etiam in quibusdam vetustis membranulis difficile legere prae nimia abolitione [valentibus] invenimus, scire volentibus scripto sequenti manifestare studuimus (1).

5. Fuit itaque praedictus sanctus Hilarius genere nobilis et a sancto Hilario Pictavensis urbis episcopo baptizatus et ab eo sacro fonte susceptus et in filium adoptatus. Qua de re suum nomen ei imposuit et suo nomine eum consecravit suumque p. 10 | aequivocum esse fecit. Hoc vero peracto, eum dulciter nutrire coepit et, crescente puero pariter cum tempore, sacris litteris eum erudire studuit et usque ad tantam intelligentiam erudivit usque dum ad sacros ordines eum iuxta sanctorum patrum instituta atque decreta promovit et ad ultimum suis sanctis precibus per manus impositionem sacerdotem consecravit (2). Signa vero atque virtutes quae eo tempore quo cum sancto Hilario memorato pontifice morabatur, per eius merita a Domino facta sunt, quaedam in vita sancti Hilarii supra scripti pontificis et in libello qui de eius virtutibus conscriptus est, commemorantur, quaedam p. 11 | in praescriptis vetustis membranulis huiusmodi sensu

(1) Cf. *Vita S. Carileffi* (*MG.*, Script. rer. mer., t. III, p. 389), c. 1 : « quae aut in antiquis repperi scripta voluminibus aut ab incolis loci illius in quo sanctus vir conversatus est, ab ipso fuissent facta didicerim ... » *Vita S. Romani conf.* (*Acta SS.*, Nov. t. III, p. 362), c. 1 : « ut a paginola... didicimus atque a multis, fama crebrescente, bonis et veris hominibus audivimus. » Vid. et infra *Vita Hilarii*, c. 14.

(2) Cf. *Actus*, p. 47 : « (S. Martinus Victurium) baptizavit et a fonte propriis suis manibus ... suscepit, et in filium sibi eum adoptavit, ipsumque secum inde deducens, quia iam magnus erat, pie nutriebat et eum divinis eloquiis instruebat. » *Ibid.*, p. 54 : « ... qui (Victurius) et a fonte eum (Innocentem) suscepit et eum in filium sibi adoptavit, seu fideliter et pie docuit et enutrivit, atque cum instruendo et sublevando in aliquibus sacris sacerdotii gradibus provehendo, ordinavit et sublimavit. » *Ibid.*, p. 112 : « ...patrini mei Germani episcopi, qui me (Bertichramnum) dulcissime enutrivit et sua sancta oratione, acsi indignum, ad sacerdotii honorem perduxit. » *Ibid.*, p. 127 : « sancti Germani... qui michi (Bertichramno) dulciter enutrivit. »

scripta habentur. Igitur sanctus Hilarius sacerdos, vir venerabilis, sancto Hilario patrono suo Pictavensis urbis episcopo adeo dilectus erat ut nunquam nisi praedicationis aut aliae maximae utilitatis causa ullo tempore eum a se segregari permitteret, quoniam multas utilitates ecclesiasticas per eum tam in doctrina quam et in opere perficiebat et multos ad fidem Christi suis exortationibus ac praedicationibus lucrabatur atque locupletabat signis subsequentibus et virtutibus comitantibus.

6. Erat enim praescriptus sanctus Hilarius Christi sacerdos Deo amabilis et | populo dilectus, in magnariis quoque devianti- p. 12 bus valde onerosus (1). Erat enim aspectu decorus, forma pulcher, agilis ingenio, doctrina prudens, Dei servitio fervens, karitate perfectus, castus, sobrius, prudens, modestus, die noctuque Domino amabiliter serviens. In tantum enim lacrimis deditus et orationi incumbens ut oculos humectos persaepe haberet et in genibus propriis accubitus eius callum insisteret. Erat enim vir religione praecipuus, hospitalitate hilaris, prudentia *Vita* praeditus, temperantia clarus, interna fortitudine firmus, censura iustitiae *S. Fursei, c. 1.* stabilis, longanimitate assiduus, pacientia robustus, humilitate mansuetus, caritate | sollicitus. Et ita eum decor sapientiae adornabat, ut secundum p. 13 apostolum sermo illius semper in gratia sale esset conditus. Col. 4, 6. Dominum assidue praedicans, mundum despiciens, diabolum conculcans, multosque diabolo subtrahens [1] Domino lucrabatur.

7. Hac de causa incaluit animus antiqui hostis dimicatione eius provocatus et eos quos Domino lucratus fuerat, ad se inimicus retrahere curabat. Quibus sanctus Hilarius, Deo devotus et sacerdos eximius, die noctuque praedicabat ut eos diabolo subtraheret et Domino creatori suo redderet. « Diabolus enim, inquiens, nec dominus noster nec creator nec pater esse dinoscitur. Deus autem et pater et dominus et conditor esse comprobatur. Et si hunc derelinquentes | ad illum abistis, qui p. 14 in tantum vester extitit inimicus, ut vos ad poenas perpetuae mortis adduceret et ad istum letalem faceret exitum devenire, quanto magis ad eum redeundum est, qui unicum filium suum passioni et morti tradidit, ut nos a passionibus aeternis et a morte perpetua liberaret. » Cum haec et his similia saepissime prosequeretur, Dei instinctu conpuncti prostraverunt se universi cum lacrimis et fixis genibus coeperunt cordis mugitum reddere et se peccasse et impie egisse paenitentiae vocibus ex-

[1] *Cod.* subtrahaens.

(1) Cf. *Vita Fursei* (*BHL*. 3209), c. 4: « magnatibus... timendus ».

clamare. Fundebant ergo amaras lacrimas et se Christo velle servire clamosis vocibus resonabant.

p. 15 **8.** Quibus sanctus Hilarius ait : | « Audite itaque consilium meum et omnes quos vana atque diabolica seductio illu<sit> ad Christum dominum nostrum revocate, quoniam ille neminem vult perire sed omnes salvos fieri desiderat. Si enim diabolus a Christo sanctos auferre conatus est et conatur, quanto magis nos pietatis argumento hos quos diabolus iniuste lucratus est, curare debemus ut nostro eos creatori restituamus. Cur, inquam, mortem timent qui credunt et istam vitam falsam esse et veram vitam invenire posse non desperare nisi qui ob amorem sui falsam istam abiecerint [1] et hanc caducam despexerint, quae amatoribus suis non aliud nisi peccatum im-
p. 16 perat. Sic addit quoque facinora et ingerit crimina | nihilque aliud a suis amatoribus exigit nisi ut penitus de perenni vita non cogitent et regnum Dei futurum esse desperent. Nunc videamus quibus casibus subiacet, quibusque periculis servit ancilla, id est haec vita, ut cum eam probaverimus nec seipsam posse regere, cui serviendum sit inquiramus. Quantos enim amatores eius ruina subito gravis oppressit, fragor caeli percussit, flamma incendit, naufragium perdidit, texit chaos, caribdis bibit, gladius iugulavit et istam miseram cum doloribus amittentes vitam, illam penitus invenire non possunt. Ad illam etenim vitam non ducit tortura sed causa. Uno denique eodemque paenarum genere et innocentibus salus aeterna confertur et poena delinquentibus irrogatur (1). »

p. 17 **9.** Igitur cum <haec> et his | similia sanctus Hilarius prosequeretur, coeperunt omnes qui aderant Deo gratias agere atque universi flentes paenitudinem gerebant quod caritati Dei carnalem praetulerant amorem, itemque gratias referebant Deo creatori suo qui eos non permisit perire sed ad viam veritatis per sanctum servum suum Hilarium fecit reverti, et per veritatem promiserunt se deinceps Domino fideliter servituros. Quibus sanctus Hilarius ait : « Dives enim in omnibus est Christus et larga ubertatis suae affluentia, omnibusque venientibus ad se meliora exhibet quam et merita unius-

[1] *Cod.* obiecerint. [2] *Cod.* fragore.

(1) Hanc orationem quam ad peccatores S. Hilarius habuisse legitur, ex tractatu quodam sibi assumpsit biographus, ut colligi potest cum ex elegantiori pressiorique stilo, tum maxime e divisionibus, quae rhetoricos libros redolent. Rem in primis demonstrat hic locus : « Nunc videamus quibus casibus subiacet, quibusque periculis servit ancilla, id est haec vita ... »

cuiusque exigant. Si enim, cum essetis increduli, datum est vobis lumen veritatis, quanto magis credentibus vobis omnia quaecumque iam poscitis donabuntur ? Divina enim clementia semper parata est bonis, et unicuique condigna compensat | praemia. » p. 18

10. Deinde ad maiorem se virtutem [1] extendens (1), consilio habito, propter amorem Christi relictis parentibus, in pagum Cenomannicum peregrinando pervenit, et solos libros atque divina misteria secum tantummodo contulit. Cum autem ad peregrinandum iamdiu pergeret, obviam habuit quendam pauperem nudum [2] cui aequando sibi eique divisit pallium (2). Qui dum in quodam loco propter solitudinem desideraret accedere, venit ad quandam ecclesiam. Quo peractis missarum sollemniis, cum inter cetera verba divina seminaret in populo, quidam vir debilis multis annorum curriculis infirmabatur pedibus nervisque ita contractis ut [3], nisi baiularetur ab aliis, per se ire non posset. Cui Dominus meritis et intercessione sancti Hilarii pristinam restituit sanitatem. Quem cives | Cenomanni inter se retinuerunt et ad saepe iam dictum sanctum Hilarium redire non permiserunt. Sed et libenter omnia necessaria ministrantes, cognita Dei virtute, secum retinuerunt.

Vita S. Paterni, auct. Fortunato, *c. IV.* — p. 19

11. Erat enim tunc temporis circa sinum cuiusdam montis tribus millibus ab urbe Cenomannica distantis fanum [distans] quod populus adorabat. Ad quod fanum populus dum ex consuetudine per sacra execrabilia debacharet ammonitus saepe a suo episcopo et ceteris sanctis viris, ne vana colendo se perderet, non audiebat [4] suum episcopum nec reliquos sanctos viros sed quidam eorum praedictum fanum venerabiliter adorabant. Cumque haec nuntiata fuissent sancto Hilario, veniens ipse quadam die ad iam praedictum fanum, dum populus illud frequentaretur et venerabiliter | adoraret, contigit illic sanctum Hilarium advenisse. Qui zelo Dei ductus, ne talia ageret praemonuit, dicens : « Cur, fratres, vana colendo et profana adorando vos perditis ? Salvare enim vos potestis, si non irritaveritis vestra iniuria creatorem. Nunc autem iuste et melius agetis, si conditori vestro vivificatum plasma servieritis. » Quae plebs reverendum virum inreverenter despiciens irritatum quam saepissime coepit pertinaciter exacerbare (3). Tunc sanctus

Ibid., c. V. — p. 20

[1] *Cod.* servitutem. [2] *Cod.* nudam. [3] *Cod.* //// ut. [4] *Cod.* audebat, i *sup. lin.*

(1) *Vita Paterni,* c. IV : « Dehinc ad maiorem virtutem se... extendens. »
(2) Cf. *Vita S. Martini* (ed. HALM), c. 3 : « obuium habet in porta Ambianensium civitatis pauperem nudum. »
(3) *Vita Paterni,* c. V : « Quae plebs reverendos viros inreverenter despiciens, ritum quem pessime ceperat pertinaciter exercebat. »

Hilarius, tam fervore fidei quam vexillo crucis armatus, accedens ad vasa ubi pulmentaria decoquebant, singula suo baculo evertit. Potum vero per cupellas dispositum deorsum vallari fecit et in terram deiecit, quaerens pro Christo ac desiderans suscipere martirium. Sed nullus ei, p. 21 Domino auxi|liante, nocuit sed magis nutu divino ipsi in timore sunt habiti, qui potuerunt eum si vellent, trucidare ; sicque memoratum fanum destructum est et viri sancti monitis ad nihilum redactum (1).

12. Illo itaque in tempore erat quidam vir in eodem pago Marcus nomine, Deo devotus, qui frequenter sancto Hilario voluntarie ministrabat et libenter serviebat, habens uxorem nomine Faucam, quae aegritudinis nimietate sex annis facta est muta, prudentiam tamen audiendi et intellegendi non amiserat. Haec itaque cum intellexisset bona multa quae de sancto Hilario audierat, deprecata est ad eum manu [annuentium] deduci, quia linguae officio privata erat. Cumque adducta esset ante eum, annuebat manu ut sancto viro suam infirmitatem indicaret. p. 22 Ipsa autem genibus eius obvoluta roga|re eum manuum indiciis coepit ut eam adiuvaret, et a sua infirmitate liberaret. Cum autem vir sanctus videret cordis secreta linguae expressione declarari non posse, causas huius silentii percunctatus, coepit orare pro ea ut officia labiorum ei Dominus Iesus Christus pro sua pietate redderet (2). Et digitis suis aperuit os eius, et coepit loqui ita quasi nunquam fuisset muta (3).

13. Quadam vero die apud Cenommanis cuidam Belli possessoris ancillae morbo contrahente se manus collegerant nec poterant devolvere fila *Ibid., c. XIII.* glomi digiti glomerati. Mox tamen ut sanctus Hilarius orationem explicuit, contractarum manuum se tela distendit et reddita sanitate coeperunt digiti nervorum licentia temperare. Hinc fama praecurrente multa p. 23 sancti Victurii (4) episcopi prece compulsus est ut in | eodem pago habitaret atque in eo Domino famulando perseveraret. Qui in eo iussu praedicti sancti episcopi divine ac sancte conversans multa bona est operatus, virtutes faciendo multas et animas

(1) Cf. et GREGOR. TURON., *Lib. in gloria Confess.*, c. 2.

(2) Cf. *Vita S. Romani conf. (Acta SS.*, Nov. t. III, p. 362-64*)*, c. 5 : « Quidam vir obviam ei venit in eodem loco, qui longo tempore mutus erat. Quem sanctus Romanus interrogat, si in ecclesiam intrare potuisset ; cui ille nihil respondit, quia officio linguae privatus erat. Iterum interrogat eum, quare ei non responderet aut cur molestus esset ; qui faciens signum se mutum esse et loqui non posse significavit. »

(3) Cf. *Translatio S. Liborii*, c. 8 : « ... ita loqui, quasi numquam mutus fuisset » ; et *Gesta Aldrici*, p. 19.

(4) Vide supra, p. 100-101.

lucrando Domino innumerabiles. Quanta autem in praedicto pago bona fecerit et quanta Dominus dignatus est per eum operari miracula longum est enarrare. Si quidem venientes ad se debiles sanabat, caecos Dei auxilio illuminabat, daemonia ab humanis corporibus obsessis suis precibus eiciebat, et eos qui diversis languoribus et variis infirmitatibus periclitabantur, Domino amminiculante, sanabat et cetera innumerabilia bona quae Domino largiente adimplere meruit (1).

14. His omnibus peractis, petiit licentiam ut ad limina patroni sui, sancti videlicet, | ut iam dictum est, Hilarii Pictavensis episcopi, properaret. (p. 24) Licentia itaque impetrata et benedictione supradicti sancti accepta, pergere coepit Pictavis ad praedicti sancti Hilarii patroni sui sepulchrum. Sed dum iret, febre correptus est et in praedicto itinere iuxta quendam vicum nomine Auciacum in praedicto pago Cenomannico praesentia relinquens emisit spiritum et ad caelestia penetravit regna (2). Haec autem quae de multis virtutibus eius perpauca hic inseruimus quia videlicet in quadam immodum vetusta [1], ut diximus, paginula reperimus. Sed et alia nonnulla in ea invenimus quae prae vetustate tamen legere nequivimus. Quae autem de fine eius ab antiquis et veris hominibus didicimus pro laude Christi praedicatione fraudari non debemus.

| Nec silebo miraculum quod Dominus in obitu praedicti sancti (p. 25) Hilarii ad fidelium fidem corroborandam operari dignatus est. In eius namque obitu vox audita est ab omnibus circumstantibus in aëre dicens : « Hilari, Hilari, dilectissime mi, veni, (Cf. Matth. 25, 34.) quia locus est tibi paratus in gloria, ubi cum sanctis regnabis in aeternum (3). » Haec tunc in aëre sonuerunt verba divina, quae in terris audita sunt ab hominibus. Haec autem omnia (Cf. Ioann. 14, 12.) fides promeruit et maiora horum merebitur.

15. Obiit enim praedictus sanctus Hilarius VII idus maii et a Deo timentibus sacerdotibus et reliquis bonis hominibus sepultus est cum gloria in praedicto Auciaco vico. Ad eius sepulchrum miracula fiunt post obitum in eodem loco. Tempestas numquam inibi nocuit sed omnium fructuum genera, auxi|liante (p. 26)

[1] *Cod.* ve/////tusta.

(1) Cf. *Virtutes Fursei*, c. 3 ; et *Vita S. Romani*, c. 14.

(2) Cf. *Vita Fursei*, c 9 : « presentia relinquens ad aeterna commigravit regna. »

(3) Cf. *Virtutes Fursei* (*BHL.* 3213), c. 17 : « O sanctissima anima, quae iam audis a Domino : Intra in gaudium Domini tui. Bonum certamen certasti, ideoque et cum angelis exultabis in eternum. »

Deo, servantur illaesae (1). Indc autem a supradicto Aldrico episcopo nostro, ortante clero et populo, pro destructione loci et neglegentia custodum, quoniam nimis inibi negligebantur tam in luminaribus quam et in reliquis divinis officiis et sacris cultibus destitutis ac derelictis paene negligebantur. Quapropter, hortantibus cunctis, eius a memorato episcopo translatum est, ut supra scriptum est, corpusculum, XI kalendarum octobrium die, cum gloria et choro psallentium magno Cenomannis allatum, clarescentibus, ut superius memoravimus, < signis >, atque in nostrae matris ecclesiae loco decente, ut praescriptum est, in praedicta die collatum. Quo in loco, auxiliante Domino, multa fiunt miracula. Nam ibi caeci illuminantur, claudi
p. 27 restituuntur, daemonia eiciuntur, surdi | auditum recipiunt, debiles et aegroti variis languoribus contriti sanantur et maxime tam corporis quam et animae omnes sanitatem recipiunt ad laudem et gloriam Domini nostri Iesu Christi, qui cum Patre et Spiritu Sancto vivit et regnat in saecula saeculorum. Amen (2).

(1) Cf. GREGOR. TURON., *Lib. in gloria Confess.*, 2; « Sed et tempestas deinceps a loco illo prohibita est, nec ultra ... nocuit. »

(2) Typis ea iam expressa erant quae de huius Vitae compage supra adumbravimus, cum, serius quam oportuit, Vitam inspeximus S. Turibii alteram (*BHL.* 8346). Hanc vero ex eodem fonte fluxisse ac *Vitam S. Hilarii* statim advertet qui locos sequentes, ut ceteros omittamus, semel perlegerit: c. 1: « Tempore illo ... quaedam persecutio in ecclesia christianorum exoritur » cet. (cf. *V. Hilarii*, c. 1); c. 2: « Fuit itaque praedictus S. Thuribius vir venerabilis » cet usque: « ut sermo illius semper esset sale conditus » (cf. *V. Hilarii*, c. 5-6); c. 6: « Dicebat enim... » cet. usque: « semper parata est vobis » (cf. *V. Hilarii*, c. 9). Accedit quod scriptor *Vitae S. Turibii* non minus temere quam S. Hilarii biographus Vitas expilavit tum S. Fursei (in c. 2), tum S. Paterni (in c. 9 et c. 12). Cetera legerat in libello « qui de actibus pontificum Cenomanica in urbe degentium conscriptus est ». Dein, cum Acta illa S. Turibii multis in locis et ipsa cum *Vita S. Romani confessoris* (*BHL.* 7308 d) aptissime conveniant, novo inde argumento confirmari videtur in una eademque officina Vitas S. Hilarii et S. Romani fuisse lucubratas. Vide supra, p. 100, nota 2.

LA LISTE
DES MARTYRS DE LYON
de l'an 177

La liste des Martyrs de Lyon est l'objet d'un problème dont les termes sont bien connus [1]. Les extraits de la lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon, insérés par Eusèbe au livre V[e] de son Histoire Ecclésiastique, ne citent par leur nom que dix des confesseurs, mais nous savons que l'original contenait une liste complète. « A quoi bon, dit Eusèbe [2], reproduire ici le catalogue des martyrs donné par la lettre, avec la distinction entre ceux qui ont eu la tête tranchée, ceux qui ont été jetés en pâture aux bêtes, et ceux qui sont morts en prison, de même que le nombre des confesseurs qui survivaient encore au moment où la lettre a été écrite ? Tout cela figure dans la Μαρτύρων συναγωγή, où la lettre entière a été reproduite. » La précieuse collection hagiographique d'Eusèbe nous manque aujourd'hui, mais des listes des martyrs, comprenant généralement 48 noms, nous sont parvenues de divers côtés : le martyrologe hiéronymien nous en donne une au IV des nones de juin [3] ; certains martyrologes historiques en insèrent une autre, légèrement différente, à la même date [4] ; on trouve aussi une liste dans plusieurs passionnaires, à la suite d'un extrait de l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe traduite par Rufin ; enfin Grégoire de Tours a eu l'heureuse idée de nous faire part des noms des martyrs au chapitre 48[e] de son livre *In gloria martyrum* [5]. Quelqu'une de ces listes

[1] Cf. H. Delehaye, dans *Anal. Boll.*, t. XVI (1897), p. 336.
[2] *H. E.* V, 4. Ed. Schwartz, *Corpus script. eccl. graec.*, t. IX, p. 434.
[3] Cf. edit. De Rossi-Duchesne, dans *Act. SS.*, Nov. t. II, p. [73].
[4] Cf. H. Quentin, *Les Martyrologes historiques du Moyen-Age* (Paris, 1908), pp. 149, 314, 609.
[5] Cf. Edit. Krusch, dans *M. G.*, Script. rer. merov., t. I (1885), p. 521.

ne reproduirait-elle pas celle de la Μαρτύρων συναγωγή, ou, du moins, n'en serait-elle pas plus voisine que les autres? Quelle est, en particulier, la situation du martyrologe hiéronymien vis-à-vis des autres formes du catalogue: représente-t-il la forme la plus ancienne? Que penser aussi de la présence du prêtre Zacharie à la suite de S. Pothin, dans certaines listes où il aurait été introduit grâce à une inexactitude de la traduction d'Eusèbe par Rufin? Ce sont ces différentes questions que je voudrais essayer de résoudre à l'aide de quelques observations nouvelles.

Un essai de restitution de la liste a été tenté, en 1895, par M. Hirschfeld[1], et un autre, en 1900, par M. l'abbé J. B. Martin[2]. Comme il importe avant tout de reconnaître la valeur propre de chaque témoin de la liste, je suivrai une méthode différente de celle de mes prédécesseurs et, au lieu d'utiliser simultanément tous les catalogues, j'établirai d'abord le texte de chacun des témoins à l'aide des diverses copies que j'ai pu me procurer.

Les noms cités par Eusèbe.

Il ne sera pas inutile de rappeler tout d'abord les dix noms cités par Eusèbe, avec les formes qu'ils affectent dans le texte grec et dans la traduction de Rufin. J'y joins la forme syriaque d'après la traduction de M. Nestle[3]. Ces noms sont les suivants:

Οὐέττιος Ἐπάγαθος, Vetthius Epagathus, VAITUS APGTHVS.
Σάγκτος, Sanctus, SVNQṬVS.
Μάτουρος, Maturus, MRṬVRVS.
Ἄτταλος, Attalus, AṬṬLVS.
Βλανδῖνα, Blandina, BLDINA.
Βιβλίς, [Βιβλιάς], Blandina, BIBLĀ.
Ποθεινός, Pothinus, PVTHINVS.
Ἀλέξανδρος, Alexander, ALEXANDROS.
Ποντικός, Ponticus, PONTICUS.
Ἀλκιβιάδης, Alcibiades, ALKIBIADES.

[1] *Zur Geschichte des Christentums in Lugdunum vor Constantin*, dans *Sitzungsberichte der Berliner Akad.*, 1896, p. 385.

[2] *Liste des Martyrs de Lyon*, dans *Bulletin historique du diocèse de Lyon*, 1e Année, no 1. Janvier-Février 1900, p. 22-26.

[3] *Die Kirchengeschichte des Eusebius aus dem Syrischen übersetzt* (Leipzig, 1901), p. 167 et suiv. (*Texte und Untersuchungen*, Neue Folge, VI).

Rufin, on le voit, a, dans sa traduction, confondu en une seule deux des martyres : Blandina et Biblis,

La liste dans le Martyrologe Hiéronymien.

Il est facile d'établir le texte du martyrologe hiéronymien pour le cas particulier de notre liste. Elle est aussi l'un des passages qui font bien saisir la distinction des familles établies par Mgr Duchesne et J. B. de Rossi. On sait que ces familles sont au nombre de trois :

La première est représentée par l'*Epternacensis* (= E) ; la seconde par le *Bernensis* (= B) ; la troisième par le *Senonensis* (= S) et le *Corbeiensis* (= C), auxquels il faut joindre les témoins de la sous-famille de Fontenelle : *Wissenburgensis* (= W) et *Lucenses* (= L et M).

Le texte donné par ces manuscrits est le suivant :

Lugduno [1] Galliae, XLVIII [2] martyrum [3], hoc est : Potini [4] episcopi, *Z*achariae presbyteri [5], Vettii [6], Macharii [7], Alcipiadis [8], Silvii [9], Primi, Ulpii [10], Vitalis [11], Commini [12], Octobris [13], Filomini [14], Gemini, Iuliae, Albinae [15], Gratae [16], Emiliae [17], Potamiae [18], Pompeiae [19], Rodanae [20], Biblis [21], Quartiae [22], Maternae [23], Hilpis.

Hii autem qui ad bestias traditi sunt : [24]

Sancti [25] diaconi, Maturi [26], Attali [27], Alexandri, Ponteci [28], Blandinae [29].

Hii sunt qui in carcere spiritum reddiderunt [30] :

Aristei [31], Cornilii [32], *Z*osimi, Titi [33], Iulii [34], *Z*otici, Ap-

VAR. LECT. [1] lugduni L — [2] quadraginta et sex C ; XLVII W — [3] martyres. S ; martyris W — [4] rotini B ; rogatini S ; rogatiani CWLM — [5] zachariae episcopi W — [6] vetti E ; vittii B ; vethy SW ; vethi CM ; vetthi L — [7] macchari E — [8] asclipiades B ; asclipiadis SW ; asclipiaditi C ; asclepiadis LM — [9] silvi ESWLM — [10] ulpi E — [11] vitali B — [12] cummini E ; comini B ; comminis L — [13] octubris W — [14] philimoni B ; philomi C — [15] albini BWLM ; et alibi S — [16] grate L — [17] *om.* B ; melia S ; miliani C ; milia WLM — [18] potame S ; potamiae WLM — [19] pampeiae B ; ponpeiae W — [20] rodiane SW ; rodiani C — [21] bliblis B ; blissi C — [22] quartae C — [23] marternae S — [24] (Hii autem — sunt) *om.* ESCWLM — [25] *om.* EC — [26] maturi diaconi E ; martyri B — [27] attuli B ; attili SWLM ; atbi C — [28] potici C ; pontici M — [29] blandini SWLM ; blandini iusti C — [30] (Hii — reddiderunt) *om.* E ; hi SC ; in cesarea spiritum LM ; reddiderunt cum aliis XVII martyribus W *qui omittit ea quae sequuntur.* — [31] atristei E ; arestei B ; aristhei M — [32] cornelii BM cornilii SL — [33] tyti M — [34] iuli E.

pollonii [35], Geminiani, Iuliae [36], Ausonae, item Emiliae [37], Iamnicae [38], Pompeiae [39], Domnae [40], Amiliae [41], Iustae [42], Trofimae [43], Antoniae [44].

[Hii omnes famuli Christi, sub Antonino imperatore sunt coronati [45].]

VAR. LECT. — [35] apolloni BCM ; appoloni S — [36] iubcae S — [37] emeliae BSM — [38] nicae E ; lamnicae S ; iannicae L — [39] pompeie C — [40] dominae E ; domne SLM — [41] amilie S — [42] iuste SLM — [43] tropimae E ; trofime SM ; trophimae C ; trofine L — [44] antoniae nine C — [45] (Hii — coronati) *om.* ESCWLM.

La particularité la plus frappante de ce texte est la contradiction qui existe entre la rédaction des petites notes sur les différentes catégories de martyrs : *Hii autem qui ad bestias traditi sunt,* et la forme génitive qui suit : *Sancti diaconi, Maturi, etc.* Il y a là une déformation évidente.

L'*Epternacensis,* il est vrai, ne donne pas ces petites notes, mais précisément à l'occasion de celle dont il vient d'être question nous avons la preuve que l'original la portait, et que c'est l'*Epternacensis* qui la supprime : le remanieur, en effet, en veine de suppression, n'imagine pas que le mot *Sancti* qui suit la note puisse être autre chose qu'un de ces adjectifs qu'il omet régulièrement, et il le laisse de côté en soulignant encore son erreur par la maladroite inversion : *Maturi diaconi.* Par contre, le *Bernensis* donne les notes au complet et peut-être même ajoute-t-il la dernière. Quant au *Wissenburgensis,* c'est par suite du manque de scrupule dont fait souvent preuve son copiste, qu'il supprime toute une partie de la liste en la remplaçant par un chiffre.

La distinction des familles est manifeste à la ligne 2 où le nom *Potini* conservé pur dans la première, va en se déformant de plus en plus et devient *Rotini* dans la seconde, puis *Rogatini* et finalement *Rogatiani* dans la troisième ; à la ligne 3, où l'*Alcibiades* d'Eusèbe est appelé *Alcipiades* dans la première, *Asclipiades* dans les deux autres ; à la ligne 5, où les formes *Albinae* et *Emiliae* de la première famille deviennent *Albini* et *Milia* ou *Melia* dans les deux autres, etc.

Mais ces différences ne sont que secondaires. Dans l'ensemble, le type de la liste représenté par le martyrologe hiéronymien est très net et attesté par l'unanimité des manuscrits. Il commence par l'indication topographique *Lugduno Galliae,* se poursuit par l'évaluation du nombre des martyrs à 48, place en

tête des noms celui de l'évêque Pothin et celui du prêtre Zacharie, et enfin emploie pour l'ensemble de la liste la forme génitive en désaccord avec les courtes notes insérées au corps du texte. Tel était l'état de la liste hiéronymienne lorsque, dans les premières années du VII[e] siècle ou à la fin du VI[e], l'archétype de nos manuscrits circulait en France.

La liste dans les Martyrologes historiques.

Le Vénérable Bède, en introduisant dans son martyrologe une courte notice sur les martyrs de Lyon, n'a pas jugé à propos d'y joindre la liste des noms; il l'aurait pu cependant, car il avait sous les yeux un exemplaire du martyrologe hiéronymien appartenant à la première famille.

L'auteur anonyme qui, à la fin du VIII[e] siècle ou au début du IX[e], amena le martyrologe de Bède à l'état qui nous est conservé dans le Ms. latin 3879 de la bibliothèque Nationale, agit différemment, et cela se conçoit, car il travaillait à Lyon, ou tout au moins, dans les environs de Lyon: il inséra la liste. De l'examen des additions faites par cet auteur au martyrologe de Bède il ressort qu'il possédait, entre autres sources, un exemplaire du martyrologe hiéronymien appartenant à la seconde famille. On pourrait donc s'attendre à le voir reproduire simplement un texte voisin de celui du *Bernensis*. Cependant il n'en est rien: nous verrons plus loin qu'il a puisé aussi à une autre source. Je désignerai ici les leçons du Ms. lat. 3879 par le sigle *Ly*.

Le texte de la liste une fois introduit dans le martyrologe, il n'y avait aucune raison de ne pas continuer à le copier: on le fit d'autant plus volontiers que c'était à Lyon que le livre se développait grâce aux additions et aux remaniements de Florus et d'Adon. Nous avons donc de ce côté de nombreux témoins de la liste. J'ai fait appel aux principaux seulement, et je désignerai par *Fl* les leçons concordantes des manuscrits de Florus, les manuscrits eux-mêmes par les lettres suivantes: Mss. Paris, B. N. lat. 5254, s. XII et 5263, s. XIV, provenant de Mâcon = M^1 et M^2; Bologne, Univ. 925, s. XIII, provenant de Lyon = B; Paris, B. N. lat. 10158, s. XII, provenant d'Epternach = E; Paris, B. N. lat. 10018, s. XIV, provenant de Toul = T. Pour Adon (= *Ad*), je me borne à relever les variantes des manuscrits de Saint-Gall, abbaye, 454, s. IX-X, provenant de l'abbaye de Saint-Gall, = G; Londres, Br. Mus. Harl. 3062, s. X-XI, provenant de Trèves = T. Enfin

je désigne par *g* les variantes propres aux manuscrits de Giorgi [1].

Usuard, en abrégeant le martyrologe d'Adon, supprima la liste. Notker, au contraire, au cours de ses remaniements, la conserva. Bien qu'il soit certain que ce dernier auteur n'a eu sous les yeux qu'un seul exemplaire d'Adon, le manuscrit 454 de Saint-Gall signalé plus haut, j'ai tenu compte cependant de ses leçons *(= Not)* parce qu'il connaissait aussi le martyrologe hiéronymien dont il a noté certaines variantes [2].

Le texte donné par l'ensemble de ces divers témoins est le suivant : on notera qu'il se présente à la suite d'un extrait plus ou moins développé de l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe traduite par Rufin.

Nomina vero XLVIII martyrum [1] haec sunt : Fotinus [2] episcopus, Zacharias presbyter, Epagatus [3], Macharius, Alcibiades [4], Silvius, Primus, Ulpius, Vitalis, Comminus [5], Octuber [6], Filuminus [7], Geminus, Iulia [8], Albina, Grata, Rogata, Emilia [9], Potamia [10], Pompeia, Rodona [11], Biblis [12], Quartia [13], Materna [14], Helpes quae et Amnas [15].

Hii [16] autem qui ad bestias traditi sunt :

Sanctus [17], Maturus, Attalus [18], Alexander [19], Ponticus [20], Blandina [21].

Hi [22] vero qui in carcere spiritum reddiderunt :

Aristeus, Cornelius, Zosimus, Titus [23], Iulius, Zoticus, Appollonius [24], Geminianus [25], Iulia, Ausona [26], Emilia [27], Iamnica [28], Pompeia, Domna, Iusta, Trofima [29], Antonia.

Hi omnes famuli Christi sub praefato imperatore pariter coronati sunt [30].

VAR. LECT. [1] *om.* T ; nomina vero corumdem martyrum ista sunt *Not* — [2] Photinus M^2 B *g Not ;* Fontinus T — [3] Epaganus *Ly ;* Repagatus G *2 m ;* Zacharias presbyter, Sanctus diaconus, Vetitius qui et Repagatus *Not* — [4] Alcipiades M^1; Alchipiades E T ; vel Asclipiades G *corr. 2 m ;* Asclepiades, qui alio nomine dicitur Alcibiades *Not* — [5] Cominus M^1 B E T *g* ; Comitius M^2 — [6] Octubes M^1 ; October G *2 m Not* — [7] Fiyluminus *Ly ;* Fliminus M^1 E T ; Filominus M^2 ; Philominus G *2 m Not ;* Philominus *g*

[1] *Martyrologium Adonis* (Rome, 1745), p. 251.
[2] Texte dans MIGNE, *P. L.*, t. CXXXI, col. 1097.

— [8] Vilia *Not* — [9] Aemilia *g Not* — [10] Pontania *Ly ;* Pothamia B — [11] Rodana M [12] B G ; Rogdana E T ; Rhodana *g Not* -- [12] Byblis M [1] — [13] Quarta M [1] E *Not ;* Quartana T — [14] Marterna B ; Matema *Not* — [15] Helpes que et *Ly* M [2] T G ; Helpesque et B ; Elpesque et M [1] E ; Elpis quae et *Not* — Amnes M [2]; Annas B ; Annias T ; Ammas *Not* — [16] Hic *Ly ;* Hi M [12] E G *g ;* Hi sunt autem *g ;* Hi quidem diversissimis mortibus interempti sunt. Hi autem bestiis traditi sunt *Not ;* a bestias *Ly ;* bestiis *g* — [17] Sanctus supradictus *Not* — [18] Adtalus M [1] E ; Adtalias T — [19] Elexander *Ly* — [20] Ponticus G ; Fonticus C — [21] Blandin E — [22] Hii B T ; (Hi — reddiderunt) *om. Not ;* rediderunt *Ly* — [23] Tytus M [1] B — [24] Apollonius M [12] B E G *g Not* — [25] Geminius T ; ieminianus G *1 m.* — [26] Ausonia M [12] B E G *g Not* — [27] Aemilia *g Not* — [28] Iannica Emilia B ; Iannica *Not* — [29] Trophima *Ly* B T G *g ;* Throphima *Not* — [30] Hii B T ; sub praefatis imperatoribus *Ad.*

La concordance est ici parfaite entre les divers témoins. Une rapide comparaison avec la liste du martyrologe hiéronymien permet de reconnaître les particularités les plus saillantes de cette nouvelle forme : elle débute, comme la précédente par l'indication du nombre des martyrs et par les noms de Pothin et de Zacharie, mais la note topographique est remplacée par une autre formule : *Nomina vero etc...* On voit aussi immédiatement qu'ici les noms des martyrs, au lieu d'être au génitif, sont au nominatif, ce qui est correct. Le nom *Hilpis* du martyrologe hiéronymien devient *Helpes quae et Amnas.* Le nom *Amilia* qui, dans le martyrologe hiéronymien figure à la fin de la liste, entre *Domna* et *Iusta* ne se retrouve plus ici. Par contre, nous voyons, dans la première partie de la liste, entre *Grata* et *Emilia,* une *Rogata* que ne donne pas le martyrologe hiéronymien. Enfin, on notera que la phrase finale : *Hi omnes famuli Christi etc...* concorde textuellement avec le *Bernensis,* sauf une légère modification réclamée par la nature même de la notice des martyrologes historiques.

La liste dans les Passionnaires.

On trouve assez fréquemment dans les Passionnaires, sous le titre de Passion de S[te] Blandine, ou de S. Pothin, ou sous un titre analogue, un extrait du V[e] livre de l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe, d'après la traduction de Rufin. Plus rarement cet extrait est suivi de la liste des martyrs : celle-ci se trouve dans le Ms. lat. 3514 de Munich, le célèbre *Codex Velseri,* qui date du VII[e] siècle [1]. On la trouve encore dans les

[1] Texte publié par Br. KRUSCH, *M. G.,* Script. rer. merov., t. I (1885), p. 878.

Mss. latins 5304 (s. XI-XII) et 5306 (s. XIV) de la bibliothèque Nationale, dans le Ms. Harléien 2800 du Musée Britannique (s. XIII) et dans le Ms. lat. 207-208 de la bibliothèque Royale de Bruxelles (s. XIII)[1].

Ici l'accord n'existe plus. Aussi bien pour la disposition générale des Passionnaires que pour l'extrait d'Eusèbe-Rufin et pour la forme de la liste des martyrs, ces manuscrits se divisent en deux groupes : d'une part le *Codex Velseri* avec les deux manuscrits de Paris ; d'autre part le manuscrit de Bruxelles avec le manuscrit Harléien du British Museum. Les deux formes de la liste doivent donc être présentées séparément.

a) *La liste du manuscrit de Velser.*

Je donne ici cette liste après l'avoir revue sur le manuscrit de Munich ; j'y joins, en note, les variantes des manuscrits 5304 (= A) et 5306 (= B) de le bibliothèque Nationale que je dois à l'obligeance de mon confrère le R. P. Dom Beauchet-Filleau.

Nomina autem martyrum haec sunt :

Vettius [1], Macharius, Alcipiades, Silvius, Primus, Ulpius, Vitalis, Comminus, Octobrius [2], Filominus, Geminas, Iulia [3], Albina [4], Grata, Aemilia [5], Potomene, Pompeia, Rhodana [6], Bibilis, Quartia [7], Pontica, Materna, Helpeque Et amnas [8].

Hii autem qui ad bestiis [9] traditi sunt :

Sanctus diaconus [10], Maturus, Attalus [11], Alexander, Ponticus, Et blandina [12].

Hii autem qui in carcerem [13] spiritum reddiderunt :

Arestius, Cornilius, Zosimus [14], Titus, Zoticus, Iulius, Apollonius, Geminianus, Iulia, Auxentia [15], Item aemelia [16], Gamnica [17], Item pompeia, Domna, Mamilia [18], Iusta, Trofimae [19], Et antonia.

[1] Texte publié par les Bollandistes, *Catal. Lat. Brux.*, t. I, p. 154. J'ignore de quelle nature est le texte de la liste donné à la suite de la Passion de S. Pothin par le manuscrit H. B. I. 2 (lat) in-4°, s. XII-XIII, de la bibliothèque du Prince d'Öttingen-Wallerstein, à Maihingen, et signalé par Fr. Wilhelm et K. Dyroff, *Lateinische Akten des hl. Psotius*, dans *Münchener Museum für Philologie des Mittelalters*, t. I, p. 195.

VAR. LECT. [1] Victius A; Vitius B — [2] Octobrus B — [3] Iulic A — [4] *In Cod. Vels. a final. sup. ras.* — [5] Aemeria A; Emelia B — [6] Rodana A; Rodona B — [7] Quarcia A — [8] Ammas A — [9] a bestiis A B — [10] diachonus A — [11] Atthalus B — [12] Blandine A B — [13] qui in carcere A; qui carcerem B — [14] *Zozimus* A — [15] Auxencia A — [16] Hemelia A — [17] Gemnica A B — [18] Mamilla A — [19] Trofime et Antofime A B.

b) *La liste du manuscrit de Bruxelles.*

Le texte du manuscrit 207-208 de Bruxelles a été publié par les Bollandistes dans leur Catalogue des manuscrits hagiographiques de la bibliothèque Royale ; je reproduis leur édition en ajoutant en note les variantes du Ms. Harléien 2800 du Musée Britannique.

Nomina autem martyrum haec sunt:
Vethius, Zacharias, Macharius, Alpiciades [1], Silvinus, Primus, Ulpius, Vitalis, Lomninus, October, Filominus, Geminas, Iulia, Albina, Grata, Ponticus, Blandina, Emilia [2], Potomine, Pompeia, Rodane, Biblis, Quarta, Materna, Alpisque et Ammas, Maturus, Alexander, Iulius, Apollonius.
Hi sunt qui in carcere spiritum reddiderunt :
Arethius, Fotinus, Cornelius, Cosemus.
Hi autem qui ad bestias traditi sunt :
Sanctus Tytus [3], Mammilia, Loticus, Iusta, Trofome et Antani, Geminianus, Iulia, Ausone, Emilia, Imanica [4], Pompeia, Domna.

VAR. LECT. [1] Alpiciadis H — [2] Emelia H — [3] Titus H — [4] Iamnica H.

Ce qui frappe tout d'abord dans cette forme de la liste, c'est le désordre des noms qui la composent. Il est évident que pour tirer parti du document nous devons avant tout remettre les diverses parties du texte en ordre. Dans ce but, nous allons rapprocher les deux listes, en prenant soin d'inscrire en italique tous les noms de la seconde que nous aurons dû déplacer pour obtenir la concordance.

Velser	Bruxelles
Nomina autem martyrum haec sunt :	Nomina autem martyrum haec sunt :
Vettius	Vethius
	Zacharias
Macharius	Macharius
Alcipiades	Alpiciades
Silvius	Silvinus
Primus	Primus
Ulpius	Ulpius
Vitalis	Vitalis
Comminus	Lomninus
Octobrius	October
Filominus	Filominus
Geminas	Geminas
Iulia	Iulia
Albina	Albina
Grata	Grata
Aemilia	Emilia
Potomene	Potomine
Pompeia	Pompeia
Rhodana	Rodane
Bibilis	Biblis
Quartia	Quarta
Pontica	
Materna	Materna
Helpeque et Amnas	Alpisque et Ammas
Hii autem qui ad bestiis traditi sunt :	*Hi autem qui ad bestias traditi sunt :*
Sanctus diaconus	*Sanctus*
Maturus	*Maturus*
Attalus	
Alexander	*Alexander*
Ponticus	*Ponticus*
et Blandina	*Blandina*

VELSER	BRUXELLES
Hii autem qui in carcerem spiritum reddiderunt :	Hi sunt qui in carcere spiritum reddiderunt :
Arestius	Arethius
	Fotinus
Cornilius	Cornelius
Zosimus	Cosemus
Titus	*Tytus*
Zoticus	*Loticus*
Iulius	*Iulius*
Apollonius	*Apollonius*
Geminianus	Geminianus
Iulia	Iulia
Auxentia	Ausone
Item Aemelia	Emilia
Gamnica	Imanica
Item Pompeia	Pompeia
Domna	Domna
Mamilia	*Mammilia*
Iusta	*Iusta*
Trofimae	*Trofome*
et Antonia	*et Antani*

Le résultat de la comparaison est intéressant, car il saute aux yeux que le désordre de la liste du Ms. de Bruxelles tient à ce que trois groupes compacts de noms y ont été déplacés [1] : nous sommes donc en présence d'un accident de transcription des plus explicables. Quant au fond, les deux listes s'accordent pour donner aux noms des martyrs la forme nominative, et pour ajouter la mention *Helpes quae et Ammas* que nous avons déjà rencontrée dans les martyrologes historiques. Mais il y a aussi des différences dont l'une est grave : la liste du Ms. de Velser ne porte ni le nom de Pothin, ni celui de Zacha-

[1] Plus exactement encore, si nous copions la liste à raison de quatre noms par ligne ce sont les lignes 7, 8, 11 et 14 qui sont déplacées, et leur contenu a passé par groupes désordonnés de deux noms à la suite des lignes 4, 5, 10 et 13.

rie, tandis que celle du Ms. de Bruxelles les donne, mais à des places différentes de celles qu'ils occupent dans le martyrologe hiéronymien et dans les martyrologes historiques. Il est à noter aussi que la liste du Ms. de Velser donne une *Pontica* qui ne figure que chez lui, alors que celle du Ms. de Bruxelles omet *Attalus*.

La liste chez Grégoire de Tours.

La grand'mère de Grégoire de Tours, Leucadia, appartenait à la famille de l'illustre martyr Vettius Epagathus ; Grégoire lui-même nous l'apprend : *Leucadia ab stirpe Vetti Epagati descendens, quem Lugduno passum Eusebi testatur historia* [1]. On conçoit que l'historien des Francs ait attaché le plus grand prix à ce souvenir : il parle des martyrs de Lyon au chapitre 29e du Ier livre de son Histoire : *Post hunc et XLVIII martyres passi sunt, ex quibus primum fuisse legimus Vectium Epagatum* [2] ; au chapitre 48e du livre *In gloria Martyrum* il fait mieux encore ; il nous donne la liste que voici et dont j'emprunte le texte avec quelques variantes à l'édition de M. Krusch [3].

Quadraginta octo vero martyrum nomina, qui Lugduno passi dicuntur, haec sunt :

Vettius Epagatus, Zaccharias, Macharius, Alcipiadis, Silvius, Primus, Alpius [1], Vitalis, Comminius, October [2], Philominus, Geminus [3], Iulia, Albina, Grata, Aemilia, Postumiana, Pompeia, Rodonae [4], Biblis, Quarta, Materna, Elpen ipsa Stamas [5].

Hii autem bestiis traditi sunt :

Sanctus et [6] Maturus, Alexander, Ponticus, Blandina.

Hii sunt qui in carcerem spiritum reddiderunt :

Arescius [7], Photinus [8], Cornelius, Zotimus [9], Titus, Zoticus, Iulius, Aemelia, Gamnitae [10], Pompeia, Alumna, Mamilia [11], Iusta, Trifimae [12], Antonia et beatus Photinus [13] episcopus.

[1] *Liber Vitae Patrum, VI, 1.* Cf. ed. Krusch, *M. G.*, Script. rer. merov., t. I (1885), p. 680.

[2] Ed. Arndt, *ibid.*, p. 47.

[3] *Ibid.*, p. 521.

VAR. LECT. [1] Ulpius *Cod. Par. 2204, s. IX, corr. m. al.* (= 1 *a*) — [2] Cominius, Octuber, *Clermont 11, s. X* (= 3) — [3] Geminaus *Paris, N. Acq. 1493, s. IX-X* (= 1 *b*) — [4] Rodane 3 — [5] Stiamas 3 — q. a bestiis 3 — [6] *om.* 3 — [7] Arestius 1 *b* — [8] Potinus 1 *b* — [9] Zozimus 3 — [10] Iamnite 1 *b* — [11] Mammilia 1 *b* — [12] Trifyme 1 *b*; Trophima 3 — [13] Fotinus 1 *b*.

Nous retrouvons ici la particularité la plus caractéristique des précédentes rédactions : *Elpen ipsa Stamas* = *Helpes quae et Ammas* et la liste au nominatif. Mais il y a des lacunes dans cette liste : Grégoire, qui annonce 48 martyrs, ne donne que 43 noms. On notera le double nom de Vettius Epagatus et la place de Zacharie et de S. Pothin. Chose curieuse, ce dernier est répété une seconde fois, à part, à la fin de la liste. Mais nous reviendrons sur ces particularités : nous pouvons, maintenant que nous sommes en possession de tous nos éléments de comparaison, procéder sans plus tarder à la critique des diverses formes de la liste.

Critique des diverses formes de la liste.

Il ne faut pas examiner longuement les listes qui précèdent pour se rendre compte qu'elles forment trois groupes distincts : d'une part le martyrologe hiéronymien, caractérisé par la forme génitive des noms des martyrs et par la présence des noms de Pothin et de Zacharie en tête de la liste ; d'autre part les listes des passionnaires et de Grégoire de Tours qui omettent les noms de Pothin et de Zacharie ou les placent dans le corps du texte, donnent pour Helpes le double vocable d'Ammas et mettent les noms au nominatif ; le troisième groupe est formé des témoins les plus nombreux, c'est celui des martyrologes historiques : le compilateur de cette liste avait sous les yeux un passionnaire et un martyrologe hiéronymien voisin du *Bernensis :* il a mélangé les deux textes : il donne en tête de liste les deux noms de Pothin et de Zacharie, dans le corps du texte le double nom *Helpes quae et Amnas*, à la fin la note du *Bernensis*, et met l'ensemble de la liste au nominatif : c'est donc un témoin secondaire de notre texte, et nous n'avons pas à nous en occuper davantage.

Entre la liste du martyrologe hiéronymien et celle des passionnaires et de Grégoire de Tours il n'y a pas à hésiter : la meilleure forme est sans nul doute celle du second groupe : non seulement elle donne les noms au nominatif, ce qui la rapproche devantage de l'original, mais deux d'entre elles, celles

du Ms. de Bruxelles et de Grégoire assignent à Pothin sa vraie place, parmi les martyrs morts en prison. Un point qui doit aussi être noté, et qui prouve nettement la supériorité de ces listes et leur plus grande conformité avec le texte grec original est la désinence en *e* ou en *ae* qu'elles donnent à plusieurs noms de martyres : *Potomene, Rodane, Trofime* et qui correspond à la forme grecque en η.

Mais cette supériorité des listes des passionnaires et de Grégoire une fois reconnue, un problème se pose. La liste des martyrs ne peut provenir, en dernière analyse, que de la Μαρτύρων συναγωγή ; or, l'unique voie, semble-t-il, par laquelle quelques données de la Συναγωγή nous sont parvenues est le martyrologe hiéronymien. Comment expliquer que, pour le cas particulier de notre liste, d'autres documents soient plus proches que lui de l'écrit d'Eusèbe ?

Mgr Duchesne, à qui ce problème n'a pas échappé, l'a résolu [1] en conjecturant que Grégoire, grâce à ses relations avec Auxerre, avait pu connaître un exemplaire de la recension italienne du martyrologe hiéronymien ; il aurait donc reproduit le texte de cette recension primitive du martyrologe ; le texte actuel de la recension gallicane de l'Hiéronymien, caractérisé par la présence des noms de Pothin et de Zacharie en tête de la liste et par la forme génitive des noms des martyrs, serait le produit d'un remaniement exécuté après que Grégoire avait déjà utilisé l'ouvrage.

Je voudrais faire ressortir ici un fait qui ne paraît pas avoir été remarqué jusqu'ici, et qui ne permet pas — du moins, je le pense — de maintenir cette conjecture, car il prouve que l'ensemble de la liste des martyrs de Lyon n'a pas dû faire partie du fonds primitif du martyrologe, au moins au IV des nones de juin.

Tous ceux qui ont eu à se servir du martyrologe hiéronymien savent que les doublets y abondent. Mais il y a une série de jours où ils surabondent, et ces jours se placent précisément au début du mois de juin : aussi bien sont-ils les plus longs de l'année. Le même nom est répété, au cours de ces premiers jours de juin, jusqu'à cinq, six, sept et huit fois dans le même *laterculus :* c'est le cas, par exemple, au IV des Nones, pour *Victoriae* (cinq fois), *Maximae* (cinq fois), *Iuliae* (six fois), *Felicis* (sept fois), *Donatae* (huit fois). Et non seulement

[1] *Mart. Hier.* Praef. *Act. SS.*, Nov. t. II, p. [LXVII-LXVIII].

les noms isolés, mais les groupes de noms eux-mêmes se répètent. C'est ainsi que le groupe qui précède immédiatement celui de nos martyrs : In civitate Caesarea, Thamati, Honorati, Seleuci, Porfiri, Pamphili, Palestini, Rogatae, se retrouve en partie à la fin du jour : Depositio Barbaruni presbyteri *Humati*, Evasi, *Honorati*, *Rogatae ;* nous en lisons même deux noms au début du *laterculus* sous la forme : *Tomathi*, *Rogati*. Si nous passons au groupe qui suit notre liste nous constaterons le même phénomène : Item alii Lugdunensium, Vincenti, Ninae. Prisci, Sepacae, Hilarii, Felicis, Castulae ; nous trouvons, au cours du jour même : *Castulae*, trois fois, *Ninae* trois fois, et, comme nous l'avons vu déjà, *Felicis* jusqu'à sept fois ; et si nous examinons le jour précédent (*Kl. Iun.*) nous retrouverons le groupe tout entier : Item Rufinae, *Ninae*, *Sepacae*, *Vincenti*, *Prisci*, *Helari*, *Felicis*, *Castulae*, Arabi, Pulli, cum aliis centum viginti. Il est donc évident que le texte primitif du martyrologe hiéronymien, déjà assez embrouillé, sans doute, par lui-même, a, en outre, été l'objet de bouleversements profonds provoqués par des transcriptions maladroites et qu'il en est résulté pour les premiers jours de juin, et particulièrement pour le IV des Nones où se trouve notre liste, une inextricable confusion de groupes de noms.

Or, le fait sur lequel je désire attirer l'attention est celui-ci : la liste des martyrs de Lyon n'est pas soumise au phénomène qui vient d'être signalé ; elle a bien quelques doublets, en nombre infime, mais la grande majorité de ses noms, très caractérisés pour la plupart, ne reviennent ni à ce jour ni à aucun des jours voisins. Je rendrai cette observation sensible en donnant ici un texte intégral du *IV Non. Iun.* dans lequel les noms qui se retrouvent soit le jour même, soit la veille, soit le lendemain [1], sont signalés par l'emploi du caractère italique.

IV Non. Iun. Romae natale *Petri* exorcistae et *Marcellini* presbyteri. *Tomathi*, *Rogati* cum aliis XLII. *Secundi*, *Maximae*, Martiniani, Silvini, Flaviani, *Pauli*, *Petri*, *Victoriae*, *Matronae*, Faustae, *Extricati*, Antoninae, *Saturninae*, *Donatae*, Reduciae, *Maximae*, item *Saturninae*, *Paulae*, *Iuliae*, Florentini, *Furtunati*, *Maximi*, *Orbani*, Feli-

[1] A vrai dire, presque tous se retrouvent le jour même.

cissimae, *Iustae*, *Flaviae*, item *Matronae*, Marciosae, Valentinae, *Furtunatae*, Venustae, *Donatae*, *Mariae*, *Gallicae*, *Tertulae*, Vitalicae, Evanciae, item *Iuliae*, Sammatae, *Posinnae*, item *Saturninae*, *Concordiae*, item *Donatae*, *Felicis*, Valentini, *Ianuarii*, Luci, item *Mariae*, Mustillae, Marcellae, Percidatulae, *Victoriae*, Iuniani, item *Maximi*, item *Felicis*, *Tertulae*, Castulinae, Gauduli, Modiani, *Iusti*, Saturi, item *Felicis*, Dontulae, *Ianuariae*, *Furtunati*, *Saturninae*, item *Iuliae*, *Ninae*, Honoriae, *Donatae*, *Victuriae*, Marciae, item *Donatae*, Calponiae, *Extricati*, *Felicis*, *Saturnini*, *Donati*, Zenoni, Primosae, *Secundae*, *Ianuariae*, *Rogati*, Fausti, Fontaei, *Tertulae*, item *Paulae*, item *Rogati*, item *Secundae*, *Ianuariae*, *Marcialis*, *Felicis*, *Furtunati*, *Ianuarii*, Adiutoris, *Fortunatae*, Nomentiae, *Paulae*, *Rogatae*, *Victoriae*, *Donatae*, Maiori, *Posinnae*, *Primae*, *Urbanae*, Tunnini, *Ianuarii*, Senecionis, *Iuliae*, Marcianae, Nondini, *Casti*, Dati, Florentinae, *Victuriae*, Piscinae, Castuli, *Saturnini*, Victuriani, *Fortunati*, *Ninae*, Nonnidi, *Saturninae*, *Caeciliae*, Marinae, Luciosae, *Feliciae*, *Maximae*, *Primae*, Firminae, *Evasi*, Sildinae, *Tertii*, Fusci, Marcellinae, Iotae, Evasiae, Sarmatiae, *Rotillae*, item *Mariae*, Calpurniae, *Castulae*, *Castae*, item *Saturninae*, cum aliis LXXVI, *Mariae*, Ioviani, *Furtunati*, Orati, Latinae, Sabinae. Depositio *Marcellini* episcopi. In civitate Caesarea natale *Thamati*, *Honorati*, Seleuci, Porfiri, Pamphili, Palestini, *Rogatae*. In Campania Herasmi. Lugduno Galliae XLVIII martyrum hoc est : *Potini* episcopi, Zachariae presbyteri, Vettii, Macharii, Alcipiadis, Silvii, Primi, Ulpii, Vitalis, Commini, Octobris, Filomini, Gemini, *Iuliae*, Albinae, Gratae, *Emiliae*, Potamiae, Pompeiae, Rodanae, Biblis, Quartiae, Maternae, Hilpis. Hii autem qui ad bestias traditi sunt : Sancti diaconi, Maturi, Attali, Alexandri, Ponteci, Blandinae. Hii sunt qui in carcere spiritum reddiderunt : Aristei, Cornelii, *Zosimi*, Titi, Iulii, Zotici, Appollonii, Geminiani, *Iuliae*, Ausonae, item *Emiliae*, Iamnicae, Pompeiae, Domnae, *Amiliae*, *Iustae*,

Trofimae, Antoniae. Item alii in Lugduno, *Vincenti*, *Ninae*, *Prisci*, *Sepacae*, *Hilarii*, *Felicis*, *Castulae*, item in eodem loco, *Epagati*, *Ameliae*, *Donatae*. Alibi depositio Barbaruni presbyteri, *Humati*, *Evasi*, *Honorati*, *Rogatae*. Romae martyrum XLVIII.

Il n'est pas douteux que la situation du groupe des martyrs de Lyon est ici très différente de celle des autres groupes : nous comptons chez lui huit doublets (ou dix si l'on veut y comprendre les deux *Pompeiae* qui se répètent dans l'intérieur du groupe même) ; or, si nous divisons le reste du *laterculus* par groupes de 48 noms, c'est 33 doublets que nous trouverons dans le premier groupe, 32 dans le second, et le reste de la liste nous donnera 46 doublets pour 79 noms : une pareille différence de traitement ne s'expliquerait pas si le groupe des martyrs de Lyon avait été inséré dans le *laterculus* dès la composition du martyrologe hiéronymien, surtout si nous considérons que le bouleversement auquel le texte a été soumis et qui a eu pour effet de jeter les divers noms dont se composent les autres groupes, dans toutes les directions, reprend après notre liste et persévère jusqu'à la fin du *laterculus*. La conclusion qui s'impose me paraît donc être que la liste des martyrs de Lyon n'a pris place au IV des nones de juin que postérieurement aux bouleversements qui ont donné naissance aux innombrables doublets et que, par suite, elle ne peut pas être considérée, à ce jour, comme un emprunt direct fait par le martyrologe à la Μαρτύρων συναγωγή d'Eusèbe.

Est-ce à dire pour cela que le martyrologe ne contenait aucune mention des Martyrs au 2 juin ? Il est évident que non ; mais sans doute c'était une mention assez brève. Celle-ci a-t-elle été supprimée par celui qui introduisit la liste actuelle, ou bien se réduisait-elle au simple nom d'*Epagatus* qui figure à la suite de la liste ? Ce que nous pouvons constater, c'est que le vocable *Epagatus* revient encore la veille (*Kl. Iun.*) ; la veille encore nous lisons le nom *Pothinus* au milieu d'une longue liste de martyrs attribués à Salonique. On peut se demander aussi si le vocable *Extrigatus*, *Extrigata*, qui revient à plusieurs reprises, ce seul jour de l'année, ne serait pas une corruption d'*Epagatus*, ou encore si *Nicae* ou *Ninae* n'aurait pas quelque rapport avec *Gamnicae ;* mais ce ne sont là que conjectures. Un point paraît hors de doute, c'est que

la plupart des noms très caractéristiques de la liste ne figuraient pas à ce jour dans le fond primitif du martyrologe, sans quoi ils eussent indubitablement fourni quelques doublets.

Par contre, il est un autre jour du martyrologe hiéronymien où nous retrouvons un certain nombre des noms de notre liste ; c'est le *V Kl. Iun.;* il est bref et j'en donne ici le texte d'après le *Bernensis,* mais en ajoutant certaines leçons de l'*Epternacensis* et du *Wissenburgensis* qui présentent un grand intérêt.

V Kl. Iun. Pampilia Zetoli, Primi, Nonni, Aurosi. In Africa Porto Arminiae (E proti mari miniae ; W portini arminiae) Emili, Felici, Priami, Liciani. Romae via Nomentana, miliario XIII, Epagati (E vepegani), Eustasi, Victiae, Castulae, Epigatiani (E et pigati aniae ; W epicati Amae), Octobri, Uroriae, Vippi, Adauli (E vimpiali ; W viapia hili), Homini, Marcili (E Marcelli), Cilloniae, Maximae, Fylomini, Auticiae (E Avettiae ; W avittiae), Commini, Marcianae, Flumini, Macriani, Castule cum aliis VII (E VI). In civitate Parisius depositio sancti Germani episcopi.

Le lecteur aura reconnu immédiatement, parmi les martyrs attribués à Rome : *Epagatus*, *Vettius* (Victiae), *October*, *Comminus* et *Filomenus*. On peut se demander si le *Primus* du début n'est pas aussi un des martyrs de Lyon, puis un peu plus loin si *Potinus* ne se cache pas sous *Portini*. Un autre cas curieux est celui d'*Epigatiani* du Ms. B que E lit : *et pigati aniae* et W *Epicati Amae :* n'aurions-nous pas là une déformation du vocable *Ammas*, le double nom d'*Helpes*, rapproché de celui d'*Epagatus ?* On se souvient que ni *Epagatus*, ni *Ammas* ne figurent dans la liste du martyrologe hiéronymien au *IV Non. Iun.* Enfin on notera entre autres noms celui de *Castula* suivi de la mention *cum aliis VII* (E *VI*) : ce nom se retrouve aussi au *IV Non. Iun.* parmi les *alii in Lugduno,* précisément avec six autres : mais ce n'est là sans doute qu'une coïncidence accidentelle et nous n'avons pas ici à multiplier les conjectures [1]. L'important est, pour nous, d'avoir retrouvé plusieurs

[1] Noter encore cependant les noms *Maxima, Marciana*, qui se retrouvent eux aussi au *IV Non. Iun.*

des noms de notre liste au *V Kl. Iun.*: il est établi par là que la liste des martyrs, soit partielle soit complète, n'a pas été ignorée du compilateur primitif du martyrologe.

La liste présentée par la recension gallicane du martyrologe hiéronymien au *IV Non. Iun.* ne fait pas partie du fonds primitif du martyrologe; elle n'est pas la source de la liste des passionnaires; elle est moins proche de l'archétype que cette dernière: quelle est alors celle des trois formes: Grégoire de Tours, passionnaire de Velser ou passionnaire de Bruxelles qui doit nous rapprocher le plus de la source primitive?

Ces trois listes, nous l'avons vu, tout en s'accordant sur les traits essentiels, présentent des différences. Je ne m'arrêterai pas ici aux variations dans l'orthographe des noms propres, car l'un des témoins, le Ms. de Bruxelles, est de date trop récente pour pouvoir être, sur ce point, utilement comparé à des copies aussi anciennes que celles de Grégoire et du Ms. de Velser, mais il y a des points de comparaison plus solides et ce sont les suivants:

1) Velser et Bruxelles donnent au début: *Nomina autem martyrum haec sunt;* Grégoire: *XLVIII vero martyrum nomina haec sunt.*

2) Velser et Bruxelles: *Vettius;* Grégoire: *Vettius Epagathus.*

3) Bruxelles et Grégoire poursuivent en donnant le nom de *Zacharias* que Velser omet.

4) Velser donne, après *Quartia*, le nom de *Pontica;* Bruxelles et Grégoire l'omettent.

5) Velser et Bruxelles: *Helpes* (*Alpis* Br) *quae et Ammas;* Grégoire: *Elpen ipsa Stamas.*

6) Bruxelles et Grégoire: *Sanctus;* Velser: *Sanctus diaconus.*

7) Velser donne après *Maturus* le nom d'*Attalus* que Bruxelles et Grégoire omettent.

8) Bruxelles et Grégoire, après *Arestius* insèrent *Pothinus* que Velser omet.

9) Grégoire omet quatre noms après *Iulius;* Velser et Bruxelles les donnent.

10) Enfin Grégoire ajoute à la fin de la liste les mots: *et beatus Photinus episcopus,* ce que ne font ni Velser, ni Bruxelles.

Cinq fois (1, 2, 5, 9, 10), Velser et Bruxelles s'accordent contre Grégoire, et cinq fois (3, 4, 6, 7, 8), Bruxelles et Grégoire vont ensemble contre Velser; jamais Velser et Grégoire ne s'accordent contre Bruxelles: en d'autres termes, Bruxelles est intermédiaire entre Velser et Grégoire.

Il ne faut pas songer à voir dans Grégoire la source dont

dépendraient successivement le Ms. de Bruxelles, puis celui de Velser. Grégoire, en effet, — et son texte est bien attesté, — omet quatre noms que donnent les deux autres listes. Le Ms. de Velser, non plus, ne peut être la source des deux autres, car il omet Pothin et Zacharie que ceux-ci donnent et en revanche, il donne *Attalus* et une *Pontica* que les deux autres omettent. Il faut donc admettre ou bien que le Ms. de Bruxelles est le plus proche de la source d'où dépendent séparément et Grégoire et le Ms. de Velser, ou bien qu'il n'est qu'une sorte de composé dépendant tout à la fois du Ms. de Velser et de Grégoire.

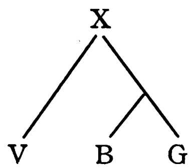
C'est cette dernière hypothèse qui a été adoptée par M. Krusch. L'éditeur de Grégoire de Tours, après avoir présenté, dans l'Appendice de son édition [1], la liste du Ms. de Velser comme la source de Grégoire, ajoute en note : *Bollandiani ... catalogum e Gregorio interpolatum atque pessime depravatum e codice Bruxellensi N° 207-208, saec. XIII, ediderunt.* Je ne crois pas cependant que cette manière de voir puisse être soutenue. Nous avons constaté en effet que le désordre de la liste du Ms. de Bruxelles tient à un accident de transcription très nettement caractérisé : le déplacement de trois groupes compacts de noms, ce n'est donc pas là, à proprement parler, un texte *pessime depravatus*. Peut-il davantage être dit *e Gregorio interpolatus ?* Il aurait dans ce cas reproduit d'abord la liste de Velser, mais pourquoi alors ne donne-t-il ni le nom de *Pontica,* ni celui d'Attalus, ni le titre de *diaconus* appliqué à *Sanctus ?* Et s'il a puisé dans Grégoire, pourquoi ne lui a-t-il pas emprunté aussi le nom d'*Epagatus* et la note finale concernant S. Pothin ?

A la vérité, la seule hypothèse qui se soutienne est celle qui a été énoncée plus haut : le manuscrit de Bruxelles, malgré sa date récente et le désordre de sa liste, est celui qui se rapproche le plus de l'original dont dépendent en sens divergents et le Ms. de Velser et Grégoire de Tours. Partout, ou bien il donne la leçon qui est certainement la meilleure, comme c'est le cas pour la forme nominative, pour la place du nom de Pothin, pour celle aussi de Zacharie, comme nous le verrons plus loin, et pour la forme en *ae* des noms grecs féminins, ou bien il donne la leçon qui se présente avec la meilleure raison d'être préférée, comme c'est le cas pour

[1] *M. G.*, Script. rer. merov., t. I (1885), p. 878.

l'absence du nombre des martyrs au début de la liste, pour la forme *Vettius*, contre *Vettius Epagathus* de Grégoire et pour l'exclusion de *Pontica* donnée par le Ms. de Velser. Il y a mieux : même pour la forme et l'orthographe des noms propres, toutes les fois qu'il est d'accord soit avec Grégoire contre Velser, soit avec Velser contre Grégoire c'est sa leçon qui apparaît la meilleure.

Les rapports des trois textes peuvent s'exprimer par le tableau suivant :



Le manuscrit de Bruxelles est le plus voisin de l'archétype : il est plus proche aussi de Grégoire de Tours : tous deux sont caractérisés par l'omission d'*Attalus* et par la place de Pothin et de Zacharie.

Le manuscrit de Velser représente une étape du texte où sous l'influence de la lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon on cherche à compléter la liste en donnant à Pothin, Zacharie et Sanctus les titres d'évêque, de prêtre et de diacre ; alors aussi on déplace Pothin et Zacharie pour les porter en tête de la liste, mais par suite de quelque accident, la première partie de l'opération est seule représentée dans le Ms. de Velser : les deux noms ne sont déjà plus à leur place primitive ; ils ne sont pas encore en tête de la liste.

Le martyrologe hiéronymien dérive d'un exemplaire de la liste voisin du Ms. de Velser, mais où les deux noms se trouvent en tête de la liste avec les titres d'évêque et de prêtre.

Les martyrologes historiques, enfin, qui procèdent du martyrologe Lyonnais du Ms. 3879 de la bibliothèque Nationale, dépendent tout à la fois d'un passionnaire et d'un exemplaire du martyrologe hiéronymien voisin du *Bernensis;* ils suppriment le nom de *Vettius* pour mettre à la place *Epagatus*, mais cette particularité est très explicable de la part du premier rédacteur lyonnais qui connaissait et utilisait la lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon dans la traduction de Rufin.

Le nom de Zacharie.

Arrivés au point où nous a conduit la critique de nos listes, la solution du cas de Zacharie devient aisée. On connaît les données de ce petit problème : le R. P. Delehaye les a résumées dans les lignes suivantes : « On dit généralement que le nom de Zacharie, père de Jean-Baptiste, simplement cité dans la lettre (des chrétiens de Lyon), a passé, grâce à une traduction peu exacte de Rufin, dans l'énumération des martyrs. Cela se conçoit en admettant une liste extraite du récit et dressée par un lecteur de la traduction latine. Mais nous savons qu'un catalogue des martyrs, divisé en quatre parties, se trouvait dans la Μαρτυρίων συναγωγή, à la fin du récit, et Zacharie n'y avait certainement pas trouvé place. L'auteur du martyrologe grec, une des sources de l'hiéronymien, qui a puisé dans la collection d'Eusèbe et qui a transcrit le catologue n'aurait donc pas mentionné Zacharie. Or, le martyrologe hiéronymien le met au nombre des martyrs. C'est un fait difficile à expliquer. Faut-il admettre que le compilateur latin a interpolé, d'après Rufin, la liste grecque, ou bien Zacharie figurait-il dans cette dernière ? Les deux alternatives paraissent également embarrassantes. »

La forme la plus ancienne de la liste représentée par le Ms. de Bruxelles et par Grégoire de Tours place le nom de Zacharie non plus après celui de Pothin, mais après celui de *Vettius*, en tête de la liste : *Nomina autem martyrum haec sunt : Vettius, Zacharias, Macharius etc..;* il va sans dire qu'il n'est pas question dans cette forme plus ancienne du titre de *presbyter*, lequel n'a été ajouté que plus tard. Dès lors, l'explication que je propose est celle-ci : *Zacharias* est le nom que Vettius Epagathus avait reçu parmi les chrétiens : de même que nous avons un peu plus loin *Elpis quae et Ammas*, de même faut-il lire ici *Vettius < qui et > Zacharias*, ou plus probablement : *Vettius Zacharias, Macharius etc.*

On ne peut manquer en effet d'être frappé de l'insistance avec laquelle les chrétiens de Vienne et de Lyon, au cours de leur lettre, répètent par deux fois le nom de Zacharie dans le bref passage où est rapporté le noble dévouement de Vettius Epagathus, avocat volontaire de ses frères.

Post haec [1], *cum ad praesidem deducti essent (martyres), atque*

[1] Traduction de Valois. Cf. *P. G.*, t. XX, col. 411-14.

ille omni genere saevitiae ferretur adversus nostros, Vettius Epagathus unus ex fratrum numero, immensa quadam caritatis copia erga Deum simul et proximum exuberans, qui adeo districtam ac severam vivendi rationem instituerat, ut quamvis adhuc iuvenis, Zachariae tamen elogio aequaretur, *incesserat quippe in omnibus mandatis et iustificationibus domini sine quaerela, etc.*

Et un peu plus loin :

Ille christianum se esse clarissima voce professus, in martyrum numerum relatus est : advocatus quidem christianorum appellatus, habens autem Paraclitum in semetipso, spiritum Zachariae, *quem caritatis exuberantia declaravit, quippe qui sustinuerit pro fratrum defensione morti semet obicere* [1].

N'est-il pas évident que dans l'esprit des auteurs de la lettre il y avait une relation entre Vettius et Zacharie ?

Cet exemple d'un nom plus spécialement en rapport avec la profession de la religion chrétienne est loin d'être unique. Eusèbe lui-même, dans le *De martyribus Palestinae* nous parle de cinq Égyptiens qui avaient pris les noms d'Hélie, de Jérémie, d'Isaïe, de Samuel et de Daniel après avoir rejeté les noms reçus de leur famille *ideo fortasse quod essent idolorum vocabula.*

Cette raison fut certainement celle qui amena la martyre Helpis citée dans notre liste à quitter le nom d'Ammas qui est celui d'une déesse asiatique. S. Ignace avait pris le nom de Théophore. S. Cyprien lui aussi avait un double nom et on peut voir dans l'article de M. Cumont sur les *Inscriptions chrétiennes d'Asie Mineure* [2] d'autres exemples tant grecs que latins :

Γέρων ὁ καὶ Κυριακός
Ἄτταλος ἐπίκλην Ἡσάϊος
Optatine Resticiae sive Pascasiae
M. Caecilius Saturninus qui et Eusebius
Ascia vel Maria

Le cas de Vettius Zacharias n'est donc nullement isolé, et j'espère que cette explication de la présence du nom de Zacharie dans la liste des martyrs sera favorablement accueillie.

[1] J'ai modifié ici la traduction de Valois conformément au texte de Schwartz, *Eusebius Werke*, t. II (Leipsig, 1903), p. 406 : Ἔχων δὲ τὸν παράκλητον ἐν ἑαυτῷ, τὸ πνεῦμα Ζαχαρίου, avec le Ms. grec 1431 de la B. Nat. de Paris (= B). Valois avait traduit selon la leçon d'autres manuscrits tels que le Par. gr. 1430 (= A) qui donne : τὸ πνεῦμα πλεῖον (τοῦ) Ζαχαρίου *Spiritum (Sanctum) multo abundantius quam Zacharias.* Les deux leçons confirment notre thèse, mais la première l'appuie mieux encore que la seconde.

[2] *Mélanges d'archéologie et d'histoire,* t. XV (1895), p. 262, note 3.

Essai de restitution de la liste.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à donner le texte de la liste tel qu'il résulte de la comparaison des manuscrits de Bruxelles (B) et de Velser (V) avec Grégoire de Tours (G). Ce texte représente l'état de la liste le plus ancien auquel nous puissions atteindre. Je désigne par *h* les leçons du martyrologe hiéronymien, et par *e* celles du texte d'Eusèbe, *Hist. eccl.* V, 4. Quelques vocables grecs et latins signalés dans l'annotation sont empruntés au *Corpus Inscriptionum Graecarum* de BOECKH et aux *Inscriptiones Graecae Siciliae, Italiae etc.* de KAIBEL.

NOMINA AUTEM MARTYRUM HAEC SUNT BV, quadraginta octo vero martyrum nomina qui Lugduno passi dicuntur haec sunt G, Lugduno Galliae XLVIII martyrum hoc est *h*.

VETTIUS V, Vettius Epagatus G, Vetthius B, Vettii *h*, Οὐέττιος Ἐπάγαθος *e*.

ZACHARIAS B, Zaccharias G, *om.* V, Zachariae presbyteri *h*, (*avant* Vettii).

MACHARIUS BVG, Macharii *h*.

ALCIPIADES VG, Alpiciades B, Alcipiadis *h*, Ἀλκιβιάδης *e*.

SILVIUS VG, Silvinus B, Silvii *h*.

PRIMUS BVG, Primi *h*.

ULPIUS BV, Alpius G, Ulpii *h*.

VITALIS BVG *h*.

COMMINIUS G, Lomninus B, Comminus V, Commini *h*.

OCTOBER BG, Octobrius V, Octobris *h*.

FILOMINUS BV, Philominus G, Filomini *h*.

GEMINAS BV, Geminus G, Gemini *h*, cf. KAIBEL, 1517 Γεμινᾶς.

IULIA BVG, Iuliae *h*.

ALBINA BVG, Albinae *h*.

GRATA BVG, Gratae *h*.

AEMILIA VG, Emilia B, Emiliae *h*.

POTOMENE V, Potomine B, Postumiana G, Potamiae *h*, cf. BOECKH, 4468 Ποθουμένη.

POMPEIA BVG, Pompeiae *h*.

RODANE B, Rhodana V, Rodonae G, Rodanae *h*, cf. BOECKH, 9484 Ῥοδίνη ; 5474 Ῥοδάνοις (fortasse i. q. Ῥοδάνης) ; KAIBEL, 2412 Ῥόδανος ; 1078 Ῥόδινος.

BIBLIS BG *h*, Bibilis V, Βιβλίς *e*.

QUARTA BG, Quartia V (*Ici* V *ajoute :* Pontica), quartiae *h*.

MATERNA BVG, Maternae *h*.

HELPIS, Alpis B, Helpe V, Elpen G, Hilpis *h*; cf. KAIBEL, 1569-1572 Ἐλπίς; 2472 Helpis.
QUAE ET AMMAS B (que), que et Amnas V, ipsa Stamas G, *om. e.*
HI AUTEM QUI AD BESTIAS TRADITI SUNT. B *h*, Hii autem qui ad bestiis ... V. Hii autem bestiis ... G.
SANCTUS BG, Sanctus diaconus V, Sancti diaconi *h*, Σάγκτος *e*.
MATURUS BV, et Maturus G, Maturi *h*, Μάτουρος *e*.
ATTALUS V, *om.* B G, Attali *h*, Ἄτταλος *e*.
ALEXANDER BVG, Alexandri *h*, Ἀλέξανδρος *e*.
PONTICUS BVG, Ponteci *h*, Ποντικός *e*.
BLANDINA BG, et Blandina V, Blandinae *h*, Βλανδῖνα *e*.
HI SUNT QUI IN CARCERE SPIRITUM REDDIDERUNT B *h*, Hii autem qui in carcerem ... V, Hi sunt qui in carcerem ... G.
ARESTIUS V. Arescius G, Arethius B, Aristei *h*.
POTHINUS, Fotinus B, Photinus G, *om.* V, Potini episcopi *h* (*en tête de la liste*), Ποθεινός *e*.
CORNELIUS BG, Cornilius V, Cornilii *h*.
ZOSIMUS V, Zotimus G, Cosemus B, Zosimi *h*.
TITUS VG, Tytus B, Titi *h*.
ZOTICUS VG, Loticus B, Zotici *h*.
IULIUS BVG, Iulii *h*.
APOLLONIUS BV, *om.* G, Appollonii *h*.
GEMINIANUS BV, *om.* G, Geminiani *h*.
IULIA BV, *om.* G, Iuliae *h*.
AUSONE B, Auxentia V, *om.* G, Ausonae *h*.
AEMILIA, Emilia B, Aemelia V, *om.* G, item Emiliae *h*.
GAMNICA V, Imanica B, Gamnitae G, Iamnicae *h*.
POMPEIA BVG, Pompeiae *h*.
DOMNA BV, Alumna G, Domnae *h*.
MAMILIA VG, MAMMILIA B, Amiliae *h*.
IUSTA BVG, Iustae *h*.
TROFIME, Trofome B, Trofimae V *h*, Trifimae G, cf. KAIBEL, 938 Τροφίμη.
ET ANTONIA V, et Antani B, Antonia et beatus Photinus episcopus G, Antoniae *h*.

Si nous comptons pour deux les vocables *Vettius* et *Zacharias*, comme on a dû le faire de très bonne heure, notre liste donne exactement 48 noms, chiffre traditionnel du nombre des martyrs déjà en usage au temps de Grégoire de Tours. On connaît l'intéressante remarque faite par M. Hirschfeld sur ce nombre des martyrs, et sur les séries de cognomina

et de gentilices renfermés par la liste. Des successions de doubles ou même de triples noms pouvant s'appliquer à la même personne, tels que *Silvius Primus*, *Ulpius Vitalis*, *Comminius October*, *Pompeia Rhodana*, *Quartia Materna*, *Cornelius Zosimus*, *Iulia Albina*, *Aemilia Iamnica*, *Mamilia Iusta*, *Titus Iulius Zoticus*, lui font penser que le nombre des martyrs devrait être considérablement diminué. A vrai dire, notre texte donne l'ordre *Titus*, *Zoticus*. *Iulius* et, au lieu de *Rhodana* et de *Quartia*, nous fait lire *Rodane* et *Quarta* : néanmoins la remarque de M. Hirschfeld garde son très haut caractère de vraisemblance. Comme il est difficile toutefois d'affirmer qu'elle se réalise certainement dans tel ou tel cas particulier, je n'ai pas cru devoir en appliquer le principe à l'essai de restitution de la liste que l'on vient de lire.

Rome, S. Callixte, Transtévère.

D. H. Quentin, O. S. B.

Lettres de Jean de Tagliacozzo sur le siège de Belgrade et la mort de S. Jean de Capistran

M. Festa a publié naguère dans le *Bullettino della regia deputazione Abruzzese di storia patria* [1], deux lettres italiennes du frère mineur Jean de Tagliacozzo, compagnon de S. Jean de Capistran. Elles racontent le siège de Belgrade par les Turcs (juillet 1456) et la mort du célèbre Franciscain (23 octobre 1456). L'une, datée de Belgrade, 28 juillet 1456, est adressée à un confrère dont nous ignorons le nom ; l'autre, expédiée de Sulmone le 15 septembre 1457, a pour destinataire un concitoyen de l'auteur, Pierre de Jacovuccio, *Petri mio dilectissimo*, comme il l'appelle. Les deux documents sont tirés d'un manuscrit du XV[e] siècle, provenant du couvent de Saint-Ange d'Ocre et conservé actuellement à la bibliothèque Nationale de Rome [2]. La lettre de Sulmone, il est vrai, n'est pas complètement nouvelle. Massonio l'avait fait connaître dans son *Vita et miracoli del B. Giovanni di Capistrano* [3], mais en la mutilant et en en modernisant la langue.

Du même Jean de Tagliacozzo et sur le même sujet, on connaissait deux longues épîtres latines à son confrère S. Jacques de la Marche. Wadding, à qui nous en devons la conservation [4], n'en a malheureusement pas indiqué la provenance, et le P. Van Hecke (*Acta SS.*, Oct. t. X, pp. 366-80, 390-402) n'a pu que reproduire tel quel le texte livré par Wadding. L'une de ces lettres, dont la fin manquait, n'était pas datée, mais précédait apparemment de peu la seconde, écrite à Florence le 10 février

[1] G. B. Festa, *Cinque lettere intorno alla vita e alla morte di S. Giovanni da Capistrano*, dans le *Bullettino* cité, 3[e] série, t. II (1901), pp. 18-37, 49-56.

[2] Vitt. Em. 37. Ce manuscrit a été décrit par V. de Bartholomaeis, *Ricerche Abruzzesi* : II. *Un codice del convento di S. Angelo d'Ocre*, dans *Bullettino dell' Istituto storico i a iano*, t. VIII (1889), p. 117-22.

[3] Venise, 1627, p. 164-85.

[4] *Annales Minorum*, t. XII (1735), pp. 340-62, 384-403.

1461. Une copie de la première a été retrouvée récemment dans un manuscrit du XV[e] siècle de la bibliothèque Nationale de Naples [1] et publiée par le R. P. Lemmens dans les *Acta Ordinis Fratrum Minorum* [2]. Le texte y est complet et montre que non seulement la fin mais plusieurs autres petits passages faisaient défaut dans la recension de Wadding. Il porte comme date, *Udine, in festo sanctissimae Magdalenae* [22 juillet] *1460*.

Parlant des deux lettres éditées par Wadding, — les seules qu'il connaisse, — M. Jacob, le dernier biographe de S. Jean de Capistran, leur accorde peu de crédit. Écrites cinq ans après les événements, composées en vue d'obtenir la canonisation du héros franciscain, elles lui paraissent suspectes par leurs exagérations et leurs invraisemblances [3]. Avant lui, G. Voigt avait émis une appréciation aussi peu favorable [4].

Nous avons eu la curiosité de confronter ces témoignages suspects avec les lettres nouvellement mises au jour. Nous pensions surprendre peut-être, des unes aux autres, des traces d'évolution légendaire. Or, nous devons le reconnaître, à part un ou deux points que nous signalerons plus loin, notre examen nous a convaincu de la véracité de l'auteur dans ses dernières compositions, — à moins qu'on ne préfère supposer une éclosion extraordinairement précoce de la légende : elle serait née et aurait trouvé sa forme définitive, un an et même six jours après les événements.

Pour plus de facilité, nous emploierons les sigles suivants :

A = lettre à un confrère, Belgrade, 28 juillet 1456, éditée par M. Festa, t. c., p. 49-56.

B = lettre à Pierre de Jacovuccio, Sulmone, 15 septembre 1457, éditée par M. Festa, t. c., p. 18-37.

C[1] = lettre à Jacques de la Marche, Udine, 22 juillet 1460, éditée dans les *Acta SS.*, Oct. t. X, p. 366-81.

C[2] = même lettre, éditée par le P. Lemmens.

D = lettre à Jacques de la Marche, Florence, 10 février 1461, dans *Acta SS.*, t. c., p. 389-402.

De ces lettres, qui toutes, ne l'oublions pas, émanent d'un seul et même auteur, la première en date (A) a été écrite

[1] Cod. IX, F. 62.

[2] T. XXV (1906), fasc. I-XI.

[3] Eugen Jacob, *Johannes von Capistrano*, I. Teil : *Das Leben und Wirken Capistrans* (Breslau, 1903), pp. 142-44, 155-56.

[4] Georg Voigt, *Johannes von Capistrano, ein Heiliger des fünfzehnten Jahrhunderts*, dans *Historische Zeitschrift*, t. X (1863), pp. 76 et 91.

exactement six jours après la grande victoire des croisés. Griffonnée à la hâte *sopra gienocchio*, comme l'auteur le dit lui-même [1] et comme le confirment les incorrections grammaticales échappées à sa plume, elle est toute spontanée et objective. Encore sous la vive impression des hauts faits dont il vient d'être témoin, le moine n'a d'autre but que d'en informer ses confrères et de leur faire partager sa joie. Il écrira même en langue vulgaire pour ne pas frustrer les frères illettrés de l'allégresse commune [2]. Ayant déjà exposé les événements antérieurs dans une missive du mois de mai, qui nous est malheureusement inconnue, il se borne strictement ici à raconter le drame de Belgrade.

Quand il rédigea la seconde lettre (B), Jean de Tagliacozzo était rentré en Italie ; une année venait de s'écouler. Ce n'est plus dans le tumulte d'un navire de guerre, c'est dans le calme de sa cellule qu'il entretient son ami des merveilles accomplies par le bienheureux frère Jean de Capistran. Après un bref aperçu de la vie antérieure du saint, il décrit le siège de Belgrade, puis la maladie et la mort du héros et les miracles qui illustraient déjà sa tombe. L'intention avouée de la lettre est de satisfaire le désir du correspondant *de avere notitia de cose mirabili et devote* [3]. Elle se distingue à première vue de la précédente par sa tenue soignée. Les phrases y sont plus arrondies ; les sentiments de l'auteur s'y donnent libre cours, les exclamations abondent, soulignant la grandeur des faits. Quant au fond, pour la partie qui leur est commune, elle suit A quasi pas à pas, ajoutant seulement ou omettant par-ci par-là quelques détails. Ainsi la bataille navale, décrite en six lignes dans B, en remplit dix-huit dans A ; l'assaut donné à la ville par les Turcs occupe quinze lignes dans B ; il en prend vingt-sept dans A ; au contraire, la poursuite des ennemis et leur déroute finale est racontée beaucoup plus au long dans B que dans A.

C et D, quoique séparés par sept mois d'intervalle, ne sont en réalité que deux chapitres d'une même composition. Au début de C, l'auteur forme le vœu *ut ex his quae dicturus sum coram Deo ... beatissimi P. Fr. Iohannis devotio, zelus atque fervor et obedientia erga sacrosanctam Romanam ecclesiam celebris reddatur cum suo quietissimo martyrio* [4]. Mais ensuite, comme

[1] A, p. 56. [2] A, p. 49. [3] B, p. 19.
[4] C [2], p. 28.

l'exposé des hauts faits de Capistran et de ses croisés a pris une extension considérable, il remet à plus tard la description des derniers moments du bienheureux [1]. Cette description fait le sujet de D, et l'étroite connexion des deux pièces est nettement marquée par l'entrée en matière de la seconde : rappel du récit de C et de la promesse qui le termine [2]. Cette fois, c'est pour obtempérer au désir du frère Jacques de la Marche que Jean de Tagliacozzo prend la plume. Envoyé en 1457 en Hongrie pour y prêcher la croisade, Jacques de la Marche avait commencé à y recueillir des dépositions sur les miracles de Jean de Capistran. Forcé par la maladie de rentrer au pays, il avait eu la consolation de voir le pape Pie II approuver sa pieuse sollicitude en confiant officiellement à Jean de Tagliacozzo la poursuite de l'enquête. Deux années durant, l'auteur de nos lettres parcourut à cette fin la Hongrie, la Bohême et l'Allemagne [3]. Si S. Jacques de la Marche s'occupa ultérieurement de la canonisation de Capistran, ses biographes ne le disent pas. Mais il n'est pas douteux que la relation de Jean de Tagliacozzo n'ait été demandée et exécutée en vue de promouvoir cette cause. Précisément en ces années 1460 et 1461, les premiers procès s'instruisaient à Villach, où était mort le saint [4]. La solennité de l'exorde, l'invocation à la divinité, la forme oratoire du style, les attestations répétées, le serment même de ne dire que la stricte vérité montrent bien que le mémoire élogieux visait d'autres lecteurs que le seul destinataire. Le biographe s'étend en de véritables amplifications, cite copieusement l'Écriture sainte, s'abandonne à des explosions de lyrisme. En plusieurs endroits, il laisse percer un souci apologétique qui n'existait pas dans les deux lettres précédentes. Tout cet appareil serait assurément plus propre à éveiller en nous des soupçons qu'à affermir notre confiance, et ce n'est pas trop de notre respect envers le serment d'un religieux pour en neutraliser la fâcheuse impression. En outre, le texte de

[1] C [2], p. 404.

[2] D, p. 390 a. Ignorant, par suite de la lacune, la promesse qui termine la lettre, et ne remarquant pas que D réalisait la seconde partie du programme annoncé, le copiste de la recension C [1] (p. 367 a) trouva sans doute les mots *cum suo quietissimo martyrio* peu conformes à la réalité et, les prenant peut-être pour une interpolation, les retrancha purement et simplement.

[3] WADDING, *Annales Minorum*, t. XIII, p. 2-5.

[4] WADDING, t. XII, p. 414.

C et de D contient une foule de détails qu'on chercherait en vain dans A ou dans B. Faut-il en conclure à un développement légendaire ?

Rappelons-nous que notre religieux dresse ici un rapport officiel ; il s'efforce donc vraisemblablement de rendre sa relation aussi complète et aussi précise que possible. Nul doute qu'il n'ait fait appel à tous ses souvenirs. Dans les lettres à ses amis, il se contente de noter au hasard de la plume les traits qui se présentent. A vouloir tout mettre par écrit, il remplirait un gros volume, remarque-t-il [1]. Dans C et D, au contraire, rien n'est omis que ce dont il a perdu souvenance ou ce dont il n'est plus assez certain [2]. Or bon nombre des détails ajoutés sont précisément des faits personnels, dont on peut croire qu'il a gardé un souvenir vivace. De plus, ces détails présentent un caractère de précision, de netteté, qui ne sont pas le fait de la légende : ils éclairent et aident à comprendre bien des choses qui n'étaient que suggérées dans les deux premières lettres. Enfin, ne l'oublions pas, depuis 1457, Jean de Tagliacozzo a eu sous les yeux de nombreuses dépositions, de multiples lettres ; il a pu interroger d'autres témoins des événements. Il fait d'ailleurs parfois allusion à des sources : ceci lui a été rapporté par ses confrères [3] ; cela a été avoué par les prisonniers Turcs [4] (peut-être a-t-il tort de trop se fier à ceux-ci). Il cite les lettres de Capistran au pape [5]. Il va même parfois jusqu'à discuter les témoignages : double version sur la manière dont furent emportées les trois lignes de bombardes [6] ; évaluations discordantes du nombre des Turcs tués [7]. Une autre fois, il se refuse à trancher la question si les ennemis en se retirant après leur défaite avaient l'intention de reprendre l'offensive ou songeaient seulement à

[1] « Nec michi cuncta exarandi cupido incessit sed pauca ex multis diligenter constituam. » A, p. 49. — « No posso scrivere omne cosa che forria grande volume. » A, p. 53. — « Non agio scripto, Petri mio dilectissimo, molte cose che occursero in questo sancto facto. » B, p. 27. — « ... ho pocho dicto ad rispecto de quel che se ne pò dire, et che se ne dirrà quando che sia. » B, p. 37.

[2] « Multa tamen omitto, solum illa perstringo quae omni dubio carent et quae ab aliis varie ac confuse referri possent. » C², p. 323. — « Imo confiteor minus dixisse : multo plura intervenerunt, quae ob laborantem memoriam evanuerunt. » D, p. 401 ; cf. p. 399.

[3] D, p. 396. [4] C², pp. 63, 352, 355, 400.

[5] C², pp. 400 et 401. [6] C², p. 352. [7] C², p. 399-402.

parer une attaque éventuelle [1]. A l'occasion, il désigne les personnes qui pourraient confirmer ses façons de voir [2].

Sur deux ou trois points cependant, nous ne serions peut-être pas téméraires en soupçonnant notre écrivain d'enjoliver un peu la réalité. Ne parlons pas des chiffres, qui sous sa plume grossissent d'une lettre à l'autre : l'effectif de l'armée turque, par exemple, s'élève successivement à 100 000, 160 000, et 200 000 hommes. On sait de reste le peu de confiance que méritent en général semblables évaluations chez les auteurs du moyen âge. Encore ne faudrait-il pas trop vite, dans l'occurrence, rejeter les chiffres plus forts comme évidemment fabuleux. Il n'est pas impossible que Jean de Tagliacozzo n'ait d'abord compté que 19 grosses bombardes dans le camp des Turcs [3], et qu'il ait appris plus tard qu'il y en avait trois de plus [4]. Capistran lui-même, après avoir évalué à 5 000 le nombre des Turcs tués, doit se corriger dans une lettre ultérieure et déclarer, sur la foi de Hunyade, que les pertes des ennemis s'élèvent non à 5 000 mais à 24 000 morts [5].

Nous ne nous arrêterons pas non plus à la vision où l'apôtre crut voir une flèche miraculeuse, portant en lettres d'or : *Ne timeas, Iohannes* etc., et qui lui donna la certitude de la victoire. Le silence de A ne nous semble pas suffisant pour taxer de mensonge B et C, qui racontent l'épisode dans des termes tout à fait concordants [6].

Plus sujette à caution apparaît la puissance merveilleuse reconnue par C à l'invocation du saint Nom de Jésus. A ne mentionne pas le cri de guerre : Jésus ! Jésus ! que, selon B et C, le chef des croisés poussait lui-même et faisait pousser à ses guerriers. Il se contente d'attribuer à une protection

[1] C², p. 352.

[2] C², p. 402.

[3] « ... co XIX bommarde. La longecza de queste XIX bommarde è incredibele. La magiore è longa dui cande et circha V palmi...; de l'altre bommarde non è numero, ma dicese che è CC. » A, p. 50-51. — « Con ipsi portavano ducento bumbarde de le quali 19 erano longhe pedi 25 per una... Et septe bumbarde ad modo de trabucco. » B, p. 22.

[4] « Viginti duae [bombardae] praesertim erant, quarum unaquaeque fere XXVII pedum in longitudine erat.... Detulerant etiam et septem alias machinas .. » C², p. 62-63.

[5] Capistran au pape, 17 août 1456, dans Wadding, t. XII, p. 373; cf C², pp. 400 et 401.

[6] B, p. 22 ; C², p. 30. C¹, après : *visum est sibi celebranti*, a laissé tomber les mots : *ac stanti in secundo Memento*, dont la précision ne peut être négligée.

spéciale de Dieu la victoire des pauvres croisés et de constater que *erano li Turchi tucti impauriti et andavano como macti*[1]. La seule allusion, bien lointaine, au saint Nom pourrait se retrouver dans l'exclamation de l'auteur : *O Dio! per presto disfay quello che contra lo to nome è macchinato*[2] ! Dans B, ce saint Nom est l'arme du pieux capitaine ; ce saint Nom est la destruction des Turcs ; au cri de : Jésus ! les ennemis tombaient, perdaient leur force ou prenaient la fuite ; les armes leur échappaient des mains[3]. C répète les mêmes effets merveilleux en ajoutant que les chevaux se précipitaient à terre[4]. Bien plus : *Turcos ad acclamationem Nominis Iesu non solum maximum pavorem ac terrorem incurrisse, verum etiam ex illo sanctissimo Nomine, velut a iaculis coelitus emissis, fuisse percussos et interfectos. Immo mirabilius videbatur eis, quod quasi plumbum liquefactum plueret super eos et sine aliis machinis bellicis cadere exanimes*[5]. La dévotion de Capistran au saint Nom de Jésus est bien connue. Qu'il ait invoqué et fait invoquer ce Nom par les croisés pendant la bataille, est chose assez naturelle pour que A l'ait passée sous silence. Qu'aux prières des chrétiens ait répondu une protection spéciale et manifeste de la Providence, nous nous plaisons à le croire. Mais pour le reste, comment y voir autre chose qu'un mirage produit après coup par les sentiments émus et enthousiastes de l'admirateur de Capistran ?

Autre point qui pourrait bien n'être pas tout à fait historique : d'après C, le visage du saint émettait des rayons lumineux et tellement éclatants que les Turcs n'en pouvaient supporter l'éclat et fuyaient sa présence[6]. Ce sont des ennemis prisonniers qui l'ont avoué plus tard. Encore une fois, A ne mentionne pas ces rayons. B se contente de dire : « Les Turcs fuyaient devant le Père comme la poussière sous le vent, comme le nuage devant le soleil, comme les ténèbres devant la lumière[7]. » Simple comparaison. Mais en passant de B en C, l'image est devenue réalité.

Le progrès de la légende en trois stades apparaît plus clairement encore lorsque Jean de Tagliacozzo raconte comment son bienheureux Père échappa aux coups des ennemis. *Io temecti multo*, écrit-il en A, *che no fosse morto da li nobili scop-*

[1] A, p. 54. [2] Ibid. [3] B, p. 26.
[4] C[2], p. 324 ; cf. pp. 325, 355. [5] C[2], p. 355-56.
[6] C[2], pp. 352, 355. [7] B, p. 25.

picti de li Turchi ; *et Dio lo difese, ché, piuvendo li scoppicti et le sagecte, lui non fó toccato* [1]. A un autre endroit de la même lettre [2], l'auteur signale la grande haine que les Turcs portaient au Père parce qu'il avait soulevé toute la Hongrie contre eux. Réunissant ces deux idées — peut-être à bon droit, — il affirme, dans B, que *perché li pagani sapeano el Patre essere principale loro adversario et capitanio de li Cruciati, ad lui principalmente diriççavano loro sagepte et scoppecti. Et quantuncha fossero vicini, et lui fosse de nanti ad tucti et desarmato et immobile, et fosse posto como signo alla versaglia, nientedèmeno non fó per alcun modo leso né tocchato* [3]. Son seul bouclier était le Nom de Jésus, la sainte croix et l'élévation de ses mains et de ses yeux au ciel. Le caractère merveilleux de la préservation est déjà plus accentué. Mais en C, le miracle éclate tout à fait. Les flèches, cette fois, évitent positivement le Père : *Quem Turci sagittis, scopetis percutere atque illum occidere satagebant, quorum sagittae velut a vento repulsae patrem evitabant ac si quodam reverentiae et rationis instinctu uterentur* [4]. Des flèches qui dévient de leur trajectoire naturelle pour épargner la vie de l'apôtre ! Si c'était vrai, je crois que Tagliacozzo l'aurait déjà relaté le 28 juillet 1456. Car, comme il le dit si bien en C, ç'aurait été là le « principal miracle » de la journée.

Il nous reste à signaler une divergence portant, celle-ci, moins sur la manière d'exposer les faits que sur la préoccupation croissante d'en souligner certains.

Religieusement jaloux d'attribuer le triomphe à la vertu du saint Nom de Jésus, Capistran oublia peut-être un peu les mérites de Jean Hunyade et du légat Carvajal. Plusieurs contemporains lui reprochèrent avec insistance ce qu'ils estimaient une concession à la vaine gloire, et ce grief contribua sans doute à retarder si longtemps sa canonisation. Les Franciscains, au contraire, n'admettant pas que la renommée de Hunyade éclipsât celle de Capistran, s'attachèrent à mettre en relief le rôle joué par leur saint confrère. Nous n'avons pas ici à trancher pareil débat. D'autres s'y sont essayés. Nous voulons seulement en suivre la répercussion dans la correspondance de Jean de Tagliacozzo. Certes, sa première lettre déjà affirme sans ambages que la victoire est due à Capistran : *Pensa horamai, patre, che poi la gloriosa Magdalena, no altri che lu Patre nostro con sua industria et fatiga et sodore à questa fiata*

[1] A, p. 54. [2] A, p. 55. [3] B, p. 26. [4] C², p. 354.

sconficto el Turcho [1]. Cela ressort d'ailleurs du récit lui-même : Capistran se dépense nuit et jour auprès des croisés ; il introduit continuellement des renforts dans la place ; le gouverneur ne demande qu'à lui aide et conseil ; il était le capitaine de tous les croisés, et — le mot est net — *de Iohanni Bianco governatore no curavano : solo allu Patre obediano* [2]. Réflexion, du reste, jetée en passant, et, nous le croyons, sans arrière-pensée. B marque en outre, au milieu d'éloges décernés à Hunyade, que le vaillant et expérimenté gouverneur avait perdu tout espoir de sauver la ville. Dans la nuit de l'assaut, il se serait même mis en sûreté sur le Danube. Mais heureusement Capistran restait, certain du succès [3]. Laissons quatre années envenimer la polémique ; nous trouverons, dans C, de violentes sorties contre les envieux qui cherchent à diminuer le mérite et la gloire du serviteur de Dieu [4]. A de fréquentes reprises et en des termes exaltés, la victoire est attribuée aux prières, aux mérites, à l'industrie du grand Franciscain [5]. Notez d'ailleurs qu'on ne s'attache nullement à amoindrir Hunyade. Au contraire ; car plus il sera grand, plus par comparaison grandira Capistran qui, c'est entendu, le dépasse considérablement.

L'examen des variantes entre C¹ et C² fournit ici une constatation intéressante : la plupart des passages de C² éliminés de C¹ accentuaient précisément cette note polémique en faveur de Capistran. Quelques exemples. C¹ raconte que le grand navire sur lequel reposait le dernier espoir de Jean Hunyade prit feu par suite d'une imprudence des bombardiers : *ex imprudentia* [6]. — *Ex imprudentia, imo potius,* reprend C², *ex divino iudicio ... sicque tracta ad litus, victoria sine ipsa de Turcis in Danubio facta fuit* [7]. A une exclamation de reconnaissance à Ste Madeleine, plus développée qu'en C¹, C² en ajoute une au bienheureux Jean de Capistran : *O pater beatissime Iohannes de Capistrano ! nonne tuo ministerio, tua industria, tua opera, tuo iussu, tuaque oratione haec omnia facta sunt ? quis satanica instigatione allectus audeat tuae sanctitati detrahere ? te sua adinventione obruere* [8] ? Après la délivrance de la ville, C² relate l'admiration que le gouverneur manifesta en rentrant dans la place et l'aveu par lequel il en attribua la gloire à Dieu et à Capistran [9]. Rien de semblable dans C¹.

[1] A, p. 55. [2] A, p. 53. [3] B, p. 24-25. [4] C², pp. 322, 403.
[5] C², pp. 67, 190, 322, 323, 353, 357, 399, 402, 403.
[6] C¹, p. 372. [7] C², p. 67-68.
[8] C², p. 322 ; cf. C¹, p. 378. [9] C², p. 323 ; cf. C¹, p. 379.

Est-il possible de décider, quelle recension, C^1 ou C^2, est la plus rapprochée de l'original ? Les insinuations moins favorables à Hunyade ont-elles été retranchées du texte primitif, par prudence, par esprit de conciliation, ou bien y ont-elles été interpolées par une main moins discrète que celle de l'auteur ? La première hypothèse nous paraît s'imposer. D'abord le manuscrit de C^2 est du XVe siècle, donc tout proche de l'original ; nous ignorons l'âge du codex dont s'est servi Wadding. De plus, on remarque dans C^1 une préoccupation d'améliorer la langue de son texte. Il n'y réussit pas toujours, mais il y tend ; il remplace une expression impropre par un terme plus adéquat ; il change les mots de place ; parfois même il supprime tout un membre de phrase peu intelligible qu'il n'aura sans doute pas trouvé moyen de corriger [1]. Assurément on

[1] Voici quelques exemples :

C^2	C^1
Patri autem duo tubicines ad mandatum D. Iohannis erant (p. 108).	Patri autem duo tubicines ex mandato Domini Ioannis erant (p. 373).
Ut illuc redeam unde merito tale diverticulum feci, Pater sanctissime, facta in aqua victoria, non sine maxima laetitia intrant uterque Iohannes castrum, vident murorum ruinas (p. 68).	Ut illuc redeam unde diverticulum feci, Pater optime, facta in aqua hac victoria, non sine maxima laetitia intrantes utrique Ioannes, vident castrum, vident murorum ruinam (p. 372).
Quod autem eos dixerit baptizandos post mortem, irrisive dixit, ipse enim ut sciolus opinionis durissimae Turcorum, scilicet eos numquam convertendos, « baptizetis eos », id est, abscissis capitibus submergatis in Danubio (p. 67).	Quod autem eos dixerit baptizandos post mortem, irrisive dixit ipse : ut enim sciebat duritiam Turcarum, eosque numquam convertendos, et illud : « baptizetis eos » erat quasi diceret : abscissis capitibus, submergatis eos in Danubio (p. 372).
Nec mirum, cum... crucem ab eo sumpserant, secum et in carcerem et in mortem ire sibi polliciti fuerant. Et quia eum videbant inter homines angelicam vitam ducere... super terram, aliis stantibus, pro regni liberatione indefesse laborare, omnes ei obedire affectabant ; eum ut apostolum verebantur ; eis quasi coelitus missum miro modo eum diligebant (p. 108).	Nec mirum ; nam... crucem ab eo sumpserant, secum in carcerem et in mortem ire sibi polliciti ; et quia eum videbant inter homines evangelicam vitam ducere... super terram, pro regni liberatione indefesse laborare, propterea omnes ei obedire affectabant et ut apostolum sibi coelitus missum, miro modo diligebant (p. 373).
Appropinquant se castro undique in modum apum, currentes tanquam leones rugientes parati ad praedam, ipsi post alios, ut irruere valleat [!] aliis remanentibus ; sicque fossatis Tur-	Appropinquant castro tamquam leones rugientes, parati ad praedam : alii fasces lignaminum... (p. 377).

pourrait aussi imaginer l'hypothèse inverse : un copiste laissant glisser de sa plume quelques fautes de latin, le cas n'est pas bien rare ! Mais la substitution d'un mot impropre à un mot propre qui n'a rien d'insolite, l'introduction surtout de membres de phrases inintelligibles, voilà qui n'est point vraisemblable. Un passage nous paraît particulièrement décisif en faveur de l'antériorité de C². Cette recension porte : *monefacto autem domino Michaele ad vigilem custodiam castri,*[Iohannes] *indutus lorica cum duobus viris quadam navicula nunc per Danubium, nunc per Savam vectabatur* ; *exspectabat enim, quonam fine haec clauderentur, arbitrans se securiorem in aquis quam in castro esse, licet omnes crucesignati crederent ipsum in castro remansisse aliquid dispositurum contra Turcos* [1]. Le compliment n'était pas pour plaire aux admirateurs de Hunyade. Aussi C¹ juge-t-il opportun de recourir à une retouche. Comment s'y prend-il ? Il transforme l'ablatif absolu en un nominatif, plaçant ainsi dans la barque Michel au lieu de Hunyade ; puis, soucieux pourtant de ne pas trop calomnier le valeureux commandant de la place, il supprime la seconde partie de la phrase, la plus compromettante. Pour une fois, le latin n'a pas gagné à la retouche ; la clarté non plus : *Admonitus D. Michael circa custodiam castri, indutus lorica cum duobus viris quadam navicula nunc per Danubium, nunc per Savam vectabatur : exspectabat enim, quonam fine haec clauderentur* [2]. Si c'était là le texte primitif, quel esprit assez inventif aurait jamais eu l'idée de le métamorphoser en la rédaction de C² ? Enfin tout ce qui est dans C¹ se retrouve, ou à peu près, dans C². Nous n'avons relevé que deux légères additions : à la page 376 b, une épithète flatteuse à l'adresse de Jean Hunyade, et à la page 379 d, le fait que Capistran avant de lancer ses croisés à la poursuite des Turcs aurait d'abord essayé de les retenir, par crainte d'embûches.

ci iunguntur. Alii fasces lignaminum... (p. 290-91).

C¹ corrige aussi deux lapsus calami de C². Au lieu de : « accingitur Iohannes ad praeparationem » (C², p. 68), il écrit : « accingitur Ioannes ad reparationem » (C¹, p. 372) ; en effet, il ne s'agit plus de se préparer mais de réparer les murs de Belgrade qui ont été renversés par les Turcs. Plus évidente encore est l'erreur de C² (p. 229), lorsqu'il dit : « Nemo miretur... quod beatus Pater remanere voluit illa nocte in castro » ; c'est *noluit* qu'il faut, comme le porte C¹ (p. 376).

[1] C², p. 323.

[2] C¹, p. 379.

Quand, par qui et à quelle fin exactement, ont été opérées dans le texte primitif de Jean de Tagliacozzo les modifications que nous venons de signaler? Il nous est impossible de le soupçonner pour le moment. A la fin de chacune de ses lettres C et D, le rédacteur priait ses confrères, témoins des faits, de corriger, améliorer, augmenter ou diminuer son récit[1]. Ils auront mis à profit la permission, ainsi que celle de châtier le style. Les modifications, d'ailleurs, portent plus sur la forme que sur les faits.

De ces considérations il résulte, nous semble-t-il, que le témoignage de Jean de Tagliacozzo, même dans ses lettres de 1460 et 1461, est loin d'être inutilisable. Un peu de prudence suffit à l'historien pour élaguer les éléments suspects et rester en présence d'une moisson de renseignements précis dont il aurait tort de se priver.

Cette conclusion est d'autant plus importante qu'en réhabilitant Jean de Tagliacozzo, nous raffermissons du même coup le crédit des deux principaux biographes de Capistran, Nicolas de Fara et Christophe de Varese[2]. Une comparaison minutieuse nous a en effet convaincu que, pour le sujet qui nous occupe, Nicolas de Fara[3] se borne à résumer judicieusement la relation de notre moine, en la complétant par des emprunts, parfois textuels, à la brève notice de Jérôme d'Udine[4]. Christophe de Varese[5] a certes des allures beaucoup plus indépendantes; il ne s'abaisse jamais à copier les mots. Il suit néanmoins de près le plan de Nicolas de Fara, et, coïncidence étrange, les mêmes faits lui suggèrent les mêmes réflexions. Ce qu'il ne trouve pas dans Nicolas, il le de-

[1] C², p. 403; D, p. 401.

[2] Voir le jugement que portent sur ces auteurs Voigt, op. cit., pp. 23, 89 sqq. et Jacob, op. cit., p. 173.

[3] Nicolaus de Fara, *Vita clarissimi viri fratris Ioannis de Capistrano*, dans *Acta SS.*, Oct. t. X, p. 439-83. Cette Vie fut composée vers l'année 1462; cf. Hocedez, *Nicolai de Fara praefatio in Vitam S. Iohannis a Capistrano*, dans *Anal. Boll.*, t. XXIII, p. 320, note.

[4] Hieronymus de Utino, *Vita S. Ioannis de Capistrano*, dans *Acta SS.*, t. c., p. 483-91. Cette biographie sous forme de lettre est datée du 17 juin 1457.

[5] Christophorus de Varisio, *Vita S. Ioannis a Capistrano*, dans *Acta SS.*, t. c., p. 491-545. Il est étrange que Voigt (o. c., p. 91) discutant la date de composition de cet écrit n'ait pas remarqué qu'elle était exprimée par l'auteur lui-même quelques lignes avant la fin (p. 545): *cum iam sumus in anno MCCCCLXIII prima die aprilis.*

mande à Jean de Tagliacozzo, surtout à la recension C[2]. Nous sommes portés à croire qu'il a connu aussi la lettre B, car il reproduit deux détails qui sont exclusivement propres à celle-ci [1]. S'il ajoute quelques traits nouveaux au récit de ses devanciers [2], ce sont des rappels d'événements antérieurs ou postérieurs à l'épisode principal. Quant à la confusion qu'il introduit à trois reprises dans les données de ses sources [3], nous lui en laisserons la paternité.

On ne doit pas s'étonner du manque d'originalité, en cet endroit, d'auteurs qui furent, aussi bien que Jean de Tagliacozzo, compagnons de S. Jean de Capistran en Allemagne et dans les régions voisines. En réalité, ni l'un ni l'autre n'assista au siège de Belgrade ni à la mort du héros. Nicolas arriva à Villach juste à temps pour contempler une dernière fois le visage de son saint ami, avant l'inhumation définitive [4]. Christophe n'eut même pas ce bonheur. Capistran, moribond, chargea Jean de Tagliacozzo de passer par Vienne pour y porter ses dernières recommandations aux Frères Gabriel de Vérone et Christophe de Varese [5].

Ce scrupule des deux biographes de s'en rapporter au témoignage écrit de deux témoins oculaires, Jean de Tagliacozzo et Jérôme d'Udine, plutôt que de se fier aux récits oraux plus ou moins dignes de confiance qu'on n'aura pas manqué de leur faire après les événements, n'est pas seulement tout à leur honneur, il fournit encore à qui voudrait porter un jugement d'ensemble sur leur travail un élément d'appréciation qui n'est pas à négliger. C'est un garant considérable de leur sincérité et de leur sérieux. La suspicion à leur égard serait d'autant moins justifiable qu'ils ont même su se garder des quelques exagérations où versa leur modèle.

R. L.

[1] Le songe où le saint se vit disant la messe, p. 512 = B, p. 21; la réflexion sur le motif des obsèques célébrées à Capistran, p. 533 = B, p. 32. Les passages suivants: p. 512 d e et p. 513 b ressemblent aussi à B, p. 21 et B, p. 22, plus qu'aux passages correspondants de C[2], p. 29 a et p. 30 b.

[2] Pp. 513 b, 529 bc, 529 e f, 531 f-532 a, 533 a-b, 533 c, 534 f.

[3] Pp. 532 c, 532 e, 532 f. L'épisode de la tempête sur le Danube (p. 532 c) avait été narré correctement par Varésius lui-même quelques pages plus haut, dans la série des miracles (p. 505 f).

[4] D, p. 399 d et NICOLAS DE FARA, p. 475 a.

[5] D, p. 398 c.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

N. B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

1. — Hippolyte DELEHAYE, S. I. *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1921, in-8°, VIII-448 pp.

Des personnes qui nous font l'honneur de lire régulièrement les *Analecta Bollandiana* nous ont plus d'une fois demandé s'il existait un ouvrage où fussent réunis dans un aperçu d'ensemble les principaux résultats acquis par la critique des documents hagiographiques. Une aussi vaste synthèse serait, pour plus d'une raison, difficile à tenter aujourd'hui. Le P. Delehaye a jugé préférable de circonscrire son sujet, en se limitant à un ordre de questions beaucoup plus spécial qu'il ne paraît à première vue. Les écrits connus sous le nom de Passions ou de Martyres forment, dans le domaine général de l'hagiographie, une classe à part, qui par ses origines, ses règles propres et ses formes traditionnelles, ne ressemble exactement à aucune autre. Ils appartiennent à des genres littéraires définis par des caractères distinctifs qu'on ne saurait déterminer avec trop d'attention. Celui qui s'en est fait une notion rigoureuse possède une pierre de touche, qui ne le rendra pas infaillible mais le préservera de bien des mésaventures.

L'auteur a pris soin de marquer nettement que les Passions des martyrs ne sont ni la seule ni toujours la principale source de l'histoire des persécutions, encore qu'il s'y rencontre des documents historiques de toute première valeur. Pour ceux qui croiraient que la critique met tout son bonheur à détruire, ce sera sans doute une réconfortante surprise de voir la large place faite aux « Passions historiques » (ch. I, p. 11-182), et le nombre respectable de pièces qui sont sorties de l'épreuve indemnes ou réhabilitées. A des distances variables de ces textes vénérés, s'échelonnent les panégyriques (ch. II), les « Passions épiques » (ch. III) et les « genres secondaires » ou « mixtes » (ch. IV), les plus déconcertants de tous pour le critique inexpérimenté.

Au cours de cette récapitulation sommaire, où rien d'essentiel n'a été oublié, l'occasion s'est présentée fort à propos d'apprécier et de discuter plusieurs travaux importants parus pendant la guerre, au moment où notre revue était réduite au silence. L'ouvrage comble donc en partie une lacune, à laquelle l'encombrement de notre *Bulletin hagiographique* ne permet guère de remédier autrement, sans nous mettre en retard avec les nouvelles publications survenues dans l'intervalle.

Toutefois l'auteur n'a pas visé à dresser un inventaire de faits ou un répertoire bibliographique. Son ambition serait plutôt d'avoir réussi à résumer, dans un exposé clair et convaincant, les principes qui doivent servir de fil conducteur à travers la littérature des Passions. A cet égard, le ch. V, sur « la vie des textes hagiographiques », est peut-être le plus instructif de tout le livre. En Orient comme en Occident, les Passions des martyrs, les « Passions épiques » surtout, ont subi le sort de tout genre littéraire dominé par un trop long passé. Écrites d'après des modèles fixes, par des auteurs exclusivement nourris d'exemples tout pareils, pour un public qui s'attendait à y rencontrer des épisodes, des types, des formules et des développements convenus, et qui eût été choqué de ne pas les retrouver, elles ont de plus été remaniées sans scrupule, tantôt pour s'accommoder aux légendes des pays où elles pénétraient, tantôt pour faire place à d'autres récits éclos ou importés dans leur pays d'origine. Rien ne serait plus décevant que d'appliquer à des compositions d'un genre aussi spécial les règles de la critique ordinaire, ou de les juger isolément, chacune pour soi, c'est-à-dire sans critique. L'hagiographe qui les écrivait se transportait avec son lecteur dans un monde idéal, où la fiction, par sa banalité même, avait pris une consistance analogue à celle de l'histoire. De là, un état d'esprit, complexe et nuancé, que l'on ne peut apprécier équitablement sans avoir étudié l'ensemble de la littérature hagiographique. Devant telle Passion fabuleuse, considérée séparément, le lecteur moderne, selon le tour de son esprit, crie à l'imposture ou essaie de plaider la sincérité de l'hagiographe. S'il avait vu et manié le moule littéraire d'où cette Passion est sortie avec cent autres, il n'oserait plus la taxer de mensonge formel, mais il renoncerait probablement à la sauver. On entend dire parfois qu'un récit mêlé d'amplifications déplorables peut cependant contenir un certain fond de réalité. Personne ne le contestera en principe ; mais autre chose est de retrouver cette part de vérité sous les développements parasites dont elle est recouverte. Les notions rassemblées dans le ch. V, « Histoire, tradition, littérature », montrent dans quelle mesure et sous quelles réserves cette délicate opération est possible. Ce n'est pas la faute de l'auteur s'il s'est vu forcé d'y répéter bien des axiomes de simple bon sens trop

souvent oubliés. Il faudra les inculquer maintes fois encore avant que tout le monde les ait compris. P. P.

2. — * Edmund Bishop. *Liturgica historica. Papers on the Liturgy and religious Life of the Western Church.* Oxford, Clarendon Press 1918, grand in-8°, xiv-506 pp.

3. — * Pierre Batiffol. *Leçons sur la Messe.* 2e édition. Paris, Gabalda, 1919, xii-330 pp.

4. — * Id. *Études de liturgie et d'archéologie chrétienne.* Paris, Gabalda, 1919, vi-327 pp.

Peu avant la guerre, Edmond Bishop nous avait promis un travail considérable sur S. Dunstan. C'était un de nos rêves, durant les années sombres, de voir le nom de l'illustre érudit figurer dans le sommaire de notre revue ressuscitée, et de donner à nos lecteurs, sur le grand archevêque de Cantorbéry, le résultat des études de l'homme qui possédait le mieux la matière. La nouvelle de sa mort est une des premières qui soient venues nous attrister. Peu après nous avons appris que dans son héritage littéraire on n'avait retrouvé aucune trace d'un manuscrit destiné aux *Analecta*. C'est une perte irréparable pour l'hagiographie, et les amis de Bishop, qui suivaient de près ses travaux et savaient où les trouver, ne se croiront pas suffisamment dédommagés par l'imposant volume où il avait commencé de réunir quelques-unes de ses plus importantes dissertations. Il est vrai que ce volume sera une véritable révélation pour d'autres, qui ignoraient peut-être la part considérable prise par ce liturgiste, dont la modestie égalait le savoir, aux progrès des sciences ecclésiastiques.

Imprimés dans des recueils pour la plupart inaccessibles au grand public, les travaux de Bishop ne jouissaient pas de la notoriété qu'ils méritent. On savait encore moins avec quelle abnégation il a, toute sa vie durant, prodigué les trésors de son érudition à quiconque s'avisait de recourir à lui, heureux de servir la vérité sans chercher sa propre gloire, et je ne crains pas de me tromper en disant que le nombre de travaux qu'il a inspirés et auxquels il a fourni de notables contributions dépasse ceux que l'on cite sous son nom. On regrettera que le volume qui vient de paraître ne s'ouvre pas par quelques pages qui retracent cette noble existence. En attendant qu'on rende à sa mémoire l'hommage qu'elle mérite, on pourra lire le numéro d'octobre 1917 de la *Downside Review* qui lui est en grande partie consacré, et l'intéressante et sympathique notice publiée dans le *Journal of theological Studies*, janvier-avril 1917, par le Doyen de Wells, J. Armitage Robinson.

Il est bon que le lecteur sache que l'auteur a eu le temps de revoir tout le volume en placards, et qu'il a corrigé les douze premières dis-

sertations sur la mise en pages. Les différences que l'on constatera entre les premières éditions de ses travaux et l'édition actuelle ne sont donc pas le fait d'autrui, et nous avons, sous sa forme définitive, la pensée de l'auteur sur les matières souvent délicates qu'il a abordées. En tête des vingt-huit dissertations qui sont groupées par matières : liturgie, histoire et archéologie, on est heureux de lire celle qu'il a intitulée « le génie du rite romain » et qui fit sensation en Angleterre lors de son apparition en 1899. Puis nous signalerons les recherches consacrées à l'autel chrétien ; au sacramentaire Gélasien ; aux anciens manuscrits du sacramentaire Grégorien ; aux anciens textes du Canon de la messe ; au *Kyrie eleison ;* aux litanies des saints du missel de Stowe ; aux origines de la fête de la Conception de la sainte Vierge ; aux *Libri confraternitatum ;* à Agnellus de Ravenne ; à la construction de la cathédrale de Milan ; aux inventaires du moyen âge etc. Nous ne citons que les principales et celles qui ont des rapports intimes avec notre cercle d'investigations. Dans toutes on admirera la science précise de l'auteur et ses vastes aperçus. Qui s'aviserait, sans lui, de découvrir, dans les liturgies insulaires, des influences de l'église visigothique d'Espagne ? Qui oserait retracer en quelques pages l'histoire d'une invocation aussi ancienne — on n'ose dire aussi banale — que le *Kyrie eleison ?* A propos des litanies des saints, M. B. soulève des questions fort délicates, dont quelques-unes attendent leur solution définitive. P. 142-43, il met en regard un texte grec et un texte latin des litanies, et se prononce pour l'antériorité des invocations grecques, dont le latin ne serait qu'une version. Oserai-je avouer que l'argumentation de l'éminent liturgiste ne m'a pas convaincu, et qu'on ne peut guère le suivre à moins d'avoir écarté du débat toute influence italo-grecque ? Parmi les résultats importants de son étude sur le Canon de la messe, nous indiquerons son opinion sur le groupe Félicité-Perpétue dans le *Nobis quoque peccatoribus*. Quelques érudits se sont émus du fait que, dans les vieux missels de Bobbio et de Stowe, ces noms sont séparés (*Perpetua, Agne, Cecilia, Felicitate*). De plus, dans notre canon l'ordre traditionnel *Perpetua, Felicitas*, n'est pas observé. On a voulu en conclure que Félicité n'appartient pas au groupe africain bien connu, lequel ne serait plus représenté que par la seule Perpétue ; Félicité serait la martyre du 23 novembre, la mère de sept fils, d'après la légende. M. B. n'en croit rien. Les deux saintes d'Afrique figurent au plus ancien calendrier de Rome, et au 7 mars, le sacramentaire Gélasien contient en leur honneur une messe dont la secrète les nomme dans le même ordre que le canon : *Felicitas, Perpetua*. M. B., qui n'admirait pas aveuglément toutes les initiatives irlandaises, qualifie la variante des missels de Boblio et de Stowe de « Irish improvement ».

Dans son excellent livre sur la Messe, où Mgr Batiffol a réuni en peu de pages tout ce qu'un chrétien éclairé doit savoir sur l'histoire de l'acte liturgique par excellence, les listes des saints du canon l'amènent à établir des synchronismes qui rattacheraient au pontificat du pape Symmaque le *Communicantes* et le *Nobis quoque peccatoribus*. Il suffirait peut-être de dire que ce pontificat y a laissé quelque trace. Mgr B. partage l'avis de ceux qui séparent Perpétue et Félicité, et en identifiant cette dernière avec la martyre romaine, il retrouve une fois de plus, dans le canon, la main de Symmaque, qui prouva sa dévotion à cette sainte en faisant restaurer la basilique de Sainte-Félicité. Il est probable qu'après avoir lu Bishop, l'auteur ne maintiendra pas ce détail de son argumentation. Le fait que sainte Perpétue avec sa compagne sont citées au plus ancien férial romain montre aussi qu'elles ne doivent pas leur introduction dans le canon romain « à leur renommée littéraire », comme Mgr B. semble le croire.

Dans le joli volume où le même auteur à réuni une série de neuf études, intéressantes à divers titres, nous noterons principalement les suivantes. *Les présents de S. Cyrille à la cour de Constantinople*. On aimerait à pouvoir dire que le grand défenseur de l'orthodoxie que fut S. Cyrille d'Alexandrie ne compta que sur sa vertu et sur la bonté de sa cause pour faire triompher celle-ci. Il n'y a pas lieu de nier qu'il ait eu recours, pour se concilier les grandes influences, à des moyens peu surnaturels. A ce sujet nous avons mieux que des témoignages. C'est la liste des gratifications, en monnaie et en nature, distribuées aux personnages importants de la cour. Mgr B. republie cette liste, et l'accompagne du commentaire historique et archéologique qui en fait ressortir toute la portée. Dans l'article intitulé : *Un souvenir du royaume Wisigoth de Toulouse (412-507) dans une messe mozarabe*, l'auteur étudie la messe de la Translation du corps de S. Saturnin fixée, dans le sacramentaire mozarabe, au 1 novembre. Elle n'est pas seulement remplie de réminiscences de la *Passio S. Saturnini*, mais d'une suite d'allusions à des événements datés des dernières années du royaume visigoth de Toulouse. Le petit mémoire sur *La Chandeleur* aboutit à la conclusion que cette fête n'est nullement, comme on l'a prétendu, un prolongement des Lupercales. La procession aux lumières n'est pas une réminiscence païenne, mais simplement la mise en scène de l'Évangile du jour. *Le Bréviaire Parisien de 1736 et le pape Clément XII*, précise, grâce à des correspondances inédites, tirées des archives du Ministère des affaires étrangères à Paris, l'intervention du Saint-Siège dans la publication du bréviaire parisien de M. de Vintimille. H. D.

5. — * P. Pourrat. *La spiritualité chrétienne. Des origines de l'Église au moyen âge*. Paris, Gabalda, 1918, in-8°, VIII-502 pp.

L'ascétisme et la mystique ont fait l'objet de nombreux travaux de détail ; aucune synthèse n'avait été tentée en français, et le livre de M. l'abbé Pourrat comble très à propos cette lacune. L'auteur étudie l'enseignement ascétique de Jésus et des apôtres ; l'ascétisme chrétien dans les trois premiers siècles de l'Église ; les déformations de l'ascétisme chrétien primitif (encratisme, montanisme etc.); le monachisme en Orient au IVe et au Ve siècles (Égypte, Syrie, Asie Mineure); la doctrine ascétique des moines orientaux ; le monachisme en Occident au IVe et au Ve siècles ; Pélage et S. Augustin ; la mystique chrétienne au IVe et au Ve siècles (S. Augustin, Denys l'Aréopagite) ; le Christ dans la spiritualité pendant les controverses christologiques du Ve et du VIe siècles ; l'Eucharistie ; le culte de la Vierge Marie ; le développement de la vie monastique en Occident après le Ve siècle (Italie, Gaule, Espagne) ; l'évolution du monachisme oriental. Cette vue rapide du plan adopté par l'auteur montre assez qu'il domine son sujet, et le cadre a été rempli avec beaucoup d'intelligence. Çà et là une mise au point sera nécessaire ; les éditions qui ne manqueront pas de se succéder seront pour l'auteur l'occasion de revenir sur certains détails. A propos de S. Syméon stylite, M. P. affirme que « les moines de Syrie et de Mésopotamie vécurent assez longtemps sans être groupés. Chacun vivait à sa guise, sans règle et sans supérieur. C'est ce qui rendit possibles les austérités épouvantables qui viennent d'être racontées. » S'il y avait à cette époque un bon nombre de solitaires, il y avait aussi, dans les mêmes pays, des couvents organisés, l'histoire de Syméon stylite le montre assez. Dans les pages consacrées à l'hagiographie grecque on pourrait relever quelques inexactitudes. Le rôle de Syméon Métaphraste est un peu grossi. Son ménologe ne couvre pas exactement l'année complète (voir notre *Synopsis Metaphrastica*) et beaucoup de Vies de saints ont été lues et même composées après l'apparition de son grand recueil. On ne peut pas dire qu'il ait été connu en Occident par des traductions latines, ni surtout que « Surius l'inséra dans son propre recueil des *Vies des Saints* ». C'est par Lipomano qu'on a pu lire quelques traductions de Vies de saints de la rédaction de Métaphraste, et c'est à Lipomano que Surius a fait des emprunts. Mais à cette époque tous les ménologes grecs passaient pour être l'œuvre de Métaphraste et il s'ensuit qu'on a cité sous son nom plus d'une pièce originale à laquelle il n'avait pas touché. Le triage n'a été opéré que de nos jours. H. D.

6. — * J. G. Frazer. *The Golden Bough. A Study in Magic and Religion,* third edition. Vol. XII. Bibliography and general Index. London, Macmillan, 1915, in-8°, vii-536 pp.

7. — * Id. *The Belief in Immortality and the Worship of the Dead.* Vol. I. London, Macmillan, 1913, in-8°, xxi-495 pp.

8. — * R. R. Marett. *Psychology and Folk-Lore.* London, Methuen, 1920, in-8°, ix-275 pp.

Le *Rameau d'or* de M. Frazer se compose de sept différents ouvrages, formant onze volumes complétés par un douzième : 1) *The Magic Art and the evolution of Kings* (2 vol.) ; 2) *Taboo and the perils of the Soul ;* 3) *The dying God ;* 4) *Adonis, Attis, Osiris* (2 vol.) ; 5) *Spirits of the Corn and of the Wild* (2 vol.) ; 6) *The Scapegoat ;* 7) *Balder the Beautiful* (2 vol.) ; 8) Tables générales. Le talent d'écrire de l'auteur ne se discute pas, et sa maîtrise dans l'art de grouper les faits est incontestée. Ces deux qualités expliquent le succès d'un ouvrage auquel la critique du détail trouverait tant à redire et qui doit être manié avec tant de précautions. La clarté de l'exposition fait complètement illusion sur la solidité des résultats et l'on n'aperçoit pas toujours aisément les vices du raisonnement dans un vaste ensemble qui a l'air d'être solidement agencé. La méthode est presque toujours la même. L'auteur procède par analogies. Une multitude de faits qui offrent quelque ressemblance extérieure sont accumulés. Par le fait, l'identité est supposée établie, alors que dans la plupart des cas elle aurait besoin de l'être, car rien n'est plus malaisé que de pénétrer l'esprit des traditions et des cérémonies qui se sont perpétuées chez des peuples avec lesquels l'européen n'a eu qu'un contact superficiel ; et l'on a l'impression qu'il arrive souvent à M. F. et à ceux de son école de commettre des erreurs comme celle du linguiste qui, rencontrant en diverses langues des mots composés des mêmes syllabes, leur attribuerait la même signification. Nous ne dirons pas de mal de la table générale, parce qu'une table rend toujours des services. Mais la liste bibliographique qui en fait partie en aurait rendu de tout autres si elle avait été autrement conçue. A quoi sert de savoir que M. F. a lu l'évangile de saint Matthieu, et les autres ? Que vient faire ici l'énumération des comédies d'Aristophane, des dialogues de Platon, des œuvres de Plutarque et de beaucoup d'autres, sans aucun renvoi aux passages où ils sont utilisés ? Un choix d'ouvrages, avec quelques indications sur leur valeur, ou du moins sur leurs auteurs, aurait pu compenser en quelque manière le défaut capital du *Golden Bough*, où se pressent sur le même rang les références les plus variées et les autorités les plus problématiques.

On sait que l'extraordinaire activité de M. F. lui permet de mener de front plusieurs tâches dont chacune suffirait à absorber un homme. Voici encore le commencement d'un grand ouvrage sur la croyance à l'immortalité de l'âme, et le culte des morts. Le premier volume contient le résultat de l'enquête chez les aborigènes de l'Australie, des îles

du détroit de Torrès, de la nouvelle Guinée et de la Mélanésie. La suite n'a pas paru. En terminant cette première partie de ses recherches, 'auteur déclare qu'il est impossible de n'être pas frappé de la force et de ll'universalité de la croyance à la vie future parmi les races sauvages ; ce n'est pas chez elles le résultat de la spéculation ou de la conjecture, ce n'est pas une espérance ou une crainte, mais une certitude pratique qui n'admet aucun doute. Cette foi est-elle fondée ? L'auteur ne se met point en frais pour résoudre cette question. La réponse, dit-il, dépend de l'idée qu'il faut se faire de la nature humaine, de la grandeur ou de l'insignifiance de l'homme. Et il laisse au lecteur le soin de conclure. Ce n'est pas cette fois qu'on reprochera à M. F. d'avoir été trop tranchant dans ses affirmations.

En matière de folk-lore et d'anthropologie M. Marret professe une doctrine beaucoup plus précise et des principes plus critiques que M. Frazer, qu'il traite d'ailleurs avec les ménagements dûs à un des membres les plus importants de la Folk-Lore Society de Londres. Son volume n'est pas un traité, mais une suite d'articles dont le premier a donné son titre au recueil. Ils sont tous intéressants à lire, et on y recueillera une foule de remarques qui sont à retenir. Ainsi cette définition du folk-lore : l'étude de la culture traditionnelle du paysan européen, c'est-à-dire d'une culture primitive qui a subi l'influence d'une haute civilisation. Avec raison M. M. insiste sur ce point que les survivances ne sont pas à traiter comme des fossiles, mais comme des éléments qui ont vie et mouvement. Que de fois on l'oublie, et avec combi-n de raison l'auteur nous rappelle la nécessité de recourir en ces matières aux critères psychologiques. Il serait difficile d'analyser, à cause de sa composition, le livre de M. M. En le lisant on a l'impression que l'auteur serait l'homme tout désigné pour formuler les règles du folk-lore scientifique. Espérons qu'il se chargera d'écrire le livre que tout le monde réclame. H. D.

9. — * Benjamin B. WARFIELD. *Counterfeit Miracles.* New-York, Charles Scribner's sons, 1918, in-8°, 327 pp.

Les dons surnaturels accordés par l'Esprit Saint aux premières communautés chrétiennes, les χαρίσματα, n'ont pas duré au-delà de l'âge apostolique. Dès lors, tout ce que nous rapportent en ce genre les Pères de l'Église, les écrivains du moyen âge, tout ce qui rentre dans la catégorie des « miracles catholiques », comme aussi les guérisons que l'on attribue à certains chefs de sectes dissidentes, les cures qui relèvent de la « Faith-Healing » ou de la « Christian Science » ne sont que des contrefaçons. Telle est la thèse de l'auteur. On ne peut contester sa réelle érudition. Mais il est facile de s'apercevoir qu'une trop grande abondance de faits l'a empêché de scruter ce sujet complexe, et que

la méthode adoptée, très pratique sans doute pour soutenir l'attention des auditeurs (car ce livre n'est qu'une série de conférences), ne saurait aboutir à des conclusions rigoureuses. Parmi les manifestations extraordinaires qui se couvrent du manteau de la religion, il y a des catégories très nombreuses à distinguer, et beaucoup d'entre elles n'ont certes rien à voir avec le miracle. M. W. a reculé devant la difficulté, dont il doit avoir saisi la portée dès l'abord, de définir avec précision l'objet de sa recherche. Faute d'avoir consacré une leçon préliminaire à établir la notion du miracle, à séparer nettement les données littéraires des faits historiques, à tracer la limite entre les états normaux et ceux qui rentrent dans le cadre des maladies du sentiment religieux, il nous promène à travers une multitude de faits disparates, qui apparaissent tous sur le même plan ; et c'est aussi pour cela que l'on voit cité comme autorité, de préférence à de sérieuses enquêtes qui méritent au moins qu'on les discute, le roman de Zola sur Lourdes ; que Madame Baker Eddy occupe presque autant de place dans le livre que tous les thaumaturges du moyen âge à la fois. La crédulité excessive est une faiblesse. Mais ce n'en est pas une de chercher à approfondir certains faits dont on ne conteste plus l'existence, et qui malgré tous les progrès des sciences psychiques, restent profondément troublants. Tout indique d'ailleurs que l'auteur s'est documenté un peu rapidement. Il cite un écrivain Harbey qui n'est autre que l'abbé Narbey, le P. Bonhours ; il s'occupe de Gemma Galgati (lisez Galgani), de John of Neponac (Jean Népomucène), et semble croire que la conservation d'un cadavre sans corruption est regardée par les catholiques comme un signe miraculeux. Tout le monde sait, de nos jours, à quoi s'en tenir.

H. D.

10. — * Jos. SCHRIJNEN. *Uit het leven der oude Kerk.* Met medewerking van O. v. D. HAGEN, W. POMPE en H. VROOM. Bussum, P. Brand, 1919, in-8°, VII-388 pp.

11. — * Jos. SCHRIJNEN. *Essays en Studien in vergelijkende Godsdienstgeschiedenis, Mythologie en Folklore.* Venlo, G. Mosmans senior, [1910], in-8°, 290 pp.

12. — H. KERN. *Een indische wedergade van de Legende der heilige Lucia,* dans *De Gids,* 1917, t. III, p. 534-40.

M. Schrijnen aime à exercer son talent de polygraphe sur des sujets assez divers. Ce sont des articles dispersés dans les revues qui forment la matière des deux volumes que nous annonçons, morceaux détachés qui sont des contributions à une histoire de la civilisation chrétienne d'une part, à l'histoire des religions et de la mythologie comparée de l'autre. Ces travaux ne sont pas très originaux, et ne sont pas destinés aux spécialistes. L'auteur a voulu faire de la vul-

garisation sérieuse, et on peut constater, rien qu'en parcourant sa bibliographie, qu'il a lu beaucoup de bons livres. Dans le premier volume on trouvera, outre des considérations générales sur la « Kulturgeschichte », ses méthodes, et le résultat que fournit à ce point de vue l'étude des catacombes, des dissertations sur des faits ou des institutions où se manifeste la vie de l'Église primitive, mais sans autre lien que les titres généraux sous lesquels elles sont groupées. C'est ainsi que, à propos de la « vie de foi » des premiers chrétiens on nous parle des origines et du développement du culte des saints, des tombeaux des saints Pierre et Paul — ici sont tranchées des questions qui ne nous paraissent pas mûres — enfin du dimanche. Dans tout cela la discipline est plus intéressée que la foi. Dans le chapitre « Vie privée » il n'est parlé que de la couronne de la mariée, du rôle de la femme dans la propagande chrétienne, de la crémation, et ainsi de suite. Les dernières dissertations sont consacrées à la « vie scientifique et littéraire » des premières générations : le titre de l'une d'elles : « De *Salvatore Olandese* » ne doit pas faire sourire. Il s'agit d'un fragment de fresque, dans laquelle on a cru reconnaître un buste du Sauveur, et qui a été remarqué la première fois par deux Hollandais dans une visite de la catacombe de Calliste. M. S. tient à souligner la part prise par ses compatriotes à l'exploration de la Rome souterraine. La section intitulée : « Taalleven » — on pourrait traduire par « vie linguistique » — débute par une phrase assez malheureuse : « Het oudchristelijk Latijn in den ruimsten zin des woords is de groeptaal der eerste Christenen. » Le latin serait donc la langue des premiers chrétiens. L'auteur oublie tous les chrétiens de langue grecque, et ne s'est point souvenu que le grec semble avoir été la langue officielle de l'Église de Rome à ses débuts.

A propos de l'attitude des chrétiens vis-à-vis du service militaire, le troisième canon du concile d'Arles de 314, *de his qui in pace arma proiciunt*, est expliqué dans un sens qui tranche toutes les difficultés. On le comprenait généralement comme une condamnation des déserteurs. Voici ce que propose M. S., après d'autres, du reste. Il s'agirait non de militaires, mais de gladiateurs. *Proiciunt* ne voudrait pas dire ici « jeter » ses armes, ou s'en débarrasser ; mais « lancer » ses armes, ou s'en servir. Cela ne serait pas permis en temps de paix, *in pace*, mais bien en temps de guerre. Explication ingénieuse que nous pourrons songer à adopter lorsqu'on aura apporté un exemple de l'expression *arma proicere* dans cette acception.

Il règne également une grande variété dans les articles qui composent le volume *Essays en Studien*. Ce sont tantôt les questions de principe et de méthode, qui font l'objet de ces travaux, tantôt des

détails parmi lesquels l'hagiographie trouve à glaner; voir la table alphabétique très complète où figurent bon nombre de saints que le populaire honore à sa façon. Les chapitres « Kerstbronnen » (puits sacrés) et « Twee volksheiligen » sont particulièrement à signaler, surtout le second, où l'auteur attire l'attention sur la source d'une légende qui se raconte tantôt à propos de sainte Lucie tantôt à propos de sainte Brigitte. Pour se délivrer des importunités d'un jeune homme, épris de la beauté de ses yeux, sainte Lucie les aurait arrachés de leurs orbites et les aurait remis à son poursuivant en le priant de la laisser en repos. M. Kern a retrouvé le pendant de cette histoire dans la littérature sacrée bouddhique. La collection de poésies connue sous le nom de Therîgâthâ, contient le récit suivant, qu'il traduit du pali. Un jeune libertin cherche à séduire la religieuse Subhâ et à la rendre infidèle à ses vœux. Celle-ci le repousse avec indignation, et pour montrer le peu de cas qu'elle fait de sa beauté, elle s'arrache un œil et le lui présente. Subhâ délivrée se rend auprès du Bouddha : l'œil sacrifié lui est restitué. M. K. traduit un autre récit du même genre, également de provenance bouddhique (*Kathâsarit-Sâgara*, VI, 28), où les rôles sont renversés : c'est un prince qui s'arrache un œil pour calmer les transports d'une femme. La fortune du thème des yeux arrachés est une nouvelle confirmation de la théorie indianiste de l'origine des contes populaires. H. D.

13. — * Ioannes Bapt. De Rossi. *Inscriptiones Christianae Urbis Romae septimo saeculo antiquiores.* Edidit Iosephus Gatti. Voluminis primi supplementum. Fasc. I. Romae, Cuggiani, 1915, in-fol., IV-144 pp.

Lorsque parut le tome II des Inscriptions chrétiennes de Rome, le sentiment qui succéda à l'admiration fut l'impatience d'être bientôt mis en possession de la suite de ce chef-d'œuvre, qui se trouvait être en même temps un outil de première nécessité. Voilà longtemps que l'impatience a fait place à la résignation, et on se prend à se demander si l'on rêve lorsqu'on feuillette ce premier supplément des inscriptions datées, qui nous conduit jusqu'à l'année 394. Après De Rossi, c'est Gatti, excellent épigraphiste, malheureusement peu expéditif, qui est mort à la peine. L'héritage de ces deux savants éminents est tombé en bonnes mains. M. Silvagni qui est chargé de la publication, possède toutes les qualités requises pour la mener à bon terme : il est jeune, actif et pratique. Ce n'est pas sa faute s'il n'a pas poussé au delà de la 18e feuille, la dernière imprimée par Gatti, le supplément dont il nous donne aujourd'hui le premier fascicule. Il faut lire dans *l'Archivio storico della R. Soc. Romana di Storia patria*, t. XXXIX, le rapport où il fait connaître, en même temps que les difficultés qu'il est décidé de vaincre, le plan adopté pour la continuation. Celui de De Rossi,

tel qu'il l'a exposé dans le tome I, p. XXXIX*, était grandiose, et lui seul était capable de l'exécuter, ou plutôt, l'événement l'a montré, c'était trop pour un seul homme, et si l'illustre archéologue avait pu se résoudre à renoncer à l'ordre systématique qu'il avait rêvé, et prendre pour seul guide la topographie, il eût sans difficulté donné au public les énormes matériaux accumulés durant une longue vie toute entière consacrée à la science. La répartition par classes, qui, outre ses difficultés de réalisation entraîne de multiples répétitions, sera abandonnée. On achèvera, bien entendu, le supplément des inscriptions datées, mais dans la suite de l'ouvrage c'est l'ordre topographique, celui du *Liber de locis sanctis martyrum*, qui sera suivi. Un premier volume contiendra les inscriptions fausses — elles sont en petit nombre, mais c'est rendre service que de les désigner à l'attention des chercheurs trop confiants — puis celles, beaucoup plus nombreuses, dont le lieu d'origine est inconnu ou douteux. Le second volume est réservé aux inscriptions dont on connaît la place primitive, celles d'abord des édifices urbains, puis celles des cimetières ou des voies dans un rayon de sept kilomètres. Les diocèses suburbicaires seront exclus, simplification qui est en rapport avec le titre même de l'ouvrage et d'autant mieux justifiée que les inscriptions de ces régions figurent dans le *C.I.L.* Les inscriptions juives seront maintenues, suivant le plan de De Rossi. Dans l'avant-dernier volume seront recueillies les inscriptions sur les *instrumenta* d'usage chrétien, et le dernier sera rempli par les tables, qui seront assez abondantes pour suppléer aux avantages du classement systématique. Les reproductions photographiques des inscriptions seront réunies dans un album séparé. Ceci peut offrir des facilités pour un certain genre d'études. Mais il serait bien commode d'avoir sous les yeux le fac-similé à côté de la transcription. N'insistons pas. Le programme de M. S. est assez beau pour que nous ne lui demandions pas autre chose que de le réaliser promptement. Son auteur aura rendu à la science des antiquités chrétiennes un service de premier ordre.

N'oublions pas de noter que le supplément dont le premier fascicule vient de paraître ne contient pas seulement les inscriptions datées découvertes depuis 1857 ; on y trouvera aussi des compléments et des réctifications dont il faudra tenir le plus grand compte. C'est ainsi que les quatre premières inscriptions du recueil de De Rossi, dont les premières surtout, celles des années 71, 107, 111, avaient inspiré des doutes à plus d'un érudit (voir, par exemple, *Anal. Boll.*, XVI, 18 à propos des inscriptions du cimetière de Commodille) sont résolument sacrifiées pour les meilleurs motifs. H. D.

14. — * Marco Magistretti e Ugo Monneret de Villard. *Liber notitiae sanctorum Mediolani.* Milano, 1917, in-8°, liv pp., 462 col., avec cartes.

L'ouvrage attribué communément à Geoffroy de Bussero, chapelain de Rovello, diocèse de Milan, né en 1220, et dont il existe un manuscrit unique à la bibliothèque capitulaire de Milan, devrait avoir son pareil dans tous les diocèses de la chrétienté. C'est un recueil de notices sur les saints honorés dans le diocèse de Milan, à l'époque où vivait l'auteur, avec une liste des sanctuaires. Le précieux volume avait depuis longtemps attiré notre attention. Une copie intégrale, que le P. Van Ortroy avait rapportée d'Italie, attendait depuis vingt ans son tour d'impression, et parmi les beaux rêves que l'on caressait avant guerre, la publication de Bussero avait pris rang, à telle enseigne qu'en 1917, on avait sorti des tiroirs le *Liber notitiae sanctorum* pour lui faire sa toilette. C'était une des rares besognes auxquelles il fût alors possible de songer. Les événements se chargèrent d'interrompre celle-ci, et nous aurions moins vivement ressenti cette contrariété si on avait pu nous faire savoir qu'à ce moment, à Milan même, s'imprimait, sur beau papier, l'énorme et intéressante compilation. Il est certain que nous étions moins bien préparés que les savants du pays à éditer un texte où la topographie joue un si grand rôle, et le volume des *Subsidia hagiographica* où l'œuvre de Bussero aurait pris place, devait être suivi d'un second, comprenant, avec un commentaire hagiographique, des notes littéraires et topographiques et d'abondantes tables, qu'il eût été imprudent de rédiger sans une collaboration milanaise. Ne nous plaignons donc pas d'avoir été devancés — il fallait d'ailleurs partir à point — et recommandons à l'attention de quiconque s'intéresse à l'hagiographie lombarde cette Légende dorée qui a, sur celle de Jacques de Voragine, l'avantage inappréciable de nous donner les renseignements les plus précis sur les patronages d'un des plus vastes diocèses de la chrétienté. Il y a là, pour l'histoire régionale surtout, une très riche mine à exploiter, car il s'en faut que les éditeurs l'aient épuisée. Les prolégomènes sont intéressants, et on y apprend notamment que le *Liber notitiae sanctorum* n'est pas l'œuvre de Bussero, mais d'un anonyme qui s'est servi de ses notes, les a remaniées, complétées et, hélas, aussi tronquées. M. Monneret a raison de dire que les deux parties du livre, la partie biographique et celle qui concerne le culte, sont d'importance inégale, et que la seconde a une valeur exceptionnelle. Mais il exagère peut-être en affirmant que la première est de très mince intérêt ; car si nous y trouvons peu de noms entièrement nouveaux, comme Anstantius, Antonianus, Nicos, il est difficile de se prononcer sur l'ensemble en connaissance de cause avant d'avoir déterminé les sources de la compilation, et on peut bien

dire qu'il reste encore quelque chose à faire en cette matière. Je ne puis m'empêcher d'ajouter que l' *Indice toponomastico* m'a déçu. Il devrait être beaucoup plus détaillé, absolument complet, tenir compte de toutes les formes, et donner quelques indications permettant de procéder à des identifications. Puisqu'on a reculé devant le commentaire topographique, la table devait être rédigée de façon à en tenir lieu dans une certaine mesure. Je doute que les philologues soient satisfaits de celle qu'on leur donne. H. D.

15. — * Leon Hardy CANFIELD. *The early Persecutions of the Christians.* New-York, Columbia University, 1913, in-8°, 215 pp. (= *Studies in History, Economics and public Law,* volume LV, number 2).

Cette monographie est sortie du séminaire historique du professeur J. Shotwell. Elle se divise en deux parties. La première est un exposé historique où l'auteur traite successivement de la base légale des persécutions romaines ; de la persécution de Néron ; de l'attitude des Flaviens, de Trajan, d'Adrien dans le grand conflit.

Un nombre égal de chapitres compose la seconde partie, consacrée à l'énumération et à l'étude des textes qui servent de source ; l'auteur y suit la même marche. Il serait excessif de dire que ce travail renouvelle l'histoire des persécutions. Mais on ne peut nier qu'un grand effort a été fait pour le mettre au courant des dernières publications, et c'est merveille de constater l'importance des ressources que l'on peut trouver dans certaines bibliothèques d'Amérique pour les recherches d'érudition les plus spéciales. H. D.

16. — * C. John CADOUX. *The early christian attitude to War.* With a foreword by the Rev. W. E. ORCHARD. London, The Swarthmore Press, 1919, in-8°, XXXII-272 pp.

Agitée bien souvent avant les derniers événements, la question de l'attitude de la primitive Église vis-à-vis de la guerre s'est posée à nouveau dans des milieux assez divers. Nous n'avons pas cherché à dresser une bibliographie récente du sujet, ni d'entrer bien avant dans une discussion qui pourrait nous mener fort loin. Il était difficile de passer sous silence un livre comme celui de M. Cadoux qui a profité d'une façon intelligente de tout ce qui a été publié avant lui, et a donné une attention spéciale aux textes hagiographiques. Son livre peut donc rendre de réels services. Dirons-nous qu'il apporte la solution définitive que l'on poursuit depuis si longtemps ? En parcourant les textes, on a tour à tour l'impression que l'affirmative peut être défendue aussi bien que la négative à condition de grouper convenablement les éléments, et le procédé de M. C., qui réunit d'abord en un chapi-

tre les témoignages défavorables à la guerre, dans un autre ceux qui peuvent être entendus en sens contraire — certains auteurs figurent dans les deux — accentue beaucoup cette difficulté. Il est évident que le problème doit être posé autrement qu'on ne le fait en général, et qu'il faut distinguer plus nettement la théorie et la pratique. Que l'Église regarde la guerre comme un mal, cela n'est pas douteux; que sa doctrine reçue par tous et logiquement appliquée doit aboutir à l'extinction de ce fléau, c'est bien certain; qu'elle n'encourage rien de ce qui tend de sa nature à le perpétuer, on est d'accord à l'admettre. Il ne suit pas de là qu'elle doive interdire aux chrétiens le métier des armes, qui, dans les conditions actuelles de l'humanité, est une sauvegarde indispensable contre l'injustice et l'oppression. Dans l'histoire de la primitive Église, on assiste, sur ce terrain comme sur beaucoup d'autres, à la lutte séculaire entre l'idéal et la réalité, à l'effort de la conscience qui tente de concilier les principes avec les conditions concrètes de l'existence, de trouver la formule qui exprime la hiérachie des devoirs dans des situations imposées par les circonstances. En pareille matière les tâtonnements sont inévitables; les esprits souples arrivent les premiers à des conclusions qui seront plus tard celles de tout le monde, mais que les rigoristes commencent par repousser comme contraires à la morale. On a tort de généraliser, et de chercher à fixer l'opinion commune d'une époque où la conscience chrétienne était divisée. Les mêmes textes portent souvent le témoignage de cet état d'hésitation. La célèbre *Passio Maximiliani* nous montre d'une part un jeune homme persuadé de l'absolue incompatibilité entre le service militaire et la profession de foi chrétienne, de l'autre de nombreux chrétiens qui n'hésitent pas à servir *in comitatu*, aux côtés mêmes de l'empereur. Il va sans dire que l'état militaire pouvait, à certaines époques et dans des circonstances particulières, avoir des exigences qui équivalaient à une mise en demeure d'abjurer. Le peu que l'on sait de la vie intérieure des camps semble prouver que ce n'était pas l'ordinaire et, en dehors des cas où un acte formel d'idolâtrie était demandé au soldat, les textes hagiographiques nous renseignent sur des exceptions et non sur la règle. Si l'Église avait professé pour l'état militaire l'aversion dont on cherche à relever les traces, il s'agirait d'expliquer la prédilection des écrivains ecclésiastiques pour la terminologie guerrière.

Nous ne chercherons pas querelle à M. C. à propos de certaines Passions, citées en passant, et dont le caractère historique appelle des réserves. En général, son choix est bon. P. 240, *Theodorus of Tyrus* est une traduction peu exacte de *Theodorus tiro*, et je ne sais à quelle nécessité répondent des formes doubles comme celle-ci : *Khrusostomus (St. Chrysostom).* H. D.

17. — * J. P. Waltzing. *Le Codex Fuldensis de Tertullien.* Liège, 1914-1917, in-8°, viii-523 pp.

18. — * Id. *Tertullien. Apologétique.* Texte établi d'après le codex Fuldensis. Liège, 1914, in-8°, viii-144 pp.

19. — * Id. *Tertullien. Apologétique.* Texte établi d'après la double tradition manuscrite. Apparat critique et traduction littérale revue et corrigée. Liège, 1919, in-8°, viii-147 pp.

20. — * Id. *Tertullien. Apologétique.* Commentaire analytique, grammatical et historique. Liège, 1919, in-8°, viii-234 pp.

(= *Bibliothèque de la faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège,* fasc. XXI-XXIV).

Aux difficultés de la langue, du style, de la pensée, communes à toutes les œuvres de Tertullien, se joint, pour l'Apologétique, la circonstance de la double tradition manuscrite, qui a causé de sérieux embarras aux éditeurs. L'une, dont le représentant principal est le manuscrit *Parisinus 1623* (P), et qui s'est conservée dans une trentaine de manuscrits, a été, jusqu'en ces tout derniers temps, suivie par les éditeurs à l'exclusion de l'autre ; celle-ci n'a survécu que dans le *Codex Fuldensis* (F), manuscrit perdu, mais dont on a une collation faite par F. Modius. Les variantes sont considérables, et l'entreprise de Rauschen, qui a résolument introduit dans le texte la plupart des leçons de F, a pu sembler quelque peu téméraire. Pour se rendre compte de la valeur réelle de ce témoin si négligé, M. Waltzing a eu la patience d'étudier, une à une, ses leçons propres, d'exposer les raisons qui déterminent l'admission ou le rejet de chacune d'elles ; puis, ayant démontré l'importance de cette tradition, il a essayé d'abord de la reconstituer en introduisant dans le texte reçu les variantes de F, chaque fois qu'elles ont paru simplement compréhensibles. Dans un autre volume il nous donne l'Apologétique, en ayant recours à la double tradition, c'est-à-dire, en essayant de rétablir la phrase de l'auteur dans la mesure où les deux groupes de témoins permettent de la reconnaître. Une traduction littérale d'un côté, puis un commentaire courant complètent cette étude approfondie d'un chef-d'œuvre, qu'on ne relit jamais sans y découvrir de nouvelles beautés. Tout ce qu'on a essayé jusqu'ici pour le faire goûter et comprendre est dépassé par cet ensemble de travaux. M. W., qui possède tous les secrets de la méthode philologique, est en outre doué d'un sens pratique que beaucoup de ses collègues lui envieront. On n'a qu'à penser à ce que deviendrait l'étude de l'Apologétique si, au lieu de distinguer nettement, comme le fait M. W., dans des volumes séparés, les diverses opérations par où un texte ancien doit passer avant de pouvoir être interrogé avec confiance, l'auteur avait fondu le tout dans la savante confusion dont certains gros commentaires offrent l'exemple, au risque de faire ac-

cuser la philologie de ne pas favoriser les idées claires. Des travaux comme ceux de M. W. ne contribueront pas peu à la réhabiliter, et nous lui devons de la reconnaissance pour avoir trouvé le moyen de rendre « plus clair, plus facile à comprendre et plus agréable à lire », l'œuvre capitale de Tertullien. Peu d'éditions dites critiques représentent une pareille somme de travail. Mais le résultat n'est pas inférieur à l'effort, et à cet égard aussi, il faut espérer que l'exemple donné par le savant professeur de Liège ne sera pas perdu. H. D.

21. — * P. Corssen. *Das Martyrium des Bischofs Cyprian*, dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. XV (1914), pp. 221-23, 286-316; t. XVI (1915), pp. 54-92, 198-230; t. XVII (1916), p. 189-206; t. XVIII (1917-18), pp. 118-39, 202-223, 249-72.

Après M. Reitzenstein, M. P. Corssen s'est occupé des témoignages relatifs à la mort de S. Cyprien : les Actes sous leurs diverses formes et la Vie par le diacre Pontius. Son étude très détaillée, prend parfois les allures d'un commentaire historique et philologique, qu'on ne lira pas sans profit, mais où on relève les traces d'une rédaction trop rapide. Il est utile de savoir, avant d'en commencer la lecture, que l'auteur a été amené, avant la fin de sa publication, a rétracter certaines idées émises dans les premiers articles. Il en est d'autres sur lesquelles il aurait avantage à revenir. Lorsque, au lieu du supplice, S. Cyprien s'est dépouillé de son vêtement extérieur, *in linea stetit*, ce qui est assez clair. M. C. a trouvé une interprétation nouvelle. Cela veut dire que Cyprien se plaça sur une ligne tracée dans le sable (XVII, 200). Puis est-il bien certain que ces paroles des Actes : *propter hoc tumultus fratrum* etc., soient une interpolation suggérée par les Actes de Montanus et Lucius (XVI, 54) ? Arrivera-t-il à démontrer que les Actes des SS. Tarachus, Probus et Andronicus sont contemporains de leur martyre (XVI, 63), et que ceux des SS. Cyricus et Julitte mettent en œuvre des traditions de famille (XVI, 69) ? Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit M. C. s'appuyer sur une pièce de date incertaine et aussi dénuée de valeur que les Actes des SS. Tryphon et Respicius (XVI, 223). Les raisons qu'il trouve pour reconnaître un élément antique dans la *Passio Savini* (XVII, 191) sont bien curieuses. On goûtera peu l'explication d'un passage de la Passion de Polycarpe (c. 17), où l'on voit Nicétas, sous l'influence des juifs, agir sur le gouverneur pour qu'il refuse aux chrétiens le corps du martyr : μή, φησίν, ἀφέντες τὸν ἐσταυρωμένον, τοῦτον ἄρξωνται σέβεσθαι. Ceci paraît tout à fait invraisemblable à M. C. Quel intérêt pouvaient avoir juifs et païens, se demande-t-il, à maintenir chez les chrétiens la foi au Christ ? La déclaration qui suit aussitôt sur la différence des honneurs rendus aux martyrs et au Christ, montrerait

qu'il s'agit ici de difficultés élevées dans les milieux chrétiens (XVI, 64).

Il est à peine nécessaire de faire remarquer que ni juifs ni païens ne se soucieraient le moins du monde de voir le Christ abandonné par ses adorateurs. Mais ils redoutaient ou feignaient de redouter de leur part l'adoption d'un culte plus impie encore que celui qu'on essayait d'extirper. C'est pour répondre à cette pensée que l'Église de Smyrne oppose le culte rendu au Fils de Dieu à celui qu'on rend aux amis et aux imitateurs du Christ, que sont les martyrs, et nullement pour prévenir ou corriger des abus au sein de la communauté.

Chemin faisant, M. C. rencontre les *Acta Maximiliani*. Il ne fait nulle distinction entre la première partie de la pièce et l'addition qui est d'un tout autre style et vraisemblablement très postérieure (XVI, 65). La dame qui se charge d'ensevelir Maximilien s'appelle Pompeiana. M. C. déclare sans hésiter (XVII, 222), que c'était la femme de l'avocat du fisc Pompeianus qui intervient au début de l'action. Il s'imagine d'ailleurs que Pompeianus est l'avocat de Maximilien (der dem Maximilianus in seinem Process zur Seite stand). Tout au contraire ce fonctionnaire demande son incorporation : *rogo ut incumetur*, et il s'est contenté de prêter son nom à l'hagiographe pour désigner la matrone classique des légendes de martyrs. De ce que Maximilien répond : *Deo gratias* après la lecture de la sentence, et prie son père de remettre au bourreau l'habit neuf qui avait été préparé pour son entrée dans la milice, M. C. conclut que le martyr avait une dévotion spéciale pour S. Cyprien et cherchait à l'imiter en tout. Qu'on se rappelle que S. Cyprien fit donner au bourreau 25 pièces d'or. On dira plus justement que l'hagiographe avait lu les Actes de Cyprien, et s'en est souvenu. Embarrassé par la phrase : *sub monticulo iuxta Cyprianum martyrem secus palatium*, M. C. déclare que la leçon *palatium* est fautive, qu'elle n'est pas dans les manuscrits, qui portent *platum ;* que le mot n'est qu'une conjecture de Ruinart (XVI, 91). M. C. a lu bien rapidement. Ruinart ne donne pas *platum* comme la leçon d'un manuscrit mais comme celle de l'éditeur d'Oxford. Le manuscrit du Mont-Saint-Michel (actuellement Avranches, 167), dont nous avons une bonne copie sous les yeux, porte bien clairement *palatium*. Ruinart qui se servait de ce manuscrit n'a donc pas dû recourir à la conjecture pour le corriger.

Un bon nombre de pages (XVI, 70-92), sont remplies par une discussion des textes sur la sépulture et les basiliques de S. Cyprien. M. Monceaux, qui a traité ce sujet avec sa clarté habituelle (*Hist. littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. II, p. 369-86), y est pris à partie, et saura se défendre ; car si sur quelques points on peut tenir compte des observations de M. C., il a accumulé ici comme ailleurs nombre de remarques dont l'exactitude est contestable. On ne s'attendait pas

à voir reparaître en cet endroit, à propos de S. Cyprien, la question démodée des « saints successeurs des dieux ». M. C. y revient à l'occasion du texte bien connu de Procope, *De Bello Vand.* I, 21. « Les Carthaginois, dit Procope, honorent particulièrement S. Cyprien. Ils lui ont élevé un temple magnifique devant la ville au bord de la mer, et entre autres honneurs qu'ils lui rendent, ils célèbrent sa fête annuelle qu'ils appellent Κυπριανά, nom que les matelots donnent également aux tempêtes de cette époque de l'année, parce qu'elles coïncident à peu près avec la fête. »

Voici comment raisonne M. Corssen (XVI, 37). Ce nom spécial de la fête et l'usage qu'en font les matelots est un signe que cette solennité était primitivement celle d'une divinité dont les gens de mer, convertis au christianisme, confondirent le culte avec celui de Cyprien. La fête du saint ramenait périodiquement le souvenir des anciennes cérémonies, et ils essayaient alors de les renouveler en l'honneur du martyr. Ceci est affirmé comme un fait évident et qui ne se démontre pas. Car M. C. passe aussitôt à une autre recherche : quelle est l'antique divinité de Carthage ainsi supplantée par S. Cyprien ? La solution doit être cherchée dans le nom de Κυπριανά. Le phénomène naturel auquel on l'applique n'a rien à voir avec le martyr. (Pardon ! Procope indique très bien la coïncidence qui explique l'appellation.) Le nom est donc plus ancien, et il doit nous permettre de retrouver la divinité invoquée à l'époque païenne par les matelots. Cyprien, Κυπριανός, est un mot à moitié grec à moitié latin. Le radical grec nous rappelle l'île de Chypre, ou mieux, la *diva potens Cypri*, l'Astarté des Carthaginois. Les fêtes de cette déesse devaient porter chez les grecs le nom de Κύπρια. Le nom du saint dont la fête tombait dans cette saison a suggéré la transformation de Κύπρια en Κυπριανά. Donc Cyprien a remplacé, dans la marine, la déesse Astarté.

Bel exemple, n'est-ce pas ? des aberrations où conduit la manie dont nous avons si souvent signalé le danger. Pour arriver à la conclusion prévue, il faut commencer par faire abstraction d'un fait très simple, appuyé sur un témoignage historique des plus clairs : le saint donne son nom à la fête célébrée en son honneur ; le nom de la fête passe aux vents d'équinoxe qui soufflent à ce moment. Puis on suppose que les troubles atmosphériques étaient désignés, avant Cyprien, par le nom d'une divinité ; que la fête de cette divinité se solennisait à ce moment ; que le vocable rappelait le nom de Cyprien ; que les marins parlaient le grec ; toutes assertions dont on n'apporte aucune preuve, qu'aucune ombre d'indice en dehors du système préconçu ne suggère. Voyons, n'est-il pas plus simple et plus sûr de s'en tenir aux conclusions du bon sens ? H. D.

22. — * Adhémar D'ALÈS. *Le diacre Pontius*, dans *Recherches de science religieuse*, t. IX (1918), pp. 319-78.

La *Vita et passio Cypriani* (*BHL*. 2041), qui, dans les manuscrits, ne porte pas de nom d'auteur, est, d'après S. Jérôme, l'œuvre de Pontius, diacre de Cyprien. Le P. d'Alès, par des considérations tirées des citations bibliques, du vocabulaire, un peu aussi de la syntaxe, cherche à démontrer qu'il est aussi l'auteur du *De laude martyrii*, qu'on s'accorde généralement à reléguer parmi les œuvres apocryphes de Cyprien, et que quelques-uns ont tenté de mettre sur le compte de Novatien. Il s'est demandé aussi si deux autres écrits, autrefois attribués à Cyprien, ne seraient pas du même Pontius, et il conclut que, s'il n'est pour rien dans l'*Adversus Iudaeos*, c'est peut-être lui qui compila le *Quod idola dii non sint*. Enfin, et ceci nous intéresse davantage, il fait de Pontius, après la persécution de Valérien, l'hagiographe attitré des martyrs carthaginois. Car nous lui devrions la *Passio sanctorum Mariani et Iacobi* et la *Passio sanctorum Montani et Lucii*. Ces conclusions sont proposées non pas comme certaines mais comme ayant une forte probabilité.

Certes, aucun argument n'a été négligé, et l'ingénieux critique a minutieusement relevé tous les indices qui semblent favorables à sa thèse. Je voudrais pouvoir dire qu'ils entraînent la conviction. Si l'on voulait se contenter de dire que ces écrits appartiennent sensiblement à la même époque et sortent d'un même milieu, il n'y aurait guère d'objections à faire. Mais il est assez dangereux, dans des études de ce genre, de chercher un nom propre. Inconsciemment on se laisse dominer par l'idée que ceux-là seuls dont le nom a passé à la postérité étaient capables d'écrire, ou du moins d'écrire d'une certaine manière, et l'on se montre peu exigeant pour les traits individuels. Combien y en a-t-il, dans les nombreux rapprochements alignés par le P. d'Alès, qui portent véritablement la marque personnelle ? Le vocabulaire est bien banal, et le style trop peu saillant pour fournir des arguments décisifs. Il vaudrait la peine de dresser aussi la liste des mots communs aux textes en question et à d'autres écrits qui ne sont pas de Pontius. Qu'il y ait de grandes analogies entre les deux Passions des SS. Marianus et Jacques, et des SS. Montanus et Lucius, on l'avait déjà reconnu. Mais personne ne s'était avisé de les attribuer au même auteur, les moyens de démonstration faisant défaut. Et quand on serait arrivé à faire cette preuve, il faudrait encore montrer que l'auteur ne peut être que Pontius. H. D.

23. — * P. FRANCHI DE' CAVALIERI. *Note agiografiche*. Fascicolo 5°. Roma, Tip. Vaticana, 1915, II-136 pp. (= *Studi e testi*, 27).

24. — * G. ANRICH. *Hagios Nicolaos. Der heilige Nicolaos in der*

griechischen Kirche. Texte und Untersuchungen. Band I : Die Texte. Band II : Prolegomena, Untersuchungen, Indices. Leipzig, B. G. Teubner, 1913, 1917, in-8°, xv-464, xii-592 pp.

Qu'on ne s'étonne pas de trouver réunis deux ouvrages dont les sujets sont si disparates. Les comptes rendus développés qui devaient leur être consacrés étaient préparés à la fin de 1917. Les événements de 1918, sur lesquels nous ne désirons pas revenir (*Anal. Boll.*, XXXIII, 378), ont eu pour conséquence de les faire disparaître et, après de vaines recherches, nous avons pris le parti d'annoncer provisoirement ces importantes publications, dont aucune bibliothèque hagiographique ne peut se passer.

Avant d'endosser l'uniforme militaire pour servir son pays et notre cause, l'auteur des *Note agiografiche* trouvait moyen d'adresser à des amis, alors isolés de tout contact avec le monde civilisé, un témoignage de sympathie dont ils sont fiers. Avec les noms des hagiographes qui figuraient sur les derniers numéros des *Analecta*, la dédicace suivante est inscrite à la première page du livre : *Hagiographis Bollandianis hos meos qualescumque labores pietatis causa dedico. MDCCCCXIIII — MDCCCCXV*. Ce n'est pas sans peine que le volume parvint à franchir le cercle de fer dont nous étions enveloppés, et nous fûmes de longs mois à ignorer qu'au delà des Alpes on se préoccupait aimablement du sort des continuateurs de Bollandus. Ce serait mal connaître notre passé et le caractère de nos relations déjà anciennes avec l'auteur des études hagiographiques qui portent le titre trop modeste de « Note », de croire que nous ne saurions juger impartialement un ouvrage qui nous est offert comme un gage d'étroite amitié. Nos lecteurs savent que nous regardons les travaux de M. P. Franchi comme les contributions les plus importantes qui aient été fournies par la critique à l'étude des Actes des martyrs ; que si nous sommes toujours pleinement d'accord sur la méthode et les principes, nous discutons librement les applications, persuadés, de part et d'autre que, dans les questions obscures, la contradiction est la condition nécessaire pour atteindre la vérité. Le présent volume en est une nouvelle preuve, et pour n'en donner qu'un exemple, nous citerons la dissertation sur les paroles de S. Laurent : *Assum est, versa et manduca*, qui nous a déjà fourni matière à discussion, et verse au dossier des documents nouveaux dont il sera tenu le plus grand compte. On verra une fois de plus dans les *Note* que l'on peut souvent trouver d'utiles indications dans les pièces hagiographiques les plus misérables, à condition de les lire comme M. F. nous apprend à le faire à propos du Μαρτύριον τοῦ ἁγίου Μαρίνου, dont on possédait une vieille traduction latine (*BHL*. 5538) et dont il publie le texte grec d'après le manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris, 1491. Les autres « notes »

ont pour objet la légende de S. Clément pape, le texte de la Passion des SS. Jean et Paul, la Passion de S. Philippe d'Héraclée, les Actes des SS. Claude, Astérius, Néon, sainte Bassilla, la Passion de S. Boniface. La richesse d'information et la sûreté de la critique qui les distinguent les désignent d'avance à l'attention.

Tout le monde était persuadé, depuis longtemps, de l'insuffisance des textes et des travaux concernant S. Nicolas. On sentait le besoin de renouveler la question ; mais qui oserait aborder un pareil sujet ? Sa Grandeur Mgr Petit, archevêque d'Athènes, dont on connaît l'exceptionnelle compétence en matière d'hagiographie grecque, eut cette audace. Depuis des années il avait recueilli les matériaux d'une grande publication, qui devait réunir notamment les nombreux textes grecs écrits à la louange de ce saint si populaire. Sans le savoir, il avait un concurrent dans M. Anrich qui, de son côté, ignorait les projets du savant prélat. Un ami commun, que nous connaissons quelque peu, fut l'occasion d'un accord qui, en divisant le travail, sera, nous n'en doutons pas, à l'avantage de la science, Mgr Petit ne se réservant que la partie liturgique et cédant, avec ses matériaux, toute la partie hagiographique à M. Anrich. Celui-ci est parvenu en un temps relativement court à mettre sous presse deux imposants volumes comprenant l'un, de nombreux textes inédits ou mieux édités qu'ils ne l'avaient été, l'autre, d'amples prolégomènes avec les études historiques et critiques que ces textes peuvent réclamer, et un long chapitre sur le culte, où nous signalons avec plaisir la position prise par l'auteur contre l'exégèse mythologique dont nous n'avons cessé de dénoncer les excès. Tout ce grand ouvrage mériterait une longue et minutieuse analyse, et nous espérons avoir quelque jour le loisir de reprendre celle que nous avions préparée. En attendant ce moment, nous tenons à dire que l'*Hagios Nikolaos* est une publication de premier ordre, et sans être prophète, nous pouvons ranger parmi ceux qui seront reconnaissants à M. A. d'avoir mené à bonne fin une entreprise redoutable, nos successeurs qui rédigeront les *Acta Sanctorum* du 6 décembre. H. D.

25. — *Oriens christianus, Halbjahrshefte für die Kunde des christlichen Orients.* N. F., t. II (1912) - t. VII (1918).

1) Paul Maas, *Kontakion auf den hl. Theodoros unter den Namen Romanos,* t. II, p. 48-63. Ce poème pseudépigraphe a été publié par M. Maas, à la prière de M. W. Hengstenberg, comme avant-travail à l'intéressante étude, dont il sera question plus loin. M. Hengstenberg s'étant chargé d'apprécier la valeur documentaire de cette pièce, l'éditeur s'est borné à donner les indications techniques indispensables sur la transmission, la structure métrique et l'attribution de ce « kon-

takion ». L'édition elle-même est faite avec une méthode excellente, où se reconnaît un des élèves les plus distingués de feu Krumbacher.

2) Willy HENGSTENBERG, *Der Drachenkampf des heiligen Theodor*, ibid., pp. 78-106, 241-80. — ID. *Nachtrag zu dem Aufsatz* : « *Der Drachenkampf des heiligen Theodor* », t. III, p. 135-37. Le dragon de S. Théodore n'est pas seulement un motif iconographique familier aux artistes ; il est aussi un excellent thème à dissertations, et l'intérêt qu'il inspire aux philologues n'est pas sur le point d'être épuisé. En ces dernières années, M. Aufhauser, M. Politis, M. Rystenko, M. Sandkühler (cf. *Anal. Boll.*, XXXIII, 227-30 ; XXXI, 98-102) se sont longuement occupés de ce célèbre spécimen de la faune légendaire. Car le dragon de S. Georges, qui était proprement le sujet de leur étude, est en réalité le même animal que le dragon de S. Théodore. M. W. Hengstenberg le fait remarquer avec raison : en Occident, où S. Georges a éclipsé tous les autres saints tueurs de monstres, les érudits ont cru longtemps qu'il était le premier thaumaturge de cette lignée. Aujourd'hui — plus exactement, depuis la publication des *Saints Militaires* du P. Delehaye — on sait que S. Théodore fut, avant S. Georges, le vainqueur du dragon. Lui-même n'a pas toujours porté ce titre et M. H. a entrepris de rechercher comment il l'a reçu. Personne ne lui fera un reproche de n'y avoir pas entièrement réussi. Pour rester sur le terrain de l'observation positive, voici les principaux faits que l'auteur a fort soigneusement recueillis et coordonnés. La légende de S. Théodore Tiron (le conscrit), qui fut, à l'origine l'unique S. Théodore, ne contenait pas d'abord l'épisode de la lutte contre le dragon. C'est seulement en l'année 890, que l'on peut avec certitude en constater la présence dans le ms. grec 1470 de la bibliothèque Nationale de Paris (=*BHG*. 1761). Assez longtemps avant cette date, s'était créée une autre légende, où le dragon était préfiguré sous la forme d'une multitude de vipères et autres reptiles malfaisants qui, par un maléfice du démon, infestaient les environs d'Euchaïta, et dont S. Théodore purgea le pays. Ce récit, dont Chrysippe de Jérusalem s'inspirait déjà au Ve siècle, n'avait pas d'attaches directes avec la Passion primitive du saint. M. H. conjecture qu'il était consigné dans une sorte de livret de pèlerinage, où il faisait corps avec un abrégé populaire de la Vie et du Martyre de S. Théodore. Ceci est vraisemblable mais n'appartient pas strictement au domaine des faits constatés. Une fois mis en circulation, l'épisode du dragon a donné lieu à des développements et à des variations capricieuses. Le métromane qui, sous le nom de Romanos, a composé le « kontakion » édité par M. Maas, aurait amalgamé des éléments disparates, empruntés pour une part, à cet hypothétique manuel des pèlerins d'Euchaïta. Il ne peut avoir écrit avant le VIIIe ou même le IXe siècle.

On sait comment, par illusion ou par artifice, la légende a créé, à côté de S. Théodore le conscrit, un S. Théodore le général, que la dévotion populaire a traité avec les honneurs dus à son grade. Les hagiographes l'ont célébré en grec, en latin, en éthiopien, en copte, en syriaque, en arabe, en arménien, en géorgien, et sans doute en d'autres langues encore. En Égypte, S. Théodore le général est devenu un prétexte à inventer un troisième Théodore, S. Théodore l'Oriental, quand les Coptes après avoir revendiqué pour eux le stratélate, ont généreusement voulu lui trouver un remplaçant chez ses compatriotes (cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 474). M. H., en faisant à son tour la chasse au dragon dans cette littérature, en a pris occasion pour caractériser en traits judicieux et précis les métamorphoses successives de la légende. Il n'a pas manqué de résumer au passage les conclusions de MM. Anderson et Grégoire sur la topographie d'Euchaïta (p. 103-105). Il y avait lieu de noter que, dans la version géorgienne mentionnée (p. 92) à propos de Théodore le conscrit, le rédacteur semble avoir voulu supprimer la dualité artificielle des saints Théodores et les réunir en un seul et même personnage (cf. *Anal. Boll.*, XXX, 457).

Si j'entends bien M. H. (p. 278), la victoire sur le dragon serait l'un des motifs hagiographiques qui ont servi à donner au personnage primitif de Théodore le conscrit une nouvelle individualité. Elle serait donc, en ce sens, un élément primitif de la légende de Théodore le stratélate. Rien ne s'y oppose. Mais M. H. croit que, dans la forme originelle de cet épisode, le dragon était une divinité, réelle ou symbolique, on ne sait trop (p. 266 et suiv.). C'est seulement dans la Vie du stratélate par le pseudo-Abgar (*BHG*. 1750), que le dragon divin serait devenu un monstre naturel. Soit; mais on soutiendrait le contraire avec autant de vraisemblance. Tout en niant énergiquement que S. Théodore soit une survivance d'un dieu tueur de dragons — chose d'ailleurs évidente puisque sa légende primitive ne lui donnait pas cet attribut, — on ne peut fermer les yeux au fait que le dieu arménien Vahagn, dont le culte n'était pas ignoré dans la région d'Euchaïta, était un destructeur de serpents et autres bêtes malfaisantes. Est-il surprenant que, dans un pays infesté de reptiles dangereux, les habitants devenus chrétiens aient demandé à leurs saints la protection qu'ils cherchaient autrefois auprès de leurs divinités? Le miracle rapporté par Chrysippe, dans son panégyrique de Théodore le conscrit, rend à peu près évident que le saint a été invoqué contre les vipères, scorpions etc. On se défendra difficilement, — et M. H. lui-même ne s'en défendait point d'abord avec beaucoup de conviction — de croire que le dragon de S. Théodore le stratélate serait l'un de ces reptiles, enflé dans des proportions épiques, d'après un modèle

qui existait déjà depuis longtemps : exemple, le dragon mentionné dans les Actes de S. Milès, et surtout celui qui fut anéanti par le solitaire Marcien au dire de Théodoret (*Historia religiosa*, c. III, *P. G.* LXXXVI, 1328). Il n'est pas exact que le martyr S. Théodore ne soit pas nommé dans le martyrologe jacobite de Rabban Ṣlibā (p. 254). Il y paraît deux fois : le premier samedi de carême, et le 8 juin — date empruntée au calendrier melkite — avec la mention : *Theodorus qui draconem interfecit* (cf. *Anal. Boll.*, XXVI, 186). — P. 262, dans le panégyrique copte publié par M. E. O. Winstedt, le cerf qui se montre à Théodore le stratélate avec une croix entre les cornes n'est pas « eine Art Hubertus-Wunder » ; c'est bel et bien le cerf de S. Eustache. — P. 248, *potiore serie* est traduit par « mit grösserem Ernst ». Voilà une traduction qui n'a point chance de passer dans la réédition de Ducange.

3) Arthur Allgeier, *Untersuchungen zur syrischen Ueberlieferung der Siebenschläferlegende*, t. IV, p. 279-97 ; t. V, pp. 10-59, 263-71. — Id. *Die älteste Gestalt der Siebenschläferlegende*, t. VI, p. 1-43 ; t. VII, p. 33-87. Après avoir lu en son temps le docte mais broussailleux volume du R. P. M. Huber sur la légende des Sept Dormants (cf. *Anal. Boll.*, XXX. 118-19), on ne s'engage pas sans appréhension dans une suite d'articles où la forme primitive de cette histoire est remise en question. On se demande si l'auteur va discuter sur nouveaux frais tous les systèmes déjà échafaudés autour de cette littérature foisonnante, y compris l'hypothèse de son origine occidentale et latine. La crainte est cette fois superflue. M. Allgeier, au lieu d'élargir outre mesure son sujet, l'a plutôt trop étroitement circonscrit. Partant de l'idée, admise par des autorités respectables, que la légende des Sept Dormants est de provenance syriaque, il s'est persuadé qu'on en pouvait atteindre la rédaction primitive à l'aide des seuls textes syriaques. De là à dire que ces derniers se sont constitués comme par une évolution locale, dans un milieu fermé à toute infiltration extérieure, il n'y a qu'un pas. M. A. l'a franchi, sans remarquer qu'il avait, au nom de son premier postulat, exclu tous les faits qui dérangent le second et réciproquement. Ses documents ainsi groupés, dans un ordre, il faut le dire, fort clair en apparence, il a entrepris d'en rechercher la filiation, en remontant d'âge en âge à travers le cours des siècles. Où a-t-il pris pareille idée ? Les généalogistes procèdent de la sorte ; mais leur exemple ne fait pas loi en histoire littéraire. L'identité d'un homme est liée à celle de ses parents par un rapport, parfois illusoire, mais qui, de sa nature, est immédiat et exclusif de tout autre. Un écrit au contraire peut dériver d'une infinité de sources prochaines ou lointaines ; et quand il y va de savoir ce que son auteur a emprunté, omis, altéré ou ajouté de

son cru, la première condition serait de connaître les modèles qu'il était en situation de copier. M. A. a changé tout cela, et son lecteur, conduit à reculons dans l'obscurité, est prié de croire qu'il voit graduellement la légende rentrer dans l'œuf.

En l'espèce, l'œuf serait la rédaction représentée par le codex Sachau 321 de la ci-devant bibliothèque Royale de Berlin, manuscrit jacobite, daté de l'année 1479. Le texte, mutilé de ses dernières lignes, y concorde avec celui du ms. syriaque 235 de la bibliothèque Nationale de Paris (XIII[e] s.). M. A. l'a publié d'après ces deux manuscrits, avec une traduction allemande et un tableau comparatif des variantes de toutes les autres rédactions syriaques connues. Cette édition, à part de légères défectuosités que nous dirons tantôt, est une œuvre d'application érudite et patiente, qui suffirait à garantir une utilité durable au travail de M. A. Mais contre les conclusions critiques qu'elle est censée confirmer, les objections se dressent en foule.

Il saute aux yeux, dès le premier regard, que le texte du ms. Sachau longe d'un bout à l'autre la première Passion grecque éditée, comme l'on sait, par le P. Huber (*BHG*. 1593), avec des variantes dont la plupart se retrouvent dans les autres rédactions grecques, notamment dans la Passion II du P. Huber (*BHG*. 1596), et dont le reste n'a rien de caractéristique, sauf quelques noms propres et le nombre des martyrs — huit au lieu de sept, conformément à la tradition syriaque. Je regrette de devoir dire que M. A. n'a pas remarqué ce parallélisme ; sinon il n'aurait pas manqué de mettre la division de son texte en concordance avec les paragraphes de l'édition du P. Huber, plutôt qu'avec ceux de la rédaction publiée dans Migne (*BHG*. 1594), et qu'il appelle, un peu à la légère, la recension de Métaphraste. Il se serait surtout gardé de présenter sa thèse avec une assurance aussi absolue. Du seul fait que la presque totalité des leçons propres au ms. Sachau 321 se rencontrent dans une famille de manuscrits grecs, il s'ensuit que ces leçons ont pu se répandre dans la tradition syriaque, par des chemins très différents de ceux dont M. A. croit avoir reconstitué le réseau. Même s'il était absolument établi que la légende des Dormants d'Éphèse est d'origine syriaque, on ne pourrait déduire de là, sans autre preuve, qu'elle n'a pas été contaminée par des variantes écloses dans la tradition byzantine. Pour sauver la place qu'il attribue à sa rédaction syriaque, M. A. devrait faire cette preuve et démontrer en outre : 1° que la Passion grecque 1593, ou le type plus ancien qu'elle représente, est traduite du syriaque, et 2° que toutes les autres Passions grecques dérivent de cette première traduction.

Cette contre-épreuve indispensable à sa démonstration, M. A. ne l'a pas même essayée. Pour qu'elle devienne possible il faudrait commencer par retrouver, ou, si l'on a foi en sa méthode, par reconstituer la

rédaction grecque primitive. Les textes actuels en font supposer un plus complet, et aussi de style plus inculte que la Passion I du P. Huber. Quel aspect général aurait cet archétype problématique ? Bien fin qui pourrait le deviner. Dans les exemplaires connus jusqu'à présent nous entrevoyons, il est vrai, certains indices qu'on pourrait faire valoir en faveur de la thèse de M. A. Le nom de l'évêque d'Éphèse, Μάρης (Μαρῖνος, dans la Passion *BHG.* 1596), identique au ܡܪܝܢܣ des rédactions syriaques, appartient au vocabulaire araméen, bien qu'on le trouve porté en Grèce dès le IVe s., notamment par un évêque de Chalcédoine; aussi « Métaphraste » l'a-t-il changé en Στέφανος. Au § XV de la Passion (Allgeier, l. c., t. VI, p. 28), les mots : ܘܐܬܝܢ ܘܡܦܠܛܝܢ ܠܗ (il comptait que les siens) « allaient venir et le délivrer » (*mpalṭin*), semblent donner la clef d'une leçon, d'ailleurs fort explicable, de la première Passion grecque : (γένος εἶχεν) ἐν τῷ παλατίῳ, etc. Mais, jusqu'à plus ample informé, il y a infiniment moins d'araméen dans la Passion grecque, qu'il n'y a de grec dans la syriaque, sans compter le bariolage « romain » réclamé par la couleur locale.

La question reste donc ouverte. Toutefois, pour ne pas faire tort à la sagacité de M. A., nous tenons à constater qu'en plaçant le texte du ms. Sachau 321 à l'origine de la tradition syriaque, il s'est rencontré, non sans bonheur, avec le résultat provisoirement acquis par le classement des rédactions grecques. Nous lui devions cette justice après l'avoir si librement discuté.

Dans le texte de son édition et dans la traduction allemande, il y a, en somme, peu à reprendre. § 3 (p. 6) : Les saints se retirent pour prier ܠܓܘ ܐܪ̈ܟܐ, « in das Archiv hinein » (p. 7) ; lire : ܠܓܘ ܐܪ̈ܙܐ, « dans le secret de leur demeure » ? — Ibid. : ܒܢ̈ܝ ܐܣܟܘ̈ܠܐ ܕܝܠܗܘܢ « ihre Schulgefährten »; lire : « les soldats de leur schole » ; les jeunes gens d'Éphèses étaient des soldats de la garde palatine (cf. § 3, p. 4 ; § 5, p. 8 et pass.). — Ibid., p. 8 : ܒܦܠܛܘܪܐ ; lire : ܒܦ̈ܠܛܘܪܐ ? — § 7 (p. 10, l. 30) : ܦܩܕ, lire : ܦܩܕ݂ — § 16 (p. 28, l. 27) : ܐܢܬܘܦܛܘܣ ܐܓܘܣܛܘܣ, « der erlauchte Prokonsul » ; lire : *Augustus proconsul*, τῷ ἀνθυπάτῳ Αὐγούστῳ (var. Αὐγουσταλίῳ τῷ ἀνθυπάτῳ ; cf. *BHG.* 1596-97). La leçon fautive ܐܢܬܘܦܛܘܣ pour ܐܢܬܝܦܛܘܣ peut être un idiotisme du ms. ; mais elle revient dans l'appareil critique avec une persistance suspecte (cf. t. VIII, p. 72). Assez de ces vétilles, voici un détail plus sérieux. Le nom ܡܠܟܐ ܠܩܝܢܣ ,évidemment = *rex Licinius*, a été partout traduit : « Kaiser Decius » (cf. § 11, p. 17 ; § 14, p. 24-25 ; § 15, p. 26-27 ; § 16, p. 31 etc), sans avertissement préalable ou sans rappel de cet avertissement. § 13, p. 22-25, où le texte porte simplement : « le roi », le traducteur a inter-

calé sans plus le nom de Décius. Ceci est d'une pratique dangereuse, que rien ne légitime.

Sur les questions générales impliquées dans ses recherches, il faut souhaiter que M. A. se pénètre de cette vérité élémentaire, que l'hagiographie orientale ne saurait se tenir dans une dépendance assez fidèle de la philologie byzantine. C'est ce qui a manqué à sa présente étude. Dans l'énumération des travaux sur les rapports de l'Orient avec l'Europe médiévale, une mention était due à l'étude de M. L. Bréhier : *Les colonies d'Orientaux en Occident au commencement du moyen âge* (dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XII, 1903, p. 1-39). Nous ne relèverons pas d'autres omissions, ne voulant pas avoir à rechercher si l'auteur les a crues commandées en 1915-1918.

T. V, p. 41, note 4, on ne lit pas sans émotion, que pour éclaircir l'attribution à Philoxène de Mabbug de l'homélie métrique sur les Dormants d'Éphèse mise sous le nom de Jacques de Sarug, M. A. a posé à l'abbé J.-E. Manna, professeur au séminaire syro-chaldéen de Mossoul, une question demeurée sans réponse. Au moment où il était ainsi interrogé sur des Passions de martyrs, l'abbé Manna, devenu vicaire patriarcal des Chaldéens à Van, allait les voir recommencer lors des massacres des chrétiens d'Orient en 1915-1918. P. P.

26. — * P. Monceaux. *Les martyrs Donatistes. Culte et relations*, dans *Revue de l'histoire des religions*, t. LXVIII (1913), pp. 146-92 ; 310-44.

27. — * O. R. Vassal-Phillips. *The Work of S. Optatus bishop of Milevis against the Donastists*. London, Longmans, Green and Co., 1917, in-8°, xxxv-438 pp. avec carte.

La valeur des travaux de M. Monceaux sur l'histoire et la littérature de l'Afrique chrétienne est assez connue et appréciée pour nous dispenser de faire l'éloge de ce nouveau travail sur le Donatisme. Le culte des saints tient une grande place dans une église qui s'intitulait l'Église des martyrs. Il y prend des formes inquiétantes. L'appétit du martyre tourne à la manie du suicide, et les honneurs rendus aux héros de la secte revêtent aisément un caractère superstitieux. Les excès à la mode finirent par avoir leur répercussion chez les catholiques, et les conciles furent obligés de légiférer sur la matière. Tout cela est connu, mais n'a jamais été exposé avec plus de clarté que par M. Monceaux.

La plus grande partie de son travail a pour objet les monuments littéraires. Il sont classés, non point d'après la variété des cadres et de la forme, mais d'après les deux catégories de saints honorés par les Donatistes : les martyrs antérieurs au schisme, et qui leur sont communs avec les catholiques, et les martyrs qui leur appartiennent en

propre. Les Passions de la première catégorie ne sont autre chose que les récits traditionnels adaptés à l'usage de la secte, souvent moyennant des retouches assez légères, comme les *Acta Crispinae*. Il y aurait lieu d'ajouter la recension des Actes de S. Cyprien publiée depuis par Reitzenstein (*Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie*, Phil.-Hist. kl., 1913, 14). Je né suis pas si sûr que la *Passio Maximae, Secundae et Donatillae*, citée par M. M. soit du nombre. Les Actes des martyrs d'Abitina (*BHL.* 7492) ont subi une transformation moins superficielle. D'après M. M. on y est revenu à deux reprises, et l'œuvre actuellement se compose d'un noyau, *Acta* primitifs plus ou moins intacts, entouré d'un préambule de divers récits, et d'un appendice. L'ensemble a les allures d'un pamphlet. Mais l'ancien document est assez reconnaissable pour classer les *Acta Saturnini* parmi les sources les plus précieuses de l'histoire de la grande persécution.

Le groupe des ouvrages originaux se compose de trois Passions. Le titre traditionnel de la première : *Sermo de passione sanctorum Donati et Advocati* (*BHL.* 2303 b) correspond bien à l'allure du morceau, qui a un caractère parénétique prononcé, mais nullement au contenu, car il n'y est question ni d'un Donatus ni d'un Advocatus. Dans la *Passio Marculi* (*BHL.* 5271) nous retrouvons plutôt le style des relations. Le titre de la troisième est intéressant : *Epistula beatissimi martyris Macrobi ad plebem Karthaginis de passione martyrum Isaac et Maximiani* (*BHL.* 4473). On croit généralement que l'auteur de cette Passion sous forme de lettre, lequel est qualifié ici de martyr, est Macrobe, l'évêque Donatiste de Rome, vers 366. M. M. confirme cette attribution. Les trois documents sont précieux pour l'histoire du schisme Donatiste. Écrits par des contemporains, ils nous fournissent une foule de renseignements précieux que l'on chercherait en vain ailleurs. Certes, il faut faire la part de l'esprit sectaire qui les a dictés, et la déclamation y tient trop de place. On y constate aussi les effets du travail de la légende et l'action indirecte de l'imagination populaire. Ce n'est pas le côté le moins intéressant de ces relations pleines de vie et de passion.

Ces lignes étaient écrites lorsque nous est parvenu le tome V de l'*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne* (1920), dont le travail que nous venons d'analyser forme un des principaux chapitres, et en tout cas celui qui devait avant tout arrêter notre attention. Dans le reste du volume M. M. s'occupe des premiers écrivains Donatistes, Donat de Carthage, Tyconius, Parmenianus, pour aboutir à leur grand adversaire, S. Optat de Milève, qu'il considère successivement comme historien, comme polémiste et comme écrivain.

En 1848, l'entreprise bien connue sous le nom de *Oxford Library*

of the Fathers annonçait la publication prochaine d'une traduction anglaise de S. Optat. Le danger d'une concurrence de ce côté était évidemment passé, et le P. Vassal-Phillips a jugé le moment venu de reprendre une besogne à laquelle on était certes moins préparé il y a soixante-dix ans, lorsque manquait l'édition de Vienne et une foule de travaux spéciaux. Le texte latin n'a pas été joint à la traduction pour des raisons que tout le monde comprend. Mais l'auteur a eu la bonne pensée de citer en note la phrase originale chaque fois qu'elle présentait une difficulté spéciale ou qu'un contrôle lui paraissait nécessaire. Des notes explicatives sont jointes aux passages les plus difficiles. En appendice l'auteur a ajouté la traduction d'un certain nombre de pièces relatives à l'histoire du Donatisme, notamment les *Acta purgationis Felicis,* et les *Gesta apud Zenophilum.* H. D.

28. — * S. Czarnowski. *Le culte des héros et ses conditions sociales. Saint Patrick héros national de l'Irlande.* Préface de N. H. Hubert. Paris, Alcan, 1919, in-8°, xciv-369 pp. (= Travaux de l'*Année Sociologique* publiés sous la direction de M. É. Durkheim).

« En disant que S. Patrick est le héros national des Irlandais, nous n'entendons point que le culte rendu à notre saint soit la continuation directe d'un certain culte héroïque. Ce que nous avançons concerne la nature de la représentation qui est la base de ce culte et la raison d'être de son caractère. Or il est certain que pour ses fidèles irlandais S. Patrick est autre chose qu'un saint patron dans le sens que l'Église donne au mot, c'est-à-dire un élu qui intercède pour eux auprès de Dieu. C'est un héros. » Telle est la thèse que M. C. s'est donné la tâche de démontrer. Si l'auteur attribuait aux mots le même sens que nous, on pourrait se demander à quoi bon tout ce renfort d'érudition pour établir une chose aussi simple, car pour nous aussi les saints sont des héros, et nous savons ce que cela veut dire. Après avoir lu M. C., on ne le sait plus, et on se prend à penser que la sociologie introduite dans l'histoire n'est pas un élément de clarté.

Les connaissances que l'auteur a amassées sur l'histoire, la civilisation et la légende celtiques, au prix d'un travail opiniâtre, dont il faut lui reconnaître le mérite, ont été groupées, disons mieux, déversées autour d'une idée vague. Tout ce qu'il a recueilli est appelé à renforcer la démonstration, et on a souvent bien de la peine à deviner le lien qui existe entre S. Patrick et les faits rapportés. Il est vrai que, grâce à la méthode sociologique, tout tient à tout, et qu'il n'est coutume si banale, ni légende si chétive qui n'arrive à trouver place dans les synthèses qui s'inspirent de ses procédés. Il faut être initié pour s'y retrouver. Après avoir lu et relu le gros volume de

M. C., et parcouru la préface — un résumé de la question en près de cent pages — que son maître M. H. Hubert semble avoir écrite pour garantir son élève contre le reproche de prolixité, je me demande si on n'a pas simplement voulu étudier en S. Patrick le patron national, par opposition aux saints dont le patronage est restreint aux particuliers ou à de moindres groupements. S. Patrick en est un représentant remarquable, mais nullement isolé. La République de Venise avait comme patron national S. Marc ; Naples a S. Janvier. Chaque peuple honore le sien suivant son caractère, et le culte qu'il lui rend varie suivant le moment historique. Il est particulièrement intéressant d'étudier les manifestations de ce genre chez les peuples à tempérament extrême, et si M. C. avait su nettement délimiter son sujet, et renoncer à refaire avec son lecteur les études préliminaires auxquelles il s'est livré, il aurait pu écrire un livre intéressant. La psychologie prise comme guide à la place de la sociologie l'aurait conduit sur un terrain où la discussion est moins malaisée. Sur l'hagiographie en particulier les idées de M. C. n'ont pas toute la précision nécessaire. Il à l'air de mettre sur le même pied (p. 318) la passion fabuleuse de S. Clément d'Ancyre et la Vie historique de S. Syméon stylite. Il n'était peut-être pas nécessaire de parler du culte des martyrs à propos de l'Irlande, qui n'en a pas eu. Mais comment expliquer ceci (p. 323) : « Pour conquérir la palme du martyre, point n'est nécessaire de mourir, même de souffrir pour le Christ. Il suffit d'avoir été appelé au tribunal et d'y affirmer sa foi avec courage. » Voir plus haut l'article *Martyr et Confesseur*. H. D.

29. — * *Acta conciliorum oecumenicorum iussu atque mandato Societatis scientiarum Argentoratensis* edidit Eduardus Schwartz. T. IIII : *Concilium universale Constantinopolitanum sub Iustiniano habitum*. Vol. II. Strasbourg, Trübner, 1914, grand in-8°, xxxii-210 pp.

Il n'est pas un travailleur, qui, devant consulter les actes des conciles postérieurs à Nicée, n'ait eu l'occasion de déplorer l'état pitoyable dans lequel nous sont livrés ces documents, à certains égards les plus vénérables de toute l'antiquité chrétienne. Ce sentiment de regret devenait aigu chez tous ceux qui avaient tenu entre leurs mains les admirables *Ecclesiae Occidentalis Monumenta Iuris antiquissima* du professeur C. H. Turner ; car il est trop évident que le texte des originaux grecs appelle un travail de révision et d'épuration pareil à celui que l'éminent professeur d'Oxford a si magistralement exécuté sur les versions latines des anciennes collections conciliaires. Afin de remédier en partie à cette lacune vraiment humiliante pour l'érudition moderne, la *Wissenschaftliche Gesellschaft* de Strasbourg, alors âgée de trois ans, avait, en 1909, décidé de publier une édition critique

des anciens conciles œcuméniques, à partir de celui d'Éphèse jusqu'à celui de Constantinople en 879. D'après le plan initial, qui était presque certainement destiné à s'élargir encore, la collection ne devait pas comprendre moins de 21 volumes, répartis en 8 tomes. Le poids principal de cette publication avait été placé sur les robustes épaules de M. Ed. Schwartz, qui était assurément de taille, sinon à conduire l'entreprise à son terme, du moins à la porter très loin. Le premier volume qui se trouva prêt à paraître, celui que nous annonçons, est rempli quasi en entier, de pièces originales ou de traductions latines, qui forment un complément obligé aux actes grecs du concile de 553, sous Justinien. On dirait que les directeurs de la collection, courant au plus pressé, ont absolument tenu à gagner de vitesse le professeur Turner. Ainsi paraît s'expliquer la présence de certains textes, latins également, qui par leur date et leur objet se rattacheraient plus naturellement aux conciles d'Éphèse et de Chalcédoine. Les prolégomènes de M. S. ne contiennent pas sur ce point d'éclaircissements décisifs. Il est permis encore de noter que l'éditeur semble avoir voulu se rapprocher de l'excellent modèle typographique offert par les *Ecclesiae Occidentalis Monumenta*, — réserve faite de certains détails, comme les digrammes *ae*, *oe* qu'il écrit en ligatures. Il faut ajouter, et ce n'est pas un mince éloge, que l'ouvrage de M. S. ne ressemble pas moins à celui de son devancier par la solidité de l'érudition et la rigueur de la méthode.

Le corps de l'édition comprend 1) les opuscules de Jean Maxence; — 2) la collection dite du manuscrit de Novare 30; — 3) celle du *Parisiensis* lat. 1682; — enfin, 4) en appendice, le « tome » de Proclus aux Arméniens, en grec, avec la traduction latine de Denys le Petit, et la lettre du pape Jean II *ad viros illustres*. Une lettre des évêques de la Grande Arménie à Proclus, a été ajoutée, comme après coup, dans l'introduction (p. XXVII-XXVIII), suivant la version syriaque retrouvée dans le *Liber Heraclidis* de Nestorius. Cette lettre, à laquelle le tome de Proclus sert de réponse, ainsi que les variantes syriaques de ce même tome, dans l'« Héraclide » et dans Zacharie de Mitylène, ont été retraduites en grec, parce que, dit M. S., *talia ... Graece rectius verti quam Latine non negant nisi rerum et linguarum imperiti* (p. XXVIII). Ce compliment doit viser quelqu'un, qui pourra, s'il a mauvais caractère, riposter en demandant ce qu'on appelle un *rerum et linguarum imperitus*. Car tout justement en cet endroit, M. S. lui-même a prêté flanc. Sur la correspondance de Proclus avec les Arméniens, il y avait encore d'autres témoins qu'il fallait interroger par soi-même ou par interprète. Le « tome » de Proclus aux Arméniens n'est pas tombé en oubli chez ses destinataires. Il en existe une version arménienne qui a été publiée plusieurs fois, et dont les variantes propres ont été fort

judicieusement discutées par le R. P. Vardanian (*Ein Briefwechsel zwischen Proklos und Sahak*, dans *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. XXVII, 1913, p. 415-41). Nous nous bornerons ici à une seule remarque. L'intitulé de la pièce *առ սուրբն Սահակ հայրապետ Հայոց և առ սուրբն Մաժդոց*, *ad sanctum Isaac Armeniorum patriarcham et ad sanctum Maždotz* (Maštotz), est évidemment une rubrique de copiste et non le protocole original. Mais il contient une indication qui a toutes les présomptions en sa faveur, y compris la vraisemblance interne. Une lettre s'adresse à des personnages déterminés et non pas à un peuple, surtout à un peuple de langue étrangère, encore complètement illettré. Les deux noms sont d'ailleurs garantis par la suscription bien authentique de la réponse de Ṣahak et de Maštotz (Vardanian, t. c., p. 425-35). Cette réponse, dont M. S. ne dit rien, méritait soit d'être jointe au tome de Proclus, soit d'être rejetée avec raisons à l'appui.

Le volume de M. S. est daté de Strasbourg 1914. Ce nom et ce millésime demeureront comme un rappel mélancolique des incertitudes qui menacent toute entreprise humaine, même la mieux assurée du lendemain. Nous souhaitons sans arrière-pensée aux survivants de la *Wissenschaftliche Gesellschaft* de réussir à poursuivre leurs *Acta Conciliorum Oecumenicorum*, avec moins de difficultés que nous n'en trouvons nous-mêmes à continuer d'autres *Acta*. P. P.

30. — * B. Krusch et W. Levison. *Passiones vitaeque sanctorum aevi merovingici*. Hanovre, Hahn, 1919 et 1920, in-4°, x-902 pp., phototypies. (= *Monumenta Germaniae historica*. Scriptores rerum merovingicarum. Tomi VII pars I et II).

Vela ventis iam permittimus oramque solventibus precamur ! C'est par cette exclamation renouvelée de l'antique qu'après quarante années d'un labeur sans défaillance, M. Bruno Krusch ouvre la préface du dernier tome de ses « Scriptores rerum merovingicarum ». L'œuvre dont, en 1883, G. Waitz annonçait « la prompte publication » et qui devait compter « deux, peut-être trois volumes », se clôture en 1920, malgré « les entraves de cette cruelle guerre », par la 2e partie du t. VII. Monument d'érudition et de critique, qui, certes, révèle de-ci delà des outrances de jugement et des écarts de style, mais d'un ensemble imposant et qui fait honneur à la science. Aussi bien les deux cents pages que M. Levison, le collaborateur de M. Kr., consacre au classement méthodique et à la description des quelque 900 recueils hagiologiques manuscrits, explorés et mis en œuvre par les deux auteurs, montrent quel vaste champ ont embrassé leurs patientes recherches. Il est juste de remarquer qu'ils ont largement tiré profit des innombrables travaux qu'a suscités dans les divers pays de l'Europe

la renaissance des études médiévales. Avant de passer à l'examen rapide du contenu de ce dernier volume, nous ne pouvons manquer de recueillir le témoignage reconnaissant que les auteurs rendent à la mémoire et à l'aide précieuse de notre regretté P. Albert Poncelet.

Outre la préface de M. Kr. (p. IX-X), le tome VII contient : 1° huit éditions de Vies de saints (I-VIII; pars I, pp. 1-191) par M. L ; 2° un *Supplementum,* contenant 14 rubriques nouvelles (IX-XXII, pp. 192-706) dont 8 de M. Kr. et 6 de M. L. ; 3° un *Appendix* aux 6 tomes précédents, entièrement de la main de M. Kr. pour les t. I-IV ; enfin 4°, par les soins de M. L., des *Addenda et emendanda*, l'index et le lexique habituels, et, pour finir, une table générale comprenant les noms de tous les saints dont les Actes sont contenus dans la collection. Parmi ces travaux qui presque tous intéressent au plus haut point les études hagiographiques, on remarquera tout spécialement l'édition de la Vie de S. Germain de Paris par Fortunat, de M. Kr., celle des Vies de S. Willibrord par Alcuin et de S. Germain d'Auxerre par Constantius, de M. L.

Sans entrer dans le vif du débat que soulèvent les multiples questions traitées, signalons du moins les points les plus importants.

I (p. 1-18). *Vita et Miracula Leutfredi abbatis Madriacensis.* Le biographe anonyme de S. Leufroy semble avoir écrit sous Louis le Pieux, c.-à-d. cent ans après la mort de son héros ; son autorité est minime. Il ne se montre guère au courant des choses mérovingiennes, et les « monuments antiques », dont il nous dit s'être inspiré dans la Vie (*BHL.* 4899), se bornent aux *Vitae Audoini II* (*BHL.* 751), et *III* (*BHL.* 753). Les Miracles sont du même auteur. Ce dernier n'a pas connu la translation de 851, dont le court récit (*BHL.* 4900) fut ajouté par une main contemporaine. On la trouve dans deux manuscrits.

II (p. 19-40). *Vita Pardulfi abbatis Waractensis.* Le P. De Bue, en éditant au t. III des *Acta* d'octobre (pp. 433-38) la Vie de S. Pardulphe (*BHL.* 6459) d'après un ms. récent que lui avait fait parvenir un de ses confrères, le P. Pardulphe Bourgeois, avait cru en donner un texte excellent. M. L., qui s'est fait envoyer la pièce, a reconnu qu'elle est de tout point indigne de cette préférence. Il la néglige donc pour suivre les mss. plus anciens, surtout celui de Paris. Il n'y a pas de raisons pour nier que la composition du document date des premières années du règne de Charlemagne, voire de celui de Pepin.

III (p. 41-53). *Vita Eucherii episcopi Aurelianensis.* Étrange histoire que celle de ce pontife, neveu et successeur du trop belliqueux Savaricus. Charles Martel, auquel cette parenté donnait de l'ombrage, s'empara de l'évêque par surprise, le relégua d'abord à Cologne puis dans un monastère de Saint-Trond, où, après sa mort qui arriva en

738, l'exilé fut vénéré comme un saint. La Vie (*BHL.* 2660), d'un style assez barbare, semble bien contemporaine ; toutefois la fable fameuse de la Vision d'Eucher, auquel il aurait été donné de contempler son persécuteur en proie aux tourments de l'enfer, est manifestement étrangère à la rédaction primitive. Alléguée pour la première fois, en 858, par Hincmar de Reims dans la lettre envoyée à Louis le Germanique par le synode de Quierzy, cette pseudo-révélation réapparut plus tard dans divers textes, entre autres dans la *Vita Rigoberti*, d'où quelque interpolateur la fit passer dans celle d'Eucher.

IV (p. 54-80). *Vita Rigoberti episcopi Remensis*. Cette Vie (*BHL.* 7253), qui servit, ainsi que nous venons de le dire, à interpoler la précédente, est loin de l'égaler en valeur documentaire. Compilée entre les années 888 et 894 pour l'archevêque Foulques par un auteur rémois qui paraît avoir été un chanoine de la cathédrale, cette biographie appelle bien des réserves et présente des fautes évidentes de chronologie. Le récit de la translation de 894 (*BHL.* 7254) y fut adjoint par un contemporain ; quant à celui de la translation du bras à Florennes (*BHL.* 7255), il doit être attribué au XI[e] siècle.

V (p. 81-141). *Vita Willibrordi archiepiscopi Traiectensis auctore Alcvino*. Dans ce commentaire, un des plus remarquables du volume, M. L. se départit de sa manière habituelle, qui en général est fort concise et ne s'embarrasse guère des à-côtés controversés d'une question. Cette fois il traite à fond les nombreux problèmes de chronologie qui se rattachent à la féconde carrière de l'apôtre des Frisons. Il faut le dire, après les récents travaux du P. Albert Poncelet, dont l'édition des Vies de S. Willibrord, parue au tome III des *Acta* de novembre, demeurera un des plus beaux titres scientifiques, cette nouvelle publication de la *Vita prosa* d'Alcuin présente un intérêt particulier. M. L. constate que, dans la plupart des discussions soulevées, l'accord entre le bollandiste et lui est parfait, tant sur les conclusions que sur les arguments qui ont servi à les établir : « et argumentis et rebus illum mecum miro neque tamen mirando modo saepe convenire quam maxime gaudeo » (p. 82). Ainsi, par exemple, affirme-t-il avec le P. Poncelet, et sur la foi des mêmes preuves, l'authenticité de la charte de donation de 726/727 concédée par Willibrord au monastère d'Echternach. Ainsi encore n'accepte-t-il pas les dires de Thiofridus, abbé de ce même monastère, prétendant qu'Alcuin n'a fait que broder, en beau style, sur la trame d'une biographie déjà existante. Même accord quand il s'agit de dater la Vie : il faut placer les débuts de sa rédaction entre 785 et 797. Enfin, pour ce qui est de l'édition elle-même du document (*BHL.* 8935-37), citons encore M. L. : « Albertus Poncelet, écrit-il, opus Alcvini integrum egregie edidit, ... atque textum ita constituit ut perpaucis locis dissentiam » (p. 110). Au

point de vue de l'histoire, il ne faut pas compter cette œuvre d'Alcuin au nombre des meilleures. Comme elle vise principalement à l'édification, on ne s'étonnera pas d'y voir l'auteur développer surtout le thème des vertus et des miracles. Par malheur, il omit par là de nous renseigner sur une foule de points qu'il pouvait aisément lire dans Bède. Ainsi nulle mention d'Egbert, qui pourtant envoya Willibrord sur le continent, comme si rappeler cette initiative dont les résultats devaient être si heureux, eût pu éteindre un rayon de l'auréole propre du saint. Même silence au sujet de Boniface. Signalons toutefois des détails intéressants sur Wilgis, sur Fosith et l'île consacrée à ce dieu. Au point de vue du style, M. L. note, comme l'avait fait jadis son collègue à propos de la *Vita Vedasti* et de la *Vita Richarii*, qu'Alcuin ne semble pas avoir eu de la langue latine la connaissance approfondie que volontiers on lui prête. Le texte porte des fautes nombreuses, qui doivent être imputées selon toute vraisemblance à l'auteur bien plus qu'à l'inhabileté des copistes, car c'est précisément dans les mss. les plus anciens qu'elles se rencontrent en plus grand nombre. On sait quel fut le succès de la Vie de S. Willibrord, sa propagation rapide et les emprunts fréquents qu'on lui fit au moyen âge.

VI (p. 142-74). *Vita Gangulfi martyris Varennensis*. *BHL*. 3328. Document dénué de toute autorité, dont la composition, datant de la fin du IXe ou des premières années du Xe siècle, utilise en maint passage des œuvres antérieures et s'inspire de motifs intéressés. On ne peut guère décider de quel Gangulphe il s'agit ; des témoignages plus sérieux citent deux personnages de ce nom dans la région de Varennes, sans qu'on puisse avec quelque certitude identifier notre saint avec l'un d'entre eux. Pour quelles raisons en a-t-on fait un martyr ? Les motifs qu'allègue la Vie sont d'un ordre assez romanesque ; L. Zoepf attribua même l'origine de toute cette histoire à la fertile imagination de quelque ménestrel en quête d'un conte épique. Guerre, chasse, intrigue morale s'y mêlent aux plus merveilleux prodiges. Parmi ces derniers il s'en rencontre un, dont le récit assez incongru suscita dès le XIIe siècle une controverse fort animée. On en trouve les échos dans l'épître curieuse éditée par les bollandistes dans le tome II du *Catal. Lat. Brux.* (p. 482-85). La translation des reliques faite par Gérard, évêque de Tulle (963-94), donna lieu à une nouvelle édition de la Vie, remaniée et enrichie de quatre miracles. Ce document était resté inédit. M. L. nous en donne le texte, amputé toutefois des passages qui sont littéralement empruntés à la rédaction primitive.

VII (p. 175-82). *Vita Bertuini episcopi et sancti Maloniensis*. L'antiquité de l'église de Malonne est demeurée fort obscure. On en fait remonter les origines à S. Bertuin, évêque du VIIIe siècle, dont

la Vie (*BHL.* 1306), écrite une centaine d'années après sa mort, ne contient guère d'informations offrant quelque garantie sérieuse d'historicité. Notons que C. Smet, en éditant dans les *Acta SS. Belgii* a Vie *BHL.* 1309, qu'il croyait la meilleure, s'est mépris sur la valeur de ce texte, qui en réalité occupe le dernier rang.

VIII (p. 183-91). *Vita Gamalberti presbyteri Michaelsbuchensis. BHL.* 3260. Ce document, écrit dans la « prose rimée » caractéristique du XI[e] siècle, est bien moins une Vie qu'une prolixe amplification des vertus supposées du saint et de ses miracles. L'hagiographe, qui ignore jusqu'à l'époque où son héros a vécu, s'excuse en termes fort humbles, comme il arrive souvent dans les prologues, de s'essayer à narrer cette vie *hactenus latentem*. Il faut remarquer que les bollandistes, sur la foi du ms. qu'ils suivaient, lui ont fait une place au 27 janvier ; il est apparu depuis, que la leçon des meilleurs mss., confirmée par les plus anciens calendriers, place la mort du saint et le jour de sa fête non le VI mais le XVI des calendes de février, c.-à-d. le 17 janvier.

IX (p. 192-204). *Passio Afrae vetustior et de Passione Afrae armenia* (ed. Kr.). A l'occasion de ce commentaire qui le ramène à la matière de ses premières études (« quam haud timide aggressus eram »), M. Kr. se félicite d'abord des opportunes sévérités de la critique à son égard : elles n'ont fait, dit-il, que le confirmer dans la défense des positions nouvelles conquises par lui à la science. Comme l'objet de ce débat sort quelque peu du cadre des Vies mérovingiennes et mérite d'être soumis à une étude approfondie, nous nous proposons de le traiter un jour plus à loisir.

X (p. 205-224). *Vita Severini episcopi Burdegalensis auctore Venantio Fortunato* (ed. L.). Si cette Vie (*BHL.* 7652) est d'un mince profit pour l'histoire des événements, elle intéresse vivement celle des lettres, en raison de la célébrité de son auteur — nul doute que ce soit Fortunat — et des nombreuses Vies postérieures qui en dérivèrent. L'ordre dans lequel M. L. classe celles-ci suit de point en point celui de la *BHL.* Suppl. p. 278.

XI (p. 225-83). *Vita Germani episcopi Autissiodorensis auctore Constantio* (ed. L.). Édition critique de la *Vita I* (*BHL.* 3453), d'autant plus précieuse que, seul jusqu'à ce jour, Mombritius en avait donné le texte, assez peu correctement d'ailleurs. Surius, Boschius, Duru avaient préféré la recension interpolée *BHL.* 3454. M. L. défend avec raison l'authenticité des épîtres qui précèdent la Vie. Celle-ci, d'un style vif et rythmé, semble avoir été composée vers 480. Constantius s'y montre, dit l'éditeur, « plus hagiographe que biographe ».

XII (p. 284-302). *Vita Lupi episcopi Trecensis* (ed. Kr.). Sur le ton combatif et sévèrement ironique qu'il affectionne, M. Kr. célèbre ici un nouveau triomphe sur l' « école légendaire ». En éditant jadis,

au tome III des *Scriptores*, ce qu'il appelle « nobile hoc falsitatis documentum », il avait plus qu'insinué le « latet anguis... ». « Anguem non amplius latere, s'écrie-t-il aujourd'hui, sed in lucem extractam esse haud leviter gaudeo. » Outre les invraisemblances que révèlent la critique interne du document, voici que l'édition nouvelle, par M. L., de la Vie primitive de S. Germain d'Auxerre et un passage de la légende de Girart de Roussillon démontrent, nous assure M. Kr., que la Vie de S. Loup fut compilée, au début de l'ère carolingienne, pour défendre les biens de l'église de Troyes. L'édition précédente avait été établie d'après trois mss. des XIe-XIIIe siècles ; l'édition nouvelle utilise des textes, découverts depuis, des VIIIe et IXe siècles. *BHL*. 5087.

XIII (p. 303-321). *Vita Sollemnis episcopi Carnoteni* (ed. L.). Vie (*BHL*. 7816) composée dans la seconde moitié du VIIIe siècle. M. L. concède aujourd'hui qu'elle ne mérite guère créance ; elle ne peut certes pas être apportée en témoignage dans la controverse du baptême de Clovis.

XIV (p. 322-36). *Vita abbatum Acaunensium* (ed. Kr.). A l'occasion de cette nouvelle édition de la Ire partie de la Vie, d'après le ms. plus ancien trouvé à Londres par son collègue, M. Kr. reprend, au cours d'une discussion serrée, sa thèse concernant les sources suspectes du document.

XV (p. 337-428). *Vita Germani episcopi Parisiaci auctore Venantio Fortunato. Accedunt Vita II brevior et Translatio vetustissima* (ed. Kr.). C'est la maîtresse pièce du volume. Nul doute que M. Kr. en a fait l'objet d'une étude particulièrement fouillée. Dans un court prologue il nous rappelle d'abord les conditions défectueuses dans lesquelles il édita jadis cette Vie parmi les *Opera pedestria* de Fortunat (*Auct. antiquissimi, IV, 2*) : Mommsen mesurait son aide pécuniaire, ce qui ne favorisait guère les voyages d'exploration, et les bollandistes n'avaient pas encore élaboré leurs *Subsidia hagiographica*, « qui rendent aujourd'hui le travail d'édition si aisé ». Aussi espérait-il depuis longtemps reprendre cette tâche pour laquelle il avait, à pied d'œuvre, tant de matériaux nouveaux ; de plus elle permettrait de traiter en passant certains points litigieux et même, nous dit-il, de revenir sur telle opinion trop avancée ! De vrai, on reconnaît à peine dans ce commentaire d'une allure paisible, sereine, sympathique au héros dont il traite, la manière souvent si âpre de l'auteur. Ainsi, par exemple, sourira-t-on de l'entendre promulguer sur un ton grave ce canon d'interprétation des textes hagiographiques de l'époque mérovingienne : « reminisci oportet vitas sanctorum ad fideles caelo beandos compositas esse neque ad historiam scribendam » (p. 347). On en vient à regretter après cela que les verdicts de M. Kr. aient pris en tant d'autres occasions un caractère émotif que ne justifient généralement pas les idées des écrivains

du moyen âge en matière de plagiat dévot. Mais sa verve le reprendra avant la fin du morceau : il retrouvera sa fougueuse ironie pour stigmatiser les compilateurs de la fameuse *Translatio vetustissima* (an. 756, selon M. Kr. ; *BHL.* 3472-73), tissu d'interpolations au sujet duquel des critiques peu avisés se sont laissé tromper, sur la foi de la naïve mention du jeune Charlemagne « qui était à l'âge où l'on perd sa première dent de lait ». Une pièce nouvelle : l'édition princeps de la *Vita brevior* (*BHL.* 3469), un des résumés les plus originaux, il faut dire aussi : les moins fidèles, qui nous soient parvenus. Le P. Poncelet, en la signalant (*Anal. Boll.*, XVII, 99), la qualifiait un peu durement de « monstrum ».

XVI (p. 429-37). *Vita Lonoghylii abbatis Buxiacensis* (ed. L.). La première et unique édition de ce texte (*BHL.* 4966) avait paru dans nos *Analecta*, en 1884. Écrite par un auteur anonyme, vers les débuts du IXe siècle, elle rappelle la biographie de S. Calais, abbé d'Anisole, et trahit comme elle le dessein de servir l'indépendance des monastères vis-à-vis de l'évêque du Mans. La nouvelle édition qu'en donne aujourd'hui M. L. respecte la barbarie de la rédaction primitive.

XVII (p. 438-53). *Vita Richarii sacerdotis Centulensis primigenia* ed. Kr.). On se rappelle que le P. Poncelet, en éditant jadis (*Anal. Boll.*, XXII, 173-94) le texte, heureusement retrouvé par lui dans un ms. d'Avranches, de la Vie primitive dont parle Alcuin, avait cru pouvoir reviser l'arrêt, selon lui trop sévère, que M. Kr. avait porté sur la bonne foi du premier biographe de S. Riquier. A la vérité, il déplorait que le document nous fût parvenu dans un état fort fâcheux. A présent M. Kr. en apporte un texte « omnibus numeris perfectus », tiré de ce codex 420 de la bibliothèque Palatine de Vienne que G. Vielhaber avait décrit ici-même (*Anal. Boll.*, XXVI, 45 sqq.). Se fondant sur des arguments de critique tant interne qu'externe, l'éditeur maintient toute la rigueur de ses affirmations anciennes. L'hagiographe, en dépit de ses dires, n'a pas écrit avant la seconde moitié du VIIIe siècle.

XVIII (p. 454-67). *Libellus de ecclesiis Claromontanis* (ed. L.). On comparera utilement cet opuscule, composé par un Clermontois tout à la fin du IXe ou au seuil du Xe siècle, avec les nombreuses données de Grégoire de Tours sur la matière. Un seul ms., datant du XIe siècle, nous l'a conservé. Un autre, que Savaron avait utilisé en même temps que celui-ci, est aujourd'hui perdu. M. L. illustre son édition d'un imposant appareil de notes.

XIX (p. 468-516). *Chronologica Regum Francorum stirpis merowingicae. Catalogi, computationes annorum vestustae cum commentariis, scripsit Br. Krusch.* Ce titre, que nous avons tenu à citer tout au long, montre assez quel précieux complément M. Kr. donne ici à son œuvre

d'exploration philologique de l'historiographie mérovingienne. Quoique cette dissertation intéresse à un haut degré nos travaux, nous ne pouvons songer à rendre compte des multiples problèmes que soulève une question aussi complexe. On sait que par ces arides recherches M. Kr. rejoint une étude de sa jeunesse (cf. *Forschungen zur Deutschen Geschichte*, XXII, 1882, p. 449-90). Mais depuis lors que d'expérience amassée ! Sa dissertation constitue un utile instrument de travail pour les chartistes.

Signalons encore, outre une édition, par M. Kr., de l'*Origo Francorum duplex Aethici Istri Cosmographi et codicis Bonnensis legis Salicae* (p. 517-28), dont l'objet sort du cadre de nos études, l'important *Appendix* qui sert à mettre au point de l'état actuel des recherches les travaux antérieurs, et dont l'analyse pourrait remplir un nouvau compte rendu. Pour finir, le vaste *Conspectus codicum hagiographicorum* (p. 529-706), élaboré par M. L. Après une étude fouillée encore que rapide des légendiers, où l'on trouverait tous les éléments d'une belle synthèse à construire, l'auteur termine l'œuvre commune par la description de 842 recueils manuscrits, nous pourrions dire, par l'inspection des armes scientifiques maniées au cours de ces sept volumes de *Scriptores* par les deux savants éditeurs. M. COENS.

31. — * Ildefons HERWEGEN, O. S. B. *Der heilige Benedikt.* 2e éd. 1919, Dusseldorf, Schwann, [XIV]-170 pp.

Ce n'est pas une Vie nouvelle de S. Benoît que l'Abbé de Maria-Laach entend nous donner ici, moins encore une étude scientifique des documents qui nous renseignent sur le patriarche de Subiaco et sur le cadre dans lequel se déroula sa féconde existence : il a voulu tracer les linéaments d'un portrait d'âme, fixer le regard sur l'être intime du saint et, dans les grandes lignes, expliquer l'œuvre par l'homme. A cet effet, la *Vita Benedicti* de S. Grégoire, la *Regula monachorum* et son propre cœur ont suffi à l'écrivain. Celui-ci rétorque les critiques de ceux qui lui reprocheraient de s'appuyer sur un monument légendaire comme les Dialogues de S. Grégoire quand il s'agit d'évoquer une physionomie historique. Quelques citations de M. Harnack, abondamment commentées dans l'avant-propos, sur la signification de la légende en histoire et sur sa part de vérité psychologique, sont alléguées par l'auteur pour légitimer la méthode qui le guide au cours de son étude [1]. D'ailleurs, ajoute-t-il, les textes plus graves du

[1] Nous n'avons pas à traiter ici ce délicat problème de méthode. Autre chose est, assurément, de fournir des traits à la figure traditionnelle d'un héros et d'illustrer le rôle moral qu'il a joué, autre chose de reproduire

législateur lui-même sont là pour servir de contrôle objectif et en quelque sorte de norme régulatrice. Ceci posé, tandis que la Règle nous montrera la voie ascendante qui mène l'homme vers Dieu, la Vie éclairera plutôt l'action divine qui vient d'en-haut à la rencontre du bon vouloir humain : le fruit de l'union de ces deux facteurs sera l'être religieux du saint.

Dans des chapitres d'une belle tenue littéraire, Dom Herwegen applique ces vues et nous peint successivement le Solitaire, l'Abbé, le Père, le Législateur, le Saint. Si son livre ne nous ouvre pas d'horizons historiques nouveaux, le lecteur y acquiert, certes, une compréhension plus profonde et, en certains points, plus réaliste de la personnalité intime du grand fondateur. L'auteur, qui aime, peut-être à l'excès, les systématisations grandioses, voit dans Benoît de Nursie « le dernier des Romains », génie prédestiné, dont la main énergique a pris à l'Orient qui défaillait, le flambeau de l'idée religieuse, pour le passer au monde occidental et « germanique », en marche vers la civilisation.

Une première édition de ce livre avait paru en 1917 : nous n'avons pas eu l'occasion de l'avoir sous les yeux, non plus que l'article de l'auteur intitulé *Der hl. Benedikt und die Germanen* [1].

M. COENS.

32. — * GUISE. *Saint Sigisbert, roi d'Austrasie (630-656)*. Paris, Gabalda, 1920, in-12, x-182 pp. (= *Les Saints*).

33. — * René AIGRAIN. *Sainte Radegonde (vers 520-587)*. Paris, Gabalda, 1918, in-12, XI-180 pp. (= *Les Saints*).

M. l'abbé Guise dirige à Nancy l'ancienne Maison des Étudiants, qui porte depuis 1881 le nom d'École Saint-Sigisbert. C'est avant tout aux élèves de cet établissement qu'il entend s'adresser quand, au cours de son livre, il exalte le royal patronage « dont son École est fière parce qu'il la relie noblement au passé de la province ». A coup sûr, il lui a fallu un goût robuste de l'amplification pour écrire deux cents pages sur un sujet qui comporte à peine quelques lignes d'information précise. Aussi bien, l'inspiration didactique qui guide la plume de l'auteur, lui a fait glisser dans la trame de son ouvrage mainte dissertation historique de nature, certes, à renseigner de jeunes Lorrains sur les faits et gestes de leurs lointains ancêtres, mais peu apte à fixer leurs yeux sur le personnage central qu'il prétend faire revivre. Le portrait de ce jeune roi en tutelle, il faut l'avouer, ne présente guè-

son être historique et ses actes réels. Les formules suggestives de M. Harnack sont en ce point fort claires. Le commentaire du R. P. H. parfois l'est moins.

[1] Dans le *Jahrbuch des Verbandes katholischer Akademiker*, Dusseldorf, 1918.

re de couleur ni de relief. D'autre part, l'évocation du milieu où il a vécu, les gloires et les péripéties de son culte, les hypothèses variées que suggère l'imagination au service d'une ardente piété, remplissent ce livre, que je n'oserais appeler une « biographie », de pages édifiantes autant qu'agréables à lire. Faut-il chercher querelle à M. G. de n'avoir pas cité, dans son avant-propos bibliographique, les *Acta Sanctorum Belgii*, dont le tome III contient le commentaire critique d'Henschenius, retouché par Ghesquière et suivi d'une édition des sources (*BHL*. 7711-7714) ?

Maître de chapelle de Sainte-Radegonde à Poitiers, « grandi à l'ombre de son église et de son tombeau », M. l'abbé Aigrain est mû, lui aussi, par la dévotion quand il offre à son héroïne « le modeste effort » d'une nouvelle biographie. Disons aussitôt qu'il avait la partie plus belle. La physionomie de sainte Radegonde, en effet, ainsi que le remarquait jadis G. Kurth, « est incontestablement la plus authentique, la plus connue de son siècle : tout ce que l'historiographie de ce temps garde de lumière vient converger sur sa figure ». Grâce aux témoignages contemporains, parfois « délicieusement émus », d'un Fortunat, d'une Baudonivie, d'un Grégoire de Tours, grâce aussi à la finesse de son sens critique et à son alerte talent d'écrivain, M. A. a pu rendre à la vie de Radegonde son cachet individuel et son charme particulier. L'auteur nous devait cette attachante histoire, après l'excellente traduction annotée qu'il avait donnée, en 1910, de la Vie de sainte Radegonde par Fortunat (cf. *Anal. Boll.*, XXIX, 329).

Le travail de M. A. débute par un long chapitre d'introduction sur la Thuringe. Bien étayé et d'une information puisée aux meilleures sources, il est, nous a-t-il semblé, d'une érudition un peu dense pour les lecteurs habituels de la collection *Les Saints*. D'autre part, il y a lieu d'admirer sans réserve avec quelle délicatesse de touche et quels menus soins d'artiste l'historien esquisse l'admirable tableau de cette « existence en partie double », si harmonieusement unifiée pourtant par les plus hautes inspirations du sens chrétien, que mène à la cour l'épouse du fougueux et brutal Clotaire. Sans se départir de la plus sereine objectivité historique, il nous la montre énergiquement fidèle aux charges du mariage et de la royauté, en dépit de ses répugnances deux fois légitimes de parente des rois dépossédés de Thuringe et de disciple fervente de l'Évangile, cachant sous « son extérieur de grande dame charitable », rehaussé par son prestige de reine, le secret des plus rudes mortifications et le trésor intact de ses aspirations virginales. Louons aussi le biographe de la prudence éclairée de son jugement, quand il apprécie la tragique séparation à laquelle finit par se résoudre l'épouse cent fois trahie, et en suite de quoi elle mettra, un jour,

entre son idéal de vie parfaite et les retours de la passion royale les barrières de la clôture monastique. Même prudence avertie dans le commentaire critique que l'auteur donne (p. 63 et suiv.) à l'épisode connu sous le nom de « miracle des Avoines », dont le récit, introduit au XIV[e] siècle, frappa si vivement l'imagination poitevine. Il est singulièrement émouvant, sous la conduite d'un guide si sûr, d'étudier dans la fondatrice de Sainte-Croix sa virile énergie, qui ne connaît pas d'obstacle, alliée à cette sensibilité exquise, dont les gestes touchants dictèrent à ses « amis de cœur » des pages qui comptent parmi les plus belles de cette sombre époque. Si M. A. a également en horreur les naïves crédulités et les accents faussement pathétiques du panégyriste officiel, si son amour du vrai sauvegarde toutes les complexités de l'histoire, une chaleur sincère mais continue anime constamment la paraphrase des documents et l'analyse des faits, et elle éclate, dans les derniers chapitres du livre, avec une flamme de lyrisme d'autant plus vive que son aliment est plus pur.

M. Coens.

34. — * Abbé Ferré. *Vie de S. Sulpice le Bon*. Paris, Gabalda, 1919, in-8°, 342 pp.

Cette vie est écrite, semble-t-il, pour l'édification de la paroisse de Saint-Sulpice de Favières où l'auteur a travaillé à remettre en honneur l'ancien pèlerinage. L'auteur connaît les sources, et s'ingénie à suppléer à ce qu'elles ne disent pas. Ses lectures, qui sont nombreuses et variées, lui fournissent beaucoup de détails qu'on chercherait en vain dans les anciennes Vies de S. Sulpice ; sa vive imagination fait le reste. Nous ne donnerons qu'un exemple qui suffira à faire apprécier le genre. On décrit la maison romaine où se passe l'enfance du saint, notamment l'*atrium*. « L'atrium est le centre de la vie de famille. C'est donc sous ses cloîtres qu'il nous faut voir Sulpice enfant couché dans les bras de sa mère, souriant à son père, lui distribuant ses premières caresses et appelant pour la première fois : « Papa ! » C'est sous ce cloître encore que l'enfant s'essaie à prononcer les noms de Jésus et de Marie, là qu'il esquisse sur soi le signe sacré de la croix... », etc.

H. D.

35. — W. Peitz, S. I. *Martin I. und Maximus Confessor. Beiträge zur Geschichte des Monotheletenstreites in den Jahren 645-668*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. XXXVIII (1917), pp. 213-36, 429-58.

Au cours de la première année de la guerre nous avions, malgré les difficultés du moment, essayé de préparer pour le t. IV de novembre le commentaire des Actes de S. Martin pape et martyr. Ce travail, demeuré à l'état d'ébauche, la solide étude du R. P. Peitz

nous aidera à l'achever. L'auteur y a devancé la plupart de nos conclusions et, en maint endroit, nous avons eu le plaisir d'y reconnaître les raisons mêmes que nous nous proposions de développer. Sur d'autres points, nous ne pouvons que lui promettre d'examiner ses arguments avec la plus grande attention. Le P. P. ne partage pas la confiance, un peu surprenante, de notre docte confrère le R. P. Stiglmayr dans la *Vita Maximi* (*BHG*. 1234-1236), qu'il qualifie de compilation tardive (p. 453-54). Rien de plus juste, mais les sources de cette compilation ne se laissent pas encore démêler et le texte actuel en est bien peu satisfaisant. Il y aurait lieu notamment d'interroger le manuscrit grec 380 de la bibliothèque Synodale de Moscou, à propos duquel M. C. Kekelidze a soulevé une question, destinée, on peut le craindre, à demeurer longtemps sans réponse (Труды Кіевской духовной Академіи, 1913, p. 11 et suiv.). Le chapitre IV, *Zur Chronologie des Verfahrens gegen Papst Martin und zur Patriarchenliste von Konstantinopel*, concorde de point en point avec les résultats de nos premières recherches. Mais le P. P. met à défendre son système une assurance qui dépasse un peu la nôtre. Ces combinaisons chronologiques ne seront pas entièrement certaines aussi longtemps qu'il subsistera un doute plausible sur les mots de la lettre du pape S. Martin (Jaffé, 1608) : *excepto dumtaxat in insula Naxia, quoniam ibi annum fecimus*. Des critiques, d'ailleurs prudents, estiment que le mot *annum* est une faute à corriger en *annonam* ou autrement. Le P. P. y résiste pour des motifs qui valent au moins ceux des savants qu'il contredit. Tout le monde conviendra que, s'il s'agit d'emboîter ce texte dans une hypothèse construite en dehors de ce dernier, l'avantage appartient à ceux qui le laissent en état. Mais il n'en reste pas moins que la leçon *ibi annum fecimus*, assez surprenante par elle-même, est établie sur des garanties insuffisantes. On voudrait la voir confirmée par le témoignage de quelque bon manuscrit, ou à défaut de cette vérification, par une raison interne, portant sur le texte lui-même. Nous en proposons une au P. P. Les années 653-654, autour desquelles se livre la discussion, furent marquées par les incursions maritimes des Arabes dans l'Archipel. C'est en 653 précisément que Rhodes fut prise par la flotte de Mo'āwijah, et avant cette date les chroniques arabes et syriaques mentionnent déjà un coup de main des corsaires d'Abū 'l-'Awwār contre Cos. Il est donc très naturel qu'à cette époque les communications par mer aient été coupées durant une année entre Naxos et Constantinople. Et la même circonstance expliquerait fort bien pourquoi S. Martin n'apprit que relativement tard l'élection de son successeur Eugène I. Le premier courrier qui en portait la nouvelle aurait rebroussé chemin ou serait tombé aux mains des écumeurs de mer.

P. P.

36. — * Chanoine J. Laenen. *Histoire de l'Église métropolitaine de Saint-Rombaut à Malines.* Malines, Godenne, 1919, 1920, 2 volumes in-8°, xxvii-301 et 386 pp.

Ces deux volumes consacrés à la vie et au culte de S. Rombaut, patron du diocèse de Malines, à l'histoire du chapitre et à la description de l'église métropolitaine, sont, dans la pensée de leur auteur, les premiers d'une longue série où chaque paroisse ferait l'objet d'une semblable monographie. L'ensemble de cette vaste publication, complétée sans doute, bien que M. Laenen n'en ait pas énoncé l'intention, par une étude d'ensemble sur les livres liturgiques en usage dans le diocèse, sur les méthodes de prédication et les pratiques de dévotion chères aux fidèles, avec, en appendice, les listes de reliques et les pouillés, pourrait être considéré, selon l'expression peu ambitieuse de l'auteur, comme une nouvelle édition, mise à jour, du livre de Van Gestel, *Historia sacra et profana archiepiscopatus Mechliniensis,* paru en 1725. Nous appellerions plus volontiers cet ouvrage une encyclopédie diocésaine, telle que bien peu d'églises en possèdent et où pourraient glaner à l'envi les hagiographes, les liturgistes et les archéologues.

Les deux premiers volumes, parus à un an d'intervalle, font bien augurer de cette grande entreprise et cependant le plaisir d'en annoncer l'apparition n'est pas exempt d'appréhensions. Les circonstances actuelles, si défavorables aux publications considérables, ne font-elles pas craindre sinon l'abandon de ce vaste projet, du moins des lenteurs excessives dans son exécution ? De plus, on peut se demander si le travail d'un seul homme suffira pour coordonner et mettre en œuvre toutes les monographies paroissiales et les documents réunis à l'archevêché en si grande abondance à la demande du cardinal Goossens ?

Dans son introduction M. L. décrit sommairement les différentes collections que possède le Chapitre ; outre les archives du royaume, il a pu, grâce à ses relations, consulter à loisir les documents conservés dans les paroisses et dans certaines familles de Malines. Le fonds de Saint-Rombaut, en tout vingt-deux liasses, déposé aux Archives à Anvers semble lui avoir échappé. La liste des ouvrages imprimés que M. L. publie en appendice constitue la meilleure des bibliographies malinoises.

Des trois parties de cette publication, la première, où est rapportée l'histoire de S. Rombaut et de son culte, a surtout retenu notre attention; c'est un commentaire excellent. Évidemment par là nous n'entendons pas affirmer qu'après avoir parcouru ces chapitres on connaît plus en détail les épisodes de l'existence du saint ou qu'on est exactement renseigné sur l'origine de chacune des fêtes célébrées en son honneur ; le

recul excessif avec lequel Thierry de Saint-Trond dut rédiger la première Vie, et le vague des traditions qu'il put recueillir ne donnent pas grand crédit à son opuscule. Mais grâce à une comparaison minutieuse des différentes biographies, des textes flamands surtout, M. L. est parvenu à mieux mettre en lumière comment de Thierry de Saint-Trond à Wachtendonck et Domyns les légendes se forment et se développent ; elles accordent à S. Rombaut le titre d'évêque et fixent son siège à Dublin ; elles lui constituent une généalogie royale ; enfin elles transforment le meurtre dont il fut victime en représailles pour des reproches justement encourus, faisant de S. Rombaut un martyr émule de S. Jean-Baptiste et, aurait-on pu ajouter, un autre S. Lambert.

Peut-être se demandera-t-on si les arguments apportés (p. 30, n. 5) suffisent à prouver que l'expression *genere Scotus* peut se traduire çà et là par « Écossais d'origine » — pourquoi pas Irlandais ? — et doit en fin de compte s'interpréter par cette périphrase, intentionnellement imprécise : « étranger de naissance ». — Le parallèle établi (p. 8) entre la *Vita Bertuini* et la *Passio Rumoldi* est intéressant ; mais il est peu exact d'affirmer, pour prouver une dépendance assez hypothétique, que Thierry dans son prologue cite la Vie de S. Berthuin ; tous les meilleurs manuscrits indiquent *Bertinus et Winocus*, le seul qui mentionne *Bertuinus* cite son nom parmi ceux d'autres saints, sans faire aucunement allusion à sa biographie. — Parmi les mentions les plus anciennes de S. Rombaut, M. L. aurait pu ajouter celle qui se rencontre dans la *Vita S. Macarii* (*BHL*. 5105), rédigée vers 1067.

Ce ne sont là qu'observations de détail. En faisant une fois de plus le départ de l'histoire et de la légende dans les Passions de S. Rombaut, M. L. a fait œuvre éminemment utile. Ce travail entrepris jadis et non sans succès par Du Sollier reçut l'approbation du cardinal Thomas Philippe d'Alsace, alors archevêque de Malines ; mais excita néanmoins le déplaisir du doyen du chapitre Stevaert. Le fougueux chanoine mena en faveur de la légende intégrale une campagne si vive, qu'on peut en suivre l'influence dans les ouvrages de Claessens et de Jongeneelen et jusque dans l'office de S. Rombaut approuvé en 1838, et dans une lettre pastorale du cardinal Goossens parue le 12 avril 1902. H. Moretus.

37. — Erich Caspar. *Studien zum Register Gregors VII.*, dans *Neues Archiv*, t. XXXVIII (1913), p. 143-226.

On se souvient encore de la minutieuse et pénétrante étude paléographique à la suite de laquelle le P. Peitz S. I., renversant d'un coup l'opinion jusque-là reçue, établit naguère que le codex Reg. Vat. t. II était l'original même du registre de Grégoire VII (cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 379). Mais il n'est pas de sagacité si profonde, il n'est

pas de rigueur si sévère qui ne puisse être dépassée. Voici que M. Caspar, tout en rendant un juste hommage aux importants résultats acquis par le P. Peitz, approfondit encore l'examen du manuscrit. Il soumet à une observation plus rigoureuse, s'il est possible, les moindres variations de l'écriture, la nature et l'âge des corrections, la répartition des matériaux entre les différentes parties du registre. Et de ce travail à la loupe se dégagent peu à peu des conclusions nouvelles, atteignant progressivement des sphères de plus en plus larges. Non seulement elles redressent certaines vues du P. Peitz, mais elles aboutissent à fournir sur le fonctionnement de la chancellerie pontificale des révélations très intéressantes. Ainsi la constatation de menus détails matériels amène d'abord l'auteur à déterminer la succession chronologique des corrections, retouches et additions apportées au manuscrit. Il distingue un plus grand nombre de correcteurs que ne l'avait fait le P. Peitz, et rend raison de leurs corrections. Puis étendant la portée de ses observations, il établit entre le plus ou moins d'activité du registrateur et les circonstances politiques troublées où il vivait, un rapport intime qu'avait à peine entrevu le P. Peitz. C'est aux heures de crise extérieure et non en l'absence du chancelier que le travail chôme, quitte à reprendre plus tard, pour enregistrer d'affilée le stock des lettres arriérées. Élargissant encore son point de vue, l'auteur fournit l'explication du petit nombre des lettres contenues dans le registre et de leur choix d'apparence si arbitraire, — le principal argument invoqué contre l'originalité et l'intégrité du codex. Enfin des indices sérieux lui permettent de croire que, parallèlement au registre principal, il exista sous Grégoire VII un registre spécial pour les privilèges. Tous les privilèges n'étaient pourtant pas consignés à part, car on en trouve au moins un dans le registre principal. Quel était le principe qui décidait de l'insertion d'un côté ou de l'autre ? Peut-être le plus ou moins d'intérêt que la Curie elle-même avait à conserver la mémoire de cet acte. Les résultats de ses présentes recherches fournissent aussi à l'auteur quelques éléments confirmant, contre les objections de M. H. Bresslau, plusieurs conclusions de sa précédente étude sur le registre de Jean VIII. Si les arguments de M. C. entraînent le plus souvent notre complète adhésion, on retiendra pourtant qu'en certains points ses déductions ne dépassent pas la probabilité d'une sérieuse hypothèse. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, et cela ne nous empêchera pas d'admirer la patience avec laquelle M. C. a relevé les plus menues particularités de son document, et la sagacité avec laquelle il est parvenu à en tirer tant de conclusions intéressantes.

R. L.

38. — * Augustin Fliche. *Études sur la polémique religieuse à l'époque de Grégoire VII. Les Prégrégoriens.* Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1916, in-8°, VIII-343 pp.

39. — * Id. *Saint Grégoire VII.* Paris, V. Lecoffre, 1920, in-8, x-191 pp. (= *Les Saints*).

Il est bien rare qu'une époque historique commence *ex abrupto* avec l'homme dont elle porte le nom. Celle de Grégoire VII ne fait pas exception à cette règle. Bien avant l'avènement du grand pape, les principes où sa réforme était contenue en germe avaient trouvé d'énergiques et ardents défenseurs. Le livre de M. Aug. Fliche est consacré à mettre en évidence le rôle de ces précurseurs trop peu connus. Pour comprendre leur action, il faut avoir une idée exacte des abus qu'ils entreprirent de combattre. Un aperçu général de la « crise religieuse », qui sévissait en plein à la veille de l'élection de Léon IX (1048), s'imposait comme entrée en matière, au moment de raconter la tentative d'assainissement et de rénovation, qui remplira tout le troisième quart de ce triste XIe siècle. Cette tentative même se résout en une série d'efforts partiels, dont la portée n'apparaît pas tout d'abord. On ne les juge bien que dans l'ensemble du système qui s'en est dégagé successivement et par à-coups ; et personne ne s'étonnera de voir S. Grégoire VII et son œuvre occuper une large place (p. 258-342) dans ces études sur les *Prégrégoriens.* Du reste ni le pape réformateur ni aucun de ses devanciers ne se contentèrent de batailler par la parole et par la plume. Leur action fut aussi diplomatique, politique et avant tout disciplinaire et administrative. Ici il y aurait une objection plus sérieuse à élever contre le titre choisi par l'auteur : il est trop étroit pour le plan du livre, et ce mot de « polémique » rapetisse le sujet.

M. F. a tracé de la situation générale de l'Église à l'avènement de Léon IX un tableau extrêmement sombre (p. 2-15). On a besoin çà et là de se rappeler que certains traits y sont empruntés à des prédicateurs et à des moralistes, dont l'éloquence ne craignait pas l'hyperbole. Mais les faits sont les faits, et, des documents que M. F. connaît si bien, il serait impossible de tirer rien qui ressemble à une peinture consolante.

Grégoire VII, ou Hildebrand, mis à part, deux figures dominent la période « prégrégorienne » : S. Pierre Damien et le cardinal Humbert. Ce dernier serait celui dont l'influence, les talents et la haute raison politique attireraient de préférence l'attention d'un historien. Mais S. Pierre Damien, moins complet que lui comme homme d'action, nous appartient comme saint et comme hagiographe. M. F. a tracé de lui un portrait édifiant et sympathique qui mériterait d'être développé en biographie complète. Les ombres légères qu'il y a signalées n'atteignent en aucune façon la valeur morale du grand serviteur de

Dieu. Les vues politiques de Pierre Damien étaient assez courtes, e sa prudence se laissait mettre en défaut par les préoccupations trop unilatérales de son zèle. Aussi n'est-il par étonnant que ses méthodes aient été tenues dans une demi-défaveur sous les pontificats de Léon IX et de Nicolas II. Hildebrand lui-même lui marqua parfois son dissentiment avec une franchise que le saint homme, malgré toute son humilité, paraît avoir péniblement ressentie (cf. p. 47 et suiv.). Comme moraliste et directeur d'âmes il fit souvent preuve d'une rigueur étroite et excessive. M. F. parle du « sens de la mesure qui le caractérise » (p. 151). Appréciation surprenante, car de toutes les vertus, la discrétion est justement celle qu'il ne paraît pas avoir possédée dans sa plénitude. Impitoyable à lui-même, l'ancien ermite de Fonte-Avellana était passablement dur aux autres. Quelques lettres plus indulgentes, écrites à des femmes du monde (cf. p. 148), ne changent rien à la tournure invariable de son esprit. Toute sa doctrine spirituelle était résumée, pour ne pas dire absorbée, dans un système d'austérité afflictive, auquel il donnait le pas, non seulement sur l'étude et le travail, mais même sur la prière et les sacrements. Il le recommandait par des exemples et des modèles, qu'il n'avait probablement pas conscience d'avoir tirés de sa seule imagination, comme dans son panégyrique des SS. Vital et Valérie. Qu'il y ait dans cet acharnement un peu d'outrance, il serait inutile de chercher à le dissimuler. La vie ascétique, telle que Pierre Damien la conçoit, manque d'équilibre, et personne ne songera à le mettre en parallèle avec les grands législateurs de l'institution monastique. Sur la pratique de la mortification corporelle, il faut bien convenir que ses principes ressemblent de près à ceux dont les Flagellants feront plus tard un si choquant abus. En cela encore, son zèle, tendu obstinément vers un idéal trop étroit, perdit une partie de ses peines. Il en résulta chez quelques âmes d'élite, une courte floraison d'héroïsme presque terrifiant et un peu bizarre ; chez d'autres, en plus grand nombre, le désarroi et le découragement. Damien a raconté lui-même dans la Vie de son saint disciple, Dominique le Cuirassé, comment celui-ci ayant appris que son maître lui avait attribué faussement un acte de mortification, qu'il faut bien qualifier d'indiscret, se crut obligé de le faire et de le dépasser (*Act. SS.*, Oct. VI, 623-24). Mais plus souvent ses écrits nous montrent qu'il se heurtait à des résistances sourdes et parfois à des oppositions déclarées, et que, par la fuite ou autrement, ses disciples se dérobaient aux exigences trop dures de sa sévérité. Aussi sa correspondance spirituelle a-t-elle un caractère qui justifie cette fois le mot de polémique. Une de ses lettres, dont la fin est perdue, est adressée *ad Petrum Cerebrosum* (Ep. VI, 27, *P. L.*, t. CXLIV, p. 415-17). Ce « Pierre Tête-Chaude », qui est peut-être un personnage type, avait sans doute mé-

rité son nom ; mais il est excusable de ne s'être pas rendu à la dialectique que lui opposait Pierre Damien. La règle de Cluny elle-même ne trouva pas complètement grâce aux yeux du terrible ascète. Damien aurait voulu amener l'abbé Hugues à la rendre plus sévère encore. M. F. paraît croire que la réforme de S. Bernard lui donna raison (p. 169). Ceci n'est pas tout à fait exact. Cluny avait singulièrement mitigé la règle de S. Odilon quand S. Bernard en dénonçait la vie facile et relâchée, avec une précision de détails qu'il faut bien croire pris sur le vif. Encore conviendrait-il d'écouter les raisons que S. Pierre le Vénérable, au nom de l'expérience et de la tradition, opposait à la rigueur du jeune abbé de Clairvaux (cf. E. Vacandard, *Vie de S. Bernard*, t. I, 4e éd., 1910, p. 99-133). Il n'en est pas moins vrai que l'admiration de M. F. pour l'esprit et la vertu de l'illustre cardinal-évêque d'Ostie reste pleinement justifiée. Et le portrait littéraire qu'il a tracé de lui est une remarquable page d'hagiographie critique.

Avec une égale étendue de savoir et le même talent d'exposition, la biographie de Grégoire VII, qui se donne pour une Vie de saint, ressemble peut-être davantage à un chapitre d'histoire générale. Il n'en pouvait guère être autrement. Le grand pape réformateur remplit et domine toute son époque. Et à ne considérer en lui que le caractère et la physionomie morale, il faudrait encore l'étudier sur le champ de bataille qu'il n'a pas quitté et dans l'exercice de la mission pour laquelle il a uniquement vécu. Il y avait déjà une difficulté sérieuse à condenser dans l'espace d'un court volume un précis des circonstances au milieu desquelles s'est déroulée la carrière militante d'Hildebrand et de Grégoire VII. Cette difficulté, nous n'oserions pas dire que M. F. l'ait pleinement surmontée. Sa narration semble un peu à l'étroit dans les limites qui lui étaient imposées. Les événements se succèdent comme une série paradoxale de péripéties contradictoires et parfois de coups de théâtre, entre lesquels le lecteur, réduit aux seules indications de l'exposé, aurait peine à mettre un enchaînement logique. La situation générale de l'Église et sa décadence intérieure, au début du pontificat de Grégoire VII, nous sont décrites en des traits au moins aussi sombres qu'au moment de l'élection de Léon IX (p. 9 et suiv.). Il semblerait donc que, pendant 25 ans, les « Prégrégoriens » et Hildebrand lui-même aient combattu en pure perte. Il faut pourtant bien admettre que, dans cette corruption universelle qui avait gangrené le clergé comme la société civile, le pape a trouvé sur quoi appuyer son action disciplinaire, puisque non seulement il a pu, par lui-même ou par ses légats, porter à coups redoublés et faire exécuter les sanctions individuelles les plus

graves contre des prélats indignes, mais qu'il a même réussi à réduire les anciennes prérogatives de la hiérarchie locale. Ce point d'appui indispensable, l'auteur néglige de le mettre en lumière, et la suite des faits demeure en partie inexpliquée. A propos de la désertion qui se met parmi les partisans de Henri IV, au cours de l'année 1076, après l'excommunication du roi, M. F. se borne à faire observer (p. 102-103) que l'excommunication était au moyen âge une arme redoutable: la crainte de ses effets canoniques aurait suffi à réveiller les « consciences endormies » des prélats signataires des décisions de Worms. Assurément, à la condition qu'on soit décidé à les respecter. Mais des consciences capables de tout ce que M. F. vient de raconter ont le sommeil plus dur. Et si vraiment la peur était le « seul mobile de leur conduite » (p. 103), un sacrilège de plus n'était pas pour les épouvanter à ce point : on le vit bien plus tard, quand le roi eut réussi à rétablir sa fortune. La véritable explication, l'auteur lui-même nous la donne un peu plus loin. « Les injustices et les violences dont Henri IV s'était rendu coupable à l'égard de ses sujets ont contribué, autant que les atteintes portées à l'indépendance de l'Église, à attirer sur lui les foudres du Saint-Siège... Soit avant soit après Canossa, Grégoire VII est préoccupé avant tout d'examiner les plaintes des Allemands contre la tyrannie de leur roi » (p. 162). Voilà ce qu'il eût fallu rappeler pour expliquer le ralliement inattendu de l'épiscopat allemand à la sentence pontificale, et la non moins soudaine volte-face, qui se produisit, quand, après l'absolution de Canossa, chacun eut à prévoir un règlement de comptes avec le tyran rétabli dans ses droits. Quant à la proposition d'une enquête à faire en Allemagne, par des légats pontificaux, hors de la présence de Henri IV et de son rival Rodolphe de Souabe, ce n'est pas seulement parce qu'elle était équitable, qu'elle fut ratifiée à l'unanimité des voix, par le synode romain, au carême de 1078 (p. 126-27). Dans les situations devenues inextricables, il est rare qu'il ne se trouve pas une forte majorité pour toute solution dilatoire.

M. F., qui admire sans réserve la haute vertu de Grégoire VII, est moins élogieux pour ses talents. L'énergique pontife n'était ni ne se piquait d'être profond psychologue ou habile politique. Contre un Henri IV ou un Robert Guiscard, sa diplomatie ne luttait pas à armes égales. Sa fermeté dans sa ligne de conduite a été souvent taxée de raideur ou d'opiniâtreté, mais on est plus étonné d'entendre M. F. lui reprocher d'avoir, une fois au moins, péché par excès d'indulgence. A Canossa, où on nous le montre comme « l'incarnation vivante de la miséricorde divine », il se serait laissé attendrir mal à propos, et sa clémence, regardée par le côté humain, serait une faute qui a compromis irréparablement le prestige de la papauté et les intérêts primor-

diaux pour lesquels il avait si longtemps combattu (p. 115-16). Ceci est peut-être une des idées dont l'auteur se réserve de fournir plus tard la justification (cf. p. VI). Telle qu'il la présente, elle a un peu l'air d'une antithèse spécieuse. Un acte qui aurait entraîné d'aussi fatales conséquences serait une faiblesse que la miséricorde divine ne commande ni n'approuve. Mais qui peut dire quel cours auraient pris les événements si le pape, par une rigueur inflexible, se fût donné l'apparence d'acculer le roi et ses partisans à une résolution désespérée? Inutile de se demander à quel ton se seraient alors montées les vertueuses indignations de l'histoire contre l'arrogance et la dureté pontificales.

Deux idées maîtresses traversent tout l'exposé de M F: les revendications de Grégoire VII contre l'investiture laïque n'étaient dans l'intention du pape, qu'un moyen de régénérer la hiérarchie chrétienne, en coupant par la racine la simonie et le nicolaïsme. Là où les empiètements régaliens n'entravent pas le bon recrutement de l'épiscopat, Grégoire VII, si rigide soit-il sur les principes, en mitige volontiers l'application. Il ne se montre intransigeant que dans les pays où le pouvoir laïque nomme des évêques indignes (voir notamment p. 84 et suiv.). Pareillement, sa conception du gouvernement théocratique a pour but exclusif d'assurer le triomphe de la morale chrétienne en réprimant les abus qui résultent du despotisme ou de la tyrannie (p. 152-57). Elle apparaît « comme une limitation de l'absolutisme, et les principes sur lesquels elle repose sont voisins de ceux qui animent les gouvernements populaires » (p. 163).

Ces deux points de vue seront contestés dans l'école historique où Grégoire VII est un personnage décidément sacrifié. Il fallait un certain courage pour les formuler avec une netteté si tranchée. M. F., qui, outre son talent, a pour lui la vérité et la justice, peut attendre en paix la contradiction. P. P.

40. — H. Bresslau. *Die Vita des Propstes Lambert von Neuwerk bei Halle,* dans *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde,* t. XLI, fasc. 3 (1919), p. 579-94.

Les historiens modernes ont fait peu de cas de la courte biographie (*BHL.* 4676) qu'un moine de Neuwerk avait consacrée à la mémoire du premier prieur de son monastère. Publiée, en 1724, par Schannat dans le second volume de ses *Vindemiae literariae,* elle n'a pas été réimprimée dans les *Monumenta Germaniae;* cette exclusion s'explique, faut-il croire, par ce fait qu'on ne possède aujourd'hui aucun texte ancien manuscrit de la Vie, le recueil de Neuwerk d'où Schannat l'avait tirée, étant malheureusement perdu. M. Bresslau en place la rédaction vers 1166-1175, un quart de siècle environ après la mort

du bienheureux Lambert. Après avoir soumis à un contrôle rigoureux les renseignements qu'elle fournit aux historiens de la Saxe, il juge qu'on ne peut, en général, leur dénier une réelle valeur documentaire.

M. COENS.

41. — Carl WEYMAN. *Zu den Quirinalien des Metellus von Tegernsee*, dans *Historisches Jahrbuch der Görres-Gesellschaft*, t. XXXVI (1915), p. 801-810.

Malgré ses lacunes et ses erreurs de détail, la réédition, en 1913, par M. Paul Peters, des *Odae Quirinalium Metelli* (*BHL*. 7031) avait été une publication fort utile, parce qu'elle rendait possible une étude sérieuse et complète de cette intéressante pièce hagiographique. Dans l'article que nous signalons M. Weyman corrige quelques affirmations erronées de M. Peters concernant la part d'influence respective qu'exercèrent sur la composition des *Odae* les œuvres de Prudence, de Boèce, de Virgile et la Bible. A l'appui de ses dires l'auteur apporte la preuve qui en cet ordre de choses est la plus convaincante : un abondante moisson de textes parallèles. Celle que M. W. a récoltée révèle une fois de plus l'étendue et la qualité de son érudition. M. COENS.

42. — * Rotha Mary CLAY. *The Hermits and Anachorites of England*. London, Methuen & Co, [1914], in-8°, XX-272 pp., nombreuses illustrations (= *The Antiquary Books*).

43. — D. L. GOUGAUD. *La vie érémitique au moyen âge*, dans *Revue d'ascétique et de mystique*, t. I (1920), pp. 209-240, 313-28.

L'Angleterre a compté au moyen âge un grand nombre d'ermites et d'anachorètes, parmi lesquels des saints célèbres comme Guthlac, Neot, Alnoth, Edwold, pour ne point parler de ceux qui illustrèrent dans la suite divers sièges épiscopaux : Cuthbert, Plegmund, Dunstan. Ils établirent leurs demeures dans les îles, les marécages, les forêts, la montagne ; d'autres se firent une solitude dans les villes mêmes, souvent dans une église ou près d'un monastère. Ces hommes – et ces femmes, car les noms de femmes sont assez nombreux dans les listes — ne s'isolent point du monde dans une pensée égoïste, et rendent souvent d'appréciables services à la société autrement que par l'exemple et la prière. N'est-ce point parmi eux que se recrutent les hommes de dévouement qui s'établissent près des récifs et des côtes escarpées pour donner aux navigateurs les signaux qui les sauveront du naufrage, et n'est-ce pas sur l'emplacement d'un ermitage que se sont élevés plus tard les phares qui guident dans la nuit la marche des vaisseaux ? On les voit encore s'occuper de la construction des routes et des ponts à une époque où le ministère des travaux publics n'était point organisé. Ils sont aimés du peuple, qui vient à eux et leur demande un bon conseil.

Souvent, ils trouvent moyen de se livrer à des travaux littéraires. Le livre où Madame Clay nous apprend tout cela, et bien d'autres détails curieux, est extrêmement intéressant, bien disposé, clairement écrit, abondamment illustré. Il se termine par un tableau des ermitages connus, dans l'ordre des comtés, avec la date et le nom des ermites qui les ont occupés. Pour chacun d'eux, les sources sont indiquées, et on se rend compte aussitôt de l'importance des recherches de l'auteur. Deux textes liturgiques, l'un pour les anachorètes : *servitium includendorum*, l'autre pour les ermites : *forma et ordo qualiter heremita a saeculi vanitate cordialiter conversus faciet professionem*, complètent cet excellent travail.

Le travail de Dom Gougaud, d'une étendue moindre, est d'un caractère beaucoup plus général. L'auteur examine la position canonique des ermites, les diverses catégories d'ermites : clercs, laïques ; leur vie matérielle ; leur vie ascétique ; les rapports des ermites avec le siècle ; les « vrais et faux ermites ». Les sources les plus variées ont été mises à contribution, notamment les chansons de geste, les romans d'aventure et autres productions littéraires, qui, pour n'être pas des textes historiques, n'en sont pas moins des témoins précieux des mœurs du temps. H. D.

44. — * H. E. Salter, *Eynsham Cartulary*. Oxford, Clarendon Press, 1907-1908, 2 vol. in-8°, xxvi-441, xcviii-422 pp., avec illustrations.

Cette excellente publication forme les volumes 49 et 51 de la série de l'*Oxford Historical Society*, et il n'a pas dépendu de nous de l'annoncer au moment même où elle a paru. Certes, le cartulaire est intéressant, et comme toutes les collections de chartes bien publiées, elle rendra de grands services aux historiens. Ce qui attire surtout notre attention c'est l'appendice du second volume (p. 257-371). On se souviendra de la Vision du moine d'Eynsham publiée ici-même (XXII, 236-319), pour la première fois, par le P. H. Thurston. On a jugé qu'elle formait le complément naturel d'un recueil consacré l'histoire du monastère, et M. S. en a donné une nouvelle édition, très soignée, avec une ample introduction, où il discute notamment l'hypothèse du P. Thurston, qui propose de reconnaître dans le moine visionnaire S. Edmond Rich, archevêque de Cantorbéry. M. S. fait valoir quelques objections. H. D.

45. — * Charles Singer. *Studies in the History and Method of Science*. Oxford, Clarendon Press, 1917, in-8°, xiv-304 pp., nombreuses gravures.

46. — * Erich Wassmann. *Die heilige Hildegard von Bingen als Na-*

turforscherin, dans *Festschrift Georg von Hertling... dargebracht*, Kempten, 1913, p. 459-75.

47. — * Iohannes May. *Die heilige Hildegard von Bingen.* Kempten und München, J. Kösel, 1911, in-8°, XII-564 pp., gravures.

48. — * Helene Riesch. *Die heilige Hildegard von Bingen.* Freiburg i. Br., Herder, [1917], in-8°, VI-160 pp.

49. — Louis Baillet. *Les miniatures du « Scivias » de sainte Hildegarde conservé à la bibliothèque de Wiesbaden*, dans *Monuments et mémoires publiés par l'académie des Inscriptions et Belles-lettres*, t. XIX (1911), p. 49-149, gravures et planches.

50. — * Joseph Gmelch. *Die Kompositionen der heil. Hildegard.* Düsseldorf, L. Schwann, [1919], in-4°, 37 pp., 32 phototypies.

Sous l'impulsion de M. Ch. Singer, la bibliothèque Bodléienne a consenti à réunir dans un local séparé les principaux ouvrages relatifs à l'histoire des sciences, pour les mettre à la disposition d'un groupe de travailleurs capables de fournir une importante contribution à une discipline si nécessaire et encore si peu avancée. Le beau volume publié sous la direction du chef de l'entreprise renferme plusieurs travaux intéressants pour l'histoire de la philosophie et de la médecine, n'ayant, pour la plupart, aucun contact avec l'objet de nos études. Il nous sera pourtant permis de signaler une assez longue étude de M. E. T. Withington, sur J. Weyer et les procès de sorcellerie, et un curieux travail de M. R. Crawfurd sur la bénédiction des anneaux dits « Cramp-rings », dont on faisait usage pour combattre l'épilepsie et autres maladies d'un caractère spasmodique. Cette bénédiction était réservée aux rois et aux reines d'Angleterre, et nous voyons, dans une miniature d'un manuscrit de la cathédrale de Westminster, la reine Marie Tudor procéder à la cérémonie.

Le texte d'une des prières prononcées en cette occasion donne une idée du rite : *Sanctifica, Domine, annulos istos, et rore tuae benedictionis benignus asperge, ac manuum nostrarum confricatione, quas olei sacra infusione externa, sanctificare dignatus es pro ministerii nostri modo, consecra, ut quod natura metalli praestare non possit, gratiae tuae magnitudine efficiatur. Per Christum.* Suit l'aspersion d'eau bénite.

L'importante dissertation de M. Singer sur les idées scientifiques et les visions de sainte Hildegarde, nous ramène sur notre terrain. La grande place que tient dans l'histoire des sciences au moyen âge la voyante de Bingen, dont l'esprit curieux n'a négligé aucune branche du savoir, justifie le choix de M. S. Il s'est surtout occupé des conceptions d'Hildegarde sur la structure de l'univers, sur la naissance et la mort, sur la nature de l'âme, ainsi que de ses connaissances anatomiques et physiologiques.

Les sources du savoir encyclopédique de cette religieuse cloîtrée sont loin d'être toutes connues, et quand Hildegarde nous dit qu'elle a vu l'objet de ses considérations *non in somnis, nec dormiens, nec in phrenesi... sed vigilans circumspiciens in pura mente oculis et auribus interioris hominis in apertis locis secundum voluntatem Dei* (préface du *Scivias*), nous ne sommes pas obligés de croire qu'elle doit à la science infuse tout ce qu'elle expose dans ses livres. M. S. ne puise qu'aux ouvrages d'Hildegarde dont l'authenticité est à l'abri de tout soupçon, et on ne peut que l'en louer. Est-il bien certain que tous ceux qu'il a classés sous le titre de *spurious scientific works* sont des apocryphes ? Il est certain que dans l'état actuel de la recherche, des conclusions trop tranchantes sembleront prématurées, et que par suite les travaux d'ensemble sur l'œuvre scientifique d'Hildegarde peuvent difficilement être regardés comme définitifs. Le P. Wassmann n'a pas été aussi circonspect que M. S. et avant de se prononcer sur la valeur des études d'histoire naturelle attribuées à Hildegarde, il aurait fait œuvre utile en posant la question d'authenticité, et surtout, en y donnant une solution. Son article n'y aurait point perdu en intérêt, et aurait gagné en valeur.

Il est assez étrange que M. S. n'ait point songé à consulter sur Hildegarde l'important commentaire du P. Stilting, dans les *Acta Sanctorum*. Faute d'avoir lu sa discussion chronologique, il fait mourir Hildegarde une année trop tard. La vraie date est le 17 septembre 1179. L'article que nous avons publié dans la *Revue des questions historiques*, 1889, sur Guibert de Gembloux, un des plus intimes confidents d'Hildegarde, eût peut-être rendu quelque service à l'auteur, et certainement la Vie de la sainte par M. May, où les faits sont bien classés, et les nombreux travaux de détail utilisés d'une manière intelligente, eût été consultée avec fruit.

La biographie de la sainte par Mme H. Riesch fait partie de la collection *Frauenbilder*. C'est une esquisse qui ne comportait pas un grand déploiement d'érudition. L'auteur connaît les sources et trace un portrait où il ne manque aucun trait essentiel.

On sait l'importance des miniatures qui ornent les ouvrages d'Hildegarde, et combien elles aident à pénétrer sa pensée. M. S. a donné de fort belles reproductions d'un choix de miniatures des manuscrits de Wiesbaden et de Lucques, avec d'autres représentations à l'appui. Une étude complète et très soignée de l'illustration du *Scivias* dans le « codex minor » de Wiesbaden, par le P. Baillet, permet de résoudre la plupart des questions que soulèvent ces compositions d'apparence apocalyptique. A la place de l'auteur je n'aurais pas rappelé le jugement du cardinal Pitra sur sainte Hildegarde, qu'il aimait à placer « au-

dessus de Dante pour la profondeur de la pensée et l'éclat des images ». Essayez de lire le *Scivias* et d'y découvrir les raisons de cette préférence.

Que l'abbesse de Rupertsberg fût un esprit très cultivé, l'ensemble de son œuvre l'atteste à l'évidence. On sait qu'elle était musicienne, et plusieurs de ses compositions ont été transcrites en notation moderne, dernièrement encore par M. May, en appendice à la Vie. Un spécialiste, M. J. Gmelch, publie en fac-similé la partie musicale du grand codex d'Hildegarde de Wiesbaden (32 feuillets), et les fait précéder d'une étude qui intéressera vivement les musicologues et les amateurs d'hymnographie. Ces chants, au nombre de 70, ont pour objet la Sainte Trinité, la Sainte Vierge, les patriarches et les prophètes, les apôtres, S. Jean l'évangéliste, les martyrs, les confesseurs, S. Disibode, S. Robert, les vierges, sainte Ursule et ses compagnes, les saints Innocents, la Dédicace des églises, S. Mathias, S. Boniface, S. Eucher, S. Maximin. Il y a aussi un chant des vierges, un chant des veuves et une sorte de drame musical où l'on voit paraître les vertus personnifiées, les prophètes, l'âme, le démon. M. G. a réuni en un tableau l'incipit de chaque texte, l'indication de la provenance, le sujet, le genre (répons, antienne, hymne, séquence), l'étendue de l'échelle, le mode, et il apprécie parfois en un mot la valeur musicale de la composition. Deux pièces sont transcrites en notation grégorienne : la séquence *Virgo ac diadema* et le *Kyrie*. On ne peut manquer d'être frappé de la hardiesse du dessin de certaines mélodies et surtout de la portée, qui dépasse parfois deux octaves, et atteint même deux octaves et une quinte. Pour quelles voix ces chants ont-ils été écrits ? Une note curieuse trouvée par M. G. dans un manuscrit d'Eichstätt à la fin d'un chant de grande étendue donne peut-être la solution. *Cum nec lingua gaudia celi possit exprimere nec illum hymnum celicum unus homo possit cantare, cantent ergo tres : virilis homo in gravibus, altista in naturalibus, bonus* (?) *iuvenis in acutis vocibus*. On dirait d'après cela que sainte Hildegarde aussi écrivait pour voix mixtes, chacune d'elles chantant la partie de la mélodie qui correspondait à sa gamme.

H. D.

51. — * Faustino D. Gazulla. *La orden de Nuestra Señora de la Merced se fundó en el año 1218 ?* Roma, Scheppers, 1914, in-8°, 127 pp.

52. — * Enrique Vacas Galindo, O. P. *San Raimundo de Peñafort, fundador de la Orden de la Merced. Estudio historico-critico.* Roma, Cooperativa tipografica Manuzio, 1919, in-8°, xi-544 pp., fac-similés.

53. — * R. Serratosa. *Año fijo y bula unica de confirmacion de la orden de la Merced*, dans *Boletin de la orden de la Merced*, 1918, pp. 293-310.

54. — * Michel Éven. *Une page de l'histoire de la charité. L'ordre de la Merci pour la rédemption des captifs.* 2e éd. Rome, Collegio Pio S. Adriano, 1918, in-8°, 100 pp.

55. — * Faustino D. Gazulla. *La Patrona de Barcelona y su Santuario.* Barcelona, Mariano Galve, 1918, in-8°, VII-308 pp., illustrations hors texte.

56. — * Pedro N. Pérez. *San Pedro Nolasco, fundador de la orden de la Merced.* Barcelona, Subirana, 1915, in-8°, 253 pp., illustrations hors texte.

Le plus complet désaccord divise les auteurs au sujet des origines de l'ordre de la Merci. En quelle année prit-il naissance : 1218, 1222, 1230, ou plus tard encore ? Commença-t-il par être un ordre militaire ? Qui conféra l'habit à S. Pierre Nolasque : S. Raymond de Peñafort, le roi Jacques Ier d'Aragon, l'évêque Bérenger, ou tous trois ensemble ? S. Raymond était-il alors déjà dominicain ou appartenait-il encore au chapitre cathédral de Barcelone ? Donna-t-il vraiment à l'ordre nouveau les constitutions des Frères Prêcheurs ? Jusqu'au XVIIe siècle, sur la foi de Nadal Gaver, le premier historien de la Merci (1445), personne ne doutait que cet ordre n'eût été fondé en 1218, par S. Raymond de Peñafort, dominicain. Mais au procès de canonisation de ce dernier, on s'aperçut qu'il était entré en religion au plus tôt en 1219. Les Frères Prêcheurs en conclurent : donc la Merci a été fondée après 1218 ; les Mercédaires à l'inverse : donc nous n'avons pas été fondés par un dominicain. Dès ce moment les historiens des deux ordres rivalisèrent d'ardeur à justifier leur point de vue, et d'ingéniosité à concilier les textes par des hypothèses. Ils n'aboutirent qu'à embrouiller le problème, chaque parti jetant dans le débat des documents qui se contredisaient l'un l'autre, quand ils ne se contredisaient pas eux-mêmes.

Le P. Gazulla, Mercédaire, aborde une fois de plus le problème, et il le fait avec une décision, une netteté, une abondance de documents qui séduisent tout d'abord. Pour revendiquer la date de 1218, il s'appuye surtout sur le fameux *documento de los sellos*, de 1260, dont il défend l'authenticité, attaquée par le chanoine Ribas y Quintana et par le P. Mortier O. P. Une série d'actes de vente des années 1218 à 1221 lui sert à établir que S. Raymond était encore à cette époque professeur à Bologne, ce qui n'empêche pas qu'il ait pu, en août 1218, se trouver de passage à Barcelone. Une sentence arbitrale rendue le 14 mars 1222 (1223 n. s.) en faveur de *Maître Raymond de Peñafort* prouve que, plusieurs années après la fondation de la Merci, il n'était pas encore religieux. Au reste, il n'a pas pu être ramené de Bologne à Barcelone en 1219 par l'évêque Bérenger, puisque, ni cette année ni aux environs de cette année, l'évêque n'a quitté l'Espagne. Enfin les Domi-

nicains se sont établis à Barcelone non en 1219, mais plutôt en 1222, comme le donne à penser une bulle d'Honorius III en leur faveur. La discussion se poursuit ainsi sous la plume du P. Gazulla, ferme et serrée, toujours appuyée sur les documents. Aussi avant d'avoir lu la réplique du P. Vacas Galindo, des Frères Prêcheurs, serait-on prêt à ratifier ses conclusions.

Mais voici que le P. V. G. renouvelle à fond le problème. Le chaos où se débat l'histoire des origines de la Merci, assure-t-il, provient d'une multitude de documents faux qui encombrent le terrain. La première tâche qui s'impose est de procéder à un indispensable déblaiement. Et avec une résolution intrépide, il dresse une liste de 82 pièces certainement apocryphes ou gravement suspectes. Apocryphe l'acte notarié de 1260, dit « document des sceaux » ; apocryphe la lettre de S. Raymond à S. Pierre Nolasque ; apocryphes les *Notanda ex gestis Nolasci* de Pierre de Amer ; apocryphe la Vie de Ste Marie de Cervellon attribuée à Fr. Juan de Laes, apocryphe la Vie anonyme de 1323, et tant d'autres écrits dont on avait jusqu'ici fait grand cas.

Dans ce travail d'élimination, le P. V. G. a largement mis à profit un mémoire inédit du P. Christianópuli. A en juger par les nombreux extraits qu'il en donne, on ne peut refuser à ce mémoire de sérieuses qualités. Encore n'aurait-il pas été superflu de contrôler par un nouvel examen des opinions émises voilà bientôt deux siècles. Tel document est condamné sur une simple exclamation du P. Christianópuli : « Putidiuscula sane plura, dice Christianópuli » (p. 130), ou encore : « fabellae ! » (p.146). C'est un peu sommaire. Mais là où le P.V.G. prend la peine d'énoncer les considérants de son verdict, nous devons nous rendre à la force de ses arguments. La soi-disant trouvaille de ces documents dans une cassette de fer inopinément mise à découvert en abattant un mur du couvent de Barcelone, juste au moment où s'ouvrait le procès de canonisation de S. Pierre Nolasque, ne donne-t-elle pas déjà singulièrement à réfléchir ? Et la coïncidence inespérée par laquelle toutes ces pièces fournissent des éclaircissements, et des éclaircissements concordants, précisément sur les points en litige ! Les contradictions et les anachronismes y sont rares, il faut rendre cette justice au faussaire ; pas si rares pourtant qu'ils ne suffisent à confondre sa fourberie. Le « document des sceaux » notamment, se trahit par sa forme insolite ; rien de moins officiel que la rédaction de ce prétendu « instrumentum publicum ». Un minutieux examen paléographique achève d'en déceler l'origine.

Tous ces faux, le P. V. G. ne se borne pas à les démasquer, il montre quand et comment ils pénétrèrent dans les archives de la Merci à Barcelone. La plupart ont été fabriqués en plein XVIIe siècle, au

moment où on prétendait les avoir découverts. Le premier qui les publia, en partie du moins, fut Corbera, dans son Histoire de Ste Marie de Cervellon, parue en 1619. Peu soupçonneux, nullement initié à la critique paléographique, le bon vieillard se laissait fournir au jour le jour, par une main complaisante et anonyme, les parchemins ou les copies des parchemins nouvellement fabriqués ; il les insérait, presque à contre-cœur, dans un récit qu'ils allongeaient indéfiniment et auquel ils ne se rattachaient parfois que de loin. Le calcul du faussaire était évidemment d'accréditer ses documents en abritant leur première apparition sous le couvert d'un nom élevé au-dessus de tout soupçon. En 1646, le P. Salmeron les reprenait à son tour, non sans enrichir la collection, dans ses *Recuerdos historicos y politicos de los servicios que los generales y varones illustres de la religion de N. Señora de la Merced de Cautivos.....* Salmeron serait-il aussi innocent que Corbera ? Le P.V.G. n'en est pas très sûr. En tout cas, derrière Corbera et Salmeron il ne serait peut-être pas téméraire de soupçonner l'action occulte du célèbre faussaire Lupian Zapata.

Les constructions de la légende, de la mauvaise foi et de la conjecture ainsi renversées, le P. V. G. en vient à la partie positive de son œuvre.

Il n'aurait peut-être pas été superflu d'appuyer de quelques considérations positives la recevabilité des rares documents retenus comme authentiques. Car d'avoir vu défiler tant de faux, d'avoir surpris la supercherie en des pièces acceptées jusque-là sans hésitation par les meilleurs historiens et solennellement enregistrées dans des procès de canonisation, plus d'un lecteur, je le crains, en sera devenu défiant à l'excès. On aurait mauvaise grâce pourtant, dans l'occurence, à soupçonner des pièces acceptées à l'unanimité par tous les historiens tant Mercédaires que Dominicains. Appuyé sur ces quelques pièces, le P. V. G. nous présente un récit tout nouveau de la fondation de l'ordre de la Merci. Il rejette la traditionnelle apparition (encore admise par le P. Mortier) de la Sainte Vierge à S. Pierre Nolasque, à S. Raymond et au roi Jacques Ier. Non seulement les documents authentiques antérieurs à Gaver, mais encore les bulles papales contemporaines ou même postérieures jusqu'au XVIIe siècle, ne renferment pas la moindre allusion à une circonstance si remarquable. Au surplus la congrégation ne s'appela que plus tard *Ordo sanctae Mariae de Redemptione captivorum*. Au début elle s'intitulait *Ordo sanctae Eulaliae Barcinonensis* ou *Ordo de Mercede captivorum*. Le titre de *militaire* est d'origine plus récente encore ; la première mention s'en rencontre dans G. Torres (1565). Le P. V. G. distingue deux étapes dans la fondation de l'ordre. S. Raymond de Peñafort, ramené de Bologne à Barcelone en 1219 et nommé chanoine de la cathédrale, par l'évêque Bérenger, qui revenait d'un

voyage *ad limina*, entra au couvent des Dominicains de cette ville le Vendredi-Saint 1222. Dans l'intervalle il avait connu S. Pierre Nolasque. Bientôt, peut-être le 10 août de la même année, il fonde une pieuse association de laïcs en vue de racheter les chrétiens captifs des infidèles ; il leur donne des règles empruntées à celles des Frères Prêcheurs et leur fait réciter l'office d'après le bréviaire dominicain. Il reste sans doute leur directeur, car S. Pierre Nolasque n'est encore que le procureur de la confrérie. En 1233 ou 1234 seulement, la confrérie est transformée en congrégation religieuse, et le roi Jacques I[er], de ses propres mains, donne l'habit à S. Pierre Nolasque, qui devient supérieur, et à ses premiers compagnons. S. Raymond ayant quitté Barcelone depuis 1229 au moins, n'assista pas à la cérémonie. Le 17 janvier 1235, il obtenait de Grégoire IX la bulle de confirmation du nouvel ordre.

Il y a évidemment dans cette reconstitution des événements, certains détails que le P. V. G. ne présente qu'à titre de conjecture. Parfois la conjecture est poussée un peu loin. Ainsi, lorsqu'après avoir montré que la prise d'habit des premiers Mercédaires doit avoir eu lieu dans les derniers jours de 1234 ou au début de 1235, il continue : ce ne fut probablement pas le jour de Noël, ni le premier janvier (pourquoi pas ?), donc on peut croire qui ce fut le 6 janvier. Fallait-il nécessairement que ce fût un jour de fête ?

Le P. V. G. s'est attaché à réfuter les arguments du P. Gazulla et en général il y a réussi. Je remarque seulement qu'il a passé entièrement sous silence les actes de vente de Bologne de 1218-1221. Il semble pourtant indispensable à sa thèse de démontrer que le *Magister Raimundus* dont il y est question n'est pas notre S. Raymond.

Le P. V. G. n'a malheureusement pas eu sous les yeux tous les documents utiles à son travail ni même tous ceux qu'il emploie. De Pierre Cijar, qu'il qualifie pourtant de « muy autorizado escritor de la Merced » (p. 345), il ne sait guère qu'une chose : cet auteur atteste comme Gaver la date de 1218, en commettant comme lui l'anachronisme d'identifier cette année avec la sixième d'Honorius III. Mais puisque Cijar a publié son *Opusculum* un an seulement après Gaver (quelques années avant, dit même le P. Gazulla), il fallait examiner s'il est tributaire de Gaver ou s'il apporte un témoignage distinct en faveur de la tradition. A raisonner sur la simple description des documents sans les avoir vus soi-même, on s'expose à des mécomptes. La Vie de S. Raymond attribuée à Nicolas Eymeric nous est conservée dans un manuscrit de Rome que le P. V. G. a vu et dans un manuscrit de Barcelone qui n'était pas à sa portée. Or du nombre des pages du codex de Barcelone, comparé à celui du codex de Rome, il conclut que celui-là contenait comme celui-ci, à la suite

de la Vie de S. Raymond, une Vie du B. Dalmace Moner. Il eût été plus sûr et moins compliqué d'en écrire au bibliothécaire de Barcelone. Je doute que la réponse eût concordé avec le résultat de ces calculs.

A propos de cette Vie, l'auteur adresse aux *Analecta Bollandiana* (XXXI, 51) des reproches qui ne nous paraissent pas mérités. Je ne vois pas en effet de contradiction à estimer qu'un codex est de la fin du XVe siècle, tout en reconnaissant qu'une des Vies qu'il contient a été composée en 1350, surtout quand on professe expressément que le manuscrit est une copie. Méprise plus grave ! Feu le P. Van Ortroy, dans l'article incriminé, étudie la Vie du B. Dalmace Moner et ne dit qu'un mot en passant de la Vie du B. Raymond, écrite, mais d'une autre main, dans le même manuscrit. Le P. V. G. réfute comme se rapportant à cette dernière ce que notre regretté confrère affirme de la première. Nous avouons ne pas deviner les raisons pour lesquelles le P. Van Ortroy refuse de reconnaître en Nicolas Eymeric l'auteur de la Vie de S. Raymond et rejette à ce sujet le témoignage de Carilanier, qu'il admet relativement à la Vie du B. Dalmace. Dans un autre article de la revue (XIX, 73), le P. Van Ortroy se fondant sur la collation des textes, nie que la rédaction romaine de cette Vie soit l'orignal sur lequel la recension de Barcelone aurait été copiée. L'hypothèse imaginée par le P. V. G. pour défendre l'opinion opposée et pour expliquer comment la copie serait plus correcte que l'original et qu'elle porte la date du 19 mars tandis que l'original porte celle du 30 mai, est cherchée fort loin.

Nonobstant ces quelques réserves, nous pensons que les recherches du P. V. G. ont fait faire un grand pas à l'histoire de l'ordre de la Merci, et montrent la voie dans laquelle il faudra désormais résolument s'engager.

Parmi les difficultés qui exercèrent la sagacité des historiens figure la date de la confirmation de l'ordre par le souverain Pontife. Il existe une bulle de Grégoire IX donnée la VIIIe année de son pontificat — en 1230, ajoute Gaver. Mais la VIIIe année de Grégoire IX tombe non en 1230 mais en 1235. Il est indubitable aujourd'hui que cette bulle a été donnée en 1235. Le P. Serratosa, dans le *Boletin de la orden de la Merced*, en fait encore une fois la preuve. Il établit aussi très sagement que ce fut bien là la première bulle de confirmation de l'ordre. Quelques-uns, déconcertés de la concision de cette pièce, avaient tâché de n'y voir qu'une confirmation de la règle et supposaient l'existence, pour la confirmation de l'ordre, d'un instrument de forme plus solennelle, promulgué à une date plus rapprochée de celle de la fondation. Après l'étude du P. V. G. nous avons évidemment des réserves à faire sur la manière dont, au gré du P. S., la bulle aurait été obtenue.

Les mêmes réserves s'imposent au sujet de la plaquette de M. l'abbé Éven et des premiers chapitres de *La patrona de Barcelona* du P. Gazulla. Ce dernier, au reste, ne s'attarde pas aux origines ; il raconte les multiples manifestations, par lesquelles s'exprima, au cours des siècles, la dévotion des Barcelonais envers la Vierge de la Merci, la construction du temple, les fêtes célébrées, les grâces obtenues. Ce récit présente un intérêt surtout local.

La Vie de S. Pierre Nolasque par le P. Pérez est tributaire, elle aussi, des recherches et des conclusions du P. Gazulla. C'est dire qu'à nos yeux, si séduisante que soit la construction, elle repose sur un fondement ruineux. Une fois reconnue la fausseté des documents rejetés par le P. V. G., ce n'est pas seulement le récit traditionnel de la fondation de l'ordre qui tombe, c'est encore à peu près tout ce qui se raconte de S. Pierre Nolasque. Car les documents authentiques fournissent bien peu de détails sur la vie de l'humble fondateur. Ajoutons que du même coup une complète révision des Vies de Ste Marie de Cervellon et de S. Pierre Armengol devient nécessaire, car elles aussi se fondaient principalement sur des documents extraits de la fabuleuse caissette de fer. R. L.

57. — Ephrem BAUMGARTNER, O. M. C. *Eine Quellenstudie zur Franziskuslegende des Jacobus de Voragine Ord. Praed.*, dans *Archivum franciscanum historicum*, ann. II (1909), p. 17-31.

58. — * Fra JOSÉ MARIA DE ELIZONDO, O. M. C. *La Leyenda de San Francisco según la Version catalana del « Flos sanctorum ». Fragmentos y notas.* Barcelona. F. Giró, 1910, grand in-8°, 43 pp., illustration [1].

La *Légende dorée* de Jacques de Voragine renferme une courte biographie de S. François d'Assise. Une étude attentive a permis au R. P. Baumgartner de déterminer que les éléments de ce récit ont été pris presque tous textuellement dans trois ouvrages de Thomas de Celano, à savoir sa légende liturgique, sa seconde biographie et le traité des Miracles ; quelques emprunts proviennent aussi de la *Legenda maior* de S. Bonaventure. Le critique est tenté de placer la compilation de cet abrégé entre 1263 et 1264. Je conjecture que la date en est antérieure. On sait en effet que Humbert de Romans promulgua pour l'ordre des Frères Prêcheurs, en 1256, l'obligation de se conformer au lectionnaire type, qu'il avait élaboré avec le concours d'autres confrères. Cet ouvrage liturgique comprenait aussi une légende de S. François, destinée au chœur. Si Jacques composa la sienne après

[1] Ce travail a paru d'abord, mais sans l'illustration, dans *Revista de Estudios franciscanos*, abril y mayo, 1910, p. 235-60.

1256, conçoit-on qu'il ne se soit pas servi du travail de son général[1] ? Du reste, je me hâte d'ajouter qu'il est très délicat de discuter sur les textes de la Légende dorée, aussi longtemps que l'on n'en possédera pas une édition critique. Il n'est donc pas du tout certain que la Vie de S. François ait fait partie du recueil primitif.

Quoi qu'il en soit, le R. P. J.-M. de Elizondo en a publié, d'après plusieurs manuscrits du XIVe siècle, une version catalane, qu'il a enrichie de notes très érudites. On serait tenté de se demander s'il ne s'exagère pas un peu l'importance de cette traduction, qui, en regard du texte reçu de la Légende dorée, fait l'effet d'être incomplète ou mutilée. Mais le P. J.-M. répondra que l'œuvre de Jacques de Voragine a été en maint endroit falsifiée et interpolée ; c'est le cas notamment pour les passages de la légende de S. Bonaventure que l'on a cru y retrouver. Bref, l'intéressante étude du critique espagnol prouve au moins que nous sommes loin de connaître les origines de la Légende dorée et qu'il peut être dangereux de l'appeler en témoignage avant qu'on en ait bien établi le texte primitif.

† F. Van Ortroy.

59. — * A. G. Little, M. R. James, H. M. Bannister. *Collectanea Franciscana*, t. I. Aberdoniae, Typis Academicis, 1914, in-8°, 163 pp. 3 fac-similés (= *British Society of Franciscan Studies*, t. V).

60. — * Paul Sabatier. *Franciscan Essays*. 1912, in-8°, 123 pp. (= Ibidem, Extra series, t. I).

Le cinquième volume des publications de la *British Society of Franciscan Studies* contient surtout des descriptions et des catalogues de manuscrits. M. James y dresse le relevé d'une vingtaine de *codices* ayant appartenu aux Frères Mineurs d'Hereford et disséminés aujourd'hui dans plusieurs bibliothèques d'Angleterre. M. Bannister étudie les manuscrits de la Vaticane provenant du couvent des Dominicains et de celui des Franciscains de Cambridge. M. Little fait une analyse très détaillée et très soignée d'un manuscrit de l'ancienne collection Phillipps. Cette dernière pièce contient les deux règles de S. François, deux recensions des *Actus*, des chapitres du *Speculum Perfectionis* et des miscellanées. Les passages dont la rédaction s'écarte des recensions jusqu'ici imprimées sont reproduits in extenso. On y rencontre-

[1] Il est regrettable que le P. Van Ortroy n'ait pu prendre connaissance d'un article postérieur (*Archivum franciscanum historicum*, t. V, 1912, p. 210-36) où le P. B. fortifie sa position par de nouveaux arguments et la défend contre les objections du P. Joseph-Marie de Elizondo. A la fin de cet article, le P. B. donne une édition critique, d'après un manuscrit de 1288 et cinq manuscrits du XIVe siècle, du chapitre de la Légende dorée relatif à S François.

ra avec plaisir le texte latin du fameux chapitre 37 des Fioretti que M. Sabatier et d'autres savants avaient jusqu'ici cherché en vain. Un bon nombre de variantes moins considérables sont indiquées; d'autres n'ont pas été jugées dignes d'être signalées. Des quatre dessins trouvés dans divers exemplaires de la chronique de Matthieu Paris et reproduits ici par M. Little, l'un se donne comme l'œuvre de frère Guillaume d'Angleterre. Ce compagnon de S. François n'était point connu comme peintre. On ignore d'ailleurs encore presque tout de ce personnage. Parmi les maigres données que réunit à son sujet M. L., remarquons la mention d'une relique de frère Guillaume qu'au XIV[e] siècle on offrait à la vénération des fidèles en l'église de Saint-François. Ce religieux aurait donc joui d'un culte public et ce ne serait pas sans raison que Arthur et Jacobilli ont cité Guillaume d'Angleterre comme bienheureux (cf. *Acta SS.*, Mart. I, 629).

A côté des publications de textes qui forment l'objet propre de la *British Society*, celle-ci a commencé une « Extra series » qui accueillera des essais d'allure moins technique. Le premier volume permet d'augurer très favorablement de cette innovation Plusieurs figures franciscaines, et non des moindres, y sont présentées avec beaucoup de charme et étudiées avec pénétration. M. Sabatier avait autrefois pensé trouver la caractéristique de S. François d'Assise dans son esprit de liberté hardiment évangélique, si bien qu'on a pu lui reprocher de faire d'une des gloires de l'Église catholique une sorte de précurseur du protestantisme. Une étude plus approfondie de la personnalité du saint, un commerce intime et journalier avec sa pensée ont amené l'éminent historien à reconnaître dans cette âme profonde un autre aspect, non moins essentiel à sa physionomie : une soumission filiale, un attachement indéfectible à l'Église et à son chef. Ces deux aspects, de prime abord contradictoires, se réunissent en S. François, et leur harmonieuse synthèse donne précisément à son « catholicisme » sa véritable originalité.

C'est une apparente contradiction aussi que le R. P. Cuthbert examine et s'attache à concilier dans la conception de la pauvreté particulière à S. François. L'idéal de détachement que le saint fondateur rêvait pour ses fils, c'était à la fois la pauvreté du mendiant qui dépend chaque jour de la charité d'autrui, et la pauvreté du travailleur qui peine pour gagner son pain. C'est que si nous devons, avec une amoureuse dépendance, attendre de Dieu par la main des créatures tout ce dont nous avons besoin, créatures nous aussi, nous dedevons être le canal par lequel la divine Bonté répand ses bienfaits sur les autres. Recevoir de bon cœur et donner de bon cœur, telle serait la devise de la pauvreté franciscaine.

La plus fidèle héritière de l'esprit de S. François fut sans contre-

dit Ste Claire. On sait la vaillante résistance qu'elle opposa aux tentatives réitérées de mitiger dans l'ordre la rigueur de la pauvreté. Aussi le portrait de l'abbesse de Saint-Damien, si délicatement tracé par la plume du R. P. Robinson, vient-il excellemment à sa place à la suite des deux esquisses du bienheureux fondateur.

Sur la vie mystique de Ste Claire, on ne possède guère de données. Par contre, Ste Angèle de Foligno, moins facile à suivre dans les circonstances extérieures de son existence, nous a laissé par écrit, de ses expériences les plus intimes tout ce qui était traduisible en langage humain. Ste Angèle n'entra pas comme Ste Claire dès sa prime jeunesse et comme de plain-pied dans la carrière religieuse. Mariée et mêlée d'abord à la vie mondaine, elle eut à conquérir par de longs combats intérieurs les douceurs de l'intimité divine. Mme Evelyn Underhill nous fait assister aux progrès de cette conversion, qui se fondait, dit-elle, sur deux principes : l'esprit de pauvreté et la connaissance de soi. Nous ne nous porterions pas garant que chaque détail soit rigoureusement authentique dans le tableau de cette admirable ascension vers les plus hauts sommets de la perfection chrétienne. Le souvenir des conditions habituelles de l'évolution de l'expérience mystique a dû plus d'une fois diriger la main de l'auteur. Mais qui se ferait fort de ne rien ajouter du sien dans la peinture de réalités aussi mystérieuses et aussi insaisissables ?

Si Joachim de Flore et Hubertin de Casale ne supportent pas la comparaison avec les grands saints que nous venons d'admirer, leur personnalité pourtant est assez originale, leur influence religieuse est assez indéniable, pour mériter de retenir l'attention. M. Gardner s'attache notamment à définir ce que Joachim entendait par l'« Évangile éternel ». En esquissant la physionomie d'Hubertin de Casale, en suivant ce champion de la pauvreté à travers son existence mouvementée, Mme Emma Gurney Salter n'hésite pas à se prononcer contre les appréciations défavorables que son caractère ardent et exagéré lui ont parfois attirées.

Nous aurons épuisé la matière de cet intéressant volume quand nous aurons signalé la conférence de M. Little. Le distingué professeur, après avoir raconté l'établissement des fils du pauvre d'Assise dans la ville universitaire d'Oxford, souligne la modification qu'introduit dans la conception franciscaine cette application intense aux études, mais remarque qu'elle ne nuit en rien à la pureté de son idéal. Une pléiade d'hommes illustres sortit du petit couvent d'Oxford. M. Little en passe quelques-uns en revue, tels que Adam Marsh et Roger Bacon.

R. L.

61. — * Madeleine Havard de la Montagne. *Sainte Claire d'Assise, sa vie et ses miracles racontés par Thomas de Celano et complétés par des récits tirés des chroniques de l'ordre des Mineurs et du procès de canonisation*, traduits d'après un manuscrit italien du XVIe siècle avec une introduction et des notes. 5e éd. Paris, Perrin, 1917, in-8°, xxiii-248 pp., portrait, 6 illustrations hors texte.

62. — * Madeleine et Robert Havard de la Montagne. *Sainte Catherine de Sienne, sa vie, sa mort et ses miracles*, d'après un manuscrit italien du XVe siècle de Stéphane Maconi, traduction du texte latin de Thomas Caffarini. 2e éd. Paris, Perrin, 1919, in-16, xviii-302 pp., portrait.

Ce ne sont pas des biographies nouvelles que nous donnent M. et Mme Havard de la Montagne. Les deux saintes qu'ils nous présentent ont eu aussitôt après leur mort leurs biographes. Thomas de Celano fut contemporain de Ste Claire et compagnon de S. François ; Thomas Caffarini connut de très près Ste Catherine ; Stéphane Maconi, son traducteur italien, fut converti par la Benincasa et devint son secrétaire intime. Mettre à la portée des lecteurs français les récits de ces témoins tout pénétrés du souvenir de leurs « mères », tout débordants envers elles de piété et de filiale admiration, voilà ce qu'ont ambitionné et parfaitement réalisé M. et Mme H. Leur traduction, à en juger par les quelques passages que nous avons eu la curiosité de contrôler, est d'une fidélité remarquable. Elle ne s'en recommande pas moins par l'aisance et l'agrément du style. Très discrètement archaïque, elle a réussi à conserver la fraicheur naïve, le charme simple du pieux conteur médiéval. Nous ne doutons pas que ces deux petits livres ne soient goûtés non seulement par les admirateurs de Ste Claire et de Ste Catherine, mais par tous ceux que séduit un contact plus immédiat avec les choses et les âmes d'autrefois. R. L.

63. — Wolfgang Kleist. *Der Tod des Erzbischofs Engelbert von Köln. Eine kritische Studie*, dans *Zeitschrift für vaterländische Geschichte und Altertumskunde*, t. LXXV (1917), p. 182-249.

64. — Joseph Greven. *Die Entstehung der Vita Engelberti des Cäsarius von Heisterbach*, dans *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, fasc. 102 (1918), p. 1-39.

65. — Id. *Kleinere Studien zu Cäsarius von Heisterbach*, ibid., fasc. 99 (1916), p. 1-35.

S. Engelbert, archevêque de Cologne, fut tué le 7 novembre 1225 dans une embuscade que lui tendit Frédéric d'Isenberg. Il était en conflit avec ce comte à propos de l'avouerie d'Essen. Aussi dès le lendemain du crime, la victime fut-elle considérée comme un martyr, tombé pour la défense des droits de l'Église. M. Kleist s'inscrit en faux con-

tre ce verdict de la voix populaire et de la tradition. Selon lui, Frédéric d'Isenberg n'avait d'autre dessein que de s'assurer de la personne de son adversaire. C'est par accident et contre l'intention du comte que le prélat y perdit la vie. De plus, l'affaire de l'avouerie, loin d'être la vraie cause des hostilités ne constituait qu'un minime incident dans un conflit plus profond et plus étendu, d'ordre politique plutôt qu'ecclésiastique. L'opposition n'existait pas tant entre l'archevêque et le comte, qu'entre l'archevêque-duc de Cologne et la noblesse lotharingienne et westphalienne inquiète de la puissance grandissante d'un voisin trop prépondérant. Pour établir cette thèse nouvelle, M. K. s'est livré à une étude approfondie du récit de l'assassinat et des circonstances qui l'ont précédé et suivi. Parmi les considérations sur lesquelles il s'appuie, beaucoup sont de pures conjectures, des vraisemblances, des possibilités. Sans doute, il montre que, sa thèse étant supposée vraie, il n'y aurait de ce chef rien à changer au récit. Mais cela suffit-il pour renverser l'opinion traditionnelle ? L'argument qui nous paraît mériter le plus d'attention est celui-ci : la manière même dont le prélat a été attaqué, la lenteur des assassins à se servir de leurs armes se comprennent mal si leur but était de tuer Engelbert. Au contraire, tout devient naturel s'il s'est agi de le capturer. Soit. Mais alors pourquoi en est-on venu à égorger le prélat ? Parce qu'il allait s'échapper ? Aurait-il pu s'échapper, abandonné qu'il était des siens et cerné dans un chemin creux par vingt-cinq hommes armés ? Et la rage des bourreaux contre le cadavre, comment l'expliquera-t-on ? M.K. est forcé de découvrir dans Césaire d'Heisterbach, dans Émon de Werum dans la *Chronica regia Coloniensis*, bref dans tous les écrivains ecclésiastiques, une déformation tendancieuse, non des faits — car il se plaît à louer l'exactitude de ces auteurs — mais des intentions et des mobiles qu'ils attribuent aux personnages. Tous ces auteurs auraient été aveuglés par le désir de fournir à l'Église de Cologne une arme de combat contre Frédéric et ses partisans.

M. K. est-il sûr de ne pas se tromper à son tour sur les intentions d'autrui ? Dire que Césaire a eu conscience d'écrire plutôt selon les vœux de ses supérieurs que selon la vérité, c'est donner à une banale formule de modestie un sens qu'elle n'a jamais eu : *Considerans materie dignitatem non sine timore ad iniuncta obedivi, tum propter sciencie insufficienciam, tum propter linguas detrahencium... malui minus digne scribendo confusionem sustinere quam non obedire* (*Act. SS.*, Nov. III, 644). Sans doute, de la part des amis d'Engelbert, croire a priori que qui a tué a voulu tuer, chercher le mobile du crime dans les vertus mêmes de la victime et magnifier en conséquence leur archevêque comme un martyr eût été un mouvement très naturel et assez excusable. Mais la vérité n'aurait-elle trouvé

nulle part une occasion de s'affirmer ou de percer ? Contre l'affirmation presque unanime des documents, on a, il faut le reconnaître, deux textes à opposer. L'Auctarium à la troisième continuation du catalogue des archevêques de Cologne dit de Frédéric : *captivare ipsum archiepiscopum machinatur ;* et Levold de Northof, au XIVe siècle, dans sa Chronique des comtes de La Mark, écrit : *Engelbertum... insidias ponendo... ut eum caperet... miserabiliter interfecit.* Ce dernier auteur étant lié avec la branche cadette des descendants de Frédéric, il n'est « pas impossible » qu'il ait recueilli dans cette famille la tradition dont il se fait l'écho. Mais M. K. montre aussi que Levold a probablement eu en main l'Auctarium du catalogue susdit. Pratiquement les deux témoignages risquent donc de se réduire à un seul. Au surplus il est singulièrement étonnant qu'aux synodes de Mayence et de Liège, où le procès de Frédéric souleva des discussions si passionnées qu'elles dégénérèrent en véritables désordres, personne n'ait invoqué une circonstance atténuante si plausible. Que l'affaire de l'avouerie ne soit pas l'unique cause du conflit, nous le croyons aisément. Quant à décider si les autres causes étaient d'ordre ecclésiastique ou d'ordre purement temporel, la question est bien délicate, car en défendant ses droits temporels c'étaient les droits et les libertés de l'Église de Cologne que l'archevêque défendait. Nous ne voudrions pas rejeter absolument et définitivement les conclusions de M. K., mais de sérieuses raisons, on le voit, engagent à nous en tenir plutôt au témoignage de Césaire d'Heisterbach et de ses contemporains.

Dans les Annales de la Société historique du Bas-Rhin, on s'est occupé aussi de Césaire. Les recherches de M. Greven (fasc. 102, p. 1-39) sur l'élaboration de sa Vie de S. Engelbert ne rencontrent pas, il est vrai, les objections de M. K. Mais l'examen attentif auquel il a soumis cette source primordiale de l'histoire de l'archevêque de Cologne n'ébranle point la confiance qu'elle nous paraît mériter. M. G. montre que la *Vita Engelberti* était destinée primitivement à former le IVe et le Ve des *Libri VIII Miraculorum* de Césaire. Sur les instances du nouvel archevêque, Henri de Molenark, l'auteur en fit un ouvrage indépendant en trois livres. Voilà pourquoi, selon M. G., des *Libri Miraculorum* interrompus, les trois premiers seulement nous sont parvenus. Nous ferons remarquer à M. G. qu'un seul des exemplaires jusqu'ici connus présente les trois livres, un second n'en offre que deux, et le troisième un seul. Le critique ne rejette d'ailleurs pas l'hypothèse que Césaire aurait plus tard complété et achevé les huit livres de miracles. C'est là, nous paraît-il, plus qu'une hypothèse. Car dans le prologue de son ouvrage, Césaire expose non ce qu'il compte faire mais ce qu'il a fait : *quae mihi sunt comperta vel a personis relata*

veridicis, prout occurrerunt, scripto commendavi. Et dans l' « epistola catalogica », écrite en 1236, il affirme expressément qu'il a composé huit livres de miracles. Un peu plus haut dans la même lettre, il avait mentionné sa *Vita Engelberti* dédiée à l'archevêque Henri. Le P. Poncelet (*Act. SS.*, Nov. III, 626-28) en groupant les manuscrits avait distingué deux recensions différentes de la *Vita*. Il les attribuait l'une et l'autre à Césaire. M. G. voit plutôt dans la seconde une édition appropriée par les moines à la lecture au réfectoire, divisée en paragraphes et expurgée des passages moins édifiants. Il n'a peut-être pas tort. S'il a réussi à préciser, à compléter, voire même à corriger sur certains points de détail les constatations du P. Poncelet, M. G. émet sur la valeur de l'œuvre de Césaire un jugement tout semblable à celui de notre regretté confrère. Manque de synthèse, mais fidélité dans le détail, franchise à reconnaître les défauts aussi bien que les vertus de son héros. Que la pensée directrice de l'ouvrage soit de présenter l'archevêque comme un martyr de son dévouement aux intérêts de l'Église, nous n'y contredisons pas. Pourvu que cette conception soit imposée par les faits eux-mêmes, qui peut trouver à y redire ?

Dans un autre article (fasc. 99, p. 1-35), M. G. étudie Césaire comme conteur d'exemples ; il revendique pour l'auteur du *Dialogus Miraculorum*, sinon l'initiative de ce nouveau genre littéraire, du moins une complète indépendance vis-à-vis des ouvrages similaires. Il montre ensuite sur le vif, dans un cas particulier, la tendance de Césaire à voir du merveilleux partout et à développer dans ce sens les données les plus insignifiantes de ses sources. Il termine par quelques précisions biographiques : date de la naissance de l'auteur, maîtres qu'il fréquenta.

Puisque nous parlons des *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, signalons les principaux articles hagiographiques parus dans cette revue depuis 1913.

Dans le fasc. 95 (p. 1-60), M. Schrörs défend longuement et vivement les frères Gelenius contre les imputations de M. Ilgen, qui ne les accusait de rien moins que d'avoir, dans leur grande histoire de Cologne, falsifié plus d'un document. Parmi les pièces incriminées, plusieurs concernent Ste Richeza, reine de Pologne.

Fasc. 100 (p. 1-42), le même auteur trace un beau portrait de S. Bruno de Cologne. L'influence politique du saint comme prince de l'empire, son action religieuse comme archevêque, son caractère comme homme privé sont dépeints à grands traits et d'une main ferme.

Pour dater avec précision un poème de l'«archipoeta», qu'il croit avoir été débité le 18 novembre 1246, M. Schambach (fasc. 102, p. 82-98) est amené à rechercher si, au XIIe siècle, l'octave de S. Martin était

fêtée en Allemagne et particulièrement à Bamberg. Il produit plusieurs textes établissant l'affirmative (fasc. 103, p. 184-86).

A propos d'un retable du Musée d'Utrecht, datant de 1486, où il reconnaît une image de S. Potentin, M. Paas (fasc. 102, p. 129-39) rappelle la double légende de ce saint, duc et confesseur d'après la plus ancienne, diacre et martyr d'après la plus récente. Quand et comment naquit la forme nouvelle de la légende ? M. P. répond sans hésiter : elle provient d'une révélation de Ste Élisabeth de Schönau. La découverte ne laisse pas de séduire à première vue. Encore aurait-il fallu examiner de près si la révélation en question (survenue, d'après M. P., entre 1152 et 1164) est sûrement antérieure au texte de la seconde légende, que Papebroch, à la suite du P. Melchior Wiertz, fait remonter à 1150 environ (*Act. SS.*, Iun. I, 578). De plus, la Vie rythmée, dont semble dépendre cette légende (*Act. SS.*, l. c.), et qui pourrait bien être le *cantus* dont parle Egbert en rapportant la vision d'Élisabeth (Roth, *Die Visionen der hl. Elisabeth*, p. 137), ne présentait-il pas déjà S. Potentin comme un martyr ?

L'abbaye de Gladbach se flattait de posséder le chef de S. Laurent diacre. Philippe II convoitait cette insigne relique pour la basilique qu'il faisait bâtir à l'Escurial sous le vocable du saint martyr. M. Brasse (fasc. 103, p. 48-76) raconte les laborieuses et très curieuses négociations qui s'engagèrent à ce sujet entre le puissant monarque et l'abbé du monastère. Plus d'un demi siècle durant, Philippe II, puis Philippe III, revinrent à la charge, faisant jouer les influences les plus hautes : archevêques, empereurs et papes, multipliant les propositions les plus séduisantes, sans réussir à faire fléchir la résistance des moines.

R. L.

66. — * Joseph Kuczynski. *Le Bienheureux Guala de Bergame de l'ordre des Frères Prêcheurs, Évêque de Brescia, Paciaire et Légat pontifical († 1244)*. Estavayer, H. Butty, 1916, in-8°, xiv-207 pp.

Le B. Guala de Bergame fut chargé par les souverains pontifes de nombreuses missions auprès des villes lombardes et auprès de Frédéric II. Malheureusement, à part son nom mêlé à toutes ces négociations, les documents nous révèlent fort peu de détails précis sur l'activité de l'envoyé pontifical. Aussi M. Kuczynski en a-t-il été réduit trop souvent à des conjectures, à des probabilités, à des hypothèses. Avec les arguments qui les étayent, ces constructions encombrent chaque page de son livre, et ne contribuent pas à en faciliter la lecture. On a prétendu que l'ardent Dominicain, à peine élu évêque de Brescia, avait été le premier à faire inscrire dans les statuts d'une ville italienne la peine de mort contre les hérétiques. Son influence sur Grégoire IX aurait même décidé ce pape à provoquer une

mesure semblable dans la plupart des communes lombardes. A la lumière de faits qui avaient échappé à M. Ficker, auteur de cette thèse, M. K. conteste que le rôle de Guala ait été aussi prépondérant. Il montre très bien que si la constitution impériale de 1224, décrétant pour la première fois la peine de mort contre les hérétiques en Italie, n'eut jusqu'en 1230 aucun écho, ce ne fut nullement pour être tombée d'emblée dans un oubli peu vraisemblable, d'où Guala serait, comme par hasard, venu la tirer. La situation troublée de la Lombardie, l'état d'hostilité régnant entre Frédéric II et le pape expliquent assez que la constitution soit d'abord restée lettre morte. Sitôt la paix rétablie, Grégoire IX saisit l'occasion de pousser activement la lutte contre l'hérésie grandissante. Il publia lui-même une constitution à ce sujet, et en l'envoyant aux évêques il les pria d'insister auprès des magistrats civils pour qu'ils insérassent dans les statuts de leurs communes respectives les décrets impériaux parus jusqu'alors. Les communes s'y étaient d'ailleurs engagées en 1227, lorsqu'elles prirent le souverain pontife comme arbitre de leur différend avec l'empereur. L'évêque de Brescia fut, certes, des premiers à se conformer aux instructions pontificales, mais rien n'indique qu'il fut le premier ; et surtout rien n'oblige à voir en lui l'instigateur de l'initiative prise par le saint-siège. Les recherches de M. K. ont abouti ici à un résultat qui déborde l'intérêt tout relatif d'un procès en responsabilité ; elles projettent un peu plus de lumière sur un moment de l'histoire de l'inquisition, présenté par les uns sous un faux jour et laissé par les autres dans une vague pénombre. R. L.

67. — * A. Hulshof. *Alperti Mettensis de diversitate temporum*, met eene inleiding van wijlen M[r] C. Pijnacker Hordijk. Amsterdam, Muller, 1916, xxxvii-74 pp. (= *Werken uitgegeven door het Historisch Genootschap te Utrecht*, 3e série, n. 37).

Le médiéviste néerlandais C. Pijnacker Hordijk, qui par ses divers travaux d'édition a bien mérité de la science historique, avait été sollicité en 1908 par la direction de l'*Historisch Genootschap* de republier le texte de la chronique d'Alpertus de Metz, dont il venait de livrer au public, dans la série des *Codices graeci et latini* de Sijthoff, une reproduction en phototypie. La mort du savant, survenue au cours de l'automne de la même année, ne lui laissa pas le temps de réaliser ce projet. M. A. Hulshof le reprend aujourd'hui. A cet effet il nous donne, outre une traduction néerlandaise de l'introduction critique que P. H. avait composée pour les *Codices*, le texte, soigneusement reproduit, du manuscrit de Hanovre, collationné avec l'extrait de la chronique que contenait un ms., aujourd'hui perdu, de l'abbaye de Saint-Paul d'Utrecht, et complété d'après les données d'un troisième

ms. de la bibliothèque Laurentienne de Florence. C'est par ce dernier complément d'information que l'édition de M. H. diffère de celle des *Monumenta Germaniae* (Scriptores, t. IV, p. 700-723). Elle a, de plus, l'avantage de rendre aisément accessible, sous un format réduit et maniable, l'œuvre originale d'Alpertus. Le *De diversitate temporum* intéresse spécialement l'hagiographe, parce qu'il contient des données biographiques sur S. Ansfrid, évêque d'Utrecht (ch. 11 à 17 ; voir *BHL.* 543). On sait que dans le 1er tome de mai des *Acta SS.* Henschenius avait édité « ex vetusto codice pergameno monasterii S. Pauli » une « Vitae Ansfridi pars », dont il faisait l'œuvre anonyme de quelque moine de l'abbaye de Saint-Paul. En réalité il s'agissait d'un fragment (ch. 11-15) de la chronique compilée, vers 1023, par Alpertus et dédiée par lui à Burchard de Worms. Constatons ici que P. H., en son introduction, renonce à admettre la thèse traditionnelle qui voit dans l'auteur du *De diversitate temporum* un moine messin ; pour sa part, il est convaincu qu'Alpertus est originaire du diocèse d'Utrecht.

M. Coens.

68. — * J. J. Graaf. *Nederlandsche Doopnamen, naar oorsprong en gebruik.* Bussum, P. Brand, 1915, 27-CLX pp.

69. — Hedwig Metzger. *Die weiblichen Taufnamen zu Freiburg i. B. von 1200 bis 1600,* dans *Freiburger Diözesan-Archiv,* Neue Folge, t. XXI, 1920, p. 55-106.

Le Rituel romain, surtout depuis le concile de Trente, engage vivement les fidèles à imposer aux nouveaux baptisés des noms empruntés au calendrier des saints. Destinés à précéder le nom transmissible de la famille temporelle, ces « noms de baptême » symbolisent l'entrée par la régénération spirituelle dans la famille du Christ, et placent le nouveau chrétien sous l'égide d'un membre de l'Église triomphante. Trop souvent la frivolité moderne s'affranchit de ce pieux usage et recourt à des « petits noms » dont on chercherait en vain la trace dans la littérature hagiographique. Pour prévenir ces fâcheux écarts et concilier avec l'usage traditionnel de l'Église romaine les légitimes prédilections nationales ou locales, l'abbé Graaf a dressé avec soin, à l'usage des catholiques néerlandais, une liste qui compte près d'un millier de prénoms, conformes à la fois aux exigences d'ordre religieux, linguistique et ancestral. Pour l'élaboration de son recueil l'auteur a surtout utilisé les travaux appréciés de Winkler et de Förstemann sur l'onomastique germanique. Chaque nom est accompagné 1° de ses variantes (nous ne disons pas : de ses déformations, celles-ci étant sévèrement exclues par l'auteur) ; 2° de sa racine germanique ancienne (dans une liste rejetée à la fin du volume on trouve le sens de celles qui se rencontrent le plus souvent), ou de ses formes primi-

tives ; 3° de la mention du saint qui l'illustra, avec renvoi, pour la date de sa fête et sa biographie, aux *Acta SS*. Un index méthodique rend fort commode l'usage de ce petit livre, auquel nous souhaitons une large diffusion.

L'étude, fort scientifiquement menée, que M[me] Metzger consacre à l'onomastique féminine de la région fribourgeoise, tout en s'inspirant d'un but et d'une méthode d'investigation autres que ceux de l'ouvrage précité, ne laisse pas que de lui ressembler par une nuance légèrement pessimiste qu'on y découvre à chaque page sous la sévère ordonnance des arguments et des faits. C'est avec une sorte de déception attristée que l'auteur voit s'appauvrir graduellement, au cours des siècles qui suivirent le haut moyen âge, le riche trésor ancestral des noms propres germaniques. Apparemment, il n'y a pas que les pierres moussues des ruines que le temps effrite peu à peu : des réalités moins palpables et plus subtiles en sont parfois atteintes.

Disons un mot de la méthode, du plan et des conclusions du travail de M[me] M. Le matériel d'expérimentation sur lequel opère l'auteur est constitué par quelque 4000 citations de noms de femmes recueillis dans divers documents d'archives civiles et ecclésiastiques de Fribourg, datant depuis les débuts du XIII[e] siècle jusqu'à ceux du XVII[e]. La division adoptée par l'auteur pour classer les 139 noms différents relevés dans cet ensemble, s'établit comme suit : I. Noms germaniques ; II. Noms étrangers ; III. Noms bibliques ; IV. Doubles noms ; V. Diminutifs. Chacune de ces catégories est étudiée isolément, mais sans qu'on perde jamais de vue l'évolution d'ensemble dans laquelle elles sont toutes entraînées. Après ce travail de statistique comparative, les conclusions partielles sont réunies en faisceau, et le problème psychologique du choix des noms de baptême s'éclaire par l'examen des nombreux facteurs qui, aux diverses époques en ont, à Fribourg, déterminé les solutions. Bornons-nous à signaler brièvement ces conclusions, dont trois tableaux synoptiques, rejetés à la fin de l'étude, permettent de contrôler la justesse. Au XIII[e] siècle, le fonds de l'onomastique féminine fribourgeoise est presque entièrement germanique ; la proportion des noms d'origine étrangère est encore très faible. Ceux-ci, notons-le en passant, sont dus en partie aux alliances matrimoniales que la noblesse du pays contracte avec des familles italiennes ou françaises. A partir du XIV[e] siècle, sous l'influence prépondérante de la dévotion aux saints du calendrier romain, — disons aussitôt qu'en cette matière le siècle de la Réforme n'apportera aucune modification appréciable dans le catholique pays de Fribourg — on constate un afflux tel de noms étrangers, qu'au XV[e] siècle la proportion se décide en leur faveur, pour laisser loin en arrière, au XVI[e], la part des vieux noms germains, d'ailleurs de plus en plus

réduite au point de vue de la diversité. En face des *Adelheid, Mechtild, Gertrud,* encore nombreuses, la vogue ira surtout aux *Anna, Elisabeth, Katharina, Margaretha, Agnes, Clara,* à quelques noms bibliques, comme *Susanna, Eva*[1], et aussi, phénomène original, aux doubles noms tels que *Claranna, Claragnes, Anna-Maria.* L'attribution relativement fort rare — pour une raison de respect religieux, sans doute, — du nom de Marie employé seul est à signaler. A noter aussi l'influence nullement négligeable, au XVIe siècle, de minces in-4° imprimés à Nuremberg, à Augsbourg ou à Strasbourg, contenant chacun une légende, soit de sainte Anne, soit de sainte Barbe ou de sainte Catherine, et fort répandus, en raison de leur prix modique, dans les milieux dévots. Dès cette époque la noblesse, dont au début nous faisions remarquer la tendance contraire, est seule à conserver encore par la force, chez elle plus vivace, du sens héréditaire et traditionnel quelques vieux noms de souche authentiquement germaine. M. Coens.

70. — * Victor Jacobs. *Uit het verleden der antwerpsche Balie. De Confrerie van Sint-Yvo en haar jaarfeest.* Antwerpen, J. E. Buschmann, 1916, in-4°, 107 pp., illustrations.

Comment nous dispenser de dire du bien d'un ouvrage de luxe dont l'auteur n'a rien trouvé de mieux, pour rehausser son titre, que de l'encadrer dans le frontispice même des *Acta Sanctorum,* emprunté au tome I de Janvier ? Outre que ce volume n'est pas seulement un chapitre d'histoire locale anversoise, mais une contribution intéressante à l'histoire du culte de S. Yves, patron des avocats. En 1630 fut érigée à Anvers la Confrérie de Saint-Yves, dont les membres se recrutaient dans le magistrat de la ville, parmi les avocats, les procureurs, les notaires. Maître Laurent Biel, membre de la pieuse association, fonda, en 1636, la chapelle de Saint-Yves, dans l'église Saint-Jacques. Supprimée à la fin du XVIIIe siècle, la *Confraternitas Sancti Ivonis* fut rétablie en 1909, et érigée canoniquement, comme autrefois, dans la chapelle due à la munificence de Laurent Biel, le 2 octobre 1912. Le président actuel a voulu consacrer cet événement par une publication monumentale où les vieux souvenirs sont pieusement rassemblés. Après avoir rappelé les débuts de la confrérie, il se plaît à décrire en détail la fête du patron, telle qu'elle fut célébrée en 1674. Elle l'était à peu près de la même façon tous les ans ; 1674 à été choisi comme type. La seconde partie est une esquisse de la vie de S. Yves, un aperçu sur son culte en France, et surtout en

[1] On s'étonne de voir *Veronica* rangé parmi les noms bibliques.

Belgique : à Anvers, à Gand, à Malines, à Louvain. La troisième partie nous fait assister au banquet de la confrérie, au restaurant « Den Robijn ». De nombreux documents inédits achèvent de nous faire connaître l'histoire et l'organisation d'une institution qui groupa si longtemps, autour de l'autel de S. Yves, l'élite des hommes de loi de la ville d'Anvers. Parmi les pièces justificatives, la liste des membres, de 1630 à 1778, sera particulièrement appréciée. L'exécution matérielle est au-dessus de tout éloge et rappelle — bien que le volume ait été terminé durant les mauvais jours de la guerre — les temps paisibles où le grand art présidait à toutes les manifestations de la piété et de l'activité de notre peuple. Les reproductions des principaux monuments relatifs à l'antique confrérie sont admirablement réussies. H. D.

71. — A. RENAUDET. *Jean Standonk, un réformateur catholique avant la Réforme*, dans *Société de l'histoire du protestantisme français, Bulletin*, t. LVII, 1908, p. 1-81.

72. — * Marcel GODET. *La congrégation de Montaigu (1490-1580)*. Paris, Champion, 1912 in-8°, VI-220 pp., illustrations hors texte (= *Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences historiques et philologiques*, fasc. 198).

73. — * J. B. HERMAN, S. I. *La pédagogie des Jésuites au XVIe siècle. Ses sources, ses caractéristiques*. Bruxelles, A. Dewit, 1914, in-8°, XVIII-336 pp. (=*Université de Louvain. Recueil de travaux d'histoire et de philologie*, 36e fascicule).

74. — * André SCHIMBERG. *L'éducation morale dans les collèges de la Compagnie de Jésus en France sous l'ancien régime (XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles)*. Paris, Champion, 1913, in-8°, XVIII-600 pp.

La biographie de Jean Standonck — c'est la véritable orthographe du nom — († 1504), écrite avec beaucoup de soin par M. Renaudet, est à signaler dans notre bulletin hagiographique, à cause des relations d'amitié que le réformateur brabançon entretint avec l'un des plus saints personnages de son temps, François de Paule, fondateur des Minimes (p. 23 et suiv.). Standonck devint tertiaire de la nouvelle congrégation. Il y reçut d'édifiants exemples qu'il mit à profit pour développer à Paris son œuvre des étudiants pauvres et travailler avec plus d'ardeur à la restauration de la discipline dans les maisons religieuses. M. R. a bien saisi le caractère de cet apostolat, qui est le côté original de la carrière de Standonck. Le tableau qu'il en trace ne manque ni d'intérêt ni de mérite. Que n'est-il écrit dans une langue plus châtiée !

Le livre de M. Godet se distingue au contraire par une irréprochable élégance du style. L'érudition aussi y est plus étendue et plus solide. Tout l'essentiel y est dit sur l'institution qui a le mieux réalisé la constante pensée de l'austère réformateur. Sous l'action persévérante de son principal et malgré les oppositions diverses qu'il rencontra, le collège de Montaigu finit par former une véritable association religieuse. Des riches y pouvaient prendre leur pension ; mais la communauté se recrutait surtout parmi les écoliers pauvres. Dès 1499 Standonck lui imposa une règle spirituelle, dont la sévérité s'harmonisait bien avec la condition besogneuse de la plupart de ses membres. Vers le même temps il profita de l'exil où il fut envoyé, par ordre du roi Louis XII, pour créer des maisons similaires à Cambrai, à Valenciennes, à Malines et à Louvain, toutes subordonnées à celle de Montaigu. Ce fut en 1503 que Standonck donna à l'œuvre son assiette définitive, en refondant les statuts où les pratiques de mortification corporelle tiennent une place prépondérante. Mais la nouvelle congrégation religieuse n'eut qu'une existence éphémère. La rigueur du régime se trouva dépasser la mesure. D'autre part le contact avec les pensionnaires riches favorisait d'occultes compensations. En 1580, la restauration apostolique rêvée par Standonck n'était plus qu'un souvenir ; tout en gardant un vernis de dévotion et d'austérité, le collège de Montaigu avait repris son caractère d'institution académique.

M. G. s'est plu à rappeler qu'au moment où Calvin quittait la pension des jeunes gens fortunés, Ignace de Loyola, débarqué à Paris le 2 février [1] 1528, s'inscrivit aussitôt comme élève externe à Montaigu, et y fréquenta les cours de grammaire jusqu'en octobre 1529. Bien que son apprentissage ascétique fût complètement achevé, il chercha sans doute à s'instruire de l'esprit religieux de la communauté. M. G. se garde bien d'en conclure, comme d'autres l'ont fait, que le collège de Montaigu a été le berceau de la Compagnie de Jésus (cf. *Act. SS.*, Iul. VII, 436-38). Néanmoins il croit découvrir dans les statuts pédagogiques de notre ordre des réminiscences du programme qui présidait à la formation littéraire et spirituelle des pauvres clercs de Standonck. Franchement les rapprochements me semblent illusoires. Étant donné qu'il s'agit de part et d'autre de préparer des éducateurs chrétiens à leur ministère apostolique, il devait s'ensuivre une certaine similitude d'idées dans les lignes générales de cette formation. Il m'a été impossible d'y apercevoir autre chose. Ce qui ne

[1] Et non le 2 janvier (Godet, p. 96).

m'empêchera pas de rendre hommage à la valeur critique de l'ensemble de ce mémoire.

Naguère encore on est revenu, en Allemagne, sur la répercussion que les réformes de Standonck auraient eue dans le système éducatif et ascétique de la Compagnie de Jésus. Cette thèse, péniblement échafaudée à l'aide de parallélismes boiteux et de minuties (F. Meyer, *Der Ursprung des jesuitischen Schulwesens*, 1904), a rencontré un vigoureux adversaire dans le P. Herman (p. 52-55). Ses coups auraient encore mieux porté, s'il s'était souvenu qu'Ignace de Loyola n'a jamais été pensionnaire à Montaigu (p. 53), mais simple élève externe. Ce qui le gêna même beaucoup pour en suivre les leçons, qui commençaient à une heure fort matinale, et finissaient tard dans la soirée. Or les portes de l'hôpital Saint-Jacques, où il logeait, ne s'ouvraient pas avant l'aube et se fermaient à la tombée du jour (Fouqueray, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France*, I, 10).

Le P. Herman ne s'est pas contenté de démolir. Il a tâché à son tour de démêler l'histoire de notre *Ratio studiorum*, ou plutôt de ses sources et des différents stades de sa composition au XVI[e] siècle. La question est plus complexe qu'elle ne paraît de prime abord. Elle requiert, pour être traitée convenablement, plus encore de sens critique que d'érudition. Je me plais à reconnaître que mon confrère s'en est tiré avec honneur. Les indications répandues dans son livre seront une mine précieuse pour tous ceux que leurs études amèneront à s'occuper des méthodes d'éducation de la Compagnie de Jésus. Le P. H. a cent fois raison de poser comme principe fondamental que notre pédagogie littéraire s'est surtout inspirée des méthodes et des programmes de l'Université de Paris. Il aurait pu ajouter qu'en 1540 et 1541, notre fondateur, à peine établi à Rome, envoyait de préférence à Paris ceux de ses sujets, même italiens, qui avaient besoin d'achever leurs études. Le tome I des *Epistolae mixtae* est très instructif à cet égard. Le P. H. y a d'ailleurs largement puisé, ainsi que dans les *Monumenta paedagogica* de la même collection (*Monumenta historica S. I.*).

En général, les matériaux rassemblés par le P. H. ont été mis en œuvre avec discernement. On souhaiterait seulement un peu plus d'ordre, un style moins lâché et, s'il faut tout dire, plus soucieux de la correction. La pédagogie n'est pas de la littérature; soit. Mais puisque elle enseigne l'art d'écrire, elle ne devrait pas se donner l'air de trop le dédaigner.

Nous ne garantirions pas non plus que certaines théories de l'auteur rallieront tous les suffrages. Pour d'autres, on a trop laissé dans l'ombre leurs côtés faibles; et les sources n'ont point été exploitées à fond. C'est le cas pour les six volumes de la correspondance du B. Pierre

Canisius (éd. BRAUNSBERGER), qui auraient fourni de très curieux renseignements sur la formation de nos scolastiques et la vogue de nos collèges en Allemagne. Certaines personnalités, entre autres celle de Pierre Ribadeneira, sont dépeintes avec une complaisance exagérée. Quoi qu'il en soit de ces réserves, on reconnaîtra aisément, je pense, que les problèmes variés se rattachant à notre système pédagogique ont été exposés avec ampleur, voire avec une belle chaleur de conviction. Les solutions de l'auteur ne feront pas toutes loi. Elles auront du moins le mérite de provoquer l'attention et de concilier la sympathie au critique sincère et avisé, qui juge à bon escient des traditions de son ordre en matière d'enseignement.

Cette même note d'impartialité courtoise ne cesse de vibrer à travers le volume fort dru de M. Schimberg. L'auteur est étranger à la Compagnie de Jésus ; et il suffit de parcourir la table analytique des matières pour se convaincre qu'il n'est pas un admirateur aveugle de nos méthodes d'éducation. Il prend vivement à partie les représentations scéniques, qui ont singulièrement dévié du genre autorisé par notre Institut, et plus encore les ballets qui, en France, devinrent l'accompagnement obligatoire des solennités scolaires. Il ne nous en coûte rien d'avouer que sur ce dernier point, son avis, un peu dur dans la forme, est juste pour le fond. Nos éducateurs eurent tort de céder au goût de l'époque, qui exigeait ces exercices chorégraphiques. S'il était nécessaire d'apprendre à la jeunesse dorée l'élégance des manières, le beau maintien, voire même la danse, on aurait pu recourir à des moyens mieux en rapport avec le sérieux de l'éducation chrétienne. Nos collèges jouissaient alors d'un prestige qui leur eût permis de tenir tête à la frivolité régnante. La partie mondaine de leur clientèle aurait eu beau se récrier contre l'austérité de leur discipline : elle eût bien été forcée de la subir.

Cet excès de déférence envers la cour et la noblesse est le reproche le plus grave que l'auteur adresse à nos devanciers. Ils ont suivi ceux qu'ils devaient conduire. Aussi malgré les brillants résultats qu'ils ont obtenu dans l'éducation de la jeunesse française, ils ont manqué au devoir de lui enseigner l'esprit de justice et de solidarité sociale. Si l'on objecte à M. S. que ces idées ne flottaient pas dans l'air au XVIIe et au XVIIIe siècles, il a beau jeu de répondre que le rôle de l'éducateur était précisément de les répandre, et au besoin de les découvrir.

Tout en proclamant bien haut le génie pédagogique de la Compagnie de Jésus, il estime que notre *Ratio studiorum* manquait de souplesse, et qu'il s'est trop figé dans l'immobilité. Notre système de surveillance est une création de puissante originalité ; mais il aurait

fallu éviter d'encourager tout ce qui sent la dénonciation, et l'espionnage. Sans tomber dans les excès de Port-Royal, une application un peu plus sévère des principes que nous prônons aurait mieux aidé à tremper les caractères de nos élèves. Un grand nombre de ceux-ci, après nous avoir quittés, ont brillé dans toutes les branches de l'activité sociale et littéraire. Ils ont eu conscience de l'excellente formation qu'ils avaient reçue dans nos collèges et en ont témoigné publiquement leur reconnaissance à leurs anciens maîtres, bien qu'ils n'aient point toujours été constants à en suivre les leçons. Ainsi, malgré un perpétuel mouvement d'oscillation entre l'éloge et la critique, l'auteur finit cependant par constater que la disparition de la Compagnie de Jésus a été une calamité pour l'éducation de la jeunesse française. Sa longue enquête se présente comme un sérieux essai d'apologie à l'usage des gens du monde, peu familiarisés avec notre institut. † F. VAN ORTROY.

75. — * André BELLESSORT. *L'apôtre des Indes et du Japon. Saint François Xavier.* Paris, Perrin, 1917, in-8°, 244 pp., avec carte.

M. A. Bellessort ne cache pas que sa Vie de S. François Xavier, parue d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* (15 févr. 1916 et suiv.) est largement tributaire des deux solides volumes du P. Brou (cf. *Anal. Boll.*, XXXIII, 207). Il n'a pas essayé de compléter l'information de son devancier ni même de l'utiliser tout entière. Mais les documents auxquels il s'en est tenu sont bien choisis et interprétés avec un réel talent d'évocation. Son S. François Xavier est vivant, et le rayonnement surnaturel dans lequel il apparaît, n'empêche pas d'apercevoir en pleine lumière une nature fortement caractérisée.

Je ne garantirai pourtant pas que çà et là, M. B. n'a pas un peu trop écouté son talent de psychologue et de littérateur. Lorsque, par exemple, en des pages éloquentes, M. B. dépeint à larges traits l'instinct de conquérant qui entraînait Xavier à courir les terres et les mers, il ne fait pas assez ressortir que cet esprit d'entreprise qui, du dehors, ressemble un peu à une humeur aventureuse, était constamment pénétré d'une pensée intérieure dont les lettres de Xavier portent la trace à chaque page. C'est sans doute par l'idée qu'il s'est faite du caractère de son héros que M. B. a été amené à désapprouver nettement la requête de Xavier à Jean III pour réclamer une intervention énergique des autorités civiles (p. 203). Il est permis de penser qu'elle paraîtrait malencontreuse aujourd'hui — « nous sommes, dit ailleurs M. B., devenus si chatouilleux sur les procédés de conversion » (p. 141) ; — mais n'oublions pas que ce recours à la puissance séculière était dans les mœurs du temps, et que, tempérament à part, Xavier avait bien des raisons de la croire opportune et indispensable.

Le P. Brou dans la préface de sa Vie de S. François Xavier regrette de ne connaître les Indes que par les livres. M. B. est plus heureux : il a visité les pays évangélisés par Xavier. Ce sont même ces voyages qui l'ont amené à reconstituer dans « des cadres qui lui étaient presque familiers » la vie de son héros. Hâtons-nous de l'ajouter : Xavier reste le centre vers lequel converge tout le livre, et les brillantes descriptions du milieu illuminent d'abord la figure du saint et son apostolat héroïque, avant de mettre en relief le don d'observation de leur auteur et sa maîtrise littéraire. J. GILIS.

76. — * *Opere storiche del P. Matteo Ricci S. I.* edite a cura del comitato per le Onoranze nazionali, con prolegomeni, note e tavole, dal P. Pietro TACCHI VENTURI, S.I. Volume primo. *I Commentari della Cina.* Macerata, Avv. Filippo Giorgetti, 1911, in-4°, LXVIII-650-(4) pp. et 8 planches hors texte. — Volume secondo. *Le lettere della Cina.* 1913, LXXII-570-(4) pp. et 4 planches hors texte.

Grand et beau travail, imprimé avec luxe, très soigné tant pour le fond que pour la forme, et publié à l'occasion du 300e anniversaire de la mort de Matthieu Ricci fondateur de la mission de Chine. Ricci naquit à Macerata, le 6 octobre 1552, et mourut à Péking, le 11 mai 1610. Pour apprécier l'importance des *Œuvres historiques* que nous donne le P. Tacchi Venturi, il faut se rappeler les deux phases successives du long séjour de l'illustre missionnaire en Chine. Pendant une première période de plusieurs années, il se contente d'étudier l'Empire chinois, sa langue, sa religion, ses arts, ses mœurs, en un mot, sa situation toute entière. Établi à Siaochin, longtemps avec un seul compagnon, le P. Michel Ruggieri, il ne fait presque aucun prosélytisme autour de lui, mais se donne simplement pour un savant européen, attiré par la réputation de la civilisation chinoise, et qui cherche à la connaître. Bientôt en relations suivies et cordiales avec les lettrés les plus distingués, il finit par acquérir une connaissance de la langue et de la littérature chinoise, à laquelle peu d'Européens parvinrent après lui. Plus tard, obligé par les circonstances de quitter Siaochin, il s'efforce de s'établir à Péking, et après une première tentative infructueuse en 1598, il réussit à s'y fixer définitivement, le 24 janvier 1601. Là, sa réputation de savant lui attire l'estime et la protection de l'empereur Van Lie, et à l'ombre de ce puissant patronage il fonde lentement mais sûrement la mission de Chine. C'est ce que j'ai appelé, ci-dessus, la seconde phase de son séjour.

Dès son entrée dans l'Empire du Milieu, Ricci envoya périodiquement en Europe de longues lettres, disons mieux, de vrais mémoires, dans lesquels il racontait au fur et à mesure qu'il apprenait à la connaître, tout ce qu'il savait de la Chine. Il y résumait aussi les péripéties

de ses voyages et le résultat de ses autres travaux. A la fin de sa vie, il réunit le fruit de ses études dans un ouvrage d'ensemble divisé en cinq livres et intitulé : *Della entrata della Compagnia di Giesù e christianità nella Cina*. Le manuscrit en fut confié à un de ses confrères, Nicolas Trigault de Douai, qui, en qualité de procureur, retournait de Chine en Europe, pour y exposer de vive voix au Général de la Compagnie et au Pape la situation de la jeune chrétienté chinoise. Trigault traduisit le manuscrit de Ricci en latin, et arrivé à Rome le publia sous le titre de : *De christiana expeditione apud Sinas suscepta ab Societate Iesu, ex P. Matthaei Ricii eiusdem Societatis Commentariis libri V, ad S. D. N. Paulum V, in quibus Sinensis regni mores, leges atque instituta et novae illius ecclesiae difficillima primordia accurate et summa fide describuntur, auctore P. Nicolao Trigautio Belga ex eadem Societate. Augustae Vind. apud Christoph. Mangium, MDCXV*. Le succès fut considérable, comme en témoignent les multiples éditions en diverses langues qui se succédèrent rapidement. On en peut voir l'énumération dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* des PP. De Backer et Sommervogel. Les cinq livres des *Commentaires* furent la pierre fondamentale sur laquelle se bâtit la réputation de Ricci comme missionnaire, comme géographe et comme sinologue.

A la longue, cependant, le titre adopté par le traducteur intrigua les érudits. Quel sens précis fallait-il attacher à ces mots : *Ex P. Matthaei Ricii Commentariis libri V*. Que fallait-il attribuer à Trigault dans ces cinq livres, et quelle était la part qui revenait à Ricci ? La question paraissait insoluble. Tout au moins semblait-on devoir en rester aux conjectures, quand, par une bonne fortune, le P. Tacchi Venturi, en fouillant un paquet d'anciennes lettres appartenant à la Compagnie de Jésus, y retrouva le manuscrit autographe de Ricci, authentiqué de la main de Trigault. Rien ne lui parut plus propre à glorifier la mémoire de Ricci que de faire connaître sa trouvaille. Le comité organisateur des fêtes du troisième centenaire de l'auteur se rallia à cet avis et décida la publication de la rédaction italienne originale des *Commentaires*. Elle forme le premier volume des *Œuvres historiques*. En comparant le texte de Ricci avec celui de Trigault, on s'aperçoit vite que le Jésuite belge traduit son confrère italien fidèlement pour le fond, mais très librement pour la forme. Ricci écrit clairement, simplement, sans apprêt. Trigault qui cherche surtout un succès de librairie, crut, à son point de vue avec raison, que pour faire lire les *Commentaires* de son ami, il fallait les mettre en beau style latin pompeux et ronflant : sacrifice au mauvais goût de l'époque, travers que nous regrettons si fort aujourd'hui, mais dans lequel tombèrent alors tant de Jésuites, quand ils publiaient les

relations envoyées en Europe par leurs confrères des missions lointaines.

La réédition des *Commentaires* appelait un complément : la publication de la correspondance de Ricci. Mais, en la donnant en entier, plusieurs pièces ne feraient-elles pas double emploi ? Car, nous l'avons dit, Ricci, dans ses *Commentaires,* résume tous ses mémoires et ses lettres antérieures.

Le P. Tacchi Venturi s'est posé la question et a été bien inspiré en se décidant à tout donner. Les premières lettres de Ricci et ses premiers mémoires, loin d'être des hors-d'œuvre, nous mettent sous les yeux un observateur sagace, un érudit de premier ordre, qui traite, avec une connaissance encore incomplète, le sujet sur lequel il reviendra à plusieurs années de distance et dans des circonstances différentes. Les lettres et le *Commentaire* se répètent sans doute parfois, mais très souvent aussi les deux rédactions se complètent utilement.

Nous ne possédons plus, que je sache, de lettres adressées à Ricci ; du moins le P. Tacchi Venturi n'en publie-t-il aucune ; mais, à la correspondance de Ricci il ajoute en appendice un choix de lettres importantes dues aux collaborateurs du créateur de la mission. J'y remarque un mémoire et huit lettres de Michel Ruggieri son premier compagnon ; quatre lettres de Nicolas Longobardi, auquel Ricci mourant légua, comme au plus digne, le gouvernement de la mission ; une de Sabbatino De Ursis son biographe. Je ne saurais les énumérer toutes.

Parmi les enseignements que l'histoire tirera du texte original des *Commentaires*, le P. Tacchi Venturi signale avec insistance la réhabilitation complète des deux premiers livres de l'*Histoire de la Compagnie de Jésus en Chine* par Bartoli. Les lecteurs des *Analecta Bollandiana* savent depuis longtemps que Bartoli ne mérite nullement la réputation défavorable que lui ont faite plusieurs critiques modernes.

Pour moi, je vois encore, dans les deux volumes du P. Tacchi Venturi, une utilité d'un autre genre. Quelques années après la mort de Ricci, les Tartares-Mantchous envahirent la Chine et durant d'interminables guerres la couvrirent de ruines. L'Empire des Célestes ne s'en releva qu'imparfaitement. Sans doute, sous Kang-Hi et ses premiers successeurs, la Chine traverse une période de prospérité, mais elle n'y retrouve plus la suprême élégance d'antan. C'est une période de domination militaire avec ses conséquences inévitables. Toute réserve faite, il y a entre la Chine entièrement chinoise des Mings et la Chine tartare des Mantchoûs, quelque chose de la différence que nous mettrions entre la France de Louis XV et la France de Napoléon I. Les Européens témoins oculaires de la civilisation de la Chine mantchoue sont légion et leurs mémoires abondent ; ceux

qui vécurent sous les Mings et virent de leurs yeux l'antique Chine, vierge encore de toute infiltration étrangère, sont au contraire fort rares. Pour nous la faire connaître avec ses nuances les deux volumes des *Œuvres historiques* de Matthieu Ricci nous offrent une collection de documents hors de pair qui ne saurait trop retenir l'attention. Ils fournissent aussi sur l'œuvre scientifique du grand missionnaire des renseignements que nous avons étudiés dans un article de la *Revue des Questions scientifiques* (Janvier 1921, p. 134-51).

H. Bosmans S. I.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Barrett (Michael), O. S. B. *A Calendar of Scottish Saints*, 2de édit. Fort-Augustus, Abbey Press, 1919, in-8°, 195 pp.

Barrett (Michael), O. S. B. *Sidelights on Scottish History*. Edinburgh, Sands 1918, in-8°, 244 pp.

Batiffol (Pierre). *Le catholicisme de saint Augustin*. Paris, Lecoffre, 1920, 2 vol. in-8°, viii-554 pp.

Betha Colaim Chille. Life of Columcille. Compiled by Manus O'Donnell in 1532. Edited and translated... by A. O'Kelleher and G. Schoepperle. Published by the University of Illinois. Urbana, 1918, lxxviii-515 pp. (= *University of Illinois Bulletin*, t. XV, n° 48).

Bilmeyer (Hildebrand), O. S. B. *Klein-Nelli « vom heiligen Gott », das Veilchen des allerheiligsten Sacramentes*. Freiburg im Br., Herder, 1919, in-8°, 96 pp., illustrations hors texte.

Brandes (Karl). *Der heilige Meinrad und die Wallfahrt von Einsiedeln, die Gnadencapelle, ihre Wunder und ihre Pilger*. Einsiedeln, Benziger. 1885, in-8°, 158 pp., illustration.

Brandes (Karl). *Leben des heiligen Vaters Benedikt*. Neu bearbeitet von Dr. P. Athanasius Staub. Einsiedeln, Benziger, 1920, in-8°, viii-384 pp., illustrations.

Burlet (L'abbé J.). *Le culte de Dieu, de la Sainte Vierge et des Saints en Savoie avant la Révolution. Essai de géographie hagiologique*. Chambéry, imprimerie Savoisienne, 1916, in-8°, 350 pp., carte.

Butler (Geoffrey). *Guide to an exhibition of historical authorities illustrati-*

ve of British history. Compiled from the manuscripts of Corpus Christi College, Cambridge. Cambridge, University Press, 1920, in-8°, 16 pp.

Butler (Geoffrey). *Studies in Statecraft.* Cambridge, University Press, 1920, in-8°, vi-138 pp.

Callisto della Provvidenza. *Vita della venerabile Anna Maria Taigi.* Traduzione del Prof. Pietro Vigo. Roma, Desclée, 1913, in-8°, xiv-399 pp.

Casamassa (A.), O. S. A. *Il pensiero di Sant' Agostino nel 396-397. I tractatores divinorum eloquiorum di Retract. I, 23, 1, e l'Ambrosiastro.* Roma, Desclée, 1919, in-8°, 32 pp.

Cattau (D. B.). *La Chiesa di S. Maria in Domnica detta volgarmente « della Navicella ».* Roma, Tip. pont. nell' Istituto Pio IX, 1918, in-8°, 27 pp.

Celi (G.), S. I. *Il P. Fedele Savio S. I. e l'opera sua negli studi storici.* 2e éd. Roma, Civiltà Cattolica, 1917, in-8°, 53 pp., portrait. Extrait de *Civiltà Cattolica*, 1917.

Celi (G.), S. I. *Memorie biografiche del servo di Dio P. Fernando Rosati, S. I.* Roma, Civiltà Cattolica, 1916, in-8°, viii-232 pp., portrait.

Cepari (Virgil), S. I. *Das Leben des hl. Aloysius Gonzaga.* Herausgegeben von Fr. Schröder, S. I. Einsiedeln, Benziger, s. a., in-8°, xxxi-468 pp., illustrations.

Chérancé (Léopold de). *Der heilige Franziskus von Assisi (1182-1226).* Autorisierte Uebersetzung aus dem Französischen von einem Priester der rheinisch-westfälischen Provinz des Kapuziner-Ordens. Einsiedeln, Benziger, s. a., in-8°, 374 pp., illustrations.

Clarke (W. K. Lowther). *St. Gregory of Nyssa. The life of St. Macrina.* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1916, in-8°, 79 pp.

Da Persico (Elena). *Die heilige Melania die Jüngere römische Senatorin (383-439).* Uebersetzung von Dr. P. Romuald Banz, O.S.B. Einsiedeln, Benziger, 1912, in-8°, xxiii-329 pp., illustrations.

Dröder (Joh.), Obl. M. J. *Die selige Maria Magdalena Postel, Stifterin der Genossenschaft der Schwestern der christlichen Schulen von der Barmherzigkeit.* Nach der zweibändigen Biographie der Seligen von Mgr. Legoux. Einsiedeln, Benziger, s. a., in-8°, 415 pp., illustrations.

Egidi (Pietro). *Codice diplomatico dei Saraceni di Lucera.* Napoli, presso la Societa storica, 1917, in-8°, xix-466 pp.

Egidi (Pietro). *La colonia saracena di Lucera e la sua distruzione.* Napoli, Pierio, 1915, in-8°, 317 pp.

El septimo centenario de la orden Mercedaria y la diocesis de Ibarra. Brochadas. Quito, Prensa católica, 1919, in-8°, 88 pp., illustration hors texte.

Gaselee (Stephen). *Stories from the Christian East.* London, Sidgwick et Jackson, 1918, in-8°, 85 pp., illustrations.

Gramatica (L.). *Diploma di laurea in diritto canonico e civile di S. Carlo*

Borromeo. Per le nozze principesche Buoncompagni-Borromeo la Biblioteca Ambrosiana. Milano, Alfieri et Lacroix, 1917, in-4°, 22 pp., fac-similé hors texte.

GRAMATICA (Luigi). *San Carlo Borromeo e la Terra Santa.* Per le fauste nozze Dr Filippo Stabilini-Antonietta Grandi, XXV ottobre MCMXIX. Monza, Scuola tip. Artigianelli, 1919, in-4°, 30 pp.

GREFF (Nikolaus), S. I. *Das Leben des heiligen Franziskus Xaverius, Apostels von Indien und Iapan.* 5e éd. Einsiedeln, Benziger, s. a., in-8°, 222 pp., carte et illustration.

GROSSI-GONDI (F.), S. I. *Catacombe Tuscolane. Scoperta di un'importante iscrizione greca.* Grottaferrata, Tip. italo-orientale « S. Nilo », 1914, 19 pp. Extrait de *Roma e l'Oriente,* t.IV, num. 41.

GROSSI-GONDI (Felice), S. I. *Il rito funebre del « Refrigerium » al sepolcro apostolico dell' Appia.* Comunicazione letta alla Pontificia Accademia romana di archeologia, 24 aprile 1919, s. l., s. a., in-4°, 17 pp.

GROSSI-GONDI (F.), S. I. *Principi e problemi di critica agiografica. Atti e spoglie dei martiri.* Roma, Università Gregoriana, 1919, in-8°, IV-203 pp.

GROSSI-GONDI (F.), S. I. *San Fabiano papa e martire. La sua tomba e le sue spoglie attraverso i secoli.* 2e éd. Roma, Civiltà Cattolica, 1916, in-8°, 65 pp.

GROSSI-GONDI (F.), S. I. *Una martire della Chiesa Tuscolana.* Roma, Tip. pontificia nell' Istituto Pio IX, 1916, in-8°, 7 pp.

Il primo decennio della pontificia Scuola superiore di musica sacra in Roma. (1910-1920). Memoria pubblicata dalla *Civiltà Cattolica.* Roma, Pontificia Scuola sup. di musica sacra, 1920, in-8°, 46 pp.

KIDD (B. I.). *Documents illustrative of the history of the Church.* Vol. I. *To A. D. 313.* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1920, in-8°, XIV-282 pp.

KLEIN (E. F.). *Märtyrerakten.* Zweite Auflage. Berlin, Deutsche Evangelische Buch- und Tractat-Gesellschaft, 1920, in-8°, 168 pp.

La beata Anna Maria Taigi, madre di famiglia e terziaria dell' ordine della SS. Trinità. Vita pubblicata per cura della postulazione della causa, con prefazione di Mons. Carlo SALOTTI. Roma, 1920, in-8°, 136 pp.

LABUSQUETTE (Robert DE). *Autour de Dante. Les Béatrices.* Paris, Picard, s. a., in-8°, IX-813 pp.

LAWLOR (H. I.). *St Bernard of Clairvaux's Life of St Malachy of Armagh.* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1920, in-8°, LXVI-183 pp.

LAZZERI (Zeffirino). *La Vita di santa Chiara.* Quaracchi, Tip. del collegio di S. Bonaventura, 1920, in-8°, XIV-221 pp., gravure hors texte.

LEONARDO DA POFI, F. M. *Blessed Bonaventure of Barcelona of the Friars Minor, Founder of Retreats in the Roman religious Province.* Translated

from the Italian. Calcutta, Catholic Orphan Press, 1920, IV-143-IX pp., portrait.

LOCKTON (W.). *The treatment of the remains at the Eucharist after holy communion and the time of the ablutions*. Cambridge, University Press, 1920, in-8°, VI-280 pp.

LUIGI MARIA DA PORTO MAURIZIO. *Vita popolare del ven. Fra Francesco da Camporosso, laico Cappuccino detto il « Padre Santo »*. 2e éd. Genova, Tip. della Gioventù, 1915, in-8°, 402 pp., illustrations.

MARESCH (Maria). *Elisabeth Landgräfin von Thüringen*. Ein altes deutsches Heiligenleben im Lichte der neuern geschichtlichen Forschung. Gladbach, Volksvereins-Verlag, 1918, in-8°, 158 pp., illustrations.

MARESCH (Maria). *Katharina von Siena*, Gladbach, Volksvereins-Verlag, 1920, in-8°, 87 pp.

MARIE-JOSEPH. (Abbé). *Leben der hl. Theresia von Jesus*. Aus dem Französischen ins Deutsche übertragen und vermehrt von J. B. KEMPF. Einsiedeln, Benziger, s. a., in-8°, 224 pp., illustration.

MARTINIÈRE (J. DE LA) *La maison où mourut saint Vincent Ferrier*. Réponse à un article de polémique. Rennes, Vatar, 1920, in-8°, 20 pp.

MEIER (Gabriel), O. S. B. *Der heilige Antonius von Padua. Sein Leben, seine Wunder und seine Verehrung*. Einsiedeln, Benziger, s. a., in-8°, 190 pp., illustrations.

Memoria de las fiestas con que la republica del Ecuador ha celebrado el VII centenario de la orden Mercedaria y la Coronacion canonica de la portentosa imagen de nuestra Señora de las Mercedes (1218-1918). Quito, Prensa Católica, 1919, in-8°, XXXI-844 pp., illustrations.

MESSERT (Franz). *Das Urchristentum. Apologetische Abhandlungen*. I-IV Teil. Köln, Gladbach, 1920, in-8°, VIII-781 pp., carte.

MONROY (Joel L.). *El M. R. P. Maestro Fray Antonio Alban, de la celestial, real y militar Orden de la Merced*. Quito, Imprenta de la Universidad central, 1920, in-4°, 38 pp., illustration. Extrait du *Boletin de la Sociedad Ecuatoriana de estudios historicos Americanos*, t. IV, nos 10 et 11.

MONROY (Joel L.). *Relacion que se escribio para instruccion del abogado que habia de correr con la causa del venerabile siervo de Dios Fr. Francisco de Jesús Bolaños*. T. I. Quito, imprenta Mercedaria, 1918, in-8°, 316 pp., illustration hors texte.

MONTI (Gennario Maria). *Un laudario umbro quattrocentista dei Bianchi*. Todi, casa editrice « Atanor », 1920, VIII-204 pp. (= *Biblioteca umbra*, n° 9).

NAU (F.). *Documents relatifs à Ahikar*. Textes syriaques édités et traduits. Paris, Picard, 1920, in-8°, 96 pp. Extrait de *Revue de l'Orient chrétien*, t. XXI.

Œuvres de Ruysbroeck l'Admirable. Traduct. du flamand par les Bénédic-

tins de Saint-Paul de Wisques. T. III. Bruxelles, Vromant, 1920, in-8°, 278 pp., illustration.

Opúsculos (inéditos) de S. Miguel de los Santos y del Siervo de Dios P. Fr. Francisco de los Angeles, Trinitarios Descalzos. Roma, Hermanos Tempesta, 1915, in-8°, 118 pp.

Papadopoulos (Chr. A.). Ὁ ἅγιος Διονύσιος ὁ μέγας ἀρχιεπίσκοπος Ἀλεξανδρείας. Ἐν Ἀλεξανδρείᾳ, ἔκδοσις Ἐκκλησιαστικοῦ Φάρου, 1918, in-8°, ιβ'-114 pp.

Papamichael (G.). Οἱ τρεῖς ἱεράρχαι καὶ ὁ Ἰουλιανὸς ὁ ἀποστάτης. Ἐν Ἀθήναις, τύποις Νικολάου Καργιωτάκη, 1920, in-8°, 46 pp.

Pastor (Ludwig). *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters.* VII. Band. *(1559-65)* ; VIII. Band. *(1566-72).* Freiburg i. Br., Herder, 1920, in-8°, xxxvi-676, xl-706 pp.

Paterson (W. P.) and Russell (David). *The power of prayer. Being a selection of Walker trust essays, with a study of the essays as a religious and theological document.* London, Macmillan 1920, in-8°, xvi-643 pp.

Pearce (Ernest Harold). *Walter de Wenlok, abbot of Westminster.* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1920, in-8°, 236 pp.

Pelster (Franz), S. I. *Kritische Studien zum Leben und zu den Schriften Alberts des Grossen.* Freiburg im Br., Herder, 1920, in-8°, v-175 pp. (= *Ergänzungshefte zu den Stimmen der Zeit,* 2e Reihe : *Forschungen,* 4. Heft).

Perels (Ernst). *Papst Nikolaus I. und Anastasius Bibliothecarius.* Ein Beitrag zur Geschichte des Papsttums im neunten Jahrhundert. Berlin, Weidmann, 1920, in-8°, xii-327 pp.

Pesch (Tilmannus), S.I. *Institutiones logicae et ontologicae secundum principia S. Thomae Aquinatis.* Pars II. *Ontologia sive metaphysica generalis.* Editio altera aucta a Carolo Frick, S.I. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1919, in-8°, xvii-444 pp. (= *Philosophia Lacensis*).

Puig y Puig (D. Sebastian). *Pedro de Luna, último papa de Aviñon (1387-1430).* Barcelona, Editorial Políglota, 1920, in-4°, 632 pp.

Renard (Joseph), S. I. *Saint Joseph et l'enfance de Marie et de Jésus d'après les livres saints, les traditions, les révélations des mystiques, la théologie.* Tours, Mame, 1920, in-8°, xxv-298 pp.

Robinson (J. Armitage). *Barnabas, Hermas and the Didache.* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1920, in-8°, v-119 pp.

Rolt (C. E.). *Dionysius the Areopagite on the divine Names and the mystical theology* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1920, in-8°, 223 pp.

Rosa (Enrico), S. I. *Il cardinale Domenico Passionei e la causa di beatificazione del Ven. Cardinale Roberto Bellarmino secondo il carteggio di Benedetto XIV e altri documenti inediti.* Roma, Civiltà Cattolica, 1918, in-8°, 69 pp. Extrait de *Civiltà Cattolica.*

Sainte-Marie Perrin (E.). *La belle vie de sainte Colette de Corbie (1381-1447)*, avec une préface de Paul Claudel. Paris, Plon, [1921], in-8°, iv-291 pp., portrait.

Salotti (Carlo). *Per la causa di beatificazione del Ven. Roberto Bellarmino cardinale di S. R. C. Appunti documentati.* Roma, Tip. pontificia nell' Istituto Pio IX, 1918, in-8°, 51 pp.

Schmetz (Hubert). *St Bonifatius. Deutschlands ruhmreicher Apostel und grosser Lehrer, der erfolgreiche Förderer deutscher Einheit.* Einsiedeln, Benziger s. a., in-8°, 175 pp., illustration.

Severin (T.), S. I. *Chronologie de la vie et des écrits de saint Jean Berchmans, S. I.* A l'occasion du 3me centenaire de sa mort : 13 août 1621-1921. Bruxelles, Action catholique, in-8°, 14 pp., illustration.

Sild (Olaf). *Das altchristliche Martyrium in Berücksichtigung der rechtlichen Grundlage der Christenverfolgung.* Leipzig, Hinrichs, 1920, in-8°, 184 pp.

Slipyi (Josef). *Die Trinitätslehre des byzantinischen Patriarchen Photios.* Innsbruck, F. Rausch, 1921, in-8°, 90 pp. Extrait de *Zeitschrift für katolische Theologie*, t. XLIV (1920) et t. XLV (1921).

Sobhy (Geo. P. G.). *Le martyre de Saint Hélias et l'encomium de l'évêque Stéphanos de Ḥnès sur saint Hélias.* Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1919 in-4°, viii-120 pp., fac-similé.

Vaganay (Hugues). *Les plus belles fleurs de la Légende Dorée de Jacques de Voragine evesque de Gennes.* Paris, à la Sirène, [1920], 223 pp., figures du temps.

Vardanian (Aristacès). *Յերոնիմեայ վասն ի քսան եւ յերկուս գիրս առ ի հեբրայեցւոց զպատմութիւնսն բաժանելոյ. Zur armenischen Uebersetzung des Prologus Galeatus.* Vienne, Imprimerie des Mekhitharistes, 1920, in-12, 12 + 82 pp.

Vie (La) de sainte Marguerite-Marie Alacoque, écrite par elle-même. Texte authentique. Paray-le-Monial, 1920, in-8°, 94 pp.

Weiskotten (Herbert T.). *Sancti Augustini vita, scripta a Possidio episcopo.* Edited with revised text, introduction, notes, and an english version. Princeton, University Press, 1919, in-8°, 174 pp.

White (Newport J. D.). *St. Patrick: his Writings and Life.* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1920, in-8°, 142 pp.

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS XXXIX — FASC. III et IV

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS
ET ROBERTUS LECHAT

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

Voir un AVIS IMPORTANT à la 4e page de la couverture

BRUXELLES
Société des Bollandistes
24, Boulevard Saint-Michel

PARIS
Librairie Auguste Picard
82, Rue Bonaparte

1921

Ce numéro a paru le 14 novembre

REVUE TRIMESTRIELLE

LA PASSION DE S. FÉLIX DE THIBIUCA

La Passion de S. Félix de Thibiuca — car c'est bien ainsi qu'il faut écrire le nom de son siège épiscopal — offre un exemple des difficultés spéciales que créent à la critique hagiographique une tradition manuscrite compliquée, incomplète et très dispersée.

L'étude d'un document comme celui-ci, commencée sur des matériaux insuffisants, ne saurait aboutir à des conclusions définitives. A mesure que de nouveaux témoins viennent au jour, de nouveaux problèmes se posent, les points de vue se modifient, et les résultats qui paraissaient les plus certains demandent à être révisés.

Les dernières recherches jusqu'à celles de M. Monceaux[1]*, avaient pour point de départ les textes recueillis après Surius par Baluze, puis par le P. Victor De Buck*[2]*. Depuis, l'étude des martyrologes historiques a amené D. Quentin à examiner de nouveaux textes qui semblent remettre en question plus d'un point que l'on croyait définitivement acquis*[3]*. D'autres textes que nous avons remarqués depuis apportent à leur tour quelque lumière et permettent de réviser quelques-uns de ses jugements et peut-être de retracer avec plus de précision la suite des transformations subies par la* Passio Felicis[4]. *Il ne faudrait pas s'étonner si des exemplaires, restés jusqu'ici inaperçus, venant à surgir, il devînt possible, par un nouvel effort, d'approcher plus près de la vérité. Souhaitons que ce moment ne se fasse pas attendre.*

[1] *Revue archéologique*, 1905, t. I, p. 335-40; *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. III, p. 136-40.

[2] Voir *BHL*. 2894, 2895 et le Supplément.

[3] *Les martyrologes historiques*, pp. 522-32, 697-98.

[4] Dans notre travail sur les *Saints du cimetière de Commodille* (voir *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 17-43), la question a été traitée avec quelque développement. Il n'y a pas lieu d'y renvoyer le lecteur. Nous nous sommes aperçu trop tard que la confusion des sigles *Vb*, *Vs* a rendu inintelligible plus d'un passage, et nous fait dire parfois le contraire de notre pensée. Le sujet sera repris ici, nous l'espérons, avec plus de clarté.

I

Les deux textes V et N

Lorsqu'en 303 l'édit de persécution fut promulgué à Thibiuca, l'évêque Félix était parti pour Carthage. Le curateur Magnilianus fit venir le prêtre Aper et deux lecteurs, Cyrille et Vital, pour se faire livrer les livres saints. Ils répondirent que ces livres étaient déposés chez l'évêque. En attendant son retour, on les mit sous la surveillance de l'officium.

Rentré dans sa ville épiscopale, Félix fut amené et interrogé. Il avoua être en possession des livres, mais refusa de les donner. On lui accorda trois jours pour réfléchir. Ce délai passé, Magnilianus, se heurtant à un nouveau refus, l'envoya au proconsul, sous la conduite du décurion Vincentius Celsinus.

Félix est d'abord interrogé par le légat, puis jeté en prison. Seize jours plus tard, il comparaît devant le proconsul Anulinus, qui ne réussit pas davantage à vaincre sa constance.

Nous pouvons considérer ce qui précède comme la première partie de la Passion. La seconde commence par l'ordre d'Anulinus d'envoyer Félix au préfet du prétoire. Celui-ci l'emprisonne, puis décide de le mettre sur un vaisseau et de l'envoyer aux empereurs.

Il existe deux versions de ce voyage. D'après l'une, le martyr touche plusieurs ports de Sicile, pour aboutir à Venouse en Lucanie, où il est martyrisé. Dans l'autre, nous le voyons arriver directement à Nole, d'où une partie de ses reliques sont tranférées à Carthage et déposées in via quae dicitur Scilitanorum.

On devine aussitôt qu'un travail de rédaction inspiré par des préoccupations d'intérêt local a fait subir à la passion primitive des modifications importantes. Se demander si un hagiographe de Nole a opéré au détriment de Venouse, ou inversement, reviendrait à exclure un des principaux éléments du problème. En effet, nous persistons à croire qu'aucune des deux villes italiennes n'a le droit de se plaindre de l'autre, que seule Carthage a été lésée [1]. S. Félix a été exécuté à Carthage, et c'est là que se trouvait son tombeau. L'ensemble des sources dont nous disposons autorise, semble-t-il, à maintenir ces conclusions.

Nous répartirons tous nos témoins (à l'exception de K qui doit être mis à part) comme l'avait déjà fait le P. V. De Buck, en deux

[1] *Anal. Boll.*, t. c., p. 28. M. MONCEAUX, *Revue archéologique*, 1905, t. I, p. 335-40, est arrivé aux mêmes conclusions sans connaître ce travail.

familles **V** *et* **N**, *selon qu'ils font mourir le saint à Venouse ou à Nole.*

A la classe **V** *appartiennent :*

S = *Surius, qui reproduit un manuscrit inconnu :* ex pervetusto ms. codice [1]. *Ce texte à été corrigé par Baronius d'après des conjectures qui ne sont généralement pas heureuses. En 1618 Surius a cru améliorer son texte dans les éditions suivantes en y introduisant les corrections de Baronius. Ces Actes, prétendus* restituta et a mendis expurgata, *ont été, avec de légères retouches, réimprimés par Ruinart. Il nous dit bien qu'il donne la Passion de S. Félix* ex codd. mss. et editis. *En fait, il n'a connu aucun manuscrit de cette version, et ceux qu'il cite dans ses notes appartiennent à la classe N. C'est donc Surius, avant 1618, qui représente le manuscrit S, où des leçons excellentes côtoient les leçons défectueuses.*

A = *Bibliothèque Nationale de Paris, ms. latin 10861, fol. 68v-70, du IXe siècle* [2]. *Nous en relèverons les variantes d'après l'édition de D. Quentin* [3].

B = *Bibliothèque Nationale de Paris, ms. nouv. Acq. lat. 2179, fol. 291v-292v; écriture visigothique du XIe siècle* [4].

C = *Bibliothèque ci-devant Royale de Munich, ms. latin 22245, fol. 30v-31v, du XIIe siècle* [5].

E = *Bibliothèque de l'Escurial, ms. latin b. I, 4, fol. 248v-250, écriture visigothique du XIe siècle* [6]. *Ce manuscrit est presque partout conforme à B. Nous négligeons des détails d'orthographe :* abet *pour* habet, nabis *pour* navis, servabi *pour* servavi *etc.*

Ces quatre manuscrits se partagent en deux groupes, **V1** *et* **V2**. *Le premier est représenté par S, B, E, caractérisés par cette particularité que les membres du clergé de Thibiuca, qui s'appellent ici Aper, Cyrille, Vitalis, disparaissent après l'interrogatoire qu'on leur fait subir en l'absence de l'évêque. Dans V2, formé par A, C, les personnages portent les noms de Ianuarius, Fortunatianus et Septiminus, et deviennent partout les compagnons du martyr.*

[1] *BHL.* 2895. Nous nous servons de l'édition de 1580.
[2] *Catal. lat. Paris.*, t. II, p. 605-606.
[3] *Les martyrologes historiques*, p. 526-27.
[4] *Catal. lat. Paris.*, t. III, p. 476-87.
[5] *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 118-22.
[6] G. Antolin, *Catálogo de los códices latinos della real biblioteca del Escorial*, t. I (Madrid, 1910), p. 108-128.

Nous avons reproduit le texte de V1, sauf à le corriger en un petit nombre d'endroits. Les variantes de V2 sont rejetées au bas des pages.

La notice du martyrologe de Bède, au 30 août, dérive d'un manuscrit V2, comme on pourra s'en assurer.

> In Venusia civitate Apuliae natale SS. Felicis episcopi civitatis Tubzocensis et Ianuarii presbyteri et Fortunatiani et Septimini lectorum, qui, temporibus Diocletiani in sua civitate tenti a Magnelliano curatore inde multis diu vinculis et carceribus macerati et in Africa et in Sicilia, tandem in occisione gladii consummati sunt. Felix quinquaginta sex annorum virgo obiit.
>
> Sunt autem inter Carthaginem et Tibiucam millia passuum triginta quinque [1].

Dans la seconde famille des manuscrits de Bède, le nom d'Adauctus est ajouté entre Félix et Ianuarius. C'est la conséquence de la confusion qui s'est établie entre l'évêque Félix de Thibiuca et son homonyme le martyr romain, dont la fête se célébrait au mois d'août avec celle de son compagnon Adauctus [2].

L'exemplaire de la Passion dont se servait Bède portait-il aussi l'intéressante addition topographique qui termine sa notice ? On ne le sait. Elle peut avoir été fournie par quelque itinéraire, et, en tout cas, elle est exacte.

La manière dont la notice de Bède a été retouchée par Adon est curieuse à signaler [3]. *La première recension Lyonnaise du martyrologe et certaines recensions de Florus la transcrivirent textuellement. Mais la phrase finale, mal lue par les copistes, prit cette forme :* sunt autem inter Carthaginem et Uticam : *Thibiuca changé en Utica, l'expression numérique supprimée. Florus et ses copistes ont adopté la phrase défectueuse sans la modifier. Adon a cherché à la rétablir, et, se persuadant qu'elle avait trait à la sépulture des martyrs, il a imaginé cette restitution ingénieuse :* Sunt autem <honorifice sepulti> inter Carthaginem et Uticam. *En même temps il a rejeté à la fin la phrase qui précède :* Felix quinquaginta sex annorum virgo obiit.

La conjecture d'Adon a introduit dans la notice martyrologique un fait dont Bède et ses sources ne disaient rien. On s'est demandé si le texte d'Adon n'a pas influé sur la rédaction N, qui se ter-

[1] *Acta SS.*, Mart. t. II, p. xxx.
[2] Cf. *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 19-29.
[3] Quentin, t. c., p. 522-25.

mine par une translation de reliques à Carthage [1]. *Nous ne le pensons pas. On verra plus loin pourquoi nous ne jugeons pas nécessaire de recourir à cette explication.*

La Passion de S. Félix a été traduite en grec. Cette version est perdue, mais elle a laissé dans les synaxaires au 16 avril et au 30 août assez de traces pour reconnaître la recension V2 à laquelle appartenait le manuscrit dont s'est servi le traducteur [2]. *Ce dernier a peut-être orné en quelques endroits son modèle, à moins que l'auteur du synaxaire n'y ait mis du sien. Ainsi, la phrase* cum etiam ipsa luna in sanguinem conversa est, *est rendue par ces mots :* ὅτε ὁ ἥλιος καὶ ἡ σελήνη τὴν ἄδικον αὐτῶν μὴ φέροντες σφαγὴν εἰς αἷμα μετεβλήθησαν [3]. *Le nom de la ville épiscopale se rapproche de la vraie leçon :* Τουβιουκᾶν. *La ville de Lucanie (par erreur* ἐν Λυκαονίᾳ*) où le vaisseau aborde est dite* πόλις τῶν Αἰλούρων.

La classe **N** *est représentée par un nombre de manuscrits beaucoup plus considérable que V.*

Nous ne parlerons que pour mémoire du texte de Lefèvre d'Étaples dans les Agones martyrum [4]. *On voudrait savoir à quel point il rend fidèlement le manuscrit. Des leçons comme* sentina navis *pour* subsannio navis, iudex nolanus *pour* cognitor, fidei integritatem *pour* virginitatem, *n'ont pas une saveur bien antique. Un détail qu'il est difficile de mettre sur le compte de l'éditeur est l'interpolation* et reliquiae eius HOC EST CAPUT ad inclytam Carthaginem... perlatae sunt. *Elle doit être imputée à quelque vieux scribe amoureux de précision.*

Le manuscrit qui est à la base de l'édition de Baluze (= **D**) *n'est pas mieux connu. Ce savant part de l'édition de d'Achery, lequel s'était servi lui-même d'une copie du P. P.-F. Chifflet, et la collationne sur quatre manuscrits de Colbert : 59 (= Paris. 5341), 316, 401 (= Paris. 5292), 930. L'édition anglaise de 1680* [5] *à la suite de Lactance, est faite d'après un manuscrit de Sarum (Salisbury). On en possède une traduction en anglais* [6].

Dans les Acta Sanctorum, *le P. De Buck tient compte en outre*

[1] QUENTIN, p. 530.
[2] *Synax. eccl. CP.*, pp. 605, 933.
[3] Ibid., p. 933.
[4] *BHL.* 2894. Il y en a une copie dans les Collectanea Bollandiana, bibliothèque Royale de Bruxelles, ms. 8920, fol. 78.
[5] *BHL.* 2894.
[6] *Tracts for the Times* by members of the University of Oxford, n. XXIII.

d'un manuscrit d'Utrecht, d'un autre de Rouge-Cloître et de trois manuscrits de Saint-Omer.

A tous ces manuscrits qui, sauf les variantes inévitables, renferment le même texte, il faut ajouter les suivants : Bibliothèque Nationale de Paris, 5274, 5318, 5319, 5571, 14650, 16736, 17003, 17625 ; British Museum, Cotton, Nero E. I ; Bibliothèque du Mans, 214 ; Bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier, 22. La collation de tous ces exemplaires[1] *peu anciens (la plupart remontent au XIII*e *siècle, quelques-uns moins haut encore) ne donnerait vraisemblablement aucun résultat appréciable.*

Il en est autrement du manuscrit **O** *= British Museum. Addit. 11.880, du IX*e *siècle*[2]*. Le texte de la* Passio Felicis, *fol. 126-129, y présente plus d'une particularité qui le distingue du texte de tous les manuscrits connus de N. Nous en citerons simplement deux. D'abord le clergé de Thibiuca n'est plus représenté par Ianuarius, Fortunatianus et Septiminus, comme dans les autres manuscrits de la classe N, mais par Apronius, Quirulus et Vitalis, en quoi O concorde avec V1. De plus, l'interrogatoire de Nole est allongé dans O d'une réponse de Félix et d'une question du juge qui ont disparu partout ailleurs.*

Il y aurait donc lieu de distinguer ici aussi deux groupes **N1** *et* **N2**, *le premier n'ayant d'autre représentant que O, le second comprenant tous les autres manuscrits. Nous publions le texte de N1, en indiquant les variantes de N2. Le genre de recherches que nous nous proposons de faire permet de s'en tenir aux leçons de l'édition de Baluze sans qu'il soit nécessaire de s'encombrer de toutes les variantes que peuvent fournir les nombreux manuscrits de la même recension.*

[1] La liste pourrait être allongée, mais sans profit.

[2] *Catalogue of ancient manuscripts in the British Museum,* Part. II, Latin, p. 62-64.

1° Le texte V

Passio sancti Felicis episcopi et martyris Christi, qui passus est sub Diocletiano et Maximiano die III kalendas septembres [1].

1. Diocletiano octies et Maximiano septies [1] consulibus [2] exivit [3] edictum imperatorum et Caesarum super omnem faciem terrae et propositum [4] est per colonias et civitates [5] principibus [6] et magistratibus [7] suo cuique [8] loco ut libros deificos [9] legis [10] peterent [11] de manu [12] episcoporum et presbyterorum. Tunc programma [13] positum [14] est in [15] civitate Tibiucensi [16] die nonarum iuniarum [17]. Tunc Magnilianus [18] curator [19] iussit perduci ad se [20] seniores plebis [21]; eadem die [22] Felix episcopus Carthaginem [23] fuerat profectus [24]; Aprum vero presbyterum [25] ad se iussit perduci et Cyrulum [26] et Vitalem lectores [27].

2. Quibus Magnilianus curator [1] dixit : Libros deificos [2] habetis [3] ?

Lemma. — [1] *ita* B, E *(qui add.* imperatoribus); Felicis episc. Ianuarii praesbiteri, Fort. et Sept. A ; Passio sanctorum Felicis et Ianuarii martyrum C.

1. — [1] in diebus Diocletiani octies et Maximiani septies A, C ; in diebus illis B, E; Diocletiano novies et Maximiano octies S. — [2] factum est in tempore illo *add.* A. — [3] exiit A, B, C. — [4] positum B, E. — [5] colonies civitatis B, E. — [6] sacerdotum *add.* B, E ; principatibus C. — [7] magistratis B ; potestatibus C. — [8] quoque A, B, C, E. — [9] dominicae B, E. — [10] *om.* A, C. — [11] extorquerent A, C. — [12] manibus A, B, C, E. — [13] programa A, E. — [14] proposita A, B, E ; propositum C. — [15] a B, E. — [16] Tibiurensi S ; Tubiocense C ; et ubzocense A ; Tintiubensi B, E. — [17] iuliarum C ; iuniorum *prius* A. — [18] Magnellianus A ; Magnelianus C. — [19] procurator C. — [20] ad se perduci A, B, C, E. — [21] s. plevis B ; praesbiteros A ; prespiteros C. — [22] ea die B, E ; quia A ; quorum C. — [23] Carthagine A, B, C, E. — [24] orat pr. B, C, E ; orat praefectus A. — [25] curator *add.* E. — [26] Gyrum *dein* Gyrulum S ; Gerulum B, E. — [27] lectorem B, E ; (Aprum-lectores) Ianuariam (*corr.* Ianuarium) presbiterum iussit ad se perduci Fortunatianum (Fortunatum C) et Septiminum lectores A, C.

2. — [1] *om.* C. — [2] (l. d.) episcopum A ; *om.* B, E. — [3] habetis episcopum B, E.

3. Aper [1] dixit [2] : Habemus [3].

4. Magnilianus curator dixit : Date illos igni adurendos [1].

5. Tunc Aper [1] et Cyrulus [2] : Episcopus noster apud se illos habet.

6. Magnilianus curator dixit : Ubi est ?

7. Aper dixit : Nescio.

8. Magnilianus curator dixit : Eritis ergo sub officio donec Anulino [1] proconsuli rationem reddatis.

9. Postera autem die Felix episcopus venit Carthagine [1] Tibiucam [2]. Tunc Magnilianus curator [3] iussit Felicem episcopum ad se perduci per officialem [4].

10. Cui Magnilianus curator dixit : Felix episcope, da [1] libros vel membranas [2], quaecumque [3] habes.

11. Felix episcopus dixit : Habeo sed non do.

12. Magnilianus curator dixit : Prius est quod imperatores iusserunt [1] quam quod tu [2] loqueris. Da [3] libros ut possint igni aduri.

13. Felix episcopus dixit [1] : Melius est me [2] igni [3] aduri quam scripturas deificas [4], quia [5] bonum est obedire Deo magis [6] quam hominibus.

3. — [1] cui Aper B, E. — [2] dicit S, *hic et plerumque*. — [3] Magnilianus (Magnellianus A, C) curator dixit ubi est Aper (Ianuarius presbiter A, C) dixit (respondit A) nescio. Magnilianus (Magnellianus A, C) curator (*om.* A, procurator C) dixit libros dominicos (deificos A, C) habetis. Cui Aper dixit (Ianuarius respondit A, C) habemus *add.* A, B, C, E.

4. — [1] aduri A, B, C, E.

5. — [1] Aper Gyrulus S ; Aper et Gerulus dixerunt ei B, E. — [2] (tunc-Cyrulus) Ianuarius praesbiter Fortunatianus (Fortunatus C) et Septiminus lectores dixerunt A.

6. — *om.* A, B, C, E.

7. — *om.* A, B, C, E.

8. — [1] Anuli A ; Anolino C.

9. — [1] a Carthagine A, B, C, E. — [2] Tibiuram S ; Tiziuca B, E ; Tubzuca A ; Tubiocense C. — [3] curator A. — [4] per officium suum A, C.

10. — [1] dabis A, C. — [2] membrana A. — [3] quascumque B, E, qualecumque A, C.

12. — [1] imperator iussit A, C ; imp. dixerunt B, E. — [2] *om.* C. — [3] dabis A, C.

13. — [1] respondit A ; prius est preceptum Dei quam hominum *prius add. dein del.* C. — [2] meipsum A, C. — [3] igne S. — [4] dominicas B, E. — [5] quoniam A. — [6] *om.* A, C ; magis obedire Deo B, E.

14. Magnilianus curator dixit[1] : Prius est quod imperatores iusserunt quam id[2] quod tu[3] loqueris.

15. Felix episcopus respondit[1] : Prius est praeceptum Domini[2] quam hominum.

16. Magnilianus curator dixit : Recogita tecum.

17. Post tertium autem diem[1] iussit curator Felicem episcopum[2] ad se perduci et[3] dixit[4] ei : Recogitasti tecum[5] ?

18. Felix episcopus dixit[1] : Quae prius locutus sum ea[2] et modo loquor[3] et ante proconsulem ea sum dicturus[4].

19. Magnilianus curator dixit : Ibis ergo ad proconsulem[1] et ibi[2] rationem reddes.

20. Tunc assignatus[1] est illi[2] deductor[3] Vincentius Celsinus[4], decurio civitatis Tibiucensium[5]. Tunc[6] est profectus[7] Felix[8] episcopus a Tibiuca[9] octavo[10] kalendas iulias et oblatus est legato[11] ; legatus[12] vero iussit eum[13] in carcerem trudi[14].

21. Alia autem die productus est[1] Felix episcopus ante lucem[2] ; cui legatus[3] dixit : Quare scripturas[4] supervacuas non das[5] ?

22. Felix episcopus dixit[1] : Habeo sed non dabo[2].

14. — [1] iam dixi *add.* A, B, C, E. — [2] *om.* A. — [3] *om.* C.
15. — [1] dixit B, C, E. — [2] Dei A, B, C, E.
17. — [1] autem diem tertium A, B. — [2] per officium suum *add.* A, B. — [3] qui A, B. — [4] ait B. — [5] (post-tecum) *om.* C, E.
18. — [1] respondit A. — [2] haec A, C. — [3] loquutus ero B, E. — [4] (ea. s. d.) *om.* C, E.
19. — [1] officium proconsulis B, E. — [2] illi C, E.
20. — [1] adsignatus A ; signatus B, E. — [2] ei B, E. — [3] deductos B, E ; seductor C. — [4] Celsini S ; Celesini A ; *om.* B, E ; Celesinae C. — [5] Tibiurensium S ; Tubzucensis A; Tiziucentium B, E ; Tubiocensis C. — [6] *om.* A, C. — [7] profectus est E, B ; praefectus est A ; profectus autem C. — [8] *om.* A, C. — [9] Tibiura S; Tubzuca A ; Tiziuca B, E; Tubiocena C. — [10] die octavo B, E ; die XVIII A, C. — [11] (et-legato) B, C ; ligatus deductus est S ; oblatus legato A. — [12] ligatum S. — [13] A, B, C ; *om.* S. — [14] mitti A, C; recipi B, E.
21. — [1] una cum clericis suis *add.* A, C. — [2] ante luce Felix episcopus A. — [3] *om.* S. — [4] scribturas B. — [5] tradis C ; aut forsitan non habes *add.* B, E.
22. — [1] respondit A. — [2] do A, C ; (Felix-dabo) *om.* B, E.

23. Tunc iussit eum legatus [1] in ima carceris mitti [2]. Post dies autem sedecim Felix episcopus [3] productus est de carcere in vinculis hora [4] noctis quarta ad Anulinum proconsulem.

24. Cui dixit Anulinus [1] : Quare scripturas [2] supervacuas non reddis [3] ?

25. Felix [1] episcopus respondit [2] : Non sum eas [3] daturus [4].

26. Tunc iussit eum [1] Anulinus proconsul [2] ad [3] praefectum praetorio [4] mitti [5] idibus iulii [6]. Tunc praefectus [7] iussit eum [8] in suo carcere [9] recipi [10] et maioribus vinculis [11] ligari [12].

27. Post dies autem novem [1] iussit eum [2] praefectus [3] post imperatores [4] navigare. Tunc Felix episcopus ascendit [5] navim [6] cum vinculis magnis [7] et fuit in capsa [8] navis diebus quatuor et noctibus quatuor [9] volutans [10] sub pedibus equorum ; panem et aquam non gustavit [11], ieiunus ad [12] portum pervenit et [13] in civitate Agrigento exceptus est [14] a fratribus cum summo honore. Inde ve-

23. — [1] ligatum S. ; una cum clericis suis *add.* A ; legatus iussit eum una cum clericis suis C. — [2] et maioribus ligamentis ligari *add.* B, E. — [3] *om.* C. — [4] ora A.

24. — [1] cui Anulinus proconsul dixit A, B, C, E. — [2] scribturas B, E. — [3] trades A ; tradis C ; das aut forsitan non babes B, E.

25. — [1] cui Felix B, E, — [2] habeo sed *add.* A ; dixit habeo sed *add.* B, C, E. — [3] *om.* A, C. — [4] non do B, E.

26. — [1] *om.* A, C. — [2] transmitti eum una (*om.* C) cum clericis suis *add.* A, C. — [3] transmitti post B, E. — [4] preturio A ; praeturio B, E ; pretorii C. — [5] *om.* A, B, C, E. — [6] die id. iul. A ; die id. iulius B, E ; die id. iuli C. — [7] praetorio (praeturio E, B) cum ei oblati fuissent (oblatus fuisset B, E) *add.* A, B, E ; prefectus autem pretorii cum ei oblati fuissent *add.* C. — [8] eos A, C. — [9] in suum carcerem A, C, in carcerem B, E. — [10] mitti A. — [11] ligamentis B, E. — [12] legari A.

27. — [1] nobem B ; quattuordecim A, C, — [2] eos A, C. — [3] praeturio *add.* A, B, E, praetorii *add.* C. — [4] imperatorem B, E. — [5] Felix ascendit B, E ; una cum clericis suis ascenderunt A, C. — [6] navem die III kal. aug. A ; in navem die XVI kalendas augustas B, E ; in navim die XVI kl. aug. C. — [7] cum vincula magna nimis A ; nimis *add.* B, C, E. — [8] fuerunt in capsum A, C ; cassum B, E. — [9] (et n. q.) *om.* S. — [10] volutantes A ; et volutantes C. — [11] gustaverunt A, C. — [12] ieiunii in A ; in B, E ; ieiuni in C. — [13] venerunt A, C ; devenit B, E. — [14] Agrigentina excepti sunt A ; susceptus est B, E ; Agrigentinam excepti sunt C.

nerunt in civitatem nomine Catanam [15]; ibi similiter sunt excepti. Inde Tauromenium [16] venerunt, inde Messanam [17]; ibi similiter sunt excepti [18]. Postea fretum [19] navigaverunt in partes Lucaniae in civitate nomine Nerulo [20]. Inde profecti sunt [21] Venusium [22] quae civitas est [23] regionis Apuliae.

28. Tunc praefectus iussit Felicem episcopum de vinculis eripi [1] et [2] dixit: Felix [3], quare scripturas [4] deificas non das? aut forsitan non habes?

29. Cui [1] respondit [2]: Habeo quidem [3] sed non do [4].

30. Praefectus [1] dixit [2]: Felicem [3] gladio interficite [4].

31. Felix [1] episcopus dixit voce clara [2]: Gratias tibi, Domine [3], qui me [4] dignatus es liberare [5].

32. Et [1] ductus est [2] ad passionis locum — etiam [3] ipsa hora [4] luna in sanguinem [5] est conversa [6] — die tertio [7] kalendas septembris [8].

33. Felix [1] episcopus elevans [2] oculos ad caelum clara voce [3] dixit: Deus gratias ago tibi; quinquaginta [4] et

[15] devenerunt in civitate Catheniense et A; deinde venerunt in civitate nomine Catina B, E; devenerunt civitatem Catiniensem et C.— [16] B; Messanam S; Teorominio B, E; Tauromenio A. — [17] Taurominium S. — [18] devenerunt et simili modo excepti sunt (sunt exc. E, B,) inde Messana (Mesana B, E; navigaverunt *add.* B, E; Massanam C) A, B, C, E. — [19] fretu A, B. — [20] A, B, E; civitatem nomine Merula C; Rulo S. — [21] sunt profecti E. — [22] Venusio A, B, E. — [23] est civitas B, E.

28. — [1] eici A, B, C, E. — [2] cui praefectus A, B, C, E. — [3] episcope *add.* A, B, E, C; dixit *add. dein del.* C. — [4] scripturas quas dicitis A, C; scribturas dominicas B, E.

29. — [1] Felix episcopus A, C; cui F. C, B. E. — [2] dixit A, B, C, E; ego *add.* B, E. — [3] quidam B, E. — [4] sum daturus A, C.

30. — [1] tunc praef. praeturio A, B, E; t. pr. pretorii C. — [2] *om.* B, C, E. — [3] *om.* A, B, C, E; episcopum una (*om.* C) cum clericis suis *add.* A, C. — [4] animadverti iussi (iussit B, E, C) A, B, C, E.

31. — [1] tunc Felix B, E. — [2] voce cl. dixit A, B, C, E. — [3] Deus gratias tibi ago A; Deus tibi gr. ago B, C, E. — [4] nos A, C. — [5] ad hoc martyrium vocare A, C; (qui-liberare) *om.* B, E.

32. — [1] tunc B, E. — [2] cumque duceretur A; cumque ducerentur C. — [3] ad vesperum in A, C; ad vesperumque etiam B, E. — [4] ora A *et deinceps.* — [5] sanguine B, E. — [6] conversa est A, B, E; conversa est in sanguinem C. — [7] tercia C. — [8] septembres B.

33. — [1] tunc Felix B, E; in ea autem hora ut (qua C) decollaretur (decollabantur C) Felix B, C. — [2] levans C; lebans A. — [3] (cl. v.) *om.* B, E; voce clara A, C. — [4] tibi gr. ago quinquagenta A.

sex annos habeo [5] in hoc [6] saeculo [7]; virginitatem [8] custodivi [8*], evangelia [9] servavi, fidem [10] et veritatem praedicavi [11]. Domine Deus caeli et terrae, Iesu Christe [12], tibi [13] cervicem meam [14] ad victimam flecto [15], qui permanes in aeternum.

Cui [16] claritas et magnificentia in saecula saeculorum. Amen [17].

2° *Le texte N*

De passione Felicis episcopi.

1. Diocletiano [1] octies et Maximiano septies consulibus [2] augustis [3] exiit [4] edictum [5] imperatorum super omnem faciem terrae et propositum est per colonias et civitates principibus et [6] magistratibus [7] ut libros dominicos [8] extorquerent de manibus episcoporum et presbiterorum. Tunc sacra proposita est [9] in civitate Tibiucensi [10] die nonarum ianuariarum. Magnilianus vero [11] curator eiusdem [12] civitatis iussit ad se adduci [13] seniores plebis [14] quoniam eadem die [15] Felix episcopus Kartaginem erat profectus [16] sed et Apronium presbiterum Quirulum et Vitalem diaconos similiter [17] ad se iussit adduci [18].

[5] *om.* A, B, C, E. — [6] *om.* A, C. — [7] vixi *add.* B, E. — [8] meam *add.* A, B, C, E. — [8*] custodi B. — [9] *om.* B, E; in evangelia A. — [10] fidem servavi B, E. — [11] in terra *add.* A, B, C, E. — [12] Christe Iesu A, B, C, E. — [13] cui A, C. — [14] *om.* A, C. — [15] flecto una cum clericis meis ad victimam A, C; fl. ad victimam B, E. — [16] est *add.* A, B, C, E. — [17] qua gratiarum actione finita, capitali sententiam coronam martyrii caesus accepit, regnante domino nostro Iesu Christo qui vivit et regnat in saecula saeculorum amen B, E.

1. — [1] in diebus illis Diocletiano D. — [2] css, *supra lin. al. manu* c̄sulibus O. — [3] augīs *in marg. al. manu* augustis O. — [4] exivit D. — [5] eorumdem Caesarum vel *add.* D. — [6] *prius* vel ? O. — [7] suo cuique loco *add.* D. — [8] deificos D. — [9] *supra lin. al. manu* sunt O; programma positum est D. — [10] Tubyzacense D. — [11] Tunc Magn. D. — [12] ipsius D. — [13] perduci D. — [14] presbyteros D. — [15] quia D. — [16] profecturus O. — [17] (sed-similiter) Ianuarium presbyterum, Fortunatianum et Septiminum lectores iussit ad se D. — [18] perduci D.

2. Quibus presentatis[1] Magnilianus curator dicit[2]: Habetis episcopum an non[3]?

3. Apronius[1] presbiter dixit[2]: Habemus.

4. Magnilianus curator dixit: Ubi est?

5. Apronius[1] presbiter dixit[2]: Nescio.

6. Magnilianus curator[1] dixit: Libros dominicae legis[2] habetis?

7. Apronius[1] presbiter[2] dixit[3]: Habemus.

8. Magnilianus curator[1] dixit: Adferte illos igni urendos[2].

9. Apronius[1] presbiter, Quirulus[2] et Vitalis[3] diaconi[4] dixerunt: Episcopus noster apud se illos habet; sed et si apud nos illos habuissemus nequaquam tibi eos traderemus[5].

10. Iratus autem[1] Magnilianus curator dixit: Eritis ergo sub officio donec Anulino proconsuli[2] representemini[3].

11. Postera autem die Felix episcopus de[1] Kartagine remeavit[2]. Cumque adventum eius[3] Magnilianus curator[4] conperisset, statim eum[5] per officium representari[6] iussit[7].

12. Qui cum dicto citius advenisset, Magnilianus curator dixit ei[1]: Tu es Felix episcopus huius civitatis?

13. Felix episcopus dixit: ego sum[1].

14. Magnilianus curator dixit: Da libros vel mem-

2. — [1] *om.* D. — [2] dixit D. — [3] episcopum habetis D.
3. — [1] Ianuarius D. — [2] respondit D.
5. — [1] Ianuarius D. — [2] respondit D.
6. — [1] *om.* D. — [2] deificos D.
7. — [1] Ianuarius D. — [2] *om.* D. — [3] respondit D.
8. — [1] *om.* D. — [2] date illos igni aduri D.
9. — [1] Ianuarius D. — [2] Fortunatius D. — [3] Vitales L; Septiminus D. — [4] lectores D. — [5] (sed-traderemus) *om.* D.
10. — [1] (ir. autem) *om.* D. — [2] proconsule L. — [3] rationem reddatis D.
11. — [1] a D. — [2] venit Tubyza D. — [3] eius adv. D. — [4] *om.* D. — [5] sibi *add.* D. — [6] praesentari D. — [7] constituit D.
12. — [1] ad eum D.
13. — [1] *supra lin. corr.* O; *om.* D.

brana [1] divinae legis quaecumque [2] penes te habere cognosceris [3].

15. Felix episcopus dixit : Habeo [1] sed non trado legem domini Dei mei omnipotentis [2], quem ego colo.

16. Magnilianus curator [1] dixit : Ergo maior est Deus tuus an dii nostri [2] ?

17. Felix episcopus dixit : Grandis et metuendus et omnipotens [1] est dominus [2] Deus noster, qui fecit caelum et terram, mare et omnia quae in eis sunt. Nam dii vestri lapides sunt manu hominum facti ; de quibus scribtum est : Oculos habent et non vident [3], aures habent et non audiunt [4], os habent et non loquuntur [5] ; similes illis fiant omnes [6] qui faciunt ea, et omnes qui confidunt in eis.

18. Magnilianus curator dixit : Primum [1] est quod imperatores iusserunt quam ea quae tu loqueris [2]. Quapropter trade libros omnes, quo [3] possint, sicut constitutum est, igni aduri.

19. Felix episcopus dixit : Melius est ut [1] corpus meum tradam igni quam quod [2] scribturae dominicae per me videantur aduri ; quia bonum est oboedire Deo [3] perpetuo regi et inmortali quam imperatori huius saeculi iniqua iubenti.

20. Magnilianus curator [1] dixit : Iam tibi dixi [2] quia primum est quod imperatores iusserunt quam ea quae loqueris.

21. Felix episcopus dixit : Primum est praeceptum Domini [1] custodire quam hominibus oboedire.

14. — [1] membranas D. — [2] qualescumque D. — [3] habes D.

15. — [1] illas *add. supra lin. al. manu* O. — [2] *om.* D.

16. — [1] *om.* D. — [2] *ita corr. L, prius ut videtur* a diis nostris *cum* D.

17. — [1] et omnipotens *om.* D. — [2] *om.* D. — [3] videbunt D. — [4] audient D. — loquentur D. — [6] *om.* D.

18. — [1] utrum *supra lin. alia manu* O. — [2] quia nihil est quod loqueris D. — [3] quos habes ut D.

19. — [1] *supra lin. al. manu* O. — [2] *supra lin. al. manu* O ; *om* D. — [3] Deo obedire D.

20. — [1] *om* D. — [2] dixi tibi D.

21. — [1] Dei D.

22. Magnilianus curator dixit : Interim [1] intra [2] hoc triduum recogita tecum, quia si in hac propria civitate [3] quae praecepta sunt implere neglexeris, ad proconsulem ibis, et ea quae nunc loqueris ante [4] eius praesentiam [5] prosequeris [6].

23. Post diem autem tertium, Magnilianus curator iussit sibi [1] Felicem episcopum repraesentari [2]. Ad quem cum Felix episcopus fuisset adductus [3], Magnilianus dicit ei [4] : Deliberasti [5] tecum quidnam melioris consilii videaris adsequi ?

24. Felix episcopus [1] dixit : Sermo meus unus est et [2] in quo cepi [3] in hoc etiam Deo adiuvante [4] finio [5]. Quae enim primo [6] locutus sum, haec et nunc eadem loquor et ante proconsulem aliud penitus non sum dicturus.

25. Magnilianus curator dixit : Ibis ergo [1] nunc ad proconsulem [2], redditurus in eius [3] examinatione [4] rationem.

26. Officium [1] vero [2] suum [3] his allocutus est verbis : Quoniam Felix episcopus iuxta praeceptum imperatorum [4] ea quae nobis mandare dignati sunt facere nullatenus adquievit [5], vobis comitantibus Kartaginem perducatur.

27. Felix episcopus dixit : Deo gratias.

28. Nunc designatus est ei deductor [1] Vincentius nomine decurio civitatis Tibiucensis [2]. Profectus est autem Felix episcopus Kartaginem. Ubi cum venisset oblatus est legato proconsulis.

22. — [1] B, O, *sed corr. del.* — [2] inter D. — [3] ea *add.* D. — [4] ante *corr. sup. ras.* O ; apud D. — [5] a presentia *corr. sup. ras.* O ; acta D ; apud eum actu *vel* apud eum *codd. nonnulli. Cf.* Act. SS., t. c., p. 630, n. x. — [6] prosequaris O.

23. — [1] sanctum *add.* D. — [2] praesentari D. — [3] idem *add.* D. — [4] dixit D. — [5] *supra lin. add.* O : cogitasti.

24. — [1] *om.* D. — [2] *om.* D. — [3] coepit D. — [4] praesule D. — [5] finiet D. — [6] primum *corr. supra lin.* O.

25. — [1] iam *add.* D. — [2] et ibi *add.* D. — [3] es in D. — [4] praesentia *sup. lin. al. manu add.* O.

26. — [1] tunc D ; *supra lin. al. man. add.* O : populus. — [2] vivos D. — [3] suos D, *et add. alia man.* O. — [4] imp. decreta D. — [5] nulla modo maturavit D.

28. — [1] illi ductor D. — [2] Tubyzacensis D.

29. Cui idem legatus ait [1] : Quare scribturas non tradis supervacuas ?

30. Felix episcopus dixit [1] : Scribturae quae apud nos [2] habentur supervacuae non sunt, nec tradi a nobis ullo modo possunt.

31. Tunc legatus iussit eum [1] in ima carceris mitti. Ubi cum [2] fuisset ingressus, dominum Deum suum deprecatus est dicens : Domine Deus omnipotens [3], conditor et creator [4], domine Iesu Christe, per te omnia facta sunt et cuncta tibi a Patre tradita sunt [5] ; ne me derelinquas quia pro testamento tuo [6] haec patior ; miserere mei et suscipe [7] spiritum meum ut [8] derelinquens [9] in saeculo hoc [10] corpus mortale [11] a te, Domine, sicut mandare [12] dignatus es, illud [13] merear suscipere inmortale. In te enim semper, Domine [14], vivens sicut confido [15] numquam adversus me mors habebit [16] potestatem.

32. Post dies autem XVI, hora noctis quarta, de carcere productus Felix episcopus Anulini proconsulis ilico est repraesentatus [1] aspectibus.

33. Cui Anulinus proconsul dixit : Quod tibi nomen est ?

34. Felix episcopus dixit : Christianus sum et episcopus [1].

35. Anulinus proconsul dixit : Non te vocabulum [1] professionis quaesivi [2], sed percunctatus dic [3] quo nomine nuncuperis ?

29. — [1] dixit D.

30. — [1] habeo quidem sed non do *add.* D. — [2] a nobis D.

31. — [1] iussit eum legatus D. — [2] Felix episcopus *add.* D. — [3] *om.* D. — [4] omnium creator et conditor D. — [5] (per-sunt) *om.* D. — [6] propter te et propter testamentum tuum D. — [7] recipe D. — [8] non *supra lin. add.* O ; et D. — [9] derelinque////s *prius* O ; derelinque D. — [10] hoc seculo D. — [11] ut *add.* D. — [12] promittere D. — [13] tecum D. — [14] domino O. — [15] sicut c. *om.* D. — [16] habebit mors D

32. — [1] praesentatus D.

34. — [1] et episcopus *om.* D.

35. — [1] vocabulumque O ; de vocabulo D. — [2] quaesivi professionis D. — [3] sum D.

36. Felix episcopus dixit: Sicut tibi [1] dixi, hoc [2] iterum dico, quia christianus sum et episcopus.

37. Nunc iratus Anulinus proconsul quod suum ei nomen [1] dicere noluisset, ait illi: Habes scribturas supervacuas?

38. Felix episcopus dicit [1]: Habeo [2], sed non sunt ut adseris supervacuae. Quas cognosce a me nequaquam tibi [3] esse tradendas.

39. Tunc Anulinus proconsul transmisit eum Romam [1] ad praefectum praetorii. Cumque Felix episcopus ibi [2] advenisset et eodem [3] praefecto oblatus fuisset, iussit eum continuo in suo carcere recludi [4] et maioribus vinculis alligari. Post dies autem XVI [5] iussit eum praefectus praetorii post imperatores navigare. Felix vero episcopus navem conscendit catenarum duris nexibus conligatus et fuit in subsannio [6] navis quattuor diebus et [7] noctibus iacens sub pedibus equorum, panem non comedens nec aquae quippiam bibens. Ieiunans [8] autem venit in [9] Nolam. Tunc cognitor eiusdem civitatis venientem Felicem episcopum sibi praesentari constituit vinculis gravioribus innodatum.

40. Cui et [1] ait: Felix episcope [2], quomodo huc venisti?

41. Felix episcopus respondit [1]: Quomodo Deus voluit ita factum est [2].

42. Cognitor dixit: Si in tua [1] civitate vel apud Karthaginem libros legis dominicae [2] tradidisses, ad me huc usque minime pervenisses [3].

36. — [1] iam *add.* D. — [2] nunc et *add.* D.
37. — [1] ei nomen suum D.
38. — [1] dixit D. — [2] scripturas *add.* D. — [3] *om.* D.
39. — [1] Romae D. — [2] ibidem D. — [3] eidem D. — [4] (continuo-recludi) in carcere recipi D. — [5] duodecim D. — [6] subsania D. — [7] quatuor *add.* D. — [8] ieiunus D. — [9] *om.* D.
40. — [1] idem cognitor sic D. — [2] *om.* D.
41. — [1] dixit D. — [2] (ita-est) *om.* D.
42. — [1] propria *add.* D. — [2] scripturas deificas D. — [3] advenisses D.

43. Felix episcopus dixit : Quoniam non mea voluntate huc veni, relinquens non solum propria sed et omnia quae sunt in isto saeculo transitoria, quaero ea quae sunt regni caelorum et permanent in aeternum [1].

44. Cognitor dixit : Quare scribturas quas quaereris tradere inmoraris ? Aut forsitan dicis quia eas habere non potueris [1] ?

45. Felix episcopus dixit : Habeo [1] sed sicut diversis inquirentibus iam [2] me respondisse non nescis, hoc et [3] tibi praesens modo certissime manifesto quia scribturas [4] nullo modo trado tibi [5].

46. Cognitor dixit : Si libros dominicae legis [1] tradere nolueris, praecepto principum [2] capite plecteris.

47. Felix episcopus dicit [1] : Paratus sum capite plecti [2] quam libros dominicos tradere sacrilego [3].

48. Tunc memoratus cognitor iussit ut sacra imperatorum recitarentur. Cumque a Vincentio scriba, quae constituta erant [1], legerentur, cognitor dixit : Quoniam homo iste [2] in hac [3] confessione perduravit [4], [ideoque [5]] secundum praecepta [6] principum [7] hunc eumdem Felicem episcopum gladio animadverti constituo.

49. Felix autem [1] episcopus elevans oculos ad caelum dixit : Deus gratias ago tibi [2] quia per quinquaginta [3] sex annos in hoc [4] saeculo virginitatem in me [5] servare [6] dignatus es. Domine Deus aeterne [7], pater Christi Iesu domini nostri [8], propter te et [9] timorem tuum haec [10] patior et cervicem meam flecto ad victimam. Suscipe [11]

43. — [1] (Felix-aeternum) *om.* D.
44. — [1] (cognitor-potueris) *om.* D.
45. — [1] quidem scripturas divinas *add.* D. — [2] *om.* D. — [3] etiam *add.* D. — [4] eas D. — [5] *om.* D.
46. — [1] scripturas deificas D. — [2] (pr. pr.) *om.* D.
47. — [1] dixit plus D. — [2] plecti capite D. — [3] sacrilegio tradere D.
48. — [1] fuerant D. — [2] iste homo tantum D. — [3] eadem D. — [4] duravit D. — [5] *om.* D. — [6] praeceptum D. — [7] *om.* D.
49. — [1] *om.* D. — [2] tibi ago D. — [3] et *add.* D. — [4] isto D. — [5] (i. m.) meam D. — [6] custodire D. — [7] caeli et terrae D. — [8] d. n. I. C. pater D. — [9] propter legem tuam et pro *add.* D. — [10] timore tuo hoc D. — [11] accipe D.

spiritum meum de hoc mortali saeculo. Solus enim Deus es [12] vivens atque invictus et permanebis [13] gloriosus in sempiterna saecula saeculorum [14].

50. Et [1] conpleta [2] oratione, ductus est [3] a militibus ibidem [4] in Nola et [5] decollatus est die IV kl. aug. [6] et apud Mediolanum [7] corpus eius positum est et reliquie [8] eius ad Africam [9] Kartaginem per religiosos Dei servos et matris ecclesiae filios perlatae sunt et positae in vico qui [10] dicitur Scillitanorum in Fausti [11]. In eodem autem venerabili loco et [12] multa mirabilia fiunt et languores universi curantur in nomine Domini [13] Iesu Christi, cui est [14] honor [15], gloria et potestas et imperium una cum [16] sancto Spiritu in [17] saecula saeculorum, amen.

Explicit passio Felicis.

II

Le texte primitif

Il est aisé de voir que les différentes recensions de la Passio Felicis *se ramènent en dernière analyse à un texte unique dont chacune a gardé des éléments d'importance inégale, qu'il s'agit de reconnaître et de remettre à leur place. Voyons d'abord les détails.*

Le début de S est fautif: Diocletiano novies et Maximiano octies consulibus. *Tous les autres manuscrits donnent la bonne leçon* Diocletiano octies et Maximiano septies (303), *et rendent inutile la correction singulièrement hardie de Baronius:* Constantio Chloro et Galerio Maximiano IV.

V et N2 désignent l'affiche promulguant l'édit sous le nom de programma; *N1 l'appelle* sacra. *Les deux mots ont des attestations antiques.*

in civitate Tibiucensi. *Sans chercher à montrer comment la forme* Tubzacensi, Tubyzacensi, *fréquente dans les manuscrits, a pu*

[12] es Deus D. — [13] permanens D. — [14] amen *add.* D.

50. — [1] *om.* D. — [2] hac *add.* D. — [3] *om.* D. — [4] id est *add.* D. — [5] *om.* D. — [6] *in rasura manu recentiore* L; octavo decimo kalendas februarii D. — [7] (et ap. Med.) ibique in Nola D. — [8] relique O. — [9] almam D. — [10] via quae D. — [11] (in Fausti) *om.* D. — [12] *om.* D. — [13] nostri *add.* D. — [14] cum Deo patre *add.* D. — [15] et laus et *add.* D. — [16] (et pot. - cum) in D. — [17] Spiritu sancto per omnia D.

dériver de là, l'identification de la ville épiscopale avec l'antique Thibiuca, actuellement Zoustina, n'est pas douteuse[1]. Tibiura, Tibiurensis *de S n'est pas la seule forme qui s'en rapproche. Le manuscrit de Rouge-Cloître, et le manuscrit C portent* Tubioca, *le texte grec* Τουβιουκᾶν, *et O très exactement* Tibiuca, *avec Bède. Celui-ci n'a donc pas rapproché arbitrairement de la notice de S. Félix la donnée topographique qu'on a lue plus haut.*

die nonarum iuniarum. *C'est la lecture de V. Le ms. C ne fait pas exception, car la leçon* iuliarum *qu'il adopte n'est qu'une erreur de copiste. La date* nonarum ianuariarum *de N ne résulte pas de la confusion fréquente de* iun *avec* ian. *C'est une correction voulue, suggérée par l'identification de Félix de Thibiuca avec Félix de Nole, dont la fête tombe le 14 janvier. Le rédacteur n'a évidemment pas fait attention à la difficulté de placer entre ces deux dates tous les événements qu'il raconte. Dans les manuscrits de Rouge-Cloître et de Saint-Omer nous lisons* nonis augusti, *correction qui doit s'expliquer d'une façon analogue, et être mise en rapport avec la date qu'ils adoptent pour la mort du saint : le 30 août. Celle-ci résulte d'une nouvelle confusion avec un nouveau Félix, le martyr de Rome, compagnon d'Adauctus.*

seniores plebis. *C'est le nom donné dans V1 et N1 aux chrétiens convoqués par le curateur à la place de l'évêque. V2 et N2 écrivent* presbyteros, *à tort, car dans le groupe il n'y a qu'un seul prêtre.*

Aper, Cyrillus et Vitalis *d'après V1, où le second nom est écrit* Gyrus, Gyrulus, Gerulus. *N1 lit* Apronius, Quirulus et Vitalis. *Il ne reste de doute que sur la forme exacte du premier nom. Le groupe* Ianuarius, Fortunatianus *et* Septiminus *appartient à l'hagiographie de l'Italie méridionale*[2] *et est une conséquence de l'identification de S. Félix de Thibiuca avec un Félix de Campanie ou d'Apulie. Dans V2 ces clercs ne se séparent désormais plus de l'évêque. Mais l'hagiographe ne prend pas la peine de les mettre en scène. Il se contentera d'ajouter de temps en temps à la mention de Félix l'incise* una cum clericis suis *et d'employer le pluriel.*

eadem die Felix .... fuerat profectus. *Dans V1 la phrase n'a pas de lien avec la précédente. V2 et N introduisent une conjonction qui est requise par le sens.*

Aprum vero presbyterum iussit ad se perduci etc. *Dans V et N2 la phrase se présente comme une simple répétition de la*

[1] Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. II, p. 287-89.
[2] Voir *Anal. Boll.*, t. XVII, p. 25.

précédente : iussit ad se perduci seniores (*ou* presbyteros). *N 1 dit beaucoup mieux :* iussit ad se adduci seniores... sed et Apronium... similiter ad se iussit adduci.

libros deificos. *L'adjectif est très usité en Afrique. Voir Tertullien*[1] *et Cyprien*[2]. *L'évêque Crescens de Cirta l'applique aux saintes écritures :* testimonia ex scripturis deificis descendentia[3]. *Il est bien peu probable qu'un païen ait parlé comme lui. La variante de N1,* libros Dominicae legis, *ne sied pas mieux dans sa bouche. Nous entendons ici le rédacteur plutôt que le juge.*

Le seul manuscrit où l'interrogatoire se déroule d'une façon naturelle c'est S. Là Magnilianus va droit au fait et demande si on a des livres prohibés. Sur la réponse affirmative, il exige qu'ils soient livrés et brûlés. Aper répond : « Ils sont chez l'évêque. — Et où est-il ? — Je l'ignore. » Les demandes et les réponses se suivent logiquement.

Dans les autres manuscrits, le juge demande d'abord aux seniores plebis *s'ils ont un évêque. Il le savait bien puisque c'est à son défaut qu'il les a convoqués. Puis il s'enquiert au sujet des livres. Le texte porte ici des traces de confusion ou de développement. Les mêmes tournures sont employées deux fois.*

Episcopum habetis ?	Habemus.
Libros deificos habetis ?	Habemus.

La première question doit être supprimée et la phrase ubi est ? *avec la réponse, transposée, comme elle l'est dans S.*

Le premier interrogatoire de Félix ne nous est parvenu intact dans aucune de nos recensions. Le récit de N s'étend en de longs développements, qui contrastent avec la sobriété de V et qu'il ne peut être question de considérer comme primitifs. Mais V semble abrégé. Bien qu'à la rigueur il soit possible que Magnilianus se soit adressé sans préambule à l'évêque pour lui dire : Felix episcope da libros *etc., l'interrogation :* tu es Felix episcopus ? *n'a pu guère être omise, tant elle est conforme au protocole judiciaire. Mais elle n'a certainement pas été prononcée sous la forme que lui donne N :* tu es Felix episcopus huius civitatis ?

A la réponse de Félix : habeo sed non do, *V fait donner par Magnilianus la réplique suivante :* Prius est quod imperatores iusserunt quam quod tu loqueris, *qui n'a aucun sens ici. On est d'abord tenté de supposer une lacune avant cette phrase. Et en*

[1] *Apol.* XI, 10, WALTZING, p. 40.
[2] *Epp.* XXII, LII, LXVII, *De zelo et livore,* 15 ; HARTEL, pp. 429, 533, 618, 743.
[3] *Sententiae episcoporum,* 8, HARTEL, p. 441.

effet N insère à cet endroit un bout de dialogue, mais si évidemment imaginé pour justifier la réflexion du magistrat, qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter. Le rédacteur a même dû donner à celle-ci une autre forme (quia nihil est quod loqueris) *pour la faire cadrer avec le discours qu'il met dans la bouche du martyr. L'explication est plus simple. La phrase* prius est *etc. se lit quelques lignes plus bas, où elle est en parfaite harmonie avec le contexte. Elle a été répétée plus haut, peut-être par inadvertance. En tout cas, elle n'y est pas à sa place. L'auteur de la recension N s'est aperçu de la répétition, et l'a soulignée et expliquée en ajoutant :* Iam dixi tibi quia primum est quod imperatores iusserunt quam ea quae loqueris.

Le juge n'insiste pas, mais donne au prévenu le temps de réfléchir. Comme l'évêque, après trois jours, n'a pas changé d'avis, il se décide à l'envoyer au proconsul. Cela est raconté très sommairement et très clairement dans V, beaucoup plus longuement dans N. Quoique l'on retrouve ici la main du rédacteur, tout n'est pas à rejeter dans cette recension. Lorsque dans V Magnilianus demande à Félix s'il a réfléchi, Félix répond qu'il n'a rien de nouveau à dire et qu'il parlera devant le proconsul, comme il a fait jusque-là. Or il n'a pas été question du proconsul.

La réponse suppose une parole du magistrat dont il n'est pas resté de trace dans V, mais que N a conservée. Là où V se contente de dire : Recogita tecum, *N dit avec moins de concision :* Intra hoc triduum recogita tecum, quia si in hac propria civitate quae praecepta sunt implere neglexeris, ad proconsulem ibis, et ea quae nunc loqueris apud eius acta prosequeris. *Outre qu'elle amorce bien le dialogue suivant dans V, la phrase a une bonne allure antique qui permet de la supposer originale ou à peu près. L'expression* apud acta *est consacrée.*

Le reste mérite beaucoup moins de considération et contraste vivement avec le ton général de V, toujours serré et précis. Lorsque le rédacteur de N fait répondre à Félix, à la fin de l'audience : Deo gratias, *il oublie que les paroles que vient de prononcer Magnilianus ne s'adressent pas à Félix, et que d'ailleurs, dans aucune hypothèse, elles ne sont de circonstance. C'est une réminiscence d'hagiographe.*

Le décurion, chargé sous sa responsabilité de conduire Félix à Carthage, s'appelle dans N, Vincentius ; dans V, Vincentius, Celsinus, Celesinus, Celesinae etc. On peut songer à Celerinus nom très répandu en Afrique ; Celsinus (de Celsus) est aussi bien attesté.

Tunc profectus est... VIII kal. iulias, *c'est la leçon de V1.*

Celle de V2 paraît plus probable : XVIII kal. iul. *L'omission de* X *s'explique plus aisément que l'addition. N supprime complètement la date, dans l'idée, sans doute, que les événements se passent en janvier.*

Oblatus est legato. *Tout ce passage est défiguré dans S, qui lisait dans son modèle* ligatus, *au lieu de* legatus. *De là ces phrases mal rattachées au contexte :* ligatus deductus est, legatum vero iussit in carcerem trudi *etc. Le sens est facile à rétablir.*

Alia autem die... cui legatus dixit. *S omet le mot* legatus. *C'est sans doute sur l'autorité de Baronius, d'après le Surius de 1618, que Ruinart écrit :* cui dixit proconsul. *La suite montre assez que la comparution devant le proconsul n'eut lieu que plus tard. Dans N l'interrogatoire du légat a lieu aussitôt après l'arrivée de l'évêque, et il n'est question qu'une fois de la prison. En y entrant, Félix prononce une longue prière qui ne figure pas dans V.*

Enfin le martyr est amené au tribunal du proconsul. Il réitère son refus de livrer les Écritures. Tunc iussit illum Anulinus proconsul ad praefectum praetorio mitti, idibus iulii, *d'après V;* tunc Anulinus proconsul transmisit eum Romam ad praefectum praetorii, *d'après N. La rédaction V donne à supposer que le préfet du prétoire se trouve en ce moment à Carthage. L'autre indique expressément que Félix va le rejoindre à Rome, et supprime la date.*

La date est très importante à retenir. C'est celle de la mort du saint. En effet, le renvoi au préfet du prétoire et le voyage qui suit, jusqu'à la sentence, sont une interpolation des rédacteurs de V et de N, qui ont voulu revendiquer chacun pour son église la gloire d'avoir envoyé au ciel un martyr. Jusque-là le récit s'est déroulé très naturellement et sans aucune invraisemblance. Magnilianus, magistrat municipal, qui ne jouit pas du droit de glaive, est obligé de renvoyer le prévenu à Carthage, au proconsul. En l'absence de ce dernier, le légat interroge provisoirement le prisonnier, qui comparaît devant Anulinus dès que celui-ci est en mesure de l'entendre. Le refus de Félix ne pouvait avoir d'autre épilogue qu'une sentence de mort. Elle fut prononcée sur-le-champ, et accueillie par la prière du martyr : Deus, gratias tibi *etc.*

Au lieu de ce dénouement, V imagine de faire comparaître l'accusé, qui a déjà passé par plusieurs juridictions, devant de nouveaux juges. C'est d'abord le préfet du prétoire, qui commence par hésiter pendant neuf jours devant un cas si simple, puis s'en décharge sur les empereurs : iussit eum praefectus ad imperatores navigare. *Lorsque le prévenu est arrivé à destination, il n'est plus ques-*

tion des empereurs; c'est le praefectus *qui recommence l'interrogatoire que nous connaissons déjà, et qui prononce la condamnation.*

N'insistons pas sur les étapes du voyage. Le vaisseau longe les côtes de Sicile en partant d'Agrigente jusqu'à Messine, puis franchit le détroit pour aborder en Lucanie. Tous ceux qui se sont occupés de la Passion de S. Félix ont fait remarquer que le rédacteur de V ne connaissait pas la Sicile, puisqu'il fait toucher Tauromenium après Messine. Ce n'est pas lui, mais le copiste de S, ou son modèle qu'il faut accuser. Dans les autres manuscrits l'ordre géographique est rétabli. Quelle est la ville de Lucanie nomine Rulo, πόλις τῶν Αἰλούρων, *où Félix est conduit d'abord en arrivant sur la terre d'Italie? Encore une question que se sont posée les commentateurs. Les manuscrits A, B, E, indiquent la solution:* in civitate nomine Nerulo; *la leçon* Rulo *en dérive par haplographie. Nerulum est une ville de Lucanie, qui fut prise d'assaut par le consul Aemilius Barbula*[1]. *La ville a donc existé, mais le martyr Félix n'y est point allé.*

Dans N, le périple détaillé de V est supprimé, et sans transition nous rencontrons le saint à Nole, où il est jugé par le cognitor civitatis. *Le dialogue est notablement plus long que dans V, surtout dans N 1.*

La sentence est annoncée dans S en ces termes: Felicem gladio interficite. *Les autres manuscrits de V et de N ont conservé le mot classique* animadverti, *et il est probable que le juge se servit de la formule d'usage:* Felicem episcopum gladio animadverti placet.

La prière de l'évêque a subi dans N quelques développements. La même rédaction souligne que c'est bien à Nole qu'il a été exécuté: ibidem, id est in Nola, die octavo decimo kalendas februarii. *Cette date est celle de S. Félix de Nole. Il est probable que le manuscrit O la portait comme les autres. Pourquoi a-t-elle été remplacée par celle-ci:* IIII kal. aug.? *Nous l'ignorons.*

Les manuscrits ajoutent: ibique in Nola corpus eius positum est. *Seul O écrit:* et apud Mediolanum corpus *etc. Il semble probable que cette mention unique d'une ville si éloignée, qui n'a jamais élevé de prétentions sur S. Félix, provient d'une lecture défectueuse. Le modèle disait sans doute:* et apud civitatem Nolanam, *d'où la leçon suggérée par les lettres communes aux noms des deux villes.*

[1] TITE LIVE, IX, 20.

Il n'est pas question des reliques du saint dans V, mais il y a lieu de croire qu'à l'origine cette recension se terminait à peu près comme l'autre. En distinguant le corps resté à Nole et les reliques transportées à Carthage, N entend mettre d'accord le fait de l'existence du tombeau de S. Félix à Nole, et le récit africain qui affirme que le corps de Félix de Thibiuca a été déposé à Carthage, in via quae dicitur Scillitanorum.

Cette dernière mention est d'un très haut intérêt. On a récemment émis l'idée qu'elle pourrait bien être sortie du cerveau du rédacteur, et inspirée par la malencontreuse finale d'Adon, qui place la sépulture des martyrs entre Carthage et Utique. Une réminiscence de la Passion des martyrs Scillitains ou de leur basilique l'aurait aidé à préciser arbitrairement les données trop vagues d'Adon.

C'est peut-être supposer beaucoup d'érudition chez un clerc de Nole, et d'ailleurs, il faudrait être certain qu'il a pu lire Adon. Nous serions bien près, dans ce cas, d'avoir son autographe. Qu'on se rappelle que le manuscrit O est du neuvième siècle.

Mais précisément ce manuscrit présente ici une variante qui va nous fixer sur l'origine de l'indice topographique et montrer qu'Adon n'y est pour rien. La route des Scillitains devient ici : in vico qui dicitur Scillitanorum in Fausti.

C'est donc dans la basilica Fausti *que les reliques de S. Félix furent déposées. Église fort connue, où S. Augustin prononça plusieurs sermons*[1], *et que Victor de Vite compte parmi les* basilicas nominatas et amplas[2] *de Carthage. Dans une lettre de évêques africains au pape Jean II, il est expressément parlé des corps saints dont elle était enrichie :* Haec basilica Fausti apud nos dicitur multis martyrum corporibus insignita[3]. *Nous apprenons par notre hagiographe qu'un de ces corps était celui de Félix, l'évêque de Thibiuca. Car il est bien clair qu'une donnée topographique aussi précise n'a pu être inventée par un rédacteur appartenant à l'église de Nole, et qu'elle provient d'une source africaine, qui est la Passion primitive de S. Félix.*

Mais toute la portée de ces mots in Fausti *éclate lorsqu'on se reporte au martyrologe hiéronymien, au 15 juillet :*

In Africa civitate Carthagine natalis sanctorum Catolini dia-

[1] Sermons 23, 261, *P. L.*, t. XXXVIII, pp. 155, 1202.
[2] *Hist. persec. Vandal.*, I, 8,25 ; II, 6,17 ; III, 9,34.
[3] Hardouin, *Concilia*, t. II, p. 1154.

coni et reliquorum martyrum qui requiescunt in basilica sanctae Faustae [1].

On se rappelle que le 15 juillet est précisément la date où Félix a comparu devant le proconsul et a dû, selon la logique du récit, être condamné à mort. Nous en avons ici une confirmation. C'est le jour des ides de juillet que l'on célébrait les martyrs ensevelis dans la basilique de Faustus; Félix en était. Il est probable que ce jour-là Anulinus prononça un grand nombre de condamnations. Catulinus, diacre de Carthage, était probablement le personnage le plus en vue du groupe, et c'est lui qui est mis en évidence ici, de préférence à Félix qui, quoique évêque, était moins connu, comme étranger à la ville. Parmi les noms qui suivent, dans le martyrologe, on ne retrouve pas celui de Félix. Cette omission a d'autant moins d'importance qu'il n'est pas certain du tout que cette série appartienne à l'annonce transcrite plus haut.

Après cela on n'hésitera plus, je pense, sur la valeur de l'autre élément topographique, fixant la basilique de Faustus in via *ou* in vico Scillitanorum. *L'indication doit être exacte. Reste à savoir comment nous devons la comprendre.*

Le mot vicus *peut, on le sait, être pris comme synonyme de* via. *Mais il désigne plus ordinairement une agglomération, un quartier. La basilique de Faustus était-elle située en pleine ville ou hors les murs de Carthage? Nous l'ignorons. Les nombreux corps de martyrs qu'elle renfermait sont l'indice d'un sanctuaire suburbain, construit après la paix, dans le cimetière et sur les tombeaux des saints. On serait donc amené à traduire sur* la route des Scillitains.

Le nom de Scillitains nous fait nécessairement songer aux martyrs de 180, et une route à laquelle ils auraient donné leur nom serait celle que bordait la basilica Scillitanorum, *où S. Augustin a prêché* [2] *et qui existait encore au temps de Victor de Vite* [3]. *Celle-là devait aussi être une basilique cimitériale et nous voilà encore une fois amenés hors ville.*

Il est possible aussi que Scillitani *soit un simple ethnique, sans rapport direct avec les martyrs de ce nom. Il y aurait eu près de Carthage un* vicus Scillitanorum, *expression topographique dont l'origine nous échapperait. Nous n'avons aucun moyen de décider cette question.*

L'ensemble de la tradition manuscrite de la Passio Felicis *telle*

[1] Il faut lire *in basilica Fausti*. Il n'y avait pas de basilique d'une sainte Fauste à Carthage.

[2] Sermon 155, *P. L.*, t. XXXVIII, p. 840.

[3] *Hist. persec. Vandal.*, I, 3, 9.

que nous la connaissons, semble autoriser les conclusions suivantes :

La Passion originale de S. Félix de Thibiuca est perdue. Nous n'en possédons plus que des exemplaires interpolés et remaniés.

Les deux recensions V et N n'en sont point issues d'une façon indépendante. Ce qui le montre c'est que les rédacteurs ont eu recours au même artifice pour faire leur travail d'adaptation et qu'ils l'appliquent exactement au même endroit : renvoi au préfet du prétoire, puis aux empereurs, après l'interrogatoire par Anulinus.

Comme V a gardé bien mieux que N la sobriété du style antique, qu'on y remarque fort peu de traces de développement et de rhétorique, que la suite des faits y est plus naturelle et plus logique, c'est de V que s'est servi le rédacteur de N.

On s'y est repris à deux fois avant d'arriver à la forme définitive. V1 a d'abord donné naissance à N1, comme le montrent assez les noms des clercs de Thibiuca. Quand V2 s'est trouvé constitué, avec l'introduction d'autres noms, on les a également adoptés pour la recension N, et la forme N2 a été définitivement arrêtée.

C'est donc à V qu'il faut recourir pour essayer de reconstituer la Passion primitive. Mais la première forme de cette rédaction ne nous est point parvenue. Le texte qui a donné naissance à N contenait des passages qui ont disparu, et qui ne sont plus représentés que dans cette recension.

Il serait sans doute téméraire, avec les éléments dont nous disposons, de vouloir tenter la restitution de la Passion de S. Félix. Nous ne prétendons pas y réussir, mais il peut être utile de présenter le texte tel qu'il résulte de la discussion précédente. Si, ce dont nous sommes certain, il ne représente pas exactement la Passion primitive, on peut affirmer qu'il s'en rapproche beaucoup plus qu'aucune des deux recensions V et N, et qu'il nous permet de donner une appréciation d'ensemble sur le document.

Sa valeur est très réelle. Il n'y a dans le récit ni recherche ni mise en scène, et dans les paroles prononcées par les acteurs aucune déclamation. L'auteur connaît bien les détails de l'affaire, et se montre exact dans l'exposé de la procédure. S'il n'a pas travaillé sur des procès-verbaux, ce qui est difficile à décider lorsqu'il s'agit d'interrogatoires aussi sommaires, il a pu, s'il a assisté aux débats, consigner par écrit ses souvenirs, et tout donne à penser qu'il appartenait à l'église de Thibiuca, qu'il a vu les débuts de l'affaire et qu'il a suivi son évêque à Carthage. S'il n'a pas trop tardé à rédiger sa relation, il n'est pas probable que dans le récit de faits aussi simples, sa mémoire l'ait trahi. Or, tout l'en-

semble indique assez que l'auteur a écrit sous l'impression des événements, et nullement après un intervalle de plusieurs années. On fera peut-être remarquer que la fin de la Passion suppose une topographie déjà chrétienne, surtout si l'on admet que la route est celle des Martyrs Scillitains. Mais il n'est pas nécessaire de dire que les détails du genre de ceux qui appellent des retouches au cours des âges, appartiennent à la Passion telle qu'elle est sortie des mains de son auteur.

Texte résultant

Passio sancti Felicis episcopi.

1. Diocletiano VIII et Maximiano VII consulibus augustis, exiit edictum imperatorum et caesarum super omnem faciem terrae ; et propositum est per colonias et civitates principibus et magistratibus, suo cuique loco, ut libros deificos extorquerent de manu episcoporum et presbyterorum. Tunc programma positum est in civitate Tibiucensi die nonarum iuniarum. Tunc Magnilianus curator iussit ad se perduci seniores plebis, quoniam eadem die Felix episcopus Carthaginem fuerat profectus ; sed et Aprum presbyterum ad se iussit perduci et Cyrillum et Vitalem lectores.

2. Quibus Magnilianus curator dixit : Libros deificos habetis ?

3. Aper dixit : Habemus.

4. Magnilianus curator dixit : Date illos igni aduri.

5. Tunc Aper : Episcopus noster apud se illos habet.

6. Magnilianus curator dixit : Ubi est ?

7. Aper dixit : Nescio.

8. Magnilianus curator dixit : Eritis ergo sub officio donec Anulino proconsuli rationem reddatis.

9. Postera autem die Felix episcopus venit Carthagine Tibiucam. Tunc Magnilianus curator iussit Felicem episcopum ad se perduci per officium.

10. Cui Magnilianus curator dixit : Tu es Felix episcopus ?

11. Felix episcopus dixit : Ego.

12. Magnilianus curator dixit : Da libros vel membranas quascumque habes.

13. Felix episcopus dixit : Habeo sed non do.

14. Magnilianus curator dixit : Da libros ut possint igni aduri.

15. Felix episcopus dixit : Melius est me igni aduri quam scripturas deificas : quia bonum est oboedire Deo magis quam hominibus.

16. Magnilianus curator dixit : Prius est quod imperatores iusserunt quam id quod tu loqueris.

17. Felix episcopus dixit : Prius est praeceptum domini quam hominum.

18. Magnilianus dixit : Intra hoc triduum recogita tecum, quia si in hac propria civitate quae praecepta sunt implere neglexeris, ad proconsulem ibis, et ea quae nunc loqueris apud eius acta prosequeris.

19. Post tertium autem diem iussit curator Felicem episcopum ad se perduci et dixit ei : Recogitasti tecum ?

20. Felix episcopus dixit : Quae prius locutus sum et modo loquor, et ante proconsulem ea sum dicturus.

21. Magnilianus curator dixit : Ibis ergo ad proconsulem et ibi rationem reddes.

22. Tunc assignatus est illi deductor Vincentius Celsinus, decurio civitatis Tibiucensium.

23. Tunc profectus est Felix a Tibiuca Carthaginem decimo octavo kalendas iulias. Ubi cum venisset, legato oblatus est ; legatus vero iussit eum in carcerem trudi. Alia autem die productus est Felix epicopus ante lucem.

24. Cui dixit legatus : Quare scripturas supervacuas non reddis ?

25. Felix episcopus dixit : Habeo, sed non dabo.

26. Tunc iussit eum legatus in ima carceris mitti. Post sedecim autem dies Felix episcopus productus est de carcere in vinculis, hora noctis quarta, ad Anulinum proconsulem.

27. Cui dixit Anulinus : Quare scripturas supervacuas non reddis ?

28. Felix episcopus respondit : Non sum eas daturus.

29. Tunc iussit illum Anulinus proconsul gladio animadverti, idibus iulii.

30. Felix episcopus elevans oculos in caelum, clara voce dixit : Deus, gratias tibi. Quinquaginta et sex annos habeo in hoc saeculo. Virginitatem custodivi, evangelia servavi, fidem et veritatem praedicavi. Domine Deus caeli et terrae, Iesu Christe, tibi cervicem meam ad victimam flecto, qui permanes in aeternum.

31. Qua completa oratione, ductus a militibus decollatus est, et positus in via quae dicitur Scillitanorum, in Fausti.

III

Nouveaux remaniements

Le sans-gêne avec lequel les hagiographes du moyen âge traitent l'œuvre de leurs devanciers est sans bornes. On le savait[1], *et la Passion de S. Félix de Thibiuca, adaptée successivement à l'usage de deux églises, en est un remarquable exemple. Les auteurs de ces adaptations ne sont pas à l'abri de semblables entreprises. Nous avons eu l'occasion de signaler une Passion composée d'un lambeau des Actes de notre S. Félix auquel on a cousu la partie du texte d'Adon, au 30 août, concernant S. Adauctus*[2]. *On comprend difficilement comment la confusion entre le martyr romain Félix et le martyr africain a pu se faire. Les deux récits nous paraissent irréductibles. Au moyen âge on n'y regardait pas de si près.*

Un des plus anciens manuscrits qui contiennent la Passion de S. Félix de Thibiuca, **K** = *bibliothèque Royale de Munich, latin 4554, du VIII-IX*^e^ *siècle*[3], *présente, fol. 47-47 bis vo, une rédaction nouvelle de la recension V. Il est vrai que le lieu du martyre n'est*

[1] Voir *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 366-425.

[2] *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 25.

[3] *Catal. codd. latinorum bibliothecae regiae Monacensis*, t. I, 2 (Monachii 1894), p. 206.

pas Venouse ; mais les étapes du voyage, Agrigente, Tauromenium, Catane (nous connaissons cette inversion), Rulo, sont celles-là même qui devaient mener le saint dans cette ville, et on est tout étonné de le voir aboutir à Cutision civitatem Apuliae *(dans le manuscrit* Opolei).

Il y a d'autres surprises dans le récit. Le saint n'est pas évêque de Thibiuca, mais de Bugica. Quand après son retour de Carthage, il est interrogé par Magnellianus et envoyé au proconsul, ce n'est pas à Carthage, mais à Thibiuca (dans le manuscrit Tibizica) *qu'on le conduit.*

Les noms des membres du clergé qui comparaissent devant le curator sont passés sous silence, et dans la suite du récit il n'est plus question d'eux.

Les interrogatoires sont longuement développés au moyen des lieux communs d'usage, et le document a perdu l'allure rapide et le cachet spécial que lui donnait la concision des demandes et des réponses.

De nouvelles scènes ont été ajoutées. Ainsi quand Félix rentre de son voyage à Carthage, il passe la nuit en prières. En prison, on l'entend nuit et jour prier et chanter des cantiques. Le préfet du prétoire qui, dans les autres versions, envoyait aussitôt le martyr rejoindre les empereurs, le fait enfermer. Dans son cachot le saint délivre des possédés et guérit des malades. Dès qu'il a mis le pied en Italie, on lui amène des démoniaques, qu'il délivre aussitôt.

La rédaction du manuscrit K ne fournit aucun nouvel élément à la reconstitution du texte primitif. Elle n'est pas dépourvue d'intérêt pour qui veut suivre les transformations d'un récit hagiographique et les procédés sommaires par lesquels on arrive à faire perdre à un document important toute valeur historique.

Incipit passio sancti Felicis episcopi.

1. Dioclitiano et Maximiano septies consulibus, exiit edictum imperatorum et Caesaris die kalendarum septembrium et propositum est per colonias et civitates a principibus et magistratibus ut libros divinae legis violenter a sacerdotibus tollerent et igni traderent, ad hoc solum ut nomen Dei nec in libris haberetur scriptum. Tanta enim fuit vis persecutionis ut nulli liceret quae sancta sunt nominare. Eo tempore in civitate Bugica, die nonarum iuliarum, Magnalianus

curator iussit ad se adduci seniores ecclesiae [1] et exquisivit diligentius ab eis si codices divinae legis haberent et incendendos traderent. Illi autem sanctum episcopum Felicem, qui super hac [2] re conpetentem possit dare responsum, absentare dixerunt. Magnalianus vero presbiteros sibi [3] exhiberi praecepit.

2. Quibus praesentatis dicit : Habetis episcopum ?

3. Responderunt : Habemus.

4. Magnalianus dicit : Ubi est nunc episcopus vester ?

5. Responderunt : Nescimus ubi profectus [1] sit.

6. Magnalianus dicit : Date mihi libros legis quos aput vos habetis ut exurantur secundum praeceptum imperatorum et Caesaris. Nam si nolueritis diversis vos penis adficiam.

7. Illi omnes dicunt : Libri aput episcopum sunt, cui est sollicitudo maxima custodiendi eos, et omnium nostrum post Deum ipse optinet principatum.

8. Magnalianus dicit : Eritis ergo sub custodia donec Anuliano proconsuli rationem reddatis.

9. Illi dicunt : Quod tibi placuerit fac.

10. Tunc enim sanctus Felix curam indigentium adstrictus et pro infirmorum salute sollicitus Cartagine erat profectus. Cumque perfecta sibi opera divitiis conlatis [1] regrederetur ad propria, cognovit universa quae fuerant gesta et per totam noctem genibus fixis orabat pro statu [2] omnis ecclesiae [3]. Quod ubi Magnalianus conperit, direxit officialem qui eum ad se usque perduceret.

11. Cumque praesentaretur, Magnalianus dicit : Audisti, Felix episcopus, praeceptum imperatorum et Caesaris, quod iusserunt libros Dei vestri incendi et inmortales deos a vobis adorari aut non ?

12. Sanctus Felix episcopus dicit : Audivi eorum sacrilegii [1] quidem plenum praeceptum sed veritate vacuum et humanae saluti [2] contrarium.

1. — [1] eclesiae K. — [2] ac K. — [3] bi *supra lin.* K.
5. — [1] pro////fectus K.
10. — [1] conlata K. — [2] st///atu K. — [3] eclesia K.
12. — [1] sacrilegium K. — [2] salutis K.

13. Magnalianus dicit : Non superfluis verbis mihi praeceptum est agere tecum sed terroribus et suppliciis. Exhibe igitur nunc mihi libros, quoscumque penes te habes, si vis vitare tormenta.

14. Felix episcopus dicit : Habeo libros tremende legis Domini mei, quod tibi tradere non decrevi, servans eius salutare mandatum quod ait nobis servis suis : Ne dederitis sanctum canibus, et cetera.

15. Magnalianus [1] dicit : Illud magnum est quod imperatores praeceperunt quam id quod Christus tuus tibi praecepit.

16. Felix episcopus dicit : Nunquam illis bene sit ut melius habeam praeceptum eorum quam Iesu Christi domini mei. Libenter enim totum corpus meum penis temporalibus trado pro domino meo Iesu Christo, qui dat sufferentiam omnibus sperantibus in se, pro cuius nomine patior, < potius [1] > quam ut illuc veniam ubi ignis aeternus est et sine fine supplicium.

17. Magnalianus dicit : Ut video, elegisti mori magis quam vivere.

18. Felix episcopus dicit : Optarem pro Christo centies si fieri possit incendi.

19. Magnalianus dicit : Recogita tecum ne forte aput proconsulem [1] tormentis excruciatus, quod nostra suasione [2] nunc facere non vis, postea penitentia ductus impleas.

20. Felix episcopus dicit : Paratus sum pro nomine Dei mei quaecumque ab eo inrogata fuerint sustinere et, si contigerit mori, Deo gratias ago ; pro Christo enim mori regnare est.

21. Ilico Magnalianus [1] iussit eum mancipari custodiae et post aliquantos dies, educto de carcere sibique praesentato dicit : Recogitasti tecum, Felix episcopus, aut in priore confessione perduras ?

22. Felix episcopus dicit : Quae primo locutus sum eadem

15. — [1] Magnalius K.
16. — [1] *supplevi, om.* K.
19. — [1] proconsule K. — [2] *corr. prius* suatione K.
21. — [1] Magnalius K.

sepius dixi et ante proconsulem [1] eadem sum Christo adiutore dicturus.

23. Magnalianus dicit : Ibis ergo ad proconsulem [1] et illic rationem reddes.

24. Sanctus episcopus Felix dicit : Ego securus < sum [1] > de Domino meo qui dixit : Cum veneritis ante principes et magistratus [2] propter nomen meum, et cetera.

25. Tunc accepit prosecutorem Vincencium Celsinum decurionem [1] civitatis eiusdem et profectus Tibizicam [2] octavo kalendarum iuliarum, oblatus est legatorio ; quem mox iussit in [3] carcerem recipi ; ubi beatus martir episcopus Felix ieiuniis et orationibus vacabat [et] omnia spacia dierum et noctium hymnis et canticis occupans.

26. Post dies autem sedecim productus de carcere hora noctis quarta, praesentatus <est [1]> Anuliano proconsuli, qui dicit : Felix episcopus, ignoras quid imperatores iusserunt, ut scripturas supervacuas legis Dei vestri mihi tradas ?

27. Felix episcopus dicit : Ego istud numquam sum facturus ; paratus sum enim omnia membra corporis mei igni tradere quam sacras scripturas Domini mei vestris pollutis aspectibus exhibere.

28. Tunc iratus proconsul iussit eum transmitti ad praefectum [1] praetorii, ut quam vellet ferret de illo sententiam. Cum autem [2] perduceretur ad praefectum praetorii, iussit eum in carcerem tenebrosum [3] recludi et manibus vinculis adligari [4] ; in quo loco omnipotens Deus solita per servum suum in se credentibus beneficia ministrabat. Nam plurimi <aegroti [5]> vel a daemonibus obsessi occulte veniebant ad eum et sani exinde regrediebantur. Post dies vero novem eductus de carcere iussit eum praefectus praetorii secum post imperatorem navigare.

22. — [1] procolsule K.
23. — [1] prolem K.
24. — [1] *supplevi.* — [2] *corr., prius* magistratos K.
25. — [1] decorionem K. — [2] Tibizicam//// K. — [3] *supra lin.* K.
26. — [1] *supplevi, om.* K.
28. — [1] praefecto K. — [2] *supra lin.* K. — [3] tenebrosam K. — [4] adlegari K. — *supplevi, om.* K.

29. Et ascendit navem die sexto decimo kalendas augustas, in vinculis magnis positus. Fuitque in caprum [1] navis diebus quattuor totidemque noctibus, neque panem manducans neque aquam bibens, venitque in portum civitatis Agrigento, in quo susceptus a fratribus cum summo [2] honore et omni reverentia, osculantes vestigia eius et cum lacrimis postulantes ut pro eis deprecaretur. Inde proficiscentes Tauronomini advenerunt in civitate nomine Catena, in qua similiter susceptus est a servis Dei, qui illi condigna obsequia exhibebant. Inde venerunt Lucania in civitate quae [3] dicitur Rulo.

30. Occurritque illi quidam daemoniacus, cuius terrore [1] multi turbati fugerunt. Sanctus autem Felix imperavit daemonium ut exiret ab eo. Qui respondit : Deiecisti me de hoc, sed in alio te ostendam mirabilem.

31. Egressus autem venit in alia civitate et introivit in filium cuiusdam nobilissimi viri, cuius pater ad ecclesiam eodem die veniens, genua [1] tenebat religiosis omnibus, ut daemonem a filio eius expellerent. Cumque exhorcistae increparent, daemon respondit [2] : Non [3] exeo, nisi me sanctus Felix episcopus expelleret, qui me de priori teca eiecit. Ilico pervolabat pater ad sanctum Felicem episcopum [et] lacrimis eum deprecans ut a filio eius eiceret daemonem. Tunc sanctus Felix episcopus scripsit epistulam, quam pater accipiens suspendit in collum filii sui, et continuo egressus est daemon ab eo. Scriptura haec erat : In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti, exi ab homine [4].

32. Et navigantes diluculo venerunt in Cutision civitatem regionis Opolei, in qua commotus adversus eum praefectus praetorii dicit : Quare scripturas quas penes te habes secundum praeceptum imperatorum mihi non tradis [1] ?

33. Felix episcopus dicit : Ipsorum imperatorum sacra, quae

29. — [1] *ita* K ; *alias* capsum. — [2] summa K. — [3] qui K.
30. — [1] terrorem K.
31. — [1] genuam K. — [2] daemon *hic iterat* K. — [3] ///non K. — [4] hominem *prius* K.
32. — [1] trades K.

nulla sunt, negleguntur passim nec proferuntur. Quomodo ergo sacrosancta mysteria [1] indignis tradere possum quae et caelestia continent et credentibus veram conferunt sospitatem ?

34. Haec autem audiens praefectus, iussit eum gladio animadverti.

35. Sanctus vero Felix episcopus voce laudis dicit : Deus, gratias tibi ago, qui me dignatus es pati pro nomine tuo.

36. Et continuo beatissimus martir ductus est ad passionis [1] locum hora iam decima. Ilico luna in sanguine conversa est et stelle [2] retraxerunt splendorem suum et simul omne caelum factum est tenebrosum.

37. Tunc sanctus Felix elevans oculos sursum dicit voce clara : Deus te conlaudo et tibi gratias ago, qui me usque ad hanc aetatem inmaculatum servare iussisti, et ad id quod cupiebam per [1] tuam misericordiam perduxisti ; per quinquaginta et sex annos inlibatam virginitatem meam pius Dominus custodisti, evangelica praecepta ut custodirem tu praestitisti, fidem et misericordiam in terra praedicare me voluisti, domine Deus caeli qui iustificasti omnes sperantes in te ; suscipe sacrificium confessionis meae, quia tibi flecto cervices meas ad victimam [2].

38. Et cum haec diceret decollatus est, tertio [1] kalendas septembris, et sepultus est in pace. Dominus autem suscepit martirem suum per bonam confessionem, cui est cum Patre et Spiritu Sancto honor et gloria in saecula saeculorum. Amen.

33. — [1] ministeria K.
36. — [1] *corr., prius* passiones K. — [2] et stille K.
37. — [1] ad K. — [2] victima K.
38. — [1] tertia K.

La version ibéro-arménienne de l'autobiographie de Denys l'Aréopagite

Il y a déjà longtemps que nous aurions dû reparler de l'« autobiographie » du pseudo-Denys l'Aréopagite[1]. *En 1913-1914, le R. P. Nersès Akinian en a publié la recension arménienne, avec introduction et notes critiques, d'abord dans la revue* Հանդէս Ամսօրեայ (Handes Amsorya)[2], *puis, en tirage à part, dans un recueil de textes et de recherches hagiographiques, qui ne nous est parvenu que six ans plus tard, après les événements qui ont fait à nos études une si tragique diversion*[3]. *Le savant éditeur nous a fait l'honneur de déclarer que l'idée de son travail lui a été suggérée par les observations parues dans nos* Analecta Bollandiana. *A notre tour, nous voudrions reprendre la question au point où il l'a laissée. Ses prolégomènes clairs et substantiels, où toute la littérature du sujet est rappelée, peu s'en faut, au complet, nous dispensent de revenir encore une fois sur certains détails d'un intérêt purement rétrospectif. Nous croyons du reste avoir déjà indiqué ici même tout l'essentiel de cette bibliographie. Le lecteur sait donc où il pourra au besoin compléter ses souvenirs.*

Le texte arménien a été constitué principalement à l'aide du manuscrit 748 de la bibliothèque des Mékhitharistes de Vienne : copie moderne, entrée à la bibliothèque depuis la publication du catalogue du R. P. Dashian[4], *qui s'arrête au N° 573. L'éditeur l'a préfé-*

[1] Voir *BHO.* 255, 255 a, 255 b, 255 c, et *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 302-322 t. XXXI, p. 5-10.

[2] T. XXVIII (1913), p. 641-60 ; t. XXIX (1914), p. 205-218.

[3] Նիւթեր հայ վկայաբանութեան ուսումնասիրութեան համար. *Materialien zum Studium des armenischen Martyrologiums* (Wien, 1914) ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 343, note 3. Nous avons rendu compte de cet important travail dans la *Revue des Études Arméniennes*, t. II (1921), fasc. 2.

[4] J. Dashian, Ցուցակ հայերէն ձեռագրաց մատենադարանին Մխիթարեանց ի Վիեննա. *Catalog der armenischen Handschriften in der Mechitharisten-Bibliothek zu Wien* (Wien, 1895).

rée au manuscrit 47 de la même collection, bien que celui-ci soit un peu plus ancien, ayant été copié au commencement du siècle dernier sur un exemplaire daté de l'année 1725[1]. *Cette différence d'âge est, à vrai dire, complètement négligeable. Mais il y avait des raisons plus sérieuses à faire valoir en faveur du manuscrit 47, dont certaines leçons méritaient d'être mises en meilleure place.*

En dépit de leur date récente, les deux copies utilisées par le P. Akinian représentent une transmission suffisamment fidèle. On en pourra juger en les confrontant avec le témoin étranger que nous allons produire.

Dans les quelques endroits où il est possible de les contrôler sur d'autres exemplaires arméniens, l'épreuve tourne à leur avantage. Néanmoins on se doute bien que l'éditeur n'a renoncé que malgré lui à interroger les textes plus anciens dont il donne la liste[2]. *Il est surtout regrettable qu'il n'ait pu atteindre les deux vieux manuscrits de la bibliothèque de Saint-Lazare à Venise, sur lesquels nous avons jadis attiré l'attention, et dont nous reparlerons tout à l'heure.*

Tel qu'il nous est livré, le texte arménien représente une recension sensiblement plus courte que la rédaction grecque reflétée par le fragment copte[3]. *Il suit d'assez près la version ou les versions syriaques*[4], *en les débordant çà et là, par des leçons plus développées, qui n'ont aucunement l'air d'avoir été ajoutées après coup. En général, à ne considérer que la trame et la suite du récit, l'arménien l'emporte par un tour moins elliptique, ou par une certaine plénitude plus naturelle de l'expression. Le syriaque, en comparaison, a l'air d'un abrégé. Cela n'empêche pas que, dans le détail, il ne soit souvent plus voisin de l'original. Dans l'arménien, il est facile de discerner au moins une couche additionnelle d'inexactitudes ou de menus contresens dénotant l'intervention d'un nouveau traducteur.*

Pourtant, il ne semble pas que l'on puisse rattacher directement la version arménienne à un exemplaire syriaque, supposé plus complet que ceux qui nous ont été conservés. En la comparant à notre abrégé arabe[5], *le P. Akinian y a noté un certain nombre de pa-*

[1] DASHIAN, t. c., p. 213 ; cf. partie allemande, p. 32-35.

[2] P. *իդ* ; cf. p. v.

[3] Publié par feu VON LEMM, *Eine dem Dionysius Areopagita zugeschriebene Schrift in koptischer Sprache*, dans *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, 5e sér., t. XII (1900), p. 260-78 (*BHO*. 255).

[4] M.-A. KUGENER, *Une autobiographie syriaque de Denys l'Aréopagite*, dans *Oriens christianus*, t. VII (1907), pp. 312-38, 294-312 (*BHO*. 255 a, 255 b).

[5] P. PEETERS, قصة القديس ديونيسوس الاريوباغي ورسالته الى ابولوفانس.

rallélismes, dont quelques-uns portent sur des leçons qui n'ont pu apparaître que dans un texte arabe [1]. *Tous ne sont pas également significatifs ; mais il en est plusieurs d'assez frappants pour mériter attention, et, comme on va le voir, d'autres indices concordants devraient entrer en ligne de compte. Dans ceux qu'il a relevés, le P. Akinian croit tenir la preuve que son texte arménien aurait été traduit de l'arabe. Il n'entre pas dans notre pensée de discuter cette conclusion et moins encore de la contester, mais il y a lieu de la mettre d'accord avec un témoignage nouveau, qui oblige de la préciser et d'en réviser la preuve.*

En 1912, deux ans avant la publication de la version arménienne, une circonstance heureuse nous a permis d'obtenir une photocopie de l'autobiographie du pseudo-Denys d'après le manuscrit géorgien 57 du couvent d'Iviron, au mont Athos. Ce texte, que nous allons mettre sous les yeux du lecteur, vérifie de point en point l'idée qu'on pouvait s'en former d'après le court spécimen publié par M. Marr [2]. *Il doit avoir été copié sur un excellent exemplaire, peut-être même sur l'autographe du traducteur et en tout cas sur un exemplaire très voisin de l'archétype géorgien.*

La version géorgienne concorde en toutes ses parties avec la version arménienne, sauf un petit nombre de variantes, qui se réduiraient sans doute à presque rien si les deux textes étaient à l'état natif. En trois ou quatre endroits, le géorgien, comparé à l'arménien, présente de courtes lacunes, qu'il faut probablement attribuer à des inadvertences de transcription. Comme la réciproque aussi doit être vraie, il n'y a pas lieu d'insister sur les cas beaucoup plus nombreux où l'arménien est complété par le géorgien. De part et d'autre, les divergences par omission ne fournissent qu'une indication provisoire, sur laquelle il serait imprudent d'appuyer aussi longtemps que les deux textes n'auront pas été établis sur un appareil critique moins rudimentaire. Là où les manuscrits arméniens se séparent, le géorgien s'accorde assez souvent avec le codex B du P. Akinian, auquel il apporte ainsi la garantie de son très ancien témoignage.

L'histoire de S. Denys l'Aréopagite et sa lettre à Apollophane, dans *al-Machriq* t. XII (1909), p. 122-24 ; cf. *Anal Boll.*, t. XXIX, p. 317-22.

[1] Op. cit., p. իը-իթ.

[2] Агіографическіе матеріалы по грузинскимъ рукописямъ Ивера, [= *Matériaux hagiographiques provenant des manuscrits d'Iviron*], dans Записки восточнаго отдѣленія импер. русск. археологическаго Общества, t. XIII (1901), p. 50.

Il n'y a pas deux manières de concevoir le rapport de parenté qui existe entre ces versions si ressemblantes. On peut écarter d'emblée l'hypothèse purement théorique qu'elles procèdent en ligne collatérale d'un original commun. L'une des deux est certainement traduite de l'autre. Mais de quel côté est l'emprunt? A notre avis, la question n'est pas douteuse : tous les signes de priorité sont en faveur du géorgien, même si l'on compte pour rien le fait que le manuscrit d'Iviron est antérieur de deux siècles au plus ancien exemplaire arménien de l'autobiographie. Voici une série d'indices pris dans les textes eux-mêmes : ils sont loin d'épuiser la matière.

I. Titre (d'après le libellé du ճառընտիր, « eclogarii », *I de Venise),* կեանք, « *vie* » : *terme extrêmement rare au sens de « biographie », qui se dit :* վարք, πολιτεία. *Le traducteur s'en est tenu étroitement au sens premier de* ცხოვრება, « *vie* », *qui par catachrèse est le mot propre pour dire « histoire ». On notera que les autres versions arméniennes ont rétabli cette seconde dénomination :* պատմութիւն.

§§ 2, 6, օր տօնի, « dies festi », *(notre expression : jour de fête ne rend pas le pléonasme de cette locution insolite) : traduction par étymologie du mot composé* დღესასწაული, « *fête* », *où le sens du mot* დღე, « *jour* », *est complètement oblitéré.*

§ 3, դյառաջյարուցումն հողմոյ. *Les deux mots correspondants sont absents du texte géorgien, mais le mot* յառաջյարուցումն *est absent du dictionnaire arménien* [1]. *Le traducteur l'a fabriqué de* յառաջ, « *avant* », *et* յարուցումն, « *action de s'élever* » *ou « de se dresser », pour reproduire le géorgien* წინააღდგომა, « *action de résister* » *ou « de s'opposer ».*

§ 5, տեղի դատաստանի, « *lieu du tribunal* » [2], *périphrase redondante, imitée du géorgien* საბჭო ადგილი, *littéralement : « lo-*

[1] Le P. Akinian fait de ce mot un équivalent de عجلة « hâte, précipitation », etc., qui se rencontre un peu plus haut dans le texte arabe. Le savant auteur doit avoir eu ici un moment de distraction, à en juger par la singulière traduction qu'il me prête (p. իը ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 318, ll. 3 et 4, et surtout la note 5 au § 3).

[2] Dans B, l'éditeur a lu : դատաստան ի տեղի, « *tribunal in loco* ». Le contexte et le parallélisme demandent դատաստանի տեղի, comme dans A.

cal judiciaire », où le mot ადგილი, « *lieu, endroit* », *etc., est pris dans son acception usuelle : « édifice, maison, bâtiment », etc.*

§ *8,* **ետու դնել**, « *je fis placer* », § *11,* **ետու բերել**, « *je fis apporter* »; *littéralement : « je donnai à placer », « donnai à porter »; imitation impropre du géorgien* დადგმად ვეც, მოღებად ვეც.

§ *10,* **անբարիք**, « *méchants* », *littéralement :* « non boni » ; *décalque infidèle de* უკეთურნი, *qui est l'expression tout à fait régulière en géorgien.*

§ *11,* **ի պահու ունէի զգիրն**, « *je tins ce mémoire sous garde* », *autrement dit : « je montai la garde autour de ce mémoire » ; le géorgien dit plus naturellement :* დამარხულად მაქუნდა მე წერილი იგი, « *je tins caché cet écrit* »; *où l'on observera que le mot* დამარხული *réunit tous les sens de « gardé, caché », « conservé, enterré », etc.*

Ibid., « par le moment », littéralement : « par le clin d'œil, წამის ყოფითა, *de ses discours ». Cette locution bizarre sera expliquée plus loin. Le traducteur arménien, n'y voyant que du feu ou trompé par l'homophonie, l'a simplifiée en* წამებითა, **ի վկայութենէ**, « *par le témoignage* » : *autre non-sens (supprimé dans l'un des deux manuscrits).*

§ *12,* **բարի խօսիւ** (**խօսիւք**), « *éloquent, disert* », *etc.; littéralement : « bon par la parole » ; périphrase moulée servilement sur l'expression toute simple en géorgien :* კეთილ(ად) მეტყუელი, « *bien disant, beau parleur* ».

§ *13, (En passant)* **ընդ որ պաշտէքդ**, « *par ce que vous honorez* ». *On ne s'expliquerait même pas que le traducteur ait été chercher si loin une mauvaise circonlocution pour dire : « autels, temples, sanctuaires », s'il n'avait été égaré par l'étymologie de* სამსახურებელი, « *temple* », *proprement : « lieu de culte », ou « de prière ».*

§ *14,* **գրեալն**, « scriptum », *faux substantif, calqué sur le géorgien* წერილი.

Ibid., **զմկրտութեանն իրս**, « res baptismi », *c'est-à-dire les choses nécessaires au rit du baptême ; faux équivalent du géorgien* სანათლოჲ, « *baptistère* », *dérivé de* ნათლი, « *baptême* », *à l'aide du même préfixe local,* სა-, *que ci-dessus, dans l'exemple* სამსახურებელი.

II. Ces exemples, dont nous pourrions allonger la liste, paraîtront

déjà assez caractéristiques. En voici d'autres dont chacun pris à part serait concluant.

§ *1,* **փորձեցէք զմանուկս զայս**, « *mettez cet enfant à l'épreuve* », *ce qui, dans le contexte, est un pur non-sens. Le géorgien dit :* « *réservez* », *littéralement :* « *faites attendre, retardez* », დააცადეთ, *que l'interprète arménien aura lu* დასცადეთ.

§ *5,* **եւ կոչեն տուն իշխանի նոցա Արիսպագեայ**, « *et ils appellent* < *ce tribunal* > *maison de leur prince Aréopage* » (*d'après le manuscrit A ; le texte de B est estropié en cet endroit*). *Géorgien :* « *et ils l'appelèrent, du nom de leur prince, Aréopage* » : *leçon garantie par sa conformité avec la formule biblique :* καλεῖν ὄνομα. *Le traducteur arménien a confondu* სახელი, « *nom* », *avec* სახლი, « *maison* ».

§ *6,* **յառաջին ամի Աթենացւոց թուոյն, նման էր օր մեծ յԱրեգական քաղաքին**, « *pendant la première année du comput (de l'ère) des Athéniens, il y eut un grand jour pareil dans la ville du soleil* » (*texte du ms. A ; celui de B revient au même*). *Géorgien :* « *Pendant la première année selon le comput des Athéniens, il y eut une fête païenne dans la ville du soleil* ». *L'inintelligible* **նման**, « *pareil* », *que l'éditeur a vainement essayé de corriger*[1], *correspond matériellement au suffixe de comparaison* -ებრ, « *pareillement, conformément* », *etc.*

§ *9,* **եւ մտի ի տնակողմն ընթացից**, « *alors j'entrai dans l'aile de la maison des orbites des révolutions célestes* ». *Au lieu de ce galimatias redoublé, le géorgien dit :* « *j'entrai à l'intérieur des orbites* », *plus littéralement :* « *dans les parties intérieures* » : შინაკერძოთა, *que le traducteur arménien a lu :* ბინაკერძოთა, *assemblage, d'ailleurs inusité, de* ბინა, « *habitation, maison* », *etc., et de* კერძო, « *côté, région* », *etc.*

La confusion de lettres qui a donné lieu à ce non-sens est extrêmement fréquente dans l'écriture khutsuri, *c'est-à-dire* « *hiératique* » *ou sacerdotale. Elle vaut à elle seule la plus claire des marques de fabrique. Quant à la leçon du texte géorgien, elle est mise hors de toute contestation par le témoignage concordant des deux recensions syriaques :* ܐܬܢܩܦܬ ܡܢܝܢܐ ܗܠܝܢ ܓܘܝܐ, « *je m'attachai aux nombres secrets* », *littéralement :* « *intérieurs* » *ou* « *ésotériques* »

Sur ces preuves, qu'il serait aisé de renforcer et de compléter,

[1] Voir son commentaire critique et l'introduction, p. լա.

on peut affirmer sans crainte que la version arménienne dérive du géorgien. Cette conclusion va à l'encontre de la règle ordinaire; mais ce serait s'avancer beaucoup que de la déclarer a priori invraisemblable ou impossible. L'abrégé arménien de l'histoire des Ibères de Džuanšèr, par exemple, est certainement traduit du géorgien. On pourrait citer d'autres cas semblables dans la littérature hagiographique, et nous nous proposons d'en démontrer un prochainement. Du reste l'exception une fois prouvée doit être maintenue, fût-elle unique, et la présomption cède devant le fait.

A partir de ce point, nous pouvons reprendre la thèse du P. Akinian. En conjecturant que sa version arménienne est faite sur un texte arabe, le savant mékhithariste ne s'est pas trompé de beaucoup. Car la rédaction géorgienne qui est la source immédiate de l'arménien dérive elle-même d'un original arabe. Aux éléments de preuve recueillis par le P. Akinian, nous n'ajouterons que quelques observations complémentaires. Il ne sera guère possible d'entreprendre une démonstration en règle avant qu'on ait retrouvé un texte arabe de même famille que la recension arméno-géorgienne. L'abrégé que nous avons fait connaître est loin de répondre à ce signalement. Par acquit de conscience, nous avons consulté le manuscrit 74 de la bibliothèque Nationale de Paris (XIIIe siècle [1]). Sauf qu'il corrige en quelques points la copie beaucoup plus récente dont nous nous sommes servi [2], il n'est pas d'un secours très considérable pour la recherche spéciale qui nous occupe. Mais il est permis de penser que les exemples ci-après portent en eux-mêmes leur confirmation.

§ 3 (*cf.* § 9), *Denys étudie « la révolution de la sphère »,* მოქცევაჲ ფილაკისაჲ. *Le syriaque dit à cet endroit : « la rotation du firmament »,* ܗܘܦܟܗ ܕܪܩܝܥܐ, *ou « la rotation du ciel »,* ܗܘܦܟܗ ܕܫܡܝܐ. *L'arabe : « la rotation de la sphère céleste »,* دوران الفلك. *Le traducteur géorgien, faute de comprendre ce dernier mot [3], s'est contenté de le transcrire [4].*

[1] Sur ce manuscrit, cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 5, note 1.

[2] Actuellement à la bibliothèque de l'Université Saint-Joseph, à Beyrouth ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 494-95.

[3] Le mot ფილაკი, *philaki*, manque dans les anciens lexiques géorgiens. La seconde édition du dictionnaire de Tchoubinov le mentionne comme un emprunt du persan, avec la signification de судьба, « fortune ». On voit que le terme aura passé dans la langue de l'astrologie.

[4] Le traducteur arménien à son tour, et sans doute pour la même raison,

Ibid., ყნოსაჲ ჰაერთაჲ, « *l'odeur des airs* ». *Non-sens sous lequel on devine l'expression arabe* ريح الاهوية, « *le souffle des airs* » : ܢܫܡܐ ܕܐܐܪ̈ܐ. *Le mot* ريح *réunit les deux significations* : « *vent, souffle* », *et* « *odeur* » [1].

Ibid., (*j'étudiai*) « *à quelles époques s'ouvrent les portes des gués* », ბჭენი ფონითანი. *Syriaque* : « . . . *les portes des passages* (*ou de passage*) *des signes du zodiaque* », ܬܪ̈ܥܐ ܕܡܥܒܪ̈ܬܐ ܕܡܘܙܠܬܐ (*al.* ܕܡܥܒܪ̈ܬܐ). *L'arabe est mutilé en cet endroit* : (*j'appris à connaître*) « *les portes des signes du zodiaque* », ابواب البروج [2]. *L'expression complète serait* : ابواب مجازة البروج [3]. *Or le mot* مجازة, *qui signifie proprement* « *passage* », *a aussi la signification spéciale de* « *gué* ».

§ 8, « *le soleil avait atteint la tour du milieu* », საშოვალსა გოშკსა. *Syriaque B* : « *à l'heure où le soleil se trouve sur le degré du milieu*, » ܥܠ ܗܘ ܕܪܓܐ ܡܨܥܝܐ (*la paraphrase de la seconde rédaction syriaque revient au même*). *Le traducteur arménien s'est dérobé devant le mot* « *tour* », *soit en l'omettant soit en le remplaçant par* ժամ, « *heure* ». *En réalité*, გოშკი *est une traduction littérale de* برج « *tour* » *qui, au sens figuré, signifie* « *constellation* », *spécialement* « *signe du zodiaque* » [4], *et par extension* « *station du soleil ou de la lune* » (*ici* : « *position azimutale* ». *Le même mot revient plus loin, au* § 9 : « *les tours sur lesquelles pivote la sphère* »). *Le syriaque porte en cet endroit* : « *dans les de-*

l'a rendu par փիլաք, *philaq* (cf. AKINIAN, pp. իը et VI, note). On observera que les deux traducteurs répètent la même faute de vocalisme : *philak*, *philaq*, au lieu de *falak*.

[1] A noter que le même cas de polysémie se présente en syriaque pour le mot ܢܫܡܐ « souffle » et « odorat ».

[2] La leçon du texte syriaque est en connexion étroite avec un passage du traité astrologique qui a aussi été mis sous le nom de Denys. Cf. M.-A. KUGENER. *Un traité astronomique et météorologique syriaque attribué à Denys l'Aréopagite*, dans *Actes du XIVe Congrès des Orientalistes*, t. II (Paris, 1907), pp. 158, 185, et la note du même, *Oriens Christianus*, t. c., p. 343. Sur l'origine grecque de ce traité, voir *Anal. Boll.* t. XXIX, p. 314-16.

[3] Leçon du ms. Bibl. Nat. 74, fol. 149.

[4] Voir le dictionnaire de LANE, i. v.

grés de la sphère, et dans le fonctionnement des signes du zodiaque, *les révolutions du ciel des étoiles...* » ܒܕܪ̈ܓܐ ܕܐܣܦܝܪܐ ܘܐܦ ܒܡܫܬܪܝܬܐ ܕܡܠܘܫܐ ܘܗܘ̈ܦܟܝܗܘܢ ܕܫܡܝܐ ܕܟܘ̈ܟܒܐ. *On voit ce qui a dû se passer : le rédacteur arabe aura taillé à la serpe dans cette énumération, quitte à en rejoindre les tronçons à tout hasard. Mais, en tous cas, l'origine du mot* კოშკი *n'est pas douteuse.*

§ 12, « ils me firent rapport sur lui », მაუწყეს საქმჱ მისი *(le syriaque et l'arabe sont tous deux abrégés en cet endroit). L'expression géorgienne se traduirait littéralement : « ils m'apprirent son fait »[1], ce qui est un pur arabisme :* اخبروني بامره.

Ibid., « en considérant ses discours, nous avons connu que... » Un des manuscrits de la recension syriaque B porte ici : « par le goût de ses discours, nous sommes portés à croire que », ܡܢ ܛܥܡܐ ܕܡ̈ܠܘܗܝ، ܡܣܬܒܪ ܠܢ *; deux autres : « par le cachet de ses discours »,* ܡܢ ܛܒܥܐ ܕܡ̈ܠܘܗܝ، *leçon qui, paléographiquement, n'est pas très distante de la première (rien à tirer de la recension A, qui est abrégée en cet endroit) Traduit littéralement, le géorgien dirait, au sens propre comme au sens figuré : « par le clin d'œil de ses discours »,* წამის ყღვითა სიტყუათა მისთაგ-თა... *Or « goûter », avec la nuance propre de* delibare, praegustare, *etc., qui est celle du contexte syriaque, se dit en arabe :* لمج *et par la seule suppression d'un point diacritique,* لمج *devient* لمح *« regarder à la dérobée », « jeter un coup d'œil », d'où* لمحة *« regard furtif, œillade, clin d'œil », etc. C'est donc bien sur un mot arabe que le traducteur géorgien aura bronché.*

Mieux encore que ces menues impropriétés de l'expression, l'allure générale du style rappelle la syntaxe arabe par l'emploi prédominant des formes de coordination. Tel, le tour de phrase qui revient plusieurs fois dans la pièce, notamment au début du § 9 : « Je me mis à faire des calculs, et mon vénérable disciple avec moi », pour dire : « tandis que mon vénérable disciple se tenait à mes côtés ». Chacun reconnaît dans cette construction, le type de proposition circonstantielle que les grammairiens arabes appellent le ḥāl, *ou la « situation ». Mais ces faits et d'autres semblables, à raison de leur caractère syntactique et grammatical, demanderaient des explications de nature trop spéciale pour trouver place ici.*

[1] Voir aussi §§ 6 et 13.

Même avec ces moyens de preuve limités, il est dès à présent vraisemblable que l'autobiographie du pseudo-Aréopagite a passé en géorgien par l'intermédiaire d'une version arabe. Ce cas est loin d'être une exception, et la liste des exemples déjà connus est destinée sans doute à s'allonger encore [1]. *A Jérusalem, à la laure de Mār Sabas, dans le désert du Jourdain, au Sinaï, au mont Saint-Syméon, dans la montagne Noire, et en bien d'autres endroits où les Géorgiens étaient nombreux et avaient même leurs établissements propres, il se trouvait des polyglottes capables de traduire en géorgien un texte arabe, et qui, l'occasion s'offrant, durent mettre leurs talents à profit. Il n'en manquait pas en Géorgie même depuis la conquête musulmane ; mais rien ne permet de supposer que la version arabe de l'autobiographie ait pénétré jusque-là. Il semble plutôt que l'interprète qui en a doté la littérature géorgienne doive être cherché à Jérusalem ou dans la Syrie du Nord. Toutefois ce détail, assez peu important pour l'histoire du texte, ne pourrait être tiré au clair que par un témoignage positif.*

Nous avons indiqué ailleurs [2] *les raisons qui portent à croire que la version arabe a été faite directement sur le grec. De ce côté, la question n'a guère avancé. Il faut attendre que la recension arabe ait reparu à l'état complet et primitif. Jusque-là, il sera assez vain d'épiloguer sur sa provenance immédiate. Provisoirement donc, la migration de la légende dans la direction qui nous occupe est marquée par les étapes suivantes : grec, arabe, géorgien, arménien.*

Que devient dans tout cela l'attestation des deux manuscrits de Venise sur l'origine de la version arménienne ? Ce témoignage a déjà été produit et discuté à plusieurs reprises. Mais comme en tout état de cause, il doit être mis en regard du fait nouveau qui vient d'être démontré, il ne sera pas inutile d'en rappeler, pour plus de clarté, le texte et la provenance.

Le premier témoin est le manuscrit 17 de la bibliothèque des Mékhitaristes de Saint-Lazare à Venise, ou Ճառընտիր (eclogarii) *N. I, calligraphié en onciales, en 1224, au désert de Saint-Grégoire l'Illuminateur* [3]. *L'histoire de Denys y est suivie d'un colo-*

[1] Exemples : la Passion de S. Romain le néo-martyr (*Anal. Boll.*, t. XXX, p. 403-405) ; l'homélie du moine Eustratius-Strategus sur la prise de Jérusalem par les Perses (ibid., t. XXXIII, p. 140), etc.

[2] *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 308.

Cf. J.-B. Aucher, *Լիակատար վարք և վկայաբանութիւն սրբոց* [= *Pleniores Vitae Passionesque sanctorum*], t. XI (Venise, 1814), p. Հա ; cf. G.

phon rédigé en ces termes : Այս պատմութիւն սրբոյն Դիոնեսիոսի՝ ի սուրբ քաղաքն Երուսաղէմ էր թարգմանեալ ի յունականէն ի վիսիականն. իսկ ի մերս թարգմանեաց Յովաննէս բժիշկ[1]. ՅԻԹ թուականիս Հայոց. ի փառս Քրիստոսի Աստուծոյ մերոյ ։ Haec historia sancti Dionysii Hierosolymis in sancta civitate e graeco translata fuit in *visiacan*. In nostram autem (linguam) transtulit (eam) Iohannes medicus anno Armeniorum CCCXXIX [2], ad gloriam Christi Dei nostri.

L'autre attestation se trouve dans le manuscrit 1553 de la même bibliothèque, autrement dit eclogarii *N° V, calligraphié en onciales au couvent de Saint-Jacques à Jérusalem en 1215* [3]. *Elle est libellée comme suit :*

Այս պատմութիւնս Դիոնեսիոսի սրբոյ՝ ի քաղաքս Երուսաղէմ թարգմանեալ երիցու յունական. իսկ ի մերս թարգմանեաց Յովհաննէս բժիշկ. ՅԺԸ թուաբերութեանս Հայոց. ի պատիւ եւ ի փառս Քրիստոսի Աստուծոյ ։ Haec historia sancti Dionysii in hace urbe Hierosolymis translata (fuit a) presbytero graeco. In nostram autem (linguam) transtulit eam Iohannes medicus, anno armeniae computationis CCCXVIII [4], ad honorem et gloriam Christi Dei.

Il est évident tout d'abord que cette seconde notice, un peu antérieure à la première, dérive de la même source. La seule question pendante est de trouver la leçon intermédiaire par où les deux textes se rejoignent.

Celle que nous avons hasardée faute de mieux et sans y tenir plus que de raison, a été combattue par le P. Vardanian [5], *puis*

ZARBHANALIAN KAREKIN, Մատենադարան հայկական թարգմանութեանց նախնեաց [= *Bibliotheca veterum interpretationum armeniarum*, Venetiis, 1889], p. 382, et le même, *Հայկական հին դպրութեան պատմութիւն* [= *Historia litterarum armeniarum antiquiorum*, Venetiis, 1897], p. 530.

[1] Le ms. porterait : *բժիշտ, իսկ* (cf. AUCHER, op. cit., t. VII, 1813, p. 171). Le P. AKINIAN adopte et souligne d'un *sic* (p. *իգ*) cette leçon que Zarbhanalian (l. c.) a corrigée tacitement comme une simple faute d'impression.

[2] A. D. 880.

[3] AUCHER, *Pleniores Vitae SS.*, t. XI, p. հա. ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 343.

[4] A. D. 869.

[5] *Handes Amsorya*. t. XXVI (1912), p. 281-85.

par le P. Akinian [1], *qui rejette à la fois la solution de son confrère et la nôtre. La sienne a au moins le tort de s'appuyer sur une interprétation arbitraire du mot* վիսիական *dans le colophon du manuscrit 17. Comme c'est proprement à ce terme énigmatique que nous voulons en venir, on nous permettra d'aller droit au fait sans nous attarder à des hypothèses qui le supposent éclairci.*

Peut-être se souvient-on encore que nous avons autrefois proposé de ramener le mot վիսիական, visiacan, *à un ethnique dérivé de* վիրք, virq, « *Ibères, Géorgiens* » [2]. *Il pourrait sembler aujourd'hui que cette conjecture se trouve confirmée par le fait que la version arménienne procède réellement d'un exemplaire géorgien. Mais l'explication, comme elle était présentée, est trop simple. Nous étions parti de la supposition que* վիսիական, *terme inconnu aux lexicographes et rejeté ou esquivé par de très savants critiques, n'offre aucune signification acceptable en arménien. Or il en a une et très plausible :* վիսիական *veut dire « besse » ; il correspond à* βησσικός *ou* βεσσικός, *adjectif formé régulièrement de* βησσός *ou* βέσσος. *Cette interprétation, dont l'honneur revient à feu Eberh. Nestle* [3], *est tellement naturelle qu'on s'étonne après coup de n'y avoir pas pensé tout d'abord. Encore faut-il la bien comprendre sans y mêler de suppositions préconçues.*

Phonétiquement, βησσικός *et* վիսիական *s'accordent on ne peut mieux. Les deux formes coïncident à la désinence près. De ce côté, l'équivalence est parfaite.*

Du point de vue historique, les témoignages rassemblés et mis en lumière par Gildemeister [4], *Tomaschek* [5], *Oberhummer* [6], *et autres,*

[1] Op. cit., p. իե-իզ.

[2] *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 306 ; t. XXXI, p. 8. La même interprétation avait déjà été proposée par Noraïr de Byzance, dans une lettre écrite, le 27 octobre 1888, au P. L. Honanian (AKINIAN, p. իե, note 3). Sur ce point, le P. Vardanian s'est rangé à notre avis.

[3] Dans une lettre à l'auteur de ces pages. Voir aussi son articulet « *Bessisch* », dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. LXI (1907), p. 500-501.

[4] *Antonini Placentini Itinerarium* in unverstelltem Text mit deutscher Uebersetzung (Berlin, 1889), p. 59, note 48.

[5] *Brumalia und Rosalia*, dans *Sitzungsberichte der philos.-hist. Classe der kais. Akademie der Wissenschaften*, t. LX (1868), pp. 357, 388, 393 ; et surtout, *Die alten Thraker*, ibid., t. CXXVIII (1893), p. 76-77.

[6] Article *Bessoi*, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, t. III (1899), 329-31.

*ont établi que des Besses chrétiens étaient fixés en Terre-Sainte au moins depuis le VI*e *siècle. Théodore de Petra, disciple et biographe de Théodose le Cénobiarque, rapporte (vers 530) que le saint construisit dans son monastère de* Κουτιλᾶς *près du Jourdain trois églises, où les Grecs, les Besses et les Arméniens chantaient séparément l'office dans leurs langues respectives :* μίαν μὲν ἐν ᾗ ἑλληνίδι φωνῇ πατέρων πλῆθος ἰδιαζόντως τὴν τῆς αἰνέσεως, καθὰ γέγραπται, θύει τῷ Θεῷ θυσίαν· ἑτέραν δὲ ἔνθα κατὰ τὴν οἰκείαν γλῶσσαν γένος Βεσσῶν τῷ Ὑψίστῳ τὰς εὐχὰς ἀποδίδωσιν· ἄλλην δὲ καθ' ἣν Ἀρμένιοι τῆς ὑμνῳδίας διὰ παντὸς ἐχόμενοι ἰδίᾳ φωνῇ τῷ κοινῷ δεσπότῃ ταύτην προσάγουσιν [1]. *Dans ces mêmes environs, le Pré Spirituel de Jean Moschus mentionne deux monastères de Soubiba surnommés, l'un* Σούβιβα τῶν Σύρων, *l'autre* Σούβιβα τῶν Βέσσων [2]. *On peut rattacher à la Terre-Sainte le mont Sinaï, au pied duquel, vers 570, Antonin de Plaisance vit un monastère où se trouvaient, dit-il,* tres abbates scientes linguas, hoc est latinas et graecas, syriacas et aegyptiacas et bessas, vel multi interpretes singularum linguarum [3].

En présence de témoignages aussi formels, il devient inutile de se demander ce que signifie le mot **վիսիական**, *dans un texte qui se présente comme une copie d'un document rédigé à Jérusalem en 880. Ou bien faudrait-il croire que les Arméniens de Palestine n'avaient aucun terme propre pour désigner la langue et la nationalité de ces Besses avec lesquels ils vivaient côte à côte et souvent sous le même toit ? On a dit qu'au IX*e *siècle il n'y avait plus de Besses en Terre-Sainte* [4]. *C'est possible, bien que, à proprement parler, on n'en sache rien. Mais il ne s'ensuivrait pas encore de là que l'autobiographie du pseudo-Aréopagite n'a pu être traduite du « besse » en géorgien, à la date indiquée, et que partant le colophon autographe de Jean le médecin, si on le suppose sincère, ne con-*

[1] Ed. USENER, *Der heilige Theodoros* (Leipzig, 1890), p. 45.

[2] COTELIER, *Ecclesiae graecae monumenta*, t. II, p. 425-26. Ce furent ces mêmes Besses du Jourdain qui montèrent à Jérusalem, pour se battre aux côtés des orthodoxes, lors des émeutes provoquées, vers 546, par la querelle de l'Origénisme. *Vita Sabae*, 86, COTELIER, op. cit. t. III, p. 367-68 ; cf. Fr. DIEKAMP, *Die origenistischen Streitigkeiten im sechsten Jahrhundert* (Münster i. W., 1899), p. 56-57.

[3] Ed. P. GEYER, *Itinera Hierosolymitana*, dans *Corpus Scriptorum Christianorum Latinorum*, t. XXXIX (1898), p. 183-84; cf. NESTLE, l. c., p. 501.

[4] Cf. AKINIAN, p. v, note.

tenait pas les mots ի վիսիական. D'après Tomaschek, dont MM. Oberhummer et E. Kuhn [1] ont adopté les vues, les Besses étaient complètement romanisés bien avant la fin du VI[e] siècle. Le fonds thracien primitif de leur langue avait disparu, recouvert ou remplacé par le dialecte bas-latin, d'où est sorti le roumain actuel. Cet idiome, qu'ils n'étaient pas seuls à employer et qui survécut à leur nationalité, peut avoir gardé, en Terre-Sainte, le nom sous lequel il y fut d'abord connu [2]. Car il est infiniment probable qu'il continua d'être représenté à ce rendez-vous de toutes les nations et de toutes les langues chrétiennes, longtemps après que les établissements besses du Jourdain avaient perdu leur existence propre.

Donc si l'on prétend maintenir dans sa teneur littérale le colophon du manuscrit de Venise, rien ne s'y oppose absolument. Il est possible à la rigueur que l'autobiographie du pseudo-Denys ait été traduite du grec en « besse », et du besse en arménien. Possible, oui ; mais probable non [3]. Si l'on tient compte du fait évident que l'autobiographie du pseudo-Aréopagite existe en géorgien, et de cet autre fait démontré, que la rédaction géorgienne est l'original de la version arménienne, il est à tous égards beaucoup plus vraisemblable d'admettre que le terme վիսիական est une erreur de copiste à corriger en վիրիկական [4], « ibère » ou « géorgien ». Conjecture pour conjecture, celle-ci est encore la moins audacieuse, la plus simple et la mieux d'accord avec les données positives de la question.

On aura remarqué que le colophon de Jean le médecin garde le silence sur la version arabe, qui, on l'a vu, serait la source immédiate de la version « besse », c'est-à-dire géorgienne. Le P. Akinian a bien essayé d'y rétablir les mots ի լեզու արաբական, ou

[1] « Bessisch », dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenl. Gesellschaft*, t. c., p 759.

[2] C'est ainsi que le latin est appelé le dalmate, դաղմատերէն, dans la version arménienne des évangiles (Luc. 23, 38). Cf. F. Macler, *Le texte arménien de l'Évangile d'après Matthieu et Marc*, dans *Annales du Musée Guimet*, t. XXVIII (1919), p. 638-39.

[3] Il serait donc assez imprudent de se demander si peut-être la version « besse » de l'autobiographie n'aurait pas donné naissance à une rédaction latine, par laquelle la légende du miracle d'Héliopolis serait parvenu à Hilduin de Saint-Denys. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 310-13.

[4] Leçon proposée par le P. Vardanian (après Noraïr) et préférable à վրացական, que nous avions suggéré.

ի լեզու ասորական, in linguam arabicam *ou* in linguam syriacam [1]; *mais ses combinaisons de lettres, ingénieuses à l'excès, ont peu de chance de se faire accepter. L'explication nous paraît beaucoup moins compliquée. L'apostille du traducteur arménien est allée se déformant d'une copie à l'autre. Il suffit pour s'en convaincre de comparer les deux libellés reproduits ci-dessus. Le meilleur des deux contiendrait même des fautes qui ne permettent guère de le traiter avec un respect superstitieux* [2]. *Il n'y a donc rien de téméraire à y supposer, pour de bons motifs, une erreur par omission. D'ailleurs on observera que, tout au moins dans le manuscrit d'Iviron, la version géorgienne est muette sur sa propre origine. Il est possible que l'exemplaire qui a servi au traducteur arménien n'ait pas gardé le même silence. Mais, en ce cas, la généalogie du texte ne tenait certainement pas dans les deux mots que Jean le médecin aurait copiés. Le colophon arménien, tel qu'il nous est parvenu, l'aura donc abrégée, et comme nous ignorons de combien, il vaut mieux ne pas tirer argument de ce qu'il ne dit pas.*

Nous publions ci-après le texte de la rédaction géorgienne. La traduction qui s'y trouve jointe avec les variantes indiquées en note, peut également servir d'interprétation au texte arménien. Ces deux versions réunies représentent, jusqu'à nouvel ordre, l'autobiographie du faux Aréopagite sous sa forme la plus complète et, semble-t-il, la plus rapprochée de la rédaction primitive — réserve faite du fragment conservé dans la version copte. Il nous a paru qu'il y avait intérêt à rendre accessible cette nouvelle variété d'une légende de jadis fameuse, et qui durant tout le moyen âge a même été acceptée comme un complément de l'histoire évangélique.

La version géorgienne de l'Autobiographie est contenue dans d'assez nombreux manuscrits. Au seul Musée ecclésiastique de Tiflis on n'en compte pas moins de six, dont l'un, le codex 19, est rapporté au VIIIe-IXe siècle par Th. D. Žordanija [3] *et, avec plus de vraisemblance, au Xe-XIe par Brosset* [4]. *Citons encore les numéros 128, du XIIe-XIIIe s., en écriture hiératique comme le premier, et 382, du XVe siècle, en écriture militaire ou* mkhedruli [5].

[1] P. *իէ*.

[2] Cf. supra, p. 287, note 1.

[3] Описаніе рукописей Тифлисскаго Церковнаго музея [= *Description des manuscrits du musée Ecclésiastique de Tiflis*], t. I (Tiflis, 1903), p. 12-13.

[4] *Rapports sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie*, Premier rapport (Saint-Pétersbourg, 1849), pp. 4, 8.

[5] Žordanija, op. cit., t. II (1902), pp. 135, 372-82.

Les manuscrits 395, 518, 649. II, sont des copies de basse époque, qui pourraient contenir un texte un peu dénaturé [1]. *On ne nous demandera pas pourquoi, dans les circonstances présentes, nous avons renoncé à nous faire renseigner sur ces différents témoins.*

Celui dont il nous a fallu nous contenter est le célèbre manuscrit d'Iviron dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs [2], *d'après l'excellente description qu'en a donnée M. le prof. N. Marr* [3]. *Le savant orientaliste le croit originaire du Tao-Clardžethi. Nous avons dit en une précédente occasion pourquoi nous nous permettons de regarder comme plus probable qu'il aurait été transcrit ou compilé en Syrie. La date aussi pourrait être abaissée du Xe siècle au commencement du XIe, sinon un peu plus tard.*

Le texte, écrit sur deux colonnes, est divisé en alinéas de longueur inégale, qui commencent parfois au milieu d'une phrase, sans égard au sens ni à la liaison des idées. Nous l'avons distribué en paragraphes concordant avec ceux du texte syriaque, qui a rang d'édition princeps, et à laquelle l'éditeur du texte arménien s'est également conformé, à peu de chose près.

Le copiste géorgien avait aussi des règles à lui pour la séparation des mots, règles capricieuses et inconséquentes, sauf un point que nous avons scrupuleusement respecté : le suffixe d'origine -გან *et le suffixe causal* -თჳს *sont encore traités comme des particules séparées. Cette indication philologique méritait d'être mise en évidence. Pour le reste nous avons suivi le manuscrit d'aussi près que possible, en maintenant, sauf en cas de méprise évidente, ses anomalies d'orthographe et de syntaxe. La photocopie qui nous a servi est lisible, sans plus, et nous ne pouvons répondre d'avoir aperçu tous les grattages et retouches que le texte a subis en quelques endroits.*

Dans l'appareil critique, **A** *désigne les leçons communes aux deux copies du P. Akinian ;* **Aa** *et* **Ab** *respectivement celle du ms. Vienne Mekhitharist. 573 et 47. Les variantes glanées par l'éditeur arménien dans les manuscrits de Venise (d'après Aucher) ou dans d'autres exemplaires, ont été désignées, là où elles étaient reconnaissables, par des abréviations appropriées* [4]. *P. P.*

[1] Ibid., p. 390 ; et t. II, pp. 68-69, 134-35.

[2] *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 5-8.

[3] Агіографическіе матеріалы, l. cit., p. 36-72.

[4] Nous n'osons pas répondre d'avoir toujours démêlé à coup sûr la notation un peu compliquée de l'éditeur.

ცხოვრებაჲ წმიდისა დიონოსისი ეპისკოპოსისაჲ. რომელი იყო ძჱ სოკრატისი. მთავარი ათენელთაჲ. რომელსა ეწოდა ქალაქი ბრძენთაჲ :

1. | გჳთხრობდა თავისა თჳსისა თჳს ნეტარი დიონოსიოს f. 51v
და თქუა · მე. ძმანო ჩემნო სიბრძნის მოყუარენო. დიონოსიოს ძჱ სოკრატისი მთავარი და დიდებული ათენელთაჲ დედის მუცლით გან ჩემით აღთქმულ ვიყავ მშობელთა გან შესაწირავად და მსხუერპლად[1] ეშმაკთა მთავრისა : ვითარ ვიქმენ შჳდის წლის შემიყვანეს მშობელთა ჩემთა ტაძარსა მას. რომელი იყო მთავრისა მის ღმერთთაჲსა. რათამცა აღასრულეს აღთქუმაჲ შესაწირავისა მათისაჲ დაკლვითა ჩემითა : ხოლო მღდელთა მათ. რომელნი ჰმსახურებდეს მთავარსა ღმერთთასა. ვითარ იხილეს შუენიერებაჲ პირისა

1. — [1] *Cod.* მსხუერლად.

Vita[1] sancti Dionysii episcopi[2], qui fuit Socratis filius, princeps[3] Athenarum, quae dicta est civitas sapientium[4].

1. De se ipse nobis rettulit beatus Dionysius, et dixit[1] : Ego, fratres mei[2] sapientiae amantes, Dionysius Socratis filius[3], princeps[4] et inter Athenienses inclutus, inde ab utero matris meae daemonum principi a parentibus meis[5] devotus sum hostia et victima. Ut autem septennis factus sum, adduxerunt me parentes mei ad templum illud, quod deorum[6] principis erat, ut sacrificium quod voverant mei immolatione persolverent. Verum sacerdotes, qui deorum principi ministrabant[7], cum cer-

Lemma. — [1] Historia Aa *et reliqua exemplaria praeter Eclog. I (om.* Ab). *Nota hiberico* ცხოვრება *pariter significari vitam et historiam*; *cf. sup., p. 280.* — [2] < Areopagitae > Aa. — [3] principis Aa. — [4] philosophorum A. — Vita Dionysii, filii Socratis et principis Athenarum, quae dicitur civitas philosophorum *Eclog. I;* Historia sancti Dionysii, de nativitate, educatione, moribus et sapientia discipuli Pauli *Eclog. V.* Historia de Dionysio episcopo, qui filius fuit Akratae principis urbis Athenarum *Eclog. Edšm.*

1. — [1] (De se - dixit) *om. Eclog. V;* narrabitur nobis de anima eius (= *de se ipso*) *Eclog. Edšm.*; et dixit < ita > Ab. — [2] Ego, fratres < inquit Ab > A. — [3] (filius) *om.* Aa. — [4] < qui et > princeps Ab. — [5] (meis) *om.* Ab. — [6] < daemonum > deorum Aa. — [7] (principem) custodiebant Aa.

ჩემისაჲ და სიჩჩოებაჲ გუამისა ჩემისაჲ. შევეწყალე მათ ფრიად და ჰრქუეს მშობელთა ჩემთა ვედრებითა · « უმჯობეს არს თქუენდა რათა არა დაიკლას ყრმაჲ ესე. არამედ ეგოს ეგე ცოცხალი და ჰმსახურებდეს იგი ღმერთთა ყოველთა დღეთა ცხოვრებისა მისისათა : აწ შეიწყნარეთ ზრახვაჲ ჩუენი და დააცადეთ ყრმაჲ ეგე. რამეთუ ესრე სათნო უჩნს ღმერთთა და მთავარსა მათსა უფროჲს ვიდრე დაკლვისა მისისა : » ხოლო მშობელთა ჩემთა ვითარ ესმა ბრძანებაჲ იგი მათ გან. ფრიად ვანიხარეს და მიტევეს მე ტაძარსა მას შინა საკერპოსა და წარვიდეს იგინი`მხიარუნი :

2. ხოლო მღდელნი იგი ფრიად მოსწრაფე იყვნეს სწავლასა ჩემსა და ნუკევასა მშობელთა ჩემთა პატიოსნებისა თჳს
f. 52 და დიდებულებისა : და შემდგომად რავდე|ნთამე დღეთა მოიწია დღესასწაული ღმერთთა მთავრისაჲ. და შემოვიდა

nerent vultus mei [8] decorem et corporis mei [9] teneritudinem, misericordia in me vehementer commoti, parentibus meis suppliciter [10] dixerunt : « Vobis melius est hunc puerum non occidi [11]. Immo vivat et diis serviat omnibus diebus aetatis suae. Iam vero nostrum consilium suscipite [12], atque puerum reservate [13], quandoquidem diis eorumque principi, id magis placere videtur, quam eius occisio [14]. » Parentes autem mei, cum hoc ab illis dictum [15] audiissent, plurimum gavisi sunt, et in templo idolorum me relinquentes cum gaudio [16] profecti sunt.

2. Porro sacerdotes ad meam institutionem et oblectationem [1] studiosissime se dederunt propter parentum meorum dignitatem et nobilitatem. Post aliquot autem dies adfuit festum [2] principis

— [8] cernerent pulchritudinis meae A. — [9] et animae meae A. — [10] (suppliciter) *om.* A ; *cf. syr.* : ܘܐܡܪܘ ܦܝܣܐ ܠܐܒܗ̈ܘܗܝ. — [11] Patientia vobis melior est, ut non moriatur puer iste Aa ; cum patientia vobis melius est ut ... Ab. — [12] audite verba nostra Aa ; audite nos Ab. — [13] *Verbum e verbo* : facite ut exspectet puer iste. A : *փորձեցէք*, temptate ; *quasi legerit* : დასცადეთ. *Vid. supr. p. 282.* — [14] quia sic placitum est diis et principi eorum ut eorum ministerio addicatur, quoniam similis (*vel* : simile, *նման* ; *edit.* : mandatum, *հրաման*, *cf. supr. p. 282*) est A. — [15] A : mandatum, *զհրամանն*, *quod veriloquio respondet hiberici* : ბრძანება, *de quo verbo* N. MARR, Житіе св. Григорія Хандзтійскаго (Petropoli, 1911), p. LXIV. — [16] gaudio < magno > Ab.

2. [1] ნუკევასა : *quod verbum a lexicis abest* ; A : *զքնքշանս*, « blandimenta, blanditias », *cet.* — [2] dies festi A ; *cf. supr. p. 280.*

ტაძრად არიოს პაგოს გუნდითურთ თჳსით. და ვითარ მიხილა მე ტაძარსა მას შინა. მრქუა · « ვისი ძჱ ხარ. ჭაბუკო [1]. ანუ ვინაჲ ჴარ ; » ჴოლო მე მიუგე და ვარქუ · « ძჱ ვარიმე სოკრატისი მთავრისა ათენისაჲ. და მსახურად ღმერთთა შევიწრე მე მშობელთა ჩემთა გან ყოველთა დღეთა ცხოვრებისა ჩემისათა : » მას ვითარცა ესმა ესე. ფრიად განიხარა და უბრძანა მღდელთა და სიბრძნის მსწავლელთა რათა მოსწრაფე იყვნენ სწავლასა ჩემსა და სრულებასა ყოვლითა სიბრძნითა :

3. და მუნთქუესვე მიმცეს მე დიოკრატისს ბრძენთა მთავარსა და უბრძანეს მას რათა [1] მოსწრაფე იქმნეს სწავლასა ჩემსა ყოვლითა გულს მოდგინებითა. რომელიცა ყო მან კაცმან. რამეთუ დღე და ღამჱ მჭირსნედ [2] მსწავლიდა მე

---

2. — [1] *Cod.* ჭაპუკო.
3. — [1] თ͞ა *add. man. pr. supr. lin.* [2] *Cod.* მჭირსედ.

deorum. Arius Pagus (Ἄρειος πάγος) templum ingressus est cum exercitu suo ; et ut me conspexit in templo mihi dixit [3] : « Cuius filius es, puer, aut unde es tu [4] ? » Respondi equidem et dixi [5] : « Filius sum [6] Socratis Athenarum principis, atque a parentibus meis obsequio deorum mancipatus fui [7] in cunctos dies aetatis meae [8]. » Quod ille [9] cum audiisset, plurimum [10] gavisus est atque sacerdotes ac sapientiae praeceptores [11] summa diligentia uti iussit in me instituendo atque omni sapientia excolendo [12].

3. Protinus igitur me Diocrati sapientium principi [1] tradiderunt eique praeceperunt ut mihi instituendo diligentem daret operam summa constantia [2] : quod et fecit homo [3]. Quippe die ac nocte operose [4] me instituebat, donec [5] me edocuit omnem

— [3] in templo < interiori Aa > dixit A. — [4] cuius (cui) est puer hice et unde est iste A. — [5] dico A. — [6] (sum) *om.* Aa ; filius sum ego Ab. — [7] *Proprie :* adactus sum, შევიწრე მე, *quod legendum videtur :* შევიწირე, « oblatus sum » ; *cf.* A : a parentibus meis oblatus sum ut fierem deorum minister. — [8] (in-meae) *om.* A. — [9] Arispagos Ab. — [10] magis A. — [11] et philosophos A. — [12] ad meam institutionem et perfectionem omnium sapientium A.

3. — [1] Democrati qui erat princeps omnium philosophorum Ab. — [2] constantia cordis, *յօժարութեամբ սրտի* = გულს მოდგინებითა Aa. — [3] (quod homo) *om.* Ab. — [4] et sine intermissione die ac nocte Ab ; et sine impedimento... Aa. — [5] < et Ab > amplius A (*quasi pro* გ͞ლს, ფ͞დ = ფრიად *legerit*).

ვიდრემდის მასწავლა მე ყოველი სიბრძნჱ და შესავალი და გამოსავალი ყოვლისა მეცნიერებისაჲ და სიბრძნისაჲ. და სრბაჲ მზისაჲ და მთოვარისაჲ და ვარსკულავთაჲ და ბჭჱ ნათლისაჲ და განწვალებაჲ ჟამთაჲ და საუნჯენი ქართანი და მოქცევაჲ ფილაქისაჲ და ყნოსაჲ ჰაერთაჲ. და განგებაჲ კმოთაჲ და ჟამნი იგი რომელთა შინა მზესა და მთოვა-რჱსა შეემთხუევის სიბნელჱ იგი ვნებისაჲ და განწვალებაჲ წყალთაჲ მათ ზესკნელთაჲ და ქუესკნელთაჲ [5] და ჟამნი იგი რომელთა შინაჲ ქუეყანაჲ შეიძრვის და რომელთა ჟამთა
f. 52v განესუმიან | ბჭენი იგი ფონთანი და რაჲ საქმე აქუს ვარ-სკულავთა ამათ რომელნი რბიან ცათა შინა :

4. და ვითარ ესე ყოველი დავისწავე მე და შემიყვანა მე რიცხუსა ვარსკულავთა მოქცევისასა. და მცირედისა ჟამისა შემდგომად დავისწავე იგიცა და გულისხმა ვყავ წულილადთა

[5] *Cod.* ქუეკნელთაჲ.

sapientiam totiusque scientiae ac sapientiae introitum et exitum [6]; cursum [7] quoque solis, lunae et stellarum; portam lucis, temporum vicissitudines, ventorum horrea [8], sphaerae [9] conversionem [10], odorem [11] aerum, ministerium Pleiadum [12], et tempora illa [13] quibus sol et luna defectionis obscurationem patiuntur [14], et divisionem aquarum superiorum et inferiorum [15] et tempora illa [16] quibus terra commoveri solet; et quibus temporibus [17] aperiantur portae vadorum [18], et quid officii habeant stellae quae in caelo currunt.

4. Cum autem haec omnia didicissem, me initiavit calculo conversionis stellarum [1]. Atque brevi post tempore hunc etiam didici atque idoneus factus sum qui haec omnia singillatim per-

— [6] introitum et ex. omnium scientiarum A. — [7] obscurationem A — [8] (portam-horrea) *om.* A. — [9] sphaerae ***փիլաքինն*** A; *cf. supr., p. 283.* — [10] exstinctionem (***զշիջումն*** *pro* ***զշրջումն***) *Eclog. I.* — [11] *Cf. supr., p. 284*; horrea A. — [12] aerum ordinationem Orionis (***հայկին***), ventorum oppositionem (***զյառաջյարուցումն*** = წინააღდგომაჲ) A; *cf. supr., p. 280*; (ministerium Pleiadum) *om.* A. — [13] tempus illud A. — [14] sol et l. [sibi *om.* Ab] occurrunt et obscurationem defectionis A (defectionum Ab). — [15] (et inferiorum) *om.* A. — [16] tempus illud Ab; quando A. — [17] *Cf. supr. p. 284.* — [18] (portae) Orionis (***հայկինն***) A.

4. — [1] me introduxit in numerum stellarum Ab;... in numeros absolutionum stellarum Aa.

მათ ყოველთა გამოძიებად და ფილოსოფოსთა[1] მათ პრძენთა მეცნიერებაჲ : და მიერით გან დავჯდი მე ბჭეთა თანა ბჭობასა და განგებასა :

5. და მათ დღეთა შინა გამოვიდა ბრძანებაჲ ეშმაკთა მთავრისა გან რათა ათენელთა აღაშენონ ათენას შინა ახალი საბჭოჲ ვრცელი და შემკობილი ფრიად : და ყვეს ეგრე და აღაშენეს ადგილი საბჭოჲ დიდად შუენიერი[1] მრავლითა სწრაფითა და უწოდეს მას სახელი სახელად მთავრისა მათისა არიოპაგჱ : და დღესა მას განწესებულსა რომელსა შინა წარმართთა ძენი და ასულნი დაუკლნიან ეშმაკთა. შეკრბა ყოველი ქალაქი ადგილსა მას სამშჯავროსა ახალსა : და შევიდა არიოპაგოს საკურთხევლად იგი

4. — [1] *Cod.* ფილასოფოსთა.
5. — [1] *Cod. prius :* შუენიეჱრი.

scrutarer, itemque Graecorum illorum philosophorum (φιλόσοφος) doctrinam[2]. Exinde arbitris assidere coepi in iudicio et administratione[3].

5. His diebus editum est decretum principis daemonum ut Athenienses Athenis aedificarent[1] novum tribunal, summae amplitudinis et magnificentiae[2]. Sic igitur egerunt atque tribunalis aedem admodum decoram[3] exstruxerunt summo cum studio, quam nomine principis sui[4] appellarunt Areopagum[5]. Porro constituto illo die quo gentiles[6] filios (suos) filiasque[7] daemonibus immolare solent, convenit[8] universa civitas ad novum illum tribunalis locum[9]. Ingressus est et[10] Areopagus ad aram, ipse solus[11], in loco illo, ubi scriptum erat[12] : « Deus ignotus deusque deorum ». Et post eum ingressi sunt cum eo[13] et

— [2] addidici et istud, atque peritus evasi in omnibus disciplinis scientiarum illorum philosophorum Ab ;... atque consultus evasi in omnibus singillatim disciplinis [et] philosophorum in sapientia peritorum **Aa.** — [3] indicibus... ad iudicium (iudicia Ab) dicendum et decreta ferenda A.

5 — [1] ut Athenienses in interioribus Athenis aedificarent **A.** — [2] tribunalis locum (*ita legendum ; cf. supr., p. 280*) ornatissimum et splendidissimum Ab ; tribunal splendidissimum et ornatissimum Aa. — [3] amplam et decoram Aa (*om.* Ab). — [4] *Text. :* eorum ; *it.* A. — [5] et appellant (eam) domum principis eorum Arispagei Aa ; et appellarunt principis (*sic*) eorum Ab. *Cf. supr., p. 282.* — [6] porro diebus illis mos erat gentilibus A. — [7] (filiasque) *om.* A. — [8] immolare et <ecce Ab> convenit A. — [9] *Cf. supr., ann.* 2 ad locum illum novi tribunalis A ; *cf. supr., p. 280.* — [10] ingressus est solus Aa. — [11] solus) *om.* Ab. — [12] exstabat Aa (*om.* Ab). — [13] ad eum A.

ხოლო მარტოჲ ადგილსა მას სადა იგი წერილ იყო · « ღმერთი უცნაური და ღმერთი ღმერთთაჲ » : და შემდგომად მისა შევიდეს მღდელნიცა მის თანა : ხოლო მან ჰრქუა მათ · « განვედით არქუთ ყოველსა კრებულსა ვითარმედ · « იგი ბრძანებს თქუენ მთავარი სოფლისაჲ და მპყრობელი ჴელმწიფებისაჲ. რომელი მთავრობს ყოველსა სოფელსა · გამომირჩიენით მე ოთხნი მსაჯულნი რომელნი
f. 53 ბჭობ|დენ და ჰშჯიდენ ყოველსა საბრძანებელსა ჩემსა. და არს მცა.წინამძღუარ მათა დიონოსიოს ძჱ სოკრატისი [1]. რათა იყოს იგი მზრუნველ მღდელთა თჳს ფრიად და ნუმცა რაჲ დააკლდების მათ ყოვლითურთ ნურარაჲ : » და ვითარ ესმა ათენელთა ვითარმედ განგებაჲ და მთავრობაჲ და მსაჯულობაჲ ქალაქსა მათსა მიცემულ არს. განიხარეს სიხარულითა დიდითა. და ყვეს ეგრე ვითარცა უბრძანა მათ : და ვიქმენ მე მთავარ მათ ყოველთა საბჭოთა წარმართთასა :

6. შემდგომად მცირედისა ჟამისა პირველსა მას წელსა ათე-

[1] *Cod.* სოკრატისა.

sacerdotes. Ille autem iis dixit [14] : « Exite atque universo coetu sic dicite : Haec vobis imperat princeps huius mundi et dominator potestatis, qui regnat in universo mundo [15] : Eligite mihi quattuor iudices, qui ius exerceant et iudicia administrent in universo regno meo ; eorumque praesul esto Dionysius Socratis filius, qui de sacerdotibus maxime sollicitus sit [16], ne quid illis desit in ulla re. » Ut autem audierunt Athenienses [17] administrationem et principatum et iudicandi potestatem [18] suae civitati datam esse, gavisi sunt gaudio magno. Et sic egerunt, prout ille iis praeceperat [19]. Itaque factus sum princeps omnium tribunalium gentilium [20].

6. Brevi post tempore, primo anno secundum computationem

— [14] et dixit Arispagos ad sacerdotes Ab. — [15] princeps populi terrae et omnium principatuum, qui principatum habet in universam terram Ab *et Auch.*; .... terrae et summus dominator (παντοκράτωρ), qui principatum habet universae terrae Aa. — [16] ita ut eorum (sacerdotum Aa) praesertim consolator (*մխիթարիչ*) sit A. — [17] <omnes> Aa. — [18] Athenienses principatum et potestatem Ab ; .... quomodo imperium et iudicandi principatus... (datus esset) Aa. — [19] (prout-praeceperat) *om.* Ab. — [20] et cum factus essem princeps <universi Ab> tribunalis gentilium... A.

ნელთა რიცხჳსა ქბრ· იყო დღესასწაული წარმართთაჲ მზისა ქალაქსა. რომელსა ჰრქჳან ბალბაქი. და შეკრბა მას ქალაქსა შინა დღესასწაულისა მის თჳს სიმრავლჱ ურიცხჳ ბევრეული და ათასეული ერისაჲ: და სიმრავლისა მის გან და ტენებისა ერთი ვინმე მღდელთა გან მიეყრდნა კერპსა რომელსა ერქუა სარფოს და დაეცა კერპი იგი და შეიმუსრა ქედი მისი: და იქმნა შფოთი დიდი ქალაქსა მას შინა და ბოროტი მრავალი ამის მიზეზისა გან. ვიდრემდის[1] ერიცა მრავალი მოისრა. და უნდა მოკლვაჲ მღდელისაჲ მის. არამედ შეეშინა პატიჟისა გან ღმერთთაჲსა: და უწოდეს სახელი მღდელსა მას უფლისა თჳსისა მკლველი. და შეიპყრეს იგი და შეაყენეს საპყრობილესა[2]. და მიუწერეს მღდელთ მთავარსა ათენისასა და აუწყეს მას ყოველი იგი ყოფილი: მაშინ[3] მთავარმან მან მღდელთა მან დაკლა საკ|ლველები f. 53v

6. — [1] *Cod.* ვითარმედ (ვდ). [2] *Cod.* საპყრობილე : სა ***add. man. pr. sup. lin.*** [3] *Cod.* მაში : ნ ***add. man. pr. sup. lin.***

Atheniensium habitum est festum gentilium[1] in Solis urbe, quam dicunt Balbaq[2]; ad quod festum[3] in eam urbem convenit multitudo innumerabilis, dena milia millenique homines. Hac frequentia densisque turbis factum est ut aliquis e sacerdotibus ad idolum quod vocabatur Sarphos[4] anniteretur; et prolapsum est idolum eiusque cervices comminutae sunt[5]. Hac de causa ingens tumultus multumque malum[6] in urbe exortum est, adeoque[7] multa turba interiit. Itaque voluit (turba)[8] sacerdotem illum occidere; sed[9] deorum vindictam reverita est. Et sacerdotem illum appellarunt domini sui[10] interfectorem: quem apprehensum in carcerem coniecerunt. Litteras autem ad principem sacerdotum Athenarum dederunt eumque totius rei certiorem fecerunt. Tum princeps ille sacerdotum victimas immo-

6. — [1] haud multis post diebus <et tempore Aa> primo anno Atheniensium numeri (computationis Ab) similis erat (*sic*) dies magnus. *Vid. supr. p. 284.* — [2] cuius nomen vocatur Balbaq Aa; in Areg urbe quod vertitur urbs Solis et in eorum sermone Balbaqi Ab. — [3] propter diem festi Aa (*cf. supr., p. 280*); propter festi frequentiam (*proprie:* multitudinem) Ab. — [4] Sarphoł (*սարփող*) Ab; Sarphor (*սարփուկր*) Aa. — [5] et fregit eius spinam (*dorsum*) Aa. — [6] *Item* A. *Pro* ბოროტი, « malum », *legendumne* შეძრუა, « commotio » ? — [7] *Text.* nempe; *locus ex armeno corrigendus. Cf. tamen annotationem proximam.* — [8] *Probabiliter in archetypo scriptum erat:* adeoque turba multa concurrit, quae volebat. — [9] quia A. — [10] (sui) *om.* A.

და ჰხადა ეშმაკთა მთავარსა და მეუნთქუესვე ეჩუენა მას : ხოლო მან წარმოუთხრა[1] რაჲ იგი იქმნა ბალბაქს შინა : და ეშმაკთ მთავარმან მან უბრძანა მას რათა მე დიონოსიოს წარმავლინოს მუნ და მე განვბჭო და განვაგო საქმჱ იგი შფოთისაჲ მის :

7. ხოლო მე მასვე ჟამსა შინა. ვითარცა <მონა[1]> მორჩილი. დაუყუნებელად[2] განვემზადე წარსლვად და თანა წარვიყვანე პატიოსანი მოწაფჱ ჩემი ასლიფოს და წარვემართე გზასა ჩემსა : და ვითარ ეუწყა ერსა მას მის ქალაქისასა მისლვაჲ[3] ჩემი. გამოვიდეს ყოველნი შემთხუევად ჩემდა. და შეამკვეს ქალაქი მათი ყოვლითა სამკაულითა. და შეკრბა სიმრავლჱ დიდ ძალი ბევრეულისა და ათასეულისა ერისაჲ : და ესე იყო განგებითა ღუთისაჲთა :

---

[1] *Cod.* წარმოუთრა : ხ *add. man. pr. sup. lin.*

7. — [1] *Om. cod.; suppl. ex* **A.** [2] *Cod. prius.:* დაუყდუნებელად. [3] *Cod.* მისლვავაჲ.

lavit, et principem daemonum elicuit : qui continuo ei se ostendit. Ille igitur enarravit ei quid in urbe Balbaq accidisset [11]. Princeps autem daemonum ei praecepit ut me Dionysium illuc mitteret, qui huius perturbationis negotium diiudicarem atque componerem [12].

7. Ego autem extemplo, sicut <servus> oboediens [1], sine mora ad iter me accinxi ; assumptoque mecum reverendo discipulo meo Asliphos [2], iter meum ingressus sum. Ut autem cognovit populus huius urbis adventum meum [3], omnes mihi obviam egressi sunt, urbemque suam omni apparatu exornarunt. Convenit porro multitudo ingens populi dena milia millenique numero. Quae omnia Deo providente evenerunt.

[11] omnia quae acciderant in Balbaq **Aa** ; narravit Arispage daemonum principi quod acciderat in Balbaq **Ab**. — [12] me Dionysium ad Balbaq (urbem) mitteret qui illic causam diiudicarem et componerem atque exitum (reperirem) perturbationis illius **Ab** ; me illuc mitteret, qui cum illuc me contulissem (res) componerem atque ... **Aa**.

7. — [1] < et diligens > **A.** — [2] *I. e.* Asclepium ; Askhephos **Ab** ; Astleqos **Aa.** — [3] ut autem narratus est populo huius urbis adventus meus **Aa** ; ... narratus est in Balbaq adv. m. **Ab**.

8. და შერაჲვედ მე ქალაქად დადგმად ვეც სელინი ოქროჲსაჲ და დავჯედ მას ზედა ასპარეზსა [1] შინა სამღერელსა [2] და არავის მღდელთა განსა და არცა მთავართა განსა უბრძანე ქუე დაჯდომაჲ. არამედ ყოველი ერი ზედგა და ისმენდა სიტყუათა ჩემთა რაჲძი განვბჭო მღდელსა მას ზედა ღუთისა თჳსისა მკლველსა. რომელმან იგი შემუსრა ქედი სარფოს კერპისაჲ: ხოლო დღე იგი იყო პარასკევი და ჟამი იყო მეექუსჱ და მზჱ საშოვალსა კოშკსა [3] მიწევნულ იყო: მაშინ მეყუსეულად [4] დაბნელდა მზჱ. და წყუდიადმან შეიპყრა მთოვარჱ. და ყოველნი ვარსკულავნი უჩინო იქმნეს. და არმური ბნელისაჲ და წყუდიადისაჲ მოე|ფინა კაცთა f. 54
ზედა ვიდრემდის კაცთა გან ვეღარა ვინ ჰხედვიდა მოყუასსა თჳსსა. არამედ ყოველნი ერთბამად პირთა თჳსთა ზედა დავეცენით: და მთანი ჰსძრწოდეს [5] და კლდენი განსთქდებოდეს <და> ტაძრები იგი მაღლები დაეცემოდა. და საშინელი

8. — [1] *Cod.* ასჰარეზსა. [2] *Cod.* სამპერელსა. [3] *Cod.* კოშსა. [4] *Cod.* მეყსეულად. [5] *Cod.* ძწ.ოდეს.

8. Ut autem in urbem ingressus sum, sellam (σελλίον) [1] auream collocari iussi, in qua consedi in stadio lusorio [2], neque aut ex sacerdotibus aut ex principibus quemquam [3] humi sedere iussi ; sed universus populus stans auscultabat sententiam quam edicturus eram de sacerdote illo occisore dei sui, qui Sarphos [4] idoli cervices [5] fregerat. Porro hic dies parasceve erat, hora sexta [6], et sol meridianum signum [7] attigerat, cum subito sol obscuratus est [8], tenebrae lunam oppresserunt ; stellae omnes defecerunt, et procella caliginis et tenebrarum super [9] homines expansa est, adeo ut nemo eorum vicinum suum cernere posset ; sed omnes pariter [10] in faciem proni iacebamus [11]. Ipsi montes commoti sunt, rupes diffissae sunt, <et> excelsa illa tem-

8. — [1] *Cf.* Akinian, p. *իլ*. — [2] in stadio platearum (*ասպարիզի փողոցին*) Aa.— [3] neque sacerdotes neque principes A.— [4] cervices faucium (*զուլնափողն*) Sarphoł (**Սարփող**) idoli Ab, *Auch.* ; —[5] cervices dorsi (*զողնափողն*) idoli Aa.— [6] < quasi > sexta Ab. — [7] *Proprie* turriculam ; *vid. supr. p. 384, et infra*, § 9 ; < circiter > meridianam horam Aa ; meridiem Ab. — [8] cum mirabiliter < mota est terra, et terribili virtute idola prociderunt atque confracta sunt et > obscuratus est ... A. — [9] et densitas caliginis super ... A. — [10] (pariter) *om.* Ab. — [11] iacebant A.

კმაჲ მწუხარებისაჲ ისმოდა [6] ვითარცა ქურივი რაჲ იგლოვნ სიმწარით ობლობასა თჳსსა [7] : და დაადგრა სიბნელჱ იგი ექუს ჟამით გან ვიდრე მეცხრედ ჟამადმდე : და მერმე გამობრწყინდა ნათელი. და ჩუენ ყოველნი პირთა თჳსთა ზედა ვისხენით : და იქმნა ფერი ყოვლისა კაცისაჲ ვითარცა მკუდრისაჲ რომელი გამოვიდის სამარით : და ესრჱთ ძნიად სულნი ჩუენნი მოვიქციენით : მაშინ მღდელნი და მთავარნი ერისანი დაცჳვეს წინაშე ჩემსა და მე ვედრებოდეს რათამცა ვაუწყე მიზეზი საქმისაჲ მის საშინელისაჲ, რომელი დასაბამით გან არა სადა ყოფილ არს ეგე ვითარი. გინა რაჲსა გან იქმნა უცხოჲ იგი და საშინელი ხილვაჲ და სმენაჲ :

9. ხოლო მე ვიწყე რიცხუვად და პატიოსანი იგი მოწაფჱ ჩემი ჩემთანა. და შევედ მე შინაკერძოთა მათ სარბიელთა ზესკნელთა მათ მოქცევათა და ფონსა მას მზისასა და მთო-

[6] *Cod.* ისმოდა : და   [7] *Cod.* *prius* თჳსისა.

pla [12] corruerunt; et lamentatio terribilis audita est, perinde ac si vidua acerbe lugeret orbitatem suam [13]. Et permanserunt tenebrae illae ab hora sexta usque ad horam nonam. Deinde resplenduit lux [14]. Nos autem omnes proni in faciem iacebamus; et erat [15] cuiusque hominis color quasi mortui e sepulchro egressi [16]. Hunc igitur in modum animas nostras aegre [17] recepimus. Tunc sacerdotes ac populi [18] principes coram me prostrati me [19] rogaverunt ut iis causam enarrarem terribilis huius [20] rei, cuius nihil simile [21] inde ab origine mundi [22] usquam evenerat, sive unde [23] ortum esset (portentum) illud visu auditque novum et terribile.

9 Coepi igitur [1] rationes ducere, ego et reverendus discipulus meus [2] mecum, atque ingressus sum interiora curricula [3] caelestium conversionum, et vadum illud solis [4] ac lunae, stel-

— [12] templum illud excelsum Aa (?) ; et templa illa idolorum Ab. — [13] quasi planctus viduae quae luget filium suum Ab; (*om.* Aa). — [14] (lux) *om.* Ab. — [15] et factus est A, — [16] sicut < qui Ab > ponitur in sepulchrum A. — [17] lente A. — [18] (populi) *om.* Ab. — [19] (me) *om.* Aa. — [20] (huius) *om.* Ab. — [21] quod non sic evenerat Aa. — [22] (mundi) *om.* A. — [23] sive quomodo < et unde Aa > A.

9. — [1] Tunc coepi Ab. — [2] < Asliphos > Ab. — [3] ingressus sum latus domus (*տնակողմն*) curriculorum, et postremas conversiones A. *Cf. supr., p. 282.* — [4] *Cf. supr., p. 284;* et ignem illum solis A, *ut qui pro* հուն, « vadum », հուր, « ignem » *legerit.*

ვარისასა და განგებასა ვარსკულავთასა და შესავალსა მას ნათლისასა და ბნელისასა და სრბასა მას ჟამთა დღისათა და ღამისათა და კოშკთა მათ რომელთა ზედა ფილაქი იქ- ცევის და გზასა მზისასა ზაფხულისა და ზამთრისასა | და f. 54v მოქცევასა მას სამყაროჲსასა და საუნჯესა ქართასა და გომოსადინელსა მას ქუესკნელისასა : და ვპოვე ზღუაჲ იგი ქუესკნელი [1] გებულად. რომლისა გან შეიძრვის ქუეყანაჲ ყო- ველსა მეხუთასესა წელსა : და გმირი იგი ვარსკულავთაჲ არა ვპოვე დახლებულად ბაკსა მას. და კომნი სრულიად ეგნეს და ურემისაჲ [2] კარნი არაჲ დამკობილ იყვნეს უღლისა გან. და საუნჯენი ქართანი დაკშულად ვპოვენ. რამეთუ მთოვარჱ სრული იყო : და მთავარსა ეშმაკთასა არა სადა აქუნდა წყო- ბაჲ ბრძოლისაჲ და არცა სისხლისა დათხევაჲ : და ესე ყოველი ვპოვე გებულად მე რომელთა გან ძრვანი და ვნებანი ჰაერთანი იქმნებიან :

---

9. [1] *Cod.* ქუჟკნელი. [2] *Cod.* ურემ.

larumque administrationem [5] et meatum [6] luminis ac tenebrarum, et curriculum horarum diei noctisque; et polos [7] illos in quibus volvitur sphaera; et viam solis aestivam et hiemalem; et conversionem firmamenti [8]; et horreum ventorum; et fontem [9] inferni. Porro mare illud infernum quietum [10] repperi, quo commovetur terra quingentesimo quoque anno [11]. Neque Gigantem illum sidereum [12] apud Stabulum deprehendi; Pleiades [13] pleno numero aderant; neque Plaustri boves [14] Iugo deiecti fuerant [15]; Ventorum horrea clausa repperi, quandoquidem [16] luna plena erat. Neque princeps aciem belli usquam struxerat [17] aut sanguinem fuderat. Omnia igitur quieta repperi [18], unde aërum motus et perturbationes [19] oriri solent.

— [5] ordinationem A. — [6] aditum illum A. — [7] *Pressius*: « turres », *sive* « turriculas » (კოშკთა = بروج) *quod supra*, § *8*, *aliter dictum legimus*; *cf.* § *8*, *p.* *301*, *ann.* 7. — [8] (horarum-firmamenti) *om.* A. — [9] et incessus abyssi (*seu* cursus infernos) A. — [10] inferni in statione sua A. — [11] quando movebatur omnis terra anno sexto Ab (*profecto* *q* *hic positum fuit pro* *ȝ*). — [12] *Proprie*: heroem; *cf.* *armen.*: figuras (*զկերպարանս*) stellarum Ab; simulacra, *զկերպս*, stellar. Aa. — [13] Orion, *Հայկն*, A; *cf.* § *3*, *p.* *296*, *ann.* *18*. — [14] *Vid. hiber.* — [15] a iugo minores erant A. — [16] et luna A. — [17] non habebat bella parata Ab; bellum paratum Aa. — [18] et quando haec omnia composita repperi A. — [19] motus et perturbatio nubium A.

10. მაშინ შემიპყრა მე განკჳრვება მან და ზარმან საქმისა ამის თჳს : რამეთუ არა ბუნებილი ვნებაჲ იყო ჟამსა მას : და ვარქუ მოწაფესა მას ჩემსა ასლიფოსს და მომართუა საქცეველი ვარსკულავთაჲ : და მოვლე ყოველი იგი რიცხუვასა შინა და განვფინე ქუეყანაჲ წინაშე ჩემსა. რათამცა გულისხმა-ვყავ თუ რაჲსა გან იქმნა მიზეზი იგი სიბნელისაჲ მის და ძრვისაჲ : მაშინ განმეხუნეს თუალნი გულისა ჩემისანი და ვიხილე უცნაური იგი ღმერთი დაფარული და მიუწდომელი და გარეშეუწერელი წყალობითა თჳსითა გარდამოსრული ზეცით და ჴორცით[1] შესხმული კაცთა თჳს f. 55 |ესე დღეს შეიპყრეს კაცთა ვიეთმე[2] უკეთურთა. ძელსა დამოჭკიდეს სანახებსა ერთსა. დგანან და ეკიცხევენ მას და აგინებენ : მაშინ განვჭმარტენ ჴელნი ჩემნი და გარდავიპე სამოსელი ჩემი :

11. და ვითარ იხილეს მღდელთა მათ და მთავართა რაჲ

10. — [1] *Cod.* ჴორცთ. [2] ***Vac. dimidiatus versus.***

10. Tunc [1] invasit me stupor [2] ac pavor hac de causa [3]; quippe naturalis non erat ea tempestate eius modi perturbatio [4]. Itaque discipulum meum Asliphos [5] compellavi : qui mihi attulit (librum) de conversionibus stellarum. Coepi igitur calculos omnes illos (mente) perlustrare[6]. atque terram coram me expandi, si forte perspicerem unde (orta) esset causa huius obscurationis et commotionis. Tunc mihi aperti sunt mentis oculi atque ignotum illum Deum (et) absconditum, qui nec intellegi nec describi potest [7], vidi misericordia sua (motum) e caelo descendisse atque in carne inclusum propter homines [8] hoc ipso die ab hominibus aliquot improbis apprehensum fuisse et ligno appensum in regione [9] quadam : qui astantes eum illudunt eique maledicunt. Tunc manus meas expandi [10], atque vestem meam discidi.

11 Ut autem sacerdotes et principes haec me agentem vi-

10. — [1] tunc <proinde> Aa. — [2] pavor ac stupor Ab. — [3] harum rerum <quae evenerant Aa> A. — [4] quia secundum naturam non erat perturbatio huius horae A. — [5] Aslipos Aa. — [6] et circumduxi eum (eos Aa) per interiora numerorum A. — [7] (qui - potest) *om.* A. — [8] propter <redemptionem> hominum. Ab. — [9] terra A. — [10] solvi manibus meis atque scidi vestes meas A.

იგი ვყავ, შემრწუნდეს და შეედვეს ძრწოლაჲ[1] და დაეცნეს პირთა თჳსთა ზედა წინაშე ჩემსა : ხოლო მე მიუგე და ვარქუ მათ · « უწყებულ იყავნ თქუენდა რამეთუ დიდი საშინელი საქმჱ იქმნა დღეს ქუეყანასა ზედა : რამეთუ ღმერთი იგი დაფარული და უცნაური გარდამოჴდა ქუეყანად დაფარულად. და შეიმოსა გუამი წმიდაჲ კაცობრივი. და აჰა ესერა დღესა ამას შეიპყრეს იგი კაცთა ვიეთმე და ძელსა დამოჰკიდეს[2] რომელსამე სანახებსა. და ჰბახრობენ და აგინებენ მას უმეცრებით : და ძრვაჲ ესე საშინელი და ბნელი წყუდიადი შიშისა მის გან იქმნა ქუეყანასა ზედა : » და მუნთქუესვე მოღებად ვყავ მე ქარტაჲ და დავწერე დღჱ იგი პარასკევისაჲ და ჟამიცა იგი დღისაჲ მის და თთუე და წელიწადი იგი და რავდენ[3] იყო მთოვარჱ : და ამისა შემდგომად მივიქეც ქალაქად ჩემდა ათენად და დამარხულად მაქუნდა მე წერილი იგი რათა იყოს სასწაულად და მოსაჴსენებელად ყოფისა

11. — [1] *Cod.* შეედვა ძწოლაჲ. [2] *Cod.* დამოჰკი ; დეს ***add. man. pr. sup. lin.*** [3] *Cod.* რავდევ.

derunt[1], terrore correpti[2] in faciem suam coram me prociderunt. Ego vero respondens iis dixi : « Notum[3] sit vobis magnum horrendum(que) facinus hodie in terra contigisse. Nempe Deus ille absconditus et[4] ignotus occulte in terram descendit, humanum corpus sanctum[5] induit : ecce autem hoc ipso die eum apprehenderunt homines aliquot et ligno suspenderunt in regione[6] quadam, eique conviciantur ac maledicunt[7] pro ignorantia sua. Et commotio illa terribilis atque tenebricosa[8] obscuratio huius tremendi facinoris causa[9] in terra evenerunt. » Extemplo chartam mihi dari[10] iussi, et notavi diem illum parasceves, itidemque horam diei[11], mensem, annum[12] et quota esset luna[13]. Deinde Athenas ad urbem meam reverti ; atque reconditam asservavi[14] scriptionem hanc post

11. — [1] Et viderunt s. et p. quod egeram Aa — [2] commoti sunt et timor corripuit eos A. — [3] scientia (*գիտութիւն*) A. — [4] (absconditus et) *om.* Ab. — [5] (sanctum) *om.* Ab. — [6] terra A. — [7] insultant Aa. — [8] (tenebricosa) *om.* A. — [9] obscuratio propterea Ab. — [10] *Vid. supr., p. 281.* — [11] et horam tertiam obscurationis solis Ab ; hor. tenebrarum Aa. — [12] (annum) *om.* Ab. — [13] luna <et annum> Ab. — [14] atque in custodia habebam apud me A ; *cf. supr., p. 280.*

მის შემდგომად აღსრულებისა ჩემისა. რათა უკუეთუ ვინმე ემიებდეს პოვოს :

12. ხოლო შემდგომად ათორმეტისა წლისა მოვიდა პავლჱ
f. 55v უფლისა ჩუენისა | იესუ ქრისტჱს მოციქული ათენად [1] ქალა-
Act. 17, 16 ქად. და იხილა შინა გან და გარეშე ყოველი იგი ქალაქი სავსჱ კერპებითა : და იწყო ქადაგებად იესუს თჳს. და ეტყოდა მათ გარდამოსლვისა მისისა თჳს და განკაცებისა და სასწაულთა მისთა თჳს : და მერმე ვნებისა და ჯუარცმისა [2] მისისა თჳს და დაფლვისა და აღდგომისა თჳს და აღსლვისა მისისა თჳს ზეცად მამისავე თჳსისა დაუსაბამოჲსა : ხოლო
Act. 17, 18 კაცნი იგი ათენელნი ეკითხვიდეს მას. და იტყოდეს · « რასა იტყჳს კაცი ესე უგუნური და უცხოჲ ; » და მრავალნი მის ერისა განნი მოვიდეს [3] და მაუწყეს საქმჱ მისი. და თქუეს · « კაცი ვინმე უცხოჲ მოსრულ არს ქალაქსა ჩუენსა : და არს იგი კეთილად მეტყუელ და ჰასაკითა შუენიერ და პირითა

12. — [1] *Cod.* ათენა, ***postrema littera erasa vel eluta.*** [2] *Cod.* ჯრ̄ ცე-მისა. [3] *Cod.* მოვიდე ; ს ***add. man. pr. sup. lin.***

obitum meum (posteris) admirationi et facti huius documento futuram, ut si quis (rem) explorare volet, eam inveniret [15].

12. Post annos autem duodecim [1] ad urbem [2] Athenas advenit Paulus apostolus domini nostri Iesu Christi : quam urbem intus et foris totam vidit idolorum refertam. Et coepit Iesum praedicare ; atque ad populum verba faciebat de eius adventu, incarnatione, miraculis ; tum [3] de eius passione, de crucifixione [4], sepultura et resurrectione eius, et de ascensione in caelum ad Patrem eius increatum [5]. Porro Athenienses [6] eum ludificabantur et [7] dicebant : « Quid loquitur homo iste insipiens et peregrinus ? » Multi autem ex ista plebe advenerunt [8] mihique illius facta [9] rettulerunt. Et dixerunt [10] : « Homo quidam [11] peregrinus ad nostram urbem advenit ; qui dicendi pe-

[15] (ut - inveniret) *om.* Aa.

12.—[1] duos *Eclog. I.*—[2] (urbem) *om.* Ab (?).—[3] coepit praedicare de Iesu Christi descensione et incarnatione (περὶ τοῦ καταβῆναι καὶ ἐνανθρωπωθῆναι), miraculis ; deinde et Ab. — [4] tum de supplicio crucis A. — [5] de sublatione ad Patrem in corpore (περὶ ἀναλήψεως εἰς τὸν Πατέρα σωματικῶς) Ab.— [6] populus Atheniensium Aa.— [7] (eum-et) *om.* Aa ; eius miserebantur et Ab.— [8] ex eo populo <ad me> venerunt A. — [9] *Vid. supr., p. 285.* — [10] et multi narraverunt mihi ex auditoribus Pauli istud Ab. — [11] homo quidam inquiunt Ab.

ჰაეროვან და სწავლულ და განგებულ. და წამის ყოფითა სიტყუათა მისთაჲთა გუეუწყა ჩუენ ვითარმედ არს იგი სავსჱ სიბრძნითა და მეცნიერებითა : არამედ ქადაგებს და ასმენს Act. 17, 20
სასმენელთა ჩუენთა სწავლასა რასმე რომელი არა შეეტყუების შჯულსა ჩუენსა : რამეთუ იტყუის ვითარმედ · ღმერთი გარდამოჴდა ზეცით ქუეყანად და შეიმოსა ჴორცი კაცობრივი და აღასრულნა ნიშნი და სასწაულნი ქუეყანასა ზედა. და მერმე ჯუარს ეცუა და დაეფლა და აღდგა და ავიდა ზეცად მამისა თჳსისა პატივითა დიდითა : და მერმე მომავალ არს დიდებითა და საშინელებითა მრავლითა განშჯად ცხოველთა და მკუდართა : ამას ქადაგებს და აყენებს კაცთა მსახურებად ღმერთთა : »

13. ხოლო მე ვითარცა მესმა ესე ვბრძანჱ რათა ქა|დაგნი f. 56
გავიდენ ქადაგებად განთიად აღმოსლვასა ოდენ მზისასა და ეტყოდიან ყოველსა ერსა ესრჱთ · « დიონოსიოს ბრძენთა

ritus est [12], statura formosus et facie pulcher, eruditus, sagax [13]; et consideratis eius sermonibus [14] eum cognovimus [15] plenum sapientiae et scientiae. Attamen praedicat et [16] in aures nostras ingerit [17] doctrinam quamdam [18] quae legi nostrae non congruit. Nempe haec est eius oratio [19]: Deus e caelo in terram descendit, carnem humanam induit, portenta et miracula in terra operatus est. Deinde cruci affixus est [20], sepultus est, resurrexit, ascendit [21] in caelum ad Patrem suum [22], magno cum honore. Et iterum venturus est cum gloria et apparatu formidolosissimo [23] ad iudicandos vivos et mortuos. Haec ille praedicat [24], hominesque prohibet a deorum [25] obsequio. »

13. Ego vero cum haec audiissem, decrevi ut diluculo, sub ortum solis, praecones ad pronuntiandum (edictum) exirent et universo populo proloquerentur in hunc modum : « Dionysius

— [12] *Proprie:* bene loquens ; *vid. supr., p. 281.* — [13] facie splendidus et rite < loqui Ab > doctus A. — [14] *Vid. hiberica.* Et ex testificatione verborum] eius Aa (*cf. supr. p. 281*); et ex sermone ac verbis eius Ab. — [15] nobis visus est A. — [16] (praedicat et) *om.* Ab. — [17] et ad silentium redigit (*լռեցուցանէ, legendum : լսեցուցանէ*) Aa. — [18] (doctrinam quamdam) *om.* Aa. — [19] et quod dicit hoc Aa. — [20] <illusus est> Ab. — [21] assumptus est A. — [22] (suum) *om.* Aa. — [23] et eum venturum iterum formidolosa cum gloria ad iudicandum (iudicare) Ab. — [24] praedicat <inquiunt> Ab. — [25] deorum <nostrorum> Ab.

და მსაჯულთა მთავარი გიბრძანებს თქუენ რათა ყოველი ერი მოჳკრბეთ ადგილსა მას სამშჯავროსა. რომელ არს არიოპაგჱ. და რომელი დაშთეს და არა მოვიდეს ადგილსა მას პატიჟსა თანამდებ იყოს : » და რამეთუ ათენელთა საქმჱ და განგებაჲ ესე იყო. წადიერად ისმენდიან სიტყუასა ახალსა რათა მეტყუელსა მას სიტყუა უგონ და მისცენ პასუხი : და ვითარ იყო ხვალის დღჱ შეკრბა სიმრავლჱ ურიცხჳ და მოვედ მეცა და დავჯედ საყდარსა ზედა ჩემსა დიდებითა და პატივითა დიდითა და უბრძანე მღდელთა და მთავართა და ბრძენთა ერისათა დასხდომაჲ. და მივავლინე და მოუწოდე პავლეს მოციქულსა და მოვიდა : და იყო ყოველი იგი კრებული დადუმებულ და არავინ მათ გან იტყოდა : და უბრძანჱ პავლჱს სიტყუად რათა ქადაგოს რაჲ იგი აქუს ჩუენდა მომართ : ხოლო მან ღმერთ შემოსილმან და ჭეშმან რჩეულმან და სულისა წმიდისა სადგურმან იწყო სა-

sapientium et iudicum princeps [1], vobis edicit ut universum populum congregetis [2] ad sedem illam tribunalis, qui est Areopagus. (Si) quis autem aberit neque ad dictum locum se contulerit, poenae reus esto [3]. » Et quoniam Atheniensibus haec res et negotium erat, novis sermonibus libenter aures praebebant [4], ut loquenti contradicerent responsumque redderent [5]. Itaque, ut adfuit dies sequens [6], convenit multitudo innumerabilis. Adveni et ego [7] atque consedi in solio meo, cum gloria et honore magno [8] atque sacerdotes, principes, sapientesque populi considere iussi. Tum per apparitores Paulum apostolum citavi [9]; qui advenit. Universus autem coetus tacebat [10], neque ullus ex eo loquebatur [11]. Tunc [12] Paulum verba facere iussi,

13. — [1] Dionysius sapientium princeps et iudex Ab. — [2] ut plebs universa conveniat Ab. — [3] Arispagos et qui non veniet poenas dabit (feret) Ab; Arisp. et qui non veniet ad locum istum poena dignus erit Aa. — [4] *Sic text. hibr., nisi ex* A *et Act. 17, 21 rescribendum :* სმენაჲ და სიტყუაჲ უახლესისა; Atheniensibus mos erat libenter nova dicere et audire Ab; Atheniensibus opus et ordinatio (*կարգաւորութիւն*) erat libenter audire verba ordinationis (*կարգաւորութեան*) nova Aa. — [5] quoniam (*վասն զի*) interrogantis dicta convertunt (ei)que dant responsum A. — [6] mane A. — [7] deinde adveni ego Ab; *om.* Aa. — [8] cum honore et gloria magna Ab. — [9] *Pressius :* misi (expedivi, *արձակեցի* Aa) et... citavi; (apostolum) *om.* Ab. — [10] Et stabant universae multitudines silentio Ab; et universa multitudo obmutuerat Aa. — [11] et nemo loqui poterat Ab. — [12] et Aa.

ჴარებად ჩუენდა ქრისტჱს თჳს დაუყუდნებელითა [1] სიტყჳთა.
უწიწველად და შეუძრწუნებელად თჳნიერ შიშისა და ზარისა
მაღლითა ჴმითა. და თქუა · « გპოვენ თქუენ. მ꞉ ათჱნელნო. გან
ფრდილნი და მოსწრაფენი ფრიად მსახურებასა ზედა კერპ--
თასა. მხიარულნი და მოქადულნი წარწყმედასა ზედა თავისა
თქუენისასა : » და ამას რაჲ იტყოდა ნეტარი მოციქული
არაჲ თუ ლიქნით არცა შფოთით. | არამედ დაწყნარებული- f. 56v
თა გულითა · და არა ჰრქუა მათ ვითარმედ · « გპოვენ
თქუენ ბრძენნი და პატიოსანნი და დიდებულნი. » არამედ · Act. 17, 22
« მოსწრაფენი და განკრძალულნი მსახურებასა ზედა ეშ-
მაკთასა : » ხოლო ერსა მას. ვითარცა ესმეს სიტყუანი ესე.
აღიძრნეს გულის წყრომითა დიდითა. და უკუეთუმცა არა
შიშისა ჩემისა გან დაყენებულ იყვნეს. მუნთქუესვე ენება
ქვისა დაკრებაჲ მისი და მოკლვაჲ ვიდრე სიტყჳსა მისისა
აღსრულებადმდევე : და კუალად თქუა პავლჱ · « ვიქცეოდე

13. — [1] *Cod.* და უყდღნებელითა.

ut pronuntiaret [13] quid ad nos (dicere) haberet [14]. Ille autem theophorus, vas electum et sancti Spiritus habitaculum nobis Christi evangelium annuntiare coepit, liberrima oratione [15], intrepide et impavide, sine metu nec terrore, clara voce, et dixit [16] : « Comperi vos, o Athenienses, idolorum obsequio mancipatos et in eo diligentissimos atque vestra perditione laetos et elatos [17]. » Et haec quidem [18] profatus est beatus apostolus, sine ulla assentatione [19] aut perturbatione, sed tranquillo animo. Neque dixit illis : « Comperi vos sapientes et honestos [20] et illustres, » sed « diligentes et superstitiosos in daemonum [21] obsequio. » Iamvero populus ut haec verba audivit, vehementi indignatione commotus est, et nisi [22] mei timore fuisset prohibitus [23], extemplo eum lapidare voluisset [24] atque occidere, ante

— [13] iussi Paulum praedicare A. — [14] oraculum quod ad nos habebat a Domino Ab. — [15] evangelizare <et Ab> Christum verbis A. — [16] terrore sacerdotum <idolorum Ab> voce [magna *om.* Aa] dixit A. — [17] castigatos et diligentes <magis Aa > in obsequio idolorum laetantes et gloriantes [gloriationem, *գովութիւն* Ab] perditione animarum vestrarum A. — [18] et quando haec Ab. — [19] sine tristitia A. — [20] (et honestos) *om.* Ab. — [21] idolorum A. — [22] extemplo repleti sunt tristitia magna et invidia. Et nisi Ab. — [23] et nisi timor mei eos prohibuisset A. — [24] voluisset lapidare (eum Aa) et occidere (**Paulum Ab**).

რაჲ სამსახურებელთა თქუენთა. ვპოვე ბომონი რომელსა
Act. 17, 23 ზედა წერილ იყო · « ღმერთი უცნაური მიუწდომელი და მიუ-
თხრობელი და შეუზომელი : » მას ღმერთსა დაუსაბამოსა
დაფარულსა და შეუსაზღვრებელსა. რომელისა თჳს თქუეს
Act. 17, 28 ბრძენთა თქუენთა ვითარმედ · « ნათესავ მისა ვართ. » მას
Act. 17, 23 ვქადაგებ და ვახარებ თქუენ · და ვჰმსახურებ მას ღმერ-
თსა დაფარულსა და დიდად ძლიერსა · რომელი გარდა-
მოჴდა ფარულად. და შეიმოსა გუამი სრული უცოდველი : »

14. და მერმე იწყო სასწაულთა ქრისტჱს ღუთისა ჩუენი-
სათა თხრობად. და ყოველთა საქმეთა მისთა ვიდრემდის
მოიწია ჯუარცმსა მისსა და მზისა დაბნელებასა და სიკუდი-
ლსა მისსა და ქუეყანისა შეძრვასა და კლდეთა შემუსრვასა [1]
და კერპთა დაცემასა და წარწყმედასა : და დღჱცა იგი

14. — [1] *Cod.* შემუსვასა.

etiam quam orationem suam absolvisset. Rursus dixit Paulus : « Cum delubra vestra circumirem [25], aram (βωμός) inveni in qua scriptum erat : « Deus ignotus, incomprehensibilis, ineffabilis et immensus [26]. » Hunc Deum increatum, absconditum, infinitum, de quo dixerunt sapientes [27] vestri : « genus illius sumus, » hunc vobis praedico et annuntio vobis ; huic Deo abscondito et admodum [28] potenti servio ; qui occulte [29] descendit [30], et corpus perfectum induit peccati [31] expers.

14. Deinde coepit narrare [1] miracula Christi Dei nostri et omnia eius opera [2], donec pervenit ad [3] eius crucifixionem, solisque obscurationem, mortem illius, terrae motum [4], saxorum fracturam, idolorumque eversionem et ruinam. Diem quoque et diei horam et annum nobis indicavit [5], et quotus esset illo die

— [25] circuivi per id quod colitis et ibi A ; *cf. supr., p. 281.* — [26] Deus ignotus, et Deus deorum *Eclog. I;* (et immensus) *om.* A. — [27] Deum ignotum incomprehensibilem de quo dixerunt et sapientes vestri : ipsius et genus sumus Ab. — [28] (admodum) *om.* A. — [29] modo non aspectabili Aa. — [30] qui descendit ad nos ineffabiliter Ab. — [31] <et> peccati A.

14. — [1] dicere Aa ; dixit Ab. — [2] miracula Domini nostri narrando omnia opera eius Aa ; miracula Christi et opera eius Ab. — [3] (donec-ad) deinde Ab ; et Aa. — [4] crucifixionem eius, mortem, resurrectionem obscurationem solis, terrae m. Aa ; crucif. eius, mortem, resurrectionem, obscurationem solis in eius passione, terrae motum Ab. — [5] (et-indicavit) *om.* Ab ; et horam diei et omnia narravit Aa.

და ჟამი დღისაჲ მის და წელიწადი იგი გუაუწყა. და რავდენ იყო რიცხჳ მთოვარისაჲ დღესა მას : მაშინ უბრძანე პავლეს თათა დადუმნეს· და წარვავლინჱ პა|ტიოსანი იგი f. 57
მოწაფჱ ჩემი ასლიფოს. რომელი იყო ჩემთანა ბალბაქს. და მომართუა მე აღწერილი იგი რომელი მე და მან ბალბაქს შინა დავწერეთ ჟამსა მას შინა საშინელსა. და უბრძანჱ მას რათა წარიკითხოს კმითა მაღლითა ყოველსა მას ზედა კრებულსა : და მუნთქუესვე მრწმენა მე ქრისტჱ ძჱ ღუთისა ცხოველისაჲ ვითარმედ იგი არს უცნაური ღმერთი დაფარული და დაუსაბამოჲ <და> მიუწდომელი : და უბრძანე პავლჱ მოციქულსა რათა განმზადოს სანათლოჲ ვითარცა სათნო უჩნდეს : და ვითარცა ყო ესე. მას ჟამსა ნათელი მომცა მე და ცოლსა ჩემსა და მრავალსა ერსა ათენელსა. მამათა და დედათა : ხოლო მიერ ჟამით გან შეუდეგ ნეტარსა მოციქულსა დამარის ცოლი ჩემი. და არა განვეშოვრენით მას Cf. Act. 17,34

lunae numerus [6]. Tunc Paulum conticescere [7] iussi. Et misi reverendum discipulum meum, Asliphos, qui mecum [8] fuerat (in urbe) Balbaq; et attulit mihi [9] libellum [10] quem ego et ille, in urbe Balbaq conscripseramus in hora illa formidolosa [11], eique praecepi ut istum clara voce praelegeret coram universo illo coetu [12]. Continuo Christus filius Dei vivi fidem mihi dedit (ut crederem) [13] eum esse ignotum Deum, absconditum, increatum et incomprehensibilem [14]. Itaque Paulo apostolo [15] praecepi ut baptisterium [16] pararet, prout ei videretur [17]. Quod cum fecisset, ilico baptismum dedit mihi, uxori meae, multisque [18] (e) populo Atheniensi, viris et mulieribus [19]. Exinde porro beatum

— [6] numerus < die illo > Aa. — [7] (Paulum) conticescere *om.* Ab. — [8] Aslipos, qui mecum < tunc > Aa. — [9] (mihi) *om.* Aa. — [10] scriptum (*զգրեալն, cf. supr., p. 281)* quod [ego-Balbaq *om.*] conscripseramus Aa. — [11] illo die in Balbaq Ab. — [12] ad audientiam universi populi Aa ; ad audientiam omnium qui illic apud Paulum aderant Ab. — [13] Continuo credidi ego Christo filio Dei < vivi *Auch.* > A. — [14] esse Deum absconditum [increatum *om.* Ab] et incomprehensibilem A ; Deum ignotum, absconditum *Auch.* — [15] (apostolo) *om.* Ab — [16] < mihi > res baptismi (*զմկրտութիւն իրս*) A. *Vid. supr., p. 281*; (mihi) *om. Auch.* — [17] (prout videretur) *om.* Ab. — [18] baptizavit me et uxorem meam < Damarim et discipulum meum Asliphos et magistrum meum in exteriore scientia Hierotheum > et alios multos Ab. — [19] multos e viris mulieribusque Ab ; aliam multam plebem virorum et mulierum Aa ; plebes ex Atheniensibus viris et mulieribus *Auch.*

ვიდრემდის განვიდა იგი საწუთროჲსა გან · და მან ჴელითა თჳსითა მაკურთხა მე ეპისკოპოსად ქალაქსა ჩემსა ზედა ათენას :

15. მე. ძმანო ჩემნო საყუარელნო. არათუ კაცთა მიჴსნეს მე მსახურებისა გან კერპთაჲსა[1]. არამედ სიბრძნე მან საღმრთომან მიჴსნა მე და მომცა[2] მე პატივი და დიდებაჲ და მთავრობაჲ საწარმართოსა შინა ჩემსა და უფროჲსღა ქრისტიანობაჲსა[3] : რამეთუ[4] არა რაჲ არს უფროჲს სიბრძინისა და უჴემთაეს მეცნიერებისა. რამეთუ იგი არს საუნჯჱ ყოვლისა სათნოებისაჲ და შესაძინელი სულისაჲ. და მით იცნობების ყოველი საქმჱ დაფარული და ცხადი. და მით გამოირევის საიდუმლოჲ უცნაურთა. და მით გულისხმაიყოფ ვის ვითარ | იგი ჯერ არს მსახურებაჲ ღუთისა ჩუე-

15. [1] *Cod.* : კრპთაჲ : სა *add. man. pr. supr. lin.* [2] *Cod.* მოცა. [3] *Cod.* ქრისტიანობასა : ჲ *inseruit man. prim.* ? [4] *Cod* და რ̄.

apostolum secuta est Damaris uxor mea[20], neque ab eo discessimus donec ex ista mortalitate[21] exiit. Ipse manu sua episcopum me consecravit[22] Athenarum civitatis meae[23].

15. Me, fratres mei carissimi, ab idolorum obsequio non homines liberarunt[1], sed sapientia illa divina me liberavit. (Haec) mihi dedit honorem, gloriam et principatum, et quando infidelis eram et multo magis cum christianus fui[2]. Quoniam[3] nihil est sapientia maius et scientia excellentius : quippe[4] hic est omnis gratiae[5] thesaurus, hoc animi emolumentum. Hac res[6] omnis cognoscitur abscondita et manifesta. Hac explicatur mysterium (rerum) ignotarum[7], et ex ea intellegitur, sicut oportet, obse-

— [20] ego vero et Damaris uxor mea ex eo tempore secuti sumus Paulum Ab ; ego vero exinde secutus sum beatum apostolum et Damaris uxor mea Aa ; et me addixi Paulo ego et Maria uxor mea *Auch.* — [21] e terra A ; e t. < ista > *Auch.* — [22] constituit (posuit) Ab. — [23] civitatis Atheniensium *Auch.*

15. — [1] Homines eduxerunt et liberarunt Aa ; ego *(sic)*, fratres mei c., non mihi humanitus datum est a daemonum obsequio removeri Ab. — [2] *Pressius :* in gentilitate mea... in christianitate mea. ; *cf. armen.* — [3] sapientia Dei fuit quae me eripuit et dedit mihi sapientiam et magnitudinem et principatum in gentilitate mea quoniam Aa ; sap. D. f. quae dedit mihi ingenium et eripuit me ab hellenismo (*յունայնութեան*) et in gentili sapientia dedit mihi principatum et magnitudinem. Et Ab. — [4] nihil est scientia maius quippe A. — [5] probitatis (*հաւատարմութեան*) A. — [6] opus A. — [7] secreta (rerum ignot.) Aa ; secreta ignota Ab.

ნისაჲ იესუ ქრისტჱსი. რომლისაჲ არს დიდებაჲ და პატივი და შუენის ქებაჲ და თაყუანისცემაჲ მამისა თანა დაუსაბამოჲსა. სულისა წმიდისა თანა ცხოვრებისა მომცემელისაჲ. აწ და მარადის და უკუნითი უკუნისამდე : ამენ :

quium Dei nostri Iesu Christi [8], cui debetur gloria, honor, laus et adoratio, pariter atque Patri increato et Spiritui sancto vitae auctori, nunc et semper et in perpetuam aeternitatem [9]. Amen.

— [8] intellegitur quomodo oporteat colere Dominum n. I. C. A. — [9] quem decet gloria principatus et honor nunc et semper et in saecula saeculorum **Aa** ; cui potentia et gloria in s. s. Ab.

Cyprien d'Antioche et Cyprien de Carthage

L'anniversaire du martyre du grand évêque de Carthage Cyprien tombe le 14 septembre. Actuellement, à cause de l'Exaltation de la Sainte-Croix, cette fête a été remise au 16 du même mois. Le 26 septembre chez les latins, le 2 octobre chez les grecs se célèbre la fête d'un autre Cyprien, évêque d'Antioche. Un des panégyriques de S. Grégoire de Nazianze a pour sujet un évêque Cyprien que l'on est embarrassé de désigner, car il y est dépeint avec des traits empruntés à l'histoire des deux homonymes que nous venons de nommer. On dit généralement que l'orateur a voulu faire l'éloge de l'évêque de Carthage, mais qu'il l'a confondu avec l'évêque d'Antioche [1].

L'objection naît d'elle-même. Comment, à une époque si peu éloignée des événements, pareille confusion a-t-elle pu se produire chez un esprit aussi cultivé que Grégoire de Nazianze, à propos d'un martyr dont la fête était établie dans son église, l'un des plus célèbres dans l'histoire des persécutions ? La réponse dont on se contente généralement se trouve dans l'exorde du discours. Le saint était à la campagne. Il ne songea pas qu'on attendait de lui quelques paroles le jour de la fête de S. Cyprien. Il la laissa passer et ne rentra que le lendemain. Le panégyrique qu'il prononça fut donc improvisé. Il ne faut pas s'étonner que l'orateur ait eu quelques défaillances de mémoire et qu'il n'ait pas eu le temps de mettre de l'ordre dans ses souvenirs.

L'explication est-elle satisfaisante ? L'examen qui va suivre le dira. Les textes qui se rapportent au sujet ont une certai-

[1] *De sanctis, Cypriano, Iustina et Theoctisto seu Theognito martyribus*, dans *Acta SS.*, Sept. t. VII, p. 195-262 ; TH. ZAHN, *Cyprian von Antiochien und die deutsche Faustsage*, Erlangen, 1882 ; M. GUIGNET, *Saint Grégoire de Nazianze orateur et épistolier*, Paris, 1911 ; TH. SINKO, *De Cypriano martyre a Gregorio Nazianzeno laudato*, Cracoviae, 1916 ; R. REITZENSTEIN, *Cyprian der Magier*, dans *Nachrichten von der Kön. Gesellschaft zu Göttingen*, 1917, p. 38-79.

ne importance au point de vue littéraire et la date que l'on assigne au panégyrique, 379, est un point de repère dans l'histoire des origines de l'hagiographie.

I

Nous supposerons connus la vie et le martyre de S. Cyprien de Carthage, les Actes proconsulaires et la *Vita et passio* attribuée au diacre Pontius. Durant la persécution de Dèce, Cyprien s'était dérobé aux recherches. Sous Valérien il fut exilé d'abord, puis rappelé et condamné à périr par le glaive en 258. Cette mort glorieuse consacra la réputation qu'il s'était faite par ses écrits. Peu de martyrs parvinrent à une renommée plus universelle, et au milieu du IVe siècle, le grand évêque de Carthage figurait au calendrier romain.

On ne peut en dire autant de Cyprien d'Antioche. Ce martyr d'Orient n'a trouvé place ni dans le calendrier oriental ni dans aucun autre ancien calendrier. Dans l'antiquité il n'existe pas la moindre trace d'un culte rendu à sa mémoire et toute sa notoriété provient des pièces hagiographiques dont il est le héros.

Les plus anciennes, celles que l'on peut regarder comme la source de toutes les autres, sont au nombre de trois et forment série. Elles sont intitulées : I. Conversion de Cyprien. II. Confession de Cyprien. III. Passion de Cyprien [1]. Nous en esquisserons rapidement le contenu.

I. Conversion de Cyprien. A Antioche une vierge nommée Justa, dont le père s'appelait Aedesius et la mère Clédonia, entendit un jour par sa fenêtre le diacre Praylius prêcher sur les mystères de la religion chrétienne. Elle en fut touchée et s'en ouvrit à sa mère. Celle-ci en parla à son mari. A la suite d'une vision, ils allèrent tous ensemble trouver le diacre et voulurent être présentés à l'évêque Optatus, qui leur conféra le baptême. Aedesius, qui était prêtre des idoles, reçut le sacerdoce et mourut dix-huit mois après.

Justa fréquentait l'église assiduement. Un riche païen, le scolastique Aglaïdas, la voyait souvent passer et s'éprit d'elle. Toutes ses avances furent repoussées et une tentative de

[1] *BHG.* 452-55.

s'emparer de la jeune fille par la violence tourna à la confusion d'Aglaïdas.

Celui-ci s'en alla trouver le magicien Cyprien, qui, moyennant une grande somme d'argent entreprit de s'emparer de Justa par ses sortilèges. Il évoqua le démon, qui lui donna un poison à répandre autour de la maison de la jeune fille.

Cependant celle-ci s'était levée pour prier. Lorsqu'elle commença à éprouver les effets de l'œuvre diabolique, elle se munit du signe de la croix et adressa à Dieu une fervente prière. Le démon fut honteusement chassé. Il apparut à Cyprien et lui avoua sa défaite par le signe sacré. Cyprien appela un autre démon. Une nouvelle tentative eut aussi peu de succès que la première.

Alors Cyprien fit apparaître le père des démons qui promit de livrer la jeune fille dans six jours. Il prit lui-même la forme d'une jeune vierge et alla trouver Justa, se disant envoyé par le Christ pour mener avec elle la vie parfaite. Invitée à sortir, Justa découvrit le piège, et s'armant de la prière et du signe de la croix, elle chassa le maudit.

Sommé par Cyprien de dire ce qui le paralysait ainsi, le démon avoua que c'était le signe du crucifié, que celui-ci le surpassait en puissance, qu'il était le juge souverain des anges et des hommes. Aussitôt Cyprien renonça au démon, le chassa par le signe de la croix et rendit gloire au Christ. Il prit ses livres, les remit à l'évêque Anthime pour être brûlés et se déclara chrétien. Puis il retourna chez lui brûler ses idoles.

Le lendemain, qui était le samedi-saint, Cyprien se rendit à l'église. Il y entendit des lectures appropriées à sa situation ainsi que l'allocution de l'évêque. Lorsque le diacre Astérius fit sortir les catéchumènes, Cyprien refusa de partir et demanda le baptême, qui lui fut accordé. Huit jours plus tard il fut fait lecteur. Le vingt-cinquième jour il devint sous-diacre et portier, le cinquantième, diacre. L'année révolue il fut ordonné prêtre et seize ans plus tard l'évêque Anthime le fit agréer comme son successeur. Il éleva la vierge Justa, qui reçut alors le nom de Justine, au rang de diaconesse et la plaça à la tête d'un monastère. Quant à lui il s'appliqua surtout à combattre l'hérésie.

II. Dans la Confession de Cyprien, c'est lui-même qui prend la parole. « Vous tous, dit-il, qui progressez dans la voie des

mystères du Christ [1], voyez mes larmes et reconnaissez la force cachée dans ces mystères. Vous qui mettez votre confiance dans les œuvres du démon, apprenez de moi quelle est leur vanité. » Il ajoute que personne plus que lui n'a été enfoncé dans la superstition et ne connaît mieux que lui tout ce qui a rapport aux dieux. Consacré à Apollon dès ses plus tendres années, il fut avant l'âge de sept ans initié aux mystères de Mithra et de Déméter et devint néocore à l'acropole d'Athènes. Il demeura quarante jours à l'Olympe où il fut témoin des spectacles les plus fantastiques. A quinze ans il avait été instruit par sept hiérophantes, et avait appris à connaître les vertus des fruits, des arbres, des herbes et de tout ce qui est sur terre, dans l'air et dans la mer. Son éducation fut complétée à Argos, à Élis, à Lacédémone. Les Phrygiens et les barbares lui enseignèrent la divination et tout ce qui s'y rattache. Rien ne lui resta caché dans aucune branche du savoir ou des pratiques mystérieuses.

A vingt ans, il se rendit à Memphis en Égypte, s'y fit instruire de tout ce qui concerne les démons et leur action sur le monde et s'initia aux pratiques de la superstition et de la magie. A trente ans, il alla demander aux Chaldéens la science de l'air et des astres. Il vit le diable en personne, et celui-ci lui confia une phalange de démons avec licence d'être mis au courant de tous les secrets et de tous les prestiges.

La vierge Justine lui fit comprendre que tout cela n'était que mensonge et faiblesse. Revenu de Chaldée à Antioche, il s'était fait une grande réputation de philosophe et de magicien et tout le monde reconnaissait son pouvoir sur les démons ; ses succès lui avaient donné la persuasion qu'il n'y a pas d'autre dieu. Un jour Aglaïdas vint le trouver et lui parla de son amour pour Justine. Toute la phalange des démons dont il disposait fut mise en mouvement. Les prières de la vierge le réduisirent à l'impuissance.

Après soixante-dix jours d'efforts inutiles, les princes des démons avec le chef à leur tête se mirent à l'œuvre. Ce n'était plus seulement Aglaïdas, ajoute Cyprien ; moi aussi j'étais épris de la jeune fille. Le démon essaya de calmer sa passion, mais n'y réussit pas. Il voulut substituer une autre

[1] D'après la leçon adoptée par Zahn, il faudrait lire : « Vous tous qui êtes hostiles aux mystères du Christ. » Reitzenstein préfère celle que nous suivons (προκόπτετε au lieu de προσκόπτετε). Voir *Nachrichten*, t. c., p. 50.

jeune fille à Justine auprès d'Aglaïdas, qui ne se laissa pas tromper. Puis il se montra sous la forme de Justine. Mais à peine Aglaïdas avait-il prononcé le nom de la vierge que le fantôme s'évanouit. Cyprien était là, impuissant. Lui-même prenait toutes les formes, se changeait en femme, en oiseau. Mais dès qu'il approchait de la porte de l'appartement, le sortilège cessait et il reprenait sa forme d'homme. Un jour il changea Aglaïdas en passereau. Mais dès qu'Aglaïdas vit la jeune fille, il perdit sa forme d'emprunt et eut beaucoup de peine à descendre du toit où il s'était perché. Alors le démon envoya à Justine des maladies et des souffrances. Puis il s'en prit à ses parents, à leurs troupeaux, à leur personne. Justine les soutenait de ses encouragements, guérissait leurs maladies. La peste éclata, et un oracle déclara qu'elle ne cesserait que lorsque Justine se donnerait à Aglaïdas. Justine calma le peuple, et fit cesser la peste. Le peuple glorifiait le Christ et insultait Cyprien.

Alors Cyprien, voyant que rien ne prévalait contre le Christ et sa croix, rentra en lui-même et se mit à reprocher au démon ses fraudes et ses faiblesses. Furieux, le démon se jeta sur lui. Mais Cyprien eut recours, pour le chasser, au signe de la croix. En le quittant il lui fit des menaces. « Le Christ, dit-il, n'accueille pas ceux qui sont à moi. » Cyprien était terrifié.

« Vous qui êtes ici, continue-t-il, ayez pitié de ma misère. Dites-moi si le Christ peut être apaisé, s'il me recevra repentant, s'il m'aidera à me délivrer de mon impiété. » Un certain Timothée le rassura, lui prêcha la miséricorde du Seigneur et l'engagea à se présenter à l'évêque. Alors Cyprien se mit à raconter devant tout le monde ses péchés et ses crimes : assassinats, sacrilèges, maléfices, adultères, impuretés de toute sorte, impiétés et blasphèmes. Y a-t-il un pardon pour tant de méfaits ? Et il a été pour tant d'autres une cause de perdition. Il a eu des disciples et des imitateurs, il les a poussés au péché. Enfin il n'est pas de crime dont il ne se soit rendu coupable. Comment peut-on dire que le Christ l'accueillera ? Il s'est moqué de Dieu, il a empêché beaucoup de gens de se faire chrétiens, il a affirmé que le Christ n'est pas Dieu. Enfin il se tut, suffoqué par les larmes. Toute l'assistance pleurait. Cyprien étendu par terre, les habits déchirés, les cheveux en désordre, criait : « Malheur à moi, je suis perdu. »

Son ami Eusèbe l'exhorte à ne pas désespérer. L'ignorance est une excuse de ses fautes. Cyprien lui demande s'il y a

dans l'Écriture des exemples d'un grand pécheur reçu en grâce par le Christ. Alors commence, dans la bouche d'Eusèbe, une longue énumération de traits et de sentences tirées des deux Testaments et démontrant l'infinie miséricorde de Dieu. Eusèbe y ajoute une chaleureuse exhortation à la confiance. Pourvu qu'il fasse pénitence, tous ses péchés seront pardonnés. Il sera bien reçu par les chefs de l'Église, qui lui expliqueront tout ce qui a trait à la pénitence ; il verra les beautés de la liturgie.

Cyprien embrassa Eusèbe, qui l'emmena chez lui et lui fit prendre quelque nourriture. Il avait jeûné trois jours. Puis on le mena à l'église. Il fut émerveillé de tout ce qu'il vit et entendit. Le lendemain il brûla publiquement ses livres et alla trouver l'évêque. Justine, à cette nouvelle, fit tomber ses cheveux et donna son bien aux pauvres. Aglaïdas se convertit ; Eusèbe devint prêtre ; Cyprien, après avoir reçu le baptême, se mit à prêcher le Christ.

III. La Passion de Cyprien. Cyprien confirmait dans la foi le troupeau du Christ. Le démon fit savoir à Eutolmius, comte d'Orient, que Cyprien, docteur des chrétiens, ainsi qu'une vierge se montraient ennemis déclarés des dieux. Eutolmius les fit saisir tous les deux et conduire à Damas. Il interroge Cyprien : « C'est vous le docteur des chrétiens ? » Cyprien répond qu'autrefois il a commis beaucoup de crimes et raconte comment il a essayé d'amener Justine à se donner à Aglaïdas, en lui envoyant par trois fois les démons. Mais il a appris à connaître la vertu du signe de la croix, s'est converti, a porté ses livres à l'évêque et les a brûlés. Il engage le juge à quitter la folie des idoles.

Le comte le fait suspendre, pendant qu'on lui racle les chairs. Justine est fouettée avec des nerfs de bœuf. Elle chante les louanges de Dieu ; Cyprien reste insensible. L'évêque est envoyé en prison, tandis que Justine sera gardée dans la maison de Terentius. Lorsqu'elle y entre, toute la maison est illuminée. Quelques jours après on les ramène à l'audience. Le juge les fait précipiter dans la poix bouillante qui ne leur cause aucun mal. Il les accuse de magie. Un de ses amis, nommé Athanase, prêtre des idoles, se présente pour sauver l'honneur des dieux. Il se jettera dans les flammes ; les dieux le protégeront. Mais à peine s'est-il approché du brasier que le feu le dévore.

Le juge appelle Terentius et le consulte. Celui-ci est d'avis que les martyrs doivent être envoyés à l'empereur. Eutolmius les expédie à Nicomédie et écrit en même temps à Dioclétien qui, après avoir pris connaissance de la lettre, condamne les saints à être décapités. Les corps furent exposés aux bêtes. Six jours après, des matelots les enlevèrent et les portèrent à Rome, à une dame du nom de Rufine, qui leur donna une sépulture honorable.

Vers le milieu du Ve siècle, l'impératrice Eudoxie réunit en un seul poème les trois pièces que nous venons d'analyser [1]. Un texte latin, pas très ancien, les réunit de même [2]. Dans les manuscrits grecs la conversion est souvent suivie de la Passion, tandis que la confession reste isolée. Métaphraste de même se contente de joindre la première et la troisième partie, et la version syriaque des actes de Cyprien suit la même tradition.

Il suffit d'ailleurs de lire attentivement la Confession pour se convaincre qu'elle n'est pas, à proprement parler, une suite de la Conversion, dont elle reprend en partie les données. Qu'elle ne soit pas de la même plume, c'est ce qu'il est aisé de conclure du style et de l'allure générale de la pièce, et il ne faut pas s'attarder à faire cette démonstration. Il y a aussi plus d'une divergence dans les détails, et la mise en scène n'est pas la même de part et d'autre. Ainsi par exemple d'après la Confession le démon ne réussit pas à pénétrer dans l'appartement de Justine ; d'après la Conversion il y entre à plusieurs reprises, bien qu'en somme il abandonne beaucoup plus tôt ses attaques que dans la Confession. Dans la Conversion il n'est plus question des parents de Justine au temps de ses épreuves. Dans la Confession, les parents y ont leur part. D'une part on voit Cyprien brûler ses livres de magie avant d'aller trouver l'évêque ; de l'autre il les donne à l'évêque pour les brûler. D'après la Conversion Cyprien reçoit presque aussitôt le baptême, après quoi il est revêtu successivement de tous les ordres sacrés et devient évêque d'Antioche. Dans la Confession il est baptisé plus tard et il n'y a aucune allusion à des fonctions ecclésiastiques. Dans le premier récit Aglaïdas dis-

[1] *BHG*. 458, 459.
[2] *BHL*. 2048-2050.

paraît après l'insuccès de l'intervention diabolique ; dans le second il se convertit comme Cyprien.

Pourtant la Confession serait bien difficile à comprendre si nous n'avions par la Conversion. Elle débute ex abrupto par un long monologue, et ne porte pas en elle-même les éléments nécessaires pour éclairer la situation. La difficulté ne tient pas seulement à des maladresses de rédaction. On ne sait pas à quel auditoire s'adresse ce discours, et bien des allusions rapides supposent un récit plus détaillé, de même les interventions de certains personnages, qui ne sont nulle part annoncés. N'acceptons donc pas la Confession comme un morceau complet. Elle suppose au moins une introduction qui mette chaque chose à sa place. Comme l'auteur n'a pas pu prendre pour point de départ la Conversion sous sa forme actuelle, Zahn a raison de postuler un récit perdu, auquel la Confession faisait suite.

Celle-ci se compose de deux parties (1-14 ; 15-28). Dans la première Cyprien se donne comme une sorte d'Apollonius de Tyane. Ce dernier, dans sa jeunesse, est entré au service d'Asclepios ; ainsi Cyprien a été voué au service d'Apollon. Cyprien comme Apollonius a été initié à tous les mystères, il a fait de lointains voyages et a longtemps étudié la nature des dieux et les forces de la nature. C'est le philosophe magicien. Dans la seconde partie, il reprend la confession de ses péchés, et on ne s'attend pas, après les paroles que Timothée lui a adressées, à entendre Eusèbe lui tenir le langage que lui prête le narrateur. Les répétitions, le défaut de suite, le changement d'allures, le lien très lâche avec ce qui précède, ont fait émettre l'opinion que cette partie a été rédigée plus tard.

Ainsi donc, la Confession, qui forme un tout peu homogène, exploite le même thème que la Conversion, la suppose en quelque manière, mais ne fait pas corps avec elle. La Passion qui, dans certains manuscrits et dans le texte de Métaphraste, est soudée à la Conversion, est-elle du même auteur et doit-elle être considérée comme faisant avec elle partie intégrante de la Vie et du martyre de S. Cyprien ? Ici du moins il n'y a pas de contradictions entre les deux morceaux. Mais il y a les différences de style, et il serait assez étrange que le même auteur reprît les détails qu'il vient de raconter dans la première partie, pour les faire repasser sous les yeux du lecteur dans l'interrogatoire des martyrs. Il est beaucoup plus probable que la Conversion a été conçue comme un ré-

cit complet. Plus tard il s'est trouvé un hagiographe qui, ayant entendu parler du martyr Cyprien, a cru devoir donner à cette histoire sa conclusion, et au lieu d'y ajouter un simple appendice, a repris le sujet pour écrire un récit séparé, dans lequel il a utilisé les données de son devancier. Qu'il en est probablement ainsi, le caractère des deux morceaux semble le confirmer. L'auteur de la Passion ne possède à aucun degré le don de l'invention. Dans la Conversion, nous suivons les développements originaux qui concourent à prouver une thèse. Le récit du martyre est jeté dans le moule banal des Passions épiques, et rien n'y manque des épisodes classiques qui caractérisent le genre, les discours, les tourments multipliés, l'insensibilité des martyrs et le reste.

Quelle qu'ait été sa forme primitive, la Conversion est pour nous le point de départ de toute cette littérature, et c'est aussi le seul des trois morceaux qui offre quelque prise à l'historien désireux d'apprécier la dose de réalité qu'elle recèle. Les premiers résultats du contrôle ne sont guère encourageants. On songe naturellement à la liste épiscopale d'Antioche, qui nous est fort bien connue. Les noms d'Optat et d'Anthime n'y figurent pas, celui de Cyprien non plus, et il faudrait une autre autorité que celle de notre anonyme, un autre document que cette histoire d'amour, de magie et d'apparitions diaboliques pour nous persuader qu'il doit y prendre place. Visiblement, la Conversion de Cyprien est un roman pieux, destiné à satisfaire le goût du public pour les mystères et les diableries, tout en lui inculquant quelque vérité salutaire : l'impuissance du démon et la puissance du Christ, l'efficacité du repentir qui mène un grand criminel jusqu'au sommet de la hiérarchie ecclésiastique. Le sujet de la jeune fille dont un amant veut se rendre maître moyennant des sortilèges et par l'intervention du démon devait passionner des lecteurs au courant de quelques retentissantes affaires, comme celle que raconte Théodoret à propos du solitaire Macedonius, arrivée précisément à Antioche [1]. On ne doutait pas de la réalité de ces incantations, et ce n'est pas sans un calcul psychologique assez habile que les conteurs avaient l'habitude de mêler à leurs récits, auxquels ils pensaient par là donner plus d'autorité, des noms qui n'étaient point étrangers au public. Optat était un évêque africain cité dans les Actes de Perpétue et Félicité qu'on lisait

[1] *Philotheos historia*, c. XIII.

partout, Anthime était le célèbre évêque-martyr de Nicomédie, Aedesius était un philosophe fameux. Nous ne savons où a été pris le nom de Justine. Mais les lecteurs familiarisés avec les *Acta Theclae* retrouvaient la vierge qui, de sa fenêtre, écoutait l'apôtre Paul, dans celle qui de sa fenêtre aussi, assistait aux sermons de Praylius. Quant à Cyprien, il y avait longtemps que sa renommée avait franchi les limites de l'Afrique et pénétré en Orient comme celle d'un grand docteur et même d'un thaumaturge [1]. Il est probable que l'auteur de la Conversion a songé à lui lorsqu'il a choisi ses personnages, et que le prestige de la science, qui était, dans ces contrées, la caractéristique du grand évêque africain, détermina son choix. Il ne serait donc pas exact de dire que Cyprien de Carthage est le héros de l'histoire de Cyprien le mage. Il n'a fait que prêter son nom.

II

Le panégyrique de S. Cyprien par Grégoire de Nazianze est une des œuvres les plus curieuses que nous ait laissées ce père, et pose des problèmes qu'il n'est pas aisé de résoudre. Sans doute l'évêque parla de S. Cyprien presque sans préparation. Mais le texte qui nous est parvenu représente-t-il son improvisation ? N'a-t-il pas été rédigé à loisir après la cérémonie ? Il y a de fortes raisons de le croire, car nous y cherchons en vain les traces inévitables d'une conception rapide et insuffisamment mûrie. Le style en est soigné, les développements se suivent avec beaucoup de logique et, si l'on peut y relever des erreurs, elles sont de celles que le tempérament de l'orateur suffit à expliquer.

Séparons d'abord de ce discours l'introduction ou l'exorde (1-4) et la conclusion (18-19), dont nous n'aurons pas à nous occuper spécialement. Le corps du discours, où il est question de Cyprien, est seul à nous intéresser. Nous suivrons l'orateur pas à pas.

Cyprien n'est pas pour lui un martyr ordinaire : τὸ τιμιώτατόν μοι καὶ πρᾶγμα καὶ ὄνομα πλέον ἢ κατὰ τοὺς ἄλλους μάρτυρας · φθόνος γὰρ οὐδεὶς παρὰ μαρτύρων μάρτυσιν. C'est le grand martyr de Carthage, connu dans le monde entier. Il était ri-

[1] Macarius Magnes, III, 24, Blondel, p. 109.

che, puissant, noble, de race sénatoriale, jeune, instruit, savant en philosophie et dans toutes les sciences. Son savoir est attesté par des livres excellents et nombreux, qu'il a écrits après sa conversion. L'orateur ne peut pas dire tout ce qui est à la louange de Cyprien. Il choisira quelques traits.

Il parlera d'abord de sa vie passée, et déclare que ce n'est pas faire injure aux saints de rappeler leurs fautes ; ainsi par exemple n'hésite-t-on pas à le faire au sujet de S. Paul et de S. Matthieu. S. Cyprien a lui-même dans un long discours stigmatisé ses crimes : ὁ δὲ καὶ μακρῷ λόγῳ στηλιτεύων τὴν προτέραν ἑαυτοῦ κακίαν. Or voici ce qu'il était. Avant de devenir le disciple du Christ, il était adonné au culte du démon et persécutait les chrétiens. Ajoutez-y qu'il se livrait à la magie, et vivait en esclave des mauvaises passions.

Il y avait une vierge de noble famille, fort belle, dont Cyprien s'éprit. Il se servit du démon pour s'en rendre maître, lui offrant, en échange, des sacrifices et des libations. Dès qu'elle en eut conscience, la jeune fille eut recours à Dieu et implora l'assistance du Christ son époux, rappelant la délivrance de Susanne, de Thècle, des enfants dans la fournaise, et la puissance du Christ contre les démons. Elle s'adresse aussi à la Vierge Marie, et multiplie les jeûnes.

La victoire reste à la jeune fille. Le tentateur est forcé d'avouer sa défaite et de subir le mépris de l'amant ; mais il se venge en prenant possession de lui. Cyprien cependant a recours au Dieu de la jeune fille et va trouver l'évêque pour se faire chrétien. Longtemps l'évêque se refuse à croire à pareil miracle ; mais Cyprien donne une preuve certaine de sa conversion en brûlant publiquement ses livres. L'évêque le reçoit dans le troupeau du Christ, et le fait entrer dans le clergé : πρόβατον ἱερὸν τῆς ἱερᾶς γίνεται ποίμνης, ὡς δὲ ἐγώ τινος ἤκουσα, καὶ νεωκόρος.

Ensuite Cyprien devient évêque, et sa renommée ne reste point confinée dans l'église de Carthage. Elle s'étend par toute l'Afrique, par tout l'Occident et par l'Orient même. C'est ainsi, ajoute l'orateur, qu'il devient nôtre : οὕτω Κυπριανὸς ἡμέτερος γίνεται.

Il reste beaucoup à dire à la gloire de Cyprien. Il faut louer son mépris des richesses et du faste, sa chasteté et le reste ; de même sa science, son enseignement moral et dogmatique.

Cependant la persécution de Dèce sévissait. Cet empereur

visait à surpasser en cruauté tous ses prédécesseurs et à réduire tous les chrétiens, ou mieux le seul Cyprien, car c'était le plus sûr moyen de venir à bout de tous les autres. Cyprien est envoyé en exil. Mais il ne néglige point les siens. Il écrit pour les exhorter, les animer au martyre et leur montrer qu'il faut tout mépriser pour le Christ. Et lui-même pratique ce qu'il enseigne. Précédé d'un grand nombre des siens, il obtient la palme du martyre, et après avoir souffert beaucoup de tourments, il est décapité.

Bien que le nom de Cyprien fût célèbre, son corps resta longtemps caché ; une femme pieuse le gardait. Une révélation le fit découvrir. Ce fut encore une femme qui fut favorisée, et fit rendre à ses reliques les honneurs qui leur étaient dus.

Telle est la marche du discours. Comme on le voit, S. Grégoire n'ignore pas tout ce qui concerne Cyprien de Carthage, mais ne semble pas se douter que les détails connus par les apocryphes se rapportent à un homonyme. Comment s'est-il documenté ? Où a-t-il appris à connaître le Cyprien historique ? Qui l'a renseigné sur le Cyprien légendaire ? Avec quel discernement s'est-il servi de ses sources ?

Les données du panégyrique qui se rapportent clairement à l'évêque de Carthage concernent la persécution, les lettres du saint, ses divers écrits. Examinons-les brièvement.

La persécution mentionnée par S. Grégoire (ch. 14) est celle de Dèce. Cet empereur, après avoir mis tout en œuvre pour gagner Cyprien et s'être heurté à une résistance inébranlable, le condamne à l'exil.

Tout est inexact dans cet exposé. Cyprien ne comparut jamais devant Dèce, et ne fut point exilé par lui. Il échappa à cette persécution par un exil volontaire. C'est en 257, sous Valérien, qu'une sentence d'exil fut prononcée contre lui.

L'orateur continue (ch. 15). Absent de corps, Cyprien soutient son peuple par ses lettres ; il l'exhorte au martyre, lui apprend à ne point préférer aux biens célestes la patrie, la famille, la richesse, la puissance ni aucune des choses de la terre.

Il est certain que l'évêque de Carthage écrivit de son exil des lettres qui relevèrent les courages et stimulèrent la générosité de ceux qui vivaient au milieu du danger, et la pensée vient aussitôt que, dans le passage cité, S. Grégoire résume fidèlement ces lettres, ou du moins que c'est de là qu'il tire

ses développements. Il est vrai qu'il ne parlait pas le latin et ne le comprenait peut-être pas du tout : οὐ γὰρ Ῥωμαϊκός τις ἐγὼ τὴν γλῶτταν, οὐδὲ τὰ τῶν Ἰταλῶν δεινός [1]. D'autre part on ne nous apprend pas qu'une traduction des lettres de Cyprien ait été faite à l'usage des grecs. Mais il n'est pas nécessaire d'insister sur cette difficulté, car elle tombe devant un examen plus attentif de tout le paragraphe. L'amplification du thème a un cachet très oratoire et n'est point empruntée à S. Cyprien. Elle reproduit des idées déjà énoncées par S. Grégoire dans d'autres panégyriques [2]. Ce sont des lieux communs qui cadrent bien avec le sujet, mais qui n'offrent rien de saillant.

Plus intéressantes sont les lignes consacrées à vanter la science de Cyprien :

> τὴν περὶ λόγους φιλοτιμίαν, ἐξ ὧν ἦθος ἅπαν ἐπαίδευσε, καὶ δογμάτων ἀπαιδευσίαν ἐκάθηρε, καὶ ἀνδρῶν βίους ἐκόσμησε, καὶ τῆς ἀρχικῆς καὶ βασιλικῆς Τριάδος τὴν θεότητα τεμνομένην, ἔστι δὲ ὑφ' ὧν καὶ συναλειφομένην, εἰς τὸ ἀρχαῖον ἐπανήγαγεν, ἐν ὅροις μείνας εὐσεβοῦς ἑνώσεώς τε καὶ συναριθμήσεως (c. 13).

Il n'est personne qui ne remarque aussitôt l'anachronisme qui attribue à Cyprien des écrits destinés à combattre non seulement les Sabelliens mais aussi les Ariens. Le sens général de la phrase a été entendu de diverses façons.

Voici une première manière de la comprendre. S. Grégoire distinguerait trois classes d'écrits de S. Cyprien :

1. Les *opera moralia :* ἦθος ἅπαν ἐπαίδευσε.
2. Les *opera dogmatica :* δογμάτων ἀπαιδευσίαν ἐκάθηρε.
3. Les *opera biographica :* ἀνδρῶν βίους ἐκόσμησε.

La première et la seconde catégorie est en effet représentée dans l'œuvre de Cyprien, d'une part par des écrits comme le *de Habitu virginum, de Mortalitate, de Bono patientiae* etc., d'autre part par le *de Catholicae ecclesiae unitate* et certaines lettres d'un caractère dogmatique. Il est vrai que le saint n'a laissé aucun traité sur la Trinité, contrairement à l'indication de S. Grégoire, et quant à la biographie, c'est un genre qu'il n'a certainement pas cultivé. M. Sinko, qui admet la division tripartite, est obligé de conclure que l'orateur a commis une confusion. Il

[1] *Epist.* 173, *P. G.*, t. XXXVII, p. 281.
[2] Les textes dans Sinko, p. 10-14.

a attribué à S. Cyprien ce qui ne convient qu'à Athanase, qui, lui, a laissé outre des œuvres morales, des traités contre les Ariens et les Sabelliens, et aussi une biographie, celle de S. Antoine [1].

La solution est ingénieuse. Mais quelle vraisemblance y a-t-il que l'homme qui avait étudié les œuvres d'Athanase, et consacré à ce grand évêque un long panégyrique, pût à ce point se méprendre ? La distraction dépasse ce que l'on peut attendre même d'un improvisateur, et il faut trouver une autre explication.

La phrase de S. Grégoire n'a d'ailleurs pas la signification que suppose M. Sinko. C'est une période à quatre membres qui se répondent deux par deux : ἦθος ἅπαν ἐπαίδευσε et δογμάτων ἀπαιδευσίαν ἐκάθηρε trouvent leur explication respectivement dans ἀνδρῶν βίους ἐκόσμησε et dans τῆς ἀρχικῆς καὶ βασιλικῆς Τριάδος etc. Il s'agit d'une part de l'enseignement moral de Cyprien, par lequel il releva le niveau des consciences, d'autre part de son enseignement doctrinal, opposé à l'hérésie. Pour établir cette division, il n'était pas nécessaire de connaître les ouvrages de Cyprien. La morale et le dogme font inévitablement l'objet des leçons d'un pasteur des âmes, et ce qui montrerait que l'orateur n'a touché ces deux points que par manière de développement, c'est que la matière doctrinale est caractérisée d'après les préoccupations présentes et nullement en conformité avec les controverses de l'époque de Cyprien.

Nous n'avons rien dit jusqu'ici d'un texte curieux, dont on ne peut s'abstenir de tenir compte, mais qui n'a peut-être pas la portée qu'on lui accorderait à première vue. Rufin prétend que, vers la fin du IV[e] siècle, les Macédoniens faisaient circuler une édition à bon marché des lettres de S. Cyprien, à laquelle se trouvait joint un traité de Tertullien sur la Trinité, et sur lequel ils comptaient pour propager leurs erreurs. Voici son texte :

> Sancti Cypriani martyris solet omne epistolarum corpus in uno codice scribi. Huic corpori haeretici quidam, qui in Spiritum Sanctum blasphemant, Tertulliani libellum de Trinitate, reprehensibiliter quantum ad veritatem fidei nostrae pertinet scriptum, inserentes et quam plurimos codices de talibus exemplariis conscri-

[1] SINKO, t. c., p. 19.

bentes per totam Constantinopolim urbem maximam distrahi pretio viliori fecerunt, ut exiguitate pretii homines illecti, ignotos et latentes dolos facilius compararent, quo per hoc invenirent haeretici perfidiae suae fidem tanti viri auctoritate conquirere. Accidit tamen ut recenti adhuc facto quidam ex nostris fratribus catholicis inventi admissi [1] sceleris commenta retegerent, et ex parte aliqua, si quos possent, ab erroris huius laqueis revocarent. Quam plurimis tamen in illis partibus sanctum martyrem Cyprianum huius fidei, quae a Tertulliano non recte scripta est, fuisse persuasum est [2].

S. Jérôme [3] fait remarquer que le traité de la Trinité dont il s'agit n'est pas de Tertullien mais de Novatien.

La pensée qui vient tout naturellement à la lecture de ce passage, c'est qu'il doit être rapproché du texte de S. Grégoire, et qu'il en fournit l'explication. S. Grégoire a pu avoir entre les mains le *Corpus* des œuvres de Cyprien ; il y a trouvé mêlé un traité de théologie trinitaire ; une classification s'est établie dans son esprit. Il a distingué les écrits de Cyprien qui se rapportent à la morale, ceux qui ont pour objet le dogme, et parmi ceux-ci il a remarqué le traité de la Trinité qu'il a, comme la plupart des lecteurs, attribué par erreur à Cyprien. De là la mention spéciale qu'il fait de ce mystère.

Bien que l'explication ne paraisse pas s'imposer après ce que nous avons dit, et que les procédés de rhétorique familiers à S. Grégoire suffisent à rendre compte de sa manière de parler, nous ne voudrions pas rejeter absolument l'hypothèse d'une utilisation du recueil. Mais si on l'accepte, il faudra aussi conclure que le panégyriste n'en a pris connaissance que très superficiellement, et n'a guère lu que les titres des ouvrages. Et ce n'est certes pas en parcourant le *De Trinitate* de Novatien qu'il a pu se persuader que Cyprien avait combattu les erreurs d'Arius et de Sabellius. Si, comme il est probable, le texte du *Corpus* était latin, il aura été

[1] M. Reitzenstein propose de lire *inventa admissi*. N'est-il pas plus probable que *admissi* est une glose qui s'est introduite dans le texte, et qu'il faut lire simplement : *inventi sceleris commenta* ? Le texte est certainement défectueux en cet endroit.

[2] *De adult. librorum Origenis*, *P. G.*, t. XVII, p. 628. Cité par M. Reitzenstein, t. c., p. 57.

[3] *Contra Rufinum* II, 19. Cf. *De Viris illustribus*, 70.

fort empêché d'en lire autre chose que la table des matières, à supposer qu'il sût assez de latin pour le déchiffrer.

Il résulte de ce qui précède que, selon toute probabilité, S. Grégoire ne possédait sur S. Cyprien d'autres renseignements historiques que ceux-ci : Cyprien était évêque de Carthage ; il fut exilé ; plusieurs de ses lettres sont datées de son exil ; il écrivit divers traités. A ces données, il appliqua les méthodes de développement usitées dans les écoles des rhéteurs, et ne se servit pas des œuvres de Cyprien.

Il faut rechercher maintenant comment S. Grégoire fut amené à mêler à l'histoire de l'évêque de Carthage le Cyprien de la légende.

La Confession de Cyprien lui était connue ; la phrase suivante ne permet pas d'en douter : ὁ δὲ καὶ μακρῷ λόγῳ στηλιτεύων τὴν προτέραν ἑαυτοῦ κακίαν, ἵνα καὶ τοῦτο Θεῷ καρποφορήσῃ τὴν ἐξαγόρευσιν (c. 8). Ce sont les données caractéristiques de la Confession que reproduit en bonne part la peinture de la vie coupable de Cyprien, le persécuteur des chrétiens, l'adorateur du démon, avec le récit des tentatives diaboliques qui échouent devant la foi et les prières de la jeune fille, et ouvrent les yeux à Cyprien [1].

La Confession toutefois n'est pas l'unique source à laquelle S. Grégoire a puisé [2]. Mais si plus d'un détail rappelle la Conversion, ce n'est pas de l'ensemble de ce récit qu'il s'est inspiré. Là où la Conversion contredit la Confession, c'est cette dernière version que suit l'orateur, et il a dû notamment ne pas connaître le passage relatif à la carrière ecclésiastique du mage converti, qui finit par devenir l'évêque d'Antioche. Tout ce qu'il sait à ce propos, c'est que Cyprien converti entra au service de l'Église, et encore ne le sait-il que vaguement : πρόβατον ἱερὸν τῆς ἱερᾶς γίνεται ποίμνης, ὡς δὲ ἐγώ τινος ἤκουσα, καὶ νεωκόρος. On peut discuter sur la portée de l'expression qu'il emploie, qui ne doit pas être nécessairement prise à la lettre pour signifier le recours à une source orale. Toujours est-il que S. Grégoire ignorait que Cyprien avait passé par tous les degrés de la hiérarchie et avait occupé un autre siège que celui de Carthage. Il a dû connaître un récit que nous n'avons plus.

[1] Voir *Zahn*, p. 88-90; Sinko, p. 20-22.
[2] *Zahn*, pp. 87, 90 ; Sinko p. 24-26.

La Passion n'a pas non plus été utilisée dans le panégyrique, où il n'est pas question de tortures subies, ni de miracles accomplis, ni de la compagne du martyr, Justine. Conformément à l'histoire, l'auteur dit simplement que le saint a été décapité. Au lieu de la pieuse dame du nom de Rufine qui reçoit le saint corps, S. Grégoire fait intervenir deux femmes anonymes. Ce n'est pas nécessairement une réminiscence de la Passion. Les interventions de ce genre appartenaient à la catégorie des lieux communs.

Il est un passage célèbre auquel nous devons nous arrêter un instant. Aux embûches du démon, Justine (qui n'est pas nommée par son nom) oppose la prière, et son recours à Dieu rappelle les exemples classiques où la puissance divine s'est manifestée de façon éclatante (c. 10). Ce sont des développements oratoires, qui se terminent par ces mots :

> Ταῦτα καὶ πλείω τούτων ἐπιφημίζουσα καὶ τὴν παρθένον Μαρίαν ἱκετεύουσα βοηθῆσαι παρθένῳ κινδυνευούσῃ, τὸ τῆς νηστείας καὶ χαμευνίας προβάλλεται φάρμακον (c. 11).

Dans la légende de Cyprien et Justine, telle que nous la lisons, il n'est pas fait mention d'un recours à la Vierge Marie. Ce serait un trait ajouté par l'orateur.

M. Sinko n'est pas de cet avis. Il rapproche la phrase du passage de la Confession où le démon se montre à Aglaïdas sous la forme de Justine. Aglaïdas ne peut contenir sa joie et s'écrie : καλῶς ἦλθεν Ἰουστίνα ἡ ὁλόκαλος. Mais au seul nom de la vierge, l'apparition disparaît et le démon est mis en fuite : πρὸς τὴν ὀνομασίαν τῆς παρθένου εὐθὺς ἡ μορφὴ ἀφαιρεῖτο... ὅτι καὶ τὸ ὄνομα τῆς παρθένου βαρὺ ἦν τοῖς δαίμοσι (*Conf.* 11). Cette réflexion mal comprise et rapportée à la Vierge des Vierges, alors qu'il ne s'agissait que de la vierge Justine, aurait suggéré au panégyriste le trait de l'invocation de Marie. L'explication est ingénieuse mais paraît difficile à soutenir. La confusion s'expliquerait si le contexte était le moins du monde obscur, et si Justine, et non pas Aglaïdas, y était mise en scène. Quoi qu'il en soit, alors même qu'une distraction se trouverait à son origine, le texte de S. Grégoire conserve toute son importance comme attestation formelle du culte de Marie dans le dernier quart du IV[e] siècle.

Le panégyrique de S. Cyprien est donc fait de quelques éléments historiques, d'une partie non historique empruntée

à une légende littéraire, le tout disposé, agencé, développé d'après les procédés en usage dans les écoles des rhéteurs. Le Cyprien de l'histoire et celui de la légende se trouvent confondus en un seul, et on met assez communément cette confusion sur le compte de l'orateur pressé, qui n'a eu que le temps de recueillir ses souvenirs. Il avait lu l'histoire authentique du martyr de Carthage, il avait peut-être eu entre les mains le volume de ses œuvres, il se rappelait surtout la romantique histoire de Cyprien le mage qui se sert de son art pour conquérir Justine et qui est lui-même conquis par elle à la foi. Ce serait donc S. Grégoire qui aurait le premier opéré la fusion entre Cyprien d'Antioche et Cyprien de Carthage.

Nous avons déjà parlé des circonstances dans lesquelles le discours a été écrit. Sans doute, le lendemain de la fête de S. Cyprien, l'évêque fut obligé d'improviser. Mais il est difficile de se persuader que son texte, tel que nous le lisons aujourd'hui dérive d'une sténographie de son discours. L'auteur l'a écrit à tête reposée et n'a pas manqué, sans doute, de relire l'histoire de Cyprien. De quels textes s'est-il servi ?

On a émis l'hypothèse d'une Vie de S. Cyprien publiée en tête du *Corpus* de ses œuvres [1] qui circulait à Constantinople, et dans laquelle l'orateur se serait documenté.

Alors même qu'il serait malaisé de démontrer que pareille pièce fît partie du recueil, l'idée d'une biographie du martyr dans laquelle la confusion avec un homonyme du roman était déjà faite, est tout à fait vraisemblable.

En effet, on expliquerait difficilement sans cela qu'un auteur qui a écrit peu d'années après, et n'a certainement pas lu S. Grégoire, se fait de S. Cyprien à peu près la même idée qui lui. C'est Prudence, au ch. XIII du *Peristephanon*. Pour lui aussi Cyprien n'est pas seulement illustre par son martyre ; il est illustre par ses écrits.

> Dum genus esse hominum Christus sinet et vigere mundum
> dum liber ullus erit, dum scrinia sacra litterarum,
> te leget omnis amans Christum, tua, Cypriane, discet (v. 6-8).

Mais avant d'être au Christ, il avait fait l'œuvre du démon, et mis au service de la débauche les arts magiques auxquels il était initié.

[1] Reitzenstein, t. c., p. 58 et suiv.

Unus erat iuvenum doctissimus artibus sinistris,
fraude pudicitiam perfringere, nil sacrum putare :
saepe etiam magicum cantamen inire per sepulcra,
quo geniale tori ius solveret aestuante nupta.
Luxuriae rabiem tantae cohibet repente Christus (21-25).

Ce ne sont pas les seuls passages où Prudence se rapproche de S. Grégoire. Voici une phrase du panégyrique à laquelle font écho assez curieusement les vers du poète :

Οὐ γὰρ τῆς Καρχηδονίων προκαθέζεται μόνον ἐκκλησίας οὐδὲ τῆς ἐξ ἐκείνου καὶ δι' ἐκεῖνον περιβοήτου μέχρι νῦν Ἀφρικῆς, ἀλλὰ καὶ πάσης τῆς ἑσπερίου σχεδὸν δὲ καὶ τῆς ἑῴας αὐτῆς, νοτίου τε καὶ βορείου λήξεως, ἐφ' ὅσα ἐκεῖνος ἦλθε τῷ θαύματι. Οὕτω Κυπριανὸς ἡμέτερος γίνεται (c. 12).

De même Prudence décrit l'étendue de sa célébrité :

Nec Libyae populos tantum regit, exit *usque in ortum*
solis et usque obitum ; Gallos fovet, inbuit Britannos,
praesidet Hesperiae, Christum serit ultimis Hiberis (102-4).

Et ailleurs il l'appelle ***amore et ore noster*** (v. 3).

Il est fort probable que le poète et l'orateur ont puisé à une même source, une biographie, qui faisait spécialement ressortir le caractère universel de la célébrité de l'évêque de Carthage, que l'Orient comme l'Occident exaltaient à l'envi. S. Grégoire ne l'a lue que superficiellement. Le persécuteur de Cyprien est pour lui l'empereur Dèce. Il semble ignorer que la mort du martyr doit se placer quelques années plus tard. C'est le poète qui la date avec précision :

Valerianus opum princeps erat atque Gallienus (v. 35).

Prudence ne semble pas s'être spécialement inspiré du texte de la Confession, car il parle du mage Cyprien en des termes qui ne la rappellent pas. S. Grégoire l'avait sans doute présente à l'esprit en écrivant son panégyrique.

La trace laissée dans ce discours par le roman de Cyprien de Carthage confirme ce que l'examen direct des textes nous a suggéré sur les rapports des différentes parties dont il est composé. La Confession était précédée d'un récit, où étaient racontés les débuts de Cyprien. La Conversion qui nous est parvenue n'en a gardé que les lignes générales. Le récit primitif est perdu, comme aussi la biographie où se trouvaient mêlés pour la première fois l'histoire et la légende de Cyprien. Car c'est bien le même personnage qui est, en dernier ressort, l'objet de l'une et de l'autre.

H. D.

Une version syriaque de la Passion de S. Dioscore

La version syriaque de la Passion de S. Dioscore dont on trouvera plus loin des fragments est tirée d'un des plus anciens manuscrits hagiographiques syriaques: le Vat. Syr. 160. En signalant ce manuscrit en 1905, j'étais réduit à émettre la supposition que son texte concernait le martyr de Cynopolis [1]. M. l'abbé, aujourd'hui Mgr Tisserant non seulement a bien voulu me renseigner sur ce point, mais a poussé l'obligeance jusqu'à préparer une édition du texte syriaque de la Passion, qu'il a en outre traduite et commentée dans l'introduction et les notes qu'on lira plus loin: c'est donc à lui que doit revenir tout le mérite de ces quelques pages.

Il ne s'agit malheureusement ici que de fragments et, par malheur aussi, il ne semble pas qu'il existe aucun exemplaire complet du texte syriaque dans les manuscrits actuellement connus, ni qu'il y ait grand espoir d'en trouver quelqu'un ailleurs.

Tels qu'ils sont cependant, ces fragments présentent le plus grand intérêt. Tout d'abord, le fait que le texte original de la Passion était grec est par eux mis hors de doute. Les particularités relevées par Mgr Tisserant dans son introduotion et au cours de sa traduction établissent ce point sans conteste.

En second lieu, les deux versions, latine et syriaque, indépendantes l'une de l'autre, sont cependant si voisines qu'il est également hors de doute qu'elles sont l'une et l'autre des traductions littérales du texte original. Ainsi est compensée, en partie du moins, l'absence très regrettable de ce dernier.

Enfin, l'âge du ms. Vat. Syr. 160 nous est un garant de la haute antiquité de notre texte. Le martyre de S. Dioscore se place au début du IVe siècle: or, nous avons ici une copie de la version syriaque des actes qui remonte à la fin du Ve ou, tout au plus, au début du VIe siècle. Ces fragments méritaient donc d'être connus.

Ils nous donnent sur plusieurs points de détail des éclaircissements nouveaux. Nous y lisons d'abord la date du martyre de S. Dioscore, qu'ils assignent à la vingt-troisième année de Dioclétien. Si

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV (1905), p. 338.

l'empereur n'avait pas abdiqué après sa vingtième année de règne, cette indication correspondrait à l'année 307. Cette date est d'autant plus vraisemblable que Dioscore, poursuivi en vertu de l'édit de 303, paraît être resté assez longtemps en prison à Cynopolis, avant d'être envoyé à Alexandrie. Le regretté Paul Allard, dans l'article qu'il a consacré à notre Passion dans les Mélanges Godefroid Kurth [1], *l'avait déjà indiquée comme possible. Si elle correspond à la réalité, elle augmente encore la période pendant laquelle Culcien exerça les fonctions de préfet d'Égypte.*

M. Pio Franchi de' Cavalieri [2] *a très justement fait observer que le texte latin devait présenter une lacune avant l'endroit où Culcien ordonne:* Effodite ungulas eius. *Le syriaque lui donne entièrement raison ; il s'agit à vrai dire d'un passage lacuneux, mais le sens en est clair :* Culcianus praeses... ista iussit... torqueant eum et.... ei ungues eius. *L'ordre particulier concernant les* ungues *avait donc été précédé d'un ordre de torture plus général* [3].

On aura remarqué, dans ce passage, les mots ei ungues eius ; *malgré les vides dont ils sont précédés et suivis, leur sens ne laisse pas place au doute : il s'agit ici des ongles du martyr. Ainsi le syriaque, comme les deux recensions latines, comme le résumé ancien des martyrologes latins, porte* [effodite] ei ungues eius. *Il faut donc admettre que cette leçon, bien qu'elle ait été jugée invraisemblable par M. Pio Franchi de' Cavalieri* [4], *par Paul Allard* [5] *et par le R. P. Grossi-Gondi* [6], *était cependant celle du texte grec dont dépendent les recensions syriaque et latine. Il se peut, il est vrai, que le texte grec ait été corrompu en cet endroit* [7].

[1] Liège, 1908. Cf. page 71.

[2] *Nuovo Bullettino di Archeologia Christiana*, t. XI (1905), p. 251, n. 1.

[3] Je suis heureux de profiter de cette occasion pour déclarer que je fais miennes les corrections proposées par M. Pio Franchi de' Cavalieri, t. c., p. 254, n. 3. Dans le texte du martyrologe du Ms. 15818 de Munich, cependant, je ne pense pas que le mot *pentesismam* ait l'origine proposée ibid. p. 251, n. 1. Il me semble que dans ce texte les mots *in quem pente sismam et variator(um) exercuit* ne sont qu'une transcription extraordinairement maladroite des mots que Florus a lus : *in quem praeses multa et varia tormenta exercuit.*

[4] Op. c., p. 254, n. 3.

[5] Op. c., p. 64, n, 1.

[6] *Principi e problemi di critica agiografica* (Rome, 1919), p. 80.

[7] On peut se demander s'il ne l'est pas en d'autres endroits encore ; par exemple un peu plus loin où Culcien demande quelle est la religion des chrétiens. Si on rapproche de ce passage les mots de S. Dioscore s'adressant à Culcien et lui disant : *Aperi cor* TUUM *et invenies codices meos*, ou encore : *Non* MEMINISTI *trium puerorum sanctorum* ... l'idée pourrait venir que

Sur un dernier point, le texte syriaque, loin d'apporter une lumière, ne fait qu'augmenter l'incertitude et la confusion. Il indique pour l'anniversaire du martyre de S. Dioscore, le 4 janvier. C'est une date de plus à ajouter à toutes celles que nous connaissons déjà : il est curieux de noter toutefois qu'ici encore nous sommes en présence de l'un des termes Iun., Iul., Ian., *qui se disputent l'anniversaire du saint. Comme la nouvelle date proposée ne fait pas partie du corps de la Passion, mais est donnée seulement par le titre, elle ne paraît pas offrir de garanties spéciales. Elle n'a d'ailleurs d'écho ni dans l'ancien martyrologe syriaque, ni dans le martyrologe hiéronymien.*

On me permettra de signaler ici, puisque l'occasion s'en présente, une nouvelle dérivation de la Passio S. Dioscori. *J'ai fait noter autrefois son influence sur les documents coptes ; il s'agit cette fois d'un texte latin, la* Passio SS. Victoris et Coronae[1] ; *le rapport entre les deux récits et leurs termes mêmes est frappant. Voici quelques extraits de la partie de la* Passio SS. Victoris et Coronae *qui concerne S. Victor, avec l'indication des principaux points de ressemblance.*

La lettre :

Cui dux dixit : Victor litterae mihi venerunt ab Antonino iubentes ut sacrificent Christiani... sacrifica ne periclitetur anima tua...

Les deux royaumes :

Victor dixit : Ego enim miles sum magni Regis immortalis Iesu Christi : nam regnum huius Antonini visibile est : regnum autem Domini mei Iesu Christi stabile et incorruptibile est et finem non habet...

Les instances du Préfet :

Sebastianus dux dixit :... obaudi illi et sacrifica diis... Victor dixit :... in carnem habes potestatem, perdere autem animam meam non habes.

le martyr considérait Culcien comme un déserteur de la religion chrétienne.

[1] *BHL.* 8559. Cf. *Act. SS.*, Maii t. III, p. 266-68 : c'est ce texte qui est cité ici. On peut voir également *BHL.* 8563. A noter aussi dans la *Passio S. Victoris Massiliensis* (*BHL.* 8570 ; *Anal. Boll.*, t. II, p. 317-321) l'interpellation des *Praesides* à S. Victor : *Victor prudens es et valde eruditus*, et les rapports entre cette Passion et celles de S. Phocas et des SS. Victor et Corona.

La qualité de lecteur :

Sebastianus dux dixit : Video te magnam habere sapientiam in sermone. Victor dixit : Sapientia haec non est mea... Sebastianus dixit : Lector es aut diaconus qui talem eloquentiam habes in sermone. Victor dixit : Non fui dignus talem habere gratiam...

Les supplices :

Tunc iussit Sebastianus confringi digitos eius... dixit : Acquiesce et sacrifica diis meis ne male moriaris... dixit ei S. Victor :... sacrifico Deo vivo...

La question sur S. Paul :

Victor dixit : Stultitiam istius mundi elegit Deus etc... Tunc Sebastianus dixit : Ubi scriptum est ? S. Victor dixit : Beatus Paulus Apostolus haec dixit. Respondit Sebastianus : Ergo Paulus deus est ? S. Victor dixit : Paulus deus non est...

Les nouveaux supplices :

Tunc iratus Praeses dixit : Appendatur in equuleo. Cumque fuisset appensus iussit lampades ardentes applicari ad latera eius et sub voce praeconis clamare et dicere illi : Immola deo...

Les soldats qui voient la lumière :

Milites... statim effecti sunt caeci. Tunc S. Victor dixit : In nomine Domini mei Iesu Christi, pro cuius amore ita suspensus sum, aperiantur oculi vestri. Et statim aperti sunt oculi eorum.

On le voit, le parallélisme entre les deux textes est complet et méritait d'être signalé. Sans doute le fait n'est pas unique, mais n'est-il pas curieux, après avoir reconnu l'influence de la Passion de S. Dioscore dans les littératures hagiographiques grecque, latine, copte et syriaque, de devoir constater partout l'extraordinaire rareté de son texte ?

D. H. Quentin, O. S. B.

Rome. S. Callixte, Transtévère.

Le manuscrit Vatican syriaque 160 est entré à la bibliothèque Vaticane en janvier 1717. Provenant du monastère de Sainte-Marie des Syriens au désert de Nitrie, c'était le plus précieux des volumes acquis par Joseph Assémani, au cours de la mission en Orient que lui avait confiée Clément XI ; précieux par son contenu, car c'est un splendide recueil hagiographique, mais plus précieux encore par son antiquité, car il est daté, en partie du moins, de 474.

L'heureux acheteur ne laissa pas sous le boisseau un trésor aussi rare ; dans l'inventaire des livres qu'il apportait, il l'a fait figurer au premier rang. A la bibliothèque, le manuscrit fut l'objet d'une attention toute spéciale : relié en maroquin rouge, doré sur tranches, décoré sur les plats, orné d'impressions aux petits fers jusque sur les bords de la couverture et les coiffes. Ce travail suivit de peu l'arrivée du manuscrit : les ornements du dos, étoile à six branches et trimontium, *et les armes prouvent que l'on était encore sous le pontificat de Clément XI († 1724), le cardinal Benoît Pamfili étant bibliothécaire* [1].

Décrit en 1719 dans le premier volume de la Bibliotheca Orientalis [2], *le Vat. Syr. 160 le fut de nouveau dans le troisième et dernier volume paru du Catalogue général des manuscrits de la bibliothèque Vaticane* [3], *dont la mort de Joseph Assémani devait bientôt interrompre la rédaction. Dès l'année précédente, une bonne partie de son contenu avait été publiée par Étienne Évode Assémani* [4], *mais la Passion de S. Dioscore fut négligée par l'éditeur, sans doute à cause de son caractère fragmentaire.*

Dans son état actuel, le Vatican syriaque 160 est composé de trois parties disparates : fol. 1-79, 80-219, 220-239. Rien ne permet de déterminer à quelle date ces trois manuscrits ou fragments de manuscrits ont été reliés ensemble pour la première fois, mais ce doit être à une date assez ancienne :

1° Avant leur entrée à la bibliothèque Vaticane, car si Joseph Assémani avait trouvé trois manuscrits, il ne les aurait pas comptés pour un dans son inventaire de retour de mission.

[1] Plus de soixante volumes du fonds syriaque ont été reliés dans la même période, les reliures sont de simple basane et les tranches jaunies à la terre d'ocre. Lorsque les fonds orientaux furent réorganisés un peu avant 1784, les cotes nouvelles furent imprimées sur des étiquettes de basane rouge carmin et collées dans la première ou la deuxième case du dos. Pour le n° 160, on estima que le placement d'une étiquette déparerait la reliure, on imprima donc la cote dans la case supérieure, « 16 » à gauche de l'étoile des Albani, « 0 » à droite. Le manuscrit 158 seul eut un traitement analogue, il semble bien qu'il a servi alors de *corpus vile.*

[2] *Bibliotheca Orientalis Clementino-Vaticana*, t. I (Rome, 1719), p. 610.

[3] *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codicum manuscriptorum catalogus in tres partes distributus in quarum prima orientales, in altera graeci, in tertia latini...* Stephanus Evodius ASSEMANUS *Archiepiscopus Apamensis* et Joseph Simonius ASSEMANUS *ejusdem Bibliothecae praefectus recensuerunt* ... partis primae tomus tertius (Rome, 1749), p. 319-24.

[4] ܣܗܕܘܬܐ ܕܣܗܕܐ ܡܕܢܚܝܐ ܘܡܥܪܒܝܐ. *Acta sanctorum martyrum orientalium et occidentalium ... e bibliotheca vaticana prodeunt*, Stefanus Evo-

*2° A une époque où le syriaque était encore plus courant que l'arabe au couvent de Sainte-Marie des Syriens à Nitrie, car il y a une numérotation continue des cahiers en lettres syriaques, imitation assez inélégante de l'*estranghélo [1].

3° Après la fin du VIIIe siècle, car la feuille de garde postérieure provient d'un manuscrit dont l'écriture ressemble tout à fait à celle du S. Grégoire de Nazianze Br. Mus. Add. 15.148 [2].

La première partie qui contient la Vie de S. Syméon stylite, est seule complète, encore faut-il noter que le premier feuillet, et deux ou trois autres, ont été suppléés au VIe siècle. La souscription, écrite au minium, donne la date du mercredi 17 nisan 521, de l'ère d'Antioche, qui correspond au 17 avril 474 de notre ère [3]. *La deuxième partie, incomplète en queue, contient deux séries de Passions, rangées sous les titres généraux « Actes des martyrs orientaux » et « Actes des martyrs occidentaux ». La troisième, mutilée aux deux extrémités, est aussi un recueil de Passions, qui se termine actuellement par les Actes de S. Dioscore.*

En l'absence de colophons, les deux dernières parties du Vat. syr. 160 ne peuvent être datées que d'après l'examen des critères paléographiques. Les fol. 80-219 ressemblent beaucoup à l'Eusèbe de 411 [4] *par l'élégance de leur écriture et le bon goût des ornements linéaires, très simples, en rouge et noir, qui séparent les diverses Passions ; ils remontent, croyons-nous, à la première moitié du Ve siècle. Les fol. 220-239 sont d'une écriture à peine moins élancée, on y trouve encore, comme signe de ponctuation, aux coupures importantes, ces groupes de points et de petits cercles juxtaposés, rouges et noirs, qui sont remplacés aux siècles suivants par des entassements de points en forme de croix ou d'étoiles. Ils paraissent contemporains du Pentateuque de 464* [5] *et de la première partie du manuscrit.*

dius ASSEMANUS... *chaldaicum textum recensuit notis vocalibus animavit, latine vertit* ... partes I et II, Rome, 1748.

[1] On trouve dans les marges inférieures, en plus des signatures, une pagination cahier par cahier (ܐ au verso du premier feuillet, ܒ, ܓ . . . au recto des suivants) rendue nécessaire par le mauvais état des feuilles doubles, qui, presque toutes, avaient leur pli coupé.

[2] Cf. TISSERANT, *Specimina codicum orientalium* (Bonn, 1914), tab. 28.

[3] L'ère d'Antioche commence en 49 avant J.-C., cf. F. K. GINZEL, *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie*, vol. 3 (Leipzig 1914), p. 43.

[4] Cf. *Specimina codicum orientalium*, tab. 20, et *Palaeographical Society*, Oriental Series, pl. XI.

[5] Br. Mus. Add. 14.425, *Palaeographical Society*, Oriental Series, pl. XXXIX.

Le martyre de S. Dioscore commence six lignes avant la fin du fol. 238v ; il est tronqué au bas du fol. 239v [1], *dernier du ms. actuel, enfin il est mutilé du fait de diverses détériorations subies par le fol. 239.*

Le texte est écrit sur deux colonnes de 35 lignes, comprenant en moyenne de 14 à 19 lettres. L'appréciation des lacunes présente cependant quelques risques, car l'écriture syriaque n'ayant pas la scriptio continua, *le scribe écarte les mots à son gré. Les reprises du dialogue sont toujours séparées par quelque combinaison de cercles et de points ; lorsqu'il n'y a pas suffisamment de place à la fin de la ligne, le copiste n'hésite pas à augmenter l'interligne pour y loger sa ponctuation.*

Le texte syriaque de la passion de S. Dioscore apparaît au premier coup d'œil comme une traduction du grec : les mots βουλευτής, λογιστής, ἡγεμών, τάξις, *qui appartiennent au vocabulaire de l'administration romaine, y sont simplement transcrits. Les noms propres sont transcrits avec soin, avec des formes différentes pour le nominatif et le vocatif,* ܕܝܣܩܘܪܘܣ *et* ܕܝܣܩܘܪܐ [2]. *La traduction est soignée, pas littérale à l'excès, c'est-à-dire qu'elle ne pèche point contre les règles de la grammaire syriaque. Le traducteur, qui a transcrit les termes grecs officiels, n'a introduit dans son vocabulaire aucun autre mot grec, ce seul détail prouve qu'il appartenait à l'âge d'or de la littérature syriaque.*

Je n'ai trouvé qu'un mot à noter au point de vue linguistique ;

Corriger d'après ce qui est dit ici les indications sur l'âge du Vat. Syr. 160 dans *Specimina codicum orientalium*, p. XXII. On peut noter comme signe d'antiquité le fait que dans les trois parties il n'y a aucune réglure horizontale ; les colonnes sont délimitées verticalement par des traits tracés, dans la deuxième partie à la pointe mousse, et dans les deux autres au plomb. Je ne m'arrête pas à discuter le jugement des Assémani dans le *Catalogus*... t. III, p. 324 : « Quantum autem ex characteris forma conjici potest, haec duo posteriora volumina saeculo decimo exarata videntur. » Étienne Évode avait été mieux inspiré dans sa préface aux *Acta sanctorum martyrum*... t. I, p. XXXVI, où il reconnaît que les trois parties sont à peu près contemporaines.

[1] Il ne paraît pas possible d'évaluer l'étendue du texte perdu, parce que l'on ne sait pas si le cahier auquel appartiennent les feuillets 238 et 239 était le dernier. Il est certain en tous cas que ce cahier commence au fol. 237 ; les deux cahiers précédents, vingt-quatrième et vingt-cinquième de l'actuel ms. composite, sont des quaternions, dont le milieu est marqué par les doubles feuilles 223-224 et 231-232.

[2] Ces formes sont judicieusement employées, probablement parce que le scribe comprenait le sens de cette variété ; dans les manuscrits récents, nominatif et vocatif sont le plus souvent employés sans discernement.

l'adjectif ܐܠܗܝܐ *= divin, dont le sens est d'ailleurs évident, ne figure pas dans le* Thesaurus *de Payne-Smith, c'est une formation en* -nāy, *analogue à celle des gentilices.*

Rome, en la fête des saints apôtres Pierre et Paul 1920.

Eugène TISSERANT.

ܣܗܕܘܬܐ ܕܣܦܪܛܘܣ ܘܚܒܪ̈ܘܗܝ ܕܐܦܪܝܩܐ ܒܥܝܢ ܐܦܪܝܩܝ[1]

ܒܝܘܡ ܒܥܣܪܝܢ ܘܬܠܬܐ ܕܦܪܣܢܛܝܢܘܣ ܒܝ ܐܬܐܚܕ ܣܦܪܛܘܣ ܒܩܪܛܓܢܐ ܡܢ ܣܘܢܩܠܛܐ ܡܕܝܢܬܐ. ܣܛܘܪܢܝܢܘܣ[2] ܗܓܡܘܢܐ || (f. 239. col. 1) .....[3] ܐ.....[3]

ܦܬܓܡܐ [ܐܡܪ[4] ܕܝܢ]ܣܦܪܛܘܣ [ܠܗ]ܓܡܘܢܐ[5] ܕܣܛܘܪܢܝܢܘܣ ܡܕܝܢܬܐ ܡܪܘܬܗ. ܐܝܟ ܕܦܢܣܘܬܐ ܐܠܗܘܗܝ ܘܦܩܘܕܐ ܕܡܠܟܐ[6] ܕܢܣܒܠܘܢ ܠܐ ܨܒܘ.

ܣܛܘܪܢܝܢܘܣ ܐܡܪ. ܢܡܪܐ ܡܕܡ ܕܐܬܐܡܪ ܠܟܐ ܩܕܡܝ. ܡܢ ܠܦܬܓܡܐ ܕܦܢܩܝܬܐ ܡܕܝܢܬܐ.

ܘܐܡܪܗ ܗܟܢܐ. ܕܢܚܘܘܢ ܠܦܬܓܡܐ: ܕܦܢܩܝܬܐ ܡܕܝܢܬܐ ܠܥܒܕܝ ܡܪܢ ܡܠܟܐ. ܕܣܦܪܛܘܣ ܘܠܐ ܨܒܐ ܕܢܣܒܠ ܦܩܘܕܐ ܕܩܕܡ ܡ̈ܠܟܐ ܢܘܚܐ ܐܝܟ ܡܪܘܬܐ ܠܟܘܢ ܕܡܢ ܕܕܚܠܝܢ ܡܪܢ ܘܡܪܟܐ.

ܘܡܢ ܒܬܪ ܕܐܬܡܪܬ ܗܠܝܢ ܣܛܘܪܢܝܢܘܣ ܐܡܪ ܕܣܦܪܛܐ ܡܫܝܚ ܕܢܣܡܟ ܐܠܗ. ܡܪܘܢ ܗܟܢܐ ܘܕܚܠ ܘܐܬܛܝܒ ܠܦܘܩܕܢܐ ܐܠܗܝܐ ܕܩܕܡ ܡ̈ܠܟܐ.

ܘܣܦܪܛܘܣ ܐܡܪ ܠܐܠܗܐ ܕܐܝܟ ܗܟܢ ܠܐ ܡܕܝܢ ܐܢܐ. ܘܐܦ ܠܐ ܡܫܬܡܥ ܐܢܐ ܐܠܐ ܠܡܪܝ ܡܫܝܚܐ ܐܠܗܐ ܕܫܡܝܐ.

ܣܛܘܪܢܝܢܘܣ ܐܡܪ. ܠܐܝܟܐ ܐܠܗܐ ܡܫܬܡܥܐ.

ܘܣܦܪܛܘܣ ܐܡܪ. ܠܐܠܗܐ ܕܫܡܝܐ ܡܫܝܚ ܐܢܐ. ܗܘ ܕܠܐ ܗܘܐ ܠܥܠܡܘܢ ܕܒܝܫ ܐܢܫܐ ܐܬܝܕܥ. ܐܠܐ ܒܠܚܘܕ ܠܐܠܗܐ ܕܐܘܪܚ ܕܠܟܠܗܘܢ || (f. 239. col. 2) ܠܣܗܕܘܬܐ

[1] Titre en rouge. — [2] ܣܛܘܪ script. in ras.; restituer ܣܛܘܪܢܝܢܘܣ. — [3] Lacune d'une ligne. — [4] On pourrait proposer [ܐܬܐܡܪ] ܦܬܓܡܐ [ܡܢ] « Ex Officio dictum est... »; d'après le latin, toutefois, comme il y a une reprise du dialogue, il me semble que le mot ܡܢ aurait été écrit au début de la ligne qui commence par ܦܬܓܡܐ et non à la fin de la précédente. — [5] Restituer ܠܗܓܡܘܢܐ. — [6] *Sic*, sans les points du pluriel, contrairement aux passages qui suivent; mais il faut noter que le latin porte « imperiale praeceptum », le syriaque préfère le substantif « imperatoris » à un adjectif « imperiale ».

ܕܬܘ[ܐ] ..... [7]

ܩܘܡܝܛܘܣ ܐܡ[ܪ: ܡܪܝܐ] ܐܢܬ.

ܐܬܝܗ[ܒܬ] ...... [8] ܦܢܝܬܐ ܘܐܡܪ. [ܠܐ ܐܡܬܝ] ܐܠܐ ܐܝܟ ܐܢܫ[ܐ ܗܘܐ] ܡܪܝܐ.

ܩܘܡ[ܝܛܘܣ] ܐܡ[ܪ]. ܐܠܐ : ܠܐ ܡܪܝܐ [ܗܘܝܬ] ܠܐ ܡܫܬܪܪ ܗܘ[ܝܬ ܡܢ] ܘܡܫܬܡܥܝܢ ܠܟܘܢ [ܕܡܢ ܕܝܢ] ܡܟܝܠ ܘܐܬܟܣ[ܝ] ܠܦܘܡܝܐ ܕܗܠܝܢ ܕܩܕ[ܡ ܥܠܡܐ.]

ܘܕܝܘܣܩܘܪܘܣ ܐܡܪ. [ܠܐ ܡܟܝܠ] ܐܢܐ. ܘܠܫܠܝܐ ...... [9] ܘܐܝܟܢܐ ܠܐ ܡܫ[ܬܐܠ ܐܢܐ] ܐܠܐ ܐܝܟ ܠܝ [ܡܠܟܐ ܕܠܥܠܡ] ܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ [ܒܪܐ ܕܐܠܗܐ] ܕܥܡܝ ܠܣܗܕܐ [ܠܟܠܢ] ܠܥܕܬܐ ܘܠܡܫܝܚܐ. ܘ[ܡܫܡܠܝܘ] ܟܠ ܟܠܗ ܡܫܡܠܝܐ. .... [10] ܟܝܘܢ ܥܒܕ ܟܕ ܡܗܝܡܢ [ܐܢܐ] ܘܠܐ ܟܝܘܢܐ ܐܢܐ. [ܐܠܐ] ܡܫܡܠܝܐ ܐܢܐ ܟܡܪܘܬܗ ܠܟܠܗ.

ܩܘܡܝܛܘܣ ܐܡܪ. ܕܡܫܡܠܝܐ ܕܝܢ. ܘܗܘܝܘ ܟܠ ܦܓܪܝ ܡܢ ܟܕܘ ܟܝܢ ܢܣܒ ܗܕܡܐ ܡܫܡܠܝܐ [11] ܐܠܗܝ ܕܠܟܘܢܝܐ ܘܕܩܕܡ ܥܠܡܐ ܠܐ ܡܫܬܡܥܝܢ.

ܘܕܝܘܣܩܘܪܘܣ ܐܡܪ ܗܕܝܢ ܐܠܗܘܬ ܕܩܘܡܝܛܘܣ ܘܕܢܩܘܢ ܡܫܝܚܐ ...... [12] ‖ (f. 239v.
(col. 1 ...... [13] ܠܟܝ ܡܫܠܡܢܐ.

[ܩܘܡܝܛܘܣ] ܗܓܡܘܢܐ ܐܡܪ. [ܟܝܘܢ ܗܦܘ]ܟ ܘܡܪܘܒ ܘܕܝܢ.

[ܘܕܝܘܣܩܘܪܘܣ] ܐܡܪ. ܠܐ ܡܟܝܠ [ܐܢܐ ܘܠ]ܐ ܟܝܘܢܐ ܐܢܐ [ܟܐܢܐ] ܗܘܐ. ܡܛܠ ܟܝܢ [ܗܘܐ ܠܗ] ܘܐܦܘ ܙܘܥܐ [ܠܡܦܘܢ ܡ]ܫܝܚܐ ܡܪܝ. ܡܐ [ܕܠܟܘܢ ܕܝܢܐ] ܕܡܢܗ ܦܘܡܗ [ܐܢܐ.]

...... [14] ܩܘܡܝܛܘܣ [15] ܗܓܡܘܢܐ ...... [16] ܗܘܠܝܢ ܩܘܡ ...... [17] [ܕ]ܩܝܡܘܢ ܠܗ ܗܘ ...... [18] ܩܝܡ ܠܗ ܗܘ ܠܦܬܓܡܘܗܝ ...... [19] ܕ

[ܘܕܝܘܣܩܘܪܘܣ ܐ]ܡܪ ܟܕ ܚܙܝܬ [ܡܢܐ ܠܐ] ܣܡܝܟ ܐܢܐ ...... [20] [ܦܘ]ܠܚܢܐ ܕܠܟܠܗ ...... [21] [ܚ]ܙܐ ܐܢܐ.

[ܩܘܡܝܛ]ܘܣ ܗܓܡܘܢܐ ܐܡܪ. [ܟܕ ܕ]ܝܢ ܡܪܘܡܐ ܐܢܬ ܐܡܝܢܐ ܗܠܝܢ ܕܗܘܐ ܟܝܘܢ ܡܐ ܐܢܬ ܠܐ ܡܘܕܐ.

ܘܕܝܘܣܩܘܪܘܣ ܐܡܪ ܠܟܠ ܟܝ ܕܥܠܡܐ ܟܠ ܗܘܐ ܐܠܐ ܟܕ ܐܬܡܪܡ ܡܢ ܟܝܢ ܡܫܝܚܐ ܡܪܢ ܐܦ ܐܢܐ ܟܠܗ ܘܐܬܒܪܘܙ ܟܡܫܡܠܝܘܬܗ.

[7] Lac. de 6 lettres. — [8] Il semble qu'il y ait eu ܐܬܝܗܒܬ ܡܢ ܕܝܘܣܩܘܪܘܣ ܦܢܝܬܐ ܘܐܡܪ « Responsum est a Dioscoro et dixit... » — [9] Lac. de 8 lettres. — [10] Lac. de 3 ou 4 lettres. — [11] *Sic*, au sing., restituer les deux points du pluriel. — [12] Lac. de 4 lignes. — [13] Lac. de 7 lettres. — [14] Lac. de 6 lettres. — [15] Restituer ܩܘܡܝܛܘܣ. — [16] Lac. de 6 ou 7 lettres. — [17] Lac. de 4 ou 5 lettres. — [18] Lac. de 8 lettres. — [19] Lac. de 8 lettres. — [20] Lac. de 6 lettres. — [21] Lac. de 3 lettres.

ܩܘܠܩܝܢܘܣ ܟܕ ܕܫܡܥܗ ܠܟܠܗ ܦܬܓܡܐ ܘܐܡܪ ܠܩܘܪܛܘܪ [ܘܟܕ ܐܘܡܪܘ] ܠܗ ܠܘܩܝ·
ܦܬܓܡܐ ......[22] || (f. 239v, col. 2) ......[23] ܘ......[24]
ܘܩܘܪܛܘܪܘܣ [ܐܡܪ] ܡܪܝ ܗܘܐ ܠܝ ܕܡܛܠ ܢܘܪܐ ܕܐܠܗܐ. ܠܝ ܕܝܢ ܒܪܘܡܢܝܐ
ܐܢܐ ܐܦ ܠܟ ܕܡܫܠܡܢܐ ܕܦܩܘܕܝܐ ܐܡܪ.[25]
ܩܘܠܩܝܢܘܣ ܗܓܡܘܢܐ ܐܡܪ ܡܢܘ ܡܫܠܡܢܐ ܕܦܩܘܕܝܐ.
ܘܩܘܪܛܘܪܘܣ ܐܡܪ ܗܘ ܕܝܘܣܩܘܪܘܣ ܒܘܠܐ ܘܡܢ ܫܪܒܬܐ ܐܝܟ ܕܩܕܡܝܢ ܕܦܠܓܐ ܡܢܬܐ ܐܢܐ.
ܕܝܢ ܠܡܠܟܐ ܕܫܠܝܛܐ ܕܦܩܕܘ ܠܐ ܐܬܛܦܝܣ{ܗܝ}[26] ܘܐܡܠܟܗ ܢܦܫܗ ܠܐܠܗܐ ܘܠܐ ܐܫܟܚ ܢܗܘܪܐ
ܕܐܥܒܪܘ ܕܠܐ ܐܢܘܢ ܐܠܐ ܩܕܡ ܗܘܐ ܠܟܠܗܘܢ ܐܝܟ ܛܠܐ ܘܐܦ ܠܐ ܠܟܠ ܕܝܢܐ ܢܘܪܐ
ܕܠܘܬ ܡܠܟܐ ܕܢܗܘܐ ܠܐܘܪܚܐ ܛܠܝܐ ܡܢܗ ܐܢܐ. ܐܘ ܡܪܝ ܐܢܐ ܕܐܢܫ ܗܘ ܡܫܠܡܢ ܐܢܫ
ܗܢܐ ܕܟܣܘܗܝ ܗܘ ܘܩܕܡ ܡܗܝܡܢܐ ܡܢܗ ܠܝ ܡܢ ܒܡܠܟܘܬܗ ܘܡܢܐ ܢܩܒܠ ܥܠ ܚܝܪ ܕܐܠܐ
ܒܡܠܟܘܬܗ ܠܐ ܒܗܘ. ܐܠܐ ܡܩܒܠ ܡܢܗ ܕܡܫܠܡܢܘܬܐ ܢܩܒܠ.
ܩܘܠܩܝܢܘܣ ܐܡܪ ܡܗܝܡܢܐ ܗܟܢܐ ܗܘܐ.
ܘܩܘܪܛܘܪܘܣ ܐܡܪ ܗܘܝܘ || ......

[22] Lac. de 4 lignes. — [23] Lac. de 2 lignes. — [24] Lac. de 15 lettres. — [25] Membre de phrase déplacé. — [26] Cette lettre ne présente aucun sens, et semble ajoutée à la fin de la ligne comme signe de remplissage ; cet usage d'ajouter une lettre en fin de ligne pour éviter un blanc disgracieux se trouve dans certains anciens ms. par ex. le Pentateuque hébreu du IX[e] siècle. *Br. Mus. Or. 4445*, cf. *Specimina codicum orientalium*, p. XIV.

Martyrium Dioscori, (die) quarta (mensis) kanun posterioris[1].

Anno vicesimo tertio Diocletiani, cum comprehensus esset Dioscorus curialis (βουλευτής) de Cynopoli civitate, Culcianus praeses [ἡγεμών]...

Officium [ταξίς] dixit : « Dionicos curator Cynopoleos civitatis misit eum prout christianus est et praeceptum imperatoris complere nolens. »

Culcianus dixit : « Legatur quid scriptum est ad meam potestatem ex curatore [λογιστής] Cynopoleos civitatis. »

Et lectum est sic : « *Dionicos curator Cynopoleos civitatis potestati tuae, Domine, salutem. Dioscorum, qui noluit complere praeceptum dominorum imperatorum illustrium misi ad tribunal sinceritatis tuae, Domine.* » Et reliqua.

[1] janvier.

Et postquam haec lecta sunt, Culcianus dixit : « Dioscore, audivimus quia prudens es, accede ergo, immola et obaudi praecepto divino dominorum imperatorum. »

Dioscorus dixit : « Diis huiusmodi non immolo neque obaudio, nisi Iesu Christo Deo vero. »

Culcianus dixit : « Cui Deo obaudis ? »

Dioscorus dixit : « Deum verum colo, ille (est) qui non est visus omnibus hominibus, nisi tantum his qui recti sunt in corde suo pro testimonio Dei... »

Culcianus dixit : « <Lector> es ? »

.....[1] et dixit : « <Non sum>, sed pater meus erat lector. »

Culcianus <dixit> : « Nisi audax <esses>, non missus fuisses a Dionico ad tribunal <meum. Immola> iam et obaudi <praecepto> divino dominorum <imperatorum>. »

Dioscorus dixit : « <Non immolo> et principibus..... temporis non obaudio, sed est mihi <aeternus rex> Iesus Christus <filius Dei> qui venturus est <iudicare> mortuos et vivos <cuius regnum> supra omne regnum..... illi enim credo, nec erubesco, <sed> permaneo in veritate eius in aeternum. »

Culcianus dixit : « Dioscore, immola et parce corpori tuo, iam enim paravi tormenta acerrima his qui voluntati dominorum imperatorum non obaudiunt. »

Dioscorus dixit : « Tormenta tua parva (sunt) et fides mea quae est in Iesu Christo..... <nulla> est tibi potestas. »

<Culcianus> praeses dixit : « <Erubesce> ergo et accede et immola. »

<Dioscorus> dixit : « Non immolo, <nec> erubesco ego <in mundo> hoc, quid enim esset mihi quo satisfacerem <Iesu> Christo Domino meo cum <ad tribunal> eius stabo. »

..., Culcianus praeses.... istis iussit.... ut torqueant eum et... ei ungues eius....

<Dioscorus> dixit : « In his <tormentis non> patior..... felicitatem aeternam exspecto ego. »

Culcianus praeses dixit : « <Cum> filius lectoris (sis) tu, quomodo in istis in quibus nunc stas non docuisset te ? »

Dioscorus dixit : « Non fuit mihi sollicitudo in isto, sed cum vocatus sum a Iesu Christo, accessi ad eum etiam ego, ut glorier in gloria eius ».

Culcianus iussit ut calefaciant tria ferramenta et comburant corpus eius ; et <cum comburerent> eum duo ferramenta,....

[1] Peut-être « Responsum est a Dioscoro... »

Dioscorus <dixit> : « Putas quia potest ignis tuus torquere me ? »

Nam si christianus es tu etiam dic mihi quae sit doctrina christianorum [1].

Culcianus praeses dixit : « Quae est doctrina christianorum ? »

Dioscorus dixit : « Fides et spes et amor bonus, sicut libri sancti proclamant. Tu vero trium illorum sanctorum non meministi, qui tradiderunt animas suas Deo et non potuit ignis Nabuchodonosor nocere eos, sed stillavit super eos tamquam ros. Et etiam non potest ignis tuus laedere me, quia in hac conscientia bona paratus sum. Vel putas quia nos sumus qui loquimur nunc : Spiritus est Iesu Christi qui dat nobis ex abundantia sua quid loquimur. Omnis enim qui post eum ambulat non erubescit, sed dictum est de eo quod remunerationem accipiet. »

Culcianus dixit : « Christus Deus est ? »

Dioscorus dixit : « Ipse est.... »

[1] Membre de phrase déplacé, qu'on attendrait dans la bouche de Culcianus, mais qui forme doublet avec la repartie suivante.

CATALOGUS
CODICUM HAGIOGRAPHICORUM GRAECORUM
BIBLIOTHECAE PATRIARCHATUS ALEXANDRINI
IN CAHIRA AEGYPTI

De lustranda bibliotheca quae prope ecclesiam S.Nicolai Graecorum inter viculos ad Hamzaoui in Cahira latet, et quam, praeter C. Tischendorf, O. Schneider[1] et V. Gardthausen paucissimis adire contigerat, vix equidem cogitassem nisi a v. d. Paulo Van den Ven, in universitate Lovaniensi lectore, qui eam sedulo inspexerat, eiusque codices excerpserat[2], monitus et viam edoctus fuissem. Quod scrinia diu arteque obserata mihi patuerint, id maxime debeo tum viro clarissimo M. A. Caloyanni iudici, qui propositum meum codices hagiographicos excutiendi praesidibus ecclesiasticis ex animo commendavit, tum viris reverendis Demetrio Mamalingae presbytero et Demetrio Callimacho diacono, qui codicibus ordinandis, reperiendis mihique tradendis aliisque bonis officiis operam perhumaniter impenderunt.

Iam, quia de singulis codicibus evolvendis cogitandum non erat, ne quicquam quod ad rem nostram utile foret effugeret, ex ultimo catalogo, qui anno 1895 confectus est, libros ecclesiasticos selegi in quibus hagiographici quid latere merito suspicari poteram, ex iisque ea omnia quae in catalogis nostris promere solemus notavi.

Porro, quae menologia esse ex inscriptione videbantur, non pauca neglegenda fuere, quae menaea, synaxaria canonaria, anthologia esse deprehendi. Tres saltem libri quos, utpote sermones varios et laudationes complectentes, inspicere debebam nec suo nec alio loco opportuno tempore reperti sunt[3], nullo tamen, quod videam, vel exiguo lectorum nostrorum damno. Nullam quoque iacturam esse quivis intelleget quod iam elapsis horis mihi benigne concessis, codicibus quattuor 137, 138, 139, 149 quibus Ioan-

[1] O. Schneider, *Beiträge zur Kenntniss der griechisch-orthodoxen Kirche Aegyptens* (Dresden, 1874), p. 38. Edidit ille, p. 41-48, brevem bibliothecae catalogum anno 1859 exaratum: Κατάλογος τῶν ἐν τῇ β' πλευρᾷ τῆς βιβλιοθήκης χειρογράφων βιβλίων.

[2] Perbrevem catalogum anno 1895 confectum edidit P. Van den Ven, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la bibiothèque patriarcale du Caire*, Louvain, 1914.

[3] Sunt hi codices 115, ἐγκώμια τῆς Θεοτόκου; 146, Ἰωσὴφ Βρυεννίου λόγοι; 170, λόγοι Θεοφάνους Μηδίας, Νικηφόρου Βλεμίδου καὶ Ἰωάννου Καντακουζηνοῦ αὐτοκράτορος.

nis Climaci *Scala paradisi* continetur, valere dixerim, licet, ut arbitror, brevissima illa atque notissima auctoris Vita (= BHG. 882), instructa sint. Codicem 37, quod corpus est Passionum sanctorum illorum quos νεομάρτυρας vocant, praeter morem distinctius enucleavimus; quod in gratiam amicorum graecorum nos fecisse nemo est qui vituperet.

H. D.

CODEX 3.

Chartaceus, foliorum 167, $0^{m},22 \times 0,14$, lineis plenis saec. XVI exaratus. Varia ecclesiastica e quibus haec promenda:

1. (Fol. 50-90). Νείλου μοναχοῦ Ἀγκυρανοῦ εἰς τὴν ἀναίρεσιν τῶν ἐν Σινᾶ καὶ Ῥαΐθοῦ ἀναιρεθέντων ἁγίων πατέρων. = BHG. 1301-1307.

2. (Fol. 90^{v}-105). Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ διὰ Χριστὸν πτωχοῦ. = BHG. 869.

3. (Fol. 105^{v}-119^{v}). Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Παύλου τοῦ Θηβαίου. = BHG. 1468.

4. (Fol. 120-121). Βίος καὶ πολιτεία καὶ μερικὴ τῶν θαυμάτων διήγησις τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Παρθενίου ἐπισκόπου Λαμψάκου. = BHG. 1423.

Des. mutil. βλέπων τὰ ἐν κρυφῇ φανερούμενα.

5. (Fol. 122-162). Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Θεοδοσίου τοῦ κοινοβιάρχου. = BHG. 1778.

Des. mutil. οὕτω καλεῖσθαι τὸ τεχθησόμενον. Sequuntur folia novem vacua, et fol. 172 ultima pars homiliae vel Vitae cuiusdam sancti.

CODEX 31.

Membraneus, foliorum 495, $0^{m},31 \times 0,24$, binis columnis saec. XI exaratus.

Quae manus recentiores in principio et ad calcem codicis annotaverunt nullius momenti sunt, eademque neglеximus.

1. (Fol. 1-9). Μαρτύριον τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος τοῦ Χριστοῦ Μηνᾶ τοῦ Αἰγυπτίου τοῦ ἐν τῇ Κοτυαείῳ μαρτυρήσαντος. = BHG. 1250. Nov. 11.

2. (Fol. 10-133). Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Θεοδώρου ἡγουμένου τῶν Στουδίου. = BHG. 1175. Nov. 11.

3. (Fol. 134-216). Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας τοῦ ἐλεήμονος. = BHG. 888. Nov. 12.

4. (Fol. 216-427). Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν

Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρυσοστόμου. = BHG. 875. Nov. 13.

5. (Fol. 427-443). Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρυσοστόμου πρὸς τὴν ὁσίαν καὶ μακαρίαν Ὀλυμπιάδα ἐπιστολὴ πρώτη. Nov. 14.

P. G., LII, 549-56.

6. (Fol. 443-455). Ὑπόμνημα εἰς τὸν ἅγιον ἀπόστολον Φίλιππον. = BHG. 1527. Nov. 14.

7. (Fol. 455-477). Μαρτύριον τῶν ἁγίων ὁμολογητῶν Γουρία, Σαμωνᾶ καὶ Ἀβίβου. = BHG. 736, 737. Nov. 15.

8. (Fol. 478-495). Θαῦμα περὶ τῆς κόρης. = BHG. 738.

CODEX 32.

Chartaceus, paginarum φιβʹ (+ 3), 0m, 31 × 0, 20, binis columnis saec. XIV exaratus.

In dorso inscriptum est : Γεροντικὸν ἤτοι βίοι καὶ θαύματα τῶν ἁγίων πατέρων.

Fol. αʹ : Ἀρχὴ σὺν Θεῷ τῶν ἁγίων πατέρων αἱ πράξεις ὁμοῦ καὶ τὰ ξένα θαύματα κατὰ ἀλφάβητον.

Gerontica librum complent.

CODEX 35.

Chartaceus, foliorum 243, 0m,22 × 0, 145, lineis plenis saec. XVI exaratus.

Codex miscellaneus est, hinc inde mutilus et lectu saepe difficilis, rubricis pallescentibus.

Acoluthias de sanctis obiter tantum notamus, cum, praeter primam, canone solo, dempto synaxario, constent. Sunt autem de S. Macario Macre, fol. 9 ; εἰς τοὺς ἁγίους μεγαλομάρτυρας Θεοδώρους, fol. 120 ; de S. Georgio fol. 124, 127 ; de S. Ioanne Baptista, fol. 130, 140v, 146r, 149, 155v ; εἰς τὸν εὐσεβέστατον καὶ θειότατον βασιλέα ἡμῶν κυρὸν Μανουὴλ διὰ τοῦ θείου καὶ ἀγγελικοῦ σχήματος μετονομασθέντα Ματθαῖον μοναχόν, fol. 133v, 138 152 ; εἰς τὸν ἅγιον Ἀθανάσιον τὸν ἐν τῷ Ἄθῳ, fol. 142 ; ἀκολουθία τοῦ ἁγίου μάρτυρος Ἀλεξάνδρου τοῦ ἐν Κορίνθῳ, fol. 159 ; ἀκολουθία τῶν ἁγίων καὶ οἰκουμενικῶν ἓξ συνόδων.

1. (Fol. 9-12). Μνήμη τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Μακαρίου τοῦ ἐπίκλην Μακρῆ. = BHG. 1002. [Ian.] 8.

2. (Fol. 13-60). Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Μακαρίου Μακρῆ ἡγουμένου χρηματίσαντος ἐν τῇ σεβασμιωτάτῃ μονῇ τοῦ Παντοκράτορος. = BHG. 1001.

Des. ὡς ἂν ἀβλαβεῖς διαφυλαχθείημεν παντὸς πειρατηρίου τῶν τε ἔξωθεν ἐστιόντων καὶ τῶν ἐν ἡμῖν ... ἀμήν.

3. (Fol. 61-73). Ἐγκώμιον εἰς τὸν ἀρχιστράτηγον Μιχαὴλ πασῶν τῶν ἐπουρανίων δυνάμεων ἀσωμάτων.

Inc. Μιχαὴλ ὁ διαπρεπέστατος τῶν εὐαγγελικῶν διακόσμων τοῦ πρωτεύειν κλῆρον λαχὼν — Des. χάριτι καὶ φιλανθρωπίᾳ τοῦ κυρίου καὶ Θεοῦ σωτῆρος ἡμῶν ... ἀμήν.

4. (Fol. 188-203v). Λόγος εἰς τὸ γενέσιον τῆς ὑπεραγίας ἐνδόξου δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας.

Inc. Δεῖν οἶμαι τῇ τοῦ Θεοῦ λόγου μητρὶ εἴπερ ἄλλοθί που — Des. τυχεῖν τῆς ἐφέσεως καὶ τῶν ἀποκειμένων ἐν οὐρανοῖς μακαρίων ... ἀμήν.

5. (Fol. 226v-237v). Τοῦ ὑπάτου τῶν φιλοσόφων καὶ ὑπερτίμου κυροῦ τοῦ Ψέλλου λόγος ἱστορικὸς εἰς τὴν ἀνακομιδὴν τοῦ λειψάνου τοῦ ἁγίου, ἐνδόξου, πανευφήμου ἀποστόλου πρωτομάρτυρος καὶ ἀρχιδιακόνου Στεφάνου. = BHG. 1651.

Des. mutil. ὅθεν δὴ τὰς ἡμιόνους |

CODEX 36.

Chartaceus, foliorum 63, 0m,21 × 0,15, lineis plenis saec. XIV exaratus.
Codicem complet

Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμων Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας τοῦ ἐλεήμονος. = BHG. 888.

CODEX 37. [1]

Chartaceus, foliorum 27, 0m, 25 × 0,155, lineis plenis saec. XVII exaratus.
Fol. 1: Ὑπομνήματα νεοφανῶν μαρτύρων οὓς εἴδομεν αὐτοψὶ ἐν Κωνσταντινουπόλει. Sequitur rerum conspectus.

1. (Fol. 1v-2). Δήλωσις σύντομος τοῦ μαρτυρίου τοῦ Ἰορδάνου, φεβρουαρίου β' ἔτους ,αχν' (1650).

Cf. C. Dukakis, Μέγας Συναξαριστής, Februarius, p. 66.

2. (Fol. 2v-3v). Σύνοψις τοῦ μαρτυρίου τοῦ Ἰωάννου ῥαπτοῦ, δεκεμβρίου α', ἔτει ,αχνβ'

In indice dicitur νέον παιδίον. — Dukakis, December, p. 498.

3. (Fol. 3v-4v). Σύνοψις τοῦ μαρτυρίου τοῦ Συμεὼν χρυσοχόου, αὐγούστου κδ', ἔτει ,αχνδ'.

Dukakis, Augustus, p. 191.

4. (Fol. 4v-5). Σύνοψις τοῦ μαρτυρίου τοῦ Ἰωάννου Βλάχου, μαίου ιβ', ἔτει ,αχζε'.

Dukakis, Maius, p. 212.

5. (Fol. 5-6). Σύνοψις τοῦ 'Αθανασίου ἐκ Γγίου, ἰουλίου κδ', ἔτει ,αχο'.

DUKAKIS, Iulius, p. 355.

6. (Fol. 7-8v). Μαρτύριον τοῦ Νικολάου μπακάλη Καρπενησιώτου, σεπτεμβρίου κγ', ,αχοβ'.

In indice dicitur: νέον παιδίον. — DUKAKIS, September, p. 290.

7. (Fol. 8v-9v). Σύνοψις τοῦ μάρτυρος Γαβριὴλ μοναχοῦ φεβρουαρίου β', ἔτει ,αχος'.

DUKAKIS, Februarius, p. 67.

8. (Fol. 9v-12v). Σύνοψις τοῦ μαρτυρίου τοῦ ἁγίου Κυπριανοῦ ἱερομονάχου, ἰουλίου ε', ἔτει ,αχοθ'.

DUKAKIS, Iulius, p. 73.

9. (Fol. 12v-13v). Σύνοψις τοῦ μαρτυρίου τοῦ Σταματίου, αὐγούστου ιε', ἔτει ,αχπ'.

DUKAKIS, Augustus, p. 249, 251.

10. (Fol. 13v-16). Σύνοψις τοῦ μαρτυρίου τοῦ ἁγίου 'Αγγελῆ, σεπτεμβρίου α', ἔτει ,αχπ'.

DUKAKIS, September, p. 31.

11. (Fol. 16-18). Σύνοψις τοῦ μαρτυρίου τοῦ Παύλου 'Ρώσσου, ἀπριλλίου ιε', ἔτει ,αχπβ'.

DUKAKIS, Aprilis, p. 55.

12. (Fol. 18-21v). Σύνοψις τοῦ μαρτυρίου τοῦ μοναχοῦ Δαμασκηνοῦ, αὐγούστου α', ἔτει ,αχπγ'.

In indice additur: ἀπὸ Γαλατᾶ. — DUKAKIS, November, p. 351.

13. (Fol. 21v-25). Μαρτύριόν τινος Τούρκου 'Αχμέτη Κάλφα ἤτοι γραφέως τοῦ τεφτερντήρη ἐπονομαζομένου Παζπουρούνη, μαίου γ', ἔτει ,αχπβ'.

DUKAKIS, Maius, p. 85.

14. (Fol. 25-27v). Μαρτύριον τοῦ ἁγίου 'Ιωσὴφ τοῦ Χαλεπλῆ, μηνὶ φεβρουαρίου ιζ', ἔτει ,αχπζ'.

DUKAKIS, Februarius, p. 76.

CODEX 38.

Membraneus, foliorum 348, $0^m,31 \times 0,21$, partim binis columnis partim et plerumque lineis plenis saec. XI-XII exaratus.

Fol. 1, manu recentiore inscriptum est: τὸ παρὸν βιβλίον ἀφιερώθη εἰς τὴν μονὴν τοῦ Γαλησίου ὑπὲρ ψυχῆς σωτηρίας τοῦ δούλου τοῦ Θεοῦ 'Αντωνίου ἱερομονάχου καὶ τοῦ ἀθλίου Μακαρίου. Fol. 347v, manu etiam recentiore: ἀνεκαινίσθη ἡ παροῦσα βίβλος δι' ἐξόδου τοῦ τιμιωτάτου ἱερομονάχου καὶ θεολήπτου καὶ διὰ χειρὸς Δαμιανοῦ ἱερομονάχου τοῦ πολυτλή-

μωνος καὶ ἐκκλησιάρχου τῆς σεβασμίας μονῆς τῆς ἁγίας Ἀναστίσευς τῆς καὶ τὴν βίβλον δεσποζούσης τῷ ϛωπδ' ἔτει ἰνδ. ιδ' · καὶ οἱ ἀναγινώσκοντες εὔχεσθαι αὐτοῦ διὰ τὸν Κύριον.

Fol. 34b^v, manu non ita recenti : Μνήσθητι, Κύριε, τοῦ σοῦ δούλου Νικολάου μοναχοῦ γεγονότος Βέστου καὶ μεγάλου οἰκονόμου μονῆς τῶν Στουδίου τοῦ Περηνοῦ τοῦ πόθου τήνδε κτησαμένω (*corr*.... νου) τὴν βίβλον καὶ πίστει ζεούσῃ ἀναθεμένω (*corr*.... νου) σοι ταύτην καὶ ἄμειψαι αὐτὸν ταῖς πλουσίαις σου δωρεαῖς ἐν τῇ τῆς κρίσεως ἡμέρᾳ τῆς οὐρανίας βασιλείας δεικνὺς αὐτὸν κληρονόμον · ἀμήν.

Alia minoris momenti initio et ad calcem libri manus variae inscripserunt.

Primam libri partem complent Nili νουθεσίαι (fol. 1-55), eiusdem παραινέσεις εἰς μοναχούς (fol. 55^v-84^v), et πρὸς νεωτέρους μοναχοὺς διδασκαλία (fol. 84^v-90); dein (fol. 90-139^v), Cassiani περὶ διαπτύσεως et reliqua ; (fol. 40-167^v) Ioannis ep. Carpathii παρακλητικὰ κεφάλαια ἑκατόν. Tandem :

1. (Fol. 168-286^v). Προοίμιον τοῦ βίου τῶν ἁγίων πατέρων. = BHG. 1435, 37, 38.

Videlicet Historia Lausiaca.

2. (Fol. 286^v-347). Ἡ κατ' Αἴγυπτον τῶν μοναχῶν ἱστορία. = BHG. 1433.

Praefixa sunt Τὰ κεφάλαια τῆς κατ' Αἴγυπτον ἱστορίας.

CODEX 99.

Chartaceus, paginarum 438, $0^m,20 \times 0,13$, lineis plenis saec. XVI exaratus.

Codex acephalus est ; solum tamen, si quid video, praefationis cuiusdam initium deest. Est quoque fine mutilus.

Librum complet

(Pag. 1-438). Ἰωάννου Μορεζήνου ἁμαρτωλοῦ ἱερέως ἐγκώμια τῆς ἀειπαρθένου Μαρίας ἐκ πάσης τῆς ἁγίας καὶ ἱερᾶς γραφῆς συλλεχθέντα ἔχοντα ὑπόθεσιν ἢ θεμέλιον τὸ ῥητὸν τοῦ σοφοῦ Σολομῶνος τὸ κείμενον παρὰ τῷ ᾄσματι τῶν ᾀσμάτων, τό · ἰδοὺ κλίνη τοῦ Σολομῶντος ἑξήκοντα δυνατοὶ κύκλῳ αὐτῆς ἀπὸ δυνάτων υἱῶν Ἰσραὴλ πάντες κατέχοντες ῥομφαίας δεδιδαγμένοι πόλεμον.

Ἀρχὴ τῶν δυνατῶν τῶν περικυκλούντων τὴν κλίνην τὴν νοητὴν τοῦ Θεοῦ. Δυνατὸς α' λεγόμενος Οὐρανός, ὅτι οὐρανὸς λέγεται ἡ ὑπεραγία Θεοτόκος, ἐκ τοῦ βιβλίου τῆς Γεννήσεως κεφάλαιον α'. Inc. Ὁ προφήτης Μωυσῆς. Sequitur fol. 7 : Θαῦμα α'. Inc. Φαίνεται τῇ κγ' τοῦ νοεμβρίου μηνὸς μία ὀπτασία τινὸς νεωτέρου. Des. (f. 10) καὶ μόνον παρακαλοῦμεν τὴν χάριν... ἀμήν. — Dein : Δυνατὸς β' λεγόμενος Πηγή, et, fol. 15 Θαῦμα β', et sic porro, eo pacto ut singulos δυνατοὺς sequatur suum θαῦμα. Des. liber mutilus in δυνατῷ λα' (δυνατὸς λα' λεγόμενος Θυγάτηρ).

CODEX 169.

Chartaceus, foliorum 1-7, 1-164 (= α'-ρξδ'), o^m, 285 × 0, 22, lineis plenis, variis manibus saec. XIV exaratus.

Homiliis, plerisque de tempore, constat, e quibus hae proferendae sunt:

1. (Fol. 3-7^v). Νεκταρίου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως διήγησις δι' ἣν αἰτίαν τῷ πρώτῳ σαββάτῳ τῶν ἁγίων νηστειῶν ἑορτάζομεν τὴν μνήμην τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Θεοδώρου καὶ περὶ νηστείας καὶ ἐλεημοσύνης. = BHG. 1768.

2. (Fol. 1-6^v). Διήγησις ὠφέλιμος ἐκ παλαιᾶς ἱστορίας συλλεγεῖσα καὶ ἀνάμνησιν ποιοῦσα τοῦ παραδόξου γενομένου θαύματος ἡνίκα Πέρσαι καὶ βάρβαροι τὴν βασιλίδα πόλιν κατέλαβον καὶ περιεκύκλωσαν... = BHG. 1060.

3. (Fol. 141-145^v). Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρυσοστόμου ἐγκώμιον εἰς τοὺς ἁγίους πάντας. = BHG. 1188.

4. (Fol. 145^v-146). Τοῦ αὐτοῦ ἐγκώμιον εἰς τοὺς ἁγίους μάρτυρας.

Inc. Φρικτὸς ὁ τῶν μαρτύρων ἀγὼν ἀλλ' ἀθάνατος ἡ μνήμη — Des. τῷ τοὺς μάρτυρας στεφανοῦντι... ἀμήν.

5. (Fol. 146-147). Τοῦ αὐτοῦ ἐγκώμιον εἰς μάρτυρας.

Inc. Πάλιν καιρὸς ἑορτῆς, πάλιν τρυφῆς ἀφορμή — Des. καὶ τῆς μακαριότητος τῆς κοινωνίας τῶν παθημάτων.... ἀμήν.

6. (Fol. 147-164^v). Κωνσταντίνου διακόνου καὶ χαρτοφύλακος τῆς ἁγιωτάτης ἐκκλησίας Κωνσταντινουπόλεως εἰς πάντας τοὺς ἁγίους ἐνδόξους καὶ πανευφήμους μάρτυρας τοὺς ὑπὲρ Χριστὸν κατὰ τὴν οἰκουμένην ἀθλήσαντας. = BHG. 1191.

Des. mutil. καὶ συγγενεῖς θερμοῦντες καὶ φίλοι |

CODEX 173.

Chartaceus, paginarum circiter 1000 (13-14, 31-1018), o^m, 21 × 0, 15, lineis plenis saec. XVI exaratus.

Pag. 783: ἐτελειώθη τὸ παρὸν βιβλίον ἐν μηνὶ φευρουαρίῳ γ' ἡμέρᾳ δ' διὰ σιδρομῆς καὶ ἐξόδου Ἀβερκίου προέδρου τῆς λαύρας ἐκ χειρὸς οἰκτροτάτου καὶ Ῥακενδίτου Νικηφόρου.

Quae sequuntur alia manu descripta sunt.

Pag. 991-994 rerum indicem manu recentiore conscriptum, quando codex integer erat, reperies.

1. (Fol. 37-39). Διήγησις Ἰουδαίου τινὸς σοφοῦ ὁμολογήσαντος τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν υἱὸν τοῦ Θεοῦ τοῦ ζῶντος εἶναι καὶ τῆς ἀχράντου Θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας καὶ μετὰ τὸ γεννῆσαι αὐτὴν πάλιν παρθένον μεῖναι.

Inc. Ἐν τοῖς χρόνοις τοῦ εὐσεβεστάτου βασιλέως Ἰουστινιανοῦ γέγονεν ἄνθρωπός τις ἀρχηγὸς τῶν Ἰουδαίων — Des. ἀληθεύων δὲ ὡς γνησίῳ φίλῳ τῷ Φιλίππῳ τῷ παρὰ Ἰουδαίοις ἀπεκεκυμμένον ἐθάρρησε.

2. (Fol. 59-88). Ἐξήγησις περί τινος οἰκονόμου ἀνδρὸς εὐλαβοῦς ὀνόματι Θεοφίλου ὑπὸ ἐνεργείας δὲ τοῦ διαβόλου ἀρνησαμένου τὸν Χριστὸν καὶ Θεὸν ἡμῶν διὰ δὲ μεσίτιδος τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου συμπατηθέντος ὑπὸ φιλευσπλάγχνου υἱοῦ αὐτῆς καὶ Θεοῦ.

Inc. Ἐγένετο ἐν τῇ τῶν Ῥωμαίων φιλοχρίστῃ πολιτείᾳ πρὶν ἢ τὴν ἐπιδρομὴν γενέσθαι τῶν Περσῶν — Des. τὴν ἐλπίδα παντὸς τοῦ γένους ἡμῶν... ἀμήν.

3. (Fol. 88-113). Διήγησις εἰς τὸν θρῆνον τοῦ προφήτου Ἱερεμίου περὶ τῆς Ἱερουσαλὴμ καὶ εἰς τὴν ἅλωσιν ταύτης καὶ περὶ τῆς ἐκστάσεως Ἀβιμέλεχ.

Inc. Ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις ἐλάλησε κύριος πρὸς Ἱερεμίαν τὸν προφήτην λέγων — Des. ὅταν ἔθνη πάντα προσκυνήσουσι ξύλον... ἀμήν.

4. (Fol. 113-124). Ἑτέρα διήγησις περὶ τῶν ἑπτὰ παίδων τῶν ἐν Ἐφέσῳ Μαξιμιλιανοῦ, Ἰαμβλίχου, Μαρτινιανοῦ, Διονυσίου, Ἀντωνίνου, Κωνσταντίνου καὶ Ἰωάννου.

Inc. Οὗτοι οἱ ἅγιοι ὑπῆρχον ἐπὶ Δεκίου βασιλέως καὶ καιρὸν λαβόντες — Des. καὶ κοινὴ παρὰ πάντων ἑορτὴ γέγονε... ἀμήν.

5. (Fol. 125-178^v). Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Μακαρίου τοῦ εὑρεθέντος ἀπὸ εἴκοσι μιλίων τοῦ Παραδείσου. = BHG. 1004.

Des. ὅθεν οἱ ἀκούσαντες ἅπαντες καὶ οἱ μετὰ ταῦτα μέλλοντες ἀκούειν.... ἀμήν.

6. (Fol. 203-278). Τυπικὸν ἤτοι κανονικὸν τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἀθανασίου τοῦ ἐν τῷ Ἄθῳ. = BHG. 190.

7. (Fol. 281-317). Διατύπωσις τοῦ ὁσίου καὶ μακαρίου πατρὸς ἡμῶν Ἀθανασίου. = BHG. 191.

8. (Fol. 791-825). Ἀνδρέου Κρήτης τοῦ ἱεροσολυμίτου λόγος ἐγκωμιαστικὸς εἰς τὴν γενέθλιον ἡμέραν τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου καὶ ἀπόδειξις ἐκ παλαιᾶς ἱστορίας καὶ διαφόρων μαρτύρων ὅτι ἐκ σπέρματος κατάγεται τοῦ Δαβίδ. = BHG. 1127. Sept. 8.

9. (Fol. 826-868). Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἀνδρέου ἀρχιεπισκόπου Κρήτης λόγος εἰς τὴν παγκόσμιον ὕψωσιν τοῦ τιμίου καὶ ζωοποιοῦ σταυροῦ. = BHG. 443.

10. (Fol. 869-900). Μαρτύριον τῆς ἁγίας καὶ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Εὐφημίας. Sept. 16.

Inc. Ἐν τῇ Χαλκηδονέων πόλει ἦν ἀθροισμὸς μέγας τῶν χριστιανῶν· Πρίσκος δὲ — Des. Πάντες οὖν διὰ τὸ ὄνομα κυρίου τὸ τῆς ἁγίας μαρτύριον ἐπιτελοῦντες δοξολογοῦμεν Θεόν... ἀμήν.

11. (Fol. 915-956). Περίοδοι τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ θεολόγου καὶ Προχώρου τοῦ μαθητοῦ αὐτοῦ. Sept. 26.

Inc. Ἐγένετο μετὰ τὸ ἀναληφθῆναι τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν εἰς τοὺς οὐρανοὺς — Des. mutil. ἀλλὰ μόνον κατατέμνοντο μὴ δυνάμενον μετὰ τῶν χειρῶν | Cf. BHG. 916.

12. (Fol. 965-990). Ἀνδρέου μακαριωτάτου ἀρχιεπισκόπου Κρήτης τοῦ ἱεροσολυμίτου λόγος εἰς τὸ γενέσιον τῆς ἁγίας ὑπερενδόξου δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας. = BHG. 1082.

CODEX 176.

Chartaceus, foliorum 453, o^{m}, 32 × 0, 21, lineis plenis saec. XVIII exaratus.

Amplissima sermonum per totum anni cursum legendorum collectio, quam cum anonyma esset, et minoris momenti videretur, attentius inspiciendo tempus consumere nolui. Ceterum pleraque de tempore sunt, paucissima de sanctis, ut ex indice eruitur: εἰς τὴν εἴσοδον τῆς παναγίας, fol. 132; εἰς τὴν ἑορτὴν τοῦ ἁγίου Βύκτορος, fol. 167; εἰς τὴν ἑορτὴν τῶν ἁγίων ἀγγέλων, fol. 178; εἰς τὴν ἑορτὴν τοῦ ἁγίου Νικολάου, fol. 361; εἰς τὴν ἁγίαν Βαρβάραν, fol. 366.

CODEX 180.

Chartaceus, foliorum 95, o^{m}, 20 × 0,15, variis manibus saec. XVII exaratus.

Codex miscellaneus. Acoluthiam S. Theodorae, die 2 augusti cantandam (fol. 1-7) sed mutilam excipit

1. (Fol. 8-23). Τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ λόγος εἰς τὸ γενέσιον τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου. = BHG. 1092. Sept. 8.

2. (Fol. 24-28). Παντολέοντος πρεσβυτέρου μονῆς τῶν Βυζαντίων λόγος πανηγυρικὸς εἰς τὴν ὕψωσιν τοῦ τιμίου καὶ ζωοποιοῦ σταυροῦ. = BHG. 430. Sept. 14.

3. (Fol. 28^{v}-33^{v}). Ἄθλησις τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Δημητρίου. = BHG. 498. Oct. 26.

4. (Fol. 34-43). Πλωτίου ἀρχιεπισκόπου Θεσσ<αλονίκης εἰς τὸν ἔν>δοξον τοῦ Χριστοῦ μεγαλομάρτυρα Δημήτριον. = BHG. 543.

CODEX 183.

Chartaceus, foliorum 314, o^{m} 21, × 0,14, lineis plenis duabus manibus saec. XV exaratus.

Variis completur sermonibus, e quibus hos duos deprompsisse sufficiat :

1. (Fol. 290-300). Εἰς τὴν ἀποτομὴν τοῦ τιμίου ἐνδόξου προφήτου προδρόμου βαπτιστοῦ Ἰωάννου. [Aug.] 29.

Inc. Δεινόν ἐστιν ὄντως, ἀγαπητοί, τὸ τῆς πορνείας ἁμάρτημα — Des. καὶ τῆς ἀκηράτου τρυφῆς καὶ ἀπολαύσεως... ἀμήν.

2. (Fol. 301-304). Ἐγκώμιον εἰς τὸν ἐν ἁγίοις πατέρα ἡμῶν καὶ μυροβλύτην Νικόλαον.

Inc. Λαμψάτω γάρ, φησὶν ὁ κύριος, τὰ ἔργα ὑμῶν ἔμπροσθεν τῶν ἀνθρώπων — Des. ῥυσθῶμεν τῆς αἰωνίου κλήσεως καὶ τῶν αἰωνίων ἀγαθῶν... ἀμήν.

Nathanaelem, cuius nomen littera rubra in margine superiore fol. 301 inscriptum est : Ναθαναὴλ ἱερομονάχου τουμπέρτου, hanc laudationem conscripsisse non satis constat. Sequuntur, fol. 304v-314v, per modum synaxariorum, Vitae breviores cum miraculis S. Nicolai et S. Georgii, et haec quidem fine mutila.

CODEX 185.

Chartaceus, foliorum 109, 0m, 21 × 0, 15, lineis plenis saec. XVI-XVII exaratus.

Inter ceteros Leonis imperatoris sermones et hos habet :

1. (Fol. 18v-22). Λέοντος ἐν Χριστῷ βασιλεῖ αἰωνίῳ βασιλέως ὁμιλία ἐν τῇ τοῦ σεβασμίου ναοῦ ἱερώσει ὁμιληθεῖσα ὃς τῷ θαυμαστῷ Θωμᾷ καὶ ἀοιδίμῳ τοῦ λόγου ἀφιέρωται μαθητῇ. = BHG. 1843.

2. (Fol. 22-26). Λέοντος ἐν Χριστῷ βασιλεῖ βασιλέως ὁμιλία δι' ὑπογραφέως ἐκπεφωνημένη τῷ λαῷ ἐν τῷ αὐτῷ ναῷ κατὰ τὴν ἱερὰν τῆς τελειώσεως τοῦ θείου μαθητοῦ ἡμέραν, τῆς βασιλικῆς παρουσίας κωλυθείσης διά τινας πραγμάτων ἀσχόλους ἀνθελκύσεις. = BHG. 1844.

3. (Fol. 43-49). Λέοντος ἐν Χριστῷ βασιλεῖ αἰωνίῳ βασιλέως λόγος ὅτε ἐξ ἐρήμου φωνὴ τῶν σαρκίνων ὁρίων μεταχωρήσασα καὶ πρὸς τοὺς ἐν ᾅδου σκυθρωπάζοντας φωνὴ πρόδρομος καὶ τὴν ἀπηλείαν τῆς κατηφείας κηρύττοντα δείκνυται. = BHG. 863.

4. (Fol. 49-54v). Λέοντος ἐν Χριστῷ βασιλεῖ αἰωνίῳ βασιλέως λόγος εἰς τὴν ἐκ στειρωτικῶν λαγόνων ἀνθήσασαν σωτήριον ἀνθρώποις γονὴν τὴν ἀειπαρθένον τοῦ Θεοῦ μητέρα. = BHG. 1084.

5. (Fol 54v-59v). Λέοντος ἐν Χριστῷ βασιλεῖ αἰωνίῳ βασιλέως λόγος εἰς τὴν δι' οὗ τοῦ προγονικοῦ ἀνυψώθημεν πτώματος σωτηρίου σταυροῦ ὕψωσιν = BHG. 435.

6. (Fol. 59v-60v). Λέοντος ἐν Χριστῷ βασιλεῖ αἰωνίῳ βασιλέως

ὁμιλία ὅτε τῷ ἀοιδίμῳ τῆς εὐσεβείας ἀγωνιστῇ καὶ τὰ οὐράνια περιπολοῦντι ἀνάκτορα Δημητρίου ὁ οἶκος ἐν τοῖς βασιλείοις ἀνιερώθη. = BHG. 538.

7. (Fol. 60v-65). Λέοντος ἐν Χριστῷ βασιλεῖ αἰωνίῳ βασιλέως λόγος εἰς τὴν ἐκ στειρωτικῶν λαγόνων προσαγομένην εἰς τὰ ἅγια ἁγίαν γονὴν τὴν ἀειπαρθένον τοῦ Θεοῦ μητέρα. = BHG. 1146.

CODEX 234.

Chartaceus, foliorum 187, 0m, 22 × 0,17, lineis plenis saec. XVII exaratus.

Maximam partem completur Ioannis Climaci Scala *Paradisi*, cui praefixa est auctoris Vita, et

(Fol. 5-16). Μαρτύριον τῆς ἁγίας μεγαλομάρτυρος Εὐφημίας.

Inc. Ἐν τῇ Χαλκηδονέων πόλει ἦν ἀθροισμὸς χριστιανῶν —Des. Πάντες οὖν οἱ θεοφιλεῖς τιμῶντες... ἔχοντες μέρος καὶ κλῆρον σὺν αὐτῇ... ἀμήν. Cf. cod. 173 [10].

CODEX 261.

Membraneus, foliorum 100, 0m,34 × 0,24, binis columnis saec. XII exaratus.

1. (Fol. 1-18v). Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας τοῦ ἐλεήμονος. = BHG. 888.

Inc. aceph. |θῶς αἱ λοιπαὶ νῆσοι βοτάνας κτλ.

2. (Fol. 18v-96v). Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρυσοστόμου. = BHG. 875.

3. (Fol. 97-100v). Ὑπόμνημα εἰς τὸν ἅγιον ἀπόστολον Φίλιππον. = BHG. 1527.

CODEX 277.

Chartaceus, foliorum 183, 0m, 21 × 0,15, lineis plenis saec. XVIII exaratus.

Hoc homiliarum corpore completur, quas distinctius enumerare necesse non est: Τοῦ μακαριωτάτου καὶ λογιωτάτου Θεοφάνους ἀρχιεπισκόπου Ταυρομενίου τῆς Σικελίας τοῦ ἐπίκλην Κεραμέως ὁμιλίαι εἰς τὰς κυριακὰς τοῦ ὅλου ἐνιαυτοῦ. Quae omnes editae sunt P. G., t. CXXXII. Cf. BHG., p. 298.

INDEX SANCTORUM

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

N. B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

77. — ***Analecta Bollandiana.*** Tome XXXIV-XXXV (1915-1917), IV-352-128 pages, in-8°.

A la fin de 1919, nous avons publié le numéro des *Analecta* complétant le tome XXXIII de la collection, commencé en 1914. L'année suivante la publication de la revue a été reprise régulièrement; les quatre numéros de l'année 1920 forment le tome XXXVIII. Ainsi que nous l'avons annoncé dans les premiers mois qui ont suivi l'armistice, notre intention était de mettre sous presse, sans tarder, les volumes destinés à combler la lacune XXXIV-XXXVII. Ces volumes devaient être au nombre de quatre; la copie était prête et l'on espérait trouver les ressources nécessaires pour l'imprimer dans un délai relativement court.

Les événements se sont chargés de dissiper ces illusions d'un optimisme exagéré. Le prix du papier et de la main-d'œuvre, les difficultés de tout genre qui paralysent en ces temps-ci le travail intellectuel ont dépassé toute prévision, et nul ne s'étonnera que la perspective de publier quatre volumes dans ces conditions nous fasse reculer. Risquerions-nous de nous tromper encore en ajoutant qu'elle ne sourit pas davantage à nos abonnés, à qui nous avons été obligés de demander déjà des sacrifices bien lourds? Ils nous approuveront de réduire de moitié leur charge et la nôtre, et de ne publier que deux volumes intercalaires au lieu de quatre.

Le premier volume, qui portera la tomaison XXXIV-XXXV, vient de paraître. Il est composé comme suit:

1° ALF. PONCELET. *Documents inédits sur S. Jean Berchmans*, p. 1-228.

2° H. MORETUS. *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Scholae medicinae in universitate Montepessulanensi*, p. 229-305.

3° M. COENS. *Vie de S. Lébuin*, p. 306-330.

4° *Bulletin des publications hagiographiques*, p. 331-351.

5° U. Chevalier. *Repertorium Hymnologicum*, p. 321-449 (= feuilles 21-28).

Les huit feuilles du *Repertorium* terminent le t. V de cet important ouvrage, qui a été distribué tout entier avec les *Analecta*. Il ne reste, pour le compléter, qu'à publier les tables générales, sans lesquelles il est impossible d'utiliser les richesses accumulées dans ces cinq volumes. Les tables seront jointes au volume suivant des *Analecta* (t. XXXVI-XXXVII), qui s'imprime lentement, et paraîtra au cours de l'année 1922.

Un prix de faveur sera fait à nos abonnés, pour les deux volumes que nous venons d'annoncer.

78. — * Charles Dumaine. *Les Saints du Canon de la Messe*. Paris, A. Tralin, 1920, in-12°, xv-447 pp.

Ce livre pieux, d'ambition et de format modestes, a pour but d'éclairer les fidèles sur l'histoire sommaire de la grande prière liturgique et de les renseigner sur chacun des saints dont les noms, revenant chaque jour sur les lèvres de l'officiant, ne rappellent au grand nombre que de très vagues souvenirs. La liste des ouvrages consultés par l'auteur pour établir ses brèves notices fait mention de travaux de valeur assez inégale : on y trouve cités Dom Guéranger et l'abbé Godescard à côté de Paul Allard et de Mgr Batiffol. Pour l'ensemble on a surtout visé à refléter les traditions communément reçues dans l'Église. Nous ne pouvons qu'applaudir aux louables intentions de l'auteur, espérant avec Dom Cabrol, que les chrétiens, après avoir parcouru le petit opuscule de M. D., liront d'un œil moins distrait la liste glorieuse des martyrs du Canon et « les reconnaîtront désormais au passage » (Préface, p. vii). M. Coens.

79. — * H. Delehaye. *La légende de saint Eustache*, dans *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, classe des Lettres, 1919, n°4, p. 175-210.

Les épisodes à caractère nettement romanesque dont la combinaison forme l'histoire du problématique Placidas-Eustathe, ont été l'objet en ces derniers temps d'études nombreuses faites dans des milieux scientifiques très divers. A la suite de la controverse récente qui mit aux prises deux académiciens de Göttingen, W. Meyer et W. Bousset, le P. Delehaye soumet à un nouvel examen les éléments de l'étrange pièce hagiographique et fait ressortir les résultats utiles des derniers travaux, dont il dresse en passant la bibliographie complète. On peut reconnaître dans l'histoire de S. Eustathe trois divisions nettement marquées : la conversion miraculeuse de Placidas ; les aventures d'Eustathe et de sa famille ; le martyre. Le lien qui unit ces

trois récits n'est guère étroit; de plus, en restant sur le terrain de l'hagiographie, il est aisé d'établir qu'aucune des parties ne soutient un rapport réel avec l'histoire. Mais il est intéressant de pousser plus loin la recherche des origines. A l'encontre de l'opinion reçue, M. Meyer, partant d'un fait qu'il eut le tort de juger suffisamment établi — il comptait Eustathe parmi les martyrs de Rome — concluait à la priorité d'un archétype latin. Cette conception, comme l'a démontré W. Bousset, péchait par la base. Le férial romain ne compte pas S. Eustathe au nombre de ses martyrs. Son culte a été importé d'Orient. Passant en revue les principaux exemples ou répliques — grecs, médiévaux, orientaux — de chacun des motifs du roman de la famille d'Eustathe, le P. D. critique certains systèmes, les uns simplement hasardeux, d'autres invraisemblables, concernant la généalogie des sources, et dégage cette conclusion : l'histoire de la famille d'Eustathe rentre dans la catégorie des contes populaires. Comme le trésor des contes populaires s'alimente à un réservoir unique, qui est l'Inde, on peut reconnaître à cette histoire une origine indienne, mais combien éloignée. De plus, puisque tout semble indiquer que les contes indiens remontent à l'époque pré-bouddhique, il est logique de conclure qu'il serait peu judicieux de parler des origines bouddhiques de la légende d'Eustathe (p. 203).

Le P. D. réserve à la fin de son étude une place spéciale au thème, si fréquemment exploité, du « cerf poursuivi ». En ce point aussi le compilateur grec s'est servi d'une matière déjà longuement élaborée, probablement de source indienne, encore qu'il ait sans doute ignoré cette provenance. M. Coens.

80. — * Olaf Sild. *Das altchristliche Martyrium in Berücksichtigung der rechtlichen Grundlage der Christenverfolgungen.* Dorpat, Bergmann ; Leipzig, Hinrichs, 1920, in-8°, 184 pp.

C'est autour de l'éternelle question des bases juridiques des persécutions romaines que M. Sild a groupé un certain nombre de thèses sur le martyre. Il connaît les textes et cite un grand nombre d'ouvrages qu'il a lus. Nous ne lui faisons aucun reproche de ne pas connaître nos publications. Elles auraient peut-être alourdi sa tâche. En effet, le but de M. S. est de soumettre à une nouvelle « Prüfung » ce qu'on a écrit avant lui sur ces matières. On voudrait pouvoir dire que de cet examen ont jailli des lumières nouvelles. Ce n'est pas par sa clarté que se recommande le livre. Malgré les divisions et les subdivisions d'un plan savamment tracé, on s'y retrouve difficilement. En le feuilletant, on tombe souvent sur une bonne remarque. Mais l'ensemble manque de proportion et l'exécution est très inégale. Indiquons les principaux thèmes développés par l'auteur : droit et jurisprudence ;

application et pratique ; conditions requises pour le martyre ; marques auxquelles on distingue le martyr du criminel de droit commun ; nombre des martyrs ; signification et portée du martyre.

C'est peut-être trop à la fois pour un débutant qui doit se faire la main. Là où M. S. a voulu innover, il n'a pas toujours été très heureux. Ainsi, il veut prouver que jusqu'à Dèce il se manifeste dans la conception juridique et dans la pratique, une opposition marquée entre l'Orient et l'Occident. La démonstration est pénible et n'aboutit pas. Les documents, lus sans idée préconçue, ne suggèrent rien de semblable. Il peut être intéressant de rechercher quelle a été l'opinion des générations contemporaines sur les persécuteurs. M. S. l'a tenté ; mais ici encore on est déçu, et la pensée se dégage peu nettement. Le volume est précédé de quelques pages en letton, que je n'ai pas essayé de comprendre. Si l'auteur a choisi cette place pour exprimer des idées qui intéressent le monde savant, il faudrait dire qu'il ne tient pas à les répandre. H. D.

81. — * Oscar D. Watkins. *A history of Penance.* London, Longmans, Green and Co., 1920, 2 vol. in-8°, XXIV-XIX-775 pp.

L'auteur de cet important ouvrage lui a donné comme sous-titre : *a Study of the Authorities.* Il s'est en effet attaché surtout à mettre sous les yeux du lecteur, dans leur texte original, la série aussi complète que possible des témoignages relatifs à l'histoire de la pénitence. Il les a partagés en deux catégories. La première considère la pratique de la pénitence dans l'Église entière, depuis les origines jusqu'en 450. Dans la seconde il ne s'agit que de l'Église latine, jusqu'en 1215. Chacune des deux sections se termine par un exposé des résultats tels que l'auteur les conçoit. Il invite le lecteur qui n'est pas engagé dans les études théologiques à se contenter de ces chapitres. Ceux qui suivraient ce conseil se priveraient d'une documentation qu'ils trouveraient difficilement ailleurs, et qui pourrait demander une interprétation ne cadrant pas toujours avec celle de M. W. Il est assez étonnant que celui-ci n'ait pas cru devoir tenir compte de l'œuvre des grands érudits français du XVIIe siècle, et de plusieurs travaux récents sur lesquels on aurait volontiers entendu son avis, par exemple le Césaire d'Arles de Malnory, et les ouvrages du P. A. d'Alès. Rien ne nous permet de penser qu'ils aient été dédaignés. M. W. a certainement tenu à n'avoir pas d'intermédiaires entre les textes et lui. Le système peut avoir ses avantages, mais je crains que M. W. ne s'aperçoive qu'il a ses inconvénients. Quoi qu'il en soit, son recueil, où sont mis en lumière des textes longtemps négligés (par exemple les inscriptions Damasiennes), et où il est tenu compte plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, des influences insulaires, rendra des services dont il faut lui être re-

connaissant. Lorsque l'ouvrage cité est compris dans la Patrologie de Migne, c'est cette édition qui a été suivie. Le procédé est pratique quand il ne s'agit que d'indiquer avec précision la place qu'occupe un texte. Mais quand on le met sous les yeux du lecteur, et qu'il importe de le lire dans sa teneur originale, l'emploi des éditions critiques postérieures aux réimpressions de Migne semble indiqué. Pour qu'on puisse se faire une idée de l'étendue de la persécution de Dèce (p. 178), M. W. donne une liste des martyrs de l'époque. Ce n'était pas le meilleur argument à produire, d'autant plus que la date et même l'identité de plusieurs de ces martyrs est contestée : ainsi Tryphon, Respicius, Acace, Cassien, Martial etc. Ne pourrait-on pas rapprocher de la cérémonie de l'*Indulgentia* dans le rite mozarabe, l'épitaphe de Flavianus transcrite ici-même (*Anal. Boll.*, XXXVIII, 190) ? H. D.

82. — Herbert Thurston. *Reservation in its historical aspects*, dans *The Month*, t. CXXX (1917), p. 233-43.

83 — * W. Lockton. *The treatment of the remains at the Eucharist after holy Communion and the time of the ablutions.* Cambridge, University Press, 1920, in-8°, VIII-280 pp.

Un passage de la Vie ou plutôt de l'oraison funèbre de Ste Gorgonia par S. Grégoire de Nazianze (c. 18) a été souvent cité par les controversistes et aussi par les historiens de la liturgie, notamment pour établir que l'usage actuel de la réserve eucharistique remonte jusqu'au IVe siècle, et que la pratique des visites au Saint-Sacrement est attestée dès cette époque. Le P. Thurston, dans un article du *Journal of theological Studies*, t. XI (1909-1910), p. 275-79, a commenté ce curieux épisode, et montré qu'il a une tout autre portée, et ne peut servir à établir l'antiquité d'une discipline que l'on ne voit apparaître que dans la seconde moitié du XIIe siècle. Son exégèse a trouvé des approbateurs parmi les savants catholiques (ainsi Th. H. Van Oppenraaij dans *De Katholiek*, t. CXXXVIII, 1910, p. 453-65), et a rencontré des contradicteurs dans le monde anglican. Il en est résulté des échanges de vues, dont on ne peut qu'admirer la parfaite courtoisie et qui ne s'inspirent que de la plus loyale recherche de la vérité. Dans le présent article, le P. Th. maintient son interprétation, et, avec son érudition coutumière, l'a éclairée d'une foule d'intéressantes observations. Voici comment il faut, semble-t-il, comprendre l'acte de Gorgonia. Elle s'approche de l'autel et, saisie d'un transport de foi et de dévotion, elle s'y attache comme elle l'aurait fait du vêtement du Sauveur ; puis elle arrose la pierre de ses larmes, et les mêlant aux restes des saintes espèces qu'elle y trouve, elle en fait une sorte de baume dont elle se couvre et expérimente aussitôt l'efficacité.

Quelque étrange que nous paraisse ce recours, même dans un moment d'exaltation, il ne se heurte à aucune objection décisive. Gorgonia, il est vrai, n'était probablement que catéchumène. Mais le frère de S. Ambroise, Satyre, l'était également, et lui aussi dans un cas de nécessité n'hésita pas à toucher les saintes espèces enfermées dans un linge (*De excessu Satyri*, 43, *P. L.* XVI, 1304). Les anciens comme nous veillaient à ce que les parcelles du Sacrement ne tombassent point à terre. Mais il semble que, tant qu'elles restaient sur l'autel, ils n'appréhendaient aucun danger de profanation, et d'autre part les méthodes bien différentes des nôtres, de diviser les espèces eucharistiques et de les distribuer rendaient presque inévitables certaines négligences que nous jugerions coupables. Comment concilier avec le respect du Sacrement l'usage que fait Gorgonia des miettes ou même des traces du saint sang laissées sur l'autel? Le P. Th. rappelle bien à propos une histoire racontée par S. Augustin, qui ne s'en scandalise pas, d'une femme qui applique sur les yeux de son enfant aveugle un cataplasme avec les espèces sacrées : *imposito ex Eucharistia cataplasmate* (voir l'*Opus imperf. c. Iulianum*, III, 162, *P. L.* XLV, 1315). On ne peut s'empêcher d'être de l'avis de l'auteur qui attribue à l'introduction du culte extra-liturgique du Saint-Sacrement un plus grand respect dans la manière de traiter les saintes espèces.

On s'attendrait à trouver dans l'ouvrage de M. Lockton, tout entier consacré à l'histoire de la manipulation des espèces eucharistiques après la communion, une discussion du texte de S. Grégoire de Nazianze. L'auteur ne s'y est pas arrêté, parce qu'ayant délibérément restreint son sujet, il n'avait pas à se prononcer sur le cas de Gorgonia. Son livre avait été précédé d'un long article, publié dans le *Church Quarterly Review*, avril 1917, à l'occasion de certaines nouveautés introduites dans quelques églises d'Angleterre, par rapport aux restes des éléments consacrés. Ces changements n'étaient pas du goût de tout le monde, et pour se rendre compte de leur portée, il fallait étudier le rite observé au moment des ablutions depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Les développements que M. L. a donnés à ses recherches vont converger sur les prescriptions du Prayer Book, et son livre s'adresse avant tout aux rubricaires anglicans. Mais d'autres y trouveront à s'instruire. L'auteur se défend d'avoir voulu traiter spécialement de la réserve des saintes espèces, et en effet cette question réclamait de plus longs développements. Mais il ne pouvait éviter d'y toucher, et les chapitres où il est traité des *Sancta*, de la particule de l'hostie que les *Ordines* enjoignent de laisser sur l'autel, du rituel du jeudi-saint, contiennent d'importantes indications sur l'introduction d'un usage qui a eu de si notables conséquences. Le livre est très consciencieusement documenté. Les anciens textes y sont tous traduits en anglais, à quoi

on ne peut trouver à redire. Mais rien n'empêchait — à moins que ce ne soit la crise du papier ? — de mettre en note le grec et le latin correspondant. L'ouvrage y aurait gagné en intérêt et en utilité. H. D.

84. — * Sisto Scaglia. *Il cimitero apostolico di Priscilla.* Vicenza, Società anonima tipografica, 1918, in-8°, VIII-227 pp., illustré.

Il n'existe pas de travail d'ensemble tenant compte des nombreuses recherches dont le cimetière de Priscille a été l'objet depuis De Rossi, et il n'est pas aisé de se retrouver dans les nombreux articles où il est question de cette antique nécropole. Le livre du P. Sisto, qui n'a d'autre prétention que d'être un guide du visiteur, le 31 décembre, le seul jour de l'année où le cimetière de Priscille est accessible au public, rendra service. Après les questions générales de topographie et d'histoire, l'auteur étudie les principales régions : l'église souterraine, la Capella Greca, l'hypogée des Acilii, la basilique de S. Silvestre. En appendice il examine le problème du cimetière Ostrien, où une tradition veut que S. Pierre ait administré le baptême. Avec les meilleurs critiques, le P. S. se prononce de façon décidée contre l'opinion qui localise ce souvenir dans le cimetière de Priscille. H. D.

85. — * Francesco Lanzoni. *Le fonti della leggenda di sant' Apollinare di Ravenna.* Bologna, Stabilimento poligrafico Emiliano, 1915, in-8°, 66 pp.

86. — * Id. *Santi Africani nella Bassa Italia e nelle isole adiacenti.* Monza, Scuola tip. editrice Artigianelli, 1918, in-8°, 69 pp.

87. — * Pio Paschini. *La Passio delle martiri Sabine, Vittoria ed Anatolia.* Roma, Tip. pontif. nell' Istituto Pio IX, 1919, in-8°, 78 pp. (= *Lateranum*, 1.)

88. — * D. M. Faloci Pulignani. *La Passio sancti Feliciani e il suo valore storico.* Perugia, Unione tip. cooperativa, 1917, in-8°, 162 pp., fac-similés.

89 — * Id. *S. Felice vescovo martire dell' Umbria.* Perugia, Unione tip. cooperativa, 1918, in-8°, 72 pp.

90. — * A. Hofmeister. *Der Sermo de inventione sancti Kataldi.* Extrait de *Münchener Museum*, t. IV, pp. 101-114.

Les savantes publications de Mgr Lanzoni ne se comptent plus et nous sommes fort en retard avec cet habile critique. Cette fois nous ne citerons que deux de ses travaux qui méritent une attention spéciale. La légende de S. Apollinaire est une de celles qui ont eu au moyen âge le plus de lecteurs. On l'a prise fort au sérieux, et elle a servi de source à un bon nombre de chroniqueurs et d'hagiographes de la Haute Italie et de l'Italie Centrale, comme on peut s'en convaincre en lisant les Actes de S. Gaudence de Rimini, de S. Dom-

nius de Salone, des SS. Hermagoras et Fortunatus, de S. Prosdocimus de Padoue, la légende milanaise de S. Barnabé, la Vie de S. Syr de Pavie, la Passion de S. Paulin de Lucques, les légendes de S. Véran de Pise, de S. Decentius et Germanus de Pesaro, peut-être celle de S. Fronton de Périgueux. Si au moins ce document offrait quelque garantie à l'historien. Mais il ne remonte pas au delà du VII[e] siècle, et bien peu de ses éléments représentent une tradition sérieuse. Mgr Lanzoni a recherché méthodiquement les sources auxquelles l'auteur de la Passion aurait pu puiser : catalogue des évêques de Ravenne, calendrier de cette église, sermon de S. Pierre Chrysologue etc. De ces documents il a pu tirer que S. Apollinaire fut le premier évêque de Ravenne : ils indiquaient la durée de son épicopat, les noms de ses premiers successeurs, le titre de martyr donné au saint dans le sens large, le jour de la déposition, le lieu de la sépulture. Où l'hagiographe a-t-il trouvé qu'Apollinaire était disciple de S. Pierre ? Dans aucune source autorisée. Avec une remarquable lucidité Mgr L. explique de quelles combinaisons résulte cette chronologie. Il rend compte aussi d'un certain nombre de détails secondaires de la Passion, reposant sur des données topographiques, sur des traditions populaires, sur des imitations bibliques, ou empruntées à la liturgie et à la littérature hagiographique. La Passion de S. Apollinaire n'est pas le dernier mot de la légende. Celle-ci s'est accrue au cours des siècles, et grâce à son excellente méthode, Mgr L. réussit à découvrir sans peine l'origine de ces divers accroissements.

S'il faut en croire les récits rédigés dans l'Italie méridionale, beaucoup de saints honorés dans la région et dans les îles voisines seraient originaires de l'Afrique. Pour se rendre compte du bien-fondé de ces affirmations, il n'y a guère d'autre moyen que d'examiner chaque cas en particulier. C'est un travail considérable, car en groupant d'abord les africains qui auraient abordé en Italie durant la persécution des Vandales, puis ceux qui y seraient arrivés à l'époque des grandes persécutions, Mgr L. arrive à un total de 55 noms. Ce chiffre ne l'a pas effrayé, et il a consulté les dossiers de chacun de ces personnages. La première catégorie est, historiquement, très peu fournie. On y a fait entrer des saints italiens n'appartenant même pas à l'époque des Vandales et quelques africains douteux. Tout compte fait, nous pourrons retenir S. Quotvultdeus, évêque de Carthage, qui fut chassé de son siège sous Genséric et mourut en Campanie. Vindemialis était évêque de Capsa au temps d'Hunéric, mais il reste des doutes sur le fait de son exil. Les saints des grandes persécutions que l'on fait venir d'Afrique ou n'y ont jamais été ou n'en sont jamais sortis. Il suffisait parfois d'une relique vénérée dans une église pour faire dire que le saint était venu en personne. En dehors des catégories que nous avons men-

tionnées, Mgr L. s'arrête encore à d'autres martyrs des premières persécutions qui ont été l'objet d'un culte dans l'Italie méridionale, non sans donner lieu aux auteurs de légendes d'abuser singulièrement de leurs noms. Ceux-ci n'ont-ils pas trouvé moyen de donner comme compagnons de martyre à S. Étienne, que l'on suppose avoir été établi « archevêque » de Reggio par S. Paul en personne, les saintes Agnès, Perpétue et Félicité ? Comme l'auteur l'explique bien, la proximité et la facilité des communications entre les deux continents a contribué à faire connaître en Italie et aussi en Espagne les saints d'Afrique et les textes qui les concernent. Ceux-ci ont été pillés par les hagiographes, et il n'est pas étonnant qu'on retrouve dans leur littérature des emprunts et surtout des réminiscences transmarines. Mgr L. a donné à ce sujet d'utiles indications; mais il est fort difficile, étant donnée la multiplicité des influences littéraires, d'aboutir à des résultats suffisamment précis.

Le martyrologe hiéronymien annonce, le 10 juillet, les martyres Anatolia et Victoria in *Savinis*. Victoria est l'objet d'une commémoraison isolée au mois de décembre, et le 19, le groupe de manuscrits E, D(ublin) porte : *in Savinis civitate Tribulana Victoriae*. De la mention *Romae Victoriae*, il ne faut tenir aucun compte ; elle trouve son explication dans le désordre des manuscrits. La Passion des deux martyres est d'accord avec le martyrologe pour Victoria, et assigne à Anatolia le territoire de Tora : *ducta est itaque sancta Victoria Tribulano territorio, Anatholia autem territorio Torense*. Ces localités sont connues. Le *municipium Tribulanum* était situé sur la voie Salarienne à 32 milles de Rome, à 16 de Rieti, près de *Vicus Novus*, aujourd'hui Monteleone. L'église de Sainte-Victoria, qui existe encore à cet endroit, est du XIIe siècle ; elle a été bâtie et consacrée par l'évêque Dodo de Rieti. Une église de Sainte-Anatolia se trouve sur la rive droite du Turano. Tora était située dans ces environs, on ne sait exactement à quelle place, car il n'y a pas d'inscriptions ni de textes littéraires pour nous guider à coup sûr ; mais il est intéressant de retrouver Tora dans la *Massa Torana*, dont les archives de Farfa ont conservé le souvenir. Le consciencieux auteur de la monographie consacrée aux deux martyres de la Sabine a bien compris l'importance capitale des données topographiques, les seules, souvent, que la légende a respectées, et il en a fait le premier objet de ses recherches. Après quoi il s'est occupé des monuments littéraires : le texte de S. Victrice, celui de S. Aldhelme et la Passion des deux saintes. Celle-ci ne vaut guère comme récit, mais il était bon de le montrer une fois de plus et de mettre sous les yeux du lecteur, en tenant compte de nouveaux manuscrits, les textes *BHL*. 418, 8591.

Espérons que le savant professeur du Séminaire Romain ne bornera pas au pays de Sabine ses études d'hagiographie critique.

Mgr Faloci Pulignani est un vétéran de ces études, et si ses prédilections le retiennent volontiers à l'ombre du sanctuaire d'Assise, aucun des problèmes qui touchent à l'histoire ecclésiastique de sa province ne le laisse indifférent. La gloire du patron de son église, S. Félicien, lui avait déjà inspiré d'importants travaux (*Anal. Boll.*, XXII, 489). Il vient de lui en consacrer un nouveau, qu'il appelle: *un libro di devozione*, locution qu'il faut bien comprendre, car le volume commence par l'étude des manuscrits, avec de beaux fac-similés à l'appui, et des textes de la *Passio S. Feliciani* dans leurs quatre formes principales: *BHL*. 2846, 2849, 2847, et les *Lectiones propriae*. Les rapports de ces textes sont examinés, puis les données historiques. L'auteur met à profit sa connaissance des bibliothèques de l'Italie centrale et son expérience de la lecture des manuscrits pour présenter au lecteur le plus exigeant la Passion de S. Félicien, telle que la tradition l'a faite et refaite au cours des siècles, et après lui on chercherait en vain, sur le patron de Foligno, des renseignements inédits. Qu'une longue familiarité avec un texte étudié « con intelletto di amore » et dans l'intention de glorifier son patron l'ait disposé à l'indulgence pour l'auteur de la Passion, il n'y a pas de quoi s'étonner; mais nous n'avons pas les mêmes raisons de partager son optimisme, et de déclarer que le récit ne renferme aucune erreur d'histoire, de chronologie, de géographie, de topographie; que tout est conforme aux documents historiques de l'époque; que par suite, il mérite pleine créance, bien qu'il ne soit pas contemporain. Un exemple fera comprendre le point de vue du critique. Félicien est un évêque du temps de Dèce, et la Passion affirme qu'il reçut du pape Victor le privilège du pallium : *accepit tamen sanctus Felicianus a sancto Victore romanae urbis episcopo privilegium ut extrinsecus lineo sudario circumdaretur collum eius*. Cette affirmation inattendue inspire à l'auteur les réflexions suivantes, que nous résumons. On ne connaît pas de plus ancien témoignage au sujet du pallium que celui de l'année 336 (il s'agit de la mention du *Liber pontificalis* dans le notice du pape Marc). On ne dira pas que le pallium fut inventé cette année-là. Il doit remonter beaucoup plus haut, car si le pape le donnait alors en privilège à un autre, c'est que depuis longtemps il le portait lui-même. Et que peut-on bien objecter contre la possibilité de la collation du même privilège par un autre pape? Concluons que, si on savait jusqu'ici que le pape S. Marc a accordé cette faveur à l'évêque d'Ostie, nous savons aujourd'hui qu'à la fin du IIe siècle le pape S. Victor l'a conférée à l'évêque de Foligno. M. Dufourcq s'était permis de dire que l'assertion de l'hagiographe était inspirée par des vues ambitieuses

et intéressées, l'auteur riposte : « Questa è poesia non è critica. » Je crains que dans tout cela, si quelqu'un a sacrifié aux muses, ce ne soit pas précisément M. Dufourcq.

C'est une ancienne querelle que celle qui a pour objet un S. Félix qualifié tour à tour de *Spoletanus*, *Spalatensis*, *Spellatensis* ou *Hispellensis*, *Hispalensis*, et attribué successivement à Spolète, à Spalato, à Spello, à Séville. Voilà, à première vue, une confusion inextricable. Mais on s'aperçoit aisément que la difficulté est plus apparente que réelle. Nous avons déjà eu l'occasion de dire, qu'à supposer identiques les saints Félix honorés en Dalmatie et en Ombrie, il n'y a pas lieu d'hésiter entre Félix de Spalato, ou mieux d'Epetium, et Félix de Spello (*Anal. Boll.*, XXIII, 15). C'est le premier qui a les meilleures attestations. Mais il est peu probable que le culte du martyr local dalmate ait été populaire dans l'Italie Centrale. Mgr Faloci a raison de distinguer les deux homonymes, et il apporte des documents d'ordre archéologique (ainsi le sarcophage de Giano) et littéraire (hymnes et légendes) dont l'ensemble accuse cette distinction, sans arriver à fixer la personnalité du saint Félix honoré en Ombrie. Les quatre rédactions de la Passion *BHL.* 2886, dont une seule était connue jusqu'ici, n'y suffisent pas. Toutefois, il faut savoir gré à Mgr F. de les avoir fait connaître. Si léger qu'il soit, l'apport historique et topographique de ces textes légendaires pourra quelque jour peser dans la balance.

Le sermon anonyme sur l'invention de S. Catalde, qui aurait eu lieu à Tarente en 1094, provient du manuscrit lat. 739 de la bibliothèque Impériale de Vienne. M. Hofmeister dans son introduction s'attache à montrer l'intérêt du morceau, sans parvenir à éclaircir tous les doutes qu'il fait naître. Les données du nouveau document sont difficilement conciliables avec ce que l'on croyait savoir jusqu'ici du sort des reliques de S. Catalde. M. H. a peut-être raison de dire qu'en cas de contradiction c'est au *Sermo* qu'il faut donner la préférence. Il ne sera pas superflu d'y regarder de plus près qu'il n'a pu le faire dans un court article. M. H. n'a pas vu que la première phrase : *Regis quidem occultum ac alicuius principis secretum colere bonum est* est un emprunt partiel au livre de Tobie XII, 7, par un rédacteur qui avait l'habitude de le lire en grec (μυστήριον βασιλέως etc.) ; mais je ne voudrais pas affirmer que le sermon est une traduction.

Page 112, ligne 4 à partir du bas, lire *perculsus*. Je n'oserais introduire dans la toponymie le *castellum sancti Paris* (p. 106) sur la foi d'une lecture douteuse et d'une mention unique. H. D.

91. — * P. G. Sobhy. *Le martyre de saint Hélias et l'encomium de l'évêque Stéphanos de Hnès sur saint Hélias.* Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1919, in-4°, VIII-123 pp. fac-similé [= *Bibliothèque d'études coptes* publiée sous la direction de M. Georges Foucart, t. I. *Publications de l'Institut français d'Archéologie orientale*].

S. Hélias de *Hnès*, ϩⲛⲏⲥ, en arabe *Ahnas*, l'Héracleopolis des Grecs, est un saint militaire. Sa Passion copte en dialecte saïdique, que publie M. G. Sobhy, d'après un manuscrit du musée copte d'al-Mo'allaqat, au Vieux-Caire, avait déjà été signalée, dit-on, par M. l'abbé Hyvernat, dans le supplément de la *Catholic Encyclopedia*, que nous ne pouvons mentionner ici que par ouï-dire. C'est un morceau d'hagiographie égyptienne au pire sens du mot. L'histoire n'y trouve rien à en retenir, et il faudrait un autre document pour prouver seulement l'existence du personnage principal.

Littérairement, la Passion de S. Hélias paraît faire suite à celle d'un S. Soterichos et de ses 461 compagnons (456 soldats et 5 chiliarques) mis à mort le 9 tobi (4 janvier) : pièce inédite et probablement disparue. Dans les Actes d'Hélias s'intercale un épisode relatant le martyre du sénateur Pouplios, du magicien Theocletos et de leurs 974 compagnons, au 20 mechir (14 février). Avis à ceux qui rencontreraient ces noms, ou celui de S. Soterichos, dans un calendrier. Quant à notre S. Hélias, sa Passion le fait mourir un 16 de paremhat (12 mars), après une confession en deux actes sous Hérodianos roi de l'Inde, Libérianos roi de « Kounthia» (ⲕⲟⲩⲛⲑⲓⲁ, ⲕⲟⲛⲑⲓⲁ) et Eutychodoros, roi de Médie, contemporains de Dioclétien. Cette liste de royaumes est empruntée à une énumération de peuples, qui semble avoir été un lieu commun de la littérature copte. Un pseudo-Eusèbe, dans son homélie sur la Chananéenne, nomme à la file les Perses, les ⲕⲟⲩⲑⲟⲥ, les Hindous (ϩⲛⲧⲟⲩ) et les Maures (E. A. Wallis Budge, *Coptic Homilies in the dialect of Upper Egypt*, Londres, 1910, p. 141). M. Budge voit dans ⲕⲟⲩⲑⲟⲥ les Couthéens de la Bible, les gens de Χούθ ou de Χουθά (4 *Reg.*, 17, 24, 30). M. W. E. Crum, dans ce même contexte, traduit ⲕⲟⲩⲑⲟⲥ par Goths, et cette traduction fort défendable pourrait aussi s'appliquer à notre passage (*Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum*, p. 64). Dans une homélie de Rufus de Šotep on trouve l'énumération : Perses, Romains, Hindous (ϩⲛⲧⲟⲩ), Scythes (ⲥⲕⲩⲑⲟⲥ), Bretons, Maures. Si cette liste plus complète est aussi

plus originale, les ⲔⲞⲨⲐⲞⲤ du pseudo-Eusèbe auraient pris la place des Scythes de Rufus. ⲔⲞⲨⲐⲞⲤ à son tour aurait donné ⲔⲞⲨⲚⲞⲨⲀ au prix d'une légère déformation. M. Sobhy s'est rallié à cette hypothèse qu'il doit à sir Herbert Thompson (p. 98, note 3). Elle est ingénieuse; mais celle de M. Crum mériterait pourtant d'être discutée. Les Goths ont laissé mainte trace dans la littérature syriaque jacobite. On aimerait à savoir s'ils ont fait parler d'eux jusqu'en Égypte.

Le panégyrique de S. Hélias par Étienne évêque de Hnès n'est, en soi, guère plus intéressant que la Passion; mais il prouve que la fête du saint était célébrée dans cette ville, à la date qui passait pour l'anniversaire de sa mort. Il fourmille de termes grecs au point que M. S. se demande s'il a pu être compris des auditeurs (p. VI). Mais alors pour quels lecteurs aurait-il été mis par écrit? Du reste, ce n'est pas en Égypte seulement que l'emploi de termes savants a passé pour un trait de beau langage.

Le texte copte de ces deux pièces est édité avec un soin méticuleux. La traduction est exacte, sans servilité. Mais sur le culte et la personnalité du saint, M. S., qui était si bien placé pour tirer la question au clair, ne semble pas avoir entrepris de recherches méthodiques. Il s'est borné à enregistrer les renseignements qu'il tient de sir H. Thompson. M. H. Munier lui a communiqué aussi une liste de sanctuaires d'apa Hélias en lui faisant remarquer que ce vocable est équivoque. Nous nous permettons cependant de penser que l'église Saint-Hélias à Hnès (Ahnas), qu'il a ingénieusement reconnue dans un texte d'Abû Sāliḥ, était dédiée à notre martyr, S. Hélias le soldat. C'est Amélineau qui nomme S. Hélias l'eunuque à propos de l'église de Hnès (*La Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, p. 197). Toutes les références qu'il donne à cet endroit étant fausses, nous n'avons pu les contrôler. Mais comme d'une part S. Hélias l'eunuque n'a aucune attache avec Hnès, et que d'autre part S. Hélias le soldat était fêté dans cette ville, la présomption reste en faveur de ce dernier. Amélineau, qui ne le connaissait pas, était bien capable de le prendre pour celui dont il a si complaisamment mis en relief la peu délicate légende (*Les Actes des martyrs de l'Église copte*, p. 157-60).

L'ouvrage de M. S. inaugure une série qui par la valeur scientifique et la haute élégance de l'exécution promet de continuer les traditions de l'Institut français du Caire. Ce sera pour les bibliographes de l'avenir un sujet d'admiration et de surprise qu'une telle entreprise ait pu commencer à une époque où tant d'autres publications se voyaient menacées dans leur existence.

P. P.

92. — * B. J. Kidd. *Documents illustrative of the History of the Church*. Vol. I to A. D. 313. London, S. P. C. K., 1920, in-8°, xiv-282 pp.

93. — * C. E. Rolt. *Dionysius the Areopagite on the Divine Names and the Mystical Theology*. Ibid, viii-223 pp.

94. — * Newport J. D. White. *S. Patrick his writings and Life*. Ibid., 142 pp.

95. — * H. J. Lawlor. *St. Bernard of Clairvaux 's Life of St. Malachy of Armagh*. Ibid., lxvi-183 pp.

Tous ces volumes font partie de la collection *Translations of Christian Literature*, que nous avons déjà eu l'occasion de faire connaître à nos lecteurs (*Anal. Boll.*, XXXVIII, 417). Le recueil de M. Kidd est composé d'extraits destinés à l'enseignement de l'histoire ecclésiastique. Pour apprécier les ouvrages de ce genre, il faut savoir à quel milieu ils sont destinés, et, comme le choix est forcément limité, bien des gens n'y trouveront pas le morceau auquel ils attachent la plus grande importance. La sélection nous paraît bien faite, et l'auteur ne s'en est pas tenu à des témoignages contemporains. En tête figure Platon, à la fin, Eutychius d'Alexandrie, auteur du IXe siècle. On conçoit très bien qu'un professeur ayant à parler des premiers temps du Christianisme ait besoin de textes dépassant son cadre. Les emprunts à l'hagiographie sont excellents : Passions de S. Polycarpe, de Polémée et Lucius (dans S. Justin), de Justin, des martyrs de Lyon, des Scillitains, d'Apollonius, de S. Cyprien, des martyrs d'Abitina. Quelques indications bibliographiques permettant de trouver aisément es éléments d'un bon commentaire à chaque texte rendraient des services autant aux maîtres qu'aux étudiants.

La traduction des Noms divins et de la Théologie mystique du faux Denys est la dernière œuvre d'un jeune savant qui promettait beaucoup et s'était mis avec enthousiasme à la tâche qu'il s'était assignée. Les difficultés du texte et l'insuffisance des éditions lui apparurent bientôt, mais ne le rebutèrent pas. On pourra discuter certaines de ses traductions et de ses notes, ainsi que les dissertations qu'il avait préparées en guise de prolégomènes. Elles ne seront pas consultées sans fruit. M. W. J. Sparrow-Simpson, qui s'est fait l'éditeur de l'œuvre posthume de son ami, a voulu la compléter en y ajoutant une dissertation sur l'influence religieuse du faux Denys. Il a eu raison d'estimer que cette question capitale ne pouvait être négligée. La place a peut-être manqué à M. S.-S. pour la traiter avec tous les développements qu'elle réclame. Son esquisse amorcera, nous l'espérons, une étude plus étendue.

Les lecteurs des *Analecta* connaissent la plupart des textes traduits par M. White, notamment la Confession, la lettre à Coroticus (*BHL*.

6492, 6493) et surtout la Vie de S. Patrice par Muirchu (*BHL.* 6497), publiée dans notre premier volume par le P. Hogan d'après le codex Ardmachanus (voir *Anal. Boll.*, XXXVIII,7) et le manuscrit de Bruxelles. La traduction que l'on sera heureux de consulter pour pénétrer le sens de ces écrits difficiles, est précédée d'une introduction, sobre et claire, et suivie de notes, où l'auteur tient grand compte des opinions des commentateurs, sans toujours se résoudre à prendre parti. Son livre est un manuel peu encombrant et très pratique.

C'est encore un texte des *Acta Sanctorum* que le chanoine Lawlor à entrepris de traduire et de mettre en valeur. A la Vie de S. Malachie (*BHL.* 5188), il ajoute quatre lettres de S. Bernard et deux sermons du même. Les textes sont accompagnés de notes excellentes, dont ils avaient grand besoin. (Voir aussi *Proceedings of the R. Irish Academy*, vol. XXXV, n. 6.) Dans l'introduction est traitée la question si importante de la réforme de l'Église d'Irlande au XII[e] siècle, et la part qui revient à S. Malachie y est spécialement étudiée. Quiconque voudra s'occuper de l'histoire irlandaise à cette époque devra consulter l'ouvrage du chanoine Lawlor, dont le mérite dépasse de bien loin celui d'une traduction fidèle. H. D.

96. — * Aristaces VARDANIAN. *Յերոնիմեայ վասն ի քսան եւ յերկուս գիրսառ ի Հեբրայեցւոց պատմութիւնսն բաժանելոյ. Zur armenischen Uebersetzung des Prologus Galeatus.* Vienne, Impr. des Mechitharistes, 1920, in-8°, 82 p. (=*Handes Amsorya*, t. XXXIV, p. 385-428.)

En tête de sa traduction latine du première livre des Rois, S. Jérôme a placé une sorte de préface qu'il compare lui-même à un *principium galeatum*, d'où le nom de *prologus galeatus* qui sert communément à la désigner. Il existe en arménien deux versions de ce prologue ; l'une moderne, due à Oskan évêque d'Oulou, et qui a passé dans la bible de Mekhithar, l'autre beaucoup plus ancienne, qui a été publiée notamment par Aucher dans la bible de Venise. Elle porte dans les manuscrits le titre reproduit ci-dessus et qui signifie à peu près : *Hieronymi de divisione historiarum in viginti duo elementa apud Hebraeos.* C'est ce petit écrit que le R. P. Vardanian a republié à l'occasion du centenaire de S. Jérôme. Le texte arménien, soigneusement établi d'après plusieurs manuscrits, est mis en regard de l'original latin, abrégé aux endroits où l'arménien est abrégé lui-même. Le tout est précédé d'une savante introduction, où toutes les particularités de la version arménienne sont soumises à un examen serré. Nous n'aurions pas à nous occuper de ce travail malgré son intérêt philologique, s'il ne soulevait une question de principe qui trouve également son application en hagiographie. Des critiques très avertis, et qui n'ont pas coutume de se prononcer à la légère, se sont laissé persuader

que le *prologus galeatus* a été traduit directement du latin en arménien. On voit immédiatement à quelles conséquences ultérieures mènerait cette conclusion, si elle était établie. La Vie de Paul de Thèbes et celle de S. Hilarion existent aussi en arménien : auraient-elles donc été traduites du latin, sans l'intermédiaire d'une version grecque ? On pourrait, on devrait même se le demander, du moment qu'un cas d'emprunt direct au latin par l'arménien serait clairement constaté à l'époque ancienne. (Le cas de la Passion de Ste Afra, qui vient de donner lieu à une polémique un peu confuse, se présente, croyons-nous, fort différemment.) Mais la discussion de cette hypothèse peut être ajournée *sine die*. Le P. V. a démontré péremptoirement que la version arménienne du *prologus galeatus*, — comme celle des Vies de Paul de Thèbes et d'Hilarion — a été faite sur le grec de Sophronius. Rappelons qu'on avait aussi proposé de rattacher la version arménienne de S. Irénée à un original latin. Le P. N. Akinian, qui a pris la peine de discuter cette hypothèse, en a péremptoirement démontré la fragilité (*Handes Amsorya*, t. XXV, 1911, p. 305-310). P. P.

97. — * Casimir ÉMEREAU. *Saint Éphrem le Syrien. Son Œuvre littéraire grecque.* Thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. a., x-166 pp.

Les orientalistes qui admirent le plus sincèrement l'œuvre syriaque de S. Éphrem avouaient n'en pas bien saisir le charme littéraire. A lire le volume de M. C. Émereau, on serait tenté de croire que, mise en grec, cette poésie prend un charme passionnant et même légèrement capiteux. Il règne dans cette thèse de Sorbonne une flamme d'admiration et d'enthousiasme qui se fait jour jusque dans la bibliographie. Le chapitre III, consacré à la « littérature éphrémienne », se clôt (p. 26) par cette réflexion :

« Si l'essai présenté a par lui-même quelque éloquence, il le devra beaucoup à la majesté de son ensemble... Si l'on considère dans ses grandes lignes un mouvement littéraire aussi étendu, on ne peut qu'éprouver de l'admiration. Mais en songeant à ce qui reste à faire, si toutefois quelque chose a été fait pour l'étude de l'Éphrem grec, loin de perdre courage on se prend à envier l'ardeur et la fortune des devanciers. Et moi aussi je suis peintre, voudrais-je dire avec le Corrège ! » M. É. aurait tort d'en désespérer ; il est peintre, il l'est à sa manière propre, et pourrait l'être aussi à la manière des maîtres qu'il admire. Nous regrettons seulement qu'il ne les ait pas plus nettement séparées. Possédant toutes les qualités que le sujet réclamait, une application sagace et patiente, un savoir déjà étendu, une technique, qui à bonne école deviendra irréprochable, il lui a plu de

brouiller et de noyer tout cela dans des tirades trop éloquentes. Pour démontrer, par exemple, que « derrière l'Éphrem grec il faut voir un Éphrem syriaque, avec son âme orientale et son génie sémitique, » il lui arrivera d'écrire : « Je ne veux pas repousser les souvenirs qui me reviennent ici. Pour m'expliquer la langueur, la monotonie, la paresse de la poésie orientale, je me rends par la pensée en certains coins enchanteurs des rives du Bosphore, et... » (p. 93). Suit un joli tableau ; mais 1° un Européen en goût d'impressions exotiques peut regarder longtemps le Bosphore sans y évoquer le « génie sémitique » qui inspirait Éphrem en son pays de Nisibe ou sur les collines arides de l'Osrhoène ; et 2° il y a des esprits chagrins que ces échappées sentimentales mettent en défiance, dans une recherche qui doit se guider par des critères moins subjectifs.

J'ai conscience ici, et je m'en excuse, d'exhaler trop librement la déconvenue que m'a causée le livre de M. É. Sur la foi du titre, on pouvait s'attendre à y trouver un classement critique des œuvres attribuées au saint docteur, ou du moins une ébauche de ce classement qui reste à faire, et de plus une esquisse biographique, précisant le peu qu'on sait des rapports d'Éphrem avec l'Église grecque. Rien de tout cela. M. É. n'est pas loin de croire que ces questions sont déjà réglées. « On peut dire, écrit-il, que le biographe de saint Éphrem a déjà son œuvre presque faite avec les études historiques de Lamy sur les *Acta syriaca* » (p. 10). Pardon ! On ne peut pas dire cela, et il n'est pas au pouvoir de M. É. d'en donner la permission. Mais il y a plus inquiétant encore que cette assurance par trop optimiste. C'est la sérénité avec laquelle l'auteur paraît croire que nous connaissons l'œuvre authentique de S. Éphrem. Du travail d'épuration qui devra être entrepris un jour ou l'autre d'après les manuscrits syriaques, les versions arméniennes, arabes et géorgiennes, il ne dit pas un mot.

Il y aurait de l'injustice à insister sur ces critiques. M. É. n'y a donné prise que pour n'avoir pas songé à mieux délimiter son sujet. L'Éphrem grec a une histoire qui peut jusqu'à un certain point être isolée des questions qui se posent à propros de l'Éphrem syriaque ; et c'est à quoi il eût fallu se résoudre du moment qu'on n'entendait pas aborder ces questions dans leur ensemble. Ainsi ont fait feu W. Meyer, Th. Wehofer et surtout l'éminent travailleur qui a le mieux mérité de l'« Éphrem grec », M. S. G. Mercati. Là où M. É. fait comme ces maîtres, il apporte une contribution estimable à l'étude d'un sujet aussi neuf qu'intéressant. Son édition « provisoire » du « *Sermo alius in sanctos Patres defunctos* » d'après plusieurs manuscrits de la bibliothèque Nationale (p. 37-53), est un bon travail auquel nous aimons à penser que les spécialistes accorderont leur suffrage. **P. P.**

98. — *Pierre Batiffol. *Le catholicisme de saint Augustin*. Paris, Gabalda, 1920, 2 vol. in-8°, viii-555 pp.

On sait que Mgr Batiffol a entrepris d'écrire une histoire des origines du catholicisme, dont les deux premiers volumes : *L'Église naissante*, et *La paix constantinienne* ont eu le plus légitime succès, attesté par les éditions qui se sont succédé rapidement. Le public instruit ne fera pas un accueil moins empressé aux deux volumes qui continuent la série, et où la doctrine de S. Augustin est étudiée. La grande controverse donatiste, et dans une moindre mesure la controverse pélagienne ont été l'occasion pour le saint de travailler à la construction du traité de l'Église. A quel degré la théologie catholique a profité de cet effort, il est superflu de le rappeler. Il ne l'est peut-être pas d'insister sur la nécessité de suivre la genèse et le développement de la pensée du saint docteur, On ne saurait à cet égard prendre un meilleur guide que Mgr B., qui nous fait lire les livres de S. Augustin dans l'ordre chronologique et non pêle-mêle, comme quelques-uns d'entre nous se souviennent de l'avoir dû faire, avec le résultat inévitable. Cette méthode seule peut nous permettre de faire la distinction fondamentale, sans cesse oubliée, entre S. Augustin témoin de la tradition, et S. Augustin savant et théologien. Les vérités de foi sont le point de départ, et ne se discutent pas ; mais combien pénible est la recherche des voies de conciliation, combien est laborieuse la construction systématique ; que de fois elle s'écroule au moment où on la croyait terminée. Augustin voyait avec inquiétude l'importance que l'on attachait à des essais qu'il ne jugeait pas définitifs ; avec insistance il travaille à décliner l'autorité qu'une admiration indiscrète s'obstinait, dès son vivant, à lui conférer. Il y revient souvent. Nous croyons rendre service à nos lecteurs en leur mettant sous les yeux une page de Mgr B. où il analyse quelques lettres du saint.

« Je ne veux pas que vous vous attachiez à mon autorité, écrit S. Augustin en 413 à Paulina, et que vous pensiez jamais que vous devez croire une chose parce que je l'aurai dite. Un évêque, fût-il S. Ambroise, n'a en ce sens d'autre autorité que celle que lui donne la vérité. Augustin, citant à Paulina une page de S. Ambroise, lui dira donc : *Tene mecum sancti viri Ambrosii sententiam, iam non eius auctoritate, sed ipsa veritate firmatam*. Vers le même temps c'est-à-dire en 413, au sujet de l'invisibilité de Dieu, l'évêque d'Hippone cite S. Ambroise, S. Jérôme, S. Athanase, S. Grégoire de Nazianze. Il les présente comme des hommes « très doctes dans la connaissance des saintes Écritures, et qui ont grandement aidé l'Église et les bonnes études des fidèles par ce qu'ils ont écrit ». N'allons pas pour autant mettre leur autorité au même rang que celle de l'Écriture, jusque-là que, avec tout le respect qui est dû à ces hommes, nous n'osions

plus critiquer rien et rejeter rien de ce qu'ils auront écrit, même s'ils ont eu quelque pensée en désaccord avec la vérité que le secours divin aura fait entendre à d'autres ou à nous-mêmes (p. 57). » On voudra lire la suite, et le paragraphe 4 du chapitre VIII, et tout le reste aussi du beau livre de Mgr Batiffol. H. D.

99. — * Godefroid KURTH. *Études franques*. Paris, H. Champion, Bruxelles, A. Dewit, 1919, 2 vol. in-8°. VIII-356 349 pp.

Le 3 janvier 1916, Godefroid Kurth a quitté ce monde pour une vie meilleure, au milieu des tristesses de ces jours sombres, sans avoir entrevu l'aurore de la résurrection de son pays ni la fin d'une domination qui ne sut même pas respecter sa studieuse retraite. Nous avons perdu en lui un collaborateur, un ami, un conseiller toujours prêt à nous faire profiter de ses lumières et de son expérience, un défenseur dont la plume, arme redoutée, était toujours au service de la vérité [1]. La science historique perd aussi un de ses maîtres les plus réputés, et, dans la partie spéciale à laquelle se rattache le recueil posthume que nous annonçons, une autorité de premier ordre. Tout le monde connaît ses grands ouvrages sur l'époque mérovingienne. Des travaux spéciaux, qui les complètent, et avaient été accueillis avec non moins de faveur, étaient éparpillés dans les revues. Il les avait constamment tenus au courant des progrès de la recherche historique, et s'était décidé à les rassembler en y ajoutant quelques articles inédits. L'impression du tome II n'était pas entièrement achevée lorsque la mort est venue le frapper. On a pu sans peine la terminer en suivant le manuscrit de l'auteur.

Ces études se recommandent assez d'elles-mêmes ; ceux qui ont lu les principales d'entre elles lors de leur apparition les reliront volontiers dans leur forme définitive, souvent profondément remaniée. C'est le cas de l'article intitulé : *Le pseudo-Aravatius*, paru ici-même (t. XVI), et aussi de l'importante *Étude critique sur la Vie de sainte Geneviève*. Ce texte a beaucoup occupé les critiques, et tous n'ont pas été également heureux dans leurs conclusions. Les uns ont fait fausse route à la recherche du texte le plus ancien de la Vie, ou n'ont pas appliqué à l'établir une méthode suffisamment rigoureuse ; d'autres se sont complètement mépris sur l'époque de sa rédaction et sur sa valeur historique. Il n'y avait qu'un moyen d'éclaircir cette question difficile en elle-même et qui semblait se compliquer à mesure des nouvelles interventions : c'était de la reprendre sous toutes ses faces. M. K. n'a pas reculé devant cette énorme et ingrate besogne, dont on ne soupçonnerait pas la complexité à lire le lumineux exposé des résultats acquis.

[1] Voir *Archives Belges*, 1913, p. 326.

Il n'est pas aisé de les résumer. Disons en deux mots que pour le classement des manuscrits M. Kurth se déclare entièrement d'accord avec M. Krusch, qu'il est obligé de contredire sur tant d'autres points. Ce dernier a établi quatre familles, A. B. C. D. La préférence avait été donnée aux manuscrits B par Kohler, suivi par Duchesne; Künstle, influencé sans doute par l'antiquité du principal manuscrit de C, avait opiné pour cette classe. M. Kurth démontre péremptoirement que la priorité appartient à A; les autres recensions sont retouchées et abrégées. Il y a divergence profonde entre M. Kurth et M. Krusch quant à la date du texte de la Vie établi sur ces principes, le premier le plaçant au commencement du VI[e] siècle, le second accumulant les raisons pour le faire descendre jusqu'au VIII[e]. Ces raisons M. Kurth les examine une à une, et les rejette toutes. Il s'élève à bon droit contre le procédé du savant allemand, qui déclare menteurs et faussaires les hagiographes malhabiles qui nous documentent mal sur leur époque et sur le sujet qu'ils ont choisi. Tout en revendiquant l'authenticité de la *Vita Genovefae*, M. Kurth ne s'en exagère pas la portée, et n'y cherche pas ce que l'auteur n'y a pas mis. Mais il ne peut se résoudre à sacrifier, pour des raisons jugées insuffisantes, « le seul texte qui nous renseigne un peu sur la première moitié du VI[e] siècle en Gaule ».

La dissertation intitulée : *Les traditions du VI[e] siècle sur l'apostolicité de S. Denis de Paris*, n'est pas sans connexion avec celle dont nous venons de parler, car la Vie de sainte Geneviève renferme un passage sur la mission de S. Denis *a sancto Clemente*. On s'est prévalu de cette phrase tantôt pour déclarer interpolée la recension la plus ancienne de la Vie, tantôt pour en abaisser la date. On était arrivé à ces conclusions pour avoir admis que la *Vita Genovefae* parle d'une source écrite, et que cette source n'est autre que la *Passio Dionysii*, du IX[e] siècle, que nous possédons. M. Kurth conteste l'une et l'autre supposition, et en prend occasion pour examiner la thèse de M. R. Macaigne (dans *Revue des questions historiques*, 1912, t. II, p. 91), reprenant à son compte, non sans en aggraver « le caractère aventureux », une idée malheureuse du chanoine Arbellot. Cet érudit accorde que la Passion de S. Denis, *BHL.* 2171, est du XI[e] siècle; mais la Passion *BHL.* 2175, serait du V[e], et aurait servi de source au biographe de S[te] Geneviève. Or, tout le monde admet que ce second texte n'est qu'une amplification du premier, et M. Macaigne n'a pas réussi à démontrer le contraire. Du fait que le premier témoignage sur la mission apostolique de S. Denis serait celui de la Vie de S[te] Geneviève, M. Kurth n'entend pas tirer argument en faveur de la thèse favorable à l'origine apostolique de l'Église de Paris ; il se contente « d'avoir fait gagner à la tradition de l'apostolicité quel-

ques siècles d'âge, sans prétendre pour cela lui donner plus d'autorité. »

Le dernier article du recueil, *Le Vita S. Lamberti et M. Krusch*[1], a une allure polémique qu'il était bien difficile d'éviter. M. Kurth constate que, dans le t. VI des *Scriptores rerum merovingicarum*, toutes ses conclusions relatives au *Vita Lamberti*, lesquelles avaient renouvelé le sujet, se trouvent adoptées tacitement, et il ajoute : « Fidèle à son habitude invariable chaque fois qu'il s'agit de moi, M. Krusch ne me cite jamais que quand il croit pouvoir me contredire, et se garde de faire savoir à ses lecteurs la part qui me revient dans les conclusions qu'il leur présente comme étant de lui. » Il y a bien autre chose dans cet article que des plaintes justifiées, et M. Kurth redresse, à propos de S. Lambert, un certain nombre d'erreurs qu'il ne fallait pas laisser se perpétuer sous le couvert des *Monumenta Germaniae*. Il s'y trouve aussi, pour qui veut en profiter, une leçon de modération et de loyauté. M. Kurth contredit ses adversaires quand l'intérêt de la vérité le réclame, mais il sait aussi leur rendre justice, et c'est en toute sincérité qu'il décore du nom d'héroïsme l'ingrate besogne que M. Krusch s'est imposée pour mener à bien l'édition des textes. Il serait bientôt temps que cet exemple fut imité, et que les services d'un autre ordre rendus par notre illustre compatriote aux études mérovingiennes fussent proclamés par ceux qui sont à même de les apprécier. H. D.

100. — *W. E. Crum. *Short texts from Coptic ostraca and papyri.* Oxford, University Press, 1921, in-4°, xii-149 pp., autographie.

En vue des lecteurs qui utiliseront un jour le grand dictionnaire copte qu'il est occupé à préparer, M. W. E. Crum s'est imposé de publier les sources inédites où il a puisé une partie de ses exemples et de son information lexicographique. On ne saurait pousser plus loin la conscience et la modestie de l'érudit; et le monumental ouvrage qui donne lieu à cet avant-travail rend ainsi des services avant que d'être livré au public. Les textes mis au jour par M. C. proviennent presque tous de Thèbes. Un grand nombre remontent au VIIe voire au VIe siècle; les plus récents ne sont pas postérieurs au VIIIe, si l'on en croit des indices plus sûrs que les critères paléographiques ne le sont encore actuellement. Leur antiquité mise à part, ces documents très courts ou très mutilés ne semblent rien contenir

[1] Cet article et le précédent sont inédits. Sont également inédits : n. X : *Les nationalités en Touraine au VIe siècle*; n. XIII : *Les sénateurs en Gaule au VIe siècle*; n. XIV : *De l'autorité de Grégoire de Tours*; n. XVI : *Le baptême de Clovis.*

qui dépasse l'intérêt habituel de ces menus débris. On y trouvera pourtant, outre les faits linguistiques que l'éditeur y a cherchés principalement, des matériaux dont l'utilité n'est nullement négligeable pour la topographie, la nomenclature des couvents et des sanctuaires, les listes épiscopales, etc. En attendant la traduction qu'on nous permet d'espérer, d'excellentes tables aideront le lecteur à se retrouver dans ce recueil, qui, étant de M. C., ne laisse évidemment rien à désirer au point de vue de l'exactitude. P. P.

101. — Heinrich SCHRÖRS. *Das Charakterbild des heiligen Benedikt von Nursia und seine Quellen*, dans *Zeitschrift für katholische Theologie*, 1921, p. 169-207.

Dans une note au bas de notre compte rendu du *Heilige Benedikt* de Dom Herwegen (*Anal. Boll.*, XXXIX, 191), nous avions, d'un mot, marqué nos réserves sur la méthode dont l'auteur jugeait pouvoir légitimement s'inspirer pour esquisser, d'après les seuls Dialogues de S. Grégoire et la *Regula S. Benedicti*, l'authentique portrait d'âme du grand fondateur. M. Schrörs a consacré une longue et pénétrante étude à démontrer que sur un terrain aussi mouvant nul édifice stable ne pourra jamais s'élever et que la conception de l'abbé de Maria-Laach repose sur une équivoque. Voici, au reste, ses principales conclusions.

Tout d'abord, la *Regula* ne peut en l'occurrence jouer le rôle d'un critère objectif, car son caractère de compilation à vues générales et tout impersonnelles nous défend d'y voir — comme à la rigueur cela pourrait se vérifier dans le cas des constitutions d'ordres plus récents — le reflet direct de l'individualité propre du saint : tout au plus fournit-elle une image-type d'organisateur et de législateur religieux. Si pour donner des chairs et un visage à ce squelette, l'historien a cru pouvoir utiliser, outre ses propres facultés d'intuition, les données légendaires de la *Vita Benedicti* des Dialogues grégoriens, il a commis en cela une erreur fâcheuse. Il est d'ailleurs à noter que l'auteur des Dialogues est loin d'avoir conçu comme une biographie les anecdotes merveilleuses qu'il conte au sujet du patriarche de Subiaco, et si ces dernières peuvent, du point de vue « plastique », corroborer l'impression que dégage une figure de saint et faire briller plus vivement son auréole, les faits qu'elles allèguent ne peuvent entrer en ligne de compte, du point de vue critique, chez quiconque prétend faire plus qu'une œuvre d'édification.

Au vrai, pense M. S., S. Benoît a été moins un fondateur d'ordre que l'abbé d'un monastère célèbre destiné d'ailleurs, en ce sombre déclin du VIe siècle, à péricliter bientôt, pour ne refleurir qu'au VIIIe. Aussi quand Paul Diacre voudra retrouver, au cœur même de la tra

dition cassinienne, cette grande figure de moine, il n'y découvrira plus qu'un grand « nom ». M. Coens.

102. — Ursmer Berlière, O. S. B. *Le culte de S. Placide*, dans *Revue Bénédictine*, XXXIII[e] année (1921), p. 19-45.

Pierre Diacre, le brillant et vaniteux « archibibliothécaire » du Mont-Cassin au XII[e] siècle, porte devant l'hagiographie critique un poids bien lourd de responsabilités : il suffit de se rappeler le réquisitoire que fit, en 1909, M. Caspar dans son étude sur les falsifications cassiniennes. Depuis que justice avait été faite de sa *Vita Placidi*, coupable d'avoir donné corps, sous l'autorité du pseudo-Gordien, à la légende qui confondait avec un Placide, martyr en Sicile, le Placide confesseur disciple de S. Benoît, un travail restait à entreprendre : étudier l'évolution du culte de S. Placide d'après la tradition liturgique et martyrologique ainsi que la part que la *Vita* incriminée a eue dans cette évolution. C'est l'objet du savant article où Dom Berlière nous livre aujourd'hui les résultats, à notre sens définitifs, de ses patientes recherches.

Une fois de plus l'examen complet et chronologique des documents rétablit la vérité des faits. S. Placide fut invoqué avec le titre de confesseur en même temps que S. Maur dans les litanies du Mont-Cassin jusqu'à la fin du XI[e] siècle. C'est alors que, par un brusque changement de la tradition, Léon d'Ostie accrédite l'opinion d'après laquelle le saint aurait été envoyé en Sicile par S. Benoît. Enregistrée par le martyrologe cassinien, cette légende fit bientôt confondre le confesseur et ses compagnons avec un martyr sicilien et son groupe, honorés au 5 octobre. Pierre Diacre fut, dans sa trop célèbre *Vita Placidi*, le principal fauteur de la tradition nouvelle, dont témoignent dès lors les ratures des martyrologes ; le XV[e] siècle la mit partout en honneur, et on sait qu'une invention de reliques à Messine vint lui donner, en 1588, une confirmation illusoire. Les prémisses scientifiquement posées, Dom B. tire loyalement la conclusion : il faut rejeter la légende du « protomartyr de l'ordre » et revenir à l'antique tradition. Nous ne pouvons que nous rallier à cette thèse. M. Coens.

103. — * Ursmer Berlière, O. S. B. *Les Vitae Patrum Iurensium et la règle de S. Benoît*. Rome, Imp. pontif. en l'Institut Pie IX, 1920, in-4°, 13 pp. Extrait des *Miscellanea Amelli*, p. 59-69.

Autant une source est importante, autant il est nécessaire de s'assurer qu'elle est pure. Cette sage réflexion fut faite par Mgr Duchesne précisément à l'occasion des Vies des Pères du Jura, dont l'ancienneté fit l'objet, on s'en souvient, d'une chaude controverse. Si l'œuvre du moine de Condat a résisté victorieusement aux entreprises les plus

pressantes de la critique (voir *Anal. Boll.*, XVII, 367-68), elle n'a pourtant pas livré tous ses secrets et il la faut manier avec une grande prudence quand on veut éclairer par son témoignage l'histoire encore confuse de l'infiltration des règles monastiques en Gaule. Dans son récent mémoire, Dom Berlière l'envisage à un point de vue, signalé déjà, mais qu'il est le premier à exploiter à fond, celui des rapprochements de textes et d'idées qui existent entre elle et la règle de S. Benoît. Peut-on trouver dans ces rapprochements la preuve d'une utilisation formelle de celle-ci par celle-là et, par cette raison, un argument soit pour une diffusion rapide de la règle bénédictine, soit contre l'ancienneté présumée des *Vitae ?* Les données que ces dernières fournissent permettent d'abord à Dom B. de tracer un tableau sinon complet du moins fort suggestif de l'observance des monastères du Jura ; une douzaine de passages qu'il relève ensuite et dont la plupart offrent en effet un parallélisme frappant avec les prescriptions de S. Benoît, sont loin de dicter à l'auteur une solution radicale du problème, mais celle-ci seulement, toute de mesure et de réserve : « A mon avis, il faut admettre que les rapprochements d'idées et de termes sont le résultat d'une communauté de traditions ayant cours dans les monastères de cette époque et d'un enseignement ascétique, puisé aux mêmes sources et alimenté par des expériences personnelles, qui se reproduisent tout naturellement dans des milieux de même nature en tous pays et en tous temps.»

M. Coens.

104. — J.-M. Meunier. *Les évêques de Nevers au VIe siècle : Eulalius et Aeoladius*, dans *Bulletin de la Société Nivernaise des Lettres, Sciences et Arts*, t. XXVI (1920), p. 77-78.

105. — Ch. Cachet. *Réflexions sur le tombeau de Saint-Eulade, évêque de Nevers*, ibid., p. 79-83.

Il existe dans l'histoire de l'église de Nevers une question de S. Eulade. Qu'en bonne phonétique *Eulalius, Euladius, Eoladius, Aeoladius* sont quatre orthographes d'un même nom, chacun l'admettra sans peine. Il appartient aux historiens de nous dire combien d'évêques nivernais sont cachés sous ce vocable. M. Cachet dans ses *Réflexions sur le tombeau de Saint-Eulade* (dans l'église du prieuré Saint-Étienne de Nevers) dresse une liste des variantes de l'ancienne épitaphe, et constate les fluctuations de la tradition nivernaise concernant l'occupant de cette sépulture. Les livres liturgiques ne connaissent pas moins de trois personnages du nom d'Eulade.

Le plus sûr, croyons-nous, est de s'en tenir à l'opinion de Mgr Duchesne qui, dans ses *Fastes épiscopaux* (t. II, 2e éd., p. 483), ne conserve qu'un seul Aeoladius, celui qui assista en 570 au concile de Lyon.

M. Coens.

106. — * Chanoine Deslandes. *Recherches historiques sur les reliques de Saint Vigor, évêque de Bayeux.* Bayeux, Colas, 1920, in-8°, 94 pp., phototypies.

Ainsi que l'auteur lui-même l'annonce dans une épître liminaire adressée à son évêque, ce petit ouvrage contient le résultat des recherches faites par lui sur la demande de Mgr Lemonnier, à l'occasion de la translation récente à Bayeux d'une relique de S. Vigor. Les restes de cet évêque mérovingien († peu avant 538), dont l'existence nous est attestée notamment dans la Vie de S. Paterne par Fortunat, mais dont les actes ne nous sont racontés que dans une Vie à teinte nettement légendaire, eurent une histoire assez mouvementée. Leurs nombreuses translations et « reconnaissances » s'échelonnent sur environ dix siècles. Le chanoine Deslandes, après le P. De Smedt (*Acta SS.*, Nov. I, 287 sqq.), les étudie en détail en s'attachant à faire parler les textes qui en font foi. Hélas ! pourquoi faut-il rappeler une fois de plus, à propos des premiers chapitres de cet opuscule, que les documents publiés par les bollandistes ne reçoivent du fait de cette édition aucune garantie de véracité, et qu'à lire le commentaire critique qui les précède, on est bien souvent édifié sur le peu de créance que ces écrits méritent ? Pour l'avoir oublié et pour n'avoir pas utilisé les travaux de M. J. Lair, parus jadis dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, sur les origines de l'évêché de Bayeux, M. D. nous présente aujourd'hui comme historique un « Abrégé de la Vie de S. Vigor, d'après les *Acta Sanctorum* des Bollandistes » (p. 9), auquel les bollandistes sont les premiers à ne pouvoir souscrire, car cet abrégé s'appuie sur un récit hagiographique dont ils ont eux-mêmes contesté la valeur documentaire et signalé les évidentes erreurs.

M. Coens.

107. — * Louis Halphen. *Études critiques sur l'histoire de Charlemagne.* Paris, Alcan, 1921, in-8°, VIII-314 pp., carte.

« Nous en sommes encore à attendre une histoire de Charlemagne. » M. Louis Halphen, qui ouvre par cette constatation l'avant-propos de ses *Études critiques*, espère bien combler quelque jour cette regrettable lacune. Toutefois, avant d'écrire le livre auquel il songe depuis plusieurs années déjà, le distingué professeur de la Faculté des Lettres de Bordeaux a voulu « écarter du chemin des ronces » qui l'encombrent encore. A la vérité, l'on pourrait croire que peu de sujets ont été aussi défrichés que ceux qui se rattachent au règne du grand empereur. Mais l'étude des sources et l'édition des textes des VIIIe-IXe siècles sont devenus, déclare, non sans regret, M. H., « l'apanage presque exclusif des érudits germaniques » ; et il lui semble hautement désirable que ces travaux soient également abordés « par des

esprits de complexion différente ». C'est un fait que, sans l'avoir désiré ou cherché, l'auteur en reprenant l'étude de ces délicats problèmes aboutit à des conclusions fort opposées aux vues des savants d'outre-Rhin, spécialement à celles du dernier éditeur des *Annales royales*, M. Kurze.

Les *Études* réunies ici en volume ont paru d'abord en articles, de 1917 à 1920, dans la *Revue Historique*. Elles sont groupées sous deux rubriques générales : 1e partie : *Études sur les sources ;* 2e partie : *Questions historiques*. Les premiers chapitres traitent des grandes et petites *Annales* carolingiennes, du rapport de parenté qui les relie entre elles, de leurs sources respectives, des étapes de leur composition. A l'encontre du système qui voit dans les *Annales Laurissenses maiores* une compilation de l'extrême fin du VIIIe siècle, rédigée en bloc au moyen des petites *Annales* et de leurs prototypes réels ou supposés, l'auteur démontre qu'il faut entièrement renverser ce rapport. Tout devient clair, dit-il, si l'on admet, ainsi que tous les indices tendent à le prouver, que les grandes *Annales* constituent le document premier, lequel à partir de 768 est un texte contemporain (c'était l'opinion de Pertz), et dont la composition s'est poursuivie dès lors par étapes successives sous la dictée des événements, sans qu'on puisse délimiter avec précision la part de chaque rédacteur. Quant aux petites *Annales*, dont l'auteur tente ensuite, en dehors de toute hypothèse fantaisiste, d'établir la classification, elles ne lui « paraissent à aucun point de vue pouvoir prétendre à un bien haut degré d'ancienneté » ; c'est seulement pour le dernier quart du VIIIe siècle qu'elles commencent à affirmer quelque originalité, mais sans cesser pour cela de puiser souvent dans les *Annales royales* et de se copier entre elles. M. H. traite ensuite d'*Einhard historien de Charlemagne*. Citons tout au long la conclusion du chapitre : « Il faut, croyons-nous, en rabattre beaucoup sur le compte d'Einhard : un entraînement qu'on s'explique, mais qui ne se justifie guère, a amené les critiques à grossir démesurément à la fois son rôle au temps de Charlemagne et l'importance de son œuvre historique. Mis à part ceux de ses écrits qui intéressent seulement l'époque postérieure à 814, cette œuvre ne comprend que la *Vie de Charlemagne*, et celle-ci n'est d'ordinaire originale que dans la mesure où elle ne traite ni de guerres ni de diplomatie : en ces matières elle se borne presque exclusivement à résumer de façon à la fois insuffisante, inexacte et tendancieuse les *Annales royales* et quelques autres textes. Sur les autres points, elle apporte du nouveau sans doute ; mais composée à une époque où les souvenirs d'Einhard avaient déjà dû perdre beaucoup de leur netteté et avec un parti pris non dissimulé d'exalter coûte que coûte la mémoire de l'empereur, elle constitue un document auquel on ne saurait jamais se fier

entièrement et dont toutes les affirmations appellent le plus sévère contrôle (p. 103). » Le *Moine de Saint-Gall* (ch. IV), qu'il faut décidément identifier avec Notker le Bègue, est jugé encore plus sévèrement. Si Molinier pouvait encore parler d' « éléments historiques fort intéressants » se mêlant chez lui aux anecdotes de « caractère légendaire », nous sommes aujourd'hui moins indulgents. M. H. ne croit pour sa part ni à l'historicité ni même « à l'origine populaire de la légende propagée par le moine de Saint-Gall. Sortis un beau jour de son imagination, les racontars du vieux Notker « n'ont guère plus de valeur pour l'historien de Charlemagne que les *Trois mousquetaires* pour l'historien de Louis XIII ».

Nous arrivons ainsi aux *Questions historiques : La conquête de la Saxe, Le couronnement impérial de l'an 800, L'agriculture et la propriété rurale, L'industrie et le commerce.* Les deux dernières études ne sont pas de notre ressort. Pour le problème du couronnement, la fameuse thèse du « coup monté » par le pape à l'insu du roi est résolument écartée par la pénétrante exégèse de M. H., qui nous avait d'ailleurs avertis qu'il suffit parfois « d'éprouver les allégations d'Einhard au contact des faits », pour simplifier, sinon pour résoudre mainte question controversée [1]. La *Conquête de la Saxe* et surtout la brève *Note additionnelle* sur *La valeur des textes hagiographiques pour l'histoire de la conquête de la Saxe* auraient le droit de nous arrêter plus longtemps. Mais il faut nous borner. Disons seulement que l'auteur s'essaie au cours de ces longues pages, nourries d'érudition claire et de fine critique, à « nous replacer en face des textes et à restituer si possible aux événements leur véritable physionomie ». Ici encore nous avons un excellent travail préliminaire à la synthèse désirée. Enfin, remarquons avec M. H. qu'il faut user d'une grande prudence en utilisant le témoignage des hagiographes, tantôt suspect de partialité ou inspiré par le désir de faire jouer un rôle à leur héros, tantôt trop tardif et de seconde main, partant, d'une faible valeur documentaire. L'auteur énumère et juge brièvement les Vies de S. Sturm, premier abbé de Fulda, par Eigil, de S. Wigbert par Loup de Ferrières, de S. Willehad, premier évêque de Brême (pourquoi ne pas la citer d'après l'édition récente des *Acta SS.*, Nov. t. III ?), de S. Liudger de Münster par Altfrid (le texte qui mérite le plus confiance), de Ste Liudberge, recluse à Michaëlstein, et les Translations des SS. Alexandre et Liboire.

[1] L'auteur ne semble pas avoir eu connaissance de l'intéressant mémoire de M. Albert Brackmann, paru dans les *Geschichtliche Studien für Albert Hauck* (Leipzig, 1916, p. 121-34) sous le titre : *Erneuerung der Kaiserwürde im Jahre 800*. Nous croyons qu'en plus d'un point M. H. rangera M. B. au nombre de ses adversaires.

Comme j'ai eu l'occasion de le dire ailleurs (*Anal. Boll.*, XXXIV-XXXV, 309), j'aurais voulu connaître aussi l'opinion de M. H. sur l'ancienne Vie anonyme de S. Lébuin (ou Liafwin) de Deventer et l'épisode qui s'y trouve raconté, d'une assemblée générale des tribus saxonnes à Marklo. M. COENS.

108 — *E.-C. JONES. *Saint Gilles, essai d'histoire littéraire.* Paris, Champion, 1914, in-8°, 152 pp.

Nous ne pouvons manquer de signaler cette excellente thèse de doctorat, présentée par Miss Jones à la Faculté des Lettres de l'université de Paris. L'auteur nous y donne les résultats d'une étude d'ensemble embrassant les problèmes variés qui se rattachent aux nombreuses rédactions de la *Vita S. Aegidii*. Légende et Vie poétique y sont analysées avec méthode, finesse et clarté. Il va sans dire que dans un sujet aussi peu éclairé par l'histoire une grande part de conjecture se mêle encore aux résultats certains de la science. Le texte édité par Stilting dans les *Acta Sanctorum* de septembre est regardé par Miss J. comme la version primitive de la *Vita* et attribué par elle à un moine du Xe siècle qui le compila pour défendre les intérêts menacés de l'abbaye de Saint-Gilles-en-Provence. Des *Appendices* fort utiles contiennent l'édition critique des sources (*BHL*. 93, 96, 96 d). A noter que la Vie métrique (*app*. D) et une rédaction française de la légende de S. Gilles (*app*. E) y voient le jour pour la première fois.

M. COENS.

109. — * Bruno KRUSCH. *Arbeonis Vitae sanctorum Haimhrammi et Corbiniani.* Hannoverae, Hahn, 1920, in-8°, VIII-244 pp. (= *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum ex Monumentis Germaniae historicis separatim editi*).

110. — * Franz TENCKHOFF. *Vita Meinwerci episcopi Patherbrunnensis*. Hannoverae, Hahn, 1921, in-8°, XXVIII-180 pp. Même collection.

Voici, réunie en un seul volume et sous un format commode, *in usum scholarum*, l'œuvre hagiographique d'Arbéon de Freisingen Sauf quelques légères modifications de détail, M. Krusch y reproduit l'édition qu'il en a fait paraître dans les tomes IV (1902) et VI (1913) des *Scriptores rerum merovingicarum*. Pour la *Vita Haimhrammi*, à signaler l'adjonction, dans la liste des manuscrits, des codd. Saint-Omer nn. 715, 716, Kremsmünster n. 7, Zurich n. 5, Munich n. 9516, et Münster (ancien Böddeken) n. 214. Pour la *Vita Corbiniani* (*BHL*. 1947), le texte n'a subi aucun changement. Dans le commentaire l'auteur a supprimé la longue liste où il groupait des échantillons de barbarismes recueillis dans la Vie. Il n'a pas cru devoir rééditer la *Vita retractata B* (*BHL*. 1948), à part toutefois les deux derniers

chapitres, correspondant à ceux de la version *A* qui ne nous ont malheureusement pas été conservés.

La dernière édition de la Vie de S. Meinwerk, évêque de Paderborn († 1036), remontait à 1854. Pertz en la publiant, après Brower, Overham, Papebroch et Leibniz, dans le tome XI de ses *Scriptores*, notait l'importance de cette pièce (*BHL*. 5884), compilée vers les années 1160 par un moine d'Abdinghof avec un souci réel de documentation abondante et sérieuse. Son intérêt réside surtout dans les nombreuses données qu'elle fournit à l'histoire et à la géographie anciennes de la Westphalie, non moins que dans les extraits d'archives épiscopales dont elle est seule aujourd'hui à conserver la teneur. On avait bien attaqué, vers la fin du siècle dernier, la sincérité de l'auteur anonyme et suspecté la droiture de ses intentions : les critiques de Hirsch avaient été victorieusement réfutées par Bresslau et celles de Wilmans par Rieger. Aussi bien M. Tenckhoff a-t-il fait œuvre éminemment utile lorsque, après avoir étudié dans une introduction solide et probe les sources et la tendance de la Vie et s'être efforcé de la juger à sa vraie valeur tout en formulant les réserves qui s'imposent, il nous en donne aujourd'hui une édition moderne et complète — nous eussions volontiers ajouté : définitive, si en matière d'édition ce terme était de mise.

M. Coens.

111. — * Donato Mazzoni. *Aldhelmiana. Studio critico letterario su Aldhelmo di Sherborne* († *709*). Roma, Santa Maria Nuova, 1916, in-8°, 80 pp. Extrait de *Rivista Storica Benedettina* (1915).

Avec Bède et Alcuin S. Aldhelme forme la triade littéraire anglo-saxonne du VIII[e] siècle. Loin de le traiter, comme Taine en son *Histoire de la littérature anglaise*, de « barbare qui arrache une flûte aux mains exercées d'un artiste du palais d'Auguste pour y souffler à pleine poitrine comme dans une trompe mugissante d'aurochs », le P. Mazzoni lui dédie avec amour une longue dissertation philologique, où l'originalité propre du fécond artisan de rythmes est mise en relief et ses œuvres dûment identifiées et cataloguées. L'étude du P. M. est une thèse doctorale, qui remonte à l'année 1913 ; divers motifs en ont retardé la publication et elle n'a malheureusement pu profiter de l'édition critique des *Aldhelmi opera* donnée, en 1913-1914, par M. Rod. Ehwald dans les *M. G.*, *Auctores antiquissimi*, t. XV (non XVI, comme le P. M. l'a écrit par erreur). L'ingéniosité critique que l'auteur déploie au cours de son travail et dont il avait déjà donné une preuve dans ses *Note Aldelmiane* (*Didaskaleion*, 1914, p. 165-72), est d'autant plus méritoire. Son information nous a semblé fort étendue, bien qu'assez inégale : il est à regretter, par exemple, que le P. M. n'ait connu que par des citations de M. Manitius l'excellente dissertation de M. Leo

Bönhoff (*Aldhelm von Malmesbury*, Dresde, 1894). Nous ne déplorons pas moins qu'une thèse aussi fouillée et aussi laborieusement construite soit déparée par un grand nombre d'erreurs typographiques et de références approximatives. Signalons comme particulièrement déconcertantes pour le lecteur les dates *799* (lire, p. 15 : *709)* et *675* (lire, p. 14 : *675)*, des désignations fautives de manuscrits (p. ex., p. 51, l. 10, corriger *Palat. 1758* en *Palat. 1753 ; Reg. 2878* en *Regin. 2078)*. La référence : Sitzung, Wiener (p. 22), doit renvoyer aux *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Klasse der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften* de Vienne. Un dernier détail, qui ressortit à nos études : il n'y a pas lieu, croyons-nous, de reconnaître S. Boniface dans le *Wihtfridus* de l'épître 3 (éd. R. Ehwald, p. 479) et de l'épître II/7 (ibid., p. 497), encore que la chronologie, contrairement à l'opinion de Traube, n'y mette pas d'obstacle sérieux.

M. Coens.

112. — * Ernst Perels. *Papst Nikolaus I und Anastasius Bibliothecarius. Ein Beitrag zur Geschichte des Papsttums im neunten Jahrhundert.* Berlin, Weidmann, 1920, in-8°, xii-327 pp.

C'est une tâche ardue et pleine d'écueils, que de vouloir départager d'une manière équitable à la fois et définitive les mérites de deux hommes dont les activités combinées et souvent enchevêtrées ont abouti à une grande œuvre politique et administrative. Démêler les rôles respectifs du pape S. Nicolas et de son « bibliothécaire » Anastase, voilà pourtant ce que vient de tenter M. Perels au cours de la longue et importante étude que nous annonçons.

Composée en marge de l'édition des Lettres de Nicolas Ier que l'auteur a donnée en 1912 aux *Monumenta Germaniae historica,* elle entend renouveler entièrement la question et présente en effet des conclusions fort opposées à celles qui avaient prévalu jusqu'à ce jour. Conformément à son but principal, qui est de rendre possible un jugement d'ensemble sur la politique pontificale au IXe siècle et la signification du règne de S. Nicolas, M. P. fait tout d'abord l'historique des luttes et des succès de l'autorité papale en Orient et en Occident. De cette longue analyse il conclut que Nicolas Ier a été le protagoniste et comme l'incarnation de l'idée théocratique, un homme de génie, écrit-il, « in dem apostolische Tradition und persönliches Selbstgefühl eine Auffassung der Würde und der Pflichten des Amtes erzeugten, wie sie wenige seiner Vorgänger gehegt, keiner aber so energisch zur Tat hatte werden lassen (p. 101). » Voilà, dira-t-on, une réhabilitation entière et sans réserve, et quelle place peut-il encore rester, aux côtés d'un tel homme, à l'ambitieux et peu scrupuleux « premier ministre » que fut Anastase ? C'est dans la seconde partie de son livre que l'au-

teur aborde le problème de la personnalité véritable de l'énigmatique Bibliothécaire et la vraie portée de l'incontestable influence qu'il exerça. Et c'est ici particulièrement qu'éclate le désaccord entre les opinions de l'auteur et celles du P. A. Lapôtre, qui avaient rencontré jusqu'à ce jour l'adhésion des historiens. Tout en protestant de son admiration sincère pour les subtiles analyses et le talent d'évocation si pénétrant de l'écrivain français, M. P. estime que l'interprétation objective des sources ne conduit pas à attribuer au Bibliothécaire un rôle prépondérant. Celui-ci — en qui, soit dit en passant, l'auteur reconnaît non un fils mais un neveu d'Arsenius — était certes un grand érudit, et ce fut là son principal mérite, lequel s'affirme sans conteste dans les parties théoriques et documentaires des Lettres de la seconde partie du règne. Mais ces réels talents ne suffisent pas, selon M. P., à justifier qu'on lui fasse honneur de la maîtrise politique éclairée, ardente et désintéressée à la fois du pontificat de Nicolas Ier.

Ne pouvant dans le cadre d'un compte rendu aborder la discussion des analyses qui ont conduit l'auteur à ces vues nouvelles, nous nous contentons aujourd'hui de les énoncer. Aux spécialistes de l'histoire politique du IXe siècle de nous dire si elles ne sont pas un peu systématiques et si la complexité du problème posé permet une solution qui infirme aussi radicalement les opinions reçues. M. Coens.

113. — * Abbé Legris. *L'exode des corps saints au diocèse de Rouen*. Évreux, 1919, in-8°, 31 pp. Extrait de la *Revue catholique de Normandie*, année 1919.

114. — Id. *Saint-Sauve, évêque d'Amiens*, dans *Bulletin trimestriel de la Société des Antiquaires de Picardie*, année 1920, n. 2, p. 144-60.

Le docte et patient labeur de M. le chanoine Legris s'est porté en ces derniers temps vers l'étude de quelques translations de reliques, toujours si importantes dans le développement et l'histoire du culte. L'exode des corps saints de Rouen, aux IX-XIes siècles, sous la pression du terrible *metus normannicus*, les étapes et les péripéties variées de leurs voyages font l'objet d'un premier travail, où la compétence de M. L. se meut fort à l'aise. Avouons toutefois que l'ordonnance de cet article, tissé de menus épisodes, ne laisse pas que d'être un peu confuse.

Le petit mémoire sur S. Sauve d'Amiens ne présente pas cet inconvénient. Il est fort clair. Son objet, d'autre part : préciser la chronologie de la *Vita Salvii* et en retenir quelques faits dignes d'échapper à l'oubli, prête davantage à litige, et la manière, assez indulgente, dont l'auteur l'a traité ne nous a point paru liquider la question. Au

reste, nous nous étonnons de le voir passer sous silence les conclusions de Mgr Duchesne sur cet évêque d'Amiens, au sujet duquel la tradition tant liturgique qu'hagiographique est fort peu sûre (cf. *Fastes épiscopaux*, t. III, 1915, p. 125 et suiv.). Nous eussions appris volontiers quel jugement M. L. porte sur ces conclusions et si, malgré tout, il maintient tels points de son argumentation. Nous admettons, certes, comme lui que l'ermite mérovingien du pays de Bray dont on a voulu faire le patron de la paroisse Saint-Saire est le vain produit d'une illusion du comte de Boulainvilliers; encore eût-il fallu, à notre sens, étudier les rapports, pour ne pas dire les confusions, qui ont pu s'établir entre Sauve, évêque d'Amiens, et un autre Salvius également honoré dans le pays, à savoir le martyr de Valenciennes.

M. Coens.

115 — * Wilhelm Levison. *Wilhelm Procurator von Egmond und seine Miracula Adalberti.* Extrait de *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XL (1916), p. 793-804.

D'après un recueil manuscrit remontant aux dernières années du XV[e] siècle, qui fit partie de la collection Thomas Phillipps et fut acquis en 1911 par la bibliothèque Royale de Berlin (Theol. Lat. Fol. 730), M. Levison publie plusieurs nouveaux *miracula post mortem* de S. Adalbert d'Egmond[1]. A part les deux derniers, datés de 1473, ces récits se rattachent au groupe *BHL.* 36 (première moitié du XIV[e] siècle). Le texte mis au jour par le savant professeur de Bonn contient la preuve que le groupe susdit est l'œuvre de l'historiographe Willelmus. Celui-ci, ancien chapelain de Brederode et auteur d'une Chronique assez importante de la période 1206-1332, se fit religieux, vers 1323, au monastère d'Egmond, après avoir éprouvé en sa propre personne, au cours d'une grave maladie, la puissance d'intercession de S. Adalbert.

M. Coens.

116 — * Willibrord Lampen, O. F. M. *Thiofrid von Echternach. Eine philologisch-historische Studie.* Breslau, Aderholz, 1920, in-8°, x-84 pp. (= *Kirchengeschichtliche Abhandlungen*, t. XI).

Toute monographie où l'on étudie à fond la personnalité, le témoignage et le style d'un hagiographe ancien est bienvenue parce qu'elle prépare de loin la construction de l'édifice d'ensemble où l'on rêve de contempler un jour la synthèse littéraire du genre. A ce titre la thèse doctorale, patiemment et solidement construite, du P. Lampen sur l'œuvre de Théofrid d'Echternach nous semble particulièrement méritoire. Non qu'elle ouvre des perspectives originales ou qu'elle conduise à des ré-

1. Sur ce saint voir *Anal. Boll.*, t. XX (1901), p. 343-44.

sultats insoupçonnés : en bien des endroits elle se contente de confirmer et de grouper des données ou des hypothèses antérieurement établies ; mais cette fois on a scruté tous les recoins de cette œuvre assez importante et dont chaque page constitue une véritable marqueterie d'emprunts littéraires.

Sur la chronologie et la vie de Théofrid rien de bien définitif. Notons que l'auteur propose de corriger en *eos* un *nos* des *Flores epitaphii Sanctorum* (I, 6), qui avait fait croire jadis à Roberti, et plus récemment à Weiland, que le biographe de S. Willibrord avait été présent, en 1031, à la translation des reliques de son héros [1]. Après un recensement méthodique des œuvres réelles et supposées de Théofrid, où il est soigneusement tenu compte des derniers résultats de la science, l'auteur aborde le principal objet de son étude : l'analyse philologique des *Flores*. Celle-ci nous a paru très fouillée et mettre fort bien en lumière le talent de compilation du savant abbé d'Echternach, dont l'œuvre, tout en restant originale par son inspiration, s'alimente néanmoins à bien des sources diverses. Le tableau d'ensemble que le P. L. a dressé de ces dernières (p. 60-61) suffira, croyons-nous, à révéler son flair de chercheur sagace non moins que l'ampleur de son information. Un chapitre sur le style et la langue de Théofrid clôt ce volume d'une utilité toute pratique. M. Coens.

117. — P. Weizsäcker. *Urgeschichte des Klosters Hirsau*, dans *Württembergische Vierteljahrshefte*, N. F., t. XXIII (1914), p. 229-44.

La fondation de l'abbaye de Hirsau en Wurtemberg se rattache à une translation de reliques. On raconte que l'évêque de Verceil, Notting, fils du comte Erlafried, qui avait des possessions aux environs de Calw, ayant obtenu de l'évêque de Milan le corps de S. Aurelius, le transporta dans son pays en 830 Il fut gardé dans une chapelle située sur le domaine de son père, jusqu'à l'achèvement du monastère et de l'église qu'Erlafried fit élever en cet endroit. L'église fut dédiée à S. Pierre et à S. Aurelius, le couvent prit le nom de Cella Sancti Aurelii Ce récit, dont on a trois versions, l'une dans un diplôme de Henri IV du 9 octobre 1075, les deux autres dans le *Codex Hirsaugiensis* a paru suspect depuis que l'on sait à quoi s'en tenir sur la véracité de Trithème, qui l'a adopté et orné à sa façon, et beaucoup d'auteurs font commencer l'histoire de Hirsau à l'année 1049, qui serait celle d'une première restauration. Ils font valoir qu'il n'y a pas d'évêque de Verceil du nom de

[1] Il est à peine besoin de faire remarquer que la date 1100 donnée par le P. Alb. Poncelet (*Acta SS.*, Nov. t. III, p. 423) comme étant celle de la mort de Théofrid, est une distraction évidente qui doit être corrigée en 1110. Le contexte impose ce redressement.

Notting. En 843 il y en avait un à Brescia, d'où il passa à Vérone. A Constance il y a un évêque Notting de 919 à 934. N'est-ce pas l'un des deux qui a prêté son nom à cette fable ? Puis il y a lieu de douter de la translation de S. Aurelius ; car en 1023 l'archevêque de Milan Aribert parle de ses reliques comme se trouvant encore dans sa ville épiscopale.

M. Weizsäcker ne cherche pas à déterminer le personnage qui apporta les reliques, ni à savoir si elles étaient authentiques. Il se demande simplement si on crut à leur authenticité, et si, avant 1049, il existait à Hirsau une église et un monastère. Sur ce dernier point, il rappelle le résultat des fouilles du Dr Klaiber (vers 1890). Cet archéologue a retrouvé, à l'intérieur de l'église de S. Aurelius, qui existe encore et que l'on commença à bâtir en 1059, les restes des murs d'une église plus ancienne, qui, comme celle dont il est parlé dans le *Codex Hirsaugiensis*, n'avait pas de colonnes. D'après la même source, la nouvelle église doit avoir été bâtie sur l'emplacement de l'ancienne. Quant à l'arrivée des reliques, elle se place très naturellement à l'époque indiquée, qui est celle des grandes translations. Ainsi Reichenau reçoit des corps saints en 830 et en 839, Corvei en 836, Soissons en 826 et ainsi de suite.

Un autre argument aurait pu être produit avec avantage. La plus ancienne Vie de S. Aurelius (*BHL*. 819) qui a été rédigée à Hirsau a été connue de Notker († 912), qui s'en sert pour compléter Adon (*P. L.* CXXXI, 1083). Elle se termine par un récit de la translation conforme à celui du *Codex Hirsaugiensis*. C'est un témoignage bien antérieur au XIe siècle.

Il n'y a pas lieu de douter de l'existence d'un évêque de Verceil nommé Notting. Dans un diplôme de Charles le Gros (Mühlbacher [2], 1635), pour l'église de Verceil, il est parlé d'un pont *quem Notingus episcopus eiusdem Vercellensis ecclesiae mirabiliter super eum equitando per legem accepit*. Je sais que ce diplôme est contesté, et que dans sa forme actuelle il semble être interpolé. Mais tel qu'il est, il a été conçu à Verceil et il est impossible que, pour soutenir les prétentions de cette église, on y ait fait figurer un évêque que personne là-bas ne connaissait. H. D.

118. — Baron de Braux et Edmond des Robert. *Saint Amédée de Clermont, évêque de Lausanne, et la consécration de la cathédrale de Toul*, dans *Bulletin mensuel de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain*, 2 sér. t. XIV (1914), p. 30-41.

Les suggestions de M. de Braux touchant la date à laquelle fut consacrée la cathédrale de Toul, ne manquent pas de vraisemblance ; mais nous souhaiterions les voir subir une critique un peu plus serrée. L'auteur distingue la consécration des tours de l'édifice, construites en

1091 par l'évêque Pibon, et la dédicace solennelle de l'église entière, qui aurait eu lieu sous l'évêque Henri de Lorraine. L'anniversaire de la première, fixé au 22 octobre, fut pendant des siècles le seul à être célébré. Mais en 1512 on s'avisa que le martyrologe du diocèse commémorait au 3 octobre la consécration de la cathédrale. Dès lors on institua à cette date la solennisation principale de la dédicace, et l'on se contenta, au 22 octobre, de faire simple mémoire de la consécration des tours. De cette donnée d'un martyrologe dont il ne nous apprend malheureusement ni l'âge ni la valeur, M. de B. n'hésite pas à conclure que l'église cathédrale de Toul fut consacrée un 3 octobre. Pour établir qu'elle le fut en 1147, il lui suffit de l'assertion d'un historien du XVIII[e] siècle, le P. Benoît Picart. D'après cette assertion, que n'appuie aucune référence et que ne corrobore aucune tradition, le pape Eugène III, accompagné de dix-huit cardinaux et de plusieurs évêques, dont S. Amédée de Clermont, aurait célébré lui-même cette consécration à son retour du concile de Trèves. Si la cérémonie s'accomplit le 3 octobre, il est certes difficile d'admettre, avec plusieurs auteurs, qu'elle eut lieu en 1148, car dès le mois de juin de cette année, le pape était rentré en Italie. Mais d'après l'itinéraire pontifical, que M. de B. n'a peut-être pas songé à consulter, en septembre et octobre 1147, Eugène III séjournait à Auxerre ; il y donna notamment une confirmation de privilège le 29 septembre et une lettre à Suger le 6 octobre (Jaffé-Loewenfeld, nn. 9143 et 9144). Est-il bien vraisemblable qu'entre deux dates aussi rapprochées il se soit déplacé, avec toute sa cour, d'Auxerre à Toul et de Toul à Auxerre ? De plus pour asseoir sa conclusion, l'auteur est forcé d'opérer dans les renseignements de sa source un départ assez arbitraire ; si un concile s'est tenu à Trèves en présence du pontife, ce n'a pu être qu'en décembre 1147 ou janvier 1148 (cf. ibid. nn. 9161 à 9185). Impossible donc qu'en octobre 1147 Eugène III se soit trouvé sur la voie du retour. Ce sont là quelques difficultés qui, sans ruiner l'hypothèse, demanderaient pourtant un mot d'explication.

Prenant occasion de la participation de S. Amédée à la consécration de la cathédrale de Toul, M. de B. rappelle ensuite les principaux traits de la biographie de ce saint, que son hypothèse enrichit d'un détail et d'une date

R. L.

119. — Jean Lestrade. *Reliques et châsses de Saint-Bertrand,* dans *Revue de Gascogne,* Nouvelle sér. t. XIII (1913), p. 241-61.

L'auteur précise et complète ce que l'on savait déjà sur l'histoire des reliques de S. Bertrand. Il essaie notamment de déterminer la série des châsses qui, au cours des âges, furent offertes par la générosité

des fidèles pour conserver ce précieux dépôt, vénéré encore aujourd'hui dans l'église cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges. R. L.

120. — * *Zum 700-jährigen Todestage des seligen Hroznata des Gründers der Klöster Tepl und Chotieschau. Beiträge zur Geschichte des Stiftes Tepl.* Herausgegeben von Mitgliedern des Stiftes Tepl. Marienbad, A. H. Bayer in Pilsen, 1917, in-8°, 217 et 202 pp., plans, illustrations hors texte.

Ce n'est pas une simple plaquette ni tout un livre mais une série de publications que les chanoines Prémontrés de l'abbaye de Tepl en Bohême ont entrepris de publier pour commémorer le septième centenaire de la mort du B. Hroznata leur fondateur. Elle s'ouvre par un recueil de « Contributions à l'histoire de l'abbaye de Tepl », où, comme de raison, le B. Hroznata occupe une place d'honneur. La biographie du saint fondateur y est retracée deux fois, d'abord par le Dr. B. Grassl, puis par le Dr. Hroznata Dietl, en un récit « poétique », comme s'exprime dans une note le P. Brandl. La vérité est que sous une forme plus littéraire, l'étude du Dr. Dietl, n'est pas moins solide que celle du Dr. G. Il n'y avait du reste pas matière à aucune divergence sérieuse. De part et et d'autre la trame historique est fournie par la légende latine du XIIIe siècle. Pour trouver à compléter et à préciser sa narration, le P. D. s'est livré à d'assez longues digressions sur l'histoire politique de la Bohême et de l'Empire. Le P. G., lui, s'échappe plus volontiers dans la discussion. Ainsi, il réfute (p. 27 et 32) une erreur de la légende latine déjà signalée par Dobner. Le couvent de Tepl, fait-il observer, ayant été fondé par Hroznata avant son départ pour la croisade, c'est une autre fondation, celle de Chotieschau, qui lui fut imposée par le souverain pontife, lorsque, empêché de s'embarquer, il sollicita la commutation de son vœu. D'accord sur les faits, les deux savants Prémontrés le paraissent moins sur les motifs qui poussèrent Hroznata soit à fonder le monastère de Chotieschau, soit à prendre lui-même l'habit religieux.

La béatification du B. Hroznata a une histoire longue et incidentée que le P. Brandl expose en une suite d'extraits empruntés à la correspondance échangée entre Tepl et Rome. Son article, qui ne remplit pas moins de 158 pages de texte compact, fait repasser le lecteur par toutes les péripéties que la cause eut à traverser de 1638 à 1897. Le détail en est long, et le P. B. le déroule avec plus de patience que n'en eurent sans doute les dévots du bienheureux devant les lenteurs et les tergiversations des postulateurs ou de leurs commettants.

Parmi les autres articles du recueil, signalons le catalogue descriptif très minutieux des manuscrits de la bibliothèque de l'abbaye. Ce catalogue sera continué dans les volumes suivants. Il est regrettable que d'un bout à l'autre de l'ouvrage tant de fautes d'impression déparent les textes latins.

R. L.

121. — * Paul Braun. *Der Biograph der hl. Elisabeth und des hl. Dominikus Dietrich von Apolda O. F. P.* s. l. a. [1913], in-8°, paginé 121-33.

122. — * Maria Maresch. *Elisabeth Landgräfin von Thüringen. Ein altes deutsches Heiligenleben im Lichte der neuern geschichtlichen Forschung.* Gladbach, Volksvereins-Verlag, 1918, in-8°, 158 pp., illustrations.

123. — Diodor Henniges, O. F. M. *Das alteste Reimoffizium zu Ehren der hl. Elisabeth von Thüringen*, dans *Franziskanische Studien*, t. VI (1919), pp. 1-23, 124-42, 201-212.

A défaut de renseignements inédits et de considérations neuves, on trouvera dans l'article de M. Braun un exposé clair de ce que l'on peut dire sur Thierry d'Apolda, auteur d'une biographie de Ste Élisabeth de Thuringe et d'une biographie de S. Dominique. Tous les principaux ouvrages et articles relatifs à Thierry ont été consultés et sont cités en note.

Mme Maresch présente aux veuves et aux orphelins des soldats de la grande guerre Ste Élisabeth de Thuringe comme une vision consolante et comme un modèle à imiter. Élisabeth ne fut-elle pas en butte à une détresse semblable à la leur ? n'a-t-elle pas voué son existence à soulager les mêmes misères qui placent notre société actuelle devant de si angoissants problèmes ? On pourra trouver que le chapitre premier, consacré tout entier à exposer la situation politique de la Thuringe au XII-XIIIe siècle, est un peu aride à la lecture et ne contribue que de loin à faire connaître la figure de Ste Élisabeth. Les chapitres II à IV racontent la vie de la princesse de Thuringe, les tribulations qui assaillirent son veuvage, le culte dont elle fut l'objet après sa mort. Puis, revenant en arrière, le chapitre V étudie l'évolution psychologique de l'âme de la sainte, les principes moteurs et les étapes de son ascension vers les vertus les plus héroïques. Ce chapitre est sans conteste le plus intéressant, et l'on regrette qu'il ne compose pas à lui seul tout le livre : il n'aurait pas fallu le développer beaucoup pour y incorporer le meilleur du contenu des autres chapitres. Cela aurait évité bien des redites et donné à l'ensemble de l'ouvrage un cachet plus original.

Le R. P. Henniges donne une édition critique du plus ancien office rimé en l'honneur de Ste Élisabeth de Thuringe. Le recensement qu'il établit des manuscrits et des éditions anciennes de ce texte montre à quel point le culte de Ste Élisabeth était répandu dans l'empire germanique surtout, mais aussi en France, en Italie et en Suède. Quel est l'auteur de l'office ? Les recherches du P. H. l'amènent à penser que ce fut Julien de Spire, auteur de compositions semblables en l'honneur de S. François d'Assise et de S. Antoine de Padoue. R. L.

124. — * Carlo Bandini. *Di S. Francesco di Assisi e delle fonti per la sua Biografia.* Firenze, Rassegna Nazionale, 1912, in-8°, 48 pp. Extrait de *Rassegna Nazionale,* 16 aprile e 16 maggio 1912.

125. — * Father Cuthbert, O. S. F. C. *Life of St. Francis of Assisi.* London, Longmans, 1912, in-8°, x-454 pp., illustrations hors texte.

126. — * David De Kok, O. F. M. *Zieleschoonheid. Franciscus-Beschouwingen.* Bussum. P. Brand, s. a. [1912], in-8°, xxiv-218 pp.

127. — * Ruggero Bonghi. *Francesco d'Assisi.* Con Prefazione di Paul Sabatier, 2e éd. Città di Castello. S. Lapi, 1910, in-12, 146 pp.

128. — E. Wordsworth. *St. Francis of Assisi,* dans *The Church Quarterly Review,* t. LXXVI (1913), p. 31-46.

129. — Theophilus Domenichelli, O. F. M. *Legenda prima S. Francisci Assisiensis ad usum chori, prima vice edita,* dans *Archivum franciscanum historicum,* t. I (1908), p. 62-67.

130. — * Walter Goetz. *Assisi.* Leipzig, Seemann, 1909, in-12 viii-164 pp., 118 illustrations (= *Berühmte Kunststätten,* Bd. 44).

Prenant pour guide M. J. Joergensen, dont la valeur critique, il, aurait fallu s'en souvenir, est bien inférieure à son mérite littéraire (*Anal. Boll.*, XXIX, 361-63), M. Bandini a fait un exposé succinct des interminables discussions auxquelles ont donné lieu certains documents de la vie de S. François d'Assise. Les idées neuves y sont, naturellement, très clairsemées, mais l'ensemble est marqué au coin du bon sens, tout en trahissant l'impétuosité juvénile de l'écrivain. Il est sans cesse à se vanter de n'avoir « nè preoccupazioni nè preconcetti confessionali » (p. 29). S'imagine-t-il peut-être que d'autres, pour vivre d'une foi robuste, sont incapables de traiter avec impartialité des questions historiques ? Son attention a été plus particulièrement sollicitée par le *Speculum perfectionis.* Il le considère comme un ouvrage didactique. C'est la principale raison, pour laquelle il en rejette la composition au commencement du XIVe siècle et en dénie la paternité au frère Léon. Si le caractère didactique de cette compilation ressort du fait que l'on a groupé sous différentes rubriques la masse des anecdotes qui en constituent le fond, on devrait envisager de même une foule d'ouvrages hagiographiques, notamment la deuxième partie de la seconde légende de Celano. Ceci soit dit, sans la moindre velléité de réhabiliter un piètre document. Je n'entends pas, non plus, poursuivre l'examen d'un résumé lacuneux par trop d'endroits. Un mot pour finir. L'auteur ferait bien de renoncer à la manie de citer des ouvrages, comme ceux de H. Thode, W. Goetz et H. Tilemann, dont il n'a certes pas pris connaissance.

On lira sans doute avec plus de satisfaction l'étude des sources, qui a été publiée par le R. P. Cuthbert, en appendice à sa biographie du séraphique patriarche (p. 417-46). Ainsi il justifie pleinement

les vides que l'on constate dans la première légende de Thomas de Celano et les éloges qui y sont distribués au frère Élie (p. 424-26). Il n'est pas moins catégorique à répudier la reconstruction factice tentée par deux vénérables Frères Mineurs d'une légende complète des trois compagnons intimes de S. François et il fait bien d'autres critiques de détail, dignes d'approbation. En revanche il s'est laissé éblouir, en compagnie des partisans de M. P. Sabatier, par le *Speculum perfectionis,* la légende traditionnelle des Trois Compagnons, les *Fioretti* ou *Actus S. Francisci,* la *legenda antiqua* : « Fac secundum exemplar », qui n'est qu'un ramassis d'historiettes provenant de fonds divers et recueillies par un bon Frère Mineur pour sa propre édification. Il traite avec non moins d'égards le *De conformitate vitae B. Francisci* de Barthélemy de Pise, compilation estimable, si l'on considère la foule de menus faits et d'observations de tout genre qu'elle renferme, mais dont l'auteur, au jugement même de ses derniers éditeurs, les PP. de Quaracchi (*Anal. Francisc.*, IV, p. XXIII), est absolument dénué de l'esprit de discernement et de discrétion. Ce qui l'a rendu si sympathique au P. Cuthbert, ce sont apparemment ses abondantes citations de la *legenda antiqua,* tandis qu'il semble ne point connaître, comme ouvrage distinct, la première Vie de Celano, recouverte de l'approbation officielle de Grégoire IX. Faut-il encore rappeler au P. Cuthbert que les emprunts faits par Barthélemy de Pise à la légende des Trois Compagnons se retrouvent tous dans le seul texte traditionnel de cette légende ? Quand donc s'apercevra-t-on que toute cette littérature apocryphe ou équivoque, en tant qu'elle s'éloigne des documents authentiques, n'est propre qu'à dénaturer l'œuvre et le caractère de S. François d'Assise ?

Par bonheur la tradition franciscaine a plus d'empire sur les esprits que l'engoûment pour les nouveautés et les pieuses supercheries de quelques exaltés. C'est une constatation qu'il m'a été agréable de faire en parcourant la nouvelle biographie du saint. Comme l'auteur, en écrivain consciencieux, multiplie les indications bibliographiques au bas des pages, il sera facile de se mettre en garde contre les allégations qui reposent seulement sur des références provenant des sources troubles dénoncées plus haut. Ailleurs on peut en général suivre l'écrivain avec confiance, quoique la manière de traiter plusieurs questions prête lieu à la discussion. Telle l'Indulgence de la Portioncule, le chapitre intitulé la Révolte des vicaires, où trop de griefs à charge des révoltés de la stricte observance sont relégués à l'arrière-plan, le relâchement de la discipline religieuse du vivant du fondateur, les origines du tiers ordre franciscain, la source et le progrès des études théologiques parmi les frères, etc., etc. On peut s'écarter de l'opinion de l'auteur en ces matières ; on n'en rendra pas moins hommage à

sa courtoisie, à la richesse de sa langue, à son art de la mise en scène à la finesse de ses analyses, et à l'esprit franciscain qui imprègne tout l'ouvrage. La préoccupation constante de scruter dans ses derniers replis l'âme du saint et de découvrir le secret mobile de ses actions, nous a valu une peinture vive et colorée de sa carrière, avec une légère tendance à donner une tournure tragique à certaines péripéties de son gouvernement.

Le R. P. De Kok a moins écrit un livre d'histoire qu'une défense apologétique contre les détracteurs de la sainteté de François, plus particulièrement contre ceux qui voudraient le faire passer pour un hystérique profondément déséquilibré, pour le précurseur du subjectivisme religieux, pour un panthéiste, que sais-je encore ? Toutes ces réfutations, si rigoureuses qu'on les suppose, ont le grave inconvénient d'être insérées dans un livre pieux, qui s'adresse manifestement aux membres ordinaires du tiers ordre franciscain. Ces braves gens vont sans doute meubler leur esprit de quelques notions scientifiques, mais ces notions forcément incomplètes risquent de jeter le trouble dans leurs intelligences, insuffisamment préparées à ce genre de considérations. D'autre part, le P. De Kok professe un véritable culte pour M. Paul Sabatier. Tout en lui reprochant d'avoir voulu faire du petit pauvre d'Assise un révolté contre l'autorité du saint-siège, il le cite avec tant d'admiration, que la tentation doit venir, même à des lecteurs simples, d'aller y regarder de plus près. Le chapitre intitulé *Eene fantazie* offre un commentaire un peu réaliste du *Sacrum Commercium B. Francisci cum domina paupertate*. Il eût été préférable de donner une traduction soignée de l'allégorie originale. Mais ce qui m'a encore déconcerté davantage, c'est le parallèle entre S. François et le russe Léon Tolstoi, *Mysticus en Nihilist*. Il est aisé de deviner ce qu'on peut grouper sous une pareille rubrique. D'autres chapitres, tels que *De Zanger Gods* et *Golgotha en Alverna*, peuvent être recommandés au point de vue littéraire ; les considérations mystiques d'une certaine élévation n'y manquent pas.

C'est dans un style dont la simplicité égale la distinction, que Ruggero Bonghi a écrit son étude sur S. François d'Assise. Ce petit livre date de 1884. Malgré la production intense qui s'est manifestée depuis dans le domaine franciscain, il a gardé toute sa valeur historique et son charme littéraire ; et nous comprenons d'une part qu'on ait voulu en donner une nouvelle édition et de l'autre que M. P. Sabatier, dont la réputation brille d'un si vif éclat en Italie, ait accepté la mission délicate de la présenter au grand public. Comme presque toujours, il y a du paradoxal dans les idées émises par l'historien français, et l'on regrette qu'il cède trop facilement à son penchant de s'occuper *opportune importune* de politique religieuse. L'œuvre de Bonghi est plus sereine,

et ne porte aucune trace des agitations auxquelles l'auteur fut mêlé. Un écueil plus dangereux est l'élément surnaturel dont la carrière du stigmatisé d'Assise porte l'indéniable empreinte. Devant la question générale s'il a opéré des miracles, Bonghi demeure hésitant et se contente de répondre : « La mente non ha modo di dire di sì ; il cuore non osa affirmare di no » (p. 83). L'on pourrait aussi relever dans ce petit ouvrage plusieurs inexactitudes et quelques conjectures hasardeuses ; et je m'étonne qu'on n'ait pas songé a en rajeunir l'appareil critique, qui est absolument démodé. Malgré ces défauts, cette ancienne biographie de S. François continuera à exercer, sur le lecteur italien notamment, la plus pénétrante fascination.

L'article respectueux de M. E. Wordsworth s'est inspiré de la lecture de quelques récentes biographies de S. François d'Assise. S'il exalte le maître, sa déférence vis-à-vis du saint-siège, son caractère « quasi miraculeux » et son pouvoir magnétique sur les créatures, il s'empresse aussi de montrer, d'après des poètes et des écrivains satiriques du XIVe siècle, combien les Frères Mineurs rappelaient peu l'enseignement et les exemples de leur fondateur. Ce n'est pas précisément un procédé critique à recommander. L'auteur trouve encore moyen d'établir un parallèle entre Bouddha et le petit pauvre d'Assise, tout en soulignant ce qui les différencie. Il y avait mieux à faire, me semble-t-il, que de s'appliquer à cet exercice de rhétorique.

Dans un bréviaire, conservé au couvent de Saint-Damien à Assise, et dont on attribue la transcription au frère Léon, on peut lire un compendium liturgique de la vie du séraphique patriarche. Au lieu de s'étendre sur d'autres exemplaires semblables, déjà connus, et de céder à la tentation d'exagérer l'importance de sa trouvaille, le R. P. Domenichelli aurait dû signaler la provenance du nouveau texte, en descendant autant que possible aux particularités. Or quiconque a pratiqué quelque peu la première Vie de S. François par Thomas de Celano n'a guère de peine à reconnaître que la légende de chœur que nous examinons en a été extraite littéralement sous forme de deux tronçons. Le premier fragment (Lectio I-III) répond mot pour mot à Celano, nn. 1 à 3 ; le second (Lectio IV-IX) aux nn 109-114 première phrase (édit. du P. Édouard d'Alençon). Le texte identique de part et d'autre peut servir à suppléer quelques mots omis dans la biographie complète et à corriger les mauvaises lectures de l'abrégé, qui a besoin d'une sérieuse revision.

Le petit volume de M. W. Goetz est un modèle du genre, tant sous le rapport de l'exécution matérielle, qu'au point de vue historique et littéraire. La célébrité d'Assise date du XIIIe siècle, du jour où l'on vit apparaître dans ses murs François, fils de Bernardone. Les excentricités du jeune homme lui valurent auprès de ses concitoyens

une vogue, que sa conversion et l'éclat de sa sainteté, demeurée profondément humaine, ne firent qu'accroître et étendre bien au delà des frontières de l'Ombrie. Après sa mort, sa vie devint un centre intense d'inspiration artistique. Et l'on comprend dès lors quelle place prépondérante elle occupe dans une histoire d'Assise, quel qu'en soit le développement. On le verra encore mieux, en parcourant la description de M. Goetz. Tributaire de ses devanciers pour la partie ancienne, il se sent tout à fait chez lui, dès qu'il aborde les fastes glorieux de la cité et de son illustre enfant ; et c'est avec une ingéniosité très simple, très suggestive, qu'il approfondit l'œuvre artistique du Florentin Giotto, et de ses imitateurs siennois, Simone Martini et Pietro Lorenzetti. † F. VAN ORTROY.

131. — *Archivum franciscanum historicum*, t. V-XIII (1912-1920).

132. — * Walter W. SETON. *Some new Sources for the Life of Blessed Agnes of Bohemia including a fourteenth century latin version and a fifteenth century German version*. London, Longmans-Green, 1915, in-8°, 176 pp., illustrations.

133. – Zeffirino LAZZERI, O. F. M. *Le Leggende di S. Chiara e il loro autore*, dans *Studi Francescani*, t. XIV-XVII (N. S. III-VI), 1916-1920, p. 209-224.

134. — * ID. *La Vita di santa Chiara*. Quaracchi, Tip. del Collegio di S. Bonaventura, 1920, in-8°, XIV-221 pp., gravure hors texte.

135. — * Maurice BEAUFRETON. *Sainte Claire d'Assise (1194-1253)*. Paris, Gabalda, 1916, in-12, 199 pp. (= *Les Saints*).

La revue dirigée par les PP. Franciscains de Quaracchi est toujours riche en contributions hagiographiques. Plusieurs articles s'occupent de S. Bernardin de Sienne et de S. Jean de Capistran. Le *Liber miraculorum SS. Bernardini Senensis et Ioannis a Capistrano*, jusqu'ici inédit, est, comme le montre le P. Delorme (XI, 399-441), l'œuvre de Conrad de Freyenstat. Témoin oculaire de beaucoup des miracles qu'il relate, cet auteur reproduit aussi en grand nombre des pièces authentiques, provenant des procès de canonisation des deux saints. Au lieu de choisir un peu arbitrairement : *varia ex eo pulchrioraque*, n'eût-il pas été préférable de publier d'emblée le recueil intégral ? Nous devons au P. Tosti une lettre de S. Bernardin au magistrat de Sienne (VIII, 345-46), une autre (678-80), plus intéressante, d'un Siennois racontant ses impressions au lendemain de la prédication du grand missionnaire en cette ville en 1425, enfin (XII, 187-263) des sermons prêchés à Florence, à Sienne et à Padoue, tels que les ont notés à la volée deux auditeurs en y mêlant la description de la cérémonie de la vénération du monogramme du Christ et des autodafé où, répondant à l'appel du prédicateur, la foule brûlait dans

des feux de joie tables à jouer, cartes et dés, amulettes, livres de sorcellerie, faux cheveux et colifichets de toute sorte. Le sermon inédit de S. Jean de Capistran sur S. Bernardin de Sienne est une véritable biographie. Le P. Doelle, qui le publie (VI, 76-90), établit qu'il est bien de S. Jean de Capistran. Du même saint, on trouvera (XI, 97-131) deux sermons et une épître sur la question des études, et (XI, 287-304) plusieurs lettres échangées avec François Barbarus, humaniste vénitien. François Barbarus était aussi en relations épistolaires avec le B. Albert de Sarteano, comme on le voit par d'autres pièces de sa correspondance publiées au même endroit.

Le P. Callebaut revient à plusieurs reprises au B. Gautier de Bruges. Il publie d'abord (V, 494-519) un recueil de miracles dressé et authentiqué en 1340, puis il accumule indices et considérations tendant à établir la haute antiquité du culte de S. Gautier. Dans un autre article (IX, 91-98), il montre que, à défaut de reconnaissance officielle, le culte du saint évêque de Poitiers s'est exercé au vu et au su des souverains pontifes, qui, loin de protester, l'ont plutôt encouragé. Une copie du XVIIIe siècle (VIII, 667-72) conserve, il est vrai, une soi-disant bulle de Clément V déposant l'évêque de Poitiers comme coupable de révolte contre le saint-siège. Le P. C. démontre la fausseté de cette pièce et se demande si elle n'aurait pas été fabriquée par la chancellerie de Philippe le Bel, en vue de ruiner dans l'opinion publique la réputation du trop vaillant défenseur des immunités ecclésiastiques. Une requête de Gautier au souverain et la réponse des officiers royaux (VI, 491-514) laissent voir combien étaient tendus les rapports entre les deux autorités.

Les arguments présentés par le P. Callebaut (X, 3-16; XIII, 78-88) pour démontrer l'origine écossaise et non irlandaise du B. Jean Duns Scot semblent concluants.

Le P. Golubovich (X, 17-46) s'efforce d'éclaircir certains points de la biographie du B. Odoric de Pordenone, la date de son départ pour l'Orient, la durée de son séjour là-bas, l'itinéraire de son voyage; il recense les manuscrits contenant la relation de cette expédition et fait ensuite la critique de quelques ouvrages parus sur le bienheureux. Cet article a été reproduit tout entier par l'auteur au t. III de sa *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa* (p. 374-93; cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 394).

Les savantes recherches de M. Seton sur les sources de la Vie de la B^{se} Agnès de Bohême (VII, 185-96) ont été reprises par lui et développées dans un volume de la British Society of Franciscan Studies, publié aussi isolément. Il y édite, d'après plusieurs manuscrits soigneusement étudiés et classés, une recension latine et une recension allemande de la Vie de la B^{se} Agnès, puis le texte allemand des quatre

lettres de Ste Claire à Agnès et de sa bénédiction. La Vie éditée autrefois dans les *Acta Sanctorum* semble être un abrégé de la recension latine de M. S. Sur la foi de leur texte, sur la foi de la traduction latine d'une Vie tchèque plus développée, sur la foi de Bartholdus Pontanus, les anciens bollandistes avaient considéré le 6 mars comme la date de la mort de la sainte. Les manuscrits de M. S. la font tous mourir au 2 mars; la chronique de Pulkava († 1380) est d'accord avec ces manuscrits, et le bréviaire des Croisiers de Prague honore la bienheureuse à la même date, qui d'ailleurs cadre mieux avec les autres données chronologiques. M. S. conjecture que la tradition du 6 mars sera née d'une fausse lecture: *sexto martii* pour *sexto nonas martii*. C'est assez ingénieux. Mais cela suppose que les trois textes des *Acta Sanctorum* dérivent d'un même exemplaire fautif. Autre résultat des recherches de M. S.: la *Cronica maior*, à laquelle Nicolas Glassberger, dans sa chronique des FF. Mineurs, éditée au t. II des *Analecta Franciscana*, renvoie plusieurs fois et qui paraît être son œuvre, n'est pas la Chronique des XXIV généraux, comme l'avaient suggéré sans trop de conviction les éditeurs de Quaracchi. Tout porte à croire que c'est une chronique de Bohême, conservée dans le ms. 292 de la collection Ceroni de la bibliothèque de Brünn, intitulée *Cronica maior Boemorum moderna* et composée par *frater Nicolaus natus de Bohemia, educatus in Moravia ordinis Minorum de observancia*.. Cette Chronica maior Boemorum fait à la Vie de la B^se^ Agnès plusieurs emprunts, de même que la chronique éditée de Nicolas Glassberger cite de cette Vie deux longs passages presque textuels.

Le P. Anglade a trouvé à Fribourg en Suisse un nouvel exemplaire, du XII-XIIIe siècle, des *Dicta IV ancillarum S. Elisabeth*. Il en relève minutieusement toutes les leçons différentes du texte reçu; plusieurs ne manquent pas d'intérêt (VI, 61-75). Le P. Bulletti se livre au même travail (VIII, 12-22) sur la Vie du B. Gilles d'Assise, comparant à l'édition récente donnée par le P. Lemmens, les variantes d'un manuscrit du XIVe siècle découvert à Sienne. Le P. Van Ortroy avait élevé des doutes sur le bien-fondé de l'attribution de cette légende au frère Léon. Le P. B. croit trouver dans le nouveau codex une confirmation de l'opinion du P. Lemmens. Sans doute l'explicit porte: *Compilata per fratrem Leonem*. C'est un argument, mais qui n'aurait problablement pas convaincu le P. V. O. plus que l'affirmation analogue des deux autres manuscrits qu'il connaissait, et qui sont également du XIVe siècle. Quel argument pourrait-on en outre tirer du codex de Sienne? Nous ne l'apercevons pas.

Plusieurs autres documents sont publiés in extenso: une Vie inédite du B. Novellon, composée au XVe siècle, en partie de pièces de rapport empruntées à des Vies d'autres saints (IV, 623-53); une Vie du

B. Robert Galeoti de Malatestis (VIII, 532-57) déjà éditée en 1784, et enrichie ici des variantes de deux manuscrits de Florence. La Vie de la Bse Jeanne de Signa, recluse que beaucoup considèrent comme ayant appartenu au tiers ordre de S. François; nous aurons à nous occuper de cette bienheureuse dans les *Acta Sanctorum*, au 9 novembre.

Le P. Delorme publie (X, 387-412) l'enquête épiscopale sur les miracles du B. Gabriel Maria, faite à Rodez en 1645, et le P. Oliger (VII, 556-63) quelques lettres des années 1784-1808, où l'on voit que, si le culte rendu au B. Ange de Clareno n'a jamais été reconnu officiellement par le saint-siège, des démarches ont pourtant été faites à cette fin.

Signalons encore le texte d'anciens offices liturgiques de S. Louis roi de France (X, 558-75), des SS. Elzéar et Delphine (X, 231-38), de Ste Agnès d'Assise sœur de Ste Claire (VIII, 658-60), une hymne en l'honneur de Ste Jeanne de Valois (X, 595-96), enfin une note sur quelques objets ayant appartenu au B. Bernardin de Feltre (VIII, 350-53) et une étude sur l'iconographie de S. Vivaldo (IX, 42-50).

Nous avons réservé pour la fin les articles relatifs à S. François et à Ste Claire.

Le sermon du cardinal Matthieu ab Aquasparta († 1302) sur S. François (IX, 226-36) ne nous apprend rien de nouveau.

Une curieuse attestation du podestat d'Assise (XI, 557-59), en date du 6 juin 1279, certifie qu'aucune parcelle du corps de S. François n'a été extraite de son tombeau en l'église du sacro convento : c'est donc indûment que certains prédicateurs, en Allemagne, prétendent offrir à la vénération des fidèles une phalange du doigt du saint fondateur.

Un manuscrit du collège Saint-Antoine des Frères Mineurs de Rome et le manuscrit 23, J, 60 de la bibliothèque des PP. Conventuels de Fribourg en Suisse peuvent rendre service pour l'étude des sources de la Vie de S. François. Ils ont été plusieurs fois mis à contribution, mais on n'en possédait pas encore de description complète et approfondie. Le P. Oliger décrit le premier (XII, 321-401) et le P. Delorme le second (X, 47-102). L'analyse est très fouillée et de nombreux passages sont publiés, notamment, d'après le codex de Rome, plusieurs miracles de S. François qui semblent inédits, et, d'après le codex de Fribourg, les cinq premiers chapitres des *Actus* et la Légende des Trois Compagnons, qui se présente ici sous une forme abrégée. Une autre anecdote nouvelle sur S. François, trouvée dans le ms. 9068 de Munich, est communiquée par M. Little (VIII, 675).

Le P. Bughetti nous annonce une nouvelle édition des Fioretti; il y joint un recueil complet des chapitres additionnels qu'on rencontre disséminés dans les divers manuscrits et éditions. Deux de ces pièces

ne nous sont parvenues que dans une rédaction très fautive, celles intitulées : *Un devoto parlare della vita di santo Francesco*, et *Estrazione bellissima della vita di santo Francesco.* Le P. B. est parvenu à en établir un texte beaucoup meilleur. Il explique ici (XIII, 318-87) comment il y est arrivé. Le P. Van Ortroy (*Anal. Boll.*, XXXVIII, 169) avait déjà pressenti que le *devoto parlare* dépendait en bonne partie de Thomas de Celano. En réalité, il n'est que la traduction littérale de menus passages de la *Vita prima*, accolés dans un ordre nouveau. Le P. B. a eu la patience de rechercher un à un ces passages et de les éditer en regard du texte italien corrigé par lui d'après l'original latin. Le chapitre sur le Fr. Gilles, connu par un seul manuscrit et un seul incunable, est, lui aussi, une traduction. L'original en est la *Vita* du B. Gilles attribuée à Fr. Léon, telle qu'elle se présente dans la recension du ms. de Sienne récemment décrit par le P. Lemmens (cf. ci dessus). Encore une fois cette constatation permet de corriger les passages fautifs de la traduction ; inversément elle suggère deux ou trois rectifications à apporter au texte de la recension latine.

Le Cantique du soleil aurait-il été composé originairement en latin ? D'aucuns le prétendent, malgré l'absence de toute recension latine ancienne. Ils ne manqueront pas de tirer argument de celle que le P. Oliger vient de trouver dans un manuscrit du XVe siècle. L'éditeur (XIII, 269-73) les réfute d'avance en signalant dans le morceau plusieurs italianismes qui obligent à le reconnaître comme une traduction.

La lettre bien connue de S. François *De reverentia corporis Domini* est éditée (VI, 3-12), avec reproduction photographique en regard, d'après un manuscrit où on ne s'aviserait pas de l'aller chercher. Le cod. Vallic. B. 24 est un missel de Subiaco, du XIe siècle ; sur le dernier feuillet (117^{r-v}) diverses mains ont tenu note de quelques actes concernant le monastère. Entre deux mentions de ce genre, on lit, sans aucun en-tête, le fameux texte *Adtendamus omnes clerici ;* à la fin est reproduit le *Tau* dont le saint avait coutume de signer ses lettres. Cette copie est la plus ancienne qu'on possède ; son âge est déterminé par les dates — 1219 et 1238 — de deux actes entre lesquels elle a été écrite. Tout porte à croire en effet que chacune de ces notes est contemporaine de l'acte dont elle consigne la mémoire.

Relativement à l'indulgence de la Portioncule, voici (IX, 233-93) des documents peu suspects de parti pris ; on n'y songeait certes pas à porter témoignage pour ou contre le célèbre Pardon ; ils sont extraits du registre aux délibérations de la commune de Pérouse. Le premier de la série attirera particulièrement l'attention. C'est l'autorisation accordée, le samedi 31 juillet 1277, au capitaine du peuple de s'absenter de la ville « pro eundo ad festum B. Mariae Virginis quod

Assisium celebratur », à condition qu'il soit rentré le mardi suivant (3 août). A vrai dire, le mot d'indulgence n'est pas prononcé, mais la date du mois et du jour ne parle-t-elle pas assez clairement ? Une autorisation semblable est accordée le 28 juillet 1279, et cette fois l'indulgence est mentionnée en propres termes. Les pièces suivantes, qui s'échelonnent jusqu'au XIXe siècle, présentent évidemment un intérêt moins considérable.

Malgré les travaux de M. Sabatier, de M. Goetz, de M. K. Müller, du P. Mandonnet (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 417-19), les origines du tiers ordre de S. François sont encore entourées d'obscurité. Le P. Van den Wyngaert entreprend à son tour (XIII, 3-77) d'y introduire un peu de lumière, et émet de nouvelles conjectures, en prenant principalement pour guide le traité de Mariano, composé vers 1520. Il s'efforce d'abord de reconstituer le texte de la règle que Mariano avait devant les yeux. Ce n'est pas la règle primitive, ni la règle approuvée en 1289 par Nicolas IV, mais une rédaction intermédiaire. La règle primitive aurait été rédigée en 1221 par le cardinal Hugolin, en s'inspirant des idées de S. François. Elle correspondrait assez bien aux chapitres I-VI, 2, de la formule conservée par le manuscrit de Capistran ; les chapitres VI, 4-XII auraient été ajoutés en 1227 ou 1228. La règle telle que Mariano la connaît serait postérieure à l'année 1234. La direction de la fraternité aurait appartenu, d'abord, aux Frères Mineurs. En 1227 elle aurait passé aux mains des laïcs et y serait restée jusqu'en 1234. Telles sont quelques-unes des conclusions du P. V. d. W.

Ste Claire a beaucoup occupé les érudits en ces dernières années. La légende latine de la fondatrice des Pauvres Dames est généralement attribuée à Thomas de Celano. Et pourtant le premier à mentionner Thomas de Celano comme auteur de la légende est un traducteur italien du XVe ou du XVIe siècle. Or d'autres manuscrits aussi anciens nomment S. Bonaventure. Au jugement du P. Lazzeri (*Studi Francescani*, XIV-XVII, 209-284), la critique interne confirme leur témoignage : le style, la disposition, les idées de la légende de Ste Claire, cadrent remarquablement avec le style, la disposition, les idées des autres productions de S. Bonaventure, surtout de sa légende de S François. Si la Vie de Ste Claire est écrite en une langue plus brillante, c'est qu'elle est une œuvre de jeunesse et d'ardente dévotion. Enfin la légende rythmée, qui suit pas à pas la Vie en prose, pourrait bien être du même auteur. Le P. L. a raison de ne pas présenter ses idées comme définitives. Il n'a pas oublié que naguère M. Pennachi (cf. *Anal. Boll.*, XXX, 489) faisait ressortir les ressemblances de style entre la légende de Ste Claire et les autres œuvres de Thomas de Celano.

La légende versifiée est éditée par le P. Bughetti (*Archivum franciscanum*, V, 238-60, 459-81, 621-31). Il ne réussit pas à en déterminer

l'auteur, mais il écarte du moins une douzaine de noms, y compris celui de Thomas de Celano. Quant à S. Bonaventure, il ne s'est même pas présenté à sa pensée.

Le P. Lazzeri est persuadé que la légende abrégée pour le chœur est du même auteur que la légende développée ; en tout cas elle s'inspire uniquement de celle-ci. Le P. Bihl l'a éditée avec deux autres rédactions plus brèves (VII, 32-54). Sans rechercher de quelle plume elles sont sorties, il se contente de faire remarquer qu'elles remontent toutes trois au XIIIe siècle.

La biographie de Ste Claire a été traduite plusieurs fois en italien. M. Seton (XII, 595-99) vient d'en retrouver en Angleterre une version jusqu'ici inconnue, datée de 1496 et due au poète florentin Ugolin Verini. Peu après, le P. Lazzeri (XIII, 273-86) découvrait à Florence un second exemplaire du même ouvrage. Dans son prologue, le traducteur énumère ses sources. M. S. a cru comprendre que la biographie de Ste Claire y est mise sous le nom de S. Bonaventure. Plus encore qu'au P. L. cette interprétation me semble inexacte. Ugolin Verini a composé aussi des hymnes en l'honneur de Ste Claire et de S. François ; on les trouvera aux endroits indiqués de l'*Archivum*.

Une autre Vie italienne de Ste Claire a été publiée en un volume séparé par le P. Lazzeri. L'œuvre est anonyme. L'éditeur se réserve d'examiner plus tard qui peut en avoir été l'auteur. Pour le moment nous savons seulement que c'est un franciscain toscan du XVIe siècle. Son travail n'est pas une simple traduction. Il a mis en œuvre toutes les sources et notamment le procès de canonisation de la sainte, instruit en 1253 par Barthélemy évêque de Spolète. Ce procès, dont on avait perdu la trace, a, on le sait, servi de base à la légende célanienne, puis il n'avait plus été mis à profit qu'au XVIe siècle par notre traducteur et par son contemporain Mariano de Florence, car Wadding ne le cite qu'à travers Mariano (V, 644-51). La Vie italienne a donc l'avantage de nous remettre en possession de plusieurs témoignages de première main, car la légende latine ne s'était pas incorporé toutes les dépositions de 1253. L'édition du P. L. marque d'un signe spécial les passages qui semblent provenir des actes du procès. Le travail du savant franciscain était déjà imprimé lorsque la bonne fortune ou plutôt ses persévérantes recherches lui firent mettre la main sur une copie du procès lui-même (XIII, 403-507). Le manuscrit, originaire du couvent de Santa Chiara Novella de Florence, appartient à la bibliothèque privée de Landau. Il est de la fin du XVe siècle. Le P. L. le dit une traduction de l'original latin. Pourquoi ne serait-ce pas une copie de l'original italien ? Il est probable en effet que les sœurs de Saint-Damien ont déposé en langue vulgaire ; et notre texte est précisément en dialecte ombrien. La pu-

blication de cette pièce de tout premier ordre n'ajoute, il est vrai, que peu de détails à notre connaissance de Ste Claire ; ils concernent surtout sa famille et notamment sa sœur Ste Agnès. Mais elle confirme bien des traits que Mariano et le traducteur italien nous avaient transmis sans nous révéler leur source. Nous savons désormais quelle est cette source et nous pouvons nous y référer directement. Le P. L., en éditant ces dépositions de quinze sœurs de Saint-Damien et de cinq autres personnes d'Assise, relève avec grande attention, d'une part, chacun des détails contenus dans le procès qui n'ont pas été utilisés par la légende, et, d'autre part, tous les détails de la légende qui, ne se trouvant pas dans le procès, représentent sans doute les informations dont l'auteur, dans son prologue, se reconnaît redevable aux compagnons de S. François et aux filles de Ste Claire.

Puisque nous en sommes à parler du procès, signalons le texte de l'avis favorable émis par l'archevêque de Pise, Frédéric Visconti, en faveur de la canonisation de Claire (V, 276-79).

Une nouvelle pièce concernant Ste Claire a été découverte dans un manuscrit de Nuremberg et publiée (XIII, 110-31) par le P. Oliger. Ce sont 54 strophes latines, intitulées *Gaudia S. virginis Clarae*. Leur source à peu près exclusive est la légende latine ordinaire. Un autre manuscrit de Nuremberg contient le même poème en allemand. La rédaction allemande avait été publiée, d'après un autre manuscrit, par M. Seton au volume précédent de l'*Archivum* (XI, 384-98). Il semble qu'elle soit une traduction et que le texte latin soit l'original.

Aucun des témoins que nous venons de passer en revue ne rapporte un miracle accompli par Ste Claire de son vivant et dont le P. Bughetti a publié la relation d'après le ms. 442 d'Assise (V, 383-84).

Le R. P. Robinson (V, 632-43) et le R. P. Cuthbert (VI, 670-80) discutent encore une fois l'historicité du repas pris en commun à la Portioncule par S. François et Ste Claire. L'épisode, raconté avec tant de charme dans les Actus et les Fioretti, ne figure dans aucun document antérieur. Au contraire, — et c'est l'argument décisif pour lequel le P. R. le rejette, — l'ancienne légende déclare que Ste Claire vécut 42 ans renfermée à Saint-Damien. Je suis d'avis, avec le P. C., que l'affirmation resterait vraie, même si une fois ou deux en ce long espace de temps la moniale avait pendant quelques heures quitté sa retraite. Autre chose serait si la déclaration était mise en relation avec la règle de la clôture. Mais précisément, le P. R. s'interdit de faire appel ici à une règle qui n'était peut-être pas encore en vigueur. Le P. C., lui, tout en admettant dans les circonstances de lieu, temps et autres, des embellissements légendaires, tient que le repas a réellement eu lieu ; car les récits populaires de ce genre renferment toujours un noyau his-

torique. En théorie, soit. Mais de discerner quel est le noyau historique et quels sont les accroissements légendaires, voilà le point délicat!

Une autre matière à discussion dans l'histoire de Ste Claire est le fameux *Privilegium paupertatis*. Le P. Lazzeri le réédite (XI, 270-276) d'après le *Firmamenta trium ordinum*. Le privilegium, à son avis, est distinct de la confirmation de la règle, accordée par Innocent IV la veille de la mort de Ste Claire. Des arguments sérieux montrent qu'il a été donné par Innocent III Ajoutons que certains passages du procès de canonisation semblent confirmer cette opinion.

Après cette longue série de travaux d'érudition, il nous reste à présenter la biographie de Ste Claire écrite par M. Beaufreton avec autant d'art que de cœur. L'auteur n'ignore pas les points controversés dans l'histoire de son héroïne, et se montre au courant des diverses solutions de la critique. Il sait opportunément faire la part de la légende. Sans s'attarder à des discussions qui ne seraient pas à leur place dans un ouvrage de vulgarisation, il indique discrètement les raisons qui justifient ses positions. On souhaiterait peut-être que le personnage de Ste Claire eût été placé en plus vive lumière dans le récit, et que son caractère fût dessiné avec plus de relief. L'auteur en convient lui-même et déplore, un peu sévèrement peut-être, que les documents ne nous aient laissé de l'humble recluse de Saint-Damien qu'un portrait pâle et inexpressif « sous la cendre monotone des lieux communs hagiographiques » (p. 3) R. L.

136. — Émile BONNET. *Esquisse d'une iconographie de Saint Roch*, dans *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, 2e série, t. VIII (1920), p. 7-24.

De cette brève mais suggestive *Esquisse*, qui signale les plus anciennes et les plus intéressantes représentations du célèbre patron des pestiférés, il ressort que la diffusion de son culte fut particulièrement rapide dès la fin du XIVe siècle, surtout en Italie et en Flandre. Notons aussi qu'un respect remarquable et constant de la tradition a fait sauvegarder par les artistes de tous les temps et de tous les pays un ensemble, parfois assez réaliste, de caractères communs.

M. COENS.

137. — Martin GRABMANN. *Ist das* « philosophische Universalgenie » *bei Magister Heinrich den Poeten Thomas von Aquin?* dans *Historisches Jahrbuch*, t. XXXVIII (1917), p. 315-20.

Dans le poème de maître Henri de Wurzbourg édité et commenté par M. Grauert (cf. *Anal. Boll.*, XXXII, 344), il est question d'un grand philosophe qui se trouvait à la cour du pape Urbain IV. Il est doué d'un si puissant génie « que, si tous les livres de philosophie

devenaient la proie des flammes, il saurait créer la science à nouveau (vers 877-882) ». Ce ne peut être que S. Thomas d'Aquin, disait M. Grauert. Pour M. Grabmann ce serait plutôt Albert le Grand, considéré par ses contemporains comme le philosophe par excellence, *magnus philosophus*. Dans le manuscrit 278 d'Einsiedeln, dont l'importance pour l'histoire de la mystique allemande a été signalée par Denifle, on voit également paraître un savant, capable, si tous les livres du monde étaient brûlés, de réparer le désastre, et ce savant c'est Albert le Grand. Certains indices chronologiques semblent corroborer l'hypothèse de M. Grabmann. H. D.

138 — * Miguel Asin Palacios. *La Escatologia Musulmana en la Divina Comedia*. Madrid, Estanislao Maestre, 1919, in-8°, 403 pp.

Nous n'avons pas à présenter à nos lecteurs le livre de M. Asín Palacios. Tout le monde le connaît. Il est presque sans exemple qu'un ouvrage de philologie orientale ait provoqué partout un tel mouvement d'attention. Il est vrai que l'érudition arabe, dont les controverses les plus orageuses se passent au fond du désert entre quelques initiés, avait rarement cherché ou rencontré un pareil succès de surprise, on pourrait dire de scandale. Que la Divine Comédie soit une copie sinon un plagiat d'un modèle arabe ; que son auteur ait emprunté à une légende musulmane non pas seulement maints détails de son œuvre mais le cadre même et le thème fondamental de sa fiction, et qu'ainsi le glorieux poème, qui passait pour intégrer les croyances mystiques du moyen âge doive son origine à une inspiration non chrétienne, cette thèse audacieuse, publiée à la veille du centenaire de Dante, ne pouvait manquer de déchaîner la tempête parmi les admirateurs et les dévots de l' « altissimo poeta » et de frapper au plus haut point tous les esprits ouverts aux problèmes de l'histoire littéraire.

Ces vues paradoxales, si aventureuses qu'elles paraissent, n'étaient pourtant pas absolument nouvelles. Elles ont été esquissées, il y a vingt ans déjà, par M. E. Blochet, dans un essai qui n'a pas été remarqué comme il le méritait. M. A. a repris les conclusions de son devancier et les a poussées à fond, avec une vigueur, un appareil de preuves et un talent de mise en œuvre, qui ont cette fois forcé l'attention universelle. S'il n'avait voulu que mettre en émoi les défenseurs de la tradition, il faudrait dire qu'il a pleinement atteint son but. Néanmoins, passé la première secousse, l'opinion s'est assez vite remise en équilibre. La masse du public et la plupart des lettrés se sont rendu compte que la question n'est pas de leur ressort, mieux avisés en cela que certains critiques, qui ont pris position pour ou contre la thèse de M. A., sans connaissance des documents originaux et de tous leurs tenants et aboutissants. Nous voudrions pouvoir

imiter cette prudente réserve. Pour apprécier la solidité de la démonstration, il ne suffit pas d'essayer d'autres combinaisons entre les faits avancés par l'auteur. Il tombe sous le sens que ces faits eux-mêmes changent de portée d'après qu'il existe ou qu'il n'existe pas d'autres faits à prendre en considération. Or malgré la quantité imposante de matériaux rares découverts ou rassemblés par M. A., on n'oserait pas répondre que le sujet soit épuisé. Tout ce que nous nous croyons permis c'est d'indiquer, avec la réserve et la déférence qui s'imposent devant une érudition aussi distinguée, les points qui paraissent acquis au système de M. A. et ceux où le doute reste permis, sinon commandé.

Sur les ressemblances et les parallélismes qui existent entre la *Divine Comédie* et les deux légendes du *Voyage nocturne* et de l'*Ascension de Mahomet*, tous les critiques doivent tomber d'accord. Il serait puéril de se rabattre sur des divergences de détails pour énerver les rapprochements de M. A.

Il n'est pas moins évident que les fictions de Dante concordent approximativement avec l'eschatologie musulmane traditionnelle. Du point de vue de M. A., cette seconde constatation est un complément indispensable de la première. Il est déjà assez déconcertant de penser que le plus puissant et le plus original des très grands poètes chrétiens serait allé chercher son inspiration dans la théologie musulmane, Le comble de l'invraisemblance serait qu'il eût imité tout justement des inventions erratiques, sans attaches avec la doctrine et les traditions de l'Islam. En ce cas les auteurs des deux légendes arabes du *Voyage nocturne* et de l'*Ascension de Mahomet* eussent été, au sens propre du mot, les créateurs du thème exploité par Dante, et, de la part de ce dernier, l'imitation tournerait au plagiat. Mais il n'en est rien, et M. A. montre fort clairement tout au long de son livre II (p. 99-229) que la *Divine Comédie* offre de nombreux parallélismes avec les légendes d'outre-tombe de la mystique musulmane.

Enfin, l'auteur a réussi à indiquer, de façon très plausible, par où auraient pu se produire ces infiltrations islamiques dans l'œuvre de Dante. De bonne foi, il n'est plus permis d'écarter sa thèse par la question préalable. On peut la déclarer surprenante, paradoxale, peu vraisemblable en elle-même. Elle est démontrée possible, absolument parlant ; et pour s'en débarrasser, c'est trop peu de dire qu'on n'y croit pas.

Tous ces points admis et largement concédés à M. A., la question principale reste entière : est-il prouvé que les ressemblances et les parallélismes constatés entre la *Divine Comédie* et l'eschatologie musulmane doivent s'expliquer, mettons par une réminiscence érudite de Dante? Il faut y répondre par oui ou non ; et l'on ne conçoit guère que certains critiques se soient réfugiés dans une solution mi-

toyenne, comme si, en se dérobant à la conclusion dernière, on ne reconnaissait pas que les faits admis au cours de la démonstration doivent être alignés dans une perspective renversée. A mon humble avis, la preuve n'est pas faite, et M. A. lui-même sentirait baisser sa confiance en sa propre thèse, s'il reprenait l'étude de l'eschatologie chrétienne médiévale avec la méthode qui l'a conduit à tant de belles découvertes, dans son domaine spécial. Car il est évident, à trop d'indices, que sa connaissance du moyen âge latin ne s'est pas formée dans son esprit par l'exploration directe des sources, comme sa merveilleuse science de la mystique arabe. Elle dépend un peu plus qu'on ne voudrait d'ouvrages estimables, mais dépassés par la question que M. A. lui-même a soulevée. Si Ozanam, Villari, D'Ancona, Graf et autres avaient prévu que Dante serait un jour accusé d'avoir amplifié sur des fictions musulmanes, ils auraient tourné leurs recherches dans des directions où ils n'ont pas même songé à regarder. Que de trouvailles ils auraient faites et combien M. A. en ferait lui-même, s'il entreprenait d'explorer la région mitoyenne par où la spéculation islamite peut avoir communiqué avec notre haut moyen âge byzantin et occidental. On se défend mal d'une certaine inquiétude, en voyant avec quelle facilité on allongerait indéfiniment la liste de légendes et de visions eschatologiques empruntées par M. A. à la littérature chrétienne. Nous nous bornons à quelques exemples cueillis au hasard. L'apocryphe grec du *Trépas de S. Joseph*, conservé en copte et en arabe, contient une description qui est peut-être la plus ancienne peinture chrétienne du purgatoire (*Évangiles apocryphes*, t. I, p. 224-28; *Textes et Documents pour l'étude historique du Christianisme*, N° 13). La légende monastique de S. Cyr prétendu frère de Théodose, par le pseudo-Pambo (*BHO*. 238), suppose acceptée la croyance au repos hebdomadaire des damnés. Ne disons rien des interprétations contestables au prix desquelles M. Reitzenstein a cru reconnaître dans les *Acta Thomae* (*Hellenistische Wundererzählungen*, p. 103 et suiv.), et M. H. Stocks dans les Actes de Cirycus et Julitta (*Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XXXI, 1910, p. 39 et suiv.) le thème antique du voyage de l'âme dans le monde invisible. Mais comment admettre un seul instant que le fonds éternel de mythes, de superstition et de poésie, rappelé à ce propos par les deux érudits, soit demeuré sans influence sur l'imagination chrétienne? Du reste sur l'article des visions eschatologiques, notre moyen âge n'avait pas à prendre modèle au dehors. Avec quelle persistance il a cherché à deviner les mystères de l'autre vie, on peut en juger par la riche collection d'exemples que vient tout justement de réunir M. Levison en se plaçant à un point de vue assez étroitement déterminé (*Die Politik in den Jenseitsvisionen des frühen Mittelalters*, dans *Festgabe Friedrich von Bezold*, p.

81-100). Et ce serait une grave erreur de croire que, dans ses fictions, il se soit très docilement laissé guider ou contenir par des considérations d'ordre dogmatique. A la fin du XIe siècle, le moine Paul du Mont-Cassin, biographe de S. Gebizon († 1086-1087), raconte gravement que son héros délivra de l'enfer l'âme du comte Adon, comme S. Grégoire en avait tiré celle de Trajan (*Act. SS.*, Oct. IX, 400-401). Mais à quoi bon ces exemples que l'on pourrait multiplier sans fin ? Plus qu'aucune autre religion, le christianisme a toujours tenu la pensée de l'homme fixée sur l'au-delà. Avant l'apparition de l'Islam, il y avait déjà bien longtemps que les imaginations chrétiennes essayaient de percer les ténèbres du monde invisible. Elles ne s'en sont pas détournées un seul jour au cours des siècles qui vont de Mahomet aux mystiques arabes, qui auraient été les précurseurs de Dante. Nous ne connaissons probablement qu'une bien faible part de tout ce que la spéculation théologique, la prédication populaire, la poésie, le drame religieux, la peinture, l'imagerie, la littérature apocalyptique, celle des révélations privées, sans oublier l'hagiographie légendaire, ont rêvé sur ce thème passionnant, avec une fertilité et une diversité d'invention, qui dépassent de beaucoup celles que nous pouvons reconnaître à la pensée arabe, même dans le rôle agrandi que les travaux de M. A. lui ont rendu. Dès lors, le dilemme se pose : ou bien Dante, traitant un sujet qui avait hanté l'esprit de toutes les générations chrétiennes, l'a recouvert d'une fiction où elles n'auraient rien reconnu de leurs croyances traditionnelles ; ou bien le décor de la *Divine Comédie* est composé d'éléments épars qui préexistaient à l'état informe dans les légendes et les traditions de l'Occident latin, et que les écrivains arabes eux-mêmes leur auront empruntés. Il n'y a pas de milieu. Pour que Dante ait introduit dans le plan de son œuvre une conception spécifiquement mahométane, il faudrait que, délibérément, il ait substitué l'exégèse mystique du Coran à celle de l'Évangile. Même s'il avait tenu la foi et la théologie chrétiennes pour simple matière à versification, cette apostasie poétique déconcerterait la raison. Certes, nous ne dissimulons pas que les analogies islamiques que M. A. nous a montrées dans la *Divine Comédie* sont troublantes, et par leur apparence plausible et par leur accumulation. Mais il est plus troublant encore de se figurer la grande épopée religieuse du christianisme intronisée dans la mystique musulmane, comme dans une mosquée désaffectée. Voilà ce que des esprits complètement libres de tout culte superstitieux envers le génie de Dante n'admettront pas, à moins d'une évidence absolue. Nous nous sommes permis de dire pourquoi, tout bien considéré, ils n'y sont pas encore acculés. Quand un jour la question sera finalement résolue, dans un sens ou dans l'autre, il

restera en tout cas à M. A. l'honneur d'avoir institué un des débats les plus mémorables de l'histoire littéraire universelle[1]. P. P.

139. — * E. Pierre Noel, O. P. *Imitation de la Vie pauvre de N.-S. Jésus-Christ par Jean* Tauler, *O. P.* Traduction de l'allemand. Paris, Tralin, 1914, in-8°, 430 pp.

140. — * Ubald d'Alençon. *Sacrum commercium. Les noces mystiques du B. François d'Assise avec Madame la Pauvreté (1227).* Première traduction française. Paris, Librairie Saint-François, 1913, in-16, xxii-84 pp. (= *Nouvelle Bibliothèque franciscaine*, 2e Série, t. XI).

141. — * *Œuvres de Ruysbroeck l'Admirable.* Traduction du flamand par les Bénédictins de Saint-Paul de Wisques, t. I. Bruxelles, Vromant, 1912, in-12, 298 pp., gravure.

142. — * Paul Debuchy, S. J. *Une ancienne copie des Exercices. Reproduction d'un manuscrit de Cologne du XVIe siècle* (= *Bibliothèque des Exercices de S. Ignace, Études et documents.* Numéro double, 52-53, 1914).

Si le P. Denifle vivait encore, il ne manquerait pas de s'inscrire en faux contre l'attribution faite à Jean Tauler de l'*Imitation de la Vie pauvre de N. S. J. C.* On ne songeait même pas à révoquer en doute la paternité de ce traité mystique, avant que le célèbre dominicain en eût publié l'original allemand et soumis son contenu doctrinal et sa langue à une étude approfondie. La conclusion fut: impossible que l'auteur en soit Tauler. Depuis lors, ce verdict a prévalu dans le monde de l'érudition critique. Le P. Noël, tout en résumant fidèlement l'argumentation de son confrère, ne démord pas de l'opinion traditionnelle. Un docte et complaisant ecclésiastique du diocèse de Strasbourg, qui veut à tout prix garder l'anonymat, lui a rendu le service inappréciable d'exécuter une traduction française très littérale, prenant pour base l'édition en vieux dialecte allemand de 1850. Ç'a été, paraît-il, une tâche particulièrement ingrate et laborieuse. Nous n'avons pas de peine à le croire, vu la nature de l'ouvrage, et nous n'en admirons que davantage cette traduction, écrite d'un style clair, fluide et dégagé. Pourtant la pensée abstruse, vague, incomplète, équivoque et même énigmatique de l'auteur a dû souvent torturer l'esprit de

[1] Au moment où ces pages nous reviennent de l'imprimerie, nous recevons un recueil de *Scritti varî publicati in occasione del sesto centenario della morte di Dante Alighieri*, édité par la *Rivista di filosofia neoscolastica*, (Milan, 1921). Il contient (p. 97-139) un article de M. le prof. Gabrieli, *Dante e l'Islam*, où les points faibles et aussi les mérites du mémoire de M. A. sont caractérisés de main de maître.

son interprète; et il a fallu qu'au bas des pages le P. Noël accumulât une copieuse annotation pour empêcher la confusion, le trouble, l'incertitude de se produire dans l'intelligence de ses lecteurs. Cette précaution a-t-elle toujours paré au danger ? Un seul exemple, pour qu'on me comprenne. Page 32, voici comment s'exprime l'auteur : « C'est donc par une intention toute pure, c'est-à-dire uniquement pour Dieu, que l'homme doit agir. Ce que Dieu en effet estime et aime dans la vertu, ce n'est pas l'œuvre, mais l'intention. » Voilà qui est suffisamment clair, quoique la suite le soit moins. Mais le commentateur brouille tout (p. 36, note), en confondant l'intention, le mobile intérieur de l'œuvre, avec « la grâce que Dieu a infusée dans l'âme » ! Autre cas. Le texte de S. Paul *Invisibilia enim ipsius a creatura mundi* etc. (*Rom.* I, 20) est le pivot d'un argument classique à la portée des masses pour prouver l'existence de Dieu. Le P. N. y voit tout autre chose : « La vie des sens et de la raison n'est qu'un préambule, une préparation, un acheminement à une vie tout autrement grande et féconde, celle de l'esprit *(mentis)* mis en communion avec la vérité éternelle et divine » (p. 189, note). Mais il n'y a pas un mot dans le chap. I de l'épître aux Romains qui autorise cette interprétation. Cela suffit ; je n'ai aucune envie de prolonger ce genre de discussions. Un avis pour finir. Si l'on me demandait quelle est l'utilité d'un pareil livre, je serais bien obligé de répondre qu'il ne peut profiter qu'à un petit cénacle, très familiarisé avec les spéculations de la théologie mystique, et soumis à une direction sûre et habile.

Les affiliations de langue française, qui font partie de la grande famille de S. François d'Assise, se réjouiront sans doute de pouvoir enfin savourer dans leur idiome maternel l'incomparable allégorie des noces mystiques du séraphique patriarche avec Dame Pauvreté. La traduction est fidèle, portant au bas des pages la référence exacte des nombreuses citations ou réminiscences bibliques qui entrent dans la trame du morceau. On sentira néanmoins, si peu qu'on ait de teinture littéraire, combien il est ardu de transporter élégamment d'une langue dans une autre de la prose poétique. Les quelques indications bibliographiques de la préface ne feront guère avancer aucune des controverses franciscaines qui s'agitent autour du texte latin original. Victime de sa manière hâtive de travailler, le traducteur oublie trop facilement de rendre à César ce qui appartient à César, sans qu'il en retire lui-même le moindre avantage. Il aurait pu encore alléger son charmant petit volume de la prière versifiée qui le termine. Un compliment sincère pour le choix des illustrations.

Nous vivons à une époque où l'étude de la mystique exerce la plus vive attirance. Les Pères Bénédictins de Saint-Paul de Wisques ont cru le moment opportun d'aider à faire connaître la doctrine irré-

prochable du B. Jean Ruysbroeck [1] par une traduction française de ses œuvres. Tout le monde n'est pas capable de saisir les finesses du vieux dialecte brabançon dont il se servait. Même ses compatriotes de race flamande, aux prises avec les sublimes élévations de sa mystique, accueilleront volontiers une version bien faite, qui leur épargne l'effort de comprendre et le risque de se tromper. Il n'est en effet pas indifférent, quand on s'aventure quelque peu vers ces sommets vertigineux, de voir comment des habitués de ces parages interprètent l'enseignement du maître. D'ailleurs l'édition complète de ses écrits, entreprise de 1858 à 1868 par les bibliophiles flamands, n'a eu qu'un tirage fort restreint : cent exemplaires. Elle n'est pas suffisamment critique et a besoin d'être remise sur le métier. Reste la version latine de Laurent Surius, estimable, assurément, surtout si l'on prend l'édition de 1609, la meilleure. Mais l'on sait assez combien le traducteur chartreux se mettait à l'aise avec les textes qu'il manipulait, substituant maintes fois la glose à l'interprétation rigoureuse. Sans être à dédaigner, son travail demande le contrôle.

Ainsi une nouvelle traduction française, faite sur l'original flamand, vient à son heure, et elle répond aux conditions du genre et du sujet. On pourra en juger par le premier volume qui vient de paraître. Je n'hésite pas à déclarer qu'il donnera pleine satisfaction même aux lecteurs les plus difficiles, tant parmi les simples curieux que parmi les penseurs profanes et croyants. Une introduction générale fournit sur le sujet toutes les explications désirables : courte biographie de l'auteur, notice succincte de chacune de ses œuvres, leur influence, leur orthodoxie, leur diffusion. Ce premier volume renferme trois traités, qui se rattachent entre eux par l'unité de doctrine et l'identité du destinataire, une clarisse cultivée d'un monastère de Bruxelles. Ruysbroeck lui adressa successivement *Le miroir du Salut éternel*, *Les sept clôtures*, *Les sept degrés de l'échelle d'amour spirituel*. En tête de chaque traité, une préface particulière indique la tradition manuscrite de l'ouvrage et analyse rapidement son contenu, en signalant certains points spéciaux, certaines affinités de concepts, dont la confusion pourrait induire en erreur. Ces petites préfaces ont l'art de préparer discrètement le lecteur à l'intelligence du texte, qui lui est ouvert ensuite par une traduction claire, simple, exacte, coulante et nuancée, l'idéal du genre. Toutes nos félicitations pour ce beau travail. Que les volumes se suivent sans se faire trop attendre [2] !

En 1543, le B. Pierre Le Fèvre prêcha chez les Chartreux de

[1] Le culte rendu de temps immémorial au vénérable Jean Ruysbroeck a reçu de S. S. Pie X sa consécration officielle le 9 décembre 1908.

[2] Depuis que le P. V. O. a écrit ces lignes, le t. II et le t. III. ont paru.

Cologne les Exercices de S. Ignace, et à son départ « librum Exercitiorum manu sua descriptum ipsis reliquit. » (Lettre du prieur de la Chartreuse, *Acta SS.*, Jul. t. VII, Comment. praev. n° 383). Ce livret autographe a disparu, sans laisser la moindre trace. Mais à la bibliothèque municipale de Cologne, on possède un volume manuscrit de mélanges ascétiques, qui provient de la Chartreuse de cette ville. En tête figure une transcription lacuneuse du manuel ignatien des Exercices ; les *Mysteria Vitae I. C.* font défaut. Ce texte, qui ne s'écarte guère de la rédaction usuelle, peut offrir quelque intérêt littéraire. Le P. Debuchy le reproduit avec beaucoup de soin et s'efforce de prouver que c'est une copie de l'original même du B. Le Fèvre. Il y a de fortes présomptions qu'il soit dans le vrai. Au début de sa dissertation, il s'appuie sur le témoignage du P. J. Diertins († 1700). Je me permettrai de lui faire observer que Diertins, entré au noviciat de la Compagnie de Jésus en 1642, n'est point par lui-même une autorité recevable pour l'histoire primitive du célèbre manuel, moins encore pour la Vie du premier compagnon de S. Ignace. † F. Van Ortroy.

143. — R. Fawtier. *La Légende mineure de sainte Catherine de Sienne,* dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École française de Rome, t. XXXII (1912), p. 397-509.

144. — Id. *Catheriniana*, ibid., t. XXXIV (1914), p. 3-95.

145. — * Johannes Joergensen. *Sainte Catherine de Sienne,* 4ᵉ éd. Paris, Beauchesne, 1919, in-8°, xii-650 pp., illustrations hors texte.

146. — Anna Fumagalli. *S. Caterina da Siena e Dante,* dans *Bullettino Senese di storia patria,* t. XIX (1912), p. 37-66.

147. — Vittoria Dendi. *Dottrine francescane e domenicane nel Dialogo di S. Caterina,* ibid., p. 175-99.

148. — * Pierre-Gauthiez. *Sainte Catherine de Sienne (1347-1380).* Paris, Bloud, 1916, in-8°, 256 pp., portrait.

149. — * Maria Maresch. *Katharina von Siena.* Gladbach, Volksvereins-Verlag, 1920, in-8°, 87 pp.

150. — * Id. *Briefe der Katharina von Siena.* Ausgewählt, übersetzt und eingeleitet. Gladbach, Volksvereins-Verlag, 1921, in-8°, 153 pp.

151. — * Eugenio Lazzareschi. *S. Caterina da Siena ed i Lucchesi.* Firenze, Tip. Domenicana, 1912, in-8°, 50 pp., illustrations hors texte. Extrait de *Il Rosario. Memorie Domenicane,* 1912.

152. — * Niccola Zucchelli e Eugenio Lazzareschi. *S. Caterina da Siena ed i Pisani.* Firenze, Tip. Domenicana, 1917, in-8°, 127 pp., illustrations hors texte. Extrait de *Il Rosario. Memorie Domenicane,* 1916.

153. — Eleonore von Seckendorff. *Die kirchenpolitische Tätigkeit der heiligen Katharina von Siena unter Papst Gregor XI. (1371-1378).* Ein Versuch zur Datierung ihrer Briefe. Berlin, Rothschild, 1917, in-8°,

xvi-162 pp. (=*Abhandlungen zur Mittleren und Neueren Geschichte*, herausgegeben von v. Below, Finke, Meinecke. Heft 64).

154. — * Gabriel Faure. *Pèlerinages d'Italie. Au pays de S. François d'Assise et de Ste Catherine de Sienne.* Paris, Perrin, 1920, in-8°, 128 pp., illustrations.

155. — R. Fawtier. *Sur le portrait de sainte Catherine de Sienne*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXXII (1912), p. 233-44, avec planches.

Les principales sources de l'histoire de Ste Catherine de Sienne sont connues : la *Legenda maior* de S. Raymond de Capoue, le *Supplementum* de Thomas Caffarini, la *Legenda minor* du même, le *Processus contestationum super sanctitatem et doctrinam Catharinae de Senis*. Tous ces documents, à l'exception du texte latin du *Supplementum* et de quelques passages du Procès, sont imprimés depuis longtemps. Pour la Légende mineure, on s'en était toujours rapporté, jusqu'ici, à l'édition de Mombritius dans son *Sanctuarium*. Or M. Fawtier vient de découvrir que cette recension ne représente pas la vraie Légende mineure, mais un second remaniement, plus résumé encore, de l'œuvre de Raymond de Capoue. En effet, dans plusieurs manuscrits anciens, cette recension est précédée d'un prologue où Thomas Caffarini rappelle qu'outre le présent abrégé, destiné aux prédicateurs, il en avait précédemment composé un autre moins succinct. M. F. ne semble pas se douter que le susdit prologue est publié depuis 1907, presque intégralement, dans notre *Catal. Lat. Rom.*, p. 268, et que la phrase décisive se trouvait déjà en note dans Grottanelli (*Leggenda minore di S. Caterina da Siena*, Bologna, 1868, p. xvii). Il n'en a pas moins le mérite d'avoir le premier mis à profit les indications fournies par ce prologue et attiré l'attention sur les conclusions qui s'en dégagent. La véritable *Legenda minor* est aujourd'hui perdue. On se tromperait en croyant la retrouver dans la traduction italienne d'Étienne Maconi, un autre disciple de Ste Catherine, éditée par Grottanelli ; la ressemblance de celle-ci avec la rédaction latine des manuscrits, sans être parfaite, semble à M. F. trop grande pour justifier pareille opinion. D'ailleurs au témoignage même de Caffarini, ce serait son premier abrégé, non le second, qui aurait été traduit par Étienne Maconi. De là un doute jeté en passant par M. F. sur le bien-fondé de l'attribution à Maconi de la traduction éditée par Grottanelli. De la seconde rédaction de Thomas Caffarini, M. F. connaît trois manuscrits, tous trois du XVe siècle. Comme ils ne présentent entre eux que des variantes sans intérêt, il se contente de reproduire le San Marco VII, 27, de la bibliothèque Nationale de Florence. En dépit de quelques imperfections, la nouvelle

édition remplacera très avantageusement le texte tronqué et inexact de Mombritius.

Plusieurs autres documents, de moindre ampleur, et déjà partiellement édités, sont recueillis par M. F., sous le titre de *Catheriniana :* dix-sept lettres de la sainte à divers correspondants, le long sermon *in reverentiam B. Catherinae de Senis*, composé vers 1382 par l'augustin William Flete, une lettre du même religieux à S. Raymond de Capoue, deux rédactions latines du *Documento spirituale*. Ces intéressantes publications sont malheureusement déparées par trop de fautes, qu'il serait difficile de mettre toutes sur le compte du typographe. En vue du grand ouvrage critique que M. F. nous annonce sur les sources de l'histoire et de la légende de Ste Catherine de Sienne, nous l'engagerons à vérifier s'il n'a pas couramment résolu en *verum* et en *quam* des abréviations qui devraient se résoudre en *videlicet* et en *quoniam :* « Sed *quam* predicta abreviata legenda... etiam nimium videbatur esse prolixa, hinc... ad stilum adhuc breviorem... decrevi reducere » (t. XXXII, p. 411). « Contigit virginem... mitti per matrem ad eorum ecclesiam parochialem *verum* sancti Antonii » (p. 416). « Huiusmodi usa est cautela *verum* non dimittendo exercitia consueta sed potius augendo » (p. 429). « Contingit ... ei Dominum apparere ac dicere *verum: Quam* spretis per te cunctis ad carnis delectationem pertinentibus ... in me solo delectationem tui cordis fixisti, ego desponsationem animae tuae mihi... celebrare decrevi » (p. 431). « De quibus orationibus Romae factis convenienter hic habetur aliquod, *verum* numero 19 » (t.XXXIV, p. 37). « Volumen in quo sunt tres legendae trium sororum beatarum ordinis huius virginis *verum* de penitentia sancti Dominici » (p. 38, note 2).

En fait d'étude d'ensemble sur les sources de l'histoire de Ste Catherine, nous n'avons jusqu'ici que les brefs aperçus donnés par les derniers biographes de la sainte. L'exposé de M. Joergensen, dans l'appendice de sa *Sainte Catherine de Sienne,* est le plus détaillé et le plus compréhensif. Au sujet de la Légende mineure, il n'adopte que partiellement les conclusions de M. F. On aimerait à connaître les raisons de cette divergence de vues. M. J. met parfaitement en relief les sérieuses garanties de sincérité et d'exactitude historique que présentent l'œuvre de Raymond de Capoue et celle de Thomas Caffarini. Raymond de Capoue fut le propre confesseur de Catherine ; les extases de sa pénitente rencontrèrent d'abord chez lui de la défiance ; dans la biographie, il indique scrupuleusement à quelle source il puise chaque renseignement. Thomas Caffarini fut un des plus intimes disciples de la *mantellata ;* son abrégé suit de très près le récit de son prédécesseur ; son *Supplementum* met à profit, outre les écrits de la sainte, les notes du premier confesseur de celle-ci, Thomas Del-

la Fonte. Que l'affection, l'admiration, le culte voués par les deux auteurs à leur « dolcissima mamma » ne les aient pas prédisposés à reconnaître trop volontiers le merveilleux dans sa vie, à colorer inconsciemment de surnaturel et d'héroïsme les plus ordinaires de ses actions, nous ne voudrions pas nous en porter garant. Mais ce serait un travail de critique psychologique singulièrement délicat que de démêler dans quelle mesure la mémoire des disciples a grossi la réalité, et à quels endroits précis leurs expressions ont dépassé les limites de la stricte exactitude. Si M. J. ne s'est pas engagé dans cette recherche peut-être illusoire, on ne songera pas à lui en faire un reproche Reconnaissons plutôt qu'il s'en est tenu avec la plus scrupuleuse fidélité à des documents qui ne lui inspiraient aucune défiance. Au reste il a prétendu faire œuvre d'artiste non moins que de sérieux historien. Il s'est attaché à faire revivre dans toute sa radieuse beauté la figure de l'ardente dominicaine. Sincèrement épris de son sujet, il le traite avec complaisance et sans se presser, il ne craint pas les digressions, il ne se lasse pas de citer largement, abondamment, les écrits de son héroïne, il décrit le cadre dans lequel son action s'est déroulée, il analyse la psychologie des personnages, il supplée aux silences des documents par les suggestions d'une imagination pleine de bon sens. M. J. est de ceux qui croient que dans la recherche de la vérité vivante, le cœur n'a pas moins de part que la froide raison : *corde intelligitur, corde creditur*. Incontestablement, après avoir lu son livre on a pénétré dans l'intimité de la sainte, on connaît sa pensée, ses sentiments, son caractère. Caractère de feu : *la mia natura è fuoco;* volonté puissante et qui impose tout ingénument son *io voglio* à ses disciples, aux puissants de la terre, au souverain pontife lui-même. Fortement impressionnée par les désordres de l'Église, elle ne cesse, avec une audacieuse liberté, d'en réclamer du souverain pontife la réforme ; persuadée que le retour de la papauté à Rome en est la première condition, elle fait écho aux admonestations de Pétrarque et de Dante, et plus heureuse, plus agissante que les deux grands patriotes, elle réussit à ramener Grégoire XI d'Avignon en Italie.

Le rapprochement entre Ste Catherine et Dante a été fait plus d'une fois. Une étude minutieuse de Mme Fumagalli a recueilli dans leurs écrits une longue, très longue série de ressemblances d'idée et même d'expression. L'influence de la Divine Comédie sur la sainte est incontestable. Mme F. ne pense pourtant pas que la dominicaine ait lu elle-même le fameux poème ; elle en a plutôt entendu souvent réciter des passages par ses disciples.

Ame forte et militante, en même temps douce, compatissante et sereine, Ste Catherine tient à la fois de S. Dominique et de S. Fran-

çois d'Assise, comme Mme Dendi l'a bien mis en relief dans son article sur le Dialogue de Ste Catherine.

La biographie présentée par M. Pierre-Gauthiez est plus condensée que celle de M. Joergensen ; elle n'en est pas moins attachante. L'auteur la déclare lui-même sans prétentions scientifiques ni critiques. Lui aussi l'a composée con amore et l'a revêtue de tous les charmes de son talent d'écrivain.

La plaquette de Mme Maresch mérite également des éloges ; écrite d'une plume alerte, elle se lit aisément et esquisse un bon portrait de la sainte. Le choix de lettres traduites en allemand par le même auteur et placées dans leur cadre historique par des introductions fera certainement du bien, pourvu que le lecteur ne se laisse pas rebuter par une exécution typographique vraiment trop négligée.

MM. Lazzareschi et Zucchelli ont étudié en détail deux épisodes particuliers de la vie militante de l'apôtre de la paix en Italie : ses relations avec la république de Lucques et avec la république de Pise. Un exposé minutieux de la politique embrouillée et retorse de ces petits états ouvre chacun des deux articles, Les auteurs ne se bornent pas, du reste, à raconter les efforts de Ste Catherine auprès des gouvernants pour les décider à rester en paix avec le saint-siège et à participer à la croisade contre les Turcs, efforts qui ne furent pas tous couronnés d'un plein succès ; ils recueillent tous les souvenirs se rattachant au passage de la sainte à Pise et à Lucques, les bienfaits qu'elle y a répandus, le don des stigmates qu'elle reçut à Pise, le voyage qu'elle fit de là à la chartreuse de l'île voisine de Gorgona, puis aussi le culte que Pisans et Lucquois ont rendu à sa mémoire après sa mort.

L'activité politique de Ste Catherine a été étudiée aussi par la baronne von Seckendorff, avec la préoccupation particulière de scruter plus profondément la personnalité de la sainte et de démêler les influences qui ont inspiré et orienté son action A cette occasion, Mme v. S. s'efforce d'établir une chronologie plus satisfaisante de ses lettres. Personne ne s'étonnera qu'en un sujet aussi délicat on ait dû recourir principalement à des arguments psychologiques et à des conjectures.

Si la connaissance du pays, du milieu, du décor même dans lequel vécut un personnage peut contribuer à nous faire mieux comprendre son caractère, les amis de Ste Catherine liront volontiers les souvenirs d'Italie de M. Faure : impressions de voyage, notes d'artiste suggérées par les chefs-d'œuvre et les paysages qui, comme autant de sanctuaires, marquent les étapes de ses pèlerinages au pays de S. François d'Assise et de Ste Catherine de Sienne. De tous les portraits de Ste Catherine, M. F. préfère avec raison la fresque si simple et si

idéale de la chapelle *delle volte* en l'église de San Domenico de Sienne. « Il a d'abord l'inappréciable valeur d'avoir été peint d'après nature », remarque-t-il, — par André Vanni, le contemporain et l'ami de Catherine, — en 1367, quand elle avait vingt ans. Malheureusement, cette opinion universellement admise jusqu'il y a quelques années, a été gravement ébranlée par M. Fawtier. La fresque, à son avis, illustre un miracle opéré par la sainte longtemps après sa mort. Aucun texte historique ne l'attribue à André Vanni et les différences de style que l'on remarque entre elle et d'autres œuvres certainement authentiques de cet artiste ne permettent guère de leur reconnaître un auteur commun. R. L.

156. — * Niccola ZUCCHELLI. *La beata Chiara Gambacorta. La Chiesa ed il convento di S. Domenico.* Pisa, Tip. editrice F. Mariotti, 1914, in-8°, XIX-468 pp., illustrations hors texte.

Dans l'histoire du mouvement de réforme qui, au début du XVe siècle, renouvela l'ordre des F. Prêcheurs, le nom de la Bse Claire Gambacorta, fondatrice et deuxième prieure du monastère de Saint-Dominique à Pise, brille à côté de ceux de Catherine de Sienne, de Jean Domenici, de Raymond de Capoue. Avec la Bse Marie Mancini et quatre autres religieuses du couvent de Santa Croce, elle entreprit de former une maison où la pauvreté et la clôture seraient observées dans leur première rigueur. Ses efforts obtinrent plein succès ; les postulantes affluèrent à Saint-Dominique, et peu à peu les autres monastères de l'ordre se laissèrent entraîner à suivre l'exemple de cette fervente communauté. Au demeurant, l'existence de la Bse Claire Gambacorta ne présente guère de péripéties. Aussi son histoire ne remplit-elle qu'une partie du gros livre de M. le chanoine Zucchelli. L'auteur la raconte en suivant de près et en citant fréquemment l'ancienne Vita, composée, croit-on, par une religieuse contemporaine. Papebroch avait donné une traduction latine de cette Vie, dans les *Acta Sanctorum* ; M. Z. en reproduit en appendice le texte italien conservé par trois manuscrits des archives capitulaires de Pise. Après la biographie de la bienheureuse fondatrice, une série de chapitres, un peu disparates et qui se succèdent sans beaucoup d'ordre, recueillent des données de toute sorte sur le couvent de Saint-Dominique : ses bâtiments son église, ses trésors artistiques, ses habitants, leurs relations avec les papes, avec la Seigneurie de Florence, avec les autres ordres religieux ; les premières compagnes de la Bse Claire Gambacorta, le P. Dominique de Peccioli, directeur de la réformatrice et auteur présumé d'une brève notice reproduite en appendice, l'expulsion momentanée des sœurs lors de l'invasion française, la fermeture du monastère sous Napoléon, sa réorganisation, son expropriation par le gouvernement

italien en 1896, et l'établissement des sœurs dans la maison voisine qu'elles occupent aujourd'hui. Ce qui plaira aux érudits, dans l'ouvrage de M. *Z.*, c'est la quantité de documents dont l'auteur a fait usage, qu'il résume, dont il donne des extraits ou qu'il reproduit en entier : bulles des papes, décrets ou privilèges émanés de la Seigneurie de Florence, lettres de la B[se] Claire Gambacorta, obituaires du monastère, livres de comptes, etc. Beaucoup de ces pièces avaient déjà été éditées plusieurs fois, d'autres sont inédites. S'adressant, à ce qu'il semble, au grand public, M. *Z.* aurait été bien inspiré de moderniser un peu l'orthographe des plus anciens documents et d'y introduire une ponctuation qui en eût rendu l'intelligence plus aisée. R. L.

57. — * Karl HEFELE. *Der Hl. Bernhardin von Siena und die franziskanische Wanderpredigt in Italien während des XV. Jahrhunderts*. Freiburg i. B., Herder, 1912, in-8°, XI-300 pp.

158. — * A. G. Ferrers HOWELL. *S. Bernardino of Siena,* with a chapter on S. Bernardino in Art by Julia CARTWRIGHT. London, Methuen, 1913, in-8°, XIV-373 pp., illustrations.

159 — Eugenio LAZZARESCHI. *San Bernardino da Siena sull' Amiata e nella Lucchesia,* dans *Bullettino Senese di storia patria,* t. XX (1913), p. 246-62, avec 5 illustrations hors texte.

160. Ridolfo LIVI. *San Bernardino e le sue prediche secondo un suo ascoltatore pratese del 1424,* ibid., p. 458-69.

161. — P. Nagario ROSATI. *Per un Autografo di S. Bernardino,* dans *Bullettino storico Pistoiese,* t. XXII (1920), p. 101.

Ce n'est pas sans raison que les sermons de S. Bernardin de Sienne attirent et retiennent l'attention des historiens de l'éloquence et des mœurs. Le bienheureux fut sans-contredit un des plus actifs et des plus puissants prédicateurs populaires du XV[e] siècle en Italie. Et il est permis de voir en lui le type le plus représentatif de l'apostolat franciscain de cette époque. Au surplus il est, parmi ses contemporains, un des rares orateurs dont les sermons nous aient été conservés en grand nombre et soient accessibles à tous dans une édition imprimée. L'ouvrage du Dr. Hefele et celui de M. Ferrers Howell commencent l'un et l'autre par un long chapitre de portée générale, qui constitue peut-être la partie la plus intéressante de leur étude. M. Hefele y fait un tableau de la prédication telle qu'elle se pratiquait au XV[e] siècle en Italie ; il décrit le personnage du prédicateur, sa formation, sa place dans l'ordre franciscain ; il passe en revue les principaux sujets des sermons de missions : campagne contre les vices, contre le luxe, le jeu, l'usure ; exhortations à la réconciliation dans les discordes civiles ; sermons de charité en temps d'épidémie ; appel à la croisade contre les Turcs. Les mille traits typiques qui

émaillent cet exposé en font une étude de mœurs vraiment attrayante. Sur ce fond de tableau se détache ensuite la figure de S. Bernardin de Sienne. Nous ne suivrons pas l'auteur dans l'examen des sermons de son héros. Cet examen, très détaillé, très approfondi et illustré lui-même de nombreuses citations, est suivi d'une abondante collection d'extraits plus étendus, traduits en allemand et classés méthodiquement sous différentes rubriques.

De son côté, M. Howell, en son chapitre I, jette un coup d'œil d'ensemble non pas sur la prédication au XVe siècle, mais sur les querelles intérieures qui, de S. François d'Assise à S. Bernardin de Sienne, mirent aux prises Conventuels et Observants. L'exposé de cette triste histoire se distingue par une sobriété avisée et une clarté bien méritoire en un sujet si embrouillé. Le rôle rempli par S. Bernardin dans ces luttes est marqué là, et M. Howell n'y revient plus dans le récit de la vie de son héros. La biographie de S. Bernardin forme la part principale du volume. L'auteur y suit par à pas et presque jour par jour l'infatigable apôtre à travers ses courses apostoliques. Il en établit dans la mesure du possible l'itinéraire, et précise les dates auxquelles le saint prêcha en chaque localité. Naturellement beaucoup de ces déterminations ne sont qu'approximatives ou conjecturales. Quand les sources sont en désaccord, M. H. ne soumet pas toujours au lecteur les raisons pour lesquelles il a suivi l'une plutôt que l'autre. Parfois même, comme nous le constaterons tout à l'heure, il néglige d'avertir que tous les témoignages n'appuyent pas ses conclusions. L'examen des sermons de Bernardin est intéressant, mais moins développé que chez M. Hefele. Notons que M. Howell ne soulève pas le moindre doute sur l'attribution traditionnelle à S. Bernardin des sermons de carême *De pugna spirituali*. M. Hefele cependant, pour des raisons qu'il aurait valu la peine de discuter, avait déclaré que cette série n'appartenait certainement pas à Bernardin. Le dernier chapitre, intitulé *S. Bernardino in Art*, est dû à Mme Julia Cartwright. C'est un relevé très copieux des portraits du saint, peints au XVe siècle.

Deux articles du *Bullettino Senese* nous fournissent l'occasion de rectifier quelques détails dans les ouvrages dont nous venons de parler. A quelle date S. Bernardin prêcha-t-il à Lucques ? En 1428, déclare M. Howell (p. 169), répétant sans la discuter l'affirmation d'Amadio, écrivain du XVIIIe siècle. En 1424, pense M. Lazzareschi (p. 256), appuyé sur Wadding,.... à moins que le saint apôtre ne soit venu deux fois en cette ville (p. 256, n. 3). Des glanures de M. L. relatives au passage de S. Bernardin au pays Lucquois, nous retiendrons surtout la conjecture qui lui fait placer non en 1410, comme le veut la tradition, mais en 1424 la prédication de S. Bernardin à Camaiore.

Suivant sans hésiter la tradition, M. Howell avait conséquemment fixé à Camaiore et en 1410 la première prédication du Saint Nom de Jésus. Dans l'hypothèse de M. L., c'est à Florence en 1417, comme le rapporte déjà Wadding, que S. Bernardin aurait pour la première fois mis en honneur cette dévotion.

Ni M. Hefele, ni M. Howell, n'ont connu le document inédit que publie M. Livi. C'est une lettre écrite par un citoyen de Prato, quelques jours après la mission prêchée en cette ville par S. Bernardin. On y saisit sur le vif la profonde impression produite par l'éloquence et la sainteté du prédicateur. La date, 4 juillet 1424, force aussi à corriger la chronologie qui faisait passer le saint à Prato en 1425.

Le R. P. Rosati publie une note retrouvée au couvent de l'Observance à Sienne et qui mettra peut-être sur la piste d'un manuscrit perdu — un autographe croit-on — des œuvres de S. Bernardin, donné en 1756 au gouverneur de la ville, Franchini de Pistoie. R. L.

162. — *Miscellanea francescana di storia, di lettere, di arti,* fondata e diretta dal Sac. Don Michele Faloci Pulignani, pubblicata per cura dei PP. Minori Conventuali di S. Francesco in Assisi. T. XV-XXI (1914-1920).

Les articles hagiographiques sont si nombreux dans cette revue, que la place nous manque pour nous arrêter à chacun d'eux. On nous excusera si notre compte-rendu se réduit, ou peu s'en faut, à une table des matières.

1) Presque chaque fascicule contient la description de quelqu'une des reliques ou autres pièces du trésor de l'église du Sacro Convento.

2) *B. Angelo Clareno dei Minori* (t. XV-XVIII) Ange de Clareno fut un fervent de la règle et de la pauvreté franciscaines pratiquées sans adoucissement; mais jamais il ne fut l'adepte, encore moins le chef de la secte des Fraticelles, rebelles et hérétiques. Le P. Ciro da Pesaro l'affirme avec conviction et ne se lasse de le répéter. Son long plaidoyer, trop oratoire à notre goût, aurait gagné en force probante si les arguments moraux et les distinctions purement logiques avaient plus souvent cédé la place aux textes et aux faits précis.

2) *Il B. Corrado da Offida* (t. XV-XVII). Le B. Conrad d'Offida est généralement cité parmi les Zelanti qui sollicitèrent du pape Célestin V l'autorisation de former une communauté, indépendante des supérieurs, où ils pourraient pratiquer la règle dans sa pureté primitive. Le P. Bonaventure Bartholomasi ne croyait pas cette opinion suffisamment fondée; aussi la biographie du bienheureux, qu'il composa en 1808 et que Mgr Faloci Pulignani publie ici pour la première fois, nous édifie-t-elle par le récit d'exemples de vertu, d'actes de mortification et par

le spectacle d'une vie tout intérieure, mais elle ne nous apprend rien sur le mouvement spirituel, auquel elle fait à peine allusion.

3) *Il Messale consultato da S. Francesco quando si convertì* (XV, 33-43). Mgr F. P. croit reconnaître dans un manuscrit mis en vente à Francfort en 1912 le missel où S. François lut le triple passage de l'Évangile qui décida sa vocation. Accordons du moins que ce missel a certainement appartenu à l'église Saint-Nicolas d'Assise.

4) *Memorabilia de Sanctis Fratribus Minoribus* (XV, 65-69). Embryon de martyrologe franciscain, composé entre 1314 et 1322, probablement par le fr. Paul de Gualdo Tadino.

5) *Saggio del processo per la Canonizzazione di S. Francesco (Le Stimmate)* (XV, 129-37). Fragment de parchemin du XIII[e] s., portant les noms de ceux qui ont vu les stigmates du séraphique patriarche, et décrivant ces stigmates exactement dans les mêmes termes que Thomas de Celano en sa première Vie. Ce serait donc la source de Celano; car M. Pennachi, qui publie ce texte, continue à penser que Celano ne fut pas présent à la mort de S. François (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 338).

6) *Dissertazione critico-storica sul così detto « Liber Miraculorum »* (XV, 165-77, XVI, 3-19; 33-39). Le P. Sparacio démontre, sinon à l'évidence, du moins avec une certaine probabilité, que le *Liber Miraculorum* de S. Antoine de Padoue (*Act. SS.*, Iun. II, 724-41), contrairement à l'opinion habituellement admise, est la légende anonyme composée en 1316 et approuvée par le chapitre général de Vérone. La fidélité historique des récits du *Liber Miraculorum* lui paraît hors de conteste. L'argumentation par laquelle il prétend l'établir nous a laissé rêveur : ces récits, dit-il, se retrouvent presque tous dans d'autres légendes du saint, très dignes de foi. Que ces légendes soient antérieures, contemporaines ou postérieures au Liber, « è chiaro che, in qualsiasi di queste posizioni, è ugualmente indiscutibile l'autorità del Liber » (XVI, 4). Antérieures, elles démontrent le souci de notre auteur de ne puiser qu'à bonne source; contemporaines et indépendantes, elles attestent l'existence d'une source commune; postérieures elles rendent témoignage du crédit dont jouissait le *Liber* auprès des écrivains sérieux de ce temps.

7) *S. Francesco e i Bollandisti* (XVI, 65-123; cf. 186). Après une analyse très élogieuse, trop élogieuse peut-être même, du commentaire du P. Suyskens sur S. François d'Assise dans les *Acta Sanctorum* (Oct. I, 545-1005), et la reproduction intégrale de la table des matières de ce commentaire, Mgr F. P. publie une lettre du bollandiste aux PP. Conventuels et la savante dissertation par laquelle le P. Theobaldi y répond.

8) *La psicologia di S. Francesco* (XVI, 129-41). Étudié avec engouement par des écrivains de toutes les opinions, on conçoit que S. François n'ait pas été compris et jugé par tous de la même manière. Après l'avoir vénéré durant des siècles comme un des saints les plus représentatifs de l'Église catholique, on a voulu de nos jours le laïciser et l'exalter comme le précurseur de l'individualisme religieux et du libre examen. C'était, paraît-il, une erreur aussi grossière que la première. Le Dr Portigliotti ne découvre dans les actes du fondateur des Frères Mineurs qu'exagération morbide, bizarrerie, hallucination, aboulie, folie. Mgr Faloci Pulignani a pris la peine de réfuter cette thèse qui ne méritait peut-être pas tant d'honneur.

9) *S. Antonio di Padova e Frate Elia* (XVII, 1-57). Réhabilitation en règle du frère Élie. Sa mauvaise réputation est l'œuvre des calomnies des Spirituels, Salimbene, Thomas d'Eccleston, le *Speculum Vitae*, le *Speculum Perfectionis*. Pour se faire une idée exacte de son caractère et pour dissiper toutes les contradictions que les documents postérieurs y on introduites, il suffit au P. Sparacio de s'en tenir aux sources les plus anciennes et les plus dignes de foi : les deux Vies de S. François par Celano et les bulles pontificales. Fr. Élie n'était pas un relâché ; il n'a pas porté atteinte à la pauvreté de l'ordre ; il n'a pas demandé à Rome de privilèges. Ceux qui ont machiné sa déposition, ce sont les frères lettrés, les « docteurs de Paris », impatients du joug d'un laïc. Pour ameuter contre lui les frères fervents, ils l'ont accusé de pousser l'ordre de S. François dans la voie du relâchement. Élie a pourtant commis une faute d'orgueil : il a pris le parti de Frédéric II contre le pape, probablement avec l'illusion qu'il réussirait à réconcilier les deux adversaires. Cette faute a provoqué son excommunication ; faute passagère d'ailleurs, dont il n'a peut-être pas mesuré lui-même toute la gravité et dont il ne tarda pas à se repentir. A côté d'arguments un peu simplistes, il y a dans le plaidoyer du P. Sparacio, beaucoup de remarques judicieuses dont il faudra tenir compte. Malheureusement son animosité contre les Spirituels, les Zelanti, et contre tous ceux qui ne les condamnent pas comme lui, n'est guère de nature à rassurer le lecteur sur la parfaite impartialité de ses jugements.

10) *La Canonizzazione di S. Bonaventura e il processo di Lione* (XVII, 65-86 ; 105-117 ; 165-74 ; XVIII, 125-35). Texte du procès instruit à Lyon en 1479-1480, en vue de la canonisation de S. Bonaventure.

11) *Antichi ricordi di S. Francesco a Spello* (XVII, 156-59). Ces extraits des Annales de Spello de Guido Olorini (vers 1350), aujourd'hui perdues, nous ont été conservés par Iacobilli, dans ses Annales de Foligno restées inédites.

12) *Le Rose di S. Francesco in S. Maria degli Angeli* (XVIII, 3-7). On montre, au couvent de la Portioncule, quelques rosiers qui d'après une pieuse tradition, seraient les rejetons de ceux dans lesquels S. François un jour s'est roulé pour faire pénitence. Depuis lors, ils ne portent plus d'épines et leurs feuilles sont tachées de rouge. M. Cicioni, professeur de sciences naturelles, n'a pas de peine à montrer que ce sont là phénomènes purement naturels, qui se retrouvent ailleurs. De plus ces rosiers représentant une variété obtenue par voie de croisement, il n'est guère soutenable qu'ils remontent au temps de S. François.

13) *Sul felice transito in morte del serafico Padre S. Francesco non che della deposizione, traslazione, invenzione ed identità delle reliquie della veneranda sua spoglia corporale esistente nella patriarcale basilica di Assisi de' Minori Conventuali* (XVIII, 41-96). Longue dissertation, écrite au début du siècle passé par le P. Bonaventure Bartolomasi. Il y réfute les erreurs qui avaient longtemps couru sur la position du corps de S. François dans son tombeau, et raconte la découverte faite en 1818 de ces précieux restes.

14) *Additiones ad Annales Ord. Min. Fr. Lucae Waddingi* (XIX, 3-13). Ces quelques notes ont été recueillies en 1794 par le P. Stefano Rinaldi. Elles se rapportent aux années 1213-1405.

15) *Il Libro della Beata Angela da Foligno* (t. XIX, sqq.). Édité maintes fois et en toutes les langues, le livre de la vie et des visions de la B^se^ Angèle n'est pourtant pas très accessible au public italien. Pour mettre à la disposition de tous une œuvre aussi profitable aux âmes, Mgr F. P. en publie, en la rajeunissant un peu, une traduction ou plutôt une adaptation italienne du XVe siècle.

16) *S. Giovanni da Capestrano e la sua donna* (XIX, 49-56). Le P. Chiappini publie un mémoire de S. Jean de Capistran où, justifiant un franciscain entré dans l'ordre après avoir contracté mariage mais avant de l'avoir consommé, le saint invoque son propre exemple. Donc les premiers biographes du saint avaient raison quand ils affirmaient que Jean de Capistran avait été marié.

17) *Il cuore di S. Francesco* (XX, 81-84). En 1279, le Magistrat d'Assise attestait que le corps de S. François reposait intégralement en son tombeau du Sacro Convento. A l'encontre du P. Oliger (*Archivum franciscanum hist.* XI, 557-69 ; voir ci-dessus, p. 402), Mgr F. P. en conclut que Barthélemy de Pise se trompe en rapportant, d'après un on-dit, que le cœur du saint fondateur serait conservé à la Portioncule. Une reproduction photographique du texte original de l'attestation est donnée, t. XXI, p. 95.

18) *Memorie del convento di S. Lorenzo al Piglio (Roma)* (XX,

148-54). Ce couvent conserve quelques souvenirs du B. André dei Conti di Segni († 1302) : son bréviaire, la grotte où il faisait pénitence.

19) *Memorie e documenti relativi all'invenzione del corpo di S. Francesco* (XXI, 3-13). Lettres et relations de contemporains de la découverte.

20) *Della traslazione e sepolcro del corpo di S. Francesco d'Assisi* (XXI, 13-20 ; 48-50 ; 90-94 ; 132-40 ; 181-86). Encore une dissertation posthume sur la translation du corps de S. François de la Portioncule au Sacro Convento, et sur le lieu de sa sépulture. Elle est du P. Francesco Antonio Benoffi de Pesaro et fut écrite en 1781.

21) *Il B. Paoluccio Trinci e i Minori Osservanti* (XXI, 65-83). Mgr F. P. fournit quelques précisions sur les premiers temps de l'Observance. C'est bien le B. Paoluccio qui en fut le fondateur [1]. R. L.

163. — * E. Sainte-Marie Perrin. *La belle vie de sainte Colette de Corbie (1381-1447)*, avec une préface de Paul Claudel. Paris, Plon, [1921], in-8°, iv-291 pp., portrait.

Depuis l'apparition des biographies de Ste Colette par M. Germain et par M. Pidoux (cf. *Anal. Boll.*, XXIII, 508 et XXVI, 377), plusieurs documents de premier ordre ont été publiés par le P. Ubald d'Alençon, notamment des lettres de Guillaume de Casal, ministre général de l'ordre, à Ste Colette, et surtout le texte original français des deux Vies de la sainte composées par ses contemporains Pierre de Reims, son confesseur, et Perrine de la Roche, sa compagne [2]. Ces écrits étaient connus, mais leur publication et les notes dont les enrichit le P. Ubald fournissent un précieux secours au nouveau biographe de la réformatrice, et permettent de pénétrer plus intimement dans la connaissance de son caractère et de son action. Mme Sainte-Marie Perrin n'a pas manqué de mettre ce secours à profit, sans négliger aucune des autres sources d'information. Comme, en outre, elle possède un agréable talent d'écrivain et une réelle puissance d'évocation, elle a vraiment donné une « belle Vie » de Ste Colette : le titre du livre n'est pas menteur. C'est un charme de pénétrer avec elle dans le

[1] Un index des 14 premiers volumes de la revue a paru en 1914 (Assise, 54 pp.). Les articles y sont groupés par ordre de matières.

[2] *Lettres inédites de Guillaume de Casal à sainte Colette et notes relatives à la biographie de cette sainte.* Paris, Picard, 1908, in-8°, 45 pp. — *Les Vies de Ste Colette Boylet de Corbie, réformatrice des Frères Mineurs et des Clarisses (1381-1447), écrites par ses contemporains, le* P. Pierre de Reims *dit* de Vaux *et sœur* Perrine de la Roche et de Baume. Paris, Picard, 1911, in-8°, liv-306 pp. (= *Archives franciscaines*, n° 4).

« reclusage » de la jeune ascète de Corbie, d'en observer en détail la disposition, d'assister aux entretiens de la recluse avec les fidèles qui se succèdent sans interruption à son guichet ; puis de la suivre sur toutes les routes de Bourgogne, de Picardie, d'Auxois, de Flandre, accompagnée de son fidèle collaborateur, frère Henri de la Baume, et de quelques religieuses, les religieuses dans un charriot, la mère sur un âne et le cordelier à pied. Infatigable, elle multiplie les fondations où refleurit la pauvreté des jours de Ste Claire. Fille d'un modeste artisan, vêtue d'une bure rapiécée, elle a ses entrées aux palais des plus grandes familles princières. Elle plane au-dessus des partis qui déchirent la France : elle est l'amie à la fois de Marie de Bourbon et de Marguerite de Bourgogne ; elle est protégée par Jean sans Peur et par Bernard d'Armagnac et par Jacques de Bourbon. Elle s'emploie auprès d'Amédée VIII de Savoie, sans succès, il est vrai, pour le détourner d'accepter la tiare, qui va faire de lui l'antipape Félix V. Elle résiste à S. Jean de Capistran qui, par amour de l'unification de l'ordre, la sollicite de mitiger l'austérité de sa règle. Ste Colette a-t-elle connu Jeanne d'Arc ? Quel sujet de tableau émouvant et suggestif, si ces deux héroïnes, dont l'une avait préparé l'autre (p. 2), dont « on devine qu'une relation invisible et certaine a uni leurs missions » (p. 155), se sont en réalité rencontrées, se sont longuement parlé, ont prié ensemble. On comprend qu'un artiste ne résiste pas au plaisir d'imaginer ce qu'a dû être pareille entrevue. Nous n'avons certes aucune preuve positive pour nier qu'elle se soit produite ; mais nous n'en avons pas davantage pour l'affirmer. Mme S.-M. P. ne le dissimule pas. Les vraisemblances et les déductions morales qu'elle accumule pour suppléer au silence des documents, se réduisent à ceci : les deux saintes se sont probablement trouvées simultanément à Moulins, pendant quelques semaines, à la fin de l'année 1429 ; la réputation de leur sainteté, leurs aspirations si semblables devaient les porter l'une vers l'autre. « Comment imaginer, comment admettre, que pendant ces jours elles ne se soient pas rencontrées ? » (p. 160). Soit. Mais y a-t-il là de quoi produire une «quasi-certitude morale» (p. 156) ?

Les réelles qualités du livre de Mme S.-M. P. ne nous dispensent pas de mettre le lecteur en garde contre quelques inexactitudes qui ont échappé à la vigilance de l'auteur. Il les trouvera signalées par le P. Gratien dans la *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. VII (1921), p. 167-69. R. L.

164. — * Paolo M. Sevesi O. F. M. *B. Amedeo Menez de Sylva dei FF. Minori, fondatore degli Amadeiti.* Vita inedita di Fra Mariano da Firenze e documenti inediti. Firenze, Tip. Domenicana, 1912, in-8°, 72 pp. Extrait de *Luce e Amore*, t. VIII, fasc. 10, 11, et 12.

Le P. P. Sevesi a retrouvé à la bibliothèque Ambrosienne une vieille plaquette imprimée, sans date ni nom d'imprimeur (S. Q. N. III. 19), qui reproduit une biographie italienne du B. Amédée Menez de Sylva. En la confrontant avec la Vie latine, éditée dans les *Acta SS.* (Aug. II, 572-606), il n'a pas eu de peine à constater qu'il existe une très grande ressemblance entre les deux recensions. On peut même aller plus loin, je pense, et prétendre, sans crainte de se tromper, que le latin est l'original; seulement les anciens bollandistes se plaignent qu'il leur a été communiqué dans un piètre état de conservation.

De ces deux textes dérive, comme le critique l'a montré avec une exubérante érudition, tout ce qui a jamais été écrit au sujet du saint fondateur des Amadéites. C'est le cas notamment d'un remaniement de la version ambrosienne, qui fait partie d'un recueil hagiographique, e codex 2063, de la bibliothèque Nationale de Rome. Le compilateur de tout ce recueil serait, paraît-il, le Fr. Mariano de Florence († 1523), qui a composé une volumineuse chronique de son ordre, restée jusqu'ici introuvable. C'est peut-être aller un peu vite en besogne; mieux vaut ne point se prononcer sur la paternité de l'ouvrage.

L'auteur, quel qu'il soit, de la Vie inédite que le P. S. a cru bon de publier, s'applique à suivre de très près son modèle et à le copier souvent avec servilité. L'annotation est plus intéressante que le texte; et ce dont il convient de savoir particulièrement gré au critique, ce sont les documents nombreux, pour la plupart inédits, qui font suite à la biographie et qui jettent un jour nouveau sur les tribulations auxquelles la création du B. Amédée fut en butte au sein même de la famille franciscaine. † F. Van Ortroy.

165.—* Paolo Maria Sevesi O.F.M. *Storia del culto prestato ab immemorabili al Beato Bernardino Caimi da Milano dei FF.Minori, fondatore del Sacro Monte di Varallo.* Documenti editi ed inediti. Novara, Tipografia S. Gaudenzio, 1909, in-8°, 102 pp., gravure.

Au cours d'une minutieuse enquête, le P. Sevesi a relevé une foule d'indices tendant à établir qu'un culte public a été rendu de date immémoriale au B. Bernardin Caimi († 1500), le créateur d'un des lieux de pèlerinage les plus renommés de la Haute Italie. Après avoir visité plusieurs fois la Palestine, ce saint homme convertit le mamelon le plus élevé de Varallo en une Jérusalem nouvelle, où des chapelles artistiques, disséminées à sa surface, rappellent les principaux mystères de la Rédemption. On lit en effet au fronton de la porte qui donne accès à la montagne sainte :

Haec nova Hierusalem vitam summosque labores
Atque Redemptoris singula gesta refert.

Le fondateur de ce remarquable sanctuaire mourut en odeur de sainteté. On donna à son corps une sépulture distincte ; et l'urne de cristal qui renferme la tête fut placée dans une niche, près de la chapelle de S. François d'Assise. La piété populaire ne tarda pas à s'en mêler et à se traduire en des démonstrations variées de respect et de confiance. Toutes ces marques de la vénération publique ont été recueillies avec un zèle éclairé par le P. S. Prises séparément, elles ne sont pas toutes d'égale importance ; et il eût été souhaitable qu'on insistât davantage sur les documents iconographiques, peintures, images, statues, médailles représentant le bienheureux, la tête ceinte d'une auréole. D'autre part, on aurait tort de prendre dans son acception strictement ecclésiastique l'épithète de bienheureux, chaque fois qu'on la rencontre accolée au nom de l'insigne serviteur de Dieu. Mais le cas est différent, si les papes eux-mêmes l'emploient dans des brefs qui concernent exclusivement le sanctuaire de Varallo et son fondateur. Ainsi l'ensemble du consciencieux mémoire du P. S. hâtera, nous n'en doutons pas, la solution que les dévots clients du B. Bernardin Caimi attendent avec impatience de la S. Congrégation des Rites. Pour finir, un tableau chronologique présente dans un faisceau serré et avec les références nécessaires les éléments épars de la vie de notre héros.

† F. VAN ORTROY.

166. — * Paulus VON LOË und Benedictus Maria REICHERT. *Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland*, fasc. 5-9. Leipzig, Harrassowitz, 1911-1913, in-8°, IV-42, VIII-152, VIII-96, VIII-152 et IV-76 pp.

Nous avons rendu compte jadis (*Anal. Boll.*, XXIX, 370-72), en les louant comme ils le méritent, des quatre premiers fascicules de cette nouvelle publication dominicaine. La suite n'est pas moins digne de recommandation. Les fascicules V et IX comprennent des *Beiträge zur Geschichte des Dominikanerordens in Mecklenburg* de M. A. Vorberg. Dans cette région, les Frères Prêcheurs possédaient à Rostock, à Wismar et à Röbel, des couvents, dont l'histoire est fort peu connue. Malgré ses patientes recherches, l'auteur n'a guère abouti à éclaircir les vicissitudes de ces maisons, sauf pour le temps de la Réforme, où elles furent supprimées ; en revanche il a exhumé des pièces d'archives, qui aideront à concevoir une plus juste idée de la célèbre réforme dominicaine du XVe siècle et des progrès de la congrégation des Observants de Hollande. En outre la teneur des documents 2, 6, 11 et 12 (fascic. IX) répand un jour nouveau sur le développement des indulgences dans la seconde moitié du XVe siècle ; les nn. 4 et 5 nous racontent l'histoire peu édifiante de la falsification d'une bulle papale, qui permit à un provincial saxon de partir en

guerre contre les Observants. La supercherie fut découverte, et les coupables, des fonctionnaires de la curie romaine, enfermés au château Saint-Ange. Les protocoles, dressés à l'occasion de leur emprisonnement, sont pleins de détails nouveaux sur la procédure des tribunaux apostoliques.

Les *Annales conventus Halberstadiensis O. FF. Praedicatorum ad SS. Virgines et Martyres Catharinam et Barbaram, quos collegit fr. Raymundus Bruns O. P., S. T. Magister, 1755*, forment la matière du VIII[e] fascicule et ramènent partiellement en pleine période moderne. L'éditeur, le R. P. Materne Heinrichs O. P., y a cherché un intérêt d'actualité, puisqu'il caractérise l'ouvrage : « Eine Chronik der Militärseelsorge und Missionsthätigkeit der deutschen Dominikaner in Brandenburg-Preussen im 18. Jahrhundert ». Après avoir ainsi brûlé un grain d'encens sur l'autel de la patrie, il fait le récit de la découverte du manuscrit du P. Bruns et se plaît à souligner le zèle déployé par ses confrères dans l'œuvre des missions et l'aumônerie militaire, surtout au XVIII[e] siècle. L'histoire religieuse d'Halberstadt durant le XVII[e] siècle et la seconde moitié du XVI[e] n'offre pas moins d'attrait ; peut-être estimera-t-on que le P. Bruns juge avec trop d'indulgence la défection du chapitre de la cathédrale [1]. Non moins précieux sont les catalogues disséminés çà et là, qui faciliteront aux Frères Prêcheurs la reconstitution des fastes de leur ordre au XVIII[e] siècle, dans la province supérieure de la Germanie.

Enfin le R. P. B. Reichert a commencé dans les fascicules VI et VII la publication du *Registrum litterarum* des Maîtres généraux de l'ordre, depuis le B. Raymond de Capoue, qui gouverna son institut de 1380 à 1400. Il compte la poursuivre jusqu'à l'année 1523. A en juger par la partie déjà éditée et malgré les lacunes qu'on y constate, ce registre de lettres sera une contribution importante à l'histoire de la réforme des Dominicains dans la Haute Allemagne durant les XIV[e] et XV[e] siècles [2]. Il comprend en effet, sous forme de rédaction sommaire, la notification de toutes les affaires, de toutes les obédiences, de toutes les mesures disciplinaires, de toutes les dispositions, concernant non seulement les provinciaux de l'ordre, mais chacun de ses membres, jusqu'au plus humble frère convers, qui se serait avisé d'exercer son droit d'écrire au général. Cette sorte de mémorial, tenu à jour avec une grande exactitude, est une source d'information, dont on ne saurait faire assez de cas. Il est seulement regrettable que des par-

[1] Cf. notre travail *Resistentia sanctimonialium catholicarum adversus haereticos ministros*, dans *Römische Quartalschrift*, t. XIII (1899), p. 50-57.

[2] Page 25, ne lire ni Onderghem (texte), ni Anderghem (note), mais Auderghem.

ties considérables en aient été égarées. Pour le généralat du B. Raymond de Capoue, on n'a que les années 1386-1399 ; puis, après un vide de soixante-quinze ans, on a une série de registres, qui ont beaucoup moins souffert. Ce sont ceux des Maîtres généraux Léonard de Mansuetis (1474-1480), Salvo Cassetta (1481-1483) et Barnabé Sassone (1486). Rien de Barthélemy Comazio, qui gouverna à peine dix mois. De tous les renseignements qui y sont accumulés, on ne pourra tirer profit pour l'histoire générale de l'ordre, qu'après que le P. Reichert se sera complètement acquitté de sa tâche et nous aura mis en possession des différents index qu'il nous a promis, prévoyant bien qu'ils décupleront la valeur de l'ouvrage. Mais dès à présent il est aisé de constater que le journal le plus important est celui du B. Raymond de Capoue (p. 1-43), tant à cause du Grand Schisme, qui le mit aux prises avec de bien graves difficultés, que par suite de son idée bien arrêtée de pousser à fond, avec une sage prudence, la réforme des abus, des dispenses et des privilèges individuels, qui avaient amené un déplorable relâchement dans la province de Germanie. Il est à croire qu'on souffrait du même mal ailleurs. Peut-être l'éditeur s'est-il montré trop avare d'explications, pour ceux du dehors qui ne sont pas au courant des rouages intimes de son institut.

† F. Van Ortroy.

167. — F. Allemand. *Notice hagiologique sur quelques religieuses de Notre-Dame de Bertaud,* dans *Bulletin de la société d'études des Hautes-Alpes,* 32e année, 4e sér. n° VI (1913), p. 71-97.

Cette notice réunit les rares détails que l'on possède sur quatre religieuses qui embaumèrent de leurs vertus la chartreuse de N.-D. de Bertaud. A vrai dire, on ne sait à peu près rien d'Anne, citée comme prieure dans une charte de 1271. On èst à peine mieux renseigné sur Jeanne de Villeneuve, fondatrice et première prieure du monastère de la Celle-Roubaud, filiale de Bertaud. Sans manquer à la vénération due à ces deux pieuses moniales, nous noterons que leur droit au titre de bienheureuses est extrêmement précaire. Il se fonde, pour Jeanne de Villeneuve, sur son identification conjecturale avec une bienheureuse Jeanne, professe de N.-D de Bertaud, que mentionne un catalogue, dressé à Prémol, de tous les bienheureux de l'ordre des Chartreux. Quant à Anne, on ne peut invoquer en sa faveur que le dire d'un historien du XVIIe siècle, Dom Nollin, dans son histoire manuscrite du même ordre. Avec Ste Roseline de Villeneuve, nous entrons sur un terrain plus solide et mieux exploré. M. A. résume la notice que lui ont consacrée les *Acta Sanctorum* (Iun. II, 489-503) et la complète très heureusement en menant jusqu'à nos jours l'histoire assez mou-

vementée des reliques de la sainte. Enfin Artaude de Grinde, prieure de la communauté transférée à Durbon, ne fut, il est vrai, jamais qualifiée de bienheureuse, mais elle mourut en odeur de sainteté, en 1584. R. L.

168. — Gabriel WESSELS. *Quartum centenarium mortis B. Baptistae Mantuani,* dans *Analecta Ordinis Carmelitarum,* t. IV (1917), p. 97-105.

169. — *B. Baptistae Mantuani, Prioris generalis Ord. Carm. De calamitatibus temporum libri tres,* ed. Gabriel WESSELS, ibid., p. 1-96.

En solennisant le 400e anniversaire de la mort du B. Baptiste Spagnoli, prieur général de l'ordre des Carmes, l'académie d'art et de littérature *Arcadia* a naturellement célébré le poète plutôt que le saint. Le P. Wessels donne un compte rendu de ces fêtes. C'est également au poète que les *Analecta Ordinis Carmelitarum* élèvent un monument d'honneur en rééditant son *De calamitatibus temporum.* On trouvera quelques détails sur l'homme dans la préface écrite par le P. Wessels. Une fois de plus, l'érudit religieux y réfute le soupçon d'illégitimité, élevé par Davari et d'autres sur la naissance du bienheureux Mantouan. R. L.

170. — * OTHON O. F. M. *Le Bienheureux Gabriel Maria O. F. M. et l'Ordre de l'Annonciade.* Bourges, Tardy-Pigelet, 1913, in-8°, XXVIII-348 pp., 23 gravures.

Les origines de l'institut des Annonciades ont été plusieurs fois racontées en ces dernières années, en même temps que la vie de Ste Jeanne de France, sa fondatrice. Aux biographes qu'il énumère en tête de son livre, le P. Othon aurait pu encore ajouter la comtesse de Flavigny (cf. *Anal. Boll.,* XVI, 535). Mais la vie du religieux qui, à bon droit, partage avec Ste Jeanne le titre de fondateur de l'ordre des *Dix Plaisirs de la Vierge Marie,* n'avait plus été récrite depuis le XVIIe siècle. On doit donc savoir gré au P. O. d'offrir à la piété des fidèles un récit mieux approprié au goût actuel. L'auteur a puisé aux sources inédites. Son livre prépare les voies à une histoire critique du B. Gabriel Maria. Le P. O. cite notamment de longs extraits d'un manuscrit flamand du XVIe siècle, conservé à la bibliothèque Royale de Bruxelles, *Le Livre de l'Institution de l'Ordre des Sœurs de l'Annonciade, traduit du français,* suivi d'un *Abrégé de la vie du B. Gabriel Maria.* Ce manuscrit ne semble pas avoir été signalé jusqu'ici. Sa date (1547), si rapprochée de celle de la mort du bienheureux, le recommande assurément à l'attention de l'hagiographe. Il reste à chercher de quel ouvrage français il est traduit, et si cet original n'aurait point passé tout entier dans les premières biographies imprimées du

bienheureux, par Jean Blancone, par Paulin du Gast, par Louys Dony d'Attichy. Les passages cités par le P. O. présentent avec l'*Abrégé* de Dony d'Attichy — le seul que nous ayons sous la main — des ressemblances qui ne peuvent s'expliquer que par un lien d'origine entre les deux écrits. R. L.

171. — * Joseph Delcourt. *Essai sur la langue de Sir Thomas More, d'après ses œuvres anglaises.* Paris, Didier, 1914, in-8°, xxviii-472 pp.

On sait que le B. Thomas More compte parmi les plus célèbres *makers of English* de son siècle, et que son œuvre fait époque dans l'histoire de la langue. L'étude très intéressante que lui a consacrée M. Delcourt s'adresse avant tout aux philologues. Elle est précédée d'une courte biographie, où l'origine de ses divers écrits est principalement mise en lumière. Nous n'avons que du bien à en dire. Les appendices augmentent encore la valeur de l'ouvrage ; ils montrent quelle activité littéraire continue à se déployer de nos jours autour des œuvres anglaises de Thomas More. Le premier est une édition soignée de vingt-deux lettres autographes, d'après les originaux qui se conservent au British Museum ; édition indispensable, pour explorer avec profit la langue de l'écrivain. Le second renferme une bibliographie, faite avec un souci extrême d'exactitude, des œuvres anglaises du chancelier, tant manuscrites qu'imprimées. Pour juger de la supériorité de cette description, il n'y a qu'à lui comparer la liste dressée par Gillow (*Bibliographical Dictionary of the English Catholics*, t. V, p. 105) et par Sir Sidney Lee (*Dictionary of National Biography*, t. XXXVIII, p. 444). Enfin l'infatigable philologue s'est attelé à la fastidieuse besogne de parcourir par le menu les quinze volumes qui avaient déjà paru du *New English Dictionary*, quand il achevait son propre ouvrage. Ce trésor linguistique l'a puissamment aidé à relever dans un troisième appendice (p. 402-461) le grand nombre d'archaïsmes et de néologismes de la langue de More. Dans son ensemble, l'ouvrage de M. D. s'impose à l'attention de quiconque voudra poursuivre l'étude de la langue anglaise au XVIe siècle. † F. Van Ortroy.

172. — J. B. W. *A Hitherto Unknown English Martyr*, dans *The Month*, t. CXXXIII (1914), p. 513-15.

Un nom de plus à ajouter à la liste, déjà si longue, des martyrs anglais du XVIe siècle. Trois ou quatre lettres officielles, conservées parmi les papiers du Record Office de Londres (*Letters and Papers Foreign and Domestic of the reign of Henry VIII*, vol. VIII, n° 1025, 1033, 1069 et vol. IX, n° 557) nous révèlent son existence et les circonstances de son martyre. Il s'appelait George Lazenby, était cister-

cien de l'abbaye de Jervaulx et fut exécuté à York, entre le 6 et le 25 août 1535, pour avoir soutenu la suprématie spirituelle du pape.

R. L.

173. — * J. Van Santen S. J. *Leven van de heilige Angela Merici, 1474-1540, Stichteres der Orde van de Zusters Ursulinen, naar de besten bronnen bewerkt.* Utrecht, Dekker, s. a. [1915], in-8°, 264 pp., portrait.

La publication du R. P. Van Santen est un service rendu à un grand nombre de femmes pieuses, qui se rattachent par quelque lien spirituel à l'institut des Ursulines. Il n'existait pas jusqu'ici de Vie néerlandaise de la fondatrice. Notre confrère a tâché de combler cette lacune en hagiographe zélé et sérieux. S'étant convenablement documenté chez ses devanciers, dont il apprécie avec justesse les qualités et les défauts, il a fait à l'édification la plus large part qu'il a pu, mais sans rien sacrifier des droits de la vérité. On connaît peu d'ailleurs la création de Ste Angèle [1]. Son originalité consiste dans l'appropriation de la vie religieuse à la condition des personnes du monde, qui pour diverses raisons ne peuvent se retirer derrière les grilles du cloître. De nos jours encore, à Brescia, berceau de l'œuvre, à Milan et dans toute l'Italie du nord, les veuves et les jeunes filles qui ont embrassé ce genre de vie s'appellent *orsoline di casa.*

A noter que, sous cette forme, la Compagnie de Sainte Ursule impose à ses membres des observances beaucoup plus rigoureuses que les différents tiers ordres séculiers. Le P. V. S. s'est bien gardé de dissimuler quelle fut l'organisation primitive de l'institut de Ste Angèle. Il s'en serait encore mieux rendu compte, s'il avait connu le livre de E. Girelli, l'une des dernières présidentes générales de l'œuvre à Brescia [2].

Avec le temps, l'association de Ste Angèle, qui frappait par sa nouveauté, subit une déviation. Elle évolua en une véritable congrégation religieuse, assujettie à la clôture et à la vie de communauté; l'enseignement de la jeunesse devint son ministère exclusif. Que mon confrère me permette de lui faire remarquer que S. Charles Borromée n'entra pour rien dans cette transformation. Il admirait beaucoup les filles de Ste Ursule et s'en servait pour le plus grand bien de l'archidiocèse de Milan; mais il respecta toujours le cadre et la règle de leur institut, tels qu'ils étaient sortis de la pensée de la fondatrice. Quoi

[1] Voir, par exemple, l'article fort inexact de la *Catholic Encyclopedia* (t. I, p. 481).

[2] *Della vita di S. Angela Merici e del suo santo Istituto.* Brescia, Libreria Queriniana, 1888.

qu'on pense en principe du changement radical qu'on y introduisit, il faut bien reconnaître, avec le P. V. S., que l'esprit apostolique des Ursulines n'en a point été altéré. Elles sont et demeurent dans le cloître comme au-dehors les dignes continuatrices de Ste Angèle de Merici.

† F. VAN ORTROY.

174. — * GIUSEPPE MARIA DA M. ROTONDO. *Gl' Inizi dell' Ordine Cappuccino e della provincia Romana.* Roma, Tip. SS. Concezione, 1910, in-8°, XVI-300 pp.

175. — * SISTO DA PISA, Min. Cap. *Storia dei Cappuccini Toscani, con Prolegomeni sull' ordine Francescano e le sue riforme.* Volume I (1532-1691). Firenze, Barbèra, 1906, in-8°, 641 pp.

C'est toujours au nom de la pure observation de la règle ou, si l'on aime mieux, de la plus rigide pauvreté, que se sont accomplies, au sein de la famille franciscaine, toutes les réformes. Celle des Capucins, pleinement consommée et approuvée par le Saint-Siège en 1536, n'a point d'autre origine. Au début, les scissionnaires durent soutenir, c'était tout naturel, une lutte assez vive contre les supérieurs de l'Observance, qui parvinrent à les mettre aux prises avec l'autorité pontificale, par les brefs comminatoires du 27 mai 1530 et du 9 avril 1534. Tout induit même à croire que, sans l'appui et l'intervention énergique de la puissante famille romaine des Colonna, ce mouvement de régénération franciscaine eût piteusement échoué. Comme si l'arbre naissant ne devait prendre racine qu'au milieu de la tempête, des coups meurtriers lui furent portés par un des zélateurs de la première heure, Louis de Fossombrone, esprit inquiet et batailleur, selon la juste expression du frère Joseph de Monte Rotondo. Ses cabales, jointes à son incapacité administrative, finirent par le faire expulser de l'institut. Sa dernière manœuvre avait été d'empêcher que le frère Bernardin d'Asti ne fût élu général. Mais les capitulaires ne s'y laissèrent point prendre ; leurs votes unanimes appelèrent à les gouverner celui qui mérite d'être considéré comme le véritable fondateur de l'ordre. Le tableau que son consciencieux historien trace des vertus du frère Bernardin et de ses premiers compagnons permet d'entrevoir la force d'endurance et d'expansion, dont le nouvel organisme religieux ne cessera de fournir des preuves au cours de son existence. L'occasion lui en fut donnée en 1542 par la défection retentissante de Bernardin Ochino, qui au cours de son second généralat embrassa ouvertement l'hérésie luthérienne et s'enfuit à Genève. A la suite de ce scandale, le nouvel institut tomba dans un discrédit universel et faillit être supprimé. On fit une minutieuse enquête sur l'orthodoxie des prédicateurs, qui eurent à répondre à un long formulaire de questions. Il faut croire qu'elle aboutit à un résultat meilleur qu'on n'avait osé espérer. Paul III se

calma ; l'ordre se ressaisit dès 1545 (p. 121), sous la sage direction du frère Bernardin d'Asti, et, entre toutes, la province romaine prit un merveilleux essor.

Telle est la substance d'un excellent petit ouvrage du R. P. Joseph de Monte Rotondo. L'auteur traite son sujet sans vain étalage de science, avec esprit critique, et non moins de sincérité que d'érudition. Une série de courtes biographies édifiantes remplit la plus grande partie du chapitre qui traite de la province romaine. Elles intéressent tout l'ordre des Capucins et constituent les fastes glorieux de ses débuts.

Ce précis historique nous remet en mémoire l'ouvrage beaucoup plus considérable du R. P. Sixte de Pise. Nous attendions toujours le second volume, pour en faire un compte rendu d'une juste étendue. Mais ce volume tardant à venir [1], nous nous contenterons pour le moment de signaler à l'attention des érudits cette nouvelle histoire de l'établissement des Capucins en Toscane. Les prolégomènes sont insignifiants ; superflues ou trop diluées, les considérations générales concernant certains faits ou certains personnages, qui ont eu plus ou moins d'influence sur le développement intérieur et extérieur de l'ordre. Le patronage de S. Pie V méritait à juste titre d'être signalé. Sous son pontificat, le nouvel institut poussa de vigoureuses racines dans le sol de l'Italie centrale ; les fondations de couvents se multiplièrent et des recrues de valeur vinrent solliciter leur part de travaux et de souffrances. A partir de cette époque, le volume du P. S. n'est plus qu'un vaste ménologe, où l'on voit défiler une élite de prédicateurs, de moralistes, d'écrivains ecclésiastiques. La province capucine de la Toscane n'a cessé d'être animée de l'esprit apostolique. Ses missions du Congo et de la Géorgie (livres VIII et IX) ont produit une pléiade de héros et de martyrs, sur le compte desquels l'auteur a pu fournir bon nombre de particularités peu connues ou inédites. † F. VAN ORTROY.

176. — * Francis THOMPSON. *Saint Ignatius Loyola,* edited by John Hungerford Pollen S. I. London, Burns and Oates, 1909, in-8°, VIII-326 pp., 100 illustrations.

177. — * ID. *Ignatius von Loyola. Ein Heiligenleben.* Kempten, Kösel, 1912, in-12°, XVI-318 pp., illustrations.

178 — * Philipp FUNK. *Ignatius von Loyola.* Berlin, Protestantischer Schriftenvertrieb, 1913, petit in-4°, 171 pp. (= *Die Klassiker der Religion,* herausgeg. von Gustav PFANNMÜLLER, VI).

On peut considérer comme son testament spirituel, la Vie en

[1] Ce second volume, que le P. Van Ortroy n'a jamais reçu, a paru en 1909. Il comprend les années 1692-1810.

prose de S. Ignage de Loyola que le grand poète catholique de l'Angleterre, Francis Thompson, acheva peu de temps avant sa mort († 13 novembre 1907). Il s'était appliqué à cette tâche avec ardeur, avec constance, non qu'il eût envie de se livrer à des recherches originales et d'écrire une œuvre d'érudition. Son ambition était plus modeste ; tout en alimentant sa propre dévotion, il entendait que son travail servît à développer chez ses lecteurs le culte de la sainteté, telle qu'elle se dégage, sans jamais faiblir, de la haute personnalité du fondateur de la Compagnie de Jésus. C'est tout à la fois une œuvre d'édification et de réel mérite littéraire. Sans trahir la vérité, peut-être dramatise-t-elle trop de situations et d'événements, qui ne comportent pas ce luxe de mise en scène. Les dessins artistiques qui illustrent le texte ont été empruntés à l'ample biographie de Stewart Rose. Pour finir, un bon point au R. P. John Pollen, dont l'habileté désintéressée a largement contribué à l'exécution de ce beau volume.

De la traduction allemande, due à la plume exercée de Mme Hélène von Reuss, il convient de louer l'exactitude, voire l'élégance. Elle est précédée d'une brève notice sur l'auteur, que l'on apprendra d'ailleurs à mieux connaître, en lisant les deux articles fort remarquables publiés par le P. Xavier Moisant dans les *Études* de Paris [1].

Le livre de M. Funk est moins une biographie, qu'un essai psychologique ; il a pour but d'aider les lecteurs sérieux à se former une idée exacte de l'ascétisme de S. Ignace de Loyola. A cet effet, l'auteur laisse parler les documents, après leur avoir consacré, dans une assez longue préface (p. 1-40), un léger commentaire, trop imprégné de préjugés sectaires. C'est ainsi que l'on voit défiler successivement une traduction allemande de l'autobiographie de notre fondateur, d'après le texte latin publié par les bollandistes en 1731, au t. VII de juillet des *Acta SS.* ; puis les règles du discernement des esprits, pour la première et la seconde semaine, les remarques sur les scrupules et les règles d'orthodoxie ; ensuite un résumé d'autres parties du manuel des Exercices spirituels et, pour finir, des extraits de la célèbre lettre de S. Ignace sur la vertu d'obéissance. La pauvreté de l'information de l'écrivain éclate surtout dans l'appendice, où il indique quelques ouvrages de consultation à l'exclusion de toute source catholique. Il en est encore à ignorer, en 1913, que le texte original de l'autobiographie a paru en 1904, dans une collection universellement connue, les *Monumenta historica S. I.* Partant le volume si instructif des *Scripta de S. Ignatio de Loyola* lui est resté aussi complètement clos. Après cela on a mauvaise grâce à reprocher à la Compagnie de Jésus (p. 19), de n'avoir osé donner

[1] *Un poète de l'enfance, Francis Thompson,* 20 juin 1913, p. 721-43 ; *Le génie catholique de Thompson,* 20 août 1913, p. 452-74.

une large publicité à l'autobiographie de son fondateur [1]. Il faut ne pas se rendre compte de l'extrême concision du livre des Exercices, pour s'imaginer qu'avec un texte fort écourté et quelques remarques superficielles, éparpillées dans la préface, on puisse en ouvrir l'intelligence à des lecteurs, absolument étrangers à la spiritualité catholique. A chaque page l'auteur dénonce à la réprobation de ses coreligionnaires le jésuitisme. Il eût été convenable d'expliquer, ne fût-ce qu'une fois, la tare qu'implique ce terme, et ne pas se contenter de dire que c'est l'écrasement de l'individu, livré pieds et poings liés à la merci de l'autorité, en ce qui touche la vie morale et religieuse (p. 22). Pareille insanité ne peut éclore que dans des milieux, absolument réfractaires à l'étude calme et sereine de notre histoire. En voici une autre. La méthode d'observation de soi-même, inaugurée par S. Ignace, devait fatalement engendrer la scrupulosité : celle-ci, depuis lors, s'est déchaînée dans le champ de la piété catholique et y a causé des ravages, imputables aux procédés ascétiques de Loyola. On pourrait demander à l'auteur d'après quelle expérience il en juge.

Le grand malheur de M. F. est d'être fasciné par cette idée fixe, que l'influence religieuse de notre fondateur a été néfaste à l'Église catholique. S'il est une institution, que les gens de l'espèce de M. F. doivent détester, c'est assurément l'Inquisition et ses méthodes de répression. Eh bien ! il trouve qu'Ignace a eu tort de chercher à s'innocenter devant les tribunaux ecclésiastiques d'Alcala et de Salamanque (p. 18). Puisqu'il y était question d'orthodoxie, par respect pour l'autorité doctrinale de ses juges, Ignace aurait dû se laisser étrangler comme un agneau. Après quoi, l'impitoyable censeur trouve habile d'opposer l'attitude de S. Ignace en cette occurrence avec les règles intransigeantes qu'il formula plus tard, pour inculquer la complète soumission aux enseignements de l'Église (p. 23.) C'est bien dommage, se hâte-t-il d'ajouter, que nous ignorions à quelle date fut rédigé ce code d'orthodoxie. En tout cas, il est futile de conjecturer qu'il fut composé à Rome, sous l'œil vigilant du terrible cardinal Pierre Caraffa, le futur pape Paul IV. De plus, il est notoire que tout le livre des Exercices était achevé en 1527, l'année même où il fut soumis à l'examen rigoureux des Inquisiteurs de Salamanque (*Anal. Boll.*, XXVII, 398, note 2). Ceux-ci prononcèrent un verdict d'acquittement, tant sur la conduite que sur la doctrine de l'inculpé. En face des maîtres de la vie spirituelle qui comblent d'éloges le célèbre manuel, M. F. reproche à la méthode ignatienne de manquer de l'esprit de discrétion, d'opprimer les consciences, bref d'avoir été funeste au développement

[1] A signaler la traduction anglaise de Rix, *The Testament of Ignatius Loyola* (1900).

rationnel du catholicisme. Il a même découvert (p. 16) que notre chef a bâti ses croyances religieuses sur son sens privé, éclairé par des visions, plutôt que sur l'Écriture sainte et la tradition. C'est à se demander si le critique comprend le latin de l'autobiographie (num. 29, 4°). A moins que la passion sectaire puisse conduire à de pareilles inepties. L'auteur en fournit deux exemples topiques. M. Houston Stewart Chamberlain n'a-t-il pas cru constater que l'héroïque blessé de Pampelune avait du sang sémite dans les veines (p. 38-39), tandis qu'un adhérent de l'école philosophique, qui flaire partout la sexualité, un certain M. G. Lomer, le dote, au grand scandale de M. F. lui-même (p. 170-71), d'un tempérament érotique, capable de se porter aux pires excès ! Triste, triste culture dans le domaine de l'histoire.

† F. Van Ortroy.

179. — * *Exercitia Spiritualia Sancti Ignatii de Loyola et eorum directoria*. Matriti, Rivadeneyra, 1919, in-8°, 1282 pp. (= *Monumenta Historica Societatis Iesu,* Monumenta Ignatiana, series II).

180. — * Antonio Astrain. *Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España,* tomo VI. Madrid, Administracion de Razon y Fé, 1920, in-8°, xii-890 pp.

181. — * Bernhard Duhr, *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge.* Dritter Band. Regensburg, G. J. Manz, 1921, grand in-8°, xii-924 pp.

182. — * José Maria March. *San Ignacio de Loyola. Autobiografia y constituciòn canonica de la Compañía de Jesús*. Barcelona, 1920, in-8°, vii-98 pp,, illustrations.

Le livre des Exercices spirituels, qui est comme la pierre angulaire de l'édifice de la Compagnie de Jésus, ne pouvait manquer de trouver place parmi les *Monumenta historica*. Il faut être reconnaissant aux directeurs de la collection d'avoir entrepris la tâche difficile d'une édition critique de ce livre, sans souci de retarder l'apparition d'autres documents qui offriraient davantage, pour le commun des lecteurs, l'attrait de la nouveauté. Le texte est publié très soigneusement sous quatre formes : l'autographe espagnol, ou pour parler plus exactement la copie corrigée de la main de S. Ignace, la version latine du P. André de Freux (Frusius), qui est la « vulgate » des Exercices, la première traduction latine et la traduction du P. Roothaan. Il ne faut pas oublier que l'œuvre de S. Ignace est un manuel qui a circulé sous bien des formes, du vivant même de l'auteur, et qu'il n'est pas aussi aisé de fixer le texte d'un pareil livre que celui d'un ouvrage littéraire ou scientifique, dont les éditions sont soigneusement contrôlées. On est étonné d'abord de l'importance donnée à une version aussi récente que celle du P. Roothaan. Ce choix peut être justifié par des considérations pratiques. La vulgate a été, en

effet, supplantée par cette traduction, dans laquelle les générations actuelles ont puisé leur connaissance des Exercices. Après un certain nombre d'appendices intéressants pour l'histoire du livre, les éditeurs publient une longue série de *Directoires*, ou recueils de règles pratiques destinés à guider le directeur des Exercices et à l'aider dans le travail d'adaptation.

Ils sont représentés par une bonne vingtaine de textes d'étendue variable, dont quelques-uns remontent à S. Ignace lui-même, et sont d'un prix exceptionnel pour l'intelligence de l'œuvre. L'édition est précédée d'amples prolégomènes où sont décrits très minutieusement les exemplaires mis à contribution. L'histoire du livre des Exercices est également esquissée, et un long chapitre est consacré à l'étude des sources. C'est peut-être un culte exagéré de la symétrie qui a amené l'auteur à diviser ce chapitre en deux parties, intitulées respectivement *De fontibus internis*, et *De fontibus externis*. La source intérieure c'est l'âme du saint, éclairée par l'expérience des choses de Dieu et les lumières puisées dans l'oraison, cela est évident. Si l'on veut aller plus loin, on risque de tomber dans des exagérations qui sont bien éloignées de l'esprit du saint fondateur. On ne peut s'empêcher de trouver que l'article II : *De ope a B. Virgine Ignatio collata ad Exercitia conscribenda*, n'était pas à sa place ici et tranche sur les démonstrations suivantes, conduites avec une louable rigueur. Là, le critique s'est inspiré de cette vérité élémentaire que l'originalité d'un auteur ne consiste pas à ne dépendre de personne, et sans se livrer à des polémiques stériles, il apporte, à grand renfort d'érudition, tous les parallèles que fournit la littérature ascétique de l'époque. Il est des personnes assez dépourvues de sens littéraire pour tirer de l'étude des sources de Shakespeare la conclusion qu'à tout prendre ce poète est très surfait et mériterait d'être traité de plagiaire. C'est la comparaison qui nous venait à l'esprit à propos de prétendues découvertes dont on fit jadis grand bruit et qui tendaient à déprécier le livre des Exercices Le nouvel éditeur a mille fois raison de ne pas s'en émouvoir, et de ne rien redouter, pour la mémoire du saint, du résultat des recherches consciencieusement entreprises, afin d'éclaircir les origines de cette œuvre capitale.

Nous sommes heureux d'annoncer en même temps la continuation des deux grands ouvrages du P. Astrain et du P. Duhr sur l'histoire des assistances d'Espagne et d'Allemagne de la Compagnie de Jésus (*Anal. Boll.*, XXXI, 511 ; XXXVIII, 452, 460). Les volumes qui viennent de paraître embrassent à peu près la même période, la seconde moitié du XVII[e] siècle, c'est-à-dire les généralats des PP. Nickel, Oliva, de Noyelle et Gonzalez. Chacun des deux auteurs a sa

manière et sa méthode qu'il serait superflu de caractériser une fois de plus. La matière n'est pas la même, on le comprend bien, et on pourra lire les deux ouvrages sans noter beaucoup de redites. Le P. Astrain a divisé son volume en trois livres. Dans le premier sont exposées les généralités : les congrégations générales, les fondations, l'état intérieur de la Compagnie en Espagne, les travaux, les ministères etc. C'est l'Espagne qui nous a donné le P. Thyrse Gonzalez, dont les agissements faillirent nous être si funestes. Le P. A. a jugé que ces incidents faisaient partie intégrante de son programme, et il ne s'est point dérobé à la tâche difficile qui lui incombait. Le titre donné au livre II : *Probabilismo*, montre qu'il a bien compris sur quel point se concentre l'intérêt de cette période de notre histoire. Après un exposé théologique de la question, le P. A. fait l'histoire du probabilisme avant le *Fundamentum theologiae moralis* du P. Thyrse, et nous fait assister aux controverses et aux intrigues qui faillirent faire triompher le probabiliorisme. Les péripéties de cette lutte, où, Dieu merci, la modération et le bon sens eurent le dessus, se déroulent en un récit très captivant et très aisé à suivre, grâce au talent d'exposition du P. A. Tout n'est pas également à reprendre dans l'administration du P. Thyrse, et nous devons lui savoir gré d'avoir pris parti pour les *Acta Sanctorum* contre l'Inquisition. Mais il y avait alors d'autres intérêts à défendre et il ne tint pas à lui qu'ils ne fussent compromis.

La partie la plus neuve du livre du P. A. a pour objet les provinces et les missions d'outre-mer. Quelques grands sujets de discussion, qui auraient entravé la marche de l'exposé, sont traités dans les chapitres préliminaires : ainsi le « patronato real », les difficultés suscitées aux missionnaires sous prétexte qu'ils se livraient au commerce ; les démêlés à propos des universités établies aux Indes par les Jésuites. Le tableau de l'activité déployée dans les provinces du Mexique, du Pérou, de Quito, de la Nouvelle-Grenade, du Paraguay, du Chili, des Philippines, auxquelles se rattachent les pénibles missions des Mojos, du Maragnon, des Mariannes et autres, est vraiment digne d'attirer l'attention de quiconque s'intéresse à l'histoire de la civilisation. On n'accusera pas le P. A. d'avoir, par des artifices de rhétorique, grandi le rôle des vaillants ouvriers qui évangélisèrent le Nouveau-Monde, et dont le salaire, ici-bas, fut souvent la persécution et la calomnie. Outre qu'il n'a rien négligé pour se documenter sérieusement, et n'a pas jugé superflu de visiter les dépôts d'archives au delà des mers, il garde partout un ton singulièrement calme et digne, et il sait, à l'occasion, avouer les faiblesses qui accompagnent toute œuvre humaine. Dans ces conditions, on voudra bien lui permettre de plaider parfois les circonstances atténuantes. Il

y a un chapitre entier sur la singulière aventure du P. Nitard, jésuite autrichien, confesseur de Marie-Anne d'Autriche, qui devint reine d'Espagne. Lorsque, après la mort de son époux Philippe IV, elle devint régente du royaume, cette femme d'intelligence médiocre et sans nulle expérience des affaires investit son confesseur, aussi peu fait qu'elle pour gouverner, d'un rôle politique que celui-ci eut le tort d'accepter. On devine les résultats de cette combinaison. La Compagnie fut on ne peut plus embarrassée d'une élévation si peu en rapport avec l'esprit de la règle et d'autant plus difficile à écarter que le P. Nitard, plus tard cardinal, se prenait davantage au sérieux. On a écrit de nos jours que les Jésuites étaient derrière lui. Le P. A. n'a pas de peine à montrer qu'il était complètement isolé, et on a le droit de conclure que la carrière politique du P. Nitard n'appartient pas à l'histoire de a Compagnie.

La valeur de l'œuvre du P. Duhr est surtout dans le détail. L'époque à traiter ne se prêtait guère aux vastes tableaux ni aux longs développements. Rien de plus terne que l'histoire d'Allemagne après la guerre de Trente ans. Quant aux Jésuites, ils travaillent à relever les ruines accumulées, et à réorganiser leurs provinces. Celles-ci sont au nombre de quatre : provinces du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, de Germanie supérieure (Bavière, Wurtemberg, Bade, Alsace, Tirol, Suisse), d'Autriche (comprenant la Silésie et la Prusse). Les fondations sont étudiées une à une, suivant leur importance. C'est l'histoire extérieure, un peu sèche, mais admirablement documentée. On lira avec plus de plaisir le livre II, consacré à l'histoire intérieure, dont les éléments sont fournis en grande partie par la correspondance officielle. Avec noms et chiffres à l'appui, le P. D. fait connaître tous nos petits secrets au public, qui n'ignorera plus désormais comment nous nous recrutons, pour quelles causes la Compagnie renvoie parfois certains de ses membres, en quoi consiste la formation spirituelle et intellectuelle donnée à ses sujets, quelle est l'organisation de notre vie domestique. Les détails sont nombreux, et le P. D. n'hésite pas a faire connaître les abus qui se glissent de temps en temps dans les communautés et auxquels une administration singulièrement vigilante fait une guerre sans trêve. Ces chapitres ont leur importance au point de vue de la connaissance des mœurs du temps. Pour déterminer le moment où l'usage du café, du chocolat, du tabac à priser, le port d'une montre cessa d'être un luxe, on peut consulter le P. D. Le chapitre où il a accumulé les plus grandes indiscrétions, c'est celui où il traite des finances. Je crains que notre réputation d'administrateurs habiles n'y sombre définitivement ; en tout cas, quiconque lira les statistiques, parlera avec un peu moins d'assurance des richesses fabuleuses des Jésuites. La troisième partie, la plus importante, est un tableau très complet de l'activité

des provinces allemandes de la Compagnie. L'enseignement y occupe une large place, et le P. D. examine successivement l'organisation des études et des établissements d'instruction, le théâtre de collège, l'œuvre des écrivains. Puis c'est le saint ministère sous toutes ses formes, en y rattachant les congrégations, les missions populaires, les missions du Nord, l'apostolat des camps et des prisons, enfin le ministère si dangereux des cours. Dans le chapitre intitulé « Besessenheit und Hexenwahn », on apprendra quelle a été la position prise par les Jésuites dans ces questions que l'ignorance universelle et la superstition rendaient si délicates. C'est une importante contribution à l'histoire des idées du temps.

Le volume du P. March est le premier d'une *Biblioteca manual sobre la Compañía de Jesús.* qui comprendra deux séries : des textes et des études. C'est un fait aisé à constater que les neuf dixièmes de ceux qui s'occupent des Jésuites ne savent pas de quoi ils parlent. Ce serait beaucoup demander que tout le monde lût les *Monumenta Historica*. Mettons à la portée de tous des volumes moins gros et d'une lecture moins fatigante, et nous aiderons la vérité à se faire jour. C'est dans cette pensée que le P. M. a conçu son entreprise. Le premier texte édité est le recueil de souvenirs du P. Gonzalez de Camara, connu sous le titre d'*Autobiographie de S. Ignace*, et publié pour la première fois en latin dans les *Acta Sanctorum* (juillet, VII, 634-54). Le texte original n'est connu que depuis 1904. Le rendre accessible au grand public n'est pas une tâche facile. Le castillan n'était pas la langue maternelle de S. Ignace ; son confident était portugais, et se trouvant à Rome il lui fallait, au hasard du copiste, dicter tantôt en italien, tantôt en espagnol. Le P. M. a rendu ces mémoires lisibles sans rien sacrifier de la rigueur que l'on peut exiger en pareille matière, et les a éclaircis par des annotations bien choisies. L'essai fait bien augurer de la nouvelle *Biblioteca*. H. D.

183. — * Pierre Suau S. I. *Histoire de S. François de Borgia, troisième général de la Compagnie de Jésus (1510-1572).* Paris, Beauchesne, 1910, in-8°, 591 pp.

Cette histoire est une édition corrigée et fort complétée du mémoire que l'auteur lança à titre d'essai en 1905, n'en ayant tiré alors qu'un très petit nombre d'exemplaires. Du premier coup l'ouvrage fut excellent, comme nous le fîmes remarquer à son apparition (*Anal. Boll.*, XXIV, 419-21). Constatons aujourd'hui que pour mettre son étude au point et l'enrichir d'une foule de détails intéressants, le P. Suau a pu puiser à pleines mains dans deux publications de valeur, où S. François de Borgia occupe une place considérable, à savoir le tome III de sa correspondance (*Monumenta historica Societatis Iesu*, 1908-1909)

et le tome II de l'Histoire de l'Assistance d'Espagne S. I., par le P. A. Astrain (1905). Malgré toutes les recherches auxquelles on s'est livré dans ces derniers temps, on en est toujours à ne point connaître exactement la jeunesse du saint. C'est pourtant sur cette période de sa vie que le P. S. a répandu le plus de lumières nouvelles.

† F. VAN ORTROY.

184. — * Antoine RABBATH S. I. *Documents inédits pour servir à l'histoire du Christianisme en Orient (XVIe-XIXe siècle)*, t. II, fascicule 3, publié par le P. François Tournebize S. I. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1921, VII-236 pp. (paginé 409-644).

La série de documents historiques commencée par le R. P. Rabbath faisait prévoir une suite longue encore. Brusquement, après le second fascicule du t. II, paru en 1911, elle faillit se trouver interrompue pour toujours. Le P. Rabbath, terrassé par la maladie, mourait à la fleur de l'âge, le 11 mai 1913. Avant qu'on n'ait pu assurer la continuation de son œuvre, la guerre était survenue, et avait accumulé en Syrie des ruines sous lesquelles les cartons du regretté défunt risquaient de demeurer ensevelis. Malgré les redoutables difficultés de leur tâche présente, les confrères du P. Rabbath jugèrent cependant avec raison que les utiles matériaux rassemblés par lui ne pouvaient être sacrifiés. Le R. P. Fr. Tournebize, qui accepta, non sans courage, le soin de les mettre en œuvre, en a tiré, nous semble-t-il, le meilleur parti que comportaient l'état du manuscrit et le plan de la publication. Nous n'appuierons pas sur les défectuosités qu'il signale lui-même avec une discrète franchise. Malgré ces imperfections, le recueil, dans son ensemble, constitue une mine de renseignements précieux pour l'histoire religieuse et politique du Levant aux XVIe-XIXe siècles. De même que les précédents fascicules, celui-ci est d'un contenu assez bigarré. Soit pour intéresser une plus large classe de lecteurs, soit pour tenir la balance égale entre tous les rites orientaux, le P. R. avait disposé chacun de ses volumes à la façon d'un florilège, où toutes les missions d'Égypte, de Syrie, d'Arménie, de Perse et de Constantinople étaient équitablement représentées par un choix de pièces, variées dans la mesure du possible. Cet ordre une fois adopté, il était difficile d'en introduire un autre dans les matériaux qui restaient disponibles après plusieurs triages successifs. Le P. Tournebize s'est donc trouvé prisonnier d'un plan un peu trop éclectique et qui est difficile à justifier en principe. Comme dans le précédent volume, une table chronologique, dressée avec soin, permet de rétablir les documents dans leur suite naturelle. Plus tard sans doute, quand l'ouvrage sera entièrement terminé, une table analytique générale aidera le lecteur à y remettre l'ordre systématique qui est de règle dans les

recueils de ce genre. L'annotation est fort sobre, et par endroits un peu maigre. On sent que là aussi le R. P. Tournebize n'a pas eu les mains libres. (P. 492, note 1, sur la mission du théatin Pietro Avitabile, le livre de Mich. Tamarati, *L'église géorgienne*, Rome, 1910, p. 524 et suiv., eût pu être cité au lieu de l'ouvrage suranné de Galano.) Il est probable qu'à l'usage, quelques inexactitudes apparaîtront dans le texte des documents qui n'ont pu être collationnés. Ce serait une grave injustice que de les imputer à l'éditeur posthume, et nous ne pouvons que nous incliner avec respect et édification devant la somme de travail et de perplexités à laquelle sa tâche a dû le condamner. P. P.

185. — * Henri Bremond. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France, depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours.* T. I. L'humanisme dévot (1580-1660), xxii-552 pp. T. II. L'invasion mystique (1590-1620), 615 pp. T. IV. La conquête mystique. L'école de Port-Royal, iii-604 pp. T. V. La conquête mystique. L'école du P. Lallemant et la tradition mystique dans la Compagnie de Jésus, 411 pp. Paris, Bloud et Gay, 1916-1919, 4 vol. in-8°, nombreuses gravures et planches hors texte.

Il paraît difficile de faire l'histoire d'un sentiment, malgré l'exemple donné par un livre qui eut son heure de célébrité. Victor de Laprade, sous couleur d'écrire l'*Histoire du sentiment de la nature*, a en réalité retracé, avec force digressions dans la théorie, l'évolution d'un genre poétique ou d'une tendance littéraire caractérisée par des manifestations d'un ordre nettement délimité. Mais le sentiment religieux, de quelque façon qu'on le définisse, est bien près de se confondre avec la religion elle-même. Il est cause ou effet dans toutes les influences qui affectent la vie religieuse de l'individu et de la société. Son histoire n'est donc qu'un aspect déterminé de l'histoire de l'Église; et on la restreint moins qu'il ne semble en la considérant uniquement dans la littérature, où la pensée et la vie chrétiennes se sont reflétées tout entières.

Et pourtant, dès que l'on a entendu M. l'abbé Bremond exposer son sujet et son plan, on est forcé de reconnaître que ce qu'il appelle le sentiment religieux est une réalité distincte, dont l'histoire des institutions religieuses, la théologie morale et ascétique, la littérature d'édification, la vie des saints, la science sacrée ne rendent compte que dans une mesure très incomplète quand on les étudie séparément. L'idéal chrétien, immuable dans son fond, n'est pas mis en pratique par toutes les générations avec une rigoureuse uniformité. Dans la manière de comprendre la sainteté et de réaliser l'esprit de l'Évangile, il se produit à toutes les époques des fluctuations plus ou moins profondes.

Des aspirations nouvelles se font jour, parfois acceptées sans résistance, mais le plus souvent combattues et contredites, à raison de leur succès même. Des méthodes et des écoles rivales se disputent la conduite des âmes. Elles se modifient et se tempèrent l'une l'autre, à moins que leur antagonisme, même quand par exception il reste pacifique, n'ait pour effet de les rejeter plus avant, chacune dans sa direction propre. Rien de plus instructif que ce jeu complexe d'influences ; rien de plus intéressant à observer, pourvu qu'il soit montré par un guide qui domine le sujet, le connaisse dans les coins, en distingue la surface et les dessous, et sache l'expliquer d'un trait rapide, sans se noyer dans d'interminables dissertations.

Cette érudition rare, toute pénétrée d'intuition psychologique, M. B. la possède, jointe à un merveilleux talent d'écrivain. Sa connaissance de la littérature ascétique de langue française pour la période considérée, est probablement sans rivale. Tout ce qui vaut la peine d'être mentionné, il l'a lu ou du moins parcouru, souvent après l'avoir découvert ou retrouvé lui-même dans une masse informe de productions insignifiantes. Mais le fatras énorme qu'il s'est imposé de remuer, M. B. a le bon goût et le bon sens d'en faire grâce au lecteur. On tremble à se figurer l'encombrement, la monotonie, l'ennui et surtout la désolante inutilité d'une histoire qui prétendrait tout dire et qui viserait à détailler exactement toute la stérile abondance d'une littérature, où la médiocrité plate et insipide a souvent atteint ses dernières limites.

M. B. s'est défendu de cette pédanterie. Une annotation un peu touffue ne l'effraie pas. A l'occasion, il se laisse tenter sans beaucoup de résistance par un détail anecdotique ou un problème de bibliographie. Mais cet appareil d'érudition ne déborde jamais. On sent que l'auteur en a sacrifié plus qu'il n'en a retenu. Aussi son livre garde-t-il une allure constamment vive et dégagée, malgré la densité de la matière et la redoutable monotonie du sujet.

Ayant fort sagement renoncé à tout dire, M. B. s'est assuré la liberté de s'étendre à l'aise sur les personnages de premier plan : les grands auteurs qui caractérisent ou résument une époque, et en représentent d'autant mieux l'esprit que souvent ils l'ont eux-mêmes créé. Ces portraits à la fois moraux et littéraires sont de larges et fortes études, où se déploient, sans l'ombre de recherche ni de prétention, toutes les maîtresses qualités du critique : une parfaite indépendance de jugement, un sens très droit, un goût délicat, complètement exempt de préciosité et d'afféterie, enfin et surtout une finesse ingénieuse et pénétrante, qui trouve l'originalité sans la chercher. Le ton, qui par endroits s'élève au style soutenu, est plus habituellement celui d'une causerie familière et même un peu abandonnée, qui ne s'écarte ja-

mais du sujet, mais l'élargit volontiers par des réflexions spontanées, des allusions et des rapprochements inattendus. Plusieurs des analyses psychologiques de M. B. sont de la pure hagiographie et de la meilleure. Tels les chapitres sur S. François de Sales et S[te] Jeanne de Chantal (t. I, ch. 3, p. 68-127 ; t. II, p. 537-84) la B[se] Marie de l'Incarnation (Madame Acarie, t. II, ch. 4, 193-263), le V[ble] P. Julien Maunoir (t. V, ch. 2, § 3, p. 82-92), pour ne citer que les plus remarquables. Tous les personnages ne sont pas traités avec les mêmes honneurs et tous, évidemment, ne le méritaient pas. Il se peut cependant que de tel ou tel côté, on demande raison à M. B. de ses préférences, ou d'une antipathie marquée un peu vertement. Car çà et là, par agacement sans doute ou par une irrépressible révolte du bon sens, la verve caustique de l'écrivain se fait jour en une rapide saillie; mais le plus souvent, on admirera le ton d'intelligente et pieuse sympathie qui règne d'un bout à l'autre de l'ouvrage. L'auteur a fait effort pour tout comprendre, ou plutôt il a tout compris sans effort, moins encore par vivacité d'intelligence, que par le sens élevé d'une âme profondément religieuse. Si toutes les écoles ne lui plaisent pas également, ou s'il n'a pas de toutes une connaissance également vécue, il faut lui rendre cette justice qu'il n'a rien dédaigné ou négligé de parti pris.

Nous serions moins fondés que personne à lui reprocher telle ou telle omission. La Compagnie de Jésus a les honneurs d'un volume spécial, sans préjudice de la place qui lui est largement faite dans les autres parties de l'ouvrage. Pourtant, il est impossible de ne pas remarquer qu'elle est représentée surtout par des auteurs qui se rattachent moins directement à la tradition Ignatienne. Toutes les sympathies de M. B. vont à l'école dite mystique, et il entend bien les faire partager. Il n'est pas tendre pour ceux qu'il appelle les « anti-mystiques », et dont l'espèce s'étend plus loin qu'il ne veut bien le prétendre. Telle qu'il la définit, la Compagnie de Jésus s'y trouve, malgré lui, comprise en bloc, à peu de chose près ; et quoi qu'il dise, c'est bien Rodriguez qui est battu sur le dos de Nicole. Le spirituel auteur n'y va pas de main morte : incompréhension volontaire, vulgarité de pensée et de sentiment, sécheresse de cœur et d'esprit, prévention, entêtement borné, c'est à quoi reviennent les reproches dont il cingle les « anti-mystiques », dans les termes les plus durs que lui permettent sa bienveillance foncière, son urbanité et son suprême bon goût. Il faut quelque bravoure pour s'exposer aux coups de cette plume acérée : *sed magis amica veritas*. Tout n'est pas sauf parce que M. B. a dit et répété en maint endroit qu'il y a une vraie mystique et une fausse, que les deux se côtoient, qu'elles peuvent alterner, voire coexister, dans le même individu, et que, par exemple, le P. Surin, directeur des extatiques de Marennes, ne répond pas

de ce même P. Surin, exorciste à Loudun. Il faudrait encore démontrer que le second ne compromet pas le premier et que ses illusions ne sont pas une conséquence quasi fatale de sa doctrine et de son système. Beaucoup d'esprits non suspects de rationalisme, et qui n'entendent nullement poser des bornes à l'action surnaturelle de la grâce, persisteront à croire que l'illusion commence dès que les états « mystiques » sont représentés comme l'aboutissement normal d'une méthode d'ascétisme commune par vocation ou par libre choix à des catégories entières d'individus. Parlons plus clairement : dans tous les cénacles qui se figureront être appelés à une forme d'oraison conçue comme un stade préalable aux états mystiques, et autour de tous les docteurs qui tiendront école de spiritualité « mystique », il y a danger qu'on revoie Jeanne des Anges et son cortège. Cela s'est vérifié assez souvent pour qu'on n'ait pas le droit de jeter tant de jolis cailloux à de bons chrétiens qui préfèrent la doctrine toute simple et unie de l'Évangile en réponse à la demande : *Domine, doce nos orare*. Mais nous voici un peu loin de l'histoire littéraire du sentiment religieux.

Le plan du livre est indiqué — en grandes lignes — par les sous-titres de chaque volume. (Le t. III, encore à paraître, racontera la première phase de « La conquête mystique ».) Ces divisions, qui ne sont pas strictement chronologiques, ne délimitent pas non plus l'ordre des matières avec une rigueur inflexible. Ainsi, par exemple, au t. II, ch. 2, les belles pages consacrées au P. Coton font oublier au lecteur qu'il est dans l'histoire de l' « Invasion mystique », et s'il n'y prend pas garde, il se croira encore au t. I, dans l' « Humanisme dévot ». Ailleurs, c'est l'auteur lui-même qui, perdant de vue — heureux oubli ! — qu'il écrit une histoire littéraire, s'attarde à une étude psychologique ou bien à un portrait où la littérature n'est pour rien. Le chef-d'œuvre du genre est la biographie de Louise du Néant (t. V, ch. 8. p. 341-93), qui éclaire d'une lumière pénétrante un cas autrefois fréquent dans l'ancienne hagiographie, celui de la folie simulée pour le Christ.

Il est à croire que le public se jettera de préférence sur le t. IV, consacré à l'école de Port-Royal. Outre l'attrait spécial du sujet, qui n'a cessé de passionner les esprits, ce volume est aussi celui où l'admirable talent de M. B. semble avoir pris tout son essor. L'auteur n'a pas cherché l'occasion de se mesurer avec le maître illustre dont le nom reste attaché à l'histoire de Port-Royal ; il n'a pas à la redouter non plus. Mais ce séduisant volume est précisément celui où nous devons nous interdire de pénétrer ; car suivant un mot immortel de Sainte-Beuve, que M. B. répète avec délectation : « Port-Royal n'a que des justes et point de saints » ; et c'est à peine si les personnages qui nous appartiennent, comme S. François de Sales et S. Vincent de Paul, tra-

versent par moments le récit. Disons cependant que les jugements de l'auteur sur les grandes figures de la première génération de Port-Royal, Pascal compris, sont de ceux auxquels on est heureux de pouvoir souscrire, et ne manquons pas de remercier M. B. pour le respect et l'estime chaleureuses avec lesquels il a traité la vénérable figure d'un de nos maîtres, le docte, le candide, le modeste Tillemont. P. P.

186. — * Jaime SALA O. F. M. *Opúsculos de S. Pascual Bailón, sacados del cartapacio autógrafo, ordenados, anotados y precedidos de una introdución biobibliografica*. Toledo, Rodriguez, 1911, in-16, 514 pp.

Grâce à d'heureuses trouvailles, le P. J. Sala est parvenu à réunir et à publier en édition princeps une vingtaine de petits traités ascétiques de S. Pascal Bailon. Plusieurs de ces opuscules sont le résumé des lectures spirituelles de l'humble pastoureau aragonais et ne dépassent guère les proportions d'une longue note. On n'en reste pas moins étonné de ce résultat littéraire, quand on songe à l'instruction rudimentaire qu'il avait reçue au foyer domestique et que sa condition de frère lai de S. François ne lui avait pas permis plus tard de développer. La préface (p. 1-74) renferme d'utiles indications pour les biographes de S. Pascal. † F. VAN ORTROY.

187. — C. C. MARTINDALE. *St. John of the Cross*, dans *The Month*, t. CXXX (1917), p. 481-92 et t. CXXXI (1918), p. 23-38[1].

188. — * Mgr DEMIMUID. *S. Jean de la Croix (1542-1591)*, 2e éd. Paris, Gabalda, 1916, in-12, VIII-211 pp. (= *Les Saints*).

S. Jean de la Croix, dit le P. Martindale, est un de ces saints qu'entoure « une atmosphère de mystère, une sorte de mirage », qui dégagent « comme une impression d'irréalité ». En quelques pages saisissantes, l'élégant écrivain évoque cette figure austère, si surnaturelle que par moments elle « semble presque un pur esprit ». Ensuite il expose et analyse la doctrine du grand mystique, cette doctrine sublime de dépouillement, d'anéantissement du moi, de complète union avec Dieu, que d'aucuns ont prétendu assimiler, mais bien à tort, à la passive indifférence du blasé, au superbe mépris du cynique ou à l'absorption du bouddhiste dans le néant.

Le principal mérite du S. Jean de la Croix de Mgr Demimuid est peut-être d'avoir pu mettre à profit les pièces du procès de canonisation. Ces documents ont leur importance et leur autorité ; nous ne leur vouerons pas cependant un culte superstitieux : ce n'est pas leur man-

[1] Ces articles ont été reproduits par l'auteur dans son ouvrage *Upon God's Holy Hills*, T. I, *The Guides*, London, Washbourne (1919), p. 89-150.

quer de respect, que de les soumettre à la critique. Mgr D. est presque gêné de devoir reconnaître, timidement, comme à la dérobée, dans une note (p. 49) : « Quelle que soit la valeur des dépositions de nos témoins, ils ont bien pu se tromper quelquefois. » Assurément, car ils étaient hommes. On s'étonnera certainement de voir un auteur sérieux reprendre à son compte la légende d'Élie fondateur de l'ordre des Carmes. Cette tradition a beau avoir été, au dire de Mgr D., « défendue par des théologiens comme Sanchez et Suarez » (p. 17), les plus éminents parmi les Carmes eux-mêmes ne se font pas scrupule de l'abandonner désormais (cf. Benedict ZIMMERMAN, dans *The Catholic Encyclopedia*, au mot Carmelite Order, ou dans *Monumenta historica Carmelitana*, I, 266 sqq.). Quant à l'argument invoqué : « L'Église ne semble-t-elle pas l'avoir adoptée, en lui donnant place dans le bréviaire romain ? » il serait de nature à faire croire que l'Église en autorisant l'insertion de telle ou telle leçon au bréviaire, garantit l'historicité de tous les faits qui s'y lisent. Telle n'a jamais été son intention.

R. L.

189 — * *Opúsculos (inéditos) de S. Miguel de los Santos y del Siervo de Dios P. Fr. Francisco de los Angeles, Trinitarios Descalzos.* Roma, Tempesta, 1915, in-8°, 118 pp.

190. — * ANTONINO DE LA ASUNCION, *Historia documentada del convento de PP. Trinitarios de Avingaña.* Roma, Tempesta, 1915, in-4°, VI-105 pp., illustrations hors texte.

191. — * ID. *Monumenta ordinis Excalceatorum SS. Trinitatis Redemptionis captivorum ad provinciam S. P. N. Ioannis de Matha spectantia.* Romae, Tempesta, 1915, in-4°, IV-210 pp.

192. — * ID. *Datos para la historia de la provincia de la Inmaculada Concepcion de la Orden de los Descalzos de la Santísima Trinidad.* Roma, Tempesta, 1916, in-4°, VI-363 pp.

193. — * SERAFIN DEL SAGRADO CORAZON DE JESUS. *Historia del convento de S. Carlos a las Cuatro Fuentes de Roma, propiedad de los religiosos Trinitarios Descalzos.* Roma, Tempesta, 1916, in-4°, VIII-207 pp.

194. — * *La beata Anna Maria Taigi, Madre di famiglia, e terziaria dell'ordine della SS. Trinità.* Vita pubblicata per cura della postulazione della causa con prefazione di Mons. Carlo SALOTTI. Roma, Ferrari, 1920, in-8°, 136 pp.

Dans son introduction à l'édition du *Traité de la Paix de l'âme* de S. Michel des Saints († 1625), le R. P. Antonin de l'Assomption explique comment il en retrouva le texte dans un manuscrit de la bibliothèque Nationale (de Madrid, je suppose) ; il décrit ce manuscrit et établit que le Traité de la Paix de l'âme est bien l'œuvre du saint,

dont deux témoins firent mention au procès de béatification, en 1627 et 1629, et qui lors du procès de canonisation avait été recherchée en vain. Le même codex contenait deux courts opuscules du P. François des Anges, lui aussi un Trinitaire, édités également ici pour la première fois : *Avis et documents très nécessaires pour les religieux* et *Comment doivent se faire les Exercices spirituels de dix jours.*

Le P. A. est un travailleur actif. Outre la petite publication dont nous venons de parler, il a fait paraître, en l'espace de deux ans, trois in-4°, bourrés de détails précis, sur l'histoire de diverses provinces de son ordre : récits de la fondation et du développement de bon nombre de couvents, listes de religieux, catalogues des ministres, éloges nécrologiques, le tout tiré le plus souvent, et parfois littéralement transcrit, des documents conservés aux archives de l'ordre. L'histoire du couvent de S. Carlos par le R. P. Séraphin du Sacré Cœur de Jésus est conçu sur le même plan. L'ouvrage sur la maison d'Avingaña a surtout attiré notre attention. Le P. A. y édite des pièces d'archives contemporaines de S. Jean de Matha et dans lesquelles intervient le nom du saint fondateur. Les originaux de ces pièces, nous dit l'éditeur, sont perdus, mais on en possède trois copies, prises chacune directement, à des époques différentes, sur ces originaux. Le P. A. ne soulève malheureusement pas la question de l'authenticité des pièces perdues ni celle de la fidélité des copies. Il plane pourtant sur l'origine de bon nombre des documents relatifs aux débuts de l'ordre de la Très Sainte Trinité, des doutes [1] que l'on aurait aimé à voir éclaircis une bonne fois par un examen critique poussé à fond.

Une des gloires les plus récentes de l'ordre de la Très Sainte Trinité est la B^se^ Anne-Marie Taigi, morte en 1837, et béatifiée par S. S. Benoît XV en 1920. La nouvelle biographie que vient d'en donner le postulateur de la cause plaira aux âmes pieuses. La figure de la bienheureuse y est présentée d'une manière attachante et suffisamment vivante. Pour animer son récit, l'auteur n'a pas craint de recourir fréquemment aux dialogues. Les circonstances extérieures tout ordinaires dans lesquelles se déroula la vie de cette mère de famille de condition modeste, les épreuves qu'elle rencontra et qui diffèrent à peine de celles auxquelles tout chrétien peut se trouver exposé, ne rendent sa vertu que plus sympathique et assurent à ses exemples une portée pratique d'autant plus efficace. L'auteur s'est d'ailleurs chargé de les souligner par de brèves réflexions pieuses et de discrets conseils aux mères de famille d'aujourd'hui.

R. L.

[1] Cf. P. Deslandres. *L'ordre des Trinitaires pour le rachat des captifs.* Paris, 1903.

195. — * Charles Flachaire. *La dévotion à la Vierge dans la littérature catholique du commencement du XVIIe siècle.* Publié par Alfred Rébelliau. Paris, Leroux, 1916, in-8°, 174 pp.

« L'auteur de ce travail, mort au champ d'honneur le 10 septembre 1914, l'avait composé et écrit en 1909-1910 pour un concours de l'Université de Paris. Il se proposait de le revoir et de le poursuivre plus loin. Des documents nouveaux avaient été recueillis dans cette vue. Nous avons pu faire entrer quelques-uns d'entre eux dans le texte, grâce à des indications précises. » Il faut savoir gré à M. Rébelliau, à qui nous devons ces détails, d'avoir pieusement recueilli ces premiers essais d'une plume trop tôt brisée et d'en avoir fait jouir le monde de l'érudition, en les publiant dans la *Revue de l'Histoire des religions* (1915, 1916). Le sujet est entièrement neuf, et on ne se doutait guère de l'intérêt que peut offrir l'étude d'une littérature très dédaignée des chercheurs. Il fallait, pour l'aborder avec succès, une somme de connaissances que les érudits se soucient rarement d'acquérir, et certaines dispositions morales indispensables à l'intelligence du sentiment religieux et de ses manifestations. M. Flachaire était catholique. « Il ne nous a pas paru, dit fort justement son éditeur, que chez lui cette sympathie — qui accroissait l'intelligence des pensées, des sentiments, des actes mystiques, — ait gêné aucunement l'exactitude du récit ni la liberté et la justesse du jugement. » On s'imagine aisément ce que serait devenu, traitée par des mains moins respectueuses, l'histoire de la dévotion mariale, faite d'éléments populaires, théologiques et mystiques, et combien il fallait de tact pour discerner l'apport de la faiblesse d'esprit des foules, des subtilités de la théologie, de l'entraînement de la sentimentalité. On retrouve tout cela dans la littérature catholique française consacrée à la dévotion de la sainte Vierge, diversement dosé, suivant les milieux. M. F. s'arrête successivement aux écrivains jésuites, à S. François de Sales et la Visitation, à l'Oratoire (Bérulle et le P. Gibieuf), à Port-Royal, à M. Olier et Saint-Sulpice, au P. Eudes, à Bossuet. Il est sévère, et justement, pour le P. Binet et le P. Barry, dont le mauvais goût nous déconcerte et dont les pratiques frisent trop souvent la puérilité. La place qu'il leur fait est peut-être exagérée, et il paraît s'être laissé influencer, inconsciemment, par la IXe Provinciale, qui s'en prend surtout à ces deux écrivains, et par la méthode de Pascal, qui consistait à faire passer pour la doctrine des Révérends Pères, les hardiesses ou les sottises de l'un d'eux. Je me hâte d'ajouter que M. F. ne commet pas cette injustice, et qu'il sait reconnaître « l'érudition théologique et la gravité du ton » d'un P. Poiré, dont la *Triple Couronne* n'est pourtant pas un chef-d'œuvre. Mais ses sympathies vont à ceux qui résistent aux « spécieuses tentations de la mysticité » et pour qui « la Vierge ne deve-

nait une idée maîtresse de leur ascension spirituelle que parce qu'elle était associée au mystère de l'Incarnation. » Mais il sait se faire indulgent aux écarts de sensibilité, aux « envols d'esprits, s'ils sont, comme ils le furent chez S. François de Sales et chez le P. Coton, chez Bérulle et chez le P. Joseph, chez Olier et chez Eudes, la condition de l'énergie féconde qui inspire les tours de force et les chefs-d'œuvre conquérants de l'apostolat. » H. D.

196. — * Angelo De Santi. *L'Orazione delle quarant' ore e i tempi di calamità e di guerra.* Roma, Civiltà Cattolica, 1919, in-8°, XXXII-391 pp., avec gravures.

Fin chercheur autant qu'habile écrivain, le P. De Santi a publié, durant la guerre, dans la *Civiltà Cattolica,* une série d'articles fort remarqués sur diverses formes de la prière liturgique en temps de calamité publique. Ceux qui avaient pour objet la dévotion des Prières de XL Heures ont pris un développement inattendu, et sont devenus un livre plein de choses nouvelles et intéressantes, le premier qu'on ait écrit sur la matière. La première origine de cette institution doit être cherchée dans la prière des fidèles au sépulcre où était déposée la croix, plus tard la Sainte Eucharistie, durant les trois jours de la semaine sainte. Le Sauveur était censé avoir passé quarante heures au tombeau, et dans des textes du XIII[e] siècle, la pieuse veillée destinée à les honorer, se trouve désignée sous le nom de *oratio quadraginta horarum.* Actuellement les Prières de XL Heures se font à toute autre époque de l'année. Le premier exemple est signalé à Zara, en temps de peste, au commencement du XIV[e] siècle. C'est à Milan, en 1527, au milieu des horreurs de la guerre, dans l'église du Saint-Sépulcre, qu'on les répète plusieurs fois dans le cours de l'année. En 1529, elles ont lieu dans d'autres églises de la ville, et bientôt elles prennent la forme d'une adoration perpétuelle. A qui faut-il attribuer l'initiative de ce dernier développement ? On a cité S. Antoine Marie Zaccaria, puis le pieux et original personnage appelé Fra Buono, et le capucin Joseph de Ferno. Aucun témoignage absolument probant ne permet de se décider pour l'un d'eux. Si nous disions, conclut le P. De Santi, que chacun d'eux a eu sa part d'influence ? Après avoir essayé d'éclaircir les origines, le P. D. étudie spécialement l'action de S. Charles Borromée, des missionnaires capucins, des Jésuites, celle des premières confréries ; l'introduction de la nouvelle dévotion à Rome, en France, sa diffusion dans le reste de l'Italie. La part que S. Gaétan a pu y prendre est problématique. Le chapitre consacré au *sacro teatro* et aux pompeuses décorations dont on ornait certaines églises de Rome à l'occasion des XL Heures, est fort curieux et accompagné d'illustrations intéressantes. L'auteur n'a pas entendu faire l'histoire du

pieux exercice dans tous les pays. L'essentiel était de l'étudier dans son pays d'origine. A d'autres de suivre la voie qu'il a ouverte.

H. D.

197. — * Ambr. Erens. *De H. Siardus en zijne reliquieën ter abdij Tongerloo, 1617-1917*. Tongerloo, Drukkerij der abdij, 1917, in-12, 114 pp., portrait.

Au cours de l'année 1917 eut lieu le troisième centenaire de la translation des reliques de S. Siard à l'abbaye de Tongerloo. Cet anniversaire ne put, à raison des circonstances, être solennisé comme il le méritait; mais le R. P. Erens en prit occasion pour retracer l'histoire des translations successives de ces précieuses dépouilles. Après avoir reposé plusieurs siècles en son abbaye de Mariengard en Frise, les restes du saint abbé, heureusement soustraits aux violences des Gueux, avaient trouvé un refuge en Allemagne. Là ils avaient été divisés en deux parts : l'une, conservée au château d'Aspergouw (Brême), fut, en 1617, concédée à l'abbaye de Saint-Foillan en Hainaut; l'autre, réfugiée chez les Bénédictines de Sainte-Marie-Magdeleine à Hildesheim, vint la même année enrichir le trésor de Tongerloo. C'est ce dernier voyage, de Hildesheim à Tongerloo, vraie marche triomphale, que l'auteur décrit avec le plus de complaisance. Et nous ne nous en plaindrons pas, puisqu'il y était sollicité par les procès-verbaux officiels contemporains conservés en originaux aux archives de son abbaye et publiés par lui en appendice à cette plaquette.

R. L.

198. — *Documents sur la vie du bienheureux Denys de la Nativité, martyr, carme déchaussé* dans *Études Carmélitaines historiques et critiques*, t. II (1912), p. 426-42, 2 plans.

199. — Henry de la Sainte-Famille C. D. *Recherches documentaires sur le bienheureux Denys de la Nativité (Pierre Berthelot)*, ibidem, t. III (1913), pp. 215-27 et 387-97.

M. Ch. Bréard a écrit autrefois sur le P. Denys de la Nativité une brochure « devenue introuvable ». Pour en « sauver de l'oubli..... les passages les plus importants », les *Études Carmélitaines* les ont reproduits sans autre commentaire.

Le P. Henry de la Sainte-Famille cherche à préciser certains détails de la vie du bienheureux, notamment des données chronologiques, comme la date de son arrestation par les pirates et du jour de son martyre; on y trouvera aussi une dissertation sur les cartes dessinées par le célèbre navigateur et conservées aujourd'hui à Londres et probablement aussi à Paris. La pénurie des documents oblige en tous ces points à se contenter de probabilités.

R. L.

200. — Very Rev. Patrick Mc Hale C. M. *St. Vincent de Paul and the Foundation of Seminaries*, dans *Ecclesiastical Review*, t. XLVII (1912), p. 424-34.

201. — * *Saint Vincent de Paul et les retraites fermées*. Enghien, 1914, in-8°, 100 pp. (= *Collection de la Bibliothèque des Exercices de saint Ignace*, n° 50).

Les décrets du concile de Trente ordonnant partout l'érection de séminaires diocésains ne reçurent qu'après un siècle, en France, leur complète application. A S. Vincent de Paul revient l'honneur d'avoir mené définitivement à bien une œuvre aussi nécessaire. C'est ce que rappelle le P. Mc Hale dans un article clair, de lecture agréable, résumé fidèle des chapitres consacrés à ce sujet par Maynard dans sa biographie déjà un peu démodée de l'apôtre de la charité.

Le premier noyau des séminaires doit être cherché dans les « exercices pour ordinands », simple retraite de dix jours imaginée par M. Vincent pour préparer les futurs prêtres à la réception des saints ordres. Du même germe sortit par une extension toute naturelle l'œuvre des « retraites spirituelles » ou retraites fermées pour hommes et même pour femmes du monde. Si S Ignace est le génial créateur des *Exercices spirituels*, S. Vincent de Paul fut, en France, le premier organisateur de maisons spécialement destinées à recevoir les « exercitants ». Il devint par là le plus efficace propagateur des Exercices dans ce pays. A ce titre, il méritait certainement une étude dans la *Collection de la Bibliothèque des Exercices de S. Ignace*. Pour tracer de son œuvre un tableau concret et vivant, il a suffi à l'auteur anonyme de puiser avec discernement dans la mine abondante qu'est la *Vie du Vénérable serviteur de Dieu* par son contemporain Abelly. Un aperçu historique rappelle d'abord la genèse et le progrès des retraites spirituelles ; une seconde partie, non la moins intéressante, esquisse la méthode appliquée par le saint dans ces exercices et l'esprit qu'il leur communiquait. A signaler, entre autres, ce détail caractéristique : on ne prêchait pas la retraite, on formait chacun des retraitants à méditer par soi-même : méthode assurément plus conforme à l'esprit de S. Ignace, et plus féconde en soi que celle qui est souvent suivie de nos jours. En appendice à cette étude, le savant éditeur de la *Bibliothèque des Exercices* a eu l'heureuse idée de reproduire deux règlements tracés par S. Vincent de Paul lui-même pour les retraites d'ordinands. Il y a joint des extraits du manuel en usage dans les maisons de la Mission pour les retraites de laïcs : l'*Enchiridion piarum meditationum* du P. Busée S. I., remanié par M. Portail, assistant de la Congrégation de la Mission. Ces extraits, une méthode de méditer, et divers avis et recommandations pour les retraitants, contribuent à faire revivre sous nos yeux la manière de

S. Vincent, car « s'ils ne sont pas du saint, ils ont du moins eu sa complète approbation ». R. L.

202. — * Pierre Coste. *Saint Vincent de Paul. Lettres choisies, publiées d'après les manuscrits.* Paris, Bloud, 1911, in-16, 64 pp. (= *Chefs-d'œuvre de la littérature religieuse, Science et Religion,* 616.

203. — *Revue de Gascogne,* N. S., t. VIII-XIII (1908-1913).

204. — Vte Brenier de Montmorand. *Saint Vincent de Paul. Essai de psychologie religieuse,* dans *Revue de philosophie,* IXe année, t. XIV (1909), p. 44-67.

Depuis plusieurs années déjà, M. l'abbé Coste, prêtre de la Mission, étudie avec une louable activité la vie et la correspondance de S. Vincent de Paul. Il a communiqué le résultat de ses recherches dans plusieurs articles de la *Revue de Gascogne.*

Concernant les lettres du saint, il lui a été trop aisé de montrer combien nous sommes encore loin d'en posséder une édition complète et satisfaisante. Quel que soit le mérite du recueil publié en quatre volumes in-8°, par les soins de M. l'abbé Pémartin en 1880, et augmenté d'un cinquième volume en 1888, on ne connaissait guère dans ces derniers temps que 3131 lettres des 30.000 environ que l'apôtre de la charité semble avoir écrites ou du moins signées de son nom, et dont il restait encore à peu près 7000 au XVIIIe siècle (t. VIII, p. 306). Et combien des pièces parues jusqu'ici ont besoin de subir un sérieux travail de révision d'après les exemplaires originaux ou des copies de meilleure provenance. Il y a aussi tout l'appareil bio-bibliographique de l'annotation qu'il importe de renouveler. C'est sans doute pour stimuler la générosité des collectionneurs et des érudits de profession que M. C. a livré au grand public (t. IX, pp. 313-36, 418-34 ; t. XI, pp. 209-313, 407-425, 508-516 ; t. XIII, p. 298-302) quelques gerbes de lettres complètement inédites ou peu s'en faut, qui sont de nature à jeter plus de lumière tant sur le caractère de Monsieur Vincent que sur ses deux fondations principales, les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité. Ces lettres offrent un véritable intérêt historique ; elles méritaient d'être éditées in extenso. S'il s'agissait de billets ou de purs compliments, il conviendrait, cela va de soi, d'y apporter plus de réserve. En tout état de cause, M. C. semble tout désigné pour entreprendre et mener à bonne fin, suivant les procédés de la critique actuelle, une édition intégrale de l'œuvre littéraire de son maître[1].

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Coste a commencé la publi ation de la correspondance de S. Vincent de Paul. Trois volumes ont paru (voir plus loin, p. 462). Nous en parlerons dans notre prochain Bulletin (N. D. L. R.)

Mais l'attention de M. C. ne s'est pas portée seulement vers la correspondance du saint ; elle a été aussi vivement sollicitée par les problèmes obscurs que soulève une étude sérieuse de la carrière de Vincent de Paul. La date même de sa naissance est remise en question (t. XI, p. 193-206). On a toujours tenu jusqu'ici, avec son plus ancien biographe, Abelly, qu'il avait vu le jour en 1576, le mardi après Pâques. Ses lettres d'ordination sacerdotale le vieillissent d'une année et le font naître en 1575. Mais ni l'une ni l'autre de ces dates ne résiste au témoignage réitéré de Monsieur Vincent lui-même, qui plaçait le jour de sa naissance entre novembre 1580 et avril 1581. Malgré ce témoignage, il reste une grosse difficulté à résoudre. Comment le jeune clerc Vincent a-t-il pu recevoir, contrairement aux prescriptions du concile de Trente, le sous-diaconat et le diaconat à 17 ans, la prêtrise à 19 ? A moins qu'il n'y ait eu des accommodements avec le ciel. A cette époque, Monsieur Vincent, pressé par la modicité de ses ressources, avait ouvert une pension à Buzet-sur-Tarn (t. VIII, p. 513), ce qui lui procura de bonne heure la chance de nouer de hautes relations. Le 23 septembre 1600 il fut promu au sacerdoce. Où dit-il sa première messe et à quel jour précis ? Il n'y a guère moyen de le déterminer. Et M. C., après avoir émis à ce sujet de sages réflexions, se cantonne jusqu'à présent dans une prudente réserve (t. VIII, p. 513-19).

Une tradition bien connue veut que le bon Monsieur Vincent, outre sa captivité à Tunis, ait encore pris sur les galères royales de Marseille la chaîne d'un forçat. Mais elle est si mêlée d'invraisemblances et de détails contradictoires que le pape Clément XII n'osa pas l'accepter sans réserves. Dans le bulle de canonisation (16 juin 1737), il en parle comme d'une croyance qui se serait accréditée à propos du séjour de Vincent dans les bagnes d'Afrique. Cela n'empêcha pas cette anecdote de se faire accepter jusqu'à nos jours, notamment par l'un des derniers biographes du saint, l'abbé Maynard. M. C. n'a point de peine à montrer (t. X, p. 292-308) que c'est là une légende, sans autre fondement que le souvenir de la captivité du saint sur les côtes barbaresques. Nous sommes ici en présence d'un de ces dédoublements si fréquents dans l'hagiographie populaire.

Il n'est point douteux que le 2 mai 1612 Vincent de Paul fut nommé à la cure de Clichy-la-Garenne, près de Paris, et qu'il ne la résigna qu'en 1626, au plus tôt en 1625. Durant les quatorze ans qu'il occupa ce poste, malgré les absences que d'autres lourdes charges lui imposèrent, il commença la restauration de l'église paroissiale, y établit de nouveaux fonts baptismaux, et entreprit une foule d'œuvres de miséricorde temporelle et spirituelle, qui le firent considérer comme le

modèle des pasteurs. Personne n'a mieux décrit que M. C. le ministère sacerdotal du bon Monsieur Vincent à Clichy (t. XII, p. 241-56). Cette peinture édifiante ne se cache pas d'être un appel à la générosité en faveur de la nouvelle église, qui s'élève à côté de l'ancienne, devenue une chapelle latérale, où se conserveront tous les souvenirs locaux de l'apôtre de la charité.

Le dernier article de M. C. (t. XII, p. 313-19) est une critique de sources, qui ne manque pas d'intérêt. Elle a pour objet la première Vie du saint, qui fut publiée en 1664, quatre années seulement après sa mort. Louis Abelly, évêque de Rodez, passait communément pour en être l'auteur, lorsque en 1860, l'abbé Maynard entreprit une campagne contre cette attribution et prétendit que l'ouvrage avait été écrit par François Fournier, prêtre de la Mission. Depuis, Maynard a fait école. D'irrécusables témoignages ont permis à M. C. de démontrer que l'opinion nouvelle ne pouvait point prévaloir contre l'ancienne. Abelly est et demeure, dans toute la rigueur du terme, le premier biographe de S. Vincent de Paul.

L'étude de M. le Vte de Montmorand se distingue par la finesse et la profondeur des analyses auxquelles il soumet les qualités de père des pauvres, de réformateur du clergé et d'administrateur génial, qu'on est unanime à reconnaître en S. Vincent de Paul. Çà et là perce une légère pointe de paradoxe, comme pour piquer, dirait-on, la curiosité d'un auditoire trop familiarisé avec les faits et les gestes de son vénéré patron. Ainsi comment peut-on prétendre que Vincent de Paul a été le premier à *laïciser* la charité ? que « jusqu'à lui, l'exercice permanent et réglé de la charité était le fait exclusif des ordres religieux » (p. 47) ? Et le moyen âge, avec son magnifique épanouissement de la bienfaisance épiscopale, communale, hospitalière, paroissiale, corporative ? Les moines et les frères mendiants avaient fort peu à voir dans ces organisations charitables[1]. Que Vincent soit « un paysan », cela est incontestable, si l'on considère son origine. De là cette bonhomie et cette vertu de simplicité, qu'il prisait si haut. Qu'il ne soit point parvenu à se dépouiller de « la rusticité du paysan » (p. 56), toute sa vie, ses œuvres, ses relations, sa correspondance protestent contre une pareille allégation. Qu'y a-t-il à déduire de ce qu'il parle parfois de son « humeur revêche », ou qu'il affiche des dehors austères ? Enfin quand il s'agit d'une nature si gaie, d'une cordialité si franche, que peut bien signifier cette assertion : « L'humilité de Vincent nous apparaît le corollaire rationnel de son pessimisme théologique » (p. 61) ? Vous n'allez cependant pas exiger de lui qu'en examinant les suites

[1] Lire, par ex., les t. II et III de L. LALLEMAND, *Histoire de la charité* (1906)

du péché originel, il se mette en contradiction avec la doctrine catholique. Bref, si l'auteur avait tenté un moindre effort pour dire des choses neuves, sa conférence aurait gagné en justesse, sans rien perdre de sa beauté littéraire, ni de son agréable originalité.

† F. Van Ortroy.

205. — * Michele Volpe S. I. *P. Antonio Capece S. I. martire nel Giappone, 1606-1641. Note biografiche e documenti.* Napoli, Fr. Giannini, 1912, in-8°, xxx-196 pp.

Le Père Antoine Capece appartient à cette glorieuse phalange de martyrs qui tentèrent, mais en vain, un suprême effort pour empêcher la destruction du christianisme au Japon. On peut espérer que la nouvelle biographie de l'héroïque jésuite, écrite avec talent d'après une documentation en partie inédite, hâtera la cause de sa béatification. Si l'auteur avait mieux connu les derniers travaux historiques consacrés à l'évangélisation du Japon, il aurait sans doute réussi à donner à la figure sympathique du martyr plus de relief encore.

† F. Van Ortroy.

206. — * Heinrich Döring S. I. *Vom Edelknaben zum Märtyrer. Der selige Johannes de Britto S. I. (1647-1693).* Freiburg i. B., Herder, 1920, in-8°, x-211 pp., illustrations (= *Jesuiten. Lebensbilder grosser Gottesstreiter*, herausgegeben von Konstantin Kempf S. I.).

Dans une préface quelque peu sonore, le P. Kempf nous fait part du projet qu'il a conçu d'ouvrir une galerie de grands « soldats de Dieu » qui se sont illustrés sous l'étendard de la Compagnie de Jésus. En glorifiant leurs hauts faits il espère atteindre un double but : faire mieux connaître l'ordre qui leur a ouvert les voies de la sainteté ; conduire le public chrétien, que guette de toutes parts le matérialisme moderne, aux sources vives de l'héroïsme et de la perfection. Les ouvrages qui se succéderont dans la nouvelle collection seront, certes, des travaux de science vulgarisée, mais on nous promet qu'ils auront un caractère de sévère probité historique et apporteront maintes fois de l'inédit.

Le premier volume contient le récit sobre, clair et sans apprêt, de la carrière apostolique du B. Jean de Britto, qui de page à la cour de Portugal devint, aux Indes, un « second Xavier » et un glorieux martyr de la foi. L'auteur, Mgr Döring, évêque de Puna, s'est servi surtout de la relation publiée à Coïmbre en 1722 par le propre frère du héros, ainsi que des travaux du P. Bertrand sur la mission du Maduré. Nous ajouterons que l'expérience des choses et des gens du pays, acquise par le biographe au cours d'un long apostolat en ces régions, n'a pas peu contribué à lui faire décrire avec fidélité le cadre où se déroula le courageux et fécond labeur du bienheureux portugais.

M. Coens.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Actes des martyrs et des confesseurs de la foi pendant la Révolution. Texte intégral publié d'après les originaux, t. I et t. II, fasc. 1-18. Tours, Mame, 1916-1920, in-8°, 419 et 256 pp.

Adamnani Vita S. Columbae. Edited from Dr. Reeves's text with an introduction on early Irish Church history, notes and a glossary by J. T. Fowler, new edit. Oxford, 1920, in-8°, 280 pp.

Aigrain (René). *Manuel d'épigraphie chrétienne.* II. *Inscriptions grecques.* Paris, Bloud, 1913, in-8°, 126 pp. (= *Science et religion*, 663-664).

Apollonio (Ferdinando). *Dei SS. Ermagora e Fortunato mm. e della chiesa a loro dedicata in Venezia.* Venezia, Tip. San Marco, 1917, in-8°, 42 pp.

Arnou (René). *Le désir de Dieu dans la philosophie de Plotin.* Paris, Alcan. s. a., xiii-323 pp. (= *Collection historique des grands philosophes*).

Arnou (René). Πρᾶξις *et* Θεωρία. *Étude de détail sur le vocabulaire et la pensée des Ennéades de Plotin.* Paris, Alcan, 1921, vii-87 pp.

Barth (U.) *Ein Strassburger Kalender aus dem XII. Jahrhundert.* Strassburg, Société pour la conservation des Monuments historiques d'Alsace, 1921, in-4°, 13 pp. Extrait de *Cahiers d'archéologie et d'histoire d'Alsace.*

Batiffol (P.), Moncbaux (P.), Chénon (E.), Vanderpol (A.), Rolland (L.), Duval (F.), Tanquerey (A.). *L'Église et le droit de guerre*, 2e éd. Paris, Bloud, 1920, in-8°, viii-256 pp.

Baudrillart (Mgr Alfred). *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, fasc. XIV. Paris, Letouzey, 1921, in-4°, 285 pp.

Braunsberger (Otto) S. I. *Bezoeken bij den zaligen Petrus Canisius te Freiburg.* Extrait de *Studiën. Tijdschrift voor Godsdienst, Wetenschap en Letteren*, mei 1921, p. 397-407.

Braunsberger (Otto) S. I. *Der selige Petrus Kanisius und die Schweiz.* Freiburg, 1921, in-8°, 15 pp., illustrations. Extrait de *Festschrift zur 4. Jahrhundertfeier der Geburt des seligen Petrus Kanisius.*

Braunsberger (Otto) S. I. *Ein grosser Schulmann und echter Studentenvater. Zur vierhundertsten Wiederkehr des Geburtstages des seligen Petrus Canisius.* Freiburg i. Br., Herder, 1921, in-8°, 22 pp. (=*Flugschriften der Stimmen der Zeit*, 22 Heft).

BRÉHIER (Louis) et BATIFFOL (Pierre). *Les survivances du culte impérial romain. A propos des rites shintoïstes.* Paris, Picard, 1920, in-8°, 73 pp.

BRUCKER (Pierre) S. I. *Origines de l'œuvre du Cœur agonisant de Jésus et du Cœur compatissant de Marie.* Alençon, Impr. Alençonnaise, 1921, in-8°, XI-191 pp.

BUREL (Joseph). *Denys d'Alexandrie. Sa vie, son temps, ses œuvres.* Paris, Bloud, 1910, in-8°, 124 pp. (= *Études de théologie et d'histoire).*

CHARLAND (Paul-Victor) O. P. *Le culte de sainte Anne en Occident. Seconde période : De 1400 (environ) à nos jours.* Québec, Impr. franciscaine, 1921, in-4°, 526 pp.

CHOSSAT (Marcel) S. I. *La guerre et la paix d'après le droit naturel chrétien.* Paris, Bloud, 1918, in-8°, 222 pp.

CIRO DA PESARO O. F. M. *A proposito del B. Angelo Clareno.* Tolentino, Filelfo, 1919, in-8°, 14 pp.

CIRO DA PESARO O. F. M. *Frate Pietro da Macerata vescovo dei Minori.* Tolentino, Filelfo, 1919, in-8°, 20 pp.

CIRO DA PESARO O. F. M. *La Riforma del B. Paoluccio Trinci. Origine e fine (1368-1897).* Confutazioni polemiche. Macerata, Tip. Commerciale, 1921, in-8°, 56 pp.

Cœur (Le) de sainte Marguerite-Marie et une neuvaine en l'honneur de la sainte. Lille, Desclée, 1920, in-32, 136 pp.

COLLET (A.) *Résidence et mort de S. Omer, évêque des Morins au VIIe siècle à Wavrans-sur-l'Aa (canton de Lumbres).* Boulogne-sur-Mer, Hamain, 1918, in-8°, 13 pp. Extrait de *Bulletin de la Société Académique de Boulogne-sur-Mer.*

COSTE (Pierre). *Saint Vincent de Paul. Correspondance, entretiens, documents.* I. *Correspondance* : t. I (1607-1639) ; t. II (1640-1646) ; t. III (1646-1650). Paris, Lecoffre, 1920, 1921, in-8°, XXXVIII-624, 644, 638 pp., portrait et fac-similé.

COSTE (Pierre). *Saint Vincent de Paul et les Dames de la Charité.* Paris, Bloud, s. a., in-8°, XXVII-280 pp., illustrations.

Cultores martyrum. Bulletin de l'œuvre des martyrs de la Révolution, 1e-4e années. Tours, in-8°, 1916-1921.

DESLANDES. *Recherches historiques sur les reliques de saint Vigor, évêque de Bayeux.* Bayeux, Colas, 1920, in-8°, 94 pp., illustrations.

DUDON (Paul). *Le quiétiste espagnol Michel Molinos (1628-1696).* Paris, Beauchesne, 1921, in-8°, XXXI-313 pp., illustrations (= *Études de théologie historique).*

ERNALSTEEN (J.) *Jozef Sebastiaan Norbertus Verboven (1718-1779).* Brecht, Braeckmans, 1920, in-8°, 53 pp., portrait (= *Beroemde mannen uit de Kempen,* n° 2).

FEDER (A.) S. I. *Epilegomena zu Hilarius Pictaviensis.* Wien, 1920, in-8°, 23 pp. Extrait de *Wiener Studien*, t. XLI, pp. 51-60, 167-81.

FEDER (A.) S. I. *Lehrbuch der historischen Methodik*, zweite Auflage. Regensburg, J. Kösel und F. Pustet, 1921, in-8°, XII-307 pp.

FEDER (A.) S. I. *S. Hilarii Pictaviensis opera.* Pars IV. Vindobonae, Tempsky, 1916, in-8°, LXXXVI-324 pp. (= *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, vol. LXV).

FEDER (A.) S. I. *Zusätze zum Schriftstellerkatalog des hl. Hieronymus.* Rom, Bibelinstitut, 1920, in-8°, 16 pp. Extrait de *Biblica*, t. I, p. 500-513.

FERRAR (William John). *The Saints of Cornwall.* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1920, in-8°, 64 pp., gravure.

FERRÉ (Thaddée) O. F. M. *Histoire de l'ordre de Saint-François.* Rennes, Imp. du « Nouvelliste », 1921, in-8°, 382 pp.

FIERENS (Alfons). *Sanctus Dominicus.* Antwerpen, De Bièvre, 1921, in-8°, 22 pp. Extrait de *Ons geloof.*

GAUTHEY (Mgr). *Vie et œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*, 3e éd. Paris, Poussielgue, 1915, 3 vol. in-8°, 636, 860, 716 pp.; table analytique 68 pp.

GENELLI (Christoph) S. I. *Leben des hl. Ignatius von Loyola, Stifters der Gesellschaft Jesu.* Dritte Auflage herausgegeben von V. Kolb. Regensburg, Pustet, 1920, in-8°, XXIV-615 pp., portrait.

GEYER (Bernardus). *D. Thomae Aquinatis. De essentia et potentiis animae in generali quaest. Sum. Theol. I. 75-77* una cum Guilelmi de la Mare correctorii articulo 28. Bonnae, P. Hanstein, 1920, XX-66 pp. (= *Florilegium Patristicum tam veteris quam medii aevi auctores complectens.* Nova Series, XIV. Ed. Paulus Bruno ALBERS).

GHIGI (Sante). *Il Battistero degli Ariani in Ravenna (secolo VI).* Bologna, Stab. poligrafici riuniti, 1916, in-8°, 39 pp. Extrait de *Atti e Memorie della R. Deputazione di Storia Patria per le Romagne*, 4e sér., t. VI.

GIUDICELLI (Elzéar) O. F. M. *Vie de S. Pantaléon, martyr.* Bastia, Piaggi, 1921, in-8°, 83 pp.

GRANDMAISON (L. de). *La nouvelle théosophie (1875-1920).* Paris, Action populaire, s. a., in-8°, 55 pp. (= *Studia pacis*).

G'SELL (Amandus) O. S. B. *Die Vita des Erzbischofs Arnold von Mainz (1153-1160) auf ihre Echtheit geprüft.* Hannover, Hahn, 1921, in-8°, paginé I-V, 29-85, 319-79. Extrait de *Neues Archiv*, Bd. 43, Heft 1 und 2.

HAMON (A.) S. I. *Sainte Marguerite-Marie. Sa vie intime.* Paris, Beauchesne, 1920, in-8°, X-270 pp.

HENDERSON (A.) *The Lessons of the Catacombs.* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1920, in-12, 62 pp.

Herbigny (Michel d') S. I. *La théologie du Révélé. Ce qu'elle suppose ; ce qu'elle étudie ; par quels degrés.* Introduction générale. Paris, Beauchesne, 1921, in-8o, xi-378 pp.

Hofer (Johannes) C. SS. R. *Der heilige Klemens Maria Hofbauer. Ein Lebensbild.* Freiburg i. B., Herder, 1921, in-8o, xxii-461 pp., illustration.

Ingold (A. M. P.) *Général et trappiste. Le P. Marie-Joseph Baron de Géramb (1772-1848).* Paris, Téqui, 1921, in-8o, vii-355 pp., illustrations.

Kempf (Constantin) S. I. *Die Heiligkeit der Kirche im 19. Jahrhundert. Ein Beitrag zur Apologie der Kirche,* 7. Aufl. Einsiedeln, Benziger, 1921, in-8o, vii-432 pp., gravure.

Kirsch (B.) et Roman (H. S.) *Pèlerinages aux sanctuaires franciscains.* Paris, Desclée, 1920, in-8o, 420 pp., cartes et gravures.

Kirsch (B.) et Roman (H. S.) *Pèlerinages dominicains.* Paris, Desclée, 1920, in-8o, 281 pp., cartes et gravures.

Labriolle (Pierre de). *Histoire de la littérature latine chrétienne.* Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1920, in-8o, viii-741 pp. (= *Collection d'études anciennes).*

Leigh-Bennett (Ernest). *Handbook of the Early Christian Fathers.* London, Williams et Norgate, 1920, in-8o, xii-340 pp.

Leite de Vasconcellos (I.) *De Campolide a Melrose: Relação de uma viagem de estudo.* Lisboa, Imprensa nacional, 1915, viii-183 pp., illustrations.

Léon (Le T. R. P.) *L'auréole séraphique. Vies des saints et des bienheureux des trois Ordres de Saint-François,* 3e éd. Paris, Bloud, s. a., 4 vol. in-8o, 790, 518, 518, 458 pp.

Levison (Wilhelm). *Die Politik in den Jenseitsvisionen des frühen Mittelalters.* Bonn, Schroeder, 1921, in-8o, 20 pp. Extrait de *Festgabe Friedrich von Bezold.*

Little (A. G.) *A Guide to Franciscan Studies.* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1920, in-8o, 63 pp. (= *Helps for Students of History,* n. 23).

Mackenzie (H. G. G.) and Rhodes (Geoffrey). *Health and the Mind.* London, Melrose, s. a., in-8o, 361 pp.

Maleissye (Comte C. de). *Les reliques de Jehanne d'Arc. Ses lettres.* Paris, Bloud, 1909, in-8o, 87 pp., fac-similés.

Masson (Paul). *Éléments d'une bibliographie française de la Syrie (Géographie. Ethnographie. Histoire. Archéologie. Langues. Littératures. Religions).* Paris, E. Champion, 1919, in-4o, xix-528 pp.

Mélanges de la faculté orientale de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth (Syrie), tome VII, 1914-1921, in-8o, 448 pp., 40 planches.

Miscellanea Francescana di storia, di lettere, di arte. Indice dei primi XIV volumi. Assisi, Tip. Metastasio, 1914, in-8°, 54 pp.

Miscellanea Geronimiana. Scritti varii pubblicati nel XV Centenario dalla morte di San Girolamo con introduzione di S. E. il Card. Vincenzo Vannutelli. Roma, Tip. poliglotta Vaticana, 1920, in-8°, viii-330 pp.

Mourret (Fernand). *Histoire générale de l'Église.* T. I. *Les origines chrétiennes.* T. II. *Les Pères de l'Église.* T. III. *L'Église et le monde barbare.* T. IV. *La chrétienté.* Nouvelle édition. Paris, Bloud, 1920-1921, in-8°, 542, 528, 494, 610 pp.

Mourret (Fernand). *Le concile du Vatican d'après des documents inédits.* Paris, Bloud, 1919, in-8°, 340 pp.

Nachbaur (Sigmund) S. I. *Der hl. Johannes Berchmans aus der Gesellschaft Jesu.* Freiburg i. B., Herder, 1921, in-8°, 277 pp., illustrations.

Navatel (Jean-Joseph) S. I. *Sœur Marie-Colette du Sacré-Cœur, religieuse clarisse du monastère de Besançon.* D'après ses notes spirituelles (1857-1905). Paris, de Gigord, 1921, in-8°, xvii-376 pp.

Œuvres de Saint François de Sales. Édition complète par les soins de religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy. T. XX. *Lettres,* vol. X. Annecy, Abry, 1918, in-8°, xvii-482 pp., fac-similé.

Paulus (Nikolaus). *Der Ablass im Mittelalter als Kulturfaktor.* Köln, J. P. Bachem, 1920, in-8°, 70 pp.

Pellegrini (Carlo). *La Vita di Contardo Ferrini.* Torino, Soc. editrice internazionale, s. a. [1921], in-8°, 714 pp., illustrations.

Perrin (Joseph). *Le Martyrium de saint Savinien, premier évêque de Sens.* Sens, Société générale d'imprimerie, 1921, in-8°, 571 pp., illustrations. Extrait de *Bulletin de la Société archéologique de Sens,* t. XXXI.

Pourrat (P.) *La spiritualité chrétienne.* Tome II. *Le Moyen âge.* Paris, Gabalda, 1921, in-8°, xxii-521 pp.

Reliques (Les) de saint Albert de Louvain. Rapport de la commission instituée par S. Ém. Mgr le Cardinal Luçon, archevêque de Reims. Reims, Monce, 1921, in-8°, 44 pp., illustrations.

Retté (Adolphe). *La perle du Sacré-Cœur. Sainte Marguerite-Marie,* 6e éd. Paris, Bloud, 1920, in-8°, 296 pp.

Robinson (Charles H.) *The Life of Otto Apostle of Pomerania (1060-1139) by Ebo and Herbordus.* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1920, in-8°, 193 pp. (=*Translations of Christian Literature.* Series II. Latin Texts).

Roure (Lucien). *Le merveilleux spirite,* 4e édit. Paris, Beauchesne, 1919, in-8°, 354 pp.

Saint Augustin. Les Confessions. Traduction d'Arnaud d'Andilly. Introduction et notes par V. Giraud. Paris, Bloud, 1914, in-8°, 222 pp. (= *Science et religion,* 549-550).

Salonius (A. H.) *Vitae Patrum. Kritische Untersuchungen über Text, Syntax und Wortschatz der spätlateinischen Vitae Patrum.* Lund, C. W. K. Gleerup, 1920, in-8°, xi-456 pp. (= *Acta societatis humaniorum litterarum Lundensis*, II).

Servante (La) de Dieu, très révérende Mère Anne-Marie Antigo, religieuse du monastère de Sainte-Claire de la Passion, Perpignan, 1602-1676, 2e éd. Abbeville, Paillart, s. a., in-8°, 50 pp., illustrations.

Tonelli (Francesco). *Memorie di un buon servo di Deo, ossia D. Domenico Ponzo da Villanova* Torino, Ufficio letture cattoliche, 1912, in-12, 81 pp. (= *Letture cattoliche di Torino*, n° 720).

Tonelli (F.) *Per la canonizzazione del V. Cesare Trombetta.* Mondovì, Soc. tip. Monregalese, 1921, in-12, 40 pp.

Tonelli (Francesco). *Regina Montis Regalis.* Discorso. Mondovì, Tip. editrice Vescovile, 1916, in-8°, 13 pp.

Tonelli (Francesco). *Si può sperare la canonizzazione del cardinale Giovanni Bona ?* Mondovì-Piazza, s. a., in-8°, paginé 253-68, 331-64. Extrait de *Rivista Storica Benedettina*, t. XIX.

Vie de sainte Marguerite-Marie Alacoque de l'ordre de la Visitation Sainte-Marie. Nouvelle édition publiée par le monastère de Paray-le-Monial. Paris, Poussielgue, 1920, in-8°, xxi-278 pp.

Yanich (Voyeslav) et Hankey (C. Patrick). *Lives of the Serbian Saints.* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1921, in-8°, xx-108 pp., illustrations (= *Translations of Christian Literature.* Series VII).

Nous avons reçu de la Sacrée Congrégation des Rites les procès dont voici la liste :

Meliten. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Adelaidis Cini** fundatricis hospitii a S. Corde Iesu Melitae. *Positio super non cultu* (1912). — Cadurcen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Alani de Solminihac** ex ordine Canonicorum Regularium episcopi Cadurcensis. *Positio super virtutibus* (1914). *Nova positio super virtutibus* (1917). — Taurinen. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Aloysiae Borgiotti** confundatricis Sororum a Iesu Nazareno. *Positio super introductione causae* (1916). *Positio super non cultu* (1918). — Beneventana seu Ianuen. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Aloisii Solari** sacerdotis professi e Societate Iesu. *Positio super introductione causae* (1906). *Positio super non cultu* (1907). — Articoli di prova testimoniale per i processi apostolici sulle virtù e miracoli del servo di Dio **P. Luigi Maria Solari** sacerdote professo della Compagnia di Gesù presentati dal P. Camillo Beccari postulatore generale della stessa Compagnia (1903). — Pictavien. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Andreae Huberti Fournet** fundatoris congregationis Filiarum Crucis vulgo Sororum S. Andreae. *Nova positio super virtutibus* (1911). — S. Iacobi de Chile. Beatificationis et canonizationis servi Dei Fr. **Andreae Philumeni Garcia Acosta** laici oblati ordinis Minorum. *Positio super scriptis* (1916). — Conchen. Beatificationis et canonizationis servae Dei sororis

Angelae **Mariae a Conceptione** reformatricis monialium ordinis SS. Trinitatis. *Positio super introductione causae* (1912). *Positio super non cultu* (1913). — Arequipen. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Annae ab Angelis Monteagudo** monialis professae ordinis S. Dominici. *Positio super introductione causae* (1917). *Positio super non cultu* (1918). — Antverpien. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei sor. **Annae a S. Bartholomaeo** monialis professae ordinis Carmelit. excalceatarum. *Alia nova positio super miraculis* (1916). *Novissima positio super miraculis* (1916). — Florentina. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Annae Mariae Lapini** fundatricis instituti Pauperum Filiarum a sacris Stigmatibus. *Positio super non cultu* (1918). — Romana. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Annae Mariae Taigi** e tertio ordine SS. Trinitatis Redemptionis captivorum. *Positio super validitate processuum* (1906). *Positio super miraculis* (1909). *Altera nova positio super miraculis* (1918). *Positio super tuto* (1919). — Lugdunen. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Antonii Chevrier** presbyteri fundatoris asyli « La Providence du Prado » et Societatis presbyterorum Pradosiensium institutoris. *Positio super introductione causae* (1913). *Positio super non cultu* (1916). *Positio super fama in genere* (1919). — Abyssinen. Beatificationis seu declarationis martyrii venerabilium servorum Dei **Apollinaris de Almeida** episcopi Nicaeni, **Hyacinthi Franceschi, Francisci Rodriguez, Abrahami de Georgiis, Gasparis Paez, Iohannis Pereira, Ludovici Cardeira, Brunonis Bruni** nec non **Gundisalvi Sylveira** sacerdotum Societatis Iesu in odium fidei, uti fertur, interemptorum. *Positio super validitate processuum* (1913). — Pragen. Confirmationis cultus ab immemorabili tempore praestiti servis Dei **Augustino Gennini, Bartholomaeo Donati, Ioanni Petrucci, Laurentio Nerucci** et aliis sexaginta fratribus ordinis Servorum B. Mariae Virginis ab haereticis in odium fidei combustis, martyribus et beatis nuncupatis. *Positio super casu excepto* (1918). — Bononien. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Bartholomaei Mariae dal Monte** sacerdotis et institutoris piae operae Missionum. *Positio super validitate processuum* (1914). *Positio super virtutibus* (1916). — Vapincen. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Benedictae Rencurel** e tertio ordine S. Dominici. *Altera positio super virtutibus* (1911). — Divionen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Benigni Joly** canonici ecclesiae S. Stephani civitatis Divionensis. *Novissima positio super virtutibus* (1909). — Anicien. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei fratris **Benildis** e congregatione Scholarum christianarum. *Positio super validitate processuum* (1913). — Auximana. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Benvenuti Bambozzi** sacerdotis professi ordinis Minorum Conventualium. *Positio super non cultu* (1912). — Vallisoletana. Beatificationis et canonizationis servi Dei P. **Bernardi Francisci de Hoyos** sacerdotis professi Societatis Iesu. *Positio super non cultu* (1917). — Claromonten. seu Novae Caledoniae. Beatificationis seu declarationis martyrii servi Dei **Blasii Marmoiton** laici professi Societatis Mariae in odium fidei, uti fertur, interempti. *Positio super causae introductione* (1919). — Nucerina Paganorum. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Caesaris Sportelli** sacerdotis professi e congregatione SSmi Redemptoris. *Positio super validitate processuum* (1911). — Meten. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Carolae Babarae Colchen Carré de Malberg** fundatricis societatis Filiarum S. Francisci Salesii. *Positio super introductione causae* (1906). *Positio super non cultu* (1910). — Adiacen. seu Nicien. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Caroli Dominici Al-**

bini e congregatione Oblatorum B. V. Mariae Immaculatae. *Positio super introductione causae* (1915). – Ianuen. Beatificationis et canonizationis ven servi Dei **Caroli Hyacinthi a S. Maria** sacerdotis professi ex ordine Erem. excalc. S. Augustini. *Positio super virtutibus* (1919). – Vicariatus apostolici Nyanzae Septentrionalis (Africae centralis). Beatificationis seu declarationis martyrii ven. servorum Dei **Caroli Lwanga, Mathiae Murumba** et sociorum vulgo «de Ouganda» in odium fidei, uti fertur, interemptorum. *Positio super martyrio et signis* (1918). – Veneten. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Catharinae de Francheville** fundatricis congregationis sororum Filiarum B. M. V. a Recessu Venetensi. *Positio super fama in genere* (1912). *Positio super validitate processuum* (1919). — Nepesina et Sutrina. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei sororis **Catharinae Paluzzi** monialis professae ord. S. Dominici et fundatricis monasterii S. Catharinae Morlupi. *Positio super non cultu* (1914). — Neapolitana. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Catharinae Volpicelli** fundatricis instituti Ancillarum a SS. Corde Iesu. *Positio super introductione causae* (1910). *Positio super non cultu* (1913). — Constantinopolitana. Beatificationis et canonizationis seu declarationis martyrii servi Dei **Der Gomidas Keumurgian** seu **Cosmae de Carboniano** sacerdotis et parochi armeni in odium catholicae fidei, uti fertur, interfecti. *Positio super introductione causae* (1914). — Dublinen. Beatificationis seu declarationis martyrii servorum Dei **Dermitii O'Hurley** archiepiscopi Casseliensis, **Cornelii O'Devany** O. S. F. episcopi Dunensis et Connerensis et sociorum pro fide, uti fertur, in Hibernia interfectorum. *Positio super introductione causae. I. Informatio. II. Summarium* (1914). – Nucerina Paganorum seu Compsana. Beatificationis et canonizationis **Dominici Blasucci** clerici studentis e congregatione SS. Redemptoris. *Positio super fama in genere* (1912). — Policastren. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Dominici Lentini** sacerdotis saecularis. *Positio super fama sanctitatis* (1915). — Romana seu Westmonasterien. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Dominici a Matre Dei** sacerdotis professi e congregatione Clericor. Regularium excalceatorum SSmae Crucis et Passionis D. N. I. C. *Positio super non cultu* (1916). — Asten. et Taurinen. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Dominici Savio** adolescentis laici alumni Oratorii Salesiani. *Positio super introductione causae* (1913). — Romana. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Elisabeth Canori Mora**, tertiariae ordinis Excalceatorum SSmae Trinitatis Redemptionis Captivorum. *Prima positio super virtutibus* (1914). -- Neapolitana. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Emmanuelis Ribera**, sacerdotis professi e congregatione SSmi Redemptoris. *Positio super introductione causae* (1912). *Positio super non cultu* (1913). — Positio ex officio super dubio *An festum S. Ephraem Syri, addito doctoris titulo ad universam Ecclesiam cum Officio et Missa propriis sit extendendum* (1920). — Sancti Ludovici. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Felicis de Andreis** sacerdotis et primi superioris congregationis Missionis in America. *Positio super introductione causae* (1918). — Dublinen. Beatificationis seu declarationis martyrii servorum Dei **Fiacrii Tobin** a Kilkennia et **Ioannis Baptistae Dowdall** ab Ultonia ordinis Minorum S. Francisci Capuccinorum. *Positio super introductione causae.* (1919). — Mediolanen. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Fortunati Redolfi** sacerdotis professi e congregatione Clericorum Regularium S. Pauli Barnabitarum. *Positio super scriptis* (1915). *Positio super introductione causae* (1919). — Ianuen. Beatificationis et

canonizationis ven. servi Dei Fr. **Francisci a Camporubeo** laici professi ordinis Minorum S. Francisci. *Positio super validitate processuum* (1917). *Positio super virtutibus* (1919). — Limana. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei P. **Francisci de Castillo** sacerdotis professi e Societate Iesu. *Positio super virtutibus in specie* (1910). — Parisien. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Francisci Mariae Pauli Libermann** institutoris congregationis SS. Cordis Mariae. *Altera nova positio super virtutibus* (1918). — Quebecen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Francisci de Montmorency-Laval** episcopi Quebecensis. *Nova positio super virtutibus* (1918). — Pinnen. Beatificationis seu canonizationis ven. servi Dei **Gabrielis a Virgine Dolorosa** clerici professi e congregatione Clericorum Regularium excalceatorum a Christi passione. *Positio super tuto* (1908). *Positio super miraculis* (1914). *Positio super validitate processuum* (1914). *Altera positio super miraculis* (1917). *Novissima positio super miraculis* (1918). — Lucana. Beatificationis et canonizationis Dei famulae **Gemmae Galgani** virginis. *Positio super revisione scriptorum* (1917). — Panormitana. Confirmationis cultus ab immemorabili tempore praestiti servo Dei Fr. **Gerardo Cagnoli** ordinis Minorum S. Francisci sancto et beato nuncupato. *Positio super cultu ab immemorabili praestito* (1908). — Compendium vitae virtutum et miraculorum necnon actorum in causa canonizationis beati **Gerardi Maiella** laici professi e congregatione SS. Redemptoris. Ex tabulario Sacrae Congregationis (1904). — Burdigalen. seu Victorien. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Guilelmi Iosephi Chaminade** sacerdotis fundatoris Societatis Mariae. *Positio super revisione scriptorum* (1916). *Positio suber non cultu* (1918). *Positio super introductione causae* (1918). — Iuliae Caesareae. Beatificationis seu declarationis martyrii ven. servi Dei **Hieronymi ab Arce viginti quatuor horarum** nuncupati. *Positio super validitate processus* (1913). *Altera positio super martyrio ac signis* (1917). *Novissima positio super martyrio ac signis* (1919). — Syracusana seu Netina. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Hieronymi Terzo a Iesu Maria et Ioseph** laici professi ex ordine Carmelitarum calceatorum reformatae provinciae Siculae S. Mariae de Scala Paradisi. *Positio super virtutibus. I. Informatio, animadversiones et responsiones. II. Summarium* (1917). — Spoletana. Confirmationis cultus ab immemorabili tempore exhibiti servo Dei Fr. **Hugolino a Gualdo Captaneorum** ordinis Eremitarum S. Augustini. *Positio super casu excepto* (1919). — Portus Ludovici seu Ebroicen. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Iacobi Desiderati Laval** sacerdotis missionarii congregationis S. Spiritus et Immaculati Cordis Mariae. *Positio super introductione causae* (1917). — Meliten. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Ignatii Falzon** clerici saecularis. *Positio super fama sanctitatis* (1912). — Neapolitana. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Ignatii Iennaco** sacerdotis saecularis Turris Annuntiatae in archidioecesi Neapolitana. *Positio super fama in genere* (1918). — Brixien. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Innocentii a Bertio** sacerdotis professi ord. Minorum S. Francisci Capuccinorum. *Positio super introductione causae* (1918). — Neapolitana. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei sor. **Ioannae Antidae Thouret** fundatricis instituti sororum a Charitate. *Positio super validitate processuum* (1912). *Positio super virtutibus* (1917). — Aurelianen. Canonizationis beatae **Ioannae de Arc** virginis Aurelianensis Puellae nuncupatae. *Positio super validitate processus* (1912). *Positio super miraculis* (1913). *Altera novissima positio super miraculis* (1919). *Positio super tuto* (1919). — Romana seu Neapolitana. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei

Ioannis Baptistae a Burgundia sacerdotis professi ordinis Minorum. *Positio super virtutibus* (1913). *Novissima positio super virtutibus* (1915). — Sancti Hippolyti. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Ioannis Baptistae Stoeger** laici professi e congregatione SSmi Redemptoris. *Positio super non cultu* (1917). — Montis Regalis. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Ioannis Baptistae Trona** sacerdotis Congr. Oratorii S. Philippi Nerii, civitatis Montis Regalis. *Positio super validitate pocessuum* (1915). — Taurinen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Ioannis Bosco** sacerdotis fundatoris piae societatis Salesianae. *Positio super fama sanctitatis in genere* (1915). — Quebecen. Beatificationis seu declarationis martyrii servorum Dei **Ioannis de Brébeuf, Gabrielis Lalemant, Antonii Daniel, Caroli Garnier, Natalis Chabanel, Isaaci Jogues, Renati Goupil et Ioannis de la Lande** e Societate Iesu. *Positio super introductione causae : pars prima summarium et litterae postulatoriae; pars altera informatio, animadversiones et responsiones* (1916). *Positio super non cultu* (1917). — Lugdunen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Ioannis Claudii Colin** presbyteri et Societatis Mariae fundatoris. *Positio super fama in genere* (1916). *Positio super fama in genere* (1918). — Viterbien. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Ioannis Dominici Lucchesi** ordinis Carmelitarum calceatorum. *Positio super fama sanctitatis in genere* (1913). — Baiocen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Ioannis Eudes** Missionnarii Apostolici et institutoris Congregationis Iesu et Mariae nec non ord. B. M. V. de Charitate. *Novissima positio super miraculis* (1908). — Parisien. Beatificationis seu declarationis martyrii servorum Dei **Ioannis Mariae du Lau** archiepiscopi Arelatensis, **Francisci Iosephi de la Rochefoucauld** episc. Bellovacensis, **Petri Ludovici de la Rochefoucauld** episc. Santonensis et sociorum in odium fidei, uti fertur, Parisiis mense septembri 1792 interemptorum. *Positio super validitate processuum* (1919). — Veneten. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Ioannis M. Robert de la Mennais** presbyteri fundatoris congr. Fratrum Institutionis christianae et Filiarum a Providentia Briocensi. *Positio super introductione causae* (1911). *Positio super non cultu* (1915). — Sancti Deodati seu Sinarum. Beatificationis ven. servi Dei **Ioannis Martini Moije** sacerdotis ab Exteris Missionibus et fundatoris congregationis Sororum a Providentia. *Positio super virtutibus* (1913). — Philadelphien. seu Budvicen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Ioannis Nepomuceni Neumann**, episcopi Philadelphiensis e congr. SS. Redemptoris. *Alia nova positio super virtutibus* (1919). — Tridentina. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Ioannis Nepomuceni de Tschiderer** principis et episc. Tridentini. *Altera nova positio super virtutibus* (1906). — Urbinaten. Confirmationis cultus ab immemorabili tempore exhibiti servo Dei **Ioanni Pelingotto** tertii ordinis S. Francisci Minorum Conventualium sancto nuncupato. *Positio super casu excepto* (1918). *Concessionis et approbationis officii et missae propriae necnon elogii martyrologio inserendi* (1919). — Lemovicen. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Iosephae du Bourg** fundatricis Societatis Sororum a divino Salvatore et SSma Virgine nuncupatarum. *Positio super revisione scriptorum* (1919). *Positio super introductione causae* (1920). — Tornacen. seu Vindobonen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Iosephi Amandi Passerat** sacerdotis professi e congr. SS. Redemptoris. *Positio super validitate processuum* (1913). — Taurinen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Iosephi Benedicti Cottolengo** canonici sacerdotis fundatoris instituti Taurinensis Parvae Domus a divina Providentia. *Positio super validitate processus in Taurinensi curia constructi super asserto*

miraculo (1911). *Positio super miraculo* (1912). *Prima positio super miraculo primo* (1913). *Nova positio super miraculis* (1913). *Alia nova positio super miraculis* (1916). *Novissima positio super miraculis* (1916). *Positio super dubio an tuto procedi possit ad beatificationem* (1916). — Taurinen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Iosephi Cafasso** sacerdotis saecularis Collegii ecclesiastici Taurinensis moderatoris. *Positio super validitate processuum* (1914). *Positio super virtutibus* (1918). — Syracusana seu Panormitana. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Iosephi M. a Panormo** tyronis ord. Min. S. Francisci Capuccinorum. *Positio super non cultu* (1916).—Barcinonen. Canonizationis B. **Iosephi Oriol,** presbyteri beneficiarii eccl. S. Mariae Regum. *Novissima positio super miraculis* (1907). —Avenionen. Beatificationis seu declarationis martyrii servarum Dei sororum **Iphigeniae a S. Matthaeo** e congregatione sororum ab Adoratione perpetua SS. Sacramenti, **Elisabeth Theresiae a S. Corde Iesu** ordinis Ursulinarum, **Mariae Rosae** ordinis S. Benedicti, **Mariae a S. Henrico** ordinis Cisterciensis et sociarum in odium fidei mense iulio 1794 Arausione interemptarum. *Positio super non cultu* (1916). *Positio super introductione causae* (1916). — Papien. seu ordinis Praedicatorum. Concessionis et approbationis officii et missae necnon elogii martyrologio ord. Praed. inserendi in honorem beati **Isnardi de Chiampo**, sacerdotis professi ord. Praed. (1919). — Parentin. et Polen. Confirmationis cultus ab immemorabili tempore praestiti servo Dei **Iuliano Cesarello de Valle** sacerdoti professo ordinis Minorum sancto nuncupato. *Positio super casu excepto* (1909). — Segusien. Declarationis casus excepti necnon approbationis lectionum propriarum in honorem S. **Iusti** monachi et martyris patroni principalis totius civitatis et dioecesis Segusiensis (1903). — Abyssinen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Iustini de Iacobis** episc. Nilopolitani et vicarii apostolici Abyssinensis e congreg. Missionis S. Vincentii a Paulo. *Positio super validitate processuum* (1915). — Faliscodunen. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Luciae Filippini** fundatricis et antistitae instituti Magistrarum piarum ab eius cognomine nuncupatarum. *Positio super introductione causae* (1912). *Positio super non cultu* (1916). *Positio super fama sanctitatis in genere* (1919). — Parisien. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Ludovicae** viduae **Le Gras** confundatricis congregationis Puellarum Charitatis. *Positio super validitate processuum* (1912). *Positio super miraculis* (1913). *Nova positio super miraculis* (1917). *Altera nova positio super miraculis* (1917). *Novissima positio super miraculis* (1918). — Moulinen. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Ludovicae-Theresiae de Montaignac de Chauvance** fundatricis Piae unionis oblatarum a Sacro Corde Iesu. *Positio super introductione causae* (1914). *Positio super fama in genere* (1919).—Neapolitana. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei P. **Ludovici a Casaurea** sacerdotis professi ex ordine Minorum S. Francisci fundatoris congregationis Fratrum a Caritate e tertio ordine S. Francisci vulgo « Bigi » et congregationis Sororum a S. Elisabeth ex eodem tertio ordine vulgo « Bige ». *Positio super fama sanctitatis* (1919). — Baionen. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Ludovici Eduardi Cestac** fundatoris congregationis Famularum Mariae. *Positio super introductione causae* (1908). *Positio super fama in genere* (1913). *Positio super validitate processuum* (1919). — Troianen. seu Mediolanen. Beatificationis et canonizationis servi Dei P. Fr. **Ludovici Mariae Calco** sacerdotis professi ordinis Praedicatorum. *Positio super non cultu* (1918). — Brixien. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Ludovici Pavoni** sacerdotis et fundatoris congregationis Filiorum Mariae Immaculatae. *Positio super introductione causae* (1918). *Positio super non*

cultu (1919). — Brixinen. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Magdalenae ab Austria** archiducissae Reginae nuncupatae fundatricis regii Parthenonis Halensis. *Positio super validitate processuum* (1914). — Veronen. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Magdalenae** Marchionissae **de Canossa** fundatricis instituti Filiarum a Charitate. *Positio super validitate processuum* (1900). *Nova positio super virtutibus* (1909) *Altera nova positio super virtutibus* (1910). — Lugdunen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Marcellini Iosephi Benedicti Champagnat** sacerdotis maristae et institutoris congregationis Parvulorum Fratrum Mariae. *Altera positio super virtutibus* (1912). — Viennen. seu Venetiarum. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei P. **Marci ab Aviano** sacerdotis professi ord. Minor. S. Francisci Capuccinorum. *Positio super introductione causae* (1912). *Positio super non cultu* (1915). — Marianopolitana. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Margaritae Bourgeoys** fundatricis congregationis Sororum Nostrae Dominae Marianopoli. *Nova positio super virtutibus* (1909.) *Positio super validitate processuum* (1912). — Augustodunen. Canonizationis B. **Margaritae Mariae Alacoque** virginis monialis professae ex ordine Visitationis B. M. Virginis. *Altera positio super miraculis* (1916). *Novissima positio super miraculis* (1917). — Aturen. et Aquen. Beatificationis seu declarationis martyrii servae Dei **Margaritae Rutan** e Societate Puellarum Caritatis S. Vincentii a Paulo in odium fidei, uti fertur, interemptae. *Positio super introductione causae* (1916). *Positio super non cultu* (1918). — Piae Societatis Missionum. Approbationis et concessionis officii et missae in honorem **B. V. M.** sub titulo **Reginae Apostolorum** (1915). — Iannen. Approbationis et concessionis officii et missae in honorem **B. M. Virginis** sub titulo **« della Guardia »** (1915). — Nucerina. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Mariae Agnetis Clarae Steiner a SS. Latere Iesu** fundatricis monialium Clarissarum Reformatarum. *Positio super non cultu* (1912). — Romana. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei sor. **Mariae Aloisiae Maurizi** monialis choristae professae et vicar. ven. monast. Mantellarum in Ianiculo colle de Urbe ordinis Servorum B. M. Virginis. *Positio super validitate processuum* (1914). — Nivernen. Beatificationis et canonizationis servae Dei sororis **Mariae Bernardae Soubirous** e Societate sororum Charitatis et Institutionis christianae « de Nevers ». *Positio super introductione causae* (1913). *Positio super non cultu* (1917). — Brixien. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Mariae Crucifixae di Rosa** fundatricis congregationis Ancillarum a Charitate. *Positio super non cultu* (1915). *Positio super fama in genere* (1918). — Neapolitana. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Mariae Crucifixae a vulneribus D. N. I. C.** tertii ordinis Minorum. *Positio super miraculis* (1911). — Nonantulana. Beatificationis ven. servae Dei sor. **Mariae Diomirae a Verbo Incarnato** monialis professae Capuccinae in asceterio Fanani. *Positio super validitate processuum* (1915). — Massilien. seu Mechlinien. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Mariae a Iesu Deluil-Martiny** fundatricis congregationis Filiarum Cordis Iesu. *Positio super revisione scriptorum* (1916). — Quebecen. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei sororis **Mariae ab Incarnatione** fundatricis monasterii Ursulinarum, in civitate Quebecensi. *Altera positio super virtutibus* (1909). *Novissima positio super virtutibus* (1910). — Constantien. et Abrincen. Canonizationis beatae **Mariae Magdalenae** in saeculo **Iuliae Franciscae Catharinae Postel** fundatricis et prioris superiorissae generalis instituti sar. Scholarum christianorum a Misericordia. *Positio de validitate processus super miraculis* (1918).

INDEX SANCTORUM

Indicem in pagellas 345-355 vid. supra p. 356-357.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt

HOC VOLUMINE CONTINENTUR

WETTEREN. — TYPIS IULII DE MEESTER & FIL.